XAVIER GUICHARD

---

# ELEUSIS ALESIA

*ENQUÊTE SUR LES ORIGINES DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE*



ABBEVILLE
IMPRIMERIE F. PAILLART
1936

Paris le 27 Avril 1936

Cette enquête, entreprise en 1911 et poursuivie dans la joie de découvertes inattendues, fut pendant vingt-deux ans le plus constant et le plus vibrant élément de ma vie intérieure, alors que, extérieurement, le labeur quotidien dont la charge m'était confiée et dont j'aimais les devoirs semblait la seule raison d'être de mon existence.

Elle était connue d'un nombre restreint de confidents mais la fuite des années ne me laissait qu'un espoir incertain de pouvoir en soumettre les résultats au contrôle de tous les amis de l'Histoire.

J'adresse donc aux souscripteurs dont la bienveillante coopération a rendu possible la publication de ce livre mes très affectueux remerciements.

Xavier-Guichard

*CHAPITRE PREMIER*

# LES PRELIMINAIRES DE L'HISTOIRE

La civilisation européenne était déjà fort ancienne lorsque se produisirent les événements dont le récit légendaire ouvre l'Histoire : la guerre de Troie, le voyage des Argonautes, les exploits de Thésée en Grèce et de Romulus en Italie ont pour cadre des communautés humaines dont le trésor social avait été constitué au cours d'un très lointain passé.

Ce passé est à peu près complètement ignoré de nous : nous savons seulement qu'avant l'apogée des Grecs et des Latins, les Pélasges et les Étrusques, les Ligures et les Ibères avaient, pendant de longs siècles, vécu, eux aussi, en sociétés organisées et que leur activité intellectuelle était comparable à celle des Européens des temps historiques.

Des hommes qui précédèrent les Ligures et les Pélasges nous savons moins encore ; leur existence et les stades progressifs de leur évolution nous ont été révélés par les engins qu'ils taillèrent dans l'indestructible silex. Grâce à ces armes qui multipliaient leur puissance physique ils acquirent la maîtrise que depuis lors l'Humanité conserva sur tous les êtres vivants ; mais l'origine réelle de la civilisation date de l'époque où ces hommes, cessant de vivre en hordes errantes dont la chasse et la pêche constituaient les seuls moyens de subsistance, apprirent à cultiver le sol et devinrent sédentaires.

Alors, s'assemblant en villages, ils érigèrent les premières acropoles, berceaux des patries naissantes et reliquaires des connaissances lentement acquises ; alors furent inventés le char et le bateau, l'art de tisser la laine, le chanvre ou le lin et de fondre les métaux ; alors furent conçues les premières religions ; alors enfin furent élaborées, notamment en mathématiques et en astronomie, les premières notions scientifiques.

Des progrès ainsi réalisés nous ne pouvons que constater l'existence à l'aurore de notre histoire, aucune tradition ne nous ayant transmis le souvenir de leur laborieux essor qui s'était accompli dans le temps même où, spontanément, s'élaborait le langage. Combien de générations se succédèrent avant que les premières collectivités humaines fussent devenues des entités sociales dont la vie pouvait être contée comme l'est celle d'un individu ? Et si, seules de tous les récits rythmés qui furent conçus après que se furent lentement créées les civilisations proto-historiques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les *Védas* et la *Bible*, ayant été fixées par l'écriture, sont venues jusqu'à nous, combien d'Iliades et d'Odyssées, combien de Bibles orales ont disparu dans les tourmentes qui ruinèrent tant de peuples ?

Après même que l'écriture eut assuré la conservation des traditions, l'Histoire, longtemps encore, devait rester œuvre de poètes. Ces poètes de l'Histoire, épris de pittoresque rare, parfois aussi prisonniers des scolastiques alors régnantes, s'efforcèrent habituellement d'aller très loin chercher de vaniteuses origines à la civilisation des cités dont ils voulaient exalter la prééminence.

C'est ainsi que sept siècles après les temps légendaires de la fondation de Rome, alors que la littérature et la philosophie grecques s'imposaient par leur prestige dans l'Empire de César et d'Auguste, Virgile, s'inspirant de l'Iliade, écrivit l'*Enéïde* et donna pour ancêtres aux Romains les Troyens homériques.

C'est ainsi encore que la Bible israélite qui place le Paradis Terrestre, berceau de l'Humanité, en Mésopotamie ou aux abords, ayant dit aussi que tous les Européens sont issus de Japhet, fils de Noé, échappé au déluge, cette fable judéo-syrienne fut, au Moyen Age, adoptée par les clercs de l'Église Chrétienne et, pendant dix siècles, donnée comme préface à l'histoire de l'Europe.

Aussi, lorsqu'au siècle dernier d'inlassables et savants chercheurs étendirent leurs investigations au prodigieux trésor documentaire constitué par les engins de silex et de bronze que notre sol a conservés et qui sont les témoins irréfutables d'une humanité inconnue, crut-on devoir subordonner le résultat de leurs découvertes aux thèmes orientaux jusqu'alors admis sans contestation. On supposa donc que ces premiers habitants de l'Europe n'avaient jamais pu s'élever sensiblement au-dessus de l'animalité et qu'ils

avaient tous été remplacés par de « vrais hommes » surgis de cette Asie à laquelle on était habituellement convenu d'accorder une supériorité générale sur l'Europe.

Le silence des traditions historiques sur les événements dont l'Europe fut le théâtre avant Homère permettant toutes les hypothèses, l'hypothèse entièrement gratuite qui prêtait une telle supériorité aux Asiatiques fut pendant quelques dizaines d'années enseignée comme une vérité première.

Mais dans le même temps d'autres savants continuaient les travaux et utilisaient méthodiquement les découvertes réalisées par les précurseurs que furent la Tour d'Auvergne, Boucher de Perthes, Charles Lyell, Montélius, Gabriel de Mortillet et tant d'autres qui ont créé la science exacte qu'est aujourd'hui la Préhistoire européenne. Les monuments mégalithiques, dolmens, menhirs ou cromlechs identifiés par eux, sont de nouveau vénérés par les foules modernes sinon comme des symboles religieux du moins comme des reliques d'un passé redevenu vivant ; la recherche des silex taillés et des primitifs engins de cuivre ou de bronze n'est plus laissée au hasard ; les indices auxquels se reconnaissent les gîtes préhistoriques sont scientifiquement déterminés et les fouilles nécessaires sont conduites avec une rigoureuse méthode. Les travaux ainsi poursuivis depuis près d'un siècle ont permis de constater les faits suivants qu'il est possible d'énumérer comme on le ferait d'une série d'axiomes :

1° Le classement chronologique des « âges » de l'Humanité est indiqué dans le sous-sol par chacune des couches de terrain, de constitution physique différente, qui successivement s'étagèrent, depuis l'apparition de l'homme, à la surface de l'écorce planétaire et qui constituent les feuillets d'un gigantesque calendrier dont chaque période embrasse des centaines de siècles.

2° La faune européenne ayant été modifiée par chacun des changements de climat qui, même depuis l'apparition de l'homme, se produisirent en Europe, chaque couche de terrain, déjà déterminée par les caractères géologiques qui lui sont propres, l'est aussi par les ossements des animaux qui évoluèrent à sa surface. Certains de ces animaux n'ayant vécu qu'au cours d'une époque, il a été possible de donner à chaque époque le nom d'un animal : la plus ancienne fut dite de *l'Eléphant antique,* et les suivantes du *Grand Ours des Cavernes*, du *Mammouth,* du *Renne,* et enfin de l'*Auroch.*

3° L'anatomie des squelettes humains découverts dans les divers feuillets

du sol indique une progression biologique constante. Ceux qui gisent dans les terrains les plus anciens, parmi les ossements des animaux de la plus ancienne faune, sont différents de ceux des hommes qui vivent de notre temps : les crânes sont presque dépourvus de front, les arcades sourcilières sont fortement proéminentes, les bras très longs et les jambes arquées. Mais, par de successives modifications, les squelettes des époques plus récentes se rapprochent de celui de l'homme actuel, si bien que ceux qui sont exhumés de la couche supérieure du sol, où ils gisaient parmi les ossements d'aurochs et les engins de pierre polie de l'Age Néolothique, sont exactement semblables à ceux qui se trouvent dans nos propres cimetières.

4° Les engins de pierre ou de métal, seuls vestiges que nous soient parvenus de l'industrie des hommes primitifs, attestent que le développement de leurs facultés intellectuelles suivit les mêmes stades progressifs que leur développement biologique : les silex taillés les plus rudimentaires de l'Age de la Pierre Taillée, tels les « coups de poing » façonnés dans un caillou à peine retouché, reposent dans les plus anciennes couches de terrain ; les engins de l'Age de la Pierre Polie et de l'Age de Bronze proviennent de l'humus même sur lequel nous vivons.

5° Les progrès ayant été constants en Europe et se décelant suivant un enchaînement sans hiatus, il est vain de présumer que chacun de ces progrès fut importé en Europe par une race étrangère. On constate d'ailleurs que l'Age de la Pierre Taillée a, sur toute la planète, suivi un processus identique, ce qui résulte sans aucun doute de ce que les besoins des hommes primitifs, furent partout les mêmes et de ce que leurs facultés cérébrales étaient sensiblement égales.

Les héros d'Homère, rois, prêtres, guerriers et marins, pasteurs, forgerons et tisserands, qui surgissent brusquement au seuil de l'Histoire, vivaient dans le cadre d'une civilisation créée par des aïeux méconnus. Mais la très haute antiquité et la constance de l'évolution progressive de cette civilisation sont attestées, dans les régions mêmes décrites par Homère, par les découvertes qui, depuis cinquante ans, ont fait apparaître sous les assises des villes légendaires les restes de villes plus anciennes encore.

En Crète, Cnosse, la vieille cité du Labyrinthe de Minos, repose sur un sol

où les ruines d'habitations s'accumulent en couches superposées dont la plus profonde date de l'Age de la Pierre Polie.

Les fouilles opérées sur la colline où Troie s'éleva ont révélé que trois villes inconnues de l'Histoire avaient successivement occupé cette colline avant que la Troie chantée par Homère y fut érigée. Les débris de ces trois cités marquent dans le sous-sol trois stades progressifs de la longue évolution accomplie par les prédécesseurs inconnus de Priam et d'Hector. De même les ruines pélasgiques qui se retrouvent dans maintes villes grecques, telles Athènes et Thèbes, Argos et Tyrinthe, Mycènes, Mantinée, Pyrgos et Thyra, démontrent que la fondation de ces villes fut bien antérieure à l'histoire grecque.

Les mêmes constatations ont été faites en Occident ; de nombreuses cités de France, d'Espagne ou d'Italie : Besançon, Périgueux, Nîmes et Narbonne, Milan et Bologne, Barcelone, Sagonte et Numance, pour ne citer qu'elles, ont livré des reliques préhistoriques qui attestent que le passé de ces villes remonte aussi loin que celui des cités grecques. Marseille était une bourgade ligure lorsque les Phocéens s'y établirent en lui conservant d'ailleurs son nom ligure de Massilia. Enfin, les monuments et les sépulcres qui ont été mis au jour sous le forum romain témoignent qu'une Rome antérieure à l'Histoire écrite précéda de longtemps la ville dont une fable mystique attribue la fondation à Romulus et Rémus.

Les souvenirs de l'humanité préhistorique qui ont été livrés par ces sites privilégiés, s'ils démontrent que presque toutes les régions de l'Europe, en des âges sur lesquels notre documentation est muette, ont bénéficié d'une civilisation relativement avancée, ne nous permettent point cependant d'émettre une hypothèse quelconque sur les origines de cette civilisation ; une seule constatation s'impose à notre jugement, c'est l'unité générale de la race européenne et l'unité générale de son évolution vers la civilisation.

L'unité ethnique de la race blanche qui peuple l'Europe et ses confins asiatiques s'explique par l'unité de climat qui a créé dans toutes les régions situées entre l'Atlantique et l'Himalaya un milieu biologique à peu près uniforme.

La constante unité de la civilisation européenne depuis les temps préhistoriques s'explique à la fois par l'identité des facultés physiques et mentales des hommes de race blanche et par l'extrême facilité d'interpénétration

que la constitution géographique de l'Europe offre à leurs divers groupements.

Le caractère uniforme de cette évolution des peuples européens vers la civilisation est attesté, d'une part, par les reliques impérissables, toutes identiques, que nous a laissées l'industrie néolithique et, d'autre part, par le vocabulaire de la langue mère européenne dont dérivent tous les langages employés en Europe.

***

Vers la fin du dix-huitième siècle les philologues constatèrent que toutes les langues actuellement parlées en Europe sont fondées sur un vocabulaire unique formé de la plupart des mots qui désignent non seulement les phénomènes naturels et les éléments, les animaux et les plantes, les engins les plus anciennement fabriqués par l'homme, mais aussi les actes et les sentiments essentiels.

L'unité fondamentale des langues modernes avait été d'abord attribuée uniquement à l'expansion en Europe du grec et du latin ; mais cette thèse fut abandonnée dès que l'on eut découvert que les racines des mêmes vocables se retrouvaient dans les langages parlés antérieurement à cette expansion, tels, en Europe, le celtique, le vieux gothique, le vieux slavon, le lituanien et, en Asie Occidentale, le phénicien ou *syriaque*, le vieux persan ou *zend* et le *sanscrit*, langue sacrée des brahmes de l'Inde.

Sous la domination des préjugés séculaires, c'est en Orient que l'on crut alors devoir situer la patrie d'origine du vocabulaire dont étaient issus tous les dialectes parlés par les hommes de race blanche.

Les partisans du phénicien furent d'abord nombreux, en raison de ce que cette langue est à peu près semblable à l'hébreu dans lequel la Bible fut conçue, en raison aussi de ce que plus de la moitié des caractères de son écriture se retrouvent dans l'écriture grecque. Elle paraissait ainsi toute proche des deux sources jusque-là données à la civilisation moderne. Fabre d'Olivet fut le principal protagoniste de cette thèse qui fut d'ailleurs rapidement abandonnée par le monde savant, le vocabulaire phénicien comportant fort peu de mots qui se retrouvent aussi dans les vocabulaires européens.

Des deux autres langues orientales, le *zend* et le *sanscrit*, qui sont à peu près identiques, le sanscrit finalement l'emporta ; il avait pour lui d'être

parlé dans les régions les plus éloignées de l'Europe et les plus étrangères à la civilisation occidentale. Il présentait ainsi le maximum d'attraits aux aventureux forgeurs d'hypothèses.

On eût pu, il est vrai, leur opposer que si le sanscrit contient à peu près toutes les racines essentielles des langues européennes, il en est de même pour le *zend*, le *grec*, le *latin*, le *celtique*, le *vieil allemand*, le *vieux slavon*, et aussi pour le *lituanien*, qui est encore actuellement en usage dans quelques cantons des bords de la Baltique.

On eût dû penser que toutes ces langues ayant été parlées antérieurement à l'Histoire elles peuvent toutes être considérées comme ayant la même ancienneté et qu'il n'est pas possible d'affirmer dogmatiquement que la période inconnue au cours de laquelle se forma la civilisation indoue a précédé la période également inconnue qui vit les débuts de la civilisation européenne.

Si la religion que professent les brahmanes indous est fort ancienne, beaucoup plus ancienne que l'est le Christianisme, si les *Livres des Védas*, qui constituent son monument littéraire, prennent place parmi les plus vieilles œuvres écrites que possède l'humanité, cette antiquité cependant fut grandement exagérée par les premiers voyageurs européens qui, au dix-huitième siècle, étudièrent l'indouïsme. Ces voyageurs, à défaut de toute autre documentation, avaient été obligés de faire confiance aux absurdes propos des prêtres de Bénarès ou de Lahore qui n'hésitent point à supputer leurs annales par dizaines, voire par centaines de milliers d'années. Mais la chronologie indoue fut depuis ramenée aux limites exactes que des recherches scientifiques rigoureusement conduites ont permis d'établir : il est ainsi apparu que les *livres des Védas* remontent à une dizaine de siècles avant Jésus-Christ et qu'ils sont, par conséquent, contemporains de l'Iliade et de l'Odyssée, auxquelles d'ailleurs ils sont en tous points très inférieurs.

Les historiens d'inspiration romantique qui avaient admis que la civilisation européenne ne pouvait être issue que de l'Inde et avait été importée par une massive immigration asiatique, ont ajouté à cette hypothèse une hypothèse plus précise et plus pittoresque encore : parmi les Indous qui furent les contemporains de la rédaction des *Védas*, certains, qui constituaient une caste noble, étaient désignés sous le nom d'*Aryas* ; ce nom fut choisi arbitrairement par les écrivains d'histoire, amateurs d'euphonies rares, pour désigner les

prétendus conquérants qui auraient peuplé l'Europe après avoir procédé au massacre général des hommes qui l'habitaient avant eux.

La légende de cette émigration immense, légende forgée peu à peu sous nos yeux et qui ne repose sur aucun texte, sur aucun indice matériel, a pris, après un siècle de persévérantes répétitions, une allure de vérité scientifique. Elle a été dans toute l'Europe incorporée à la littérature.

Il est vrai que si aucun indice de la présence en Europe des Aryas venus de l'Inde n'a été enregistré par l'Histoire, leur nom apparaît cependant dans des textes antiques autres que les *Védas indoues*. Les traditions persanes contemporaines de Zoroastre, c'est-à-dire antérieures de quinze siècles à l'ère chrétienne, appellent Aryens les habitants des régions montagneuses de la Bactriane et de l'Arie dont les limites sont à peu près celles de l'Afganistan actuel. Mais le type physique des Afgans est si différent de celui des Européens que si le nom d'*Aryens* est donné aux Européens il ne saurait être appliqué aux Afgans, c'est-à-dire aux descendants directs des indigènes de l'Arie.

Plus récemment Hérodote, cinq siècles avant Jésus-Christ, notait que le nom de *Ariens* avait été autrefois porté par les Mèdes qui vivaient sur le versant méridional du Caucase.

Ptolémée, au premier siècle de l'ère moderne, écrivait que les habitants des bords du Gange portaient le nom de *Ariaces*.

Tacite, au deuxième siècle, mentionnait l'existence en Germanie d'un peuple *arien* qui résidait, parmi d'autres tribus germaniques, entre l'Oder et la Vistule.

Enfin, les vieilles traditions indiennes commentées dès 1858 par Max Muller, le savant indianiste de l'Université d'Oxford, décrivent les *Aryas* comme des conquérants « blonds aux traits nobles » et donc fort différents de ce que sont, de nos jours encore, les habitants de l'Inde du Nord que les Védas nommaient *Dasyoas*.

Ces textes permettraient, si l'on élimine la très logique hypothèse d'une simple homonymie, d'envisager la possibilité d'une migration préhistorique, mais ils n'indiquent ni le lieu d'origine des migrateurs, ni la direction dans laquelle se serait effectué leur voyage : l'hypothèse d'une pénétration préhistorique de l'Inde par les Européens, pénétration exactement comparable à toutes celles que l'Histoire a enregistrées depuis Alexandre le Grand, s'oppose ainsi à l'hypothèse d'une invasion de l'Europe par des Asiates civilisateurs.

*
* *

Il est évidemment possible de conclure que la commune origine des vocabulaires qu'emploient les peuples de race blanche est due à la conquête, par une tribu que favorisa la guerre, de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie Occidentale. Une telle conclusion semble même incontestable lorsque l'on considère que c'est par la conquête que le latin s'est, vers le début de l'ère chrétienne, imposé aux mêmes régions, de même que, plus tard, l'allemand s'est propagé dans l'Europe Centrale, l'anglais dans l'Amérique du Nord, l'espagnol dans l'Amérique du Sud, l'arabe en Afrique et le russe dans l'Asie septentrionale.

Mais il est également incontestable que ce n'est ni par le massacre des aborigènes, ni par la domination politique que le grec s'était, avant le latin, répandu parmi les peuples de la Méditerranée, que du douzième au dix-huitième siècle le français fut adopté par l'élite des Européens et qu'au dix-neuvième siècle l'anglais est devenu la langue internationale de tout l'Extrême-Orient asiatique.

Il est incontestable enfin que c'est indépendamment de toute influence politique ou guerrière, qu'ont été élaborés et que se sont propagés les jargons en usage dans maintes régions, tels le *sabir* dans les pays méditerranéens, le *compradore* sino-portugais dans la Chine méridionale, le *ydisch* judéo-germano-slave dans l'Europe centrale.

L'unité préhistorique des divers dialectes européens peut donc être attribuée à trois causes : à une hypothétique invasion d'Atlantes ou d'Aryens ; à l'influence d'une tribu d'aborigènes à qui de provisoires circonstances auraient conféré une relative supériorité sur tous les autres peuples ; enfin à la lente création d'un « sabir » dont l'expansion se serait aisément généralisée son vocabulaire étant antérieur à l'existence de toute autre langage.

Tous les animaux supérieurs, oiseaux et mammifères, ont été dotés par la Nature d'organes sonores comparables à ceux de l'homme, tous aussi ont été dotés d'un répertoire de vocalises diverses par lesquelles ils ont la faculté de faire connaître à leurs congénères, leurs sensations, leurs désirs et leurs craintes.

Mais alors que les animaux sont absolument incapables de modifier le

vocabulaire d'onomatopées spécialement affectées à leur espèce, les hommes l'ont, au contraire, enrichi à mesure que leur intelligence leur a permis d'évoluer vers la civilisation, c'est-à-dire de s'éloigner de l'état de nature.

Cet enrichissement fut tout d'abord obtenu par l'adoption de nouvelles onomatopées émises par la simple imitation de bruits ou de cris caractéristiques mais il fut ensuite l'œuvre directe de l'intelligence par la création de mots qui, soit qu'ils dérivassent plus ou moins des onomatopées primitives, soit qu'ils fussent entièrement forgés, exprimaient des sensations ou des abstractions.

Étant donné qu'il en fut ainsi chez tous les peuples de la planète, les vocabulaires des divers langages humains renseignent donc avec précision le philologue sur le degré de civilisation atteint par les hommes qui les créèrent.

Or, les mots-racines de la langue-mère européenne c'est-à-dire ceux qui se retrouvent dans tous les dialectes anciens de l'Europe et qui sont au nombre de trois cents environ, désignent non seulement les armes et les outils primitifs, mais aussi le moulin, la roue, la voiture, le navire, non seulement les hommes et les animaux les plus utiles ou les plus redoutés, mais aussi le berger, le marin, le guerrier, le roi.

Et si les reliques préhistoriques trouvées dans les villages lacustres ou dans les acropoles primitives confirment ces indications philologiques, seul le vocabulaire reconstitué de la langue-mère nous révèle quels progrès d'ordre spirituel avaient été dès lors réalisés par les hommes de la race blanche car, outre les substantifs qui désignent les objets, il contient un nombre considérable de vocables qui expriment des conceptions purement spirituelles, telle l'idée de Dieu.

Une indication très précise nous est, en outre, donnée par la numération.

Les facultés de supputer, d'énumérer et surtout de calculer, dépendant exclusivement de l'intelligence, aucune onomatopée, aucun cri provoqué par l'instinct, ne pouvait ici intervenir. Un identique automatisme ayant conduit les primates humains à figurer d'abord les nombres par le jeu de leurs doigts, tous les peuples de la planète ont adopté, pour nommer les quantités, le système décimal et tous ont formé les nombres à l'aide de mots dérivés de dix vocables primordiaux, le même nom étant fréquemment donné à la fois au doigt et au nombre que ce doigt figure par le rang même qu'il occupe dans la main.

Mais on constate que si, de nos jours encore, la numération s'arrête, chez maints peuples d'Afrique ou d'Océanie, au nombre dix, elle s'élevait jusqu'à cent (*ekato* en grec, *centum* en latin, *cant* en cymrique, *ciad* en gaélique, *catan* en sanscrit) dans le vocabulaire préhistorique des Européens. D'où il résulte que, dès l'Age Néolithique, nos ancêtres avaient, dans leur évolution, dépassé le degré que n'ont pas atteint aujourd'hui certaines tribus qui vivent aux bords de l'Amazone, dans le centre de l'Afrique, dans les îles de l'Océanie ou même, tels les Samoyèdes, dans l'Europe Arctique.

On constate d'autre part qu'à l'époque, elle aussi antérieure à l'Histoire, au cours de laquelle fut créé le mot qui désigne le nombre mille, la population de l'Europe était déjà scindée en vastes groupements régionaux car ce nombre était indiqué par un mot différent dans chacun des dialectes que parlaient les Indo-Européens au début de l'Histoire. On disait *mille* en latin, *killoi* en grec, *saharsan* en sanscrit.

Déjà avaient sévi des crises décisives provoquées très probablement par les ruées des guerriers nomades du Nord et de l'Orient sur les populations agricoles de l'Occident et du Midi. Les Gaulois ou Celtes, que les Grecs appelaient Galates ou Keltes, avaient fondé sur le continent un empire aussi vaste que le fut plus tard l'Empire Romain et leur hégémonie avait fait à peu près disparaître le nom des Kymrys et celui des Liguses par lesquels Homère puis Hésiode désignaient l'ensemble des peuples qui vivaient dans les régions riveraines de l'Océan. Le nom de Ligurie n'était plus donné dès lors qu'aux vallées où vivaient les dernières tribus de Ligures dont l'indépendance avait été sauvegardée par les montagnes où ils avaient trouvé refuge et qui étaient difficilement accessibles aux conquérants. Les Étrusques venus du Nord, alors déjà dominé par les Celtes, avaient envahi l'Italie et subjugué les Ombriens, les Sicanes et les Rèmes dans le temps même où les Ioniens et les Doriens avaient, en Grèce, asservi les Pélasges.

La remarquable unité de la primitive évolution européenne, telle qu'elle est décélée par l'unité du langage, était due à la simplicité même de cette évolution : les populations, essentiellement agricoles, n'avaient point des modes d'existence réellement différents qui eussent pu caractériser chacune

d'elles. Mais les habitudes localisées créèrent des modes divers d'accentuation et provoquèrent lentement, dans les menues cités où se succédaient les générations sédentaires, des modifications dialectales.

Enfin, sous l'influence des conquérants, sous l'influence aussi des fédérations qui unissaient les tribus dont les intérêts étaient communs, se formèrent les unités nationales qui apparaissent toutes constituées lorsque pour nous s'ouvre l'Histoire. Déjà la géographie politique de l'Europe était créée.

*CHAPITRE II*

# ORIGINE DES NOMS QUI DÉSIGNENT LES RÉGIONS ET LES PEUPLES, LES SITES NATURELS ET LES LIEUX HABITES

Très fréquemment le nom que porte une région lui fut donné non par les hommes qui y vivaient, mais par des étrangers dont le choix était dû à des causes que ne pouvaient connaître les aborigènes. C'est ainsi que les Grecs ne donnèrent à l'Espagne le nom de *Hespérie* que parce que la péninsule hispanique est située à l'occident de la Grèce, et qu'en grec « occidentale » se dit : *hespéria.* Dans le même temps, ils nommaient l'Asie Mineure *Anatolie* parce qu'elle est située à l'Orient de l'Europe et qu'en grec « orient » se dit *anatolè.* L'ancienne Pannonie reçut au Moyen Age le nom d'Autriche ou d'*Austria* parce qu'elle était située à l'Est de l'Empire de Charlemagne *(Ost-Reich)* ; dans le même temps l'un des royaumes scandinaves recevait celui de Norvège *(Norge)* parce qu'il est situé au septentrion de l'Europe.

Les Grecs ayant pris la coutume de désigner sous le nom de *Italia* les côtes de Calabre, en souvenir du chef d'une tribu sicule qu'ils y avaient trouvé établie, ce nom de *Italia* fut par la suite étendu à la péninsule entière et adopté par ses habitants eux-mêmes.

Le *Danemark* doit son nom au chef d'une tribu de Scanie, Dan le Magnifique, qui, vers l'an 250 de notre ère, réunit en un seul royaume la presqu'île du Jutland ou Chersonèse Cimbrique et toutes les îles de la Baltique.

Cette coutume est, de nos jours encore, observée : très rares sont les nations dont le nom est *national,* c'est-à-dire issu du terroir même que ce nom désigne ; il en est ainsi pour la France depuis Clovis, le chef franc qui s'empara du

Nord de la Gaule, pour l'Angleterre depuis que les Angles et les Saxons s'emparèrent de quelques provinces côtières de la Grande-Bretagne, dont on oublie même qu'elle est bretonne pour affirmer qu'elle est anglo-saxonne, il en est ainsi encore pour la plupart des colonies européennes telles l'Australie et les Philippines, la Colombie et la Bolivie, le Cameroun et la Rhodesia, etc.

Mais il n'en est pas de même pour les noms que portent en Europe les fleuves et les montagnes et, surtout, pour les noms que portent les lieux habités. Ces noms le plus souvent formés dans l'un des dialectes locaux sont devenus impérissables car ils se sont perpétués dans la mémoire des peuples dont les générations se sont, sans interruption, succédé dans les sites qu'ils désignent.

Certains de ces noms sont encore traduisibles dans les langues modernes parce que celles-ci ont hérité pour une part du vocabulaire des langues anciennes.

Tels sont, parmi les noms que de nos jours portent les fleuves :

La *Marne*, Matrona, « la mère », en France ;

Les *Lippe* et les *Loue*, « Louves », de France, d'Allemagne et de Transylvanie ;

Les *Biber* d'Allemagne, les *Bièvre* et les *Beuvron* de France, qui dérivent de *Bibera*. « rivière des castors » ;

Les *Dive* et *Divonne*, autrefois *Divonna*, « rivières divines ».

Mais beaucoup d'autres noms de sites et de localités habitées qui ont survécu depuis des siècles, à peine altérés par les flexions inévitables qui marquent la vie des mots, sont dérivés de vocables depuis si longtemps hors d'usage qu'il est impossible de reconstituer leur étymologie.

C'est ainsi que les plus anciens géographes grecs ou latins nommaient, comme nous-mêmes ou à peu près, les Iles Britanniques *(Prytanis)*, les montagnes des Pyrénées, des Cévennes, des Apennins ou du Jura, la forêt des Ardennes *(Arduennæ)*, les fleuves Rhin *(Rhénus)*, Tibre *(Tibéris)*, Garonne *(Garumna)* alors que, comme nous-mêmes, ils ne connaissaient point le sens de ces mots, les langues dont ils sont issus étant déjà des langues mortes.

Il en est de même pour un grand nombre de lieux habités. Quelles recherches feront découvrir le sens primitif qu'avaient les noms qui furent donnés à

*Roma* (Rome), à *Londinium* (Londres), à *Lutécia* (depuis Paris), à *Barcino* (Barcelone), à *Mogontiacum* (Mayence) ?

Et si longue que puisse être la liste des villes dont la notoriété fut assez grande pour que leur nom fût enregistré dès le début de l'Histoire, cette liste doit être encore augmentée des innombrables noms de menus villages qui constituent des reliques infiniment précieuses de la sociologie primitive car, aussi anciens que le sont les métropoles historiques, ils contribuent autant que celles-ci, à nous rendre sensible le souvenir des ancêtres qui donnèrent aux lieux où nous vivons ces noms que nous leur donnons encore.

Les mots par lesquels sont désignés les fleuves et les montagnes que parcouraient les hommes dès avant que la pratique de l'agriculture les eût voués à la vie sédentaire, sont évidemment plus anciens encore que ceux par lesquels furent désignés les lieux où plus tard ils fixèrent leurs demeures.

Les racines qui, le plus souvent, apparaissent dans les noms des anciens cours d'eau sont :

1o *-anius*, *anus*, *onus*, *enus*, dont le féminin est *ania*, *ona*, *ena ;*

2o *-is*, *os*, *isius*, dont le féminin est *isia ;*

3o *-ar*, *er*, parfois *ur*, dont le féminin est *ara*, *era*, *ura*.

Le vocable *anus* et ses dérivés *onus*, *enus*, sont philologiquement très près du substantif *Amnis*, *amnium* qui, en latin, signifie cours d'eau.

En France plusieurs petites rivières, dont l'une est un affluent de la Saône, une autre un affluent de la Basse-Loire, une troisième un sous-affluent du Haut-Rhône, ont gardé ce nom commun comme nom propre et se nomment aujourd'hui *Ognon*, pour *onion*.

Mais les suffixes *anus*, *onus*, *enus*, *ana*, etc., ne sont point d'origine latine puisque les noms de maints cours d'eau situés dans toutes les régions de l'Europe, le *Rhénus* (Rhin), le *Rhodanus* (Rhône), la *Sequana* (Seine), et les nombreuses *Divonna* en étaient pourvus bien des siècles avant que la langue latine fût parlée hors d'Italie. D'où il faut conclure que *anus*, *onus*, *enus*, appartiennent à la langue primitive et qu'ils avaient le sens générique de cours d'eau. C'est pour cette raison d'ailleurs que le *Rhod-anus* se traduit « Rouge fleuve » et *Div-ona* « Divine rivière ».

Les mêmes observations s'appliquent aux syllabes *is*, *ar*, *er*, qui forment les

deuxième et troisième séries des vocables le plus souvent trouvés dans les noms de rivières. Ces vocables *er*, *ar*, d'une part, *is*, *ose*, *ouse*, *use*, d'autre part, constituent encore aujourd'hui l'unique nom de certains cours d'eau européens, tels l'*Aar* en Suisse, l'*Ara* en Espagne, l'*Era* en Italie et les *Aar*, les *Er*, ou *Er-Bach*, nombreux en Allemagne, tels les *Ize*, *Iza*, *Izon*, *Izonne*, *Lize*, *Lizonne*, *Oze*, *Ozon*, *Osa*, *Ouse*, *Usse*, *Usa*, de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie.

Très fréquemment aussi, les *Ar*, et *Is*, sont associés pour former un nom propre de cours d'eau ; c'est ainsi que fut composé le nom de *Isara*, qui désignait nombre de rivières d'Europe encore appelées aujourd'hui l'*Isère* en France, l'*Yser* en Belgique, l'*Isar* en Bavière, l'*Iser* en Bohême, l'*Iseritz* en Silésie ; le Bas-Danube se nommait *Ister*. En France une autre *Isara* est devenue l'*Oise*. L'étymologie de la *Vézère*, sous-affluent de la Garonne, et celle du *Vezerain*, sous-affluent de la Meuse en Belgique, celle de l'*Yseron* qui se jette dans le Rhône près de Lyon, n'a point d'autre origine, de même que celle de l'*Arize*, sous-affluent pyrénéen de la Garonne.

Ces vocables *Is* et *Ar* par lesquels tant de cours d'eau sont encore de nos jours désignés, apparaissent en résumé comme ayant été de même que *onus* ou *anus*, des substantifs communs et non point des noms propres. Ils avaient exactement le sens qu'ont aujourd'hui « ru » en français et « rio » en espagnol, « creek » en anglais, « bach » en allemand, etc.

Du fait même qu'on les retrouve unies dans les noms de maints cours d'eau, on doit déduire que les racines *er* ou *ar*, *is*, *ose* et leurs dérivés, sont contemporaines, qu'elles appartiennent à la même langue et que si elles qualifient, chacune un attribut différent des cours d'eau dont elles ont contribué à former les noms, les deux qualités, les deux manières d'être qu'elles déterminent sont ordinairement communes à tous les fleuves, rivières ou ruisseaux. Or, si rien ne permet d'indiquer avec certitude le sens primitif de chacune de ces deux syllabes, on doit cependant signaler que *er* forme encore la racine des mots qui, dans plusieurs langues européennes, indiquent la « mobilité incertaine », en français *errer*, en latin *erro*, en grec *erro*, en anglais *err*, en espagnol *errar* et que *is* employé comme substantif a, en sanscrit, le sens de « ce qui se boit ». Il semble bien que l'on trouve ici les plus anciennes onomatopées imitatives de l'eau qui ruisselle aux flancs des vallées, se brise aux obstacles et glisse, errante, selon les pentes et les plis du sol.

*
* *

Les montagnes ont, beaucoup plus rarement que les fleuves, retenu l'attention des hommes ; elles ont beaucoup moins que les fleuves été divinisées. Cela tient sans aucun doute à ce fait que le cours d'eau garde toujours les caractères apparents de l'être doué d'une vie propre et aussi à ce qu'il est intimement lié à l'existence de l'homme : il est un obstacle à sa course, mais il est aussi « le chemin qui marche » ; il est dans ses crues, une force irritée qui dévaste, mais il est aussi le réservoir des eaux qui fécondent. Le mont inerte et le plus souvent informe n'est point associé aussi étroitement à la vie humaine. D'autre part, enfin, tous les monts ne sont point des buttes qui s'élèvent sur la plaine en un puissant et ferme relief ; la plupart, dont le sommet dépasse peu l'ensemble du massif auquel ils appartiennent, ne sont qu'assez difficilement individualisés. Aussi, alors que les moindres ruisseaux sont dénommés depuis des temps immémoriaux, nombre de monts n'ont-ils reçu de noms que dans les temps modernes ; et de nos jours encore, même en Europe, on baptise chaque année des cimes restées jusqu'ici anonymes.

Les noms génériques des montagnes peuvent être répartis en quatre séries :

*Penn* ou *Benn ;*

*Alpe ;*

*Mons ;*

*Ora, Jora, Jura.*

*Penn* se retrouve dans les noms que portent encore les monts Cévennes, *Cebennæ*, en France, les Apennins, *Appenni*, et les Alpes Pennines, *Alpæ Penninæ* en Italie, les *Pennines* en Angleterre. Le mot *penn*, dans la langue dite « celtique », qui fut parlée dans la plupart des régions du centre et de l'occident de l'Europe, signifiait *tête*, et cette étymologie explique que, par métaphore, le nom de *penn* n'ait été donné qu'à certaines montagnes dont les sommets bien détachés forment des « têtes » ; il ne pouvait être employé avec un sens général pour désigner toutes les montagnes car toutes les montagnes n'ont point une forme aussi nettement déterminée. Enfin le mot *penn* ne fut point tiré de la langue-mère indo-européenne, avec le sens de montagne, puisqu'on ne le retrouve que dans les régions celto-ligures.

La même observation s'applique aux mots *Alpe* et *Mons*. De même que *Penn* est celtique, *Alpe* et *Mons* sont latins.

*Alpa*, d'après Strabon, dérive de *Albia* « blanche », couleur des neiges éternelles. Ce surnom dont l'emploi fut plus tard généralisé, était inconnu hors d'Italie avant l'empire romain ; l'immense massif des « Alpes Helvétiques » était, bien avant que les Romains s'y établissent, connu des Grecs, mais les Grecs nommaient *Rhipées* « flèches » ces montagnes hautes et roides dont les cimes étincelantes sous la neige surgissent parmi les nuées, telles des pointes de lances dirigées vers les cieux.

Le mot *Mons*, en latin, était employé comme qualificatif pour désigner les grossses masses, les objets de volume extraordinaire ; il fut ainsi parfois donné au relief rocheux du sol, mais sa racine se retrouve aussi dans *monstrum* « monstre » et dans *monstruo* « montrer ».

Si les mots *Penn*, *Alpa* et *Mons* constituaient simplement des surnoms locaux, dont Celtes et Latins faisaient usage pour qualifier les montagnes, il n'en était point de même, semble-t-il, du mot *Oros* ou *Ora* et de ses dérivés, *Gora*, *Hora*, *Jora*, *Jura*, qui se retrouvent, comme noms de montagnes, dans tous les temps et dans les régions les plus diverses de l'Europe.

*Oros*, en grec, est le nom commun donné à toutes les montagnes.

*Oros* était aussi employé, avec le même sens, par les Ibères d'Espagne, la Sierra Morena était, par eux, nommée *Oros Peda*. Les Ibères du Caucase nommaient *Basoro Peda* une chaîne de hauteurs qui se trouvait au sud du territoire habité par eux.

*Gora*, en basque, désigne les lieux hauts.

*Gora*, en vieux slavon, signifie montagne ; il a le même sens dans les langues slaves modernes : russe, polonaise, serbe, etc. ; mais en tchèque il a dérivé en *Hora* ; on trouve aussi *Hura* en Moravie.

Le *Jura* de France était appelé *Jura* par Jules César, mais Ptolémée le nommait *Joras* ou *Jorassos* et Grégoire de Tours *Iorensis Mons*.

En sanscrit « montagne » se dit *Giris* ou *Jiris ;* on dit *Jiri* en hindou moderne.

Le nom de Jura est encore actuellement porté dans l'Europe Occidentale par plusieurs massifs de montagnes :

Le *Jura franco-suisse* que citait César et qui n'a point changé de nom ;

Le *Jura Souabe* et le *Jura Franconien* qui forment la haute vallée du Danube ;

Le *Jorat*, massif isolé du pays de Vaud en Suisse ;

Les *Jorasses* qui comptent parmi les cimes les plus élevées du massif du Mont Blanc ;

*Jura* est aussi le nom d'un île d'Écosse, dans le Comté d'Argyll ; cette île est formée d'un mont abrupt dont la cime s'élève à 800 mètres au-dessus de l'Océan.

De l'Inde à l'Écosse, le même mot *Oros* ou *Oras*, à peine modifié par les accentuations locales, a donc de tout temps servi à désigner les massifs montagneux. Ce mot et ses dérivés, *Hora*, *Gora*, *Hura*, *Ioras*, *Joras*, *Jura*, apparaît ainsi comme un nom générique qui, dans le vocabulaire des primitifs Européens, désignait la montagne.

*
* *

Les noms des localités habitées, quel que soit le dialecte dont ils sont issus, peuvent être répartis en trois catégories selon leur origine :

1° Un grand nombre de ces noms fixent le souvenir d'un dieu ou celui d'un homme, tels : en France, les *Jovius* qui se nomment aujourd'hui Jouy et qui furent, à l'origine, des lieux consacrés à *Jovis* (Jupiter) ; *Mercurius*, devenu Mercurey ; *Portus-Venere* « Port de Vénus » devenu Port-Vendres, *Lugdunum*, en celtique « colline du dieu Lug », devenu Lyon ; tels *Cæsara-Auguste* (Saragosse) en Espagne ; *Julia* (Juliers) et *Colonia Aggripina* (Cologne) en Rhénanie ; *Aurélia* (Orléans) en France. En Gaule, le nom de famille du propriétaire était fréquemment donné au village de serfs qui s'était constitué sur un domaine, *acus* ; aussi le nombre des localités qui, dans la France moderne portent encore le nom latinisé du patricien gaulois, qui, jadis, les posséda, s'élève-t-il à plusieurs centaines : les domaines qui, parce qu'ils avaient appartenu à des Martinus, à des Sabinus ou des Albinus, se nommèrent jusqu'au Moyen Age, *Matiniacus*, *Sabiniacus*, *Albiniacus*, se nomment aujourd'hui Martignac, Martigny ou Martigné, Albigny ou Aubigney, Savigny, Sévigné ou Sauvigney. Plus tard de très nombreuses paroisses furent dédiées aux saints du culte chrétien, *Saint-Martin* et *Dammartin*, *Saint-Pierre* et *Dampierre* ou *Dompierre*, *Sainte-Marie* et *Dammarie* ou *Donnemarie*. Quelques

villes furent enfin placées sous le patronage de princes ou de rois, tels *Charleville* et *Charlebourg* en France, *Carlsburg* et *Carlsbad* en Allemagne, *Carlstad* en Suède, *Carlowitz* en Hongrie ;

2° Certains noms sont empruntés à une particularité topographique, tels, en France, les Montagnac, Montagny, Montagney, les Campigny, Champigny, Champagney, qui, aux temps gallo-romains se nommaient Montiniacus, « domaine du Mont », et Campiniacus, « domaine du champ », tel aussi Pontigny, *Pontiniacus*, « domaine du pont », tels encore, de nos jours, Le Havre, La Rochelle, Lille, Valence, etc. Certains autres noms furent inspirés par une végétation particulière : la Chesnaie, Florence, Rosenthal, Lilienfeld, etc. ;

3° Certains noms enfin rappellent les circonstances politiques ou économiques qui provoquèrent la fondation de la ville qu'ils désignent. Tels sont : *Villefranche*, *Fribourg*, *Francfort*, localités dotées de libertés spéciales ; *Munster*, *Moustiers*, *Abbeville*, *Abbazia*, agglomérations fondées aux abords de monastères ou d'abbayes ; *Le Creusot*, *Forges*, qui entouraient des mines et des fonderies les *Mesnil* en France, les *Mill* en Angleterre, les *Mulhausen* en Allemagne, qui doivent leur origine à des moulins, etc.

*
* *

Parfois, la conquête d'une ville par des étrangers a provoqué le changement du nom que cette ville avait jusqu'alors porté ; c'est ainsi que, en France, Orléans dont le nom actuel dérive de celui de *Aurelia* qui lui fut donné par l'empereur romain Aurélien, se nommait antérieurement *Genabum*, mot dont l'étymologie est inconnue et que, en Italie, la ville qui porte aujourd'hui le nom de Bologne, altération de *Bononia* « la ville sur le fleuve », que lui imposèrentles Gaulois cisalpins quatre siècles avant Jésus-Christ, portait, avant l'invasion celtique, le nom ombrien de *Felsina*.

Certaines régions de l'Europe dont les vicissitudes ont été particulièrement graves ont gardé de telles traces des occupations provisoires que leur firent subir des conquérants étrangers que leur histoire peut se reconstituer schématiquement par l'analyse de leur vocabulaire géographique : dans les Iles Britanniques, alors que la toponymie de l'Irlande, celle du Pays de Galles, celle des Hautes-Terres d'Ecosse, et celle des Cornouailles ont conservé un caractère celtique, la plupart des localités des Basses-Terres d'Ecosse et de

l'Angleterre proprement dite portent au contraire aujourd'hui les noms que leur imposèrent au sixième siècle les pirates germano-scandinaves qui subjuguèrent les Scots et les Bretons, *Durovernum* devint alors Canterbury, *Cambretonium* devint Ipswich, *Eburacum*, la principale ville des Parisii bretons devint York, et *Mancunium* devint Manchester. Certains noms anciens ont cependant résisté à la conquête anglo-saxonne, tels *Londinium* (London), *Camboritum* (Cambridge), *Insula Victis* (Ile de Wight) et *Cantium* (Kent).

En Germanie, la toponymie liguro-celtique, antérieure à l'expansion de la langue gothique, a laissé des vestiges qui abondent dans les pays Rhénans, mais se retrouvent aussi en Bavière, en Saxe, en Autriche et dans l'Helvétie germanisée : tels *Mageto-Briga* (Magdebourg) en Saxe ; *Vindobona* (Vienne) en Autriche ; *Thuriacum* (Zurich) en Suisse.

En Bavière le double nom de Regensburg-Ratisbonne sollicite particulièrement l'intérêt car il constitue un exemple de l'influence des traditions qui ne se retrouvent que dans le double nom de Constantinople-Istamboul. Ratisbonne se nomma *Ratis-Bona* « ville du gué », tant que la Bavière fut celtique ; les Romains s'y étant établis lui donnèrent le nom de *Castra-Régina ;* les Germains après qu'ils se furent emparés de la haute vallée du Danube germanisèrent le nom latin en *Regensburg.* Et cependant le nom de Ratisbonne a si bien survécu que, bien qu'il soit officiellement inconnu en Allemagne, c'est par lui qu'aujourd'hui encore, après vingt siècles, la ville est désignée dans les pays de tradition celtique, en France notamment.

En Espagne, la toponymie est restée à peu d'exceptions près purement ibérique ; les dominations successives des Phéniciens, des Gaulois, des Romains, des Vandales, des Wisigoths et des Arabes n'y ont laissé que d'assez rares souvenirs, tels les noms de Carthagène « la fille de Carthage » et de Cadix *(Gadira)* « le port » qui sont carthaginois, tel celui de Saragosse *(Cesara Augusta)* qui est latin, tel encore celui de la province d'Andalousie qui dérive du nom des Vandales, tel enfin celui de Gibraltar *(Djebel-Al-Tarik)* qui est arabe.

En Italie, toutes les localités habitées portent encore aujourd'hui, à peine altérés par les flexions qu'ont subies les langages, les noms d'origine ligure, ombrienne, étrusque, celtique, grecque ou latine qu'elles portaient sous l'Empire Romain.

*
* *

Les territoires qui formaient l'ancienne Gaule ont été eux aussi, grâce à la robuste vitalité des traditions indigènes, préservés de l'influence des éléments étrangers, sauf à leurs confins du Nord et de l'Est, c'est-à-dire en Hollande, dans les Flandres et dans la vallée du Rhin, où, à l'époque gallo-romaine, les Germains s'établirent.

Mais si dans ces régions la toponymie est à peu près entièrement germanique, certains noms cependant ont conservé le souvenir de leur origine, car ils ont été forgés soit par une traduction exacte, soit par la germanisation des noms latins ou liguro-celtiques que portaient antérieurement les localités qu'ils désignent aujourd'hui.

C'est ainsi notamment que le nom de Strasbourg qui s'écrit, en allemand, Strassburg n'est pas allemand, car il dérive exactement du nom gallo-romain *Strata-Burgium*, « Bourg du chemin pavé », qui avait été substitué à l'ancien nom celtique *Argentorato*, « Gué d'Argent », après que fut établie une route impériale qui, par le même gué d'argent, traversait le Rhin et qu'en ce lieu fut édifiée une forteresse (en latin *burgus*).

De même *Cæsaris Mons* est devenu Kayser-berg, près de Colmar, les noms latins de *Colonia*, de *Confluentes*, de *Tabernæ* se sont mués en Koln, en Coblentz, en Zabern (Saverne), les noms liguro-celtes de *Mogontiacum*, de *Tolbiacus* et de *Bona* sont devenus *Mainz* (Mayence) *Zulpich* et *Bonn* ; en Hollande le nom de *Lugdunum* s'est contracté en *Leiden* (Leyde) et celui de *Noviomagus* en *Nijmegen* (Nimègue).

Bien que l'influence des Latins sur la toponymie des pays celtiques ait été plus réelle et plus ample que celle des Germains, la proportion des noms de lieu tirés de la langue latine ne fut jamais cependant très élevée.

La coutume celtique imposait aux noms de lieux certains suffixes qui précisaient le sens très concret de l'un des attributs du lieu considéré : le plus fréquent de ces suffixes était, on l'a dit, *acus* « domaine » ; mais il en était d'autres tels :

*magus*, champ ;
*dunum*, colline ;
*rato*, gué ;

*briva*, pont ;
*briga*, forteresse ;
*nemetum*, temple, lieu consacré au culte ;
*bona*, ville :
*conda*, confluent ;
*durum*, dont le sens n'est pas exactement fixé.

*Uxello-dunum* « la haute colline », était le nom d'une ville des Cadurci, aujourd'hui le Puy d'Issolu, dans la vallée du Lot, que César assiégea, et c'était aussi le nom d'une ville britannique, aujourd'hui Maryport, dans le Cumberland.

*Argento-magus* « le champ de l'argent » s'est contracté en Argenton (Indre). *Ritu-magus* « le gué du champ » est devenu Radepont (Eure). Le nom de *Novio-magus* « le champ-Neuf » était porté par plusieurs villes qui se nomment aujourd'hui Noyon, Nyon, Nijon, en France ; Neumayen, en Allemagne ; Nijmegen (Nimègue), en Hollande.

Les *Briva*, « le pont », sont devenues Brive-la-Gaillarde, Brioude, Briare, etc. ; *Briva-Isaræ*, sur l'Oise (anciennement l'Isara), a été traduit littéralement en Pontoise.

Les *Briga*, « fort », très nombreuses, se nomment aujourd'hui Breuil, Broye, Brigueil, Broglie.

*Nemeto-durum* est devenu Nanterre, près Paris.

Les fonctionnaires romains conservant ces divers vocables celtiques, les associèrent parfois à des noms d'empereurs pour flatter ceux-ci. Il y eut bientôt des villes nommées : *Augusto-magus*, *Cæsaro-magus*, *Julio-magus*, *Cæsaro-dunum*, *Augusto-dunum*, *Julio-Bona*, *Augusto-Bona*, *Augusta-nemetum* et *Augusto-ritum*.

Mais ces noms imposés par la chancellerie officielle se heurtaient aux traditions indigènes ; ils ne prévalurent point :

*Cæsaro-dunum*, la capitale des Turones, est redevenue Tours ; *Cæsaro-magus*, capitale des Bellovaques, est redevenue Beauvais ; *Augusto-ritum*, capitale des Lémovices, est redevenue Limoges ; *Augusta-Treverorum*, capitale des Trévires est redevenue Trèves ; *Augusta-Taurinorium* est redevenue Turin.

De même, c'est vainement que les Romains avaient imposé à Vesontio le nom de *Chrysopolis* « ville d'or » ; c'est le vieux nom de Vesontio qui, sous

la forme moderne de Besançon, a traversé les siècles ; en vain aussi les Romains avaient donné à l'antique *Narbo* le nom de *Colonia-Decumanorum*, les indigènes ayant continué à l'appeler Narbo, ce nom a survécu sous la forme de Narbonne.

Si certaines villes gauloises qui étaient des chefs-lieux de fédération perdirent leur nom primitif, ce ne fut point cependant pour adopter un nom latin ; à ce nom primitif les habitants substituèrent simplement le nom, celtique aussi, du peuple dont elles étaient le centre administratif : *Lutecia*, capitale de la cité des *Parisii*, se nomma dès lors Paris, *Agendicum*, capitale de la cité des Bituriges devint Bourges ; *Samarobriva*, capitale de la cité des Ambiani, devint Amiens ; *Duracortorum*, capitale de la cité des Rèmes, devint Reims ; *Andematum*, capitale de la cité des Lingons, devint Langres, etc.

Les suffixes *acus*, *magus*, *dunum*, *durum*, *briga*, sont dits « celtiques » parce qu'ils étaient en usage aux temps où les Gaulois dominaient l'Occident, mais si l'on considère qu'ils entraient dans la formation des noms de localités situées soit en Germanie, soit en Grande-Bretagne, soit en Espagne, il est possible de présumer qu'ils étaient antérieurs aux Celtes puisque ceux-ci ne conquirent la Gaule qu'environ dix siècles avant notre ère.

D'autres suffixes apparaissent comme étant certainement d'origine ibère ou ligure parce qu'ils ne se retrouvent que dans les régions qu'habitaient les Ibères et les Ligures, à l'époque historique.

Les noms de villes qui sont formés à l'aide des suffixes *berris* et *billis* « ville », étaient ainsi entrés dans la formation des noms de maintes localités ibériques d'Espagne ou de l'Aquitaine, *Elliberris* (aujourd'hui Auch) et *Bilbillis* (aujourd'hui Bambola près de Calatayud) par exemple.

Les vocables *asco*, *osco*, *osca*, ont formé des noms actuellement encore portés par des centaines de localités situées non seulement dans l'ancienne Ligurie alpine, qui échappa à l'emprise gauloise et conserva son indépendance un siècle après que la Gaule eût été conquise par César, mais aussi dans des régions qui furent gallicisées, telles en France : Gréasque, *Gratisca* (Bouches-du-Rhône), Manosque, *Manosca* (Basses-Alpes), Tarascon, *Tarasco* (Vaucluse), Mantoche, *Mantosca* (Haute-Saône) ; en Espagne *Huesca*, *Osca* et *Tarasco*, dans la province d'Orense ; en Suisse Urnach, *Urnasca*, dans le canton d'Appenzell.

*
* *

Le nombre des villes de l'Occident européen dont le nom atteste que leur fondation fut antérieure à l'Histoire, parce que ce nom appartient à un dialecte anté-historique, est donc considérable. Il dépasse de beaucoup le nombre des villes dont le nom actuel, d'origine latine ou germanique, indique sinon que leur fondation peut être attribuée soit aux Romains, soit aux Germains, du moins que l'influence des Romains ou celle des Germains y fut à un moment de leur existence substituée à celle des indigènes.

D'autre part, et pour s'en tenir aux métropoles, il résulte de ce qui précède que les capitales de l'Occident moderne que sont Londres *(Londinium)*, Paris *(Lutetia)*, Milan *(Mediolanum)*, Barcelone *(Barcino)*, Lisbonne *(Olisippo)*, n'ont rien à envier à Athènes, à Sparte, à Syracuse ou bien à Rome pour l'antiquité de leur existence. Il manqua simplement aux nations dont elles furent les centres la bonne fortune de posséder des annales écrites.

Ces faits matériels longtemps ont été dérobés à notre jugement par les fastes de l'évolution gréco-latine, dont le miraculeux apogée, comme une aurore de gloire et de lumière, mais aussi comme un écran, se projette sur les origines de la civilisation européenne.

Le classement chronologique des noms de lieu s'établit donc assez aisément puisqu'il est déterminé par la chronologie même des langues dont ils furent tirés.

Il est évident que tous les noms de lieu qui sont actuellement traduisibles dans l'une des langues modernes ou dans l'une des langues mortes, conservées par la littérature ancienne, doivent être considérés comme appartenant à la période historique, alors que tous ceux de ces noms qui sont issus d'une langue dont nos plus anciennes traditions n'ont point gardé le vocabulaire appartiennent à la Préhistoire.

Le domaine de la Préhistoire est immense puisqu'il commence à l'origine même de l'Humanité mais, la fondation des localités habitées marquant le début de la civilisation, ce domaine est, pour ce qui concerne la toponymie, limité à la période qui précède immédiatement les temps historiques.

L'ensemble de cette période peut être divisé en deux stades.

Le plus récent de ces stades est contemporain de l'Age du Bronze, et probablement des débuts de l'Age du Fer. Les noms des localités qui furent alors fondées appartenaient à des dialectes demeurés plus ou moins proches de la langue primitive, mais qui, au cours des vingt ou trente siècles sur lesquels s'étendait leur passé, avaient déjà acquis dans chaque région des caractères propres qui les avaient rendus différents, qui les avaient nationalisés. Ces langages s'étant plus tard modifiés ou ayant été remplacés par d'autres, les noms de lieux qui constituent le souvenir tangible de leur existence sont devenus intraduisibles, mais il est certain que, par exemple *Athenaï* qui n'a aucun sens dans la langue des Grecs en avait un pour les Pelasges qui peuplaient l'Attique avant l'arrivée des Ioniens, que le nom de *Roma* en avait un pour les Sicules et les Rèmes qui occupaient le Latium avant l'invasion des Étrusques, que *Lutèce* et *Londinium* sont des mots celto-ligures et que *Barcino* (Barcelone) dérive d'un mot ibérique. Certains noms tels *Mediolanum* ou *Verodunum* sont fréquemment répétés mais ils ne le sont que dans les régions où la langue des celtes, dont ils proviennent, fut en usage.

Le plus ancien stade de l'évolution proto-historique débuta alors que, lentement, s'élaborait le langage primitif, et que les hommes devinrent agriculteurs, c'est-à-dire sédentaires. Les noms des localités qui furent ainsi fondées, étant issus d'un vocabulaire commun à tous les Européens, co-existaient évidemment dans les régions les plus diverses de l'Europe. Elles peuvent donc s'y retrouver en raison de la relative pérennité assurée aux noms de lieu.

Or, trois noms de localités habitées, prenant place dans la toponymie, à côté des vocables par lesquels furent génériquement désignés les fleuves et les montagnes, se trouvent ainsi répétés. Ce sont :

*Burgus* et ses dérivés *Burgium*, en latin *Purgos* en grec, *Brig* en celte, etc.

*Antium* et ses dérivés *Antio*, *Antia*, etc.

*Alesia* et ses dérivés *Alisia*, *Alixia*, *Alesio*, etc.

Mais le mot Burgus étant au cours de l'Histoire et jusqu'à nos jours demeuré en usage dans toutes les langues européennes sous les formes de *Bourg*, *Burg*, *Borgo*, etc., ne peut être utilisé comme indice chronologique.

Il en est de même pour *Antium* et *Antia.* Ces vocables, employés le plus souvent comme suffixes, signifiaient « en face de... » et « contre » ou encore

« dans » et « sur le... ». S'ils contribuèrent à former le nom d'un grand nombre de localités dont la fondation est antérieure à l'Histoire, telles *Antium*, près de Rome, *Bizantium*, Constantinople, *Florentia* en Italie, telles les *Brigantia* d'Irlande, de Gaule et d'Espagne et telles les *Valentia*, ils furent aussi employés jusque dans les temps historiques. C'est ainsi que les Grecs, après avoir sur le rivage d'une large baie de la côte de Ligurie, fondé Nice, nommèrent *Antipolis* (Antibes) l'autre ville qu'ils érigèrent sur la rive opposée de cette baie.

Des trois noms qui, parce qu'ils étaient dès la plus haute antiquité, employés dans toute l'Europe, peuvent être considérés comme datant de la primitive civilisation, un seul doit donc être retenu comme ayant une valeur incontestable en tant qu'indice chronologique : c'est celui de *Alesia* qui, au contraire de *Burgus* et de *Antia* ne fut jamais donné à une localité fondée au cours de la période historique.

Par les plus anciennes nomenclatures géographiques relatives aux diverses régions de l'Europe, il est mentionné quinze fois et ces nomenclatures évidemment très brèves ne citent que les localités qui, pour une raison quelconque, avaient acquis une certaine importance. On en retrouve ainsi :

cinq en Grèce ;
deux en Sicile ;
une dans l'Italie du Sud ;
une sur le Danube ;
trois en Germanie ;
trois en Gaule.

Et cette liste doit être complétée par la liste beaucoup plus longue de toutes les *Alésias* dont le nom, s'il n'a point de place dans l'Histoire antique, a cependant subsisté à travers les âges et se révèle dès que les recherches dans la géographie des temps historiques se font plus minutieuses et plus précises.

*CHAPITRE III*

# LES ALÉSIAS

Les historiens grecs et latins qui ont enregistré les noms des Alésias ont orthographié ces noms selon les règles des langues grecque et latine, soit avec la désinence qui marque le masculin, *Alisios*, *Alisos* et *Aliso*, soit avec celle du féminin, *Aloesa*, *Alicia*, *Aletia* ou *Alesia*, celle du neutre, *Alisum*, *Aletium*, soit enfin avec celle du pluriel, *Alesiæ* ou *Alesiai*.

Aucun indice ne permet de présumer que l'un quelconque de ces vocables soit le terme générique dont les autres seraient dérivés. Le nom de *Alesia* ne s'impose donc au choix, comme plus particulièrement représentatif de la série des noms alésiens, que parce que, depuis César, il occupe une place éminente dans le vocabulaire de la géographie historique.

* * *

La plus ancienne notation d'un nom de lieu alésien apparaît en Grèce dans l'Iliade (chant XI, 756). Homère décrivant l'Achaïe y nomme un site *Aleisiou Koloné* « coteau ou le plateau d'Aleisio ».

Les œuvres littéraires des Grecs ayant bénéficié de ce qu'elles furent conçues, puis écrites, dans une langue à laquelle la perpétuité a été assurée alors que la transmission des souvenirs de l'Occident, confiée à la seule tradition orale, fut paralysée par l'emprise latine, il serait vain de rechercher dans cet Occident une citation qui puisse être comparée à celle de l'Iliade.

Et cependant bien que nous ne possédions actuellement que dix inscriptions lapidaires qui contiennent une phrase complète de la langue parlée

par les anciens habitants de la Gaule, trois de ces dix inscriptions contiennent les mots *Alisiia*, *Alixia* et *Alisanu.*

La première qui a été trouvée à Alise-Sainte-Reine est ainsi conçue : MARTIALIS-DANNOTALI - IEURU - UCUETE - SOSN - GELICNON - GOBEDBI - DUGIION-TIIO-UCUETIN-IN ALISIIA.

Sur la seconde, trouvée à Serancourt près de Bourges, on lit : BUCILLA-SOSIO-LIGASIT-IN ALIXIE-MAGALU.

Sur la troisième qui est à Dijon : DOIRIUS-SEGOMARI-IEURU-ALISANU.

Le fait que, dans deux de ces inscriptions qui sont évidemment des épitaphes, les mots *Alisiia* et *Alixie* sont précédés de la particule indo-européenne *in* indique que ces noms propres sont des noms de lieu, il est de même certain que *Martialis Donnatolis* et *Doirus Segomari* sont des noms d'hommes, et que *Bucilla* est un nom de femme. Mais là doivent s'arrêter les investigations. Enfin, les vocabulaires des anciens dialectes dits celtiques étant demeurés jusqu'à ce jour à peu près inconnus, la date des inscriptions ne peut être indiquée : elles sont gravées en caractères d'écriture semblables à ceux des Latins, mais cela ne constitue point la preuve qu'elles soient postérieures à l'arrivée des Romains en Gaule, car on sait que les Celtes, au temps de leur indépendance, employaient parfois les caractères étrusco-latins et parfois aussi les caractères grecs.

* * *

Pour nous le nom de Alésia évoque tout d'abord le souvenir de la ville qui vit succomber l'indépendance gauloise.

César n'ayant point déterminé avec précision la situation géographique de l'Alésia qu'il assiégea, de longues polémiques ont été, depuis un siècle, provoquées par le souci qu'avaient les historiens de compléter sur ce point les « Commentaires » ? Plusieurs localités françaises qui, parce qu'elles se nommèrent autrefois Alésia, telles Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), Alaise (Doubs), Aluze (Saône-et-Loire), Alex près d'Izernore (Ain) et même Alais ou Alès (Gard) furent ainsi, tout d'abord, concurremment indiquées comme ayant été l'Alésia qu'illustra l'héroïque défense de Vercingétorix.

La plus connue de ces localités est incontestablement Alise Sainte-Reine, qui, depuis les temps gallo-romains et jusqu'au dixième siècle de notre ère, avait, sous le nom de *Alisia*, constitué un centre important, chef-lieu d'un

pays qui s'étendait sur une notable partie de la Bourgogne, et que, du nom même de sa petite capitale, on nommait *Pagus Alisiensis* (aujourd'hui l'Auxois). A cause de cette relative importance, Alise-Sainte-Reine attira et retint l'attention des historiens qui, au dix-huitième siècle, tentèrent les premiers de résoudre la question ; elle fut par eux désignée comme ayant été l'Alésia de César. Napoléon, écrivant sur le même sujet à Sainte-Hélène, adopta avec réserve cette opinion. Plus tard des fouilles ayant mis au jour des traces de circonvallations, des armes et des médailles romaines ou gauloises, Alise-Sainte-Reine fut officiellement considérée comme ayant été l'Alésia historique.

Mais d'autres savants se basant sur ce que César d'abord, puis Strabon, Dion Cassius et Plutarque n'eussent point manqué de parler du pays des Eduens, si Alésia avait été là où se trouve Alise-Sainte-Reine, et qu'ils n'ont cité au contraire, à propos d'Alésia, que le pays des Lingons et celui des Séquanais cherchèrent Alésia en Séquanie. Ils affirmèrent leur conviction qu'elle était située, au sud de Besançon, sur le plateau qu'occupe le village aujourd'hui nommé Alaise.

Et là aussi, les fouilles donnèrent les plus fructueux résultats ; on ne trouva pas aux abords d'Alaise des ruines romaines comme à Alise, mais uniquement des ruines celtiques et notamment des milliers de « fonds de cabanes » et de tombes bien antérieures à l'invasion romaine. Il est évident que si Alise-Sainte-Reine fut une grande ville gallo-romaine, Alaise fut une grande ville gauloise.

Mais, dans le temps même où la question était débattue avec le plus d'ardeur par les partisans d'Alaise et par ceux d'Alise-Sainte-Reine, d'autres savants désignèrent à l'attention le village d'Aluze situé près de Chalon-sur-Saône.

Aluze sollicitait d'autant plus l'intérêt que dans son voisinage immédiat, à Chassey, on venait de découvrir un prodigieux trésor de ruines préhistoriques comportant notamment de formidables remparts d'appareil cyclopéen, et aussi quelques reliques celtiques ou gallo-romaines.

Il convient d'indiquer ici que le premier élément de l'enquête dont les résultats vont être exposés naquit de vérifications suscitées par ces savantes polémiques.

Il fut constaté tout d'abord que si plusieurs localités peuvent de nos jours

revendiquer le prestige d'avoir été la plus célèbre des Alésias, les Alésias étaient assez nombreuses en Gaule au temps de César pour qu'il ait cru nécessaire de préciser en ajoutant au nom de celle dont il parle le génitif *Mandubiorum*. Nous faisons de même actuellement avec nos « Villeneuve » et nos « Villefranche ».

Il fut constaté ensuite que, si l'on néglige maints autres détails topographiques secondaires, bien qu'ils soient indispensables à l'étude du siège, un trait essentiel domine la description de César : l'Alésia des Mandubiens occupait un tertre presque entièrement entouré par des cours d'eau ; or, toutes les localités qui, parce qu'elles portèrent autrefois le nom de Alésia, ont été présentées comme ayant été l'Alésia des « Commentaires » occupent un site semblable.

Ces constatations, totalement étrangères au débat historique sollicitaient assez vivement l'intérêt pour que les investigations fussent poursuivies hors des régions auxquelles se limitait le débat. Elles furent donc étendues à toutes les localités qui, dans la plus ancienne géographie, tant en Gaule qu'en Grèce ou en Italie, en Espagne ou en Germanie, ont porté le nom de *Alesia* :

*Toutes ces Alésias occupent des sites entourés par des cours d'eau plus ou moins importants qui les isolent en presqu'îles.*

A cette remarque il y a lieu d'en ajouter d'autres qui, relatives aux indices toponymiques, ne se retrouvent pas dans toutes les Alésias, mais caractérisent cependant un grand nombre d'entre elles.

La persistance des traditions locales qui, à travers les siècles, a conservé le nom d'une Alésia, a très souvent aussi assuré la conservation des noms venus de la plus ancienne toponymie que portent les cours d'eau proches de cette Alésia ; c'est ainsi que si les rivières se nomment l'*Oze* et l'*Ozerain* à Alise, le *Lizon* à Alaise, l'*Orbise* à Aluze, l'*Alzon* à Alès (Gard), ces noms sont répétés dans maints autres sites alésiens.

Et, de même que de nos jours le nom d'une grande ville est souvent ajouté comme un attribut aux noms des villages de sa banlieue, maintes localités proches des Alésias portent des noms étymologiquement dérivés du mot « Alésia ». D'où l'on doit conclure que beaucoup de ces Alésias qui, cependant,

ne furent jamais des grandes cités, gardèrent longtemps un prestige relativement considérable.

Une autre observation qui, d'ailleurs, renforce celle-ci, s'impose encore : il existe aux abords de plusieurs Alésias des lieux habités dont les noms ne se retrouvent que dans les sites alésiens. Ces noms, qu'il semble dès maintenant nécessaire de signaler, sont ceux de *Calais*, de *Mion* et de *Versailles*, qui sont orthographiés parfois aussi *Calès*, *Calis*, *Myon*, *Millon*, *Verseilles* et *Verceil.*

Dans les sites alésiens se trouvent très fréquemment des gîtes préhistoriques : Aluze, Alaise et Alise-Sainte-Reine ont livré en grand nombre des engins de bronze et de pierre polie.

Enfin, et cette dernière constatation est particulièrement remarquable et précise :

*Les sites alésiens possèdent tous une source minérale.*

A titre d'exemple et pour limiter la démonstration aux Alésias déjà citées : des sources minérales jaillissent à *Alise-Sainte-Reine* même et, aux abords immédiats d'Alise, dans les villages nommés aujourd'hui Bussy et Pouillenay ; non loin d'*Alaise* se trouve, à Salins, l'un des plus importants gîtes salifères d'Europe ; il existe des sources minérales à *Alès*, dans le quartier actuellement nommé le Faubourg du Soleil ; enfin aux environs d'*Aluze*, la source de Santenay est encore aujourd'hui exploitée.

Les quelques exceptions constatées ne sont dues qu'à ce que la cartographie est, sur ce point, incomplète ou encore, ainsi qu'il l'a été dans deux cas vérifié, à ce que la source minérale fut au cours des siècles obstruée.

En résumé : dans toutes les Alésias se trouve un site identique ; dans toutes jaillit une source minérale.

Une identité aussi caractérisée des Alésias qui s'ajoute à celle que déjà créait leur homonymie suscite l'hypothèse qu'elles eurent toutes, au moment de leur fondation, la même destination dans le régime sociologique qui vit s'ébaucher la civilisation européenne.

L'ensemble des constatations faites a permis de donner aux recherches une ampleur imprévue ; la liste des Alésias a été dressée avec sécurité grâce au contrôle que le double concours de l'histoire et de la topographie a permis

d'exercer sur les indices purement philologiques par lesquelles ces recherches étaient d'abord orientées vers chacun des lieux considérés.

Alors que si, par exemple, le nom de la ville du Midi de la France qui s'écrit Alès depuis 1925, après s'être écrit Alais pendant des siècles, devait retenir l'attention en raison de sa parenté évidente avec le nom de Alésia, les conclusions qui pouvaient être tirées de ce fait seraient demeurées à l'état de conjectures si la topographie du site d'Alais ne venait point les corroborer et si, d'autre part, l'histoire n'indiquait pas qu'au douzième siècle Alais se nommait encore *Alesia* ou *Alesium.*

*Alès*, ville épiscopale de Sardaigne, fut, elle aussi, nommée *Alesia* jusqu'au treizième siècle. Les sources minérales abondent dans son voisinage immédiat.

Le nom d'*Elise*, village champenois situé près de Sainte-Menehould (Marne), sollicite, lui aussi, l'examen parce qu'il est fort semblable à celui d'*Alise.* Et, ici encore, après la confrontation du site qui se révèle alésien, la documentation historique lève tous les doutes que pouvait faire naître le changement de la voyelle initiale : une charte du douzième siècle atteste que le village se nommait alors officiellement *Alisiia* et que c'est à une altération provoquée par l'influence du dialecte local qu'est dû le changement en *Elise* qu'il a subi dans les temps modernes.

*Alièze*, dans le Jura, non loin des salines de Lons-le-Saulnier, se nommait, aux temps gallo-romains, *Alésiacus*, nom formé par l'adjonction du suffixe *acus* au nom de *Alésia;* Alièze, au Moyen Age, est écrit *Aluese* dans une charte de 1272.

Le cas de *Anizy*, village du Morvan proche de la source minérale de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), est analogue ; Anizy portait sous les Romains le nom de *Alisincum*, formé par l'adjonction du suffixe *incum* au nom *Alisia.*

En Espagne, dans la province de Logrono, une localité porte encore ce nom de *Alisincum* sous la forme espagnole de *Alesanco.* Dans le site de cette Alésia se trouvent les sources minérales de Banôs de Rio Tobia. Près de Alesanco se trouve un autre village encore aujourd'hui nommé Aleson, mot dérivé de *Alesona* qui est une forme adjective de Alesia.

Les dérivations ne sont point toujours restées aussi transparentes et l'identification de certains noms eût été difficile parfois si les recherches n'avaient été aidées par ce fait que plusieurs des lieux qui portent de tels noms sont situés dans le voisinage immédiat de localités dont le nom dérive plus directe-

ment de *Alesia*. Ces noms se trouvent d'ailleurs répétés si fréquemment dans les cantons alésiens d'une même région que les séries de dérivations ont été assez aisément établies ainsi :

Les nominatifs *Alésia*, *Alisia*, se sont, en France, contractés par chute de la syllabe initiale, en *Laizy* ou en *Lizy*, en *Ezy*, *Eyzie*, *Aizy*, et même en *Aize* ou *Eze*. Les formes adjectives ou génitives *Alisano*, *Alesina*, *Alesona*, se sont en Grèce, en Italie, en Espagne, en France et en Germanie, contractées, soit en *Aleson*, *Alison*, *Alzonne* et *Elzone*, en *Elzen*, *Alson* et *Auzon*, soit par ablation de l'initiale, en *Lesina*, *Lésinne* et *Lizinne*, en *Laizan* et *Lézen*, en *Lézin*, *Leysin* ou *Eyzin*.

Il n'existe point, hors des cantons alésiens, de sites portant ces noms : les lieux nommés *Lézin*, *Leyzin* ou *Eyzin* se sont rencontrés douze fois dans les Alésias et jamais ailleurs ; les lieux nommés *Aizy*, *Ezy* ou *Ezie*, retrouvés dans plus de vingt Alésias de la France actuelle, jamais ne se rencontrent hors des lieux alésiens.

Dans les pays de langue française, les noms de lieux alésiens sont parfois, comme s'ils désignaient un objet concret, précédés de l'article ; on trouve ainsi Alaise et *les Alaises*, Alais, Alet et *l'Alet*, Alis (pour Alise) et *les Alis*, Alièze et *les Alièzes*, etc.

*
* *

Mais il convient de borner ici cet exposé analytique des premières constatations et d'en faciliter l'examen par des exemples immédiatement contrôlables choisis parmi les Alésias les plus caractéristiques ou les plus historiquement intéressantes.

## ALAISE

Alaise est situé à 18 kilomètres au sud de Besançon, sur un plateau dont l'altitude est de cinq cents mètres et qui est dominé d'assez près par des montagnes dont la hauteur varie de six cents à mille mètres.

Les trois villages d'*Alaise*, *Doulaize* et *Myon*, disposés en triangle forment le centre d'un canton que limitent *Lizines* au Nord et *Geraise* au Sud.

Le plateau d'Alaise est entouré par deux rivières, le Lizon, affluent de la Loue toute voisine, et la Todeure, dont le cours est, en partie, souterrain. D'autres ruisseaux ferment presque complètement, vers le Sud, la presqu'île ainsi déterminée.

*Salins*, qui fut longtemps la plus abondante saline terrestre de France, où venaient s'approvisionner les habitants de vastes régions, est située au bord méridional du plateau.




Carte n° 1. — Alaise *(Doubs)*.

Les noms des villages voisins, Saraz, Rennes, Bartherand, Ivrey, Nans, Cernans, etc., sont celtiques ou préceltiques.

A Cernans, à Clucy, à Villeneuve-d'Aumont, à Myons, à Salins, des stations néolithiques ont été remises au jour ; à Salins notamment était un atelier de taille du silex ; à Villeneuve-d'Aumont, un village lacustre était édifié dans un marais aujourd'hui desséché.

A Clucy, à la Chapelle, à Salins, à Alaize, existaient des stations de l'Age du Bronze.

A Alaise encore, deux dépôts de l'Age du Fer (époque halstatienne) ont été trouvés, aux lieux dits le Fourré et la Combe-Bernon. Le plateau d'Alaise est couvert de tumulus appartenant à la même époque.

Et cependant, les fouilles qui ont donné ces premiers résultats n'ont pas encore été méthodiquement poursuivies, malgré le désir des savants, qui considèrent que ce canton, vaste reliquaire des âges du Fer, du Bronze et de la Pierre Polie, constitue un centre d'études d'une valeur exceptionnelle pour la préhistoire européenne.

Il faut, enfin, rappeler qu'Alaise est généralement opposée à Alise Ste-Reine comme ayant été l'Alésia de Vercingétorix et César.

## ALISE-SAINTE-REINE (Côte-d'Or)

Le village moderne est construit, à mi-hauteur, sur la pente méridionale d'un plateau au pied duquel s'étend la plaine des Laumes et qu'entourent deux petites rivières, l'*Oze* et l'*Ozerain*. Le Mont Réa (586 mètres) domine, à l'Est, ce plateau aujourd'hui désert, mais sur lequel furent édifiées successivement la ville celtique et la ville gallo-romaine.

Au Nord, un lieu dit *Millon* donne son nom à une assez vaste forêt.

Au Sud, sur les bords de l'Ozerain, se trouve un autre lieu dit Laizan qui dépend de la commune de Flavigny.

Parmi les sources minérales qui abondent dans la région il faut citer la fontaine salée de Pouillenay, la source de Bussy-le-Grand, la source d'Alise-Sainte-Reine.



Carte n° 2. — Alise-Sainte-Reine (*Côte-d'Or*).

Les fouilles, savamment conduites sur le plateau, ont mis au jour non seulement la ville gallo-romaine qui, placée au carrefour de grandes routes commerciales, acquit une certaine importance, mais encore les substructions des habitations celtiques qui s'élevèrent sur le même emplacement longtemps avant César.

On a découvert une station néolithique à Flavigny et une station de l'Age du Bronze à Alise-Sainte-Reine même.

La ville gallo-romaine fut détruite par les invasions barbares. Le village s'est élevé à quelque distance au-dessous de l'ancienne *Alisiia*, autour de la source minérale. Il est resté un but de pèlerinage pour les fidèles, qu'attire le culte de Sainte-Reine.

## ALUZE (Saône-et-Loire)

Aluze est située, non loin de Chalon-sur-Saône, dans un des plissements du massif de collines limité à l'Ouest par la Dheune à l'Est par le Girous.

Sur la colline de Chassey toute proche, s'étend un vaste camp néolithique protégé par des retranchements formidables, qui constituent une véritable forteresse. Ce camp mesure 700 mètres de longueur et 150 mètres de largeur. Les murs qui le protégeaient et qui sont encore visibles en maints endroits mesuraient plus de 15 mètres de hauteur. L'édification de ce colossal oppidum nécessita, de toute évidence, le pénible et minutieux labeur d'une population astreinte à de rigoureuses disciplines.




Carte n° 3. — Aluze *(Saône-et-Loire)*.

Le site, ainsi fortifié à l'Age de la Pierre Polie, fut habité jusque dans les temps Gallo-Romains, mais il avait alors perdu toute importance ; l'intérêt qu'il présente pour nous est uniquement dû à ce qu'il constitue une « Pompéi » préhistorique ; la vie de nos lointains ancêtres a pu être reconstituée entièrement grâce aux reliques trouvées dans le sous-sol de ce camp, où se succédèrent de nombreuses générations : instruments de silex taillé, de pierre polie, d'os ou de cornes de cerf, céramiques frustes y abondent et attestent les lents progrès d'une laborieuse civilisation.

La source minérale de Santenay, sur la rive gauche de la Dheune, est encore aujourd'hui exploitée.

Il faut dès maintenant signaler le nom de « Palais » que porte un massif

voisin de Chassey ; ce nom, dont l'étymologie certaine n'est point établie, — car il ne dérive pas de *Palatium,* — se retrouve dans dix autres lieux alésiens. *(Voir note VI).*

## ALES (Sardaigne)

Toutes les localités qui portent le nom d'Alès se révèlent comme des Alésias. L'Alès de l'Ile de Sardaigne fut, jusqu'au treizième siècle, appelée *Alésia.*

Située dans l'intérieur de l'Ile, au Nord-Ouest de Cagliari, Alès est bâtie sur un long éperon montagneux qu'entourent le fleuve Magoro et l'un de ses affluents.

La région qu'arrose le Magoro est, de nos jours, l'une des plus malsaines de l'Ile. Aussi, bien qu'Alès soit, depuis les origines du Christianisme, une cité épiscopale, elle est actuellement un médiocre bourg peuplé d'environ 1.500 habitants, et l'évêque réside dans une autre cité de son diocèse, à Villacidro.




Carte nº 4. — Alès *(Sardaigne).*

Aux abords d'Alès, les sources minérales sont nombreuses ; dans l'antiquité, les plus fréquentées étaient *Aquæ Hypsitanæ*, au Nord, et *Aquæ Lelitanæ*, au Sud, sur les rives du Magoro. Les sources de Sardara ont gardé leur ancienne renommée et sont encore de nos jours exploitées.

Le nom de Sardara, comme celui de la Sardaigne même, comporte le radical Sarde, qui se retrouve dans le nom des *Sardones*, venus d'Espagne, auxquels la légende attribue la première colonisation de l'île. Pompu, Curcuris, Siris, Baradili, sont des noms ibères.

## ALES et Les EYZIES (Dordogne)

En France, le Périgord constitue une région privilégiée aux yeux des préhistoriens, car aucune autre n'a conservé autant de souvenirs des primitifs élans de l'homme vers la civilisation. Aux abords du confluent de la Vézère et de la Dordogne, dans le canton dont le village des Eyzies formait le centre, les collines sont criblées de cavernes naturelles qui constituaient un séjour de prédilection au cours des époques glaciaires qui précédèrent la période géologique dans laquelle, depuis les débuts de l'Age de la Pierre Polie, nous vivons encore.

Parfois à demi-comblées par les humus séculaires, ces cavernes restèrent inconnues jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle ; mais elles livrèrent alors des trésors de reliques sans lesquelles la science de la préhistoire serait restée balbutiante et boiteuse. Les plus célèbres de ces grottes sont celles dites : du Moustier, de la Magdeleine, des Combarelles, de la Grèze, de Laugerie-Haute et de Laugerie-Basse.

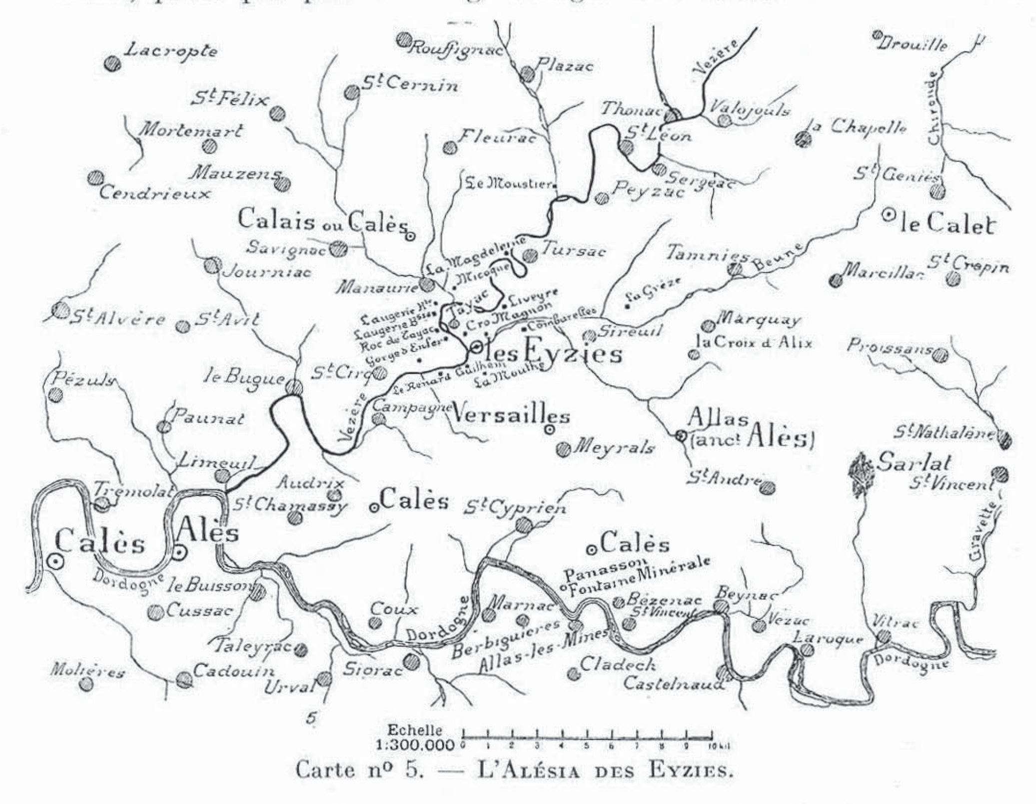
Des agglomérations humaines se sont succédé là pendant des centaines de générations : dans le vaste et riche musée naturel que constituent les vallées de la Vézère et de la Beune tous les stades de la primitive civilisation ont laissé des témoins aujourd'hui précieux : les noms des Grottes du *Moustier* et de la *Magdeleine* ont été donnés à deux des cinq périodes entre lesquelles on est convenu de partager l'Age de la Pierre Taillée ou *Paléolithique.* Le site ne fut point abandonné par les hommes qui succédèrent aux Magdaléniens : une station de l'Age de la Pierre Polie ou *Néolithique* a été, en effet, identifiée au Pech Bertou, à deux kilomètres au Sud-Est des Eyzies.

Des stations des époques dites *moustérienne* et *magdalénienne* ont été découvertes dans toutes les régions de l'Europe, mais elles sont mieux caractérisées aux bords de la Vézère qu'ailleurs ; les images incisées dont des artistes recouvrirent les parois des grottes du Font de Gaume, des Combarelles et de la Mouthe, images qui nous ont conservé les silhouettes d'animaux préhistoriques aujourd'hui disparus de nos climats, ont rarement, jusqu'à ce jour, été retrouvées ailleurs aussi nombreuses, aussi parfaites.

Si le village d'Alès constitue, pour l'enquête entreprise, le lieu essentiel de ce canton alésien dont la surface est relativement considérable, rien n'in-

dique qu'il en fut le lieu capital car dans son voisinage immédiat existent encore maintes autres localités alésiennes parmi lesquelles il faut tout d'abord mentionner *les Eyzies.*

Ce nom, sous la forme *Eyzie*, et sous les formes *Aisie, Aizy* ou *Ezy*, est, en France, porté par plus de vingt villages tous fondés en sites alésiens :




Carte nº 5. — L'Alésia des Eyzies.

Eyzie, Aizie ou Ezy constituent une dérivation de *Alesia, Alaisia*, par ablation de *al*, syllabe initiale.

Aux abords des Eyzies et d'Alès on trouve cinq localités pourvues des noms de *Calais, Calès* ou *Calet.* Sur une carte, publiée en 1620 par Jean Tardo, chanoine de Sarlat, carte sur laquelle précisément le mot *les Eyzies* est orthographié les *Aizies*, le village à l'ouest de Sarlat, dont le nom est aujourd'hui Allas, est écrit *Alès.*

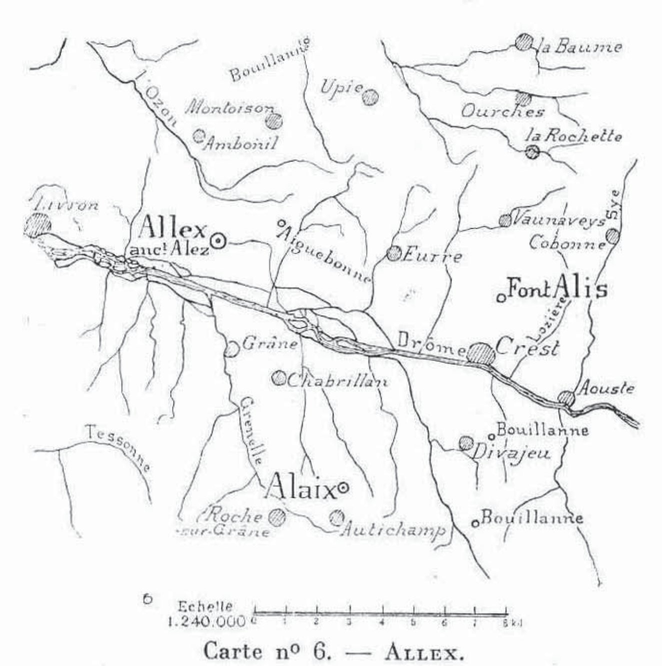
A noter encore le nom de *Versailles* que porte un hameau à l'Est des Eyzies.

Près de Saint-Cyprien, sur les bords de la Dordogne, jaillit la fontaine minérale de Panasson.

## ALLEX (Drôme)

Le nom que porte aujourd'hui *Allex*, gros bourg situé sur la rive droite de la Drôme, s'écrivait encore *Alez* au dix-huitième siècle. C'est avec cette orthographe que le nom figure sur les cartes de Robert de Vaugondy, géographe ordinaire du Roi de France (1751).

Aux abord d'*Allex* on remarque les lieux dits *Alaix* et *Font-Alis*.




Carte nº 6. — Allex.

Alaix est évidemment à Alaise ce qu'Alex est à Alèse et aussi ce que Alis est à Alise. Déjà le nom que César écrivit *Alésia* était, par les historiens grecs Plutarque et Dion Cassius, écrit *Alexia*.

Il est impossible d'indiquer laquelle des trois localités fut autrefois le lieu principal, le centre, du canton. Mais Allex est aujourd'hui un bourg important, alors que Alaix et Font-Alis sont de simples hameaux dépendants des communes d'Autichamp et de Crest.

L'existence d'une source thérapeutique est indiquée par le nom que porte aujourd'hui *Aiguebonne* et aussi sans doute par celui que portent trois *Bouillane.* On sait en effet que les noms de *Bouillon, Bouillant* et *Bouillane,* comme ceux de *Bourbon* et de *Bourbonne* ou comme ceux de *Bagneux, Baigneux* et *Bagneau* ont été, en France, fréquemment conservés par les localités où se trouvaient des sources curatives, minérales ou thermales. Font-Alis doit sans doute son nom à la même circonstance.

Allex, enfin, est arrosé par l'*Ozon* et, dans une vallée voisine, coule la *Lozière.*

Une station néolithique a été identifiée à la Rochette, à quelque distance de Font-Alis.

## Les ALIS de Rocamadour (Lot)

Les localités qui portent le nom de « *Alis* » ou « *Les Alis* » sont relativement nombreuses. Elles s'affirment toutes comme des « alésias ».

A titre d'exemple il faut citer *Les Alis*, hameau qui forme un faubourg de la petite ville de Rocamadour, située sur l'*Alzon*, affluent de l'*Ouysse*, qui se jette elle-même dans la Dordogne.

L'Ouysse est désignée avec cette orthographe sur la carte d'Etat-Major où son cours inférieur est tracé ; mais ce nom est orthographié *La Louysse* sur la carte voisine où figure son cours supérieur : c'est par des errements semblables qu'ailleurs on a pu écrire le Lozon pour l'Ozon, le Lozerain pour l'Ozerain, le Lison pour l'Ison, la Lisonne pour l'Isonne, etc.




Carte n° 7. — Les Alis-de-Rocamadour.

L'Alésia de Rocamadour est signalée non seulement par les *Alis*, mais aussi par le nom de *Calès*, village voisin, par celui de les *Alièzes*, lieu dit dépendant de la commune de Lacave, par celui aussi d'un hameau, la *Borie de Lalé* (pour l'Alé) section de la commune de Miers.

A Miers se trouve une fontaine minérale fort connue et très fréquentée de nos jours encore.

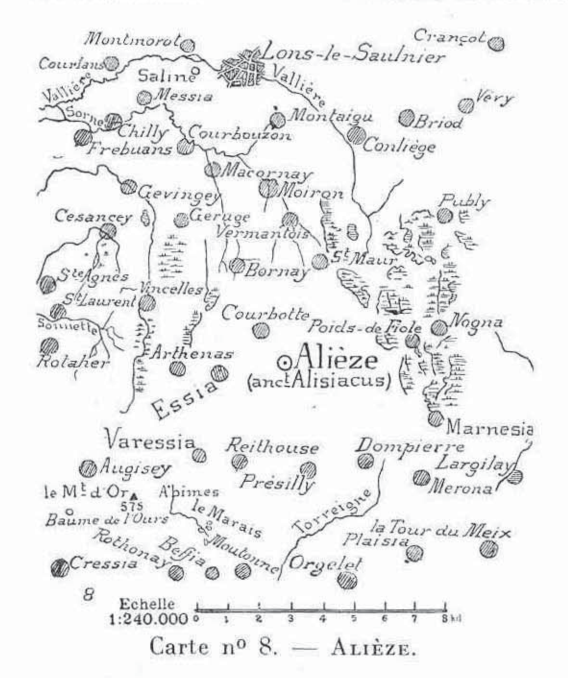
Les gouffres, « puys » qui s'ouvrent dans le sol, ont rendu la région célèbre ; les plus connus sont ceux de Padirac, dont l'un mesure 80 mètres de profondeur et donne accès à de vastes galeries souterraines.

La grotte de Lacave constituait un gîte préhistorique dès l'époque

solutréenne. Aux abords de Lacave et de Rocamadour, à Padirac et aussi à Mayronne, subsistent des tumuli qui, comme la grotte de Lacave, ont livré de riches collections d'engins de pierre et de bronze.

## ALIÈZE (JURA)

Le nom d'*Alièze* qui, sous la forme de « Les Alièzes » figure dans l'Alésia de Rocamadour a été identifié comme alésien parce qu'il est aujourd'hui porté par une localité jurassienne qui, aux temps gallo-romains, se nommait *Alésiacus*.



Carte nº 8. — ALIÈZE.

Alièze est située à une dizaine de kilomètres au Sud de Lons-le-Saulnier. Elle est isolée par des marais ou de menus cours d'eau.

Dans le voisinage on ne trouve point d'autres lieux alésiens. Peut-être faut-il signaler cependant *Essia*.

La syllabe « ia », on le sait, égale, dans le dialecte spécial de cette région du Jura, la désinence « y » ou « ey » si fréquente en France ; les noms de Marnesia, Essia et Varessia constituent donc les formes locales de Marnesy, Essy et Varessy. Mais ceci n'est point démonstratif.

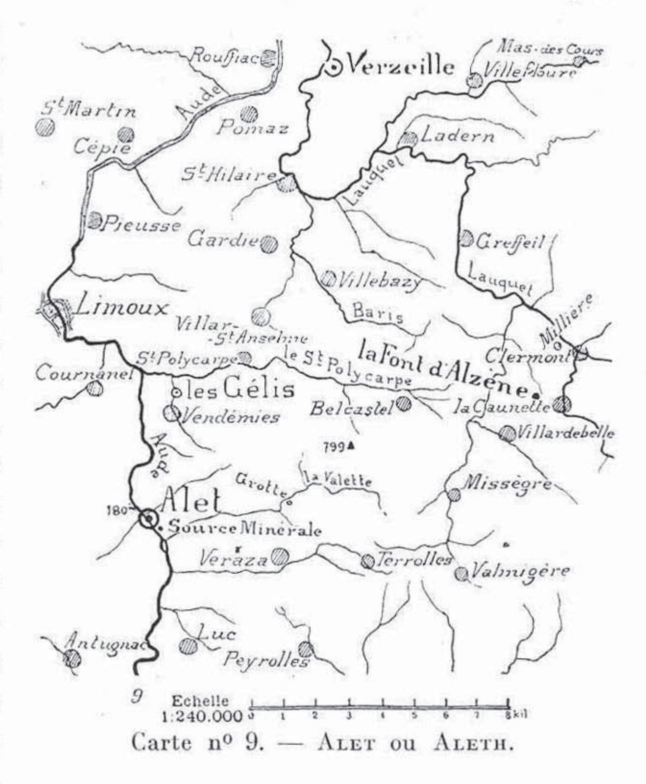
Les salines de Montmorot et du voisinage qui ont valu son nom à Lons-le-Saulnier furent de tout temps exploitées. Elles le sont encore. Arthenos, village voisin d'Alièze, porte un nom dérivé du celtique *Arth*, « ours ».

Un camp néolithique a été identifié au lieu dit Sermu-sur-Beaume, près de Lons-le-Saulnier. A Publy, près de Conliège, une cachette datant de l'Age du Bronze, fut, en 1860, découverte dans une fente de rocher. Elle constituait un véritable trésor, car elle contenait cinquante-quatre objets

divers : haches, lances, bracelets, chaînettes, menus bijoux d'airain, aujourd'hui déposés au Musée de Lons-le-Saulnier. A Briod un autre gîte a livré 264 objets dont 256 faucilles de bronze.

## ALET ou ALETH

Ce bourg qui eut, au Moyen Age, une certaine importance et fut longtemps le siège d'un évêché, est situé au Midi de la France, dans l'ancienne Septimanie ; la vieille orthographe, *Aleth*, n'est pas indifférente, car elle comporte le *th*, c'est-à-dire la forme latine du son *ts* ou *cz* que possèdent tant de langues européennes, et que les Britanniques, les Italiens, les Grecs modernes, les Roumains et les Slaves ont conservé sous les formes *th*, *tch* ou *c*. Les philologues le nomment le « t spirant ».




Carte n° 9. — ALET ou ALETH.

Quelle que fût sa forme écrite, le *t* spirant était connu des Celtes et des Germains, mais il a disparu de l'orthographe moderne dans les langues d'origine germanique ou latine. Les latins l'avaient trouvé dans le vocabulaire étrusque et l'avaient traduit par *s* : *larth* et *alethna*, mots étrusques, devinrent dans les inscriptions latines des premiers siècles de la République *Lars* et *Alesna*. *Arnth* devint *Arns* ou *Aruns* et cela était du moins presque conforme à la phonétique, mais plus tard, au moment de l'expansion de l'hellénisme à Rome, les grammairiens latins revinrent à la notation étrusque et c'est par le *th* étrusque qu'ils transcrivirent la lettre θ de l'alphabet grec. Mais malgré ce soin la prononciation du th spirant disparut de la langue latine et le *th* devint, dans le langage, un *t* ordi-

naire. Il en fut de même dans les langues romanes issues du latin ; en anglais le *th* a, au contraire, gardé le son primitif ; en allemand il a été traduit par *Z* ; le nom de *Tholbiacus*, qui a formé Tolbiac en français est ainsi devenu Zulpich en allemand. Les Romains prononçaient *Turicum* le nom de la ville de *Thuricum*, mais la prononciation allemande, *Zurich*, a plus tard prévalu, même en français.

L'orthographe d'Aleth, que l'on trouve au Moyen Age écrit *Aletha* ou *Alethum*, est donc conforme à la tradition latine. Elle indique qu'il y eut un moment où Aletha se prononçait Aletza. Depuis environ un demi-siècle, on écrit Alet sans *h* final.



Carte n° 10. — Aleth près de Saint-Malo.

Aux abords d'Alet, on remarque le *Font d'Alzène ;* on remarque aussi *Verzeille*, qui est une forme de Versailles.

Alet possède une source minérale encore exploitée de nos jours.

Un menhir subsiste sur une colline entre Belcastel et Alet.

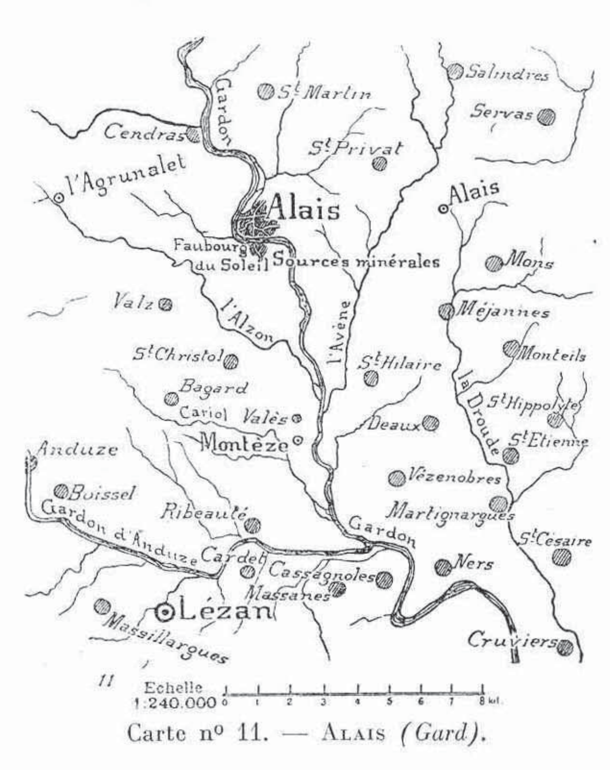
## ALETH (près de St-Malo)

Une autre localité a porté jusqu'au Moyen Age le nom d'*Aleth*. Elle occupait, dans la ville qui se nomme aujourd'hui Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le quartier qui a conservé le nom de « La Cité » ; l'Aleth d'Armorique fut, comme l'Aleth de Septimanie, une ville épiscopale. Cet évêché, dont l'existence avait valu précisément à Aleth son titre de « Cité » fut, au douzième siècle, transféré à l'Ile voisine d'Aaron, devenue Saint-Malo.

Aleth était chef-lieu du *Pagus-Alethensis*, de même que Alise-Sainte-

Reine, était le centre principal du *Pagus Alixensis*, aujourd'hui Auxois. En breton, ou plutôt dans le patois gallo-breton qui se parle dans ce pays, *pagus* a été remplacé par *plou* et *pou ; pagus alethensis* était ainsi devenu *Plou-Aleth.* Une grosse commune de la région se nomme encore de nos jours *Ploubalay* (Ploub-Alay) qui dérive de la même étymologie, bien que la finale spirante de Aleth en ait été complètement modifiée. Les formes Alet, Alay ou Allay se retrouvent, on le verra, assez fréquemment dans les « alésias ».

Sur les bords de la Rance, à Saint-Jouan, au Sud et non loin de Saint-Servan, une source minérale est encore de nos jours exploitée.




Carte n° 11. — Alais *(Gard).*

## ALÈS ou ALAIS (Gard)

Le nom de *Alais* est de nos jours prononcé de deux façons : les Français du Nord disent « Alai » en élidant l's, les Languedociens disent « Alaise ». *Alès*, par contre, se prononce partout *Alèse ;* les habitants du pays se faisant les défenseurs de l'euphonie méridionale, l'ont définitivement emporté ; en 1926, ils ont obtenu, par décret, la satisfaction d'écrire *Alès* le nom de leur ville. Il n'en pouvait être de même pour toutes les localités qui, en France, portent le même nom ; pour celles-là, la prononciation imposée par les règles nées aux bords de la Seine a prévalu. Partout « Alais » se prononce « Alai ». Conformément d'ailleurs à cette prononciation, on écrit indifféremment *Alais, Alay* ou même *Alé.*

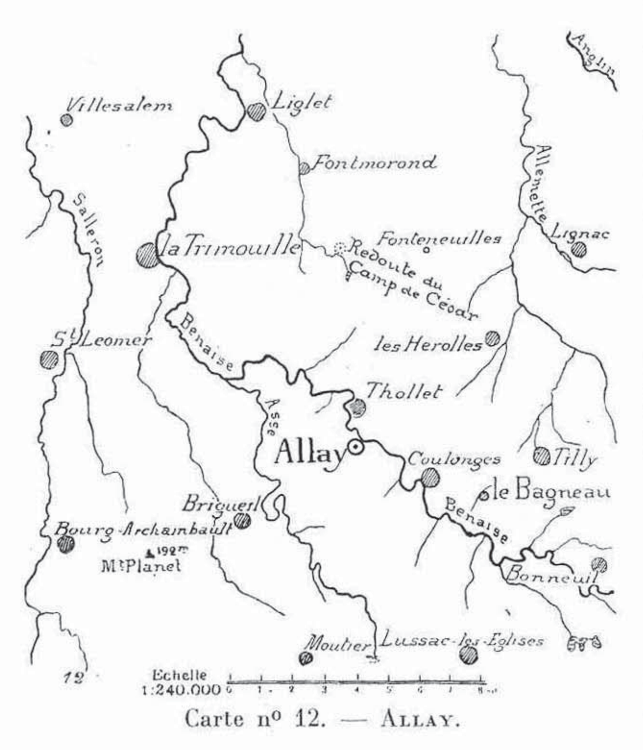
La ville de *Alès*, ou *Alais* (Gard), se nomma *Alésia, Aletia, Aletium* jusqu'au treizième siècle. Elle est édifiée au bord du Gardon, qui, non loin de là, reçoit

les eaux de l'*Alzon* dont le cours torrentueux enveloppe à l'ouest une longue langue de terre que le Gardon isole à l'ouest.

Dans le voisinage d'Alès, ou Alais, un hameau de la commune de Mons porte lui aussi le nom de *Alais.* A quelque distance au sud se trouve *Lézan.* Entre Alais et Lézan est situé *Montèze* (Mont-Eze) qui s'oppose peut-être à *Valès* tout proche. Il faudrait, sans doute, citer aussi le nom de *Agrunalet* qu'on devrait écrire *Agrun-Alet,* car le mot « agrun » dans certains dialectes rhodaniens signifie « plateau » et le lieu dit Agrunalet s'érige en effet sur un mamelon.

La région abonde en sources minérales.

Des stations néolithiques ont été identifiées au lieu dit Baou, près d'Anduze, et à Saint-Hippolyte.




Carte no 12. — ALLAY.

## ALLAY (VIENNE)

*Allay* est un hameau dépendant de la commune de Brigueil-le-Chantre (Vienne) au confluent de l'*Asse* et de la *Benaise,* petites rivières qui entourent le site même d'Allay.

Le village de Brigueil-le-Chantre se nommait *Brigolium* aux temps gallo-romains.

A quelques kilomètres au nord, un camp préhistorique dont, comme de coutume, l'établissement a été attribué aux Romains, a reçu le nom de « Camp de César ».

Non loin de là, le nom du village de *Bagneau* indique une ancienne station balnéaire, aujourd'hui oubliée.

## MONTALAY ET LES ALEX (LOIRE)

« Mont » est souvent placé en préfixe devant Alais, Alet ou Alay. Il indique une colline placée en site alésien.

Dans la vallée de la Loire, près de Charlieu, le hameau de *Montalay* est établi sur une presqu'île formée par le confluent du Sornin et du Chardonnet.

A quelques kilomètres au sud se trouve le lieu dit « les Alex » entre les ruisseaux du Chardonnet et de Jarnossin, dont le nom affirme autant et plus même que celui de Montalay l'origine alésienne de l'ensemble du site.

Carte nº 13. — MONT-ALAY, LES ALEX.

Briennon, Nandax, ont gardé leurs patronymes celtiques.

Le nom du hameau de la Bourbe, comme ailleurs ceux si nombreux de *Bourbon* et *Bourbonne*, signale sans aucun doute une ancienne fontaine minérale.




Carte nº 14. — MONT-ALET et LALET.

## MONTALET ET LALET (CORRÈZE)

De même que, dans la haute vallée de la Loire, le village de Montalay, pour *Mont Alay*, voisine avec un lieu dit *les Alex*, de même dans la vallée de

la Maronne, sur le Plateau Central, le village de *Mont Alet* est proche du lieu dit *Lalet* pour l'Alet. C'est l'orthographe, avec l'article au singulier, du nom alésien qui se retrouve ailleurs, au pluriel sous les formes *les Alaises* ou *les Alix.*

Au nord de Mont-Alet le nom du hameau de *Saleix*, dans la commune de Saint-Cirgues, est la forme que, dans le dialecte du Plateau Central, prend le nom de *Salins*.

## JALLAIS ET MONTALAIS (MAINE-ET-LOIRE)

*Jallais* est un gros bourg dans le département du Maine-et-Loire aux abords de l'Evre, à mi-chemin d'Angers à Cholet.

*Montalais* (Mont-Alais) tout proche est un hameau de la même commune.




Carte n° 15. — MONTALET et JALAIS.

La forme « Jallais » est assez fréquente dans la toponymie alésienne ; elle dérive de Alais par *Ialais*.

La lettre J se prononce aujourd'hui comme le G doux. Elle se prononçait jusqu'au treizième siècle comme la lettre I, avec laquelle elle faisait double emploi lorsqu'elle était placée en initiale. Le prénom « Jean » était alors « Iohan » ou « Ian ».

La dérivation de Alais en Ialais, s'explique par la prononciation fautive que certains dialectes imposèrent communément aux voyelles initiales, en associant leur son au son de la voyelle *i* ; cette perversion fut assez fréquente, avant que l'orthographe écrite eût imposé à la langue des cadres rigides, pour qu'on lui ait, en philologie,

attribué le nom spécial de « iotacisme ». Alais, Alès, Alet devenus au Moyen Age *Ialais, Ialet,* ont passé ensuite, comme tous les iotacismes français, à la forme *Jalais, Jalet.*

Non loin de Jallais se trouve le village de Saint-Lézin dont le patronyme ne figure pas dans le calendrier chrétien.

A Jallais même, on a découvert une station noélithique.

## ALLY (Cantal)

*Ally* est à Alise et à Alis ce que Allay est à Alaise et à Alais.

*Ally,* commune du département du Cantal, est située entre l'*Auze* et un affluent de cette rivière.

Le pays abonde en sources minérales, l'une des communes voisines de Ally se nomme *Salins.*

Aux abords de l'alésia de Ally on trouve deux villages nommés Miallet et Méallet. Un Méalet existe également dans le voisinage de l'alésia d'Alais (Gard). Malgré son euphonie, ce nom de lieu n'est pas alésien, car on le retrouve ailleurs loin de toute alésia, en des sites dont la topographie n'est pas celle des alésias. Il semble constituer un dérivé du mot « Mialle » dont l'étymologie est inconnue et qui est porté par plusieurs localités situées dans les mêmes régions.



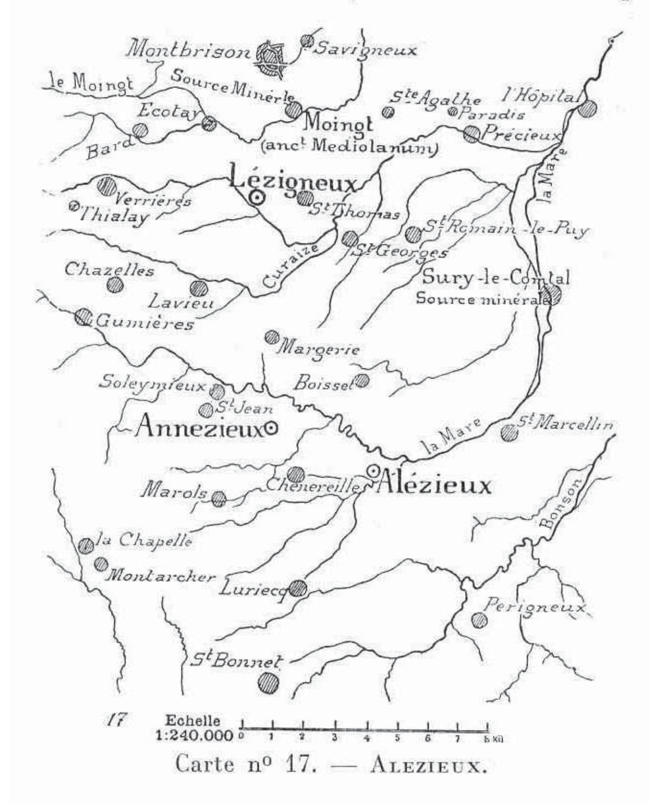

Carte n° 16. — Ally.

## ALÉZIEUX (Loire)

*Alézieux* a conservé une euphonie très proche de l'original « Alésia » grâce au suffixe *eux* qui, dans les régions du Forez et du Lyonnais, remplace

les suffixes *y*, *ey*, *ia*, ou *ac* plus fréquemment employés ailleurs et qui tous sont dérivés en *acus*.

*Alézieux* et sa voisine Annézieux sont des hameaux à quelque distance au Sud de Montbrison, dans les vallées qu'arrosent la Mare et la Curaize.



Carte n° 17. — ALEZIEUX.

Non loin de là, le nom de la commune de *Lézigneux* est peut-être alésien, lui aussi, mais la démonstration ne peut être considérée comme acquise par cet exemple unique.

Dans la région des sources minérales sont utilisées, notamment à Sury-le-Cantal, à Moingt et à Saint-Romain-le-Puy.

Moingt, autrefois *Médiolanum*, est une ville fort anciennement connue. Les Romains y avaient fondé un établissement considérable. On y remarque encore les ruines d'un temple consacré à Cérès, en parties insérées dans un monastère chrétien devenu ruine à son tour.

## ALIJA (ESPAGNE)

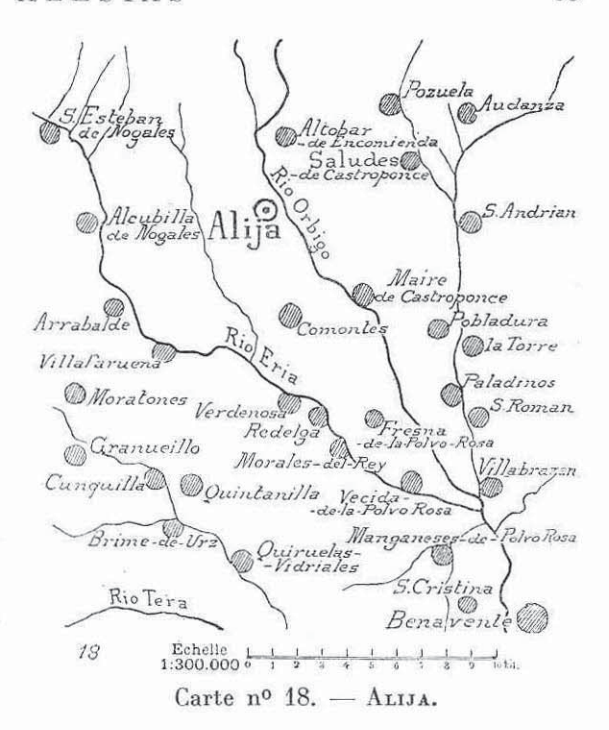
*Alija*, en espagnol, se prononce d'une façon intraduisible en français, qui se rapproche autant de « Ali-hia » que de « Ali-xia ».

On trouve une *Alija* au sud de la province de Léon, entre le Rio Orbigo, le Rio-Eria et un petit affluent de celui-ci.

La cartographie espagnole étant incomplète encore, les recherches toponymiques ne peuvent être, pour ce qui concerne la péninsule hispanique, le Portugal excepté, aussi minutieuses qu'elles le sont pour

les autres régions de l'Europe Occidentale.

Aucune source minérale n'est actuellement exploitée aux abords de Alija. Mais le nom de Saludes de Castroponce semble bien indiquer un gîte salifère.




Carte nº 18. — Alija.

## ALIJO (Portugal)

*Alijo* (Portugal) est, philologiquement, semblable à Alija dont il constitue la forme masculine.

La petite localité que désigne ce nom est située près de Porto, l'ancienne *Portus-Cale.*




Carte nº 19. — Alijo.

La ville ainsi désignée par les géographes latins garda ce nom jusqu'au Moyen Age, époque à laquelle il fut étendu par les Français sous la forme *Portugal* à toute l'ancienne Lusitanie.

La rivière Leca a donné ou emprunté son nom à deux villages voisins.

Des sources minérales sont encore exploitées aujourd'hui à *Aguas-Santas* (Les Eaux Saintes).

Une autre Alijo existe en Espagne, non loin de la frontière hispano-portugaise.

## OLIZY (Meuse)

La forme Olizy pour Alisie est due à une mutation de l'initiale A en O. Cette mutation a été assez rarement observée dans la langue française. On peut cependant en citer un exemple typique dans le cas de « orteil », doigt de pied, dont la forme primitive était « arteil », et qui dérivait directement du latin *articulum*.




Carte n° 20. — Olizy.

On relève l'existence en Champagne de trois *Olizy* qui, toutes trois, sont des Alésias. Parmi elles, à titre d'exemple, citons Olizy (Meuse) aux confins des Ardennes, entre Carignan et Stenay.

Olizy y est placée entre la Meuse et la Chiers. Un autre petit cours d'eau, la Nonne, en isole le site.

Sur la rive opposée de la Meuse est situé le village de *Luzy* dont le nom, souvent rencontré ailleurs, et qui fera l'objet d'une monographie spéciale, est alésien.

Au nord-ouest, sur les bords de la Nonne, se trouve le village de Sailly.

Un certain nombre de localités françaises portent soit ce nom, soit celui de Sail qui en dérive. Deux d'entre elles, Sail-les-Bains et Sail-sous-Couzan, sont des stations minérales encore aujourd'hui fréquentées. L'accentuation parisienne a déformé l'étymologie de ce nom en lui imposant la même prononciation que « paille », mais dans les régions du Nord, où les Sailly se trouvent presque tous, on prononce Sai-ly. L'un d'eux, par redondance, est appelé Sailly-Saillisel.

Nouzon, au Nord d'Olizy, se nommait encore sous les Romains *Moso* ou

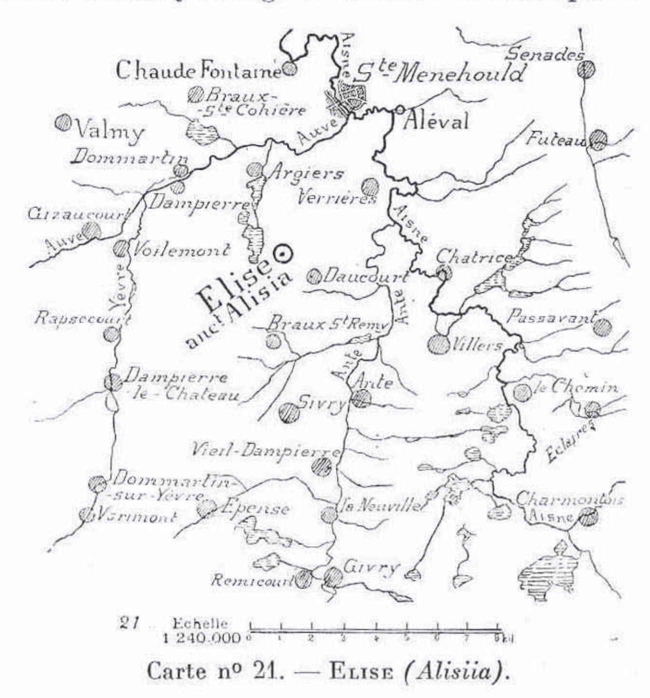
*Mosa-Magus* « le Champ de la Meuse » en langue celtique. Non loin de là se trouvent Bièvres et Brouennes, dont les noms appartiennent à la même langue.

Près de Bièvres se creuse un gouffre, le « Trou du Diable ».

## ELISE (Marne)

Elise, on l'a dit, portait encore au Moyen Age le nom de *Alisiia* qui se trouve mentionné dans une charte du douzième siècle.

Elise est aujourd'hui un gros village qui, à peu de distance de Sainte-Menehould, occupe un site qu'entourent presque complètement l'Aisne, l'Auve, l'Ante, l'Yèvre et de vastes étangs.




Carte nº 21. — Elise *(Alisiia)*.

Un hameau près de Sainte-Menehould porte le nom de *Aléval* qui, semble-t-il, doit se lire Alé-val.

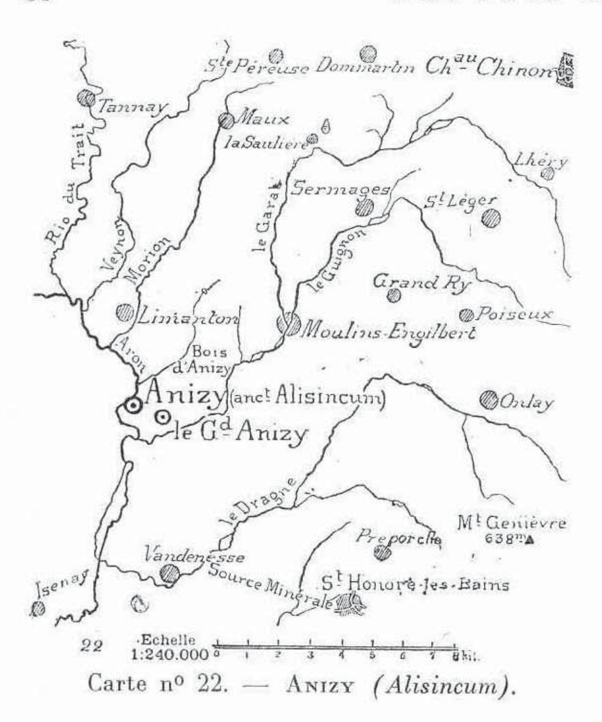
Au nord de la même ville, l'existence d'une fontaine thermale explique le nom de *Chaude-Fontaine* que porte encore aujourd'hui un village.

Bran, Ante, sont des noms celtiques, comme celui d'ailleurs de la rivière l'Yèvre *(Ebura)*.

## ANIZY (Nièvre)

La station romaine d'*Alisincum* est devenue, on le sait, *Anizy*.

Cette dérivation, les philologues l'expliquent par le fait que les lettres *l* et *n* étant toutes deux articulées par le jeu de la langue sur les dents,




Carte nº 22. — Anizy *(Alisincum)*.

Les sources minérales de Saint-Honoré-les-Bains sont encore de nos jours exploitées.

## ANIZY-LE-CHATEAU (Aisne)

Anizy-le-Château est un gros bourg situé non loin de Laon, sur les bords de l'Ailette.

Tout le plateau que traverse l'étroite vallée de cette petite rivière est creusé de carrières ou de grottes artificielles, la plupart préhistoriques, que dans la région l'on nomme « Creutes ». Un hameau de la commune de Bourguignon leur doit son nom.

leur différenciation tient seulement à ce que *n* est légèrement nasalisée. Elles se peuvent confondre à l'oreille des illettrés.

En français, « livel », « liveau » du latin *libella*, s'est au Moyen Age, mué, pour cette raison, en « nivel » et « niveau ».

L'ancienne *Alisincum* est située au sud-ouest de Château-Chinon. C'est aujourd'hui un groupe de hameaux de la commune de Limanton.




Carte nº 23. — Anizy-le-Chateau.

Ces « creutes », dont les plus anciennes datent de l'Age Néolithique, ont de tout temps servi de lieu de refuge aux habitants du pays ; au cours de la Grande Guerre, elles ont été de nouveau utilisées comme casernements par les belligérants.

Deux autres localités à proximité d'Anizy portent des noms alésiens ; ce sont *Lizy* et *Aizy*.

Près de Aizy, le village de Vailly possède une source minérale encore exploitée de nos jours.

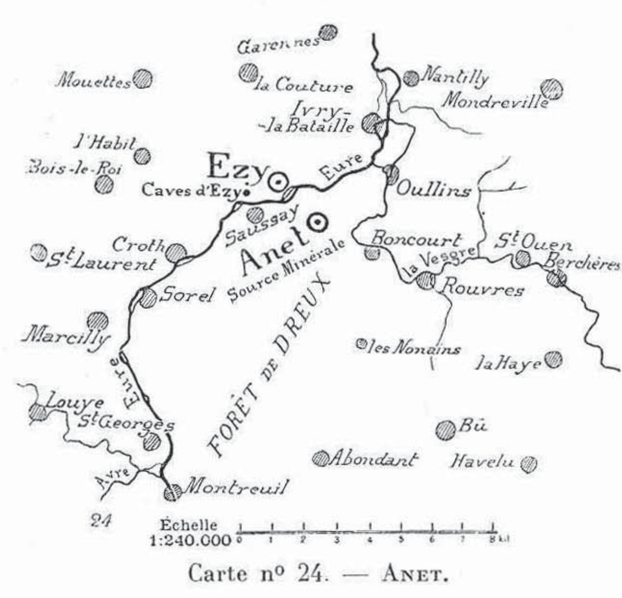
## ANET (Eure-et-Loir)

Anet est à Anizy ce que Alais ou Alet sont à Alise ; il existe plusieurs Anet, toutes sont des alésias.

Anet, bourg du département de l'Eure-et-Loir, choisi comme exemple, est situé au confluent de l'Eure et de la Vesgre.

Sur la rive opposée de l'Eure se trouve le village d'*Ezy*, dont l'existence eut suffi à déceler l'Alésia et confirme le caractère alésien de *Anet*.

A quatre kilomètres d'Anet, sur le territoire même de la commune, jaillit une source minérale.




Carte nº 24. — Anet.

La forêt de Dreux, toute proche, contient de nombreux restes de monuments druidiques.

* * *

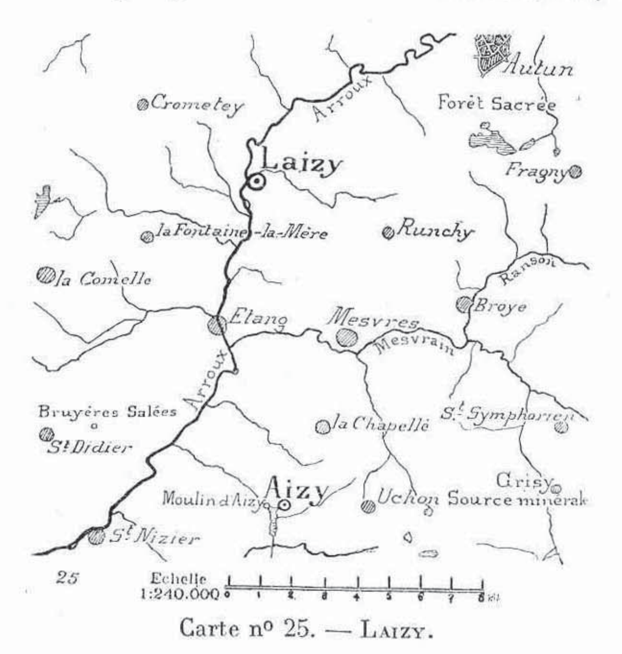
La disparition de la syllabe initiale *Al* dans la prononciation du mot *Alésia* a donné lieu, on l'a vu, à la formation des noms de lieu Aizy, Eyzie ou

Ezy ; la simple ablation de la lettre *A*, en laissant persister comme initiale la lettre *l* qui suit, est plus fréquente encore : *Alésia*, *Alisia*, *Alusia*, sont devenus alors *Laisy*, *Lizy*, *Luzy*. Cette transformation si aisément explicable est fréquemment constatée. Toutes les *Laizy*, toutes les *Lizy*, tous les *Luzy* sont des alésias, de même que les *Lizey*, prononciation apparentée à la forme Lisy : de même aussi d'ailleurs que les *Laize*, les *Luze* et les *Lize*.

## LAIZY (Saône-et-Loire)

Laizy, village des environs d'Autun, est situé sur la rivière l'*Arroux*, non loin du confluent du Mesvrain.

A quelques kilomètres au sud de Laizy se trouve le village de *Aizy*.




Carte n° 25. — Laizy.

A Grizy, hameau de la commune de Saint-Symphorien, une source minérale qui était, jusqu'alors, restée inconnue dans les temps modernes, a été récemment mise à jour, au cours de fouilles entreprises par des archéologues dans le but d'identifier une station gallo-romaine dont l'antique carte connue sous le nom de « Table de Peutinger » mentionnait l'existence aux abords d'Autun, sous le nom de *Boxum*.

Certains indices permettaient de rechercher les restes de cette station dans le site de Grizy et c'est au cours de ces recherches que, par une heureuse fortune, fut atteint le niveau du sous-sol où depuis quinze siècles l'eau minérale se perdait dans les failles souterraines. Des médailles frappées au deuxième siècle de l'ère chrétienne furent d'abord retrouvées ; puis, sous les couches plus profondes de l'humus apparurent des haches de pierre, ex-voto néolithiques, qui témoignaient de l'extrême antiquité du culte religieux rendu à la fontaine.

De ceci, il résulte que si, au cours des recherches entreprises, certaines alésias apparaissaient dépourvues de sources minérales alors que tous les autres indices qui caractérisent les lieux alésiens s'y trouvent cependant réunis, il faudrait présumer non pas que la source minérale de ces alésias n'a jamais existé, mais, simplement, qu'elle ne figure pas sur les documents consultés ou qu'elle a cessé de couler à la surface du sol.

## LUZY (Loire)

*Luzy*, comme *Laizy*, qui vient d'être cité, comme *Lizy*, rencontrée dans l'alésia d'Anizy-le-Château est, a-t-il été dit précédemment, un nom de lieu alésien ; parmi les différentes localités qui le portent dans les pays de langue française, il faut citer notamment *Luzy*, hameau de la commune de Débats, à 15 kilomètres au nord-ouest de Montbrison (Loire).

Un autre hameau tout proche, situé dans la commune de Trélins, porte le nom de *Val-Ezy*.



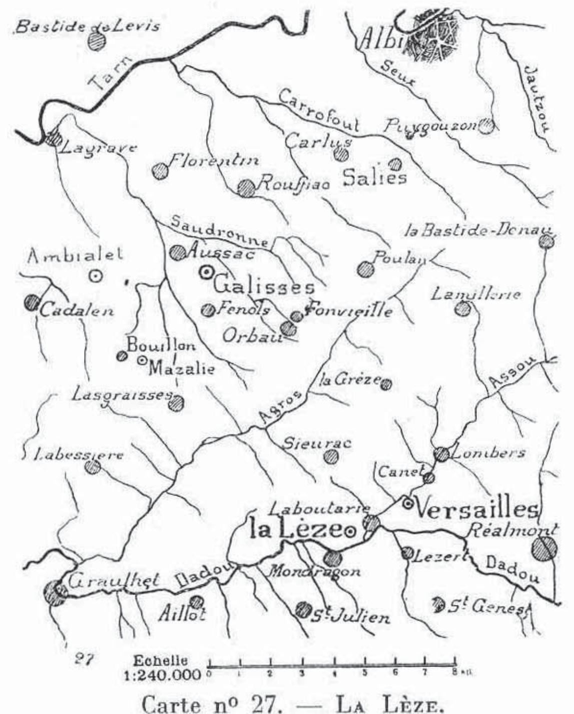

Carte n° 26. — Luzy et Val-Ezy.

Le Lignon, l'*Auzon*, et, plus au sud, le *Visézy*, arrosent la région. *Sail-sous-Couzan* possède une source minérale fort connue.

Dans cette même commune, on a découvert une station néolithique.

## LA LÈZE (Tarn)

Les formes *Laize* et *Lèze* sont relativement rares ; *la Lèze*, retenue ici comme exemple, est une très petite localité dépendant de la commune de Labouterie, à quinze kilomètres environ au sud-ouest d'Albi.




Carte n° 27. — La Lèze.

Aux abords de La Lèze, on remarque le hameau de *Versailles*, qui dépend de la commune de Lombers. Peut-être faut-il citer aussi *les Galisses* et *Mazalie* (Mas-Alie) comme lieux alésiens probables.

Le Dadou, l'Assou, le Carrofont, la Sandronne et de nombreux ruisseaux affluents du Tarn arrosent la région.

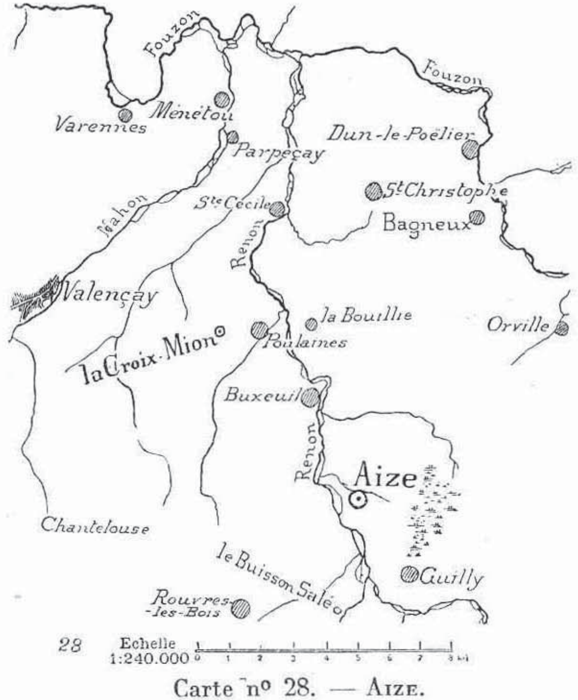
Entre Albi et *La Lèze* se trouve le village de *Salies ; Bouillon*, près de Mazalie, semble indiquer l'existence d'une source minérale ou thermale.

Le nom du village d'Ambialet, qui se remarque sur la carte non loin du site de Galisses, ne doit pas être considéré comme alésien, car ce nom est donné, dans le même département, à une autre localité qui n'est point un lieu alésien.

## AIZE (Indre)

La forme Aize ou Eze, qui s'explique comme constituant une abréviation de Aizy ou Ezy, se rencontre notamment à *Aize*, commune du département de l'Indre, non loin de Valençay.

A six kilomètres au nord se




Carte n° 28. — Aize.

trouve un autre lieu alésien dit *La Croix Mion*, qui dépend de la commune de Poulaines.

Aux abords, on remarque *Bagneux*, le *Buisson Salé*, la *Bouillie*, indices de sources thérapeutiques ou de gîtes salifères.

Les noms de Valençay, Menetou, Rouvres, Dun, etc., attestent la haute antiquité de la toponymie de ce canton alésien.

## LUZ (Hautes-Pyrénées)

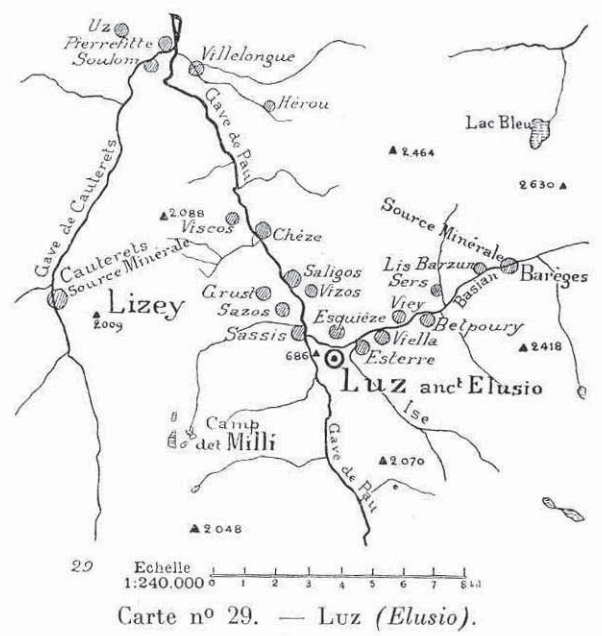
Le nom de *Luze*, qui est à Aluze ce que *Laise* est à *Alaise*, est porté par une localité de la Haute-Saône sise non loin de Montbéliard (Doubs), qui se décèle comme une alésia, mais on trouve aussi la forme *Luz*.

Luz est un bourg assez important situé dans la haute vallée du Gave de Pau, au confluent de l'*Ise*.

Luz portait encore au Moyen Age le nom de *Elusio*.

A proximité se trouvent les lieux dits Plateau de *Lizey* et *Camp det Milh*.

Les sources minérales très connues et de tout temps exploitées de *Barèges* et de *Cauterets* sont situées dans le voisinage.



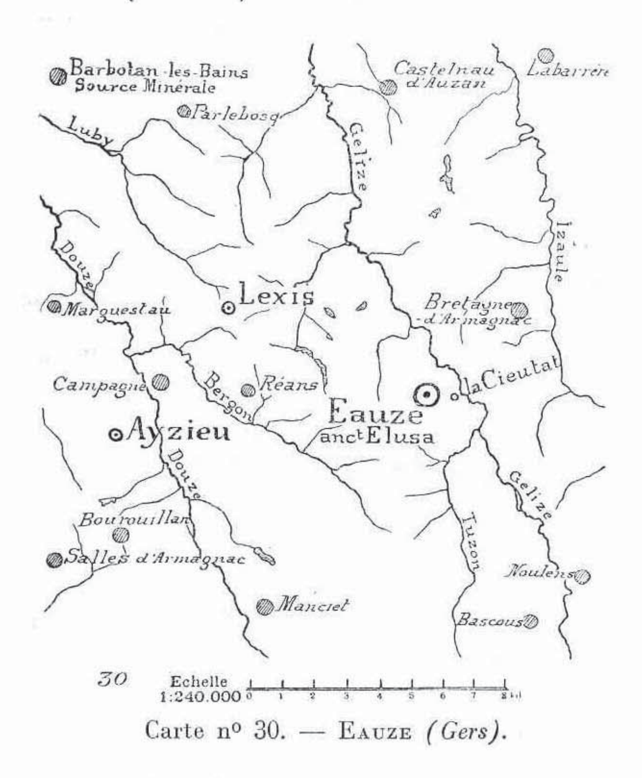

Carte n° 29. — Luz *(Elusio)*.

Parmi les localités des environs, on remarque Pierrefitte sur le Gave de Pau ; ce nom indique ordinairement l'existence, dans le voisinage immédiat, d'une « pierre levée », d'un menhir.

La plupart des autres noms sont tirés de la langue ibérique.

## EAUZE (Gers)

Le nom de Elusio, ancienne appellation de Luz, qui vient ainsi d'apparaître, n'est pas unique dans la toponymie celtique ; deux autres localités gauloises portaient l'une le nom de *Elusio* (masculin) et l'autre le nom de *Elusa* (féminin).




Carte n° 30. — Eauze *(Gers)*.

*Elusa* se nomme aujourd'hui *Eauze*. Elle fut autrefois capitale de la tribu des *Elusates* citée par César et dont le territoire, qui se nommait *Pagus Elisanus* au début du Moyen Age, se nomme aujourd'hui l'Eauzan ou l'Auzan.

La ville elle-même a, dans le cours du Moyen Age, porté successivement les noms de *Elisa*, *Elsa*, avant de prendre celui d'Eauze. C'était une cité épiscopale assez considérable, mais elle fut ruinée par les Sarrazins en 732 et l'évêché fut transféré à Auch ; la ville fut reconstruite hors de son ancien emplacement, qui a cependant gardé le nom de la Cieutat « La Cité ».

Eauze est aujourd'hui une petite ville qu'entourent la *Gélize* et divers menus affluents de cette rivière. D'autres cours d'eau, l'*Izaule*, la *Douze*, le *Tuzon*, arrosent l'Eauzan.

Dans les environs, on trouve les villages d'*Aizieu*, forme locale d'Aizy, et de *Lexis*.

A Barbottan-les-Bains, assez loin au nord-est d'Eauze, mais dans l'Eauzan encore, une source minérale jouit depuis longtemps de quelque renom.

## ELZONNE OU ALZONNE (AUDE)

*Elusio* ou *Mansio Elusio* était une station romaine de la route de Bordeaux à Narbonne. Ce lieu est aujourd'hui appelé Montferrand, village du Département de l'Aude, à la limite de la Haute-Garonne.

L'Église, située un peu à l'écart de l'agglomération, se nomme encore *Saint-Pierre-d'Elzonne ;* non loin de là, une fontaine est appelée *Font Alzonne* (ici, l'initiale est, on le voit, redevenue *a*).

A quelque distance à l'ouest, sur le territoire de la commune d'Avignonet, se trouve le lieu dit *les Alix.* Au nord de Montferrand d'Elzonne est situé, sur la commune de Montmaur, un hameau nommé *les Alaises.*

Enfin, près de Villefranche de Laugarais, sur le territoire de la commune de Folcarde, une autre localité se nomme *Verseille.*




Carte nº 31. — ELZONNE OU ALZONNE *(Elusio).*

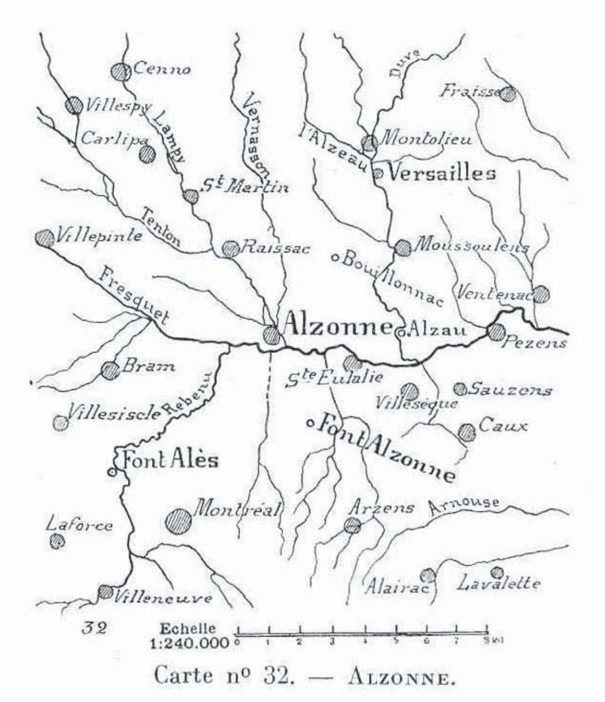
Les identifications toponymiques sont donc, dans cette alésia, surabondantes.

Mais une nouvelle dérivation moderne du mot Alésia vient d'apparaître : c'est *Alzonne* ou *Elzonne,* venue sans doute de l'adjectif *Alisano, Elisano,* dont l'existence s'affirme historiquement dans le nom ancien du pays d'Eauze, *Pagus Elisanu.*

On trouve plusieurs *Alzonne* en France, toutes sont des « alésias », de même que le sont les *Aléson, Alison, Alzon* de France et d'Espagne, les *Alessano,* les *Alzano* d'Italie, les *Elzen* d'Allemagne.

## ALZONNE (Aude)

*Alzonne*, dans le département de l'Aude, à l'ouest de Carcassonne, est un gros bourg situé sur une langue de terre qu'entourent le Fresquet, le Lampy et le Teuton. Une autre rivière toute proche, l'*Alzeau*, donne son nom à un village. Dans le voisinage, on trouve *Font-Alès* et *Font-Alzonne*, puis *Versailles*.



Carte n° 32. — Alzonne.

Le nom de *Bouillonac*, à quatre kilomètres au nord-est d'Alzonne, indique à l'ordinaire l'existence d'une source minérale ou thermale, considérée comme thérapeutique.

Bram se nommait *Ebromago*, nom liguro-celtique, aux temps gallo-romains. Les noms des autres villages, Montolieu, Villesicle, Villepinte, Villesèche, Saint-Martin, sont bien postérieurs à cette époque. On ne trouve aucune trace de toponymie ibérique dans ce pays si proche cependant des régions où les Ibères ont longtemps dominé.

## ALESON et ALESANCO (Province de Logrono, Espagne)

*Aleson* est situé dans la vallée supérieure de l'Èbre, non loin de Logrono, sur le Tuéro, affluent.

*Alesanco*, à dix kilomètres à l'est, est baigné par la Valde, autre affluent de la Najerilla.

Dans le voisinage, des sources minérales fort connues jaillissent *Banôs du Rio Tobia*.

Au sud-est d'Aleson, à Torrecilla-en-Cameros, on a découvert des grottes qui furent habitées aux temps préhistoriques dès l'époque magdalénienne.

Cette alésia de *Aleson Alesanco*, si parfaitement démonstrative, était située dans une région nettement ibère et qui garda ce caractère après les invasions gauloises en Espagne.

Carte n° 33. — Aleson et Alesanco.

## ALESSANO (Province de Pouilles, Italie)

Alessano est située à l'extrémité de la péninsule italienne dans l'ancienne Calabre, à peu près au centre de la presqu'île rocheuse qui, tournée vers la Grèce, sépare l'Adriatique de la Méditerranée. C'est dans ce site que s'élevait l'ancienne *Aletium* ou *Aletia*.




Carte n° 34. — Alessano.

Aux abords, on trouve : au nord, *Calese*, au sud *Aliche*. A quelque distance à l'est, un hameau porte le nom de *Campolisio*.

A la pointe extrême de la presqu'île s'élevait autrefois la ville de *Leuca*, citée par Strabon, qui ajoute que là se trouvait une source minérale « remarquable par l'odeur fétide qui s'échappe de ses eaux ».

## AZILONE (Corse)

En Corse, le village d'Azilone est nommé Alezano, dans une carte de Robert de Vaugondy, géographe du Roi, éditée en 1751. Sa forme actuelle est donc due à une inversion de syllabes, à une métathèse, diraient les grammairiens.




Carte nº 35. — Azilone.

Azilone est située dans l'arrondissement d'Ajaccio, sur la rive droite du fleuve Taravo, dont les deux affluents l'entourent à peu près complètement.

Le pays abonde en sources minérales, celles de Guitera, d'Altaccia, de Tacana, sont encore exploitées.

La toponymie de la région est, comme dans la plus grande partie de la Corse, d'ailleurs, presque uniquement ibéro-ligure ; les suffixes en *asco*, accio, ano ou ona y sont particulièrement nombreux.

## LE MAS D'AZIL

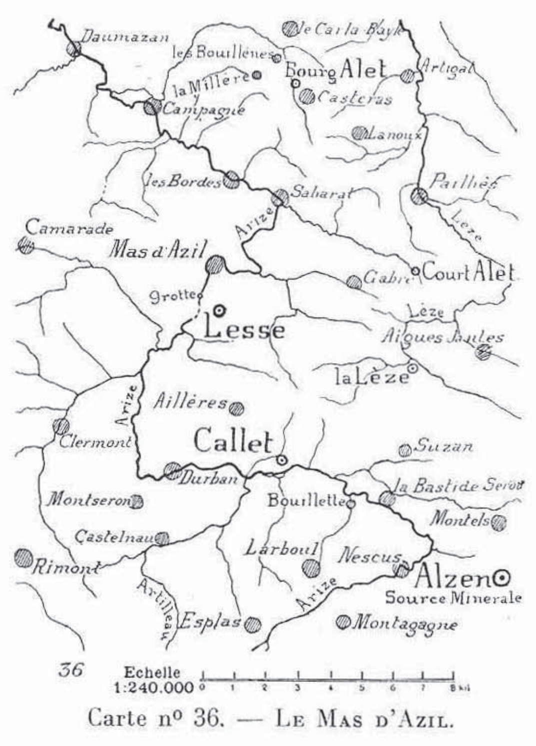
Le cas du vocable Alezano, mué par déformation populaire en Azilone, devait être vérifié d'après la règle rigoureuse suivie dans ces recherches : Azilone étant une Alésia, il était indispensable de contrôler si toutes les localités qui, de nos jours, portent ce nom de Azil... présentent les indices topographiques auxquels se reconnaissent les Alésias. Dans le cas où il n'en aurait pas été ainsi, Azilone eût dû être négligé comme non démonstratif. Or, un seul lieu s'apparente à Azilone, c'est Azil ou plutôt le *Mas d'Azil*, et le Mas d'Azil apparaît dès le premier examen comme une Alésia particulièrement caractérisée.

L'Alésia du Mas d'Azil, comme l'Alésia des Eyzies, comme l'Alésia de Chassey-Aluze, est un lieu capital des âges préhistoriques. Près du Mas d'Azil,

la grotte de *Lesse* fut habitée pendant une longue suite de siècles ; les reliques qui y ont été découvertes par Piette, l'un des précurseurs de la Préhistoire, s'étagent de l'époque Magdalénienne jusqu'à l'Age du Bronze. Le nom de *Azilien* a été donné à l'époque de transition qui joint l'Age de la Pierre taillée à l'Age de la Pierre polie.

Le Mas d'Azil est un bourg relativement important du département pyrénéen de l'Ariège. Il est construit dans une boucle de l'*Arize,* affluent de la Garonne, non loin de la vallée d'un autre cours d'eau dont le nom est *la Lèze.*

Outre le lieu dit *Lesse* où se trouve la célèbre grotte dite du Mas d'Azil que l'Arize traverse dans son cours souterrain, d'autres localités pourvues de noms alésiens apparaissent sur la carte ; les hameaux de *Bourg-Alet,* au nord, celui de *Court-Alet,* à l'est ; près de celui-ci, *la Lèze,* sur la rivière de ce nom. Au sud, *Callet,* hameau de la commune de Suzan, puis *Alzen.*




Carte n° 36. — Le Mas d'Azil.

Alzen possède une source minérale encore exploitée de nos jours.

*
* *

De même que les formes *Alaise, Alize, Aluze,* ont dérivé en *Laisy, Laize* ou *Lesse*, en *Lizy,* en *Luzy* ou en *Luze,* de même les formes génitives *Alisano, Alessano, Elisanu,* etc., ont dérivé en *Lizinnes, Lézine, Lezin, Leyzin* et *Laizan.* etc. Et l'on trouve *Eyzin* comme on a trouvé *Ayzy* ou *Eyzie.*

## LIZINES (Seine-et-Marne)

Un village du nom de *Lizinne* a déjà été signalé dans l'Alésia de Alaise *(Voir carte n° 1)* ; il en est d'autres, notamment *Lisines,* près de Provins (Seine-et-Marne).




Carte n° 37. — LIZINES et L'ALLET.

Cette localité est située dans la vallée de la Seine, non loin de la Voulzie, qui, avec d'autres cours d'eau non dénommés sur les cartes, isole un site dans lequel, non loin de Lizines, on trouve aussi, dans la commune de Savins, l'*Allet*.

Provins possède une source minérale fort connue.

## LÉZAN ET BOURDALÈS (HAUTE-GARONNE)

Un lieu dit *Laizan* figure dans l'Alésia d'Alise-Sainte-Reine, on trouve un village de Lézan dans l'Alésia d'Alès ou Alais (Gard).

Parmi plusieurs autres localités, toutes alésiennes, qui portent elles aussi ce nom, on peut encore citer Lézan, hameau de la commune de Sauveterre (Haute-Garonne).

*Lézan* est situé sur la rive droite de la Garonne. Sur le versant gauche de la vallée, on remarque, dans la commune de Toureilles, un lieu dit *Bourdalès* qui devrait plus exactement s'écrire Bourg d'Alès.

En amont et sur la berge même du fleuve, on trouve, près de Clairac, dont il dépend, le lieu dit *Versailles*.




Carte n° 38. — LAIZAN et BOURDALÈS.

Les sources minérales de Labarthe et de Barbazan sont encore aujourd'hui exploitées.

La grotte de Gourdan est, du point de vue préhistorique, parmi les plus célèbres après celles des Eyzies et du Mas d'Azil.

## LÉZINS (Aveyron)

Lézins est un hameau de la commune de Comps-la-Grandville, dont le territoire est situé entre les rivières du Viaur, du Céols et du Viontou.

Un lieu dit *Versailles* se remarque dans le voisinage immédiat de Lézins.

A l'ouest, un hameau porte le nom, peut-être alésien, de *Lalie*.

Plus loin au sud se trouve Alrance, qu'au onzième siècle on nommait Alsança ou Alsuntia et qui, d'après d'Arbois de Jubainville, dérive d'un plus ancien *Alisuntia*.

Un hameau près d'Alrance porte le nom de *Salès*. Une autre localité dépendant de la commune d'Auriac porte le nom de Salettes.




Carte nº 39. — Lézins.

## ELSEN (Westphalie)

Le nom de *Elsen* a été signalé précédemment comme la forme génitive de Alésia en allemand. Elzen équivaut à Alzonne. Plusieurs localités portent ce nom dans les pays de langue germanique, notamment *Elzen* près Paderborn (Westphalie), dans la vallée de la Lippe (anciennement la *Luppia* (La Louve). Elzen se nommait *Aliso* aux temps de l'Empire Romain. Germanicus y éleva une station fortifiée que par une route il relia au Rhin. (Tacite, *Annales*, livre II, 7).

L'Alme, l'Eller, coulent autour de Paderborn.

Dans cette ville même et aussi dans le voisinage, à Inselbad, à Salzkotten, à Lippspringe, se trouvent d'abondantes sources minérales.

L'Alésia de Paderborn ne comporte qu'une localité de nom alésien, Elzen ; et cette circonstance se retrouvera dans la plupart des alésias germaniques. On peut l'expliquer par ce fait que les Allemands ont, au cours du Moyen Age, remplacé par des noms tirés de la langue néo-germanique la plupart des noms anciens que portaient les lieux habités et les sites. Rares relativement sont les noms de lieux qui ont gardé la trace de leur origine slave comme Berlin, ou celtique comme Magdebourg *(Mageto Briga)*, Wirten et Werden *(Vero-dunum)*, ou latine comme Cologne *(Colonia Aggripina)* et Juliers *(Julia)*. Les noms anciens ont été très fréquemment renouvelés : l'ancienne *Marionis* est devenue Hambourg ; *Cœsonia* est devenue Wesel, etc. Une autre *Aliso*, dans le Mecklembourg, se nomme aujourd'hui Parchim, etc. Il semble que ce soit par exception que les anciens noms de lieu aient été conservés ; de là sans doute le petit nombre d'Alésias trouvées en Allemagne et la pauvreté de la toponymie alésienne dans les Alésias mêmes.




Carte n° 40. — ELZEN.

Parmi les autres Elsen, il faut citer encore Elsenwang et Ensenfeld.

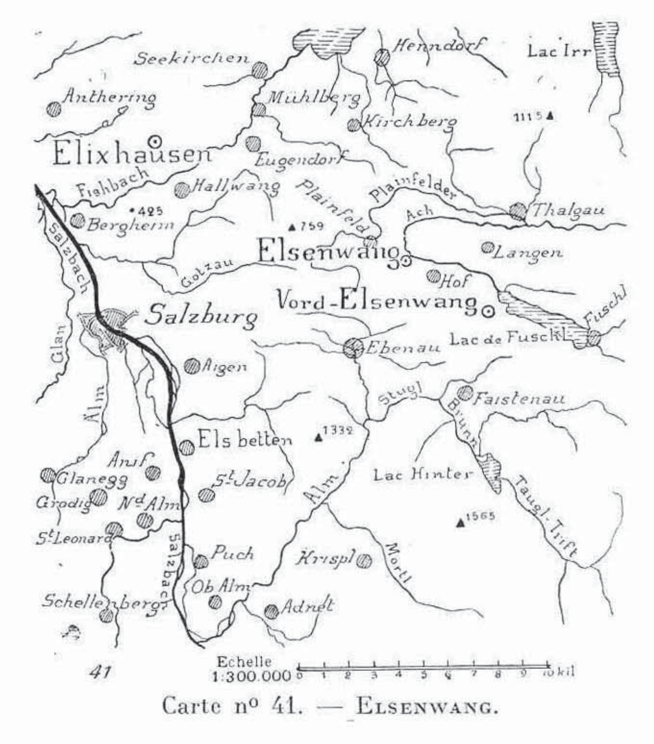
## ELSENWANG (AUTRICHE)

Les deux localités qui portent les noms de *Elsenwang* et de *Vord-Elsenwang* (« wang » signifie jumelles) sont situées environ à douze kilomètres à

l'est de Salzbourg. Au nord de Salzbourg se trouve le village de *Elix-Hausen* « La Maison d'Elix ».

*Salzbourg* possède des salines célèbres et de tout temps exploitées.

Outre le Salzbach, la région est sillonnée par de nombreuses rivières, parmi lesquelles l'*Alm*, nom porté aussi par une des rivières de l'Elsen de Paderborn.




Carte n° 41. — Elsenwang.

## ELSENFELD (Bavière)

Elsenfeld est située en Bavière, dans le district d'Aschaffenbourg, sur les bords du Rhin, au confluent de l'Elsawa. A quelques kilomètres au nord se trouve la station balnéaire de Soden dont les sources minérales thérapeutiques jouissent d'un très ancien renom.

42 Echelle 1:300.000

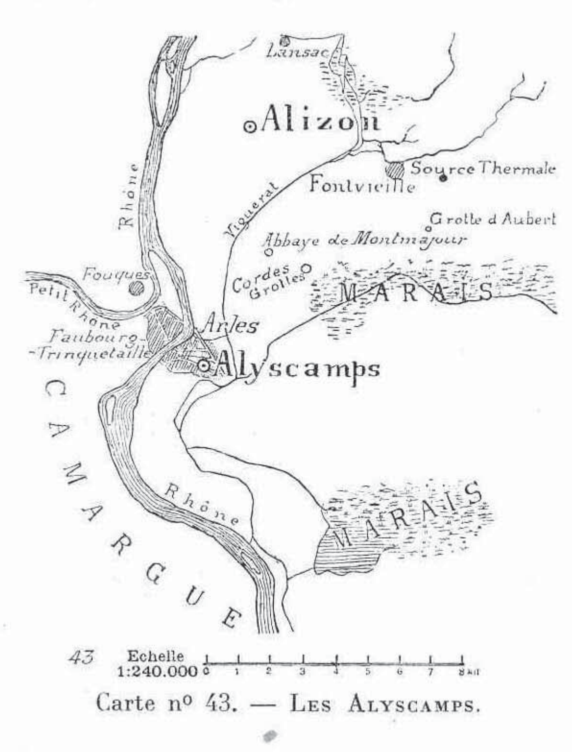
Carte n° 42. — Elsenfeld.

*Feld* se traduit en français par « champ », du latin *campus*. Elsen étant, on le sait, une forme génitive de Aliso ou de Alésia, le nom de *Elsen-Feld* se dirait donc, en français, par une traduction littérale : « Champ d'Aliso ou Champ d'Alésia » et, en gallo-romain, « Alisii Campi ».

Plusieurs localités françaises ont, jusqu'au Moyen Age, porté le nom de Alisii-Campi ; elles se nomment aujourd'hui *Allichamps* (Cher), *Allichamp* (Marne), les *Alyscamps*, près d'Arles (Bouches-du-Rhône). Dans l'alésia d'Alessano, en Italie, se trouve, on l'a vu, une localité du nom de *Campolisio*.

## LES ALYSCAMPS (Bouches-du-Rhône)

Les *Alyscamps*, autrefois *Alisii Campi*, ont donné leur nom à un quartier de la ville d'Arles ; ils constituaient une nécropole dans la ville antique dès avant la conquête romaine ; pendant des siècles, ils gardèrent la même destination et jusqu'au Moyen Age, les seigneurs et les riches bourgeois des régions qui avoisinaient la basse vallée du Rhône tenaient à faire inhumer leurs morts dans ce lieu consacré ; les cercueils avaient libre passage dans la descente du fleuve moyennant certains droits dits de « mortellage ».




Carte n° 43. — Les Alyscamps.

A cette époque, les Alyscamps occupaient, en dehors des remparts de la vieille ville, une vaste plaine dans les limites de laquelle s'élevaient dix-neuf églises et chapelles, sans compter la basilique de *Notre-Dame de la Major*, bâtie sur les ruines d'un temple antique dédié à *Cybèle*.

*Alysii-Campi* apparaît comme une forme dialectale, propre à la Gaule, des mots que les Latins écrivaient *Elysii-Campi* et aussi *Elysius Ager* et que les Grecs écrivaient *Elusion Pedio*, mots qu'en français nous traduisons par « Champs Elysées ». Mais il serait audacieux de dire que *Alysii-Campi* constitue une corruption du latin *Elysii-Campi*, car les plus anciens textes, contemporains du temps où le pur latin classique était encore parlé à Arles portent *Alysii-Campi*.

Il apparaît en outre que *Alysii-Campi* avait dans les Gaules le sens de cimetière, que les latins et les Grecs historiques ne donnaient pas, ou ne donnaient plus, aux *Elysii-Campi* ni à l'*Elusion Pedio* qui, d'après leurs conceptions mythologiques, constituaient le lieu de repos non des corps, mais des âmes.

Le sens particulier que les Liguro Celtes attachaient au mot *Alisii* considéré comme séjour des morts est d'ailleurs matériellement confirmé par les trois inscriptions funéraires précédemment citées et dans lesquelles apparaissent les mots *Alisiia*, *Alixie*, *Alisanu.*

Et cependant, il est impossible de conclure après avoir constaté que le lieu *Alisii-Campi* était une nécropole que ce lieu doit être négligé en tant que site alésien. On ne pourrait le faire que si, les alésias s'identifiant seulement par la philologie, on se trouvait dans le doute provoqué par une accidentelle homonymie ; mais il n'en est pas ainsi, on le sait ; les alésias sont caractérisées par un ensemble d'indices topographiques et toponymiques qui tous sont ici réunis :

Le Rhône et ses affluents entourent Arles et les Alyscamps presque complètement.

A huit kilomètres au nord, sur le territoire de la commune de Fontvieille, on remarque le lieu dit *Alizon* dont la seule existence suffirait à indiquer une alésia si les Alyscamps avaient disparu.

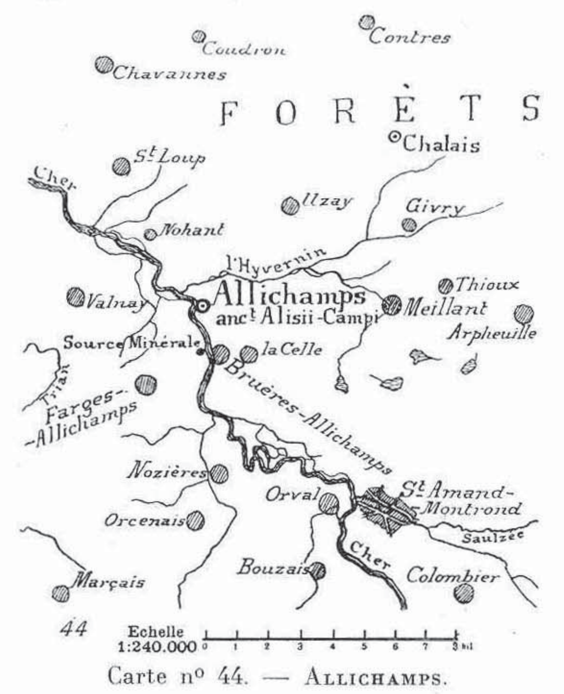
Fontvieille doit son nom à une source thermale encore aujourd'hui exploitée.

Sur le territoire de cette même commune de Fontvieille, une véritable nécropole datant de l'Age de la Pierre Polie, plus ancienne par conséquent que les Alyscamps proprement dits, a été découverte en 1875. Cette nécropole était constituée suivant un usage assez fréquent aux temps néolithiques par des grottes funéraires au nombre de quatre : l'une, la *grotte des Fées*, sous la colline de Cordes, les trois autres dites grottes de *Bounias*, de la *Source* et du *Castellet*, sous le plateau du Castellet. Ces grottes sont de véritables cryptes artificielles ; la grotte du Castellet contenait, lorsqu'elle fut ouverte, les restes de plus de cent individus ; l'un des squelettes portait une flèche de silex implantée dans la colonne vertébrale.

La forme Alysii-Campi se rencontre, on l'a dit, deux fois encore en France, appliquée à des noms de lieu ; ce sont Allichamps (Cher) et Alichamps (Meuse).

## ALLICHAMPS (Cher)

*Allichamps*, près de Saint-Amand (Cher), se nommait encore au Moyen Age Alisii-Campi, comme les Alyscamps d'Arles.




Carte n° 44. — ALLICHAMPS.

Allichamps fut une ville relativement considérable, l'agglomération qui a subsisté ne constitue plus qu'un hameau qui n'a pas d'existence administrative propre, mais dont le nom s'est imposé cependant à deux communes voisines : *Bruères-Allichamps* et *Farges-Allichamps*, que sépare le Cher.

A peu de distance, à l'est, se trouve le bourg de Meillant (Médiolanum) et au nord la village de Chalais *(Voir note VI)*.

Une source d'eau minérale est encore exploitée à Farges-Allichamps.

Allichamps est depuis longtemps connu comme station gallo-romaine ; on y a découvert une grande quantité de tombeaux et aussi une colonne militaire.

* * *

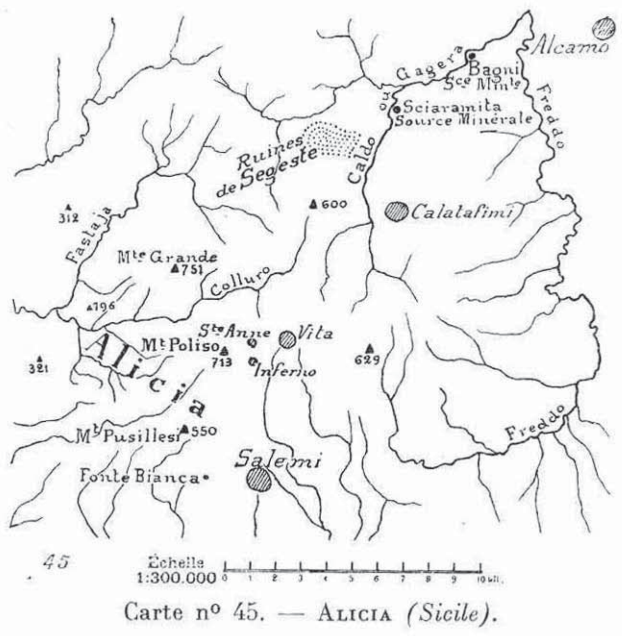
A cette première liste d'alésias qui, dans l'Europe Occidentale, se décèlent encore de nos jours à l'attention par le nom même qu'elles portent, viennent s'ajouter les alésias du monde antique historiquement connues : l'une d'elles, Alessano, l'antique Aletia de Strabon, a déjà été citée en Italie ; d'autres ont changé de nom ; certaines même ont disparu, mais l'emplacement de toutes est certain. Ce sont, en Sicile, *Alicia* et *Alœsa*, en Grèce, *Alysia, Aleisio, Alesium, Alesius* et *Alesiæ*.

## ALICIA

*Alicia*, que l'on écrit parfois aussi *Halicia*, était située près de l'antique cité de Ségeste, dont elle formait une dépendance immédiate, à quarante-cinq kilomètres environ à l'est de la ville moderne de Marsala, dans la vallée du fleuve Collure.

D'autres rivières, le Freddo, le Caldo, le Fastage, arrosent la région, que domine le mont Poliso.

Ségeste possédait quatre sources thermales ; des sources minérales sont encore actuellement exploitées à Bagni et à Sciaramita.

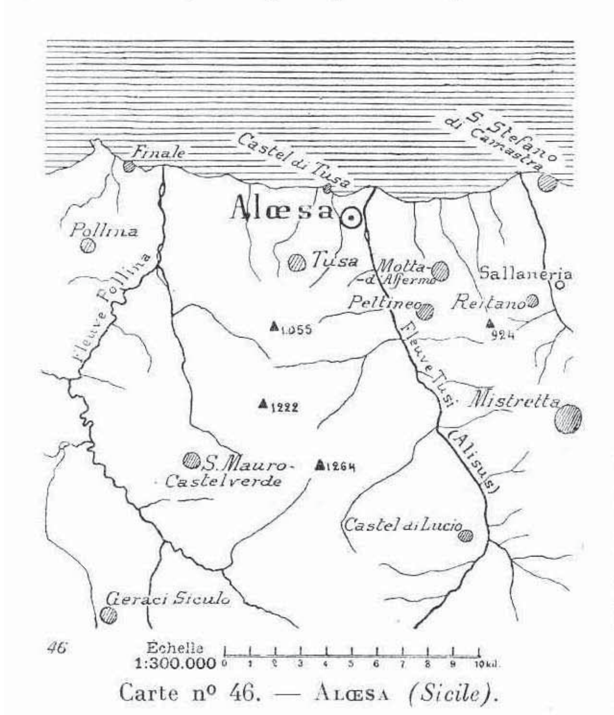


Carte n° 45. — Alicia *(Sicile)*.

Ségeste était l'une des plus anciennes cités de la Sicile. Les Grecs la trouvèrent construite lorsqu'ils vinrent s'établir dans l'île, huit siècles avant Jésus-Christ, et longtemps elle garda son indépendance, s'alliant alternativement aux Grecs, aux Carthaginois, puis aux Romains ; elle resta fidèle à ceux-ci pendant les guerres puniques qui divisèrent la Sicile entre Rome et Carthage. Au cours de ces guerres, les Carthaginois s'étant emparé de Ségeste y confisquèrent et firent transporter en Afrique une colossale statue de la « Grande Déesse », *Maïa-Cérès*, que les Grecs nommaient Cybèle ou Demeter, qui était l'objet du culte fervent des indigènes. Après la destruction de Carthage, Scipion fit restituer à Ségeste la statue vénérée. Mais vers l'an 70 avant Jésus-Christ, cette même statue fut de nouveau enlevée à la ville par le cupide Verrès, qui gouvernait la Sicile au nom du Sénat romain. Cicéron, dans l'acte d'accusation qu'il dressa contre Verrès, décrivit la douleur éprouvée par la

population en raison de cette iniquité d'un administrateur criminel : « ... Les vierges et les matrones de Ségeste accompagnèrent la déesse jusqu'aux bornes de leur territoire, ne cessant de répandre sur cette image sacrée des essences, de brûler de l'encens et des parfums, de la couvrir de couronnes et de fleurs... » (Cicéron, *In Verrem*, IV.)

Ségeste était entourée de murs d'une construction toute semblable à celle des enceintes qu'on retrouve en Grèce et que l'on est convenu d'appeler *pélasgiques*, parce que la construction en est attribuée aux peuples qui précédèrent les Grecs dans l'Histoire. Ces murs, formés d'énormes blocs assemblés sans ciment ont, à Ségeste, résisté partiellement au temps. Ils dessinent encore les limites de l'ancienne cité, aujourd'hui complètement déserte, mais parmi les ruines de laquelle subsistent toujours les restes imposants du vaste temple consacré à Démèter Cérès, patronne de la ville.



Carte n° 46. — Alœsa *(Sicile)*.

## ALŒSA (Sicile)

*Alœsa* était située sur la côte nord de l'île, à peu près exactement entre Palerme et Messine, non loin à l'est de Cefalu. Le village de Tusa s'élève aujourd'hui près de l'emplacement qu'elle occupait entre la mer et les deux rivières de Pollina et de Tusi.

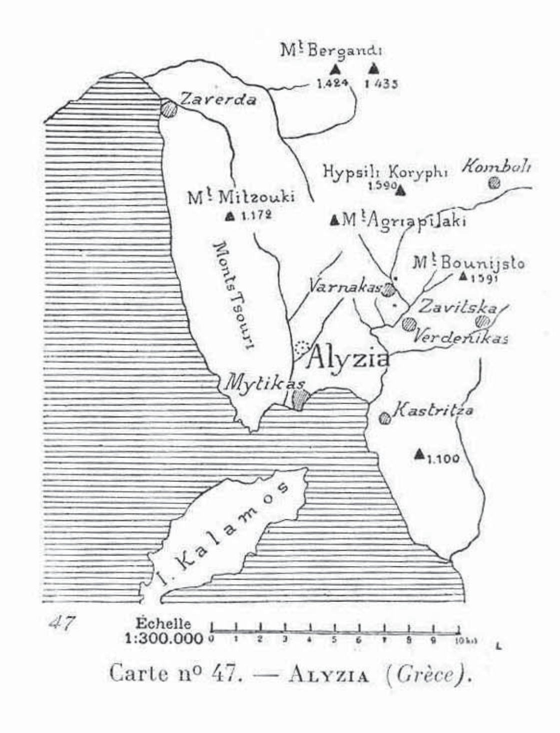
La rivière de Tusi se nommait alors l'Alisus et la mythologie plaçait sur ses rives le lieu où Proserpine, fille de Cérès-Démèter, fut enlevée par Pluton, le dieu des Enfers.

Un lieu voisin se nomme Sallaneria ; les sources thermales abondent d'ailleurs dans la région.

Alœsa avait, sous les Romains, acquis quelque importance. Ses ruines occupent une surface relativement considérable.

## ALYZIA (Grèce)

Alyzia, ou Alusia, était située dans la province d'Acarnanie, sur une presqu'île de la Grèce continentale, qui se trouve en face de l'Ile de Leucate, exactement à trois kilomètres du petit port dont le nom est aujourd'hui Mytikas et qui était autrefois consacré à Hercule.



Carte n° 47. — Alyzia (*Grèce*).

Mytikas, au moment de la conquête romaine, possédait un temple orné d'un beau groupe dû au ciseau du sculpteur Lysippe et représentant les travaux d'Hercule. « Les Romains, écrit Strabon, ayant jugé sans doute qu'un lieu *aussi désert* n'était pas la place d'un pareil chef-d'œuvre, enlevèrent le groupe et le transportèrent à Rome. »

Le site d'Alyzia est aujourd'hui encore occupé par les ruines d'une acropole pélasgique qui n'ont jamais été méthodiquement explorées.

## ALEISIO ou ALESIOS

Homère, dans l'Iliade, a décrit l'Élide et l'Achaïe au cours d'un récit qu'il prête à Nestor ; le vieux roi conte à Patrocle les guerres qu'en son jeune âge il dut soutenir contre les Elléens. « Nous poussions nos équipages à travers les campagnes, semant partout la mort et nous emparant d'armes magnifiques, jusqu'à ce que notre char eut atteint les champs de Buprase et la roche Olénie et le coteau d'Aleisio, Αλεισιου Κολονε où Minerve arrêta nos troupes. »

La situation de la roche Olénie, voisine de Aleisio, est précisée d'autre




Carte n° 48. — Alesio ou Alesios (*Aleisiou Kolônê*).

part par Hésiode dans ce vers : « Il habitait la roche Olénie, près du Pirus au large lit. » Le Pirus, que l'on nomme aujourd'hui rivière de Kamenitza, isole dans une boucle que dessine son embouchure le moderne village encore nommé *Alyssos* : dans le voisinage, on remarque *Port-Aliki*.

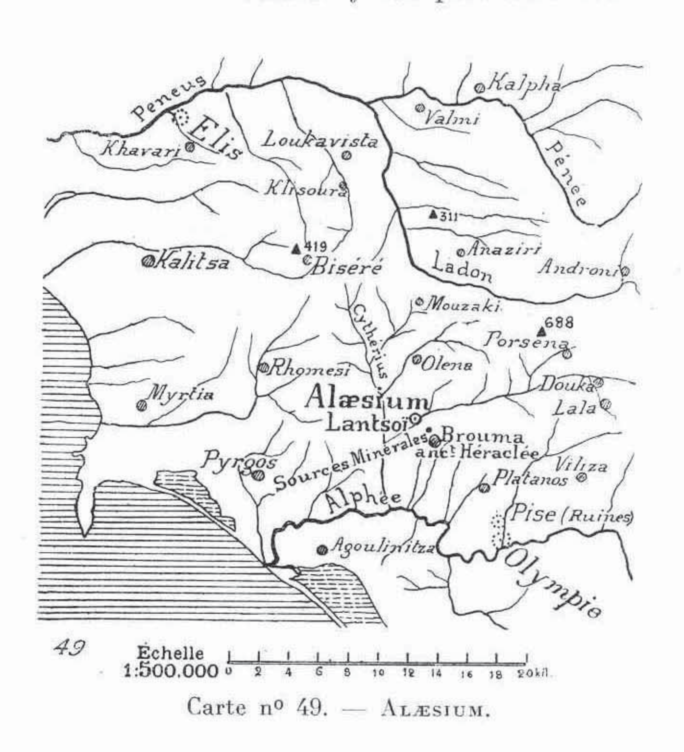
Non loin de Aleisio s'élevait aux temps homériques la cité de Dyme, dont Aleisio était une dépendance ; Dyme était le siège d'un culte spécial consacré à Rhea ; un temple célèbre y fut plus tard dédié à Cybèle Dyndimène et au berger Attys.

Près de Pharæ jaillissait la fontaine de Dircé.

## ALÆSIUM

*Alæsium* appartenait, au temps où écrivait Strabon, à la province d'Elide. Elle avait, dans les siècles homériques, c'est-à-dire un millier d'années auparavant, relevé de Pise, ville voisine qui donnait alors son nom à une région spéciale, la Pisatide.

*Alæsium* a disparu comme




Carte n° 49. — Alæsium.

Pise et comme l'ancienne Ellis. Elle occupait l'emplacement où s'élève la bourgade moderne de Lantsoï sur les bords de la rivière Cythérius, non loin du fleuve Alphée.

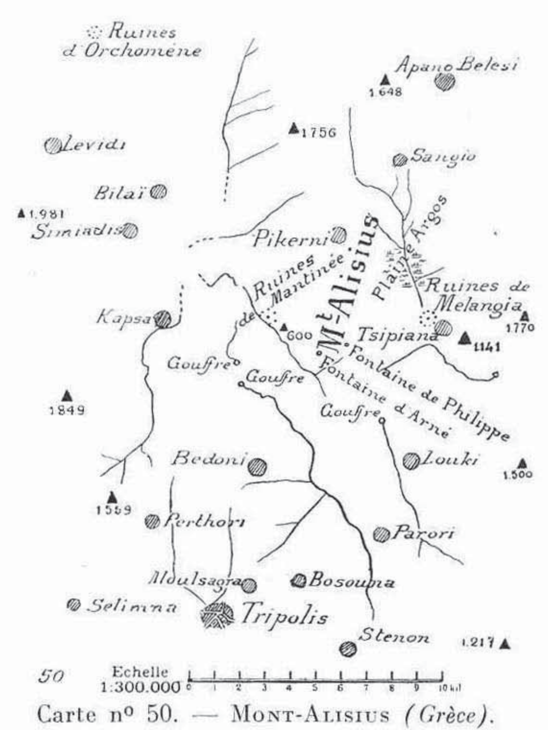
Olympie, dont le bois sacré vit pendant dix siècles les peuples helléniques se réunir pour les « Jeux » célèbres, est tout proche.

Dans le voisinage immédiat se trouve aussi Brouma, autrefois Héraclée, dont les sources minérales ont gardé jusqu'à nos jours leur antique renommée.

Strabon a, par erreur, confondu Alæsium et Aleisiou-Koloné.

* * *

Le mont *Alesius* ou *Alisius* était situé entre Mantinée et Melangia, en Arcadie, dans la chaîne des montagnes appelée aujourd'hui encore monts d'Artemise.



Carte nº 50. — MONT-ALISIUS *(Grèce)*.

Mantinée était une des plus anciennes villes de ce pays d'Arcadie qui fut, d'après la légende, le dernier domaine des Pélasges anté-homériques. Son enceinte, dont les restes subsistent, était formée, comme celle de tant d'autres cités préhistoriques, par d'énormes murs dont le lourd appareil est dit « cyclopéen » ou « pélasgique ».

Au temps de Pausanias, c'est-à-dire au début de l'ère chrétienne, les hauteurs voisines étaient encore couvertes de forêts et les plaines étaient fertiles ; mais les défrichements ont ruiné toute la région ; les montagnes, aujourd'hui, sont arides autant que l'est la plaine, où de minces cours d'eau errent sans direction, s'épandant en marécages ou se perdant inutiles dans les « gouffres » qui çà et là trouent le sol.

Melangia s'élevait sur un emplacement très proche de celui sur lequel

est construite la moderne Tsipania, près de la plaine d'Argos, qui, de nos jours, est un marais.

Les fontaines dites de Philippe et d'Arné sont situées sur les contreforts sud du Mont Alésius.

L'une des forêts du Mont était consacrée à Démèter.

*
* *

Aux confins de l'Arcadie et de l'Achaïe, à l'ouest des Monts Arcaniens, non loin de la source du fleuve Sélinus, à quarante ou cinquante kilomètres au nord-ouest de Mantinée, se trouvait une bourgade nommée Cynæthe, au sujet de laquelle Pausanias a écrit : « ... à deux stades de la ville, on me fit voir une fontaine d'eau froide ombragée d'un platane. Si quelqu'un est mordu par un chien enragé ou que, pour s'en être approché, il ait lieu de craindre un accident, il n'a qu'à boire de l'eau de cette fontaine, il est guéri. On nomme cette fontaine *Alysson.* »

Le lieu où s'élevait Cynæthe n'a pu être identifié ; il est donc impossible de dire aujourd'hui quelle fontaine fut celle que désigna ainsi Pausanias.

## ALESIÆ, Ἀλεσιαι

Aucune trace matérielle n'a subsisté de la ville d'*Alesiæ*, mais les indications données par Pausanias sur le site qu'elle occupait sont très précises : « Alesiæ, dit-il, était située entre Thérapné et Amyclæ près de Sparte, non loin du confluent de la Phellia et de l'Eurotas. »

Or, les ruines d'Amyclæ ont subsisté, l'emplacement de Thérapné a été identifié et l'ancienne Pharis toute proche a survécu, c'est aujourd'hui Vaphos.

Toutes ces bourgades, Thérapné, Amyclæ, Pharis, Alesiæ, constituaient de véritables faubourgs de Sparte qui, on le sait, n'avait point d'enceinte fortifiée.

A Amyclæ s'élevait le tombeau dédié à Lacédémon, le fondateur de Sparte.

C'est à Alesiæ que, selon la tradition, Mylès tailla la première meule

et enseigna aux Grecs à moudre le grain que, jusqu'alors, on avait pilé au mortier.

Les monts du Taygète dominent de leurs sommets, qui parfois atteignent 2.400 mètres, la plaine spartiate. Sur le versant qui regarde cette plaine s'élevait le temple de Déméter, l'Eleusinion lacédémonien où, chaque année, des cérémonies mystiques étaient célébrées ; on transportait alors à l'Eleusinion une statue de Perséphone habituellement placée dans un temple de la vieille ville d'Hélos, plus ancienne que Sparte.

Carte nº 51. — ALESIÆ, PRÈS DE SPARTE.

* * *

Aux alésias grecques qui viennent d'être citées il faut ajouter *Eleusis*.

Les vocables Eleusis et Alésis qui n'ont aucun sens dans les modernes langues européennes en avaient un dans le grec ancien. Ils étaient synonymes ; tous deux signifiaient : « voyage, voyage en groupe » et aussi « arrivée, réunion ».

Le substantif *éleusinia* désignait les fêtes cultuelles qui chaque année réunissaient les Grecs à Eleusis ; le susbstantif *alésia* désignait la trêve à toutes hostilités qu'imposaient légalement ces fêtes.

Le substantif *sun eleusis* signifiait « rassemblement, affluence », mais le verbe *sun aliso* signifiait « rassembler, réunir ».

La synonymie générale des deux vocables *Eleusis* et *Alesis*, dont une simple mutation des voyelles initiales a rendu l'euphonie légèrement différente, est donc évidente.

De même que le nom de lieu *Alésia* n'est pas spécialement gaulois, le nom de lieu *Eleusis* n'est pas spécialement grec puisqu'il a été précédemment

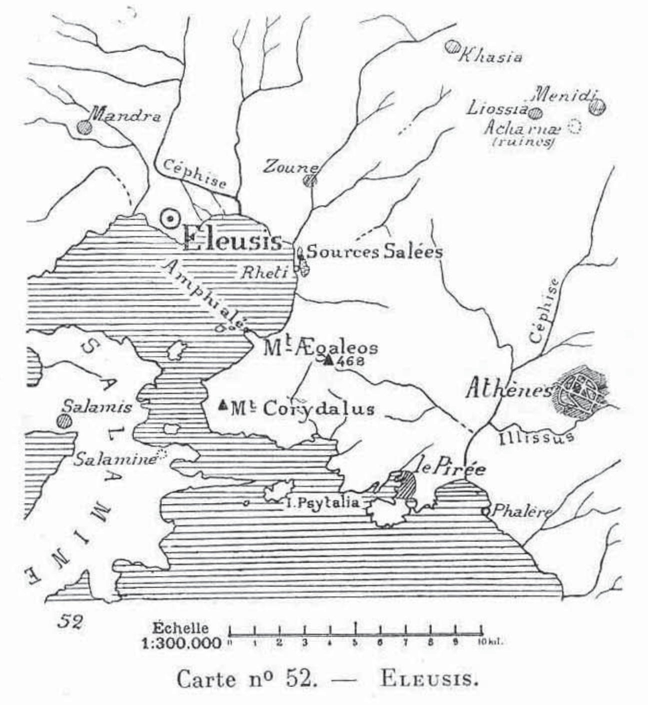
constaté que si quatre localités grecques, *Alyssos*, *Alæsium*, *Alesiæ*, *Alyzia*, portaient des noms dérivés de « Alésia », trois localités gauloises, *Elusa*, *Elusio*, *Eleusis*, portaient des noms dérivés ou étroitement apparentés à Eleusis.

* * *

Le contrôle topographique confirme, ici encore, les constatations philologiques ; les Eleusis grecques sont exactement identiques aux alésias.

## ELEUSIS

Eleusis occupe, à 18 kilomètres à l'ouest d'Athènes, un territoire nettement délimité par le golfe de Salamine d'une part, par le fleuve *Céphise* et la rivière Mandra d'autre part.




Carte n° 52. — Eleusis.

Près du village de *Rhéti*, à quelques kilomètres au sud-Ouest d'Eleusis, des sources salées forment deux petits étangs. Ces sources étaient vénérées aux temps antiques ; elles étaient consacrées l'une à *Démèter* (Cérès), l'autre à *Persephone* (Proserpine) et leur usage en était réservé aux prêtres qui desservaient le temple des deux déesses.

Des monuments « pélasgiques » sont encore visibles aux abords de l'acropole d'Eleusis sur les pentes de laquelle des fouilles ont mis à jour, en 1896, une nécropole préhistorique qui fut utilisée pendant une longue suite de générations ; elle contient en effet, disposées en assises superposées, quatre séries de sépultures appartenant à quatre périodes différentes d'une civilisation inconnue de l'Histoire.

La fondation d'Eleusis est d'ailleurs, on le sait, antérieure aux plus anciennes légendes grecques ; la petite ville constituait, d'après ces légendes, l'un des douze *dèmes* que, quinze siècles avant Jésus-Christ, Thésée réunit pour former la « Cité » d'Athènes ; depuis longtemps déjà, à ce moment, son célèbre temple était le siège du culte grâce auquel une exceptionnelle renommée lui fut assurée, et, si grand dès lors était le prestige qu'attachaient à son nom les « mystères » qui y étaient annuellement célébrés, que, même après qu'elle fut incorporée à Athènes, elle garda, par une exception unique, avec le titre de ville, *polis*, le droit extraordinaire de battre monnaie.

La *Voie Sacrée*, qui conduisait d'Athènes à Eleusis et que suivaient processionnellement les initiés pendant les fêtes cultuelles, était bordée par les tombeaux des grandes familles athéniennes.

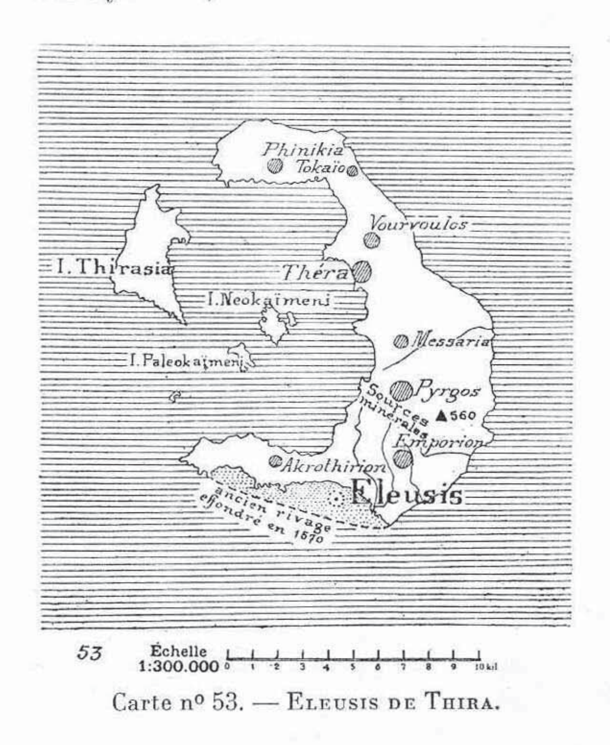
*
* *

Des deux autres localités de l'Orient méditerranéen qui dans les temps historiques portèrent le nom d'Eleusis, une seule, celle qui était située dans l'île de Thira, aujourd'hui Santorin, était réellement ancienne ; la fondation de la seconde, qui se trouvait sur le canal de Canope, dans le delta du Nil, à quelques kilomètres à l'est d'Alexandrie, était postérieure à la conquête de l'Egypte que les Grecs réalisèrent, sous la conduite d'Alexandre le Grand, moins de quatre siècles avant Jésus-Christ.

Ptolémée-Soter, le premier roi macédonien d'Égypte, voulant qu'Alexandrie rivalisât avec Athènes, avait introduit dans ce pays le culte eleusinien et, raconte Tacite au livre IV de ses *Histoires*, il avait dans ce but fait venir à Alexandrie l'athénien Timothée, de la famille des *Eumolpides*, qui était la gardienne des traditions ésotériques du temple d'Eleusis. Il n'atteignit point son but d'ailleurs, et la nouvelle Eleusis, loin de devenir, comme l'ancienne, une métropole religieuse et philosophique, n'était plus, au premier siècle de l'ère chrétienne, qu'une sorte de quartier réservé que Strabon montre « rempli de maisons de plaisance et de riants belvédères ouverts aux voluptueux, hommes et femmes qui, en y mettant le pied, franchissaient en quelque sorte le seuil de la perdition. »

## ELEUSIS DE THIRA

*Thira* ou Théra, appelée aussi autrefois *Kallisté*, puis *Sicilia Minor*, et aujourd'hui Santorin, est la plus méridionale des îles qui forment l'archipel des Cyclades, au sud de la Grèce.




Carte nº 53. — Eleusis de Thira.

De constitution volcanique, elle a subi au cours des temps historiques des bouleversements considérables. Elle était primitivement de forme circulaire et les navigateurs l'avaient pour cette raison surnommée « Strongyle », « La Ronde » ; des éruptions successives l'ont morcelée. Pline mentionne que la terre nommée aujourd'hui Thirasia fut ainsi séparée de l'île principale en 236 avant Jésus-Christ. A ce moment, toute la partie orientale de l'île disparut. Mais en 197 avant Jésus-Christ, puis en 46 de l'ère chrétienne, des éruptions nouvelles provoquèrent, au contraire, des soulèvements du sol qui donnèrent naissance aux îlots depuis nommés Paleo-Kaïmeni et Neo-Kaïmeni.

En 1570 enfin, un nouveau bouleversement fit disparaître la partie méridionale de l'île et submergea les ruines de deux villes antiques, *Œa* et *Eleusis*, qui avaient jusqu'alors subsisté.

L'île de Thira possède de nombreuses sources minérales. Certaines sont même apparentes encore dans la partie submergée, notamment au sud de Neo-Kaïmeni. On remarque là, à la surface de la mer, une grande tache jaunâtre due à l'existence d'une source ferrugineuse et acide très puissante, aujourd'hui sous-marine.

Thira fut très anciennement peuplée ; des habitations préhistoriques

ont été retrouvées à Thirasia, sous la croûte de lave due à des éruptions volcaniques qui les ont conservées comme, beaucoup plus tard, furent conservées dans des conditions analogues, les maisons romaines enfouies sous les endres et la lave du Vésuve à Herculanum et à Pompéi. A Thirasia, les édifices, dont on ne peut évaluer l'âge qu'à dix siècles près, ont révélé le mode de construction qu'au début de l'Age du Bronze les hommes employaient pour leurs demeures : les murs sont formés de blocs de lave grossièrement taillés ou même bruts, chaînés par des troncs d'arbres ou de fortes branches qu'on a retrouvés encore munis de leur écorce, et liés par un mortier de terre argileuse. En Occident, certaines enceintes étaient construites suivant la même technique : le mur d'un « vallum » gaulois était ainsi fait de pierres et de terre dont la solidité était assurée par de fortes pièces de bois intercalées dans la maçonnerie.

D'autres ruines préhistoriques, des tombeaux, sont visibles encore aux abords du moderne bourg de Théra, chef-lieu de l'île, près du village de Vourvoulos et aussi près de Akrothirion, qui a gardé son nom antique de « acropole de Thira. »

*
* *

Sur les côtes de l'Asie Mineure, dans l'ancienne Ionie, à vingt kilomètres environ au sud de Troie, en face de l'île de Lesbos (Mythilène), au pied du Mont Ida, Strabon a noté l'existence de la plaine *Alésion*, Halésium en latin, la situation exacte de cette plaine ne peut être précisée aujourd'hui, les indications laissées par Strabon étant insuffisantes. Elle semble avoir été, comme les territoires voisins des petites villes de Cénébré et de Néandrie, annexée par les Romains à la cité nouvelle d'*Alexandra Troas*, célèbre alors par ses sources minérales et qui s'appelait antérieurement *Sigia*.

Une vieille tradition voulait que cette terre eût été conquise par des Teucriens, peuple d'origine crétoise qui, s'étant fixé dans la contrée, aurait donné à la montagne voisine le nom de *Ida*, en souvenir de l'Ida de Crète. On constate que les légendes religieuses antiques confondaient dans un même culte les deux montagnes : toutes deux étaient consacrées à Cybèle-Rhéa, la Mère des Dieux.

Mais il n'est pas impossible, cependant, que, comme à Alexandrie, des

Pélasges aient donné à ce lieu le nom d'Halésium ou Alésion par suite d'une nostalgique réminiscence de leur patrie d'origine.

Ainsi en Grèce, c'est-à-dire dans la partie de l'Europe dont la civilisation




Carte n° 54. — Les Eleusis et les Alésias grecques.

nous apparaît comme la plus ancienne, les *Alésia* et les *Eleusis* sont toutes semblables aux *Alésia* et aux *Eleusio* de l'Europe Occidentale.

Mais alors qu'en Occident l'Histoire commence peu de siècles avant l'ère chrétienne et que le rideau, pour nous, s'y lève sur une civilisation dont les

cycles antérieurs nous sont inconnus, en Grèce, au contraire, les plus anciennes traditions rejoignent la préhistoire même ; elles gardent le souvenir des âges où les hommes ignoraient l'art de forger le fer ; contemporaines des fables mythologiques relatives au culte que les anciens vouaient à *Rhéa-Dèmèter* (Cérès) et à *Perséphone* (Proserpine), déesses de la Nature et de l'Humanité, elles retracent aussi les actions des héros, symboliques ou réels, qui, de Pélasge à Hercule, d'Orphée à Minos et à Thésée, caractérisent, parmi des générations dont la chronologie n'est pas déterminée, une période très ancienne de l'évolution humaine dans ces régions.

Or, ces traditions, recueillies par les légendes homériques, mentionnent déjà l'existence d'*Aleiso*, d'*Alesiæ* et d'*Eleusis*, et déjà lient à Eleusis l'exercice de ce culte élyséen qui apparaît si fréquemment dans d'autres lieux alésiens.

Quinze siècles avant l'ère chrétienne Eleusis était un sanctuaire vénéré : les Hellènes, selon la tradition, avaient en subjuguant l'Attique trouvé ce sanctuaire établi et l'avaient pieusement conservé. Par les auteurs anciens et notamment par Thucydide, Euripide, Hérodote, Strabon, Pausanias, par l'*Hymne à Dèmèter* même, la fondation d'Eleusis est attribuée à des hommes venus du boréal pays des neiges dont un roi Eumolpe, longtemps avant Thésée, s'était établi en Attique.

Si la destination des alésias en tant que lieux cultuels s'est avec plus de précision révélée d'abord en Grèce, ce n'est évidemment que parce que l'histoire antique de la Grèce nous est mieux connue qu'aucune autre, et que les documents écrits qui ont gardé les souvenirs de la vieille Hellade abondent, alors qu'ils sont fort rares pour ce qui concerne l'Europe Occidentale. Mais hors de la Grèce même, en Sicile, des constatations analogues peuvent être faites : Ségeste, dans la banlieue de laquelle se trouvait *Alicia* fut, jusqu'à la victoire du christianisme, vouée au culte de *Dèmèter-Cérès*, et Alœsa, sur la côte septentrionale de l'île, était associée étroitement aux légendes de la Vierge éleusienne, puisque, selon une de ces légendes, c'est sur les bords du fleuve Alésus, qui baigne Alœsa, que Proserpine fut enlevée par Pluton.

Rappelons enfin que les Champs-Elysées, *Elysii-Campi* en latin, *Alysii-Campi* en gallo-romain, *Eleusio-Pedio* en grec, sont par les poètes et les mythologues antiques décrits comme occupant un site exactement semblable

à celui qu'occupent toutes les alésias ; ils sont, comme l'étaient les alésias, entourés par des fleuves, le Styx, l'Achéron ou l'Eridan, qui en défendent l'approche.

Cette destination des Alésias est en outre démontrée par la philologie ; dans toutes les anciennes langues indo-européennes, en grec, en latin, en sanscrit, en gothique ou en lituanien, *Alès*, *Alis*, *Alles*, signifient « réunion, rassemblement, collectivité » et l'on a déjà signalé que les mots grecs *eleusis* et *alesis* signifient tous deux « course, voyage en groupe, action d'aller ou de venir, arrivée ».

La langue grecque a gardé d'autres traces tout aussi précises du sens général que comportaient les mots dérivés du thème primitif *alès* et *alis* « rassemblement » ; les *Alyzies* étaient des réunions, des fêtes religieuses agricoles ; les fêtes de Rhéa-Cybèle se nommaient *mégalyzies* et l'on appelait *thalyzies* les fêtes de Thallo, la nymphe qui présidait à la croissance des jeunes pousses.

* * *

Le fait que les alésias sont toutes situées à proximité d'une saline ou d'une source minérale démontre que les gîtes salifères jouaient un rôle indispensable dans la détermination des sites choisis pour devenir les lieux consacrés que furent les alésias ; sans aucun doute les sources salées furent, dans toutes les alésias, comme l'étaient à Eleusis les sources de Rhéti, associées au culte célébré dans ces alésias. Dans un temps d'ailleurs où tout ce qui inspirait de la crainte ou donnait de la joie, tout ce qui était hostile ou favorable, le soleil, le vent, le feu, le fleuve et la montagne étaient fétiches, le sel tout particulièrement dut être considéré comme un attribut, et, par conséquent, comme un symbole de la divinité, car le sel constitue un nécessaire élément de la vie animale.

Là où il n'y a pas de sel, ni l'homme ni les animaux ne peuvent vivre. Ce fait, expérimentalement démontré depuis les origines, a été scientifiquement expliqué par les savants modernes : la chair des animaux contient une proportion très minime, mais indispensable de sel, qui tend à s'éliminer par excrétion et dont l'organisme exige impérieusement le remplacement. Ce sel, les animaux carnassiers le trouvent naturellement incorporé à la chair vivante dont ils s'alimentent, mais les animaux herbivores doivent l'absorber sous

forme de condiment, et il leur est d'autant plus nécessaire que l'excrétion saline est chez eux plus rapide ; les végétaux contiennent tous, en effet, des combinaisons potassiques et, lorsque la potasse se trouve en présence du sel, *chlorure de sodium*, elle le dissout en provoquant spontanément de nouvelles combinaisons chimiques ; il se forme, d'une part, un chlorure de potassium et, d'autre part, un composé de soude, tous deux inutiles à l'organisme et que les reins éliminent : l'alimentation exclusivement végétale, du fait même que, d'une part, elle n'apporte point les quelques grammes de sel indispensables à l'organisme des mammifères et que, d'autre part, elle provoque la perte de celui qui s'y trouve, entraîne donc, pour les animaux supérieurs qui y sont astreints, un irréparable dépérissement s'ils n'absorbent pas de sel.

Les « Indiens » qui, avant l'arrivée des Européens, peuplaient le Mexique, connaissaient l'usage du sel car, étant relativement civilisés, ils pratiquaient l'agriculture ; mais leurs proches voisins, dont les tribus beaucoup moins denses vivaient de chasse dans les immenses territoires qui forment les modernes Etats-Unis l'ignoraient, leur alimentation exclusivement carnée les dispensant de l'obligation de le consommer. Et l'on a pu remarquer d'autre part que les troupeaux de bisons sauvages qui, avant l'arrivée des Européens, abondaient dans ces mêmes régions, ont brusquement disparu dès que les progrès de la civilisation sédentaire eurent opposé des barrières infranchissables à leurs périodiques transhumances pendant lesquelles ils se rendaient dans les régions qui, telles l'Utah, leur offraient des gisements de sel indispensables à leur existence.

Les vastes pampas et les forêts plus vastes encore de l'Amérique du Sud, si fertiles pourtant, sont restées dépeuplées d'hommes et d'animaux sédentaires jusqu'à ce que les progrès réalisés au dix-neuvième siècle eussent permis d'y faire parvenir régulièrement, par trafic commercial, le sel qui leur manque.

Il en est de même encore pour l'immense plateau qu'en Afrique traverse le cours moyen du Niger et qui est dépourvu de gisements salins ; le précieux minéral ne pouvait y parvenir, avant l'occupation française, qu'aux prix de mille difficultés soit des rives de l'Océan soit, par Tombouctou, des salines naturelles de Taoudéni qui se trouvent, en plein Sahara, à cinq cents kilomètres au nord du grand fleuve. Chaque année, une caravane spéciale, « l'azalaï », partie de Tombouctou, se rendait à Taoudeni et en rapportait, tout ce

qu'avaient pu en extraire quelques centaines de malheureux esclaves qui y travaillaient dans des conditions épouvantables. La paix française ayant ouvert le pays à la civilisation, le sel y pénètre aujourd'hui avec facilité, et l'on prévoit que, dans un proche avenir, cette région sera l'une des plus peuplées de la planète car sa fertilité est égale à celle du Nil.

Il en est de même enfin pour la plus grande partie du bassin du Congo qui, malgré sa luxuriante végétation, est moins peuplée cependant que la désertique Arabie : seule la colonisation européenne permettra aux races régionales de prospérer sur ce continent à tant d'autres égards privilégié.

En Europe, de nos jours, on ne se soucie du sel guère plus que de l'air ou de l'eau, car on sait que l'on n'en manquera pas. Il n'en fut pas toujours ainsi : jusque vers la fin du Moyen Age, l'approvisionnement des populations en sel constituait l'une des principales préoccupations économiques des pouvoirs publics. Et, bien que les sources salées ne fussent plus divinisées, les littérateurs ne dédaignaient pas, au temps même de la Renaissance, c'est-à-dire il y a quelques siècles à peine, de célébrer les vertus de l'humble condiment.

Dans un énorme in-folio publié à Dôle en 1595 et intitulé *Recherches et Mémoires du pays des Séquanais et des Bourguignons de Franche-Comté*, Gollut, l'écrivain franc-comtois du seizième siècle, consacre un long chapitre aux sources de Salins, près desquelles précisément se trouve l'alésia d'Alaise. L'abondant auteur célèbre, en passant, les mérites que toutes les traditions de ce temps attribuent au sel : « ... On l'appelle divin car il opère une multi- « tude d'effets miraculeux et divins. Il n'y a rien que le sel de perpétuel en « ce monde selon l'opinion de plusieurs, d'autant plus qu'il est incorruptible. « Les Hébreux appelaient « traités de sel » les traités qu'ils faisaient pour « durer éternellement.

« Il est dessiccatif, résistant aux putréfactions, consumant les graisses « superflues, provoquant l'amour pour tendre à la *génération*. Il empêche « que les corps morts ne tombent en pourriture, mais, au contraire, les entre- « tient et semble les vivifier. Il conforte les membres et parties du corps « intérieures et extérieures, sert aux gouttes (humeurs) et endurcit le corps « des hommes et leur fait la chair et le cuir comme de la corne...

« ... Le sel est éternel, il se reproduit de lui-même dans les entrailles du « sol. Et, au dedans des montagnes de sel naturel, on le coupe par quartiers « et pièces sans diminution, car la génération en excroissances nouvelles

« en produit de jour en jour ; il en est ainsi en Inde et en Hespagne, principalement à Gadalette ; il en est de même au golfe de Aspendi où la nuit « rend plus de sel encore que de jour on en pourrait enlever. Il en serait de « même aussi à Vélécie et à Bochie près de Cracovie. »

Toutes les vieilles mythologies européennes, prêtant au sel des vertus rituelles égales à celles du feu même, en prescrivent l'emploi en remplacement du feu pour la purification des êtres vivants : à Eleusis, les initiés se purifiaient par des aspersions d'eau salée avant que de célébrer les Grands Mystères ; à Rome les prêtres consacraient les victimes avant le sacrifice en répandant du sel sur leur tête.

A côté de ces pratiques religieuses, qui font du sel un élément excellemment conservateur et pur, se placent d'autres coutumes qui démontrent que la tradition avait conservé le souvenir des époques où la recherche du sel constituait pour les hommes une préoccupation aussi grande que l'était la recherche des aliments eux-mêmes ; jusque dans les temps modernes, les habitants des diverses régions européennes symbolisaient par l'offre du pain et du sel l'hommage de bienvenue par eux rendu soit à leurs princes, soit aux hôtes de haut rang qu'ils recevaient avec cérémonie aux portes de leurs villes.

*
* *

Le nom du sel est le même dans toutes les langues indo-européennes : *sal*, *salis*, *salz*, *sel*, etc. En grec cependant, on le nomme *als* (ales, alos) soit que l'initiale *s* soit tombée, soit peut-être en raison d'une homonymie que le nom d'Alésia aurait provoquée ; en grec, la saumure, l'eau salée, se disait *alis*, l'action de saler se disait *alisis*. Un dieu gaulois, que l'inscription gravée sur une statuette reproduisant son effigie désigne sous le nom de *Alisano*, était associé aux sources minérales de Luchon, qui n'est point une Alésia.

*
* *

Ce nom de sel était autrefois donné, comme il l'est encore aujourd'hui, à tout corps cristallin, soluble dans l'eau, de saveur alcaline et piquante ; une eau minérale quelconque est dite « chargée de sels » ; il est d'ailleurs très peu d'eaux minérales naturelles qui soient complètement dépourvues de chlorure

de sodium. Aussi faut-il tenir compte de ce fait pour expliquer l'existence de sources minérales, qui ne sont que fort peu chlorurées dans certaines alésias, sans doute fondées alors que, le transport du sel comestible étant assuré, l'observation du rite primitif avait perdu son caractère d'impérieuse nécessité alimentaire. Les vertus réellement curatives de ces sources minérales devaient d'ailleurs apparaître, autant que celles des sources salées proprement dites, comme une preuve de la constante sollicitude des divinités souterraines à l'égard des hommes.

*
* *

Ainsi sont clairement expliqués, à la fois la cause originelle de la fondation des alésias, et aussi le double caractère de lieux de réunion cultuelle pour les vivants et de cimetière, dont ces alésias étaient affectés : dès que les Européens furent fixés au sol par la pratique de l'agriculture, c'est-à-dire en résumé dès l'origine de la civilisation, ils furent contraints à rechercher le sel ; les nécessités de l'approvisionnement ou de l'indispensable cure de minéralisation chloro-sodique amenant périodiquement, pendant la saison la plus favorable aux voyages, un flot de population dans les sites salifères, les cérémonies religieuses spontanément consacrées aux divinités souterraines donatrices de ce sel y devaient être célébrées avec une ampleur toute particulière ; aussi ces réunions *alyzies*, d'origine économique et mystique à la fois, étaient-elles favorisées par des trèves spéciales qui suspendaient toutes hostilités et dont le nom grec *alésia* rappelle l'origine.

Enfin, les lieux alésiens constituant un asile inviolable et pur, les morts illustres furent de préférence inhumés dans les champs consacrés, proches de chaque alésia. Le nom, *Pedio Eleusio*, *Elysii Campi*, qui désignait des enclos sanctifiés où reposaient les restes matériels des patriciens et des héros devait être par la suite donné à l'hercos plutonien que la poésie religieuse assigna comme séjour à leurs âmes.

Et ce nom apparaît déjà dans l'*Odyssée ;* Homère conte que les dieux, afin d'assurer à Ménélas l'immortalité, le transportèrent à l'extrémité de la terre dans la plaine Elusio, séjour des Bienheureux, que le poète décrit ainsi : « Là les humains coulent sans interruption des jours fortunés, là on ne connaît ni la neige ni les frimas ; la pluie n'y souille jamais la clarté des cieux, les

douces haleines des zéphirs qu'envoie l'Océan y apportent éternellement, avec un joli murmure une délicieuse fraîcheur. » (*Odyssée*, chant IV.)

*
* *

Mais la liste des indices caractéristiques des alésias n'est point close encore ; la suite des recherches a permis d'établir matériellement le rôle immense qu'eurent les lieux alésiens dans une société qui, si elle n'a point laissé de traces directes dans la chronologie historique, a cependant inscrit en signes indélébiles son souvenir dans la géographie européenne.

---

*CHAPITRE IV*

# LES ITINÉRAIRES ALÉSIENS

Les sites de l'Europe Occidentale où subsistent encore, avec leur nom primitif, des alésias présentent presque tous, on l'a déjà noté, cette particularité que leurs abords ont mieux qu'ailleurs conservé les vocables géographiques dont l'origine est antérieure aux périodes historiques de l'évolution européenne.

Les rivières, fréquemment, s'y nomment *Ise*, *Ose*, *Ouse*, *Ozon*, *Lize*, *Lizon*, *Isonne* ou *Lizonne*, *Isère*, etc., et aussi *Dive* et *Divonne*, *Bourbe* et *Bourbonne*. Trois noms de lieu : *Mion*, *Calais* (ou *Calès* ou *Calis*) et *Versailles* s'y retrouvent aussi parfois répétés.

L'étymologie de *Mion* ou *Myon*, que par erreur d'assimilation verbale on écrit parfois *Millon*, n'apparaît pas avec certitude. On doit simplement indiquer qu'il est possible que ce mot dérive du *mi* indo-européen qui désigna le « milieu ».

Le mot *Versailles*, qui s'est écrit *Versaliis*, *Versalis*, *Versalliæ* jusqu'au Moyen Age, peut provenir du mot « Alésia », le préfixe *Vers* ayant le sens soit de « printemps », soit de « direction ».

L'origine des noms de *Calais*, *Calès* et *Calis*, plus fréquemment trouvés encore que Versailles et que Mion, semble, dès l'abord, pouvoir être attribuée à une simple dérivation de *Alès* ou de *Alis*.

Mais *Calais*, *Calès* et *Calis* avaient certainement aussi, comme *Versailles*, un sens plus ou moins différent de celui qui était propre aux mots *alésia* et *alisia*, car si de nombreux Calais et Calis sont situés aux abords immédiats d'alésias, certains autres apparaissent isolés dans des sites qui ne présentent point les indices topographiques qui caractérisent les alésias. Il est donc

présumable que si ces *Calais* et ces *Versailles* sont d'origine alésienne leurs relations avec l'ensemble des alésias reposent sur d'autres indices demeurés jusqu'ici inconnus.

Suscitées, soit par une suite de déductions logiques, soit par le jeu des intuitions nées spontanément de la confrontation des renseignements recueillis, maintes hypothèses ont été examinées avant qu'une dernière recherche, guidée cette fois encore par la philologie, aboutit à la vérité matériellement vérifiable.

*
* *

De toutes les langues anciennes issues de la langue-mère dite indo-européenne le sanscrit, le grec et le latin sont les seules dont le vocabulaire nous soit entièrement parvenu et ait été traduit dans les dictionnaires de tous les dialectes actuellement parlés en Europe. Or en sanscrit et en grec les mots *calès* et *calis* n'existent pas ; l'adjectif *Kallis* « brillant, beau, remarquable » ne présente aucun intérêt pour la question considérée : le verbe *Kaleo*, au futur *Kaleso*, « appeler, faire venir, convoquer » sollicite davantage l'attention, surtout lorsqu'il est rapproché du verbe latin *calo* « appeler, anoncer ». Les *Calès* apparaîtraient alors comme des lieux réservés aux crieurs chargés de lancer les appels. On sait que dans l'Europe antique et, de nos jours mêmes, en maintes régions dépourvues d'autres moyens de communication rapide, ce procédé est fréquemment employé : par signaux sonores ou lumineux, des hommes placés sur des points déterminés propagent les nouvelles.

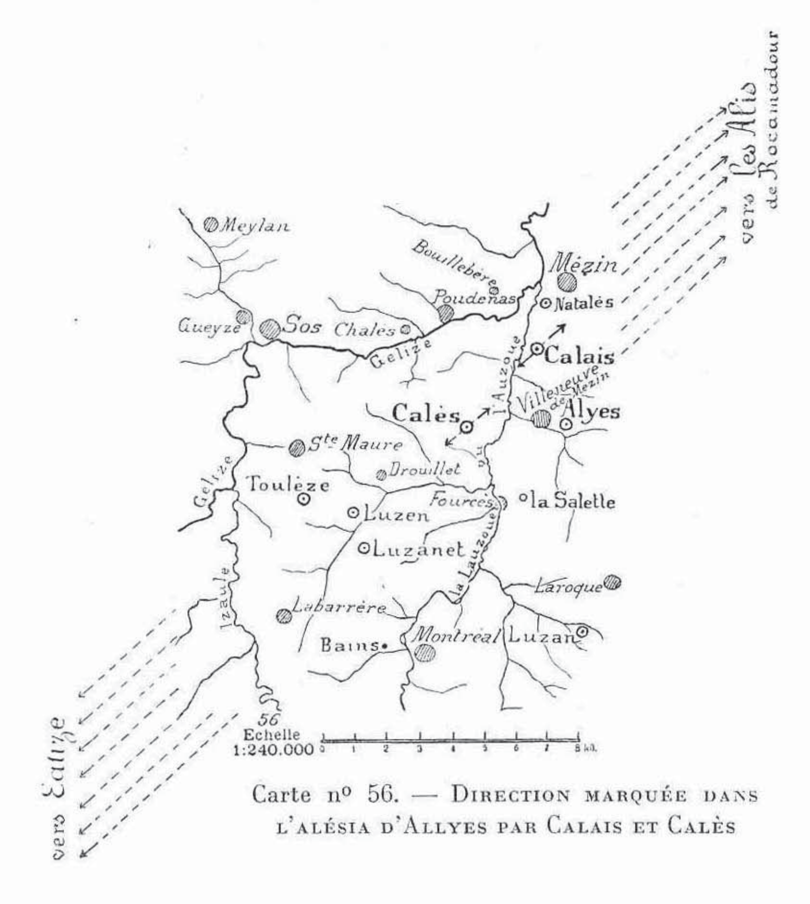
Mais deux substantifs latins *calles* et *callis* ont un sens plus précis encore. En latin, que son antiquité fait aussi proche de la langue-mère que le sont le grec et le sanscrit, *calles* et *callis* étaient les plus anciens noms donnés aux pistes suivies par les voyageurs. Si Ammien Marcellin et Virgile ne les emploient plus que dans le sens de « sentier » ils avaient cependant gardé le sens générique de « chemin » car, sous Auguste, l'administration impériale chargée de l'entretien des routes se nommait *Callium Provinciae*, bien qu'une route fut alors appelée *via* ou *strada*. Les mots *calle*, *calea* ont, de nos jours encore, le sens de « voie publique » en italien, en espagnol, en portugais et aussi en roumain.

La signification des mots *alesis*, *eleusis*, « arrivée, venue » et aussi « voyage en groupe », est donc étroitement apparentée à celle des verbes *calo* et *kaleo*

« appeler, convoquer, faire venir » et à celle des substantifs *calles* et *callis*, « chemins ».

L'hypothèse que les *Calès* ou *Calais* constituèrent des jalons d'itinéraires qu'il serait encore possible de déterminer fut difficilement vérifiée. Mais, dans cet exposé d'une enquête, on doit, ainsi qu'il est d'usage, passer sous silence le grand nombre d'investigations infructueuses auxquelles il fut procédé et aborder immédiatement la seule qui fut fertile en résultats.

Au sud de la Garonne existe une alésia qu'identifient non seulement *Alyès*, mot dérivé de *Alesiacus*, mais aussi deux lieux dits *Calais* et *Calès*.




Carte n° 56. — Direction marquée dans l'alésia d'Allyes par Calais et Calès

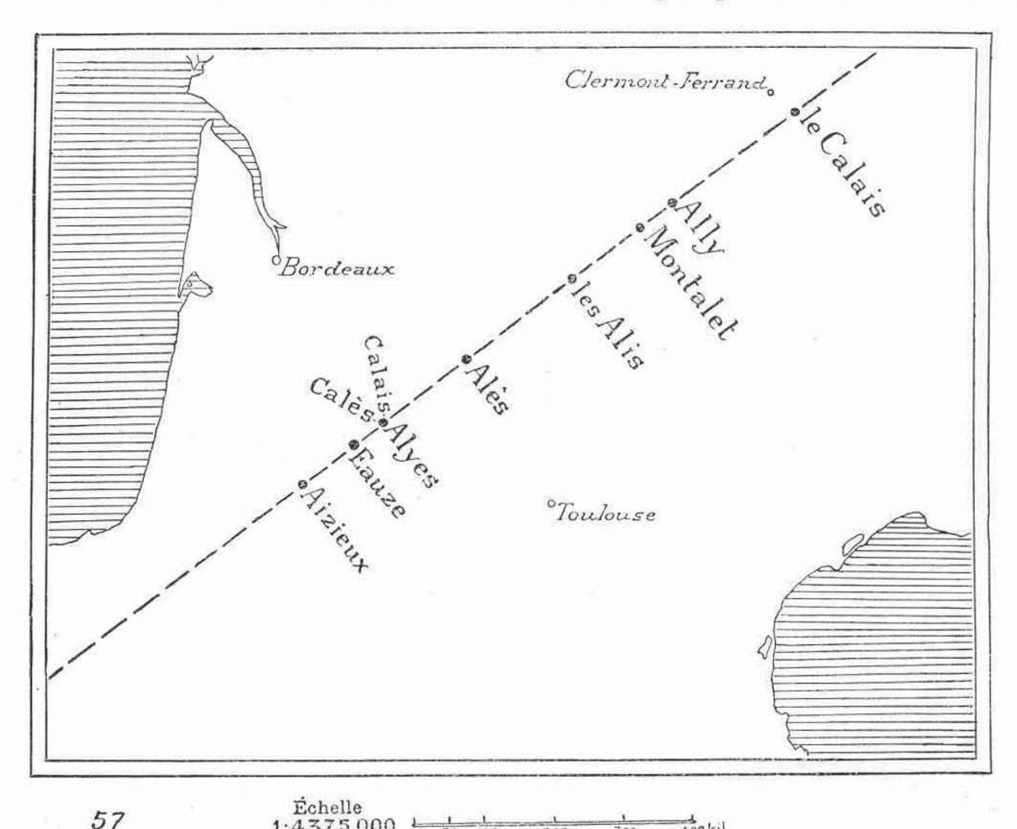
Le site est arrosé par la *Gélize* et l'*Auzoue*. Montréal, bourg voisin possède une source minérale.

*Calais* et *Calès*, très proches l'un de l'autre sont situés sur une ligne orientée

du sud-ouest au nord-est qui prolongée traverserait au nord-est l'alésia de *les Alièses les Alis*, près de Rocamadour et, au sud-ouest, l'alésia d'Eauze, anciennement *Elusa*.

Entre *Alyes* et les *Alièses* de Rocamadour une autre alésia, constituée par les Combes d'*Alès*, jalonne l'alignement rectiligne d'abord décelé par les *Calais* et *Calès* de l'alésia d'Alyes. Puis d'autres alésias encore prolongent de part et d'autre cet alignement qui, bientôt, apparaît, sur un schéma à grande échelle, repéré de l'Auvergne aux Pyrénées, c'est-à-dire sur un parcours de quatre cents kilomètres, par sept alésias et un calais isolé.

La plus septentrionale de ces stations est, en Auvergne le lieu dit *Le Calais* (Puy-de-Dôme). Ce hameau dépend de la commune de Busséol, près de Vic-le-Comte et de Saint Maurice qui possèdent des sources




Carte n° 57. — L'alignement au nord et au sud de l'alésia d'Allyes.

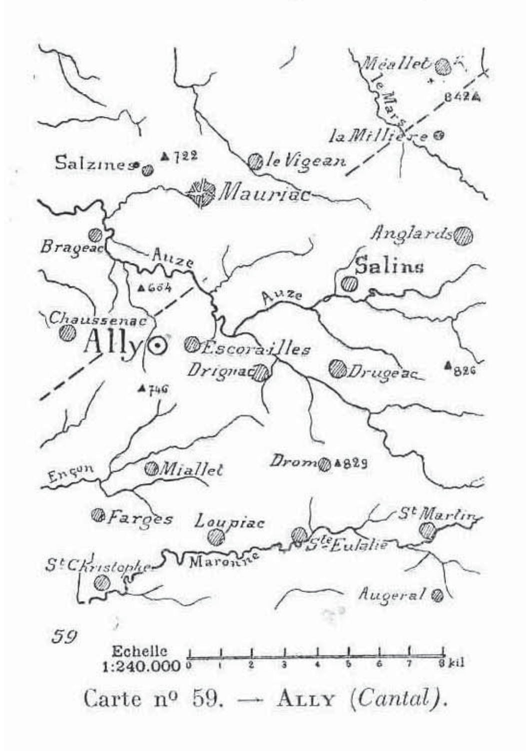
minérales. Cette circonstance autorise à supposer l'existence dans ce site d'une alésia aujourd'hui disparue de la cartographie ; mais ce fait est sans intérêt puisque le lieu dit *Le Calais*, qu'il ait ou non dépendu d'une alésia, a gardé tout son caractère de jalon alésien.

Au sud de Le Calais la ligne de direction passe successivement dans les alésias de *Ally*, sur l'Auze, près de Mauriac (Cantal) et de Mont-Alet, sur la Maronne (Corrèze) qui toutes deux ont été déjà signalées (*cartes* 16 *et* 14) comme alésias démonstratives.

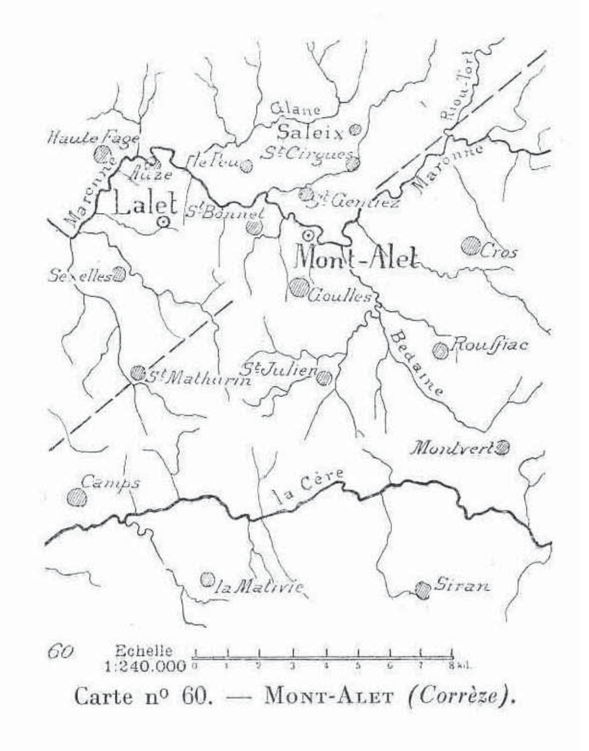
Dans l'alésia de Rocamadour (Lot) que forment les lieux dits *les Alièzes*, et *les Alis* on remarque *Calès*, vaste com-



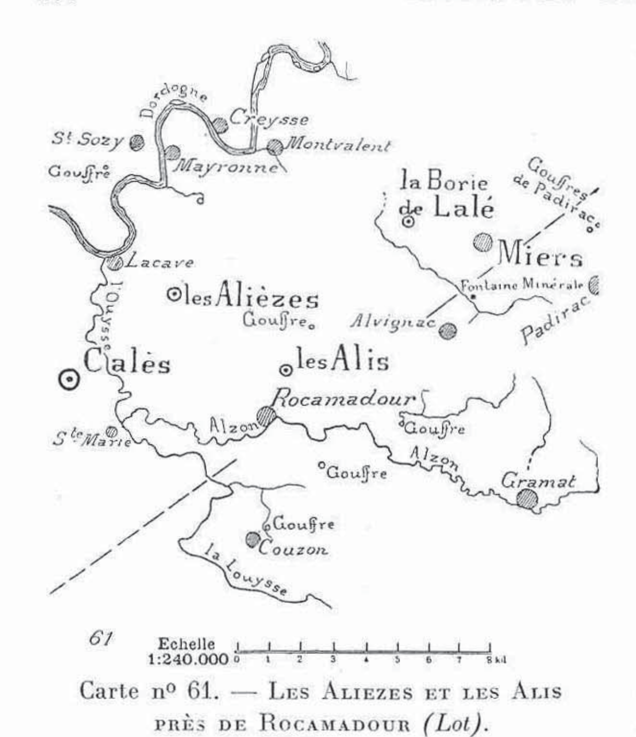

Carte n° 58. — L'ALIGNEMENT TRAVERSE LE CALAIS (*Puy-de-Dôme*).




Carte n° 59. — ALLY (*Cantal*).




Carte n° 60. — MONT-ALET (*Corrèze*).




Carte n° 61. — Les Aliezes et les Alis près de Rocamadour *(Lot)*.

Le *Boudouyssou*, affluent du Lot, arrose cette alésia qui présente tous les indices topographiques et toponymiques propres aux sites alésiens, mais qui ne posséderait point, d'après la cartographie actuelle, de source minérale.

La ligne de direction traverse plus au sud l'alésia de *Alyes* où son existence fut décelée par les lieux dits *Calais* et *Calès*.

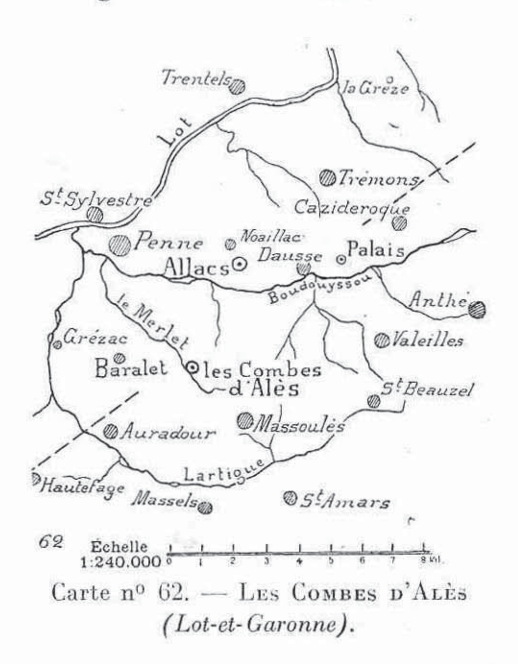
Au delà de Alyes elle est jalonnée par les hameaux de *Ayzieu* et de *Lexis* dans l'alésia de Eauze (anciennement *Elusa*), déjà citée et qui fut une localité fort importante aux temps gallo-romains après avoir été la capitale

mune composée de plusieurs hameaux situés sur la rive gauche de l'Ouysse.

L'agglomération la plus importante de cette commune s'est constituée au nord du territoire communal dont le centre se trouve au hameau de Sainte Marie et qui s'étend, vers le sud, au delà du site que traverse la ligne de direction.

* * *

Au sud-ouest de Rocamadour la ligne passe aux *Combes d'Alès*, hameau de la commune de Massoulès (Lot-et-Garonne), aux abords de laquelle se trouvent le village de *Baralet* et le lieu dit *Palais*.




Carte n° 62. — Les Combes d'Alès *(Lot-et-Garonne)*.

de la tribu aquitaine des Elusates.

* * *

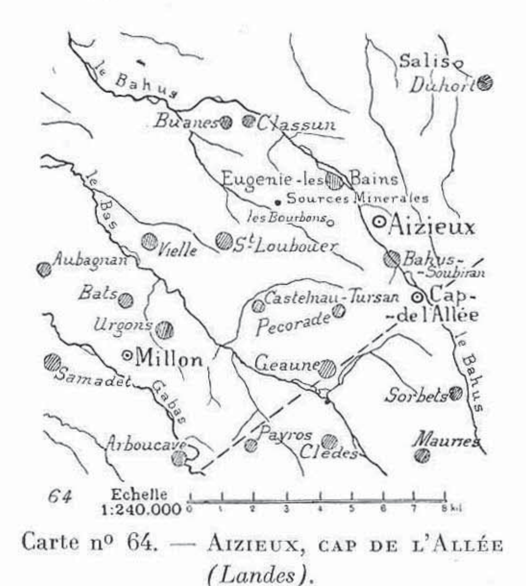
Prolongée vers le sud-ouest, la ligne de direction, avant que de traverser les Pyrénées, est encore jalonnée par la localité dite le *Cap de l'Allée* dans l'alésia qu'identifient les noms de *Millon* et de *Aizieux* que portent deux autres lieux habités.

Le nom de Aizieux, déjà trouvé ailleurs et notamment dans l'alésia d'Eauze est, on le sait, une variante des formes *Aizie*, *Eyzie* et *Ezy*.

Carte n° 63. — EAUZE *(Gers)*.

Le nom de *Cap de l'allée* doit être ici considéré, parce qu'il se trouve dans une alésia, comme provenant, par assimilation verbale, de *Alès*, *Alet* qui ont ailleurs donné non seulement *Lalet* et *l'Alet* mais aussi *Lalé* et *l'Alé*.

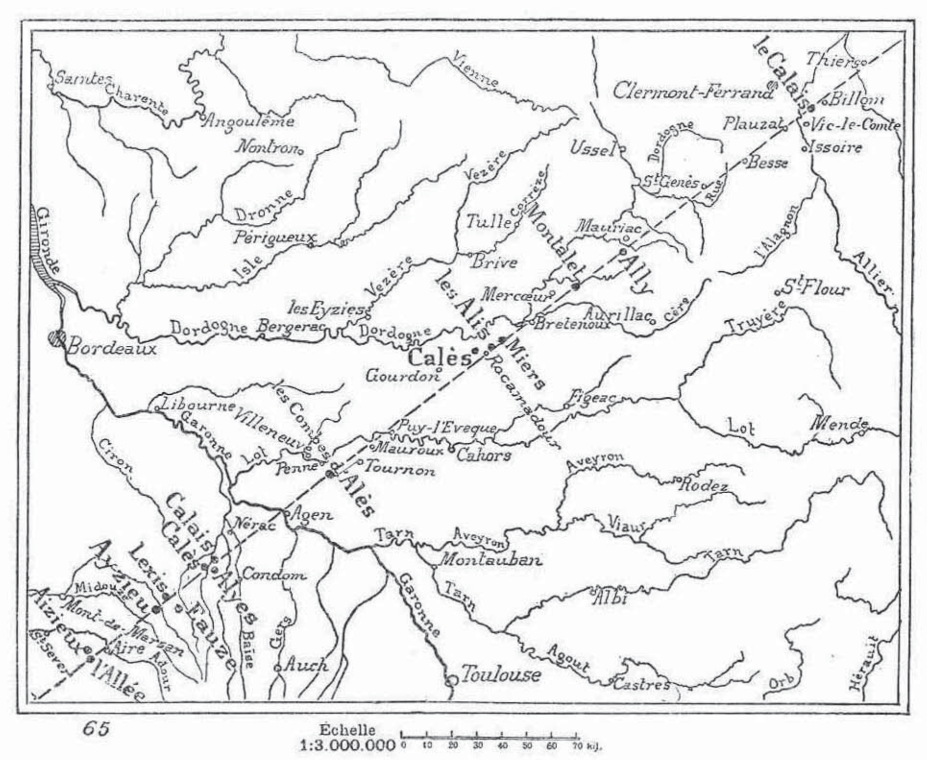
Les sources minérales fort connues d'Eugénie les Bains sont situées aux abords immédiats d'Aizieux.




Carte n° 64. — AIZIEUX, CAP DE L'ALLÉE *(Landes)*.

* * *

Les recherches démontrent ainsi que le cheminement déterminé depuis les Pyrénées jusqu'aux monts d'Auvergne par les jalons que constituent sept alésias et un calais isolé est rigoureusement rectiligne.

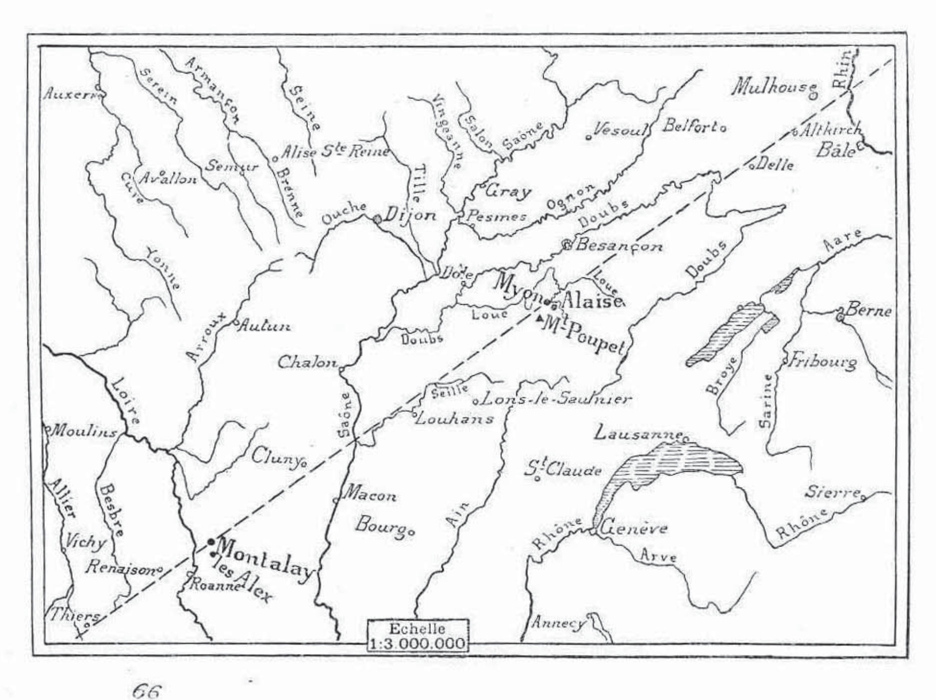



Carte n° 65. — Parcours de l'alignement entre les Pyrénées et l'Auvergne.

Avant de poursuivre il convient, afin d'aider au contrôle, de tracer de nouveau, mais sur une carte géographique, le schéma sur lequel fut tout d'abord indiqué le résultat de ces recherches.

Prolongée, vers le Nord-Est, entre la vallée de la Loire et le Rhin, la ligne est jalonnée par deux alésias, *Montalay* pour Mont-Alay proche de la Loire, déjà décrite (carte 13) et *Alaise* dans le Jura (carte 1). Dans l'alésia d'Alaise elle passe sur une colline qui domine, au sud, le village de *Myon*.

L'alignement ainsi déterminé étant tracé au-delà du Rhin, on constate qu'aucune alésia ne se révèle comme jalon de la ligne de direction dans l'Allemagne du Sud, mais, dans les pays germaniques et slaves, la toponymie ayant gardé peu de traces du passé, ce passé ne peut être reconstitué que lorsque la documentation historique le permet.




66

Carte nº 66. — L'Alignement entre la Loire et le Rhin.

Mailly
St Bonnet-de Cray
St Maurice
Iguerande
Fleury
Popet
St Martin de Lixy
la Noaille
Maizilly
St Pierre
Sornin
St Denis
Loire
Charlieu
St Nizier
Mars
Briennon
Sornin
Montalay
Chandon
Pouilly
Aillant
le Chandonnet
Jarnossin
St Hilaire
Villers
la Bourbe
Jarnosse
Vougy
les Alex
Nandax
Boyer
Loire

67 Echelle 1:240.000 0 1 2 3 4 5 6 7 8 kil

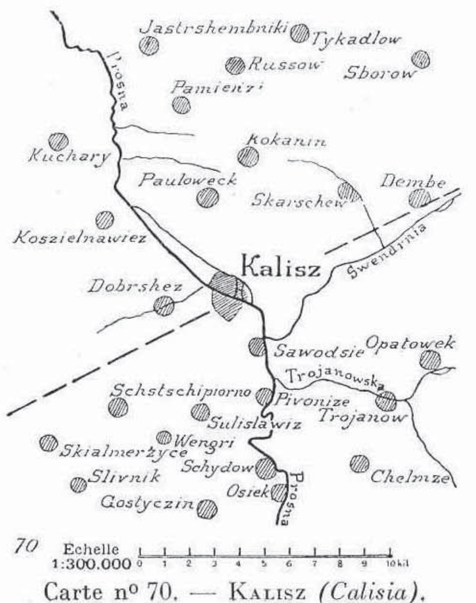
Carte nº 67. — Montalay *(Loire)*.

Quingey
Courcelles
Cademene
Rurey
Palantine
Lavans
Goux
Rouhe
Loue
Cleron
Lombard
Pessans
Amondans
Mesmay
Brères
Pointvillars
Chatillon
Cussey
Lizine
Montfort
Fertans
Samson
Ronchaux
Echay
Malans
Bartherans
Paroy
Doulaize
Amancey
Loue
Chay
Refranche
Coulans
Myon
Lison
Alaise
Rennes
By
Eternoz
Conche ou Todeure
Déservillers
la Chapelle
Saraz
Ivrey
Montmahoux
Nans sous-Ste Anne
le Mont 853 m Poupet
Gevresin
St Thiébaud
Source du Lison
Geraise
le Crouzet
Furieuse
Ste Anne
Clucy
Villeneuve d'Amont
Préfin
Salins
Cernans
Dournon

68 Echelle 1:240.000 0 1 2 3 4 5 6 7 8 kil

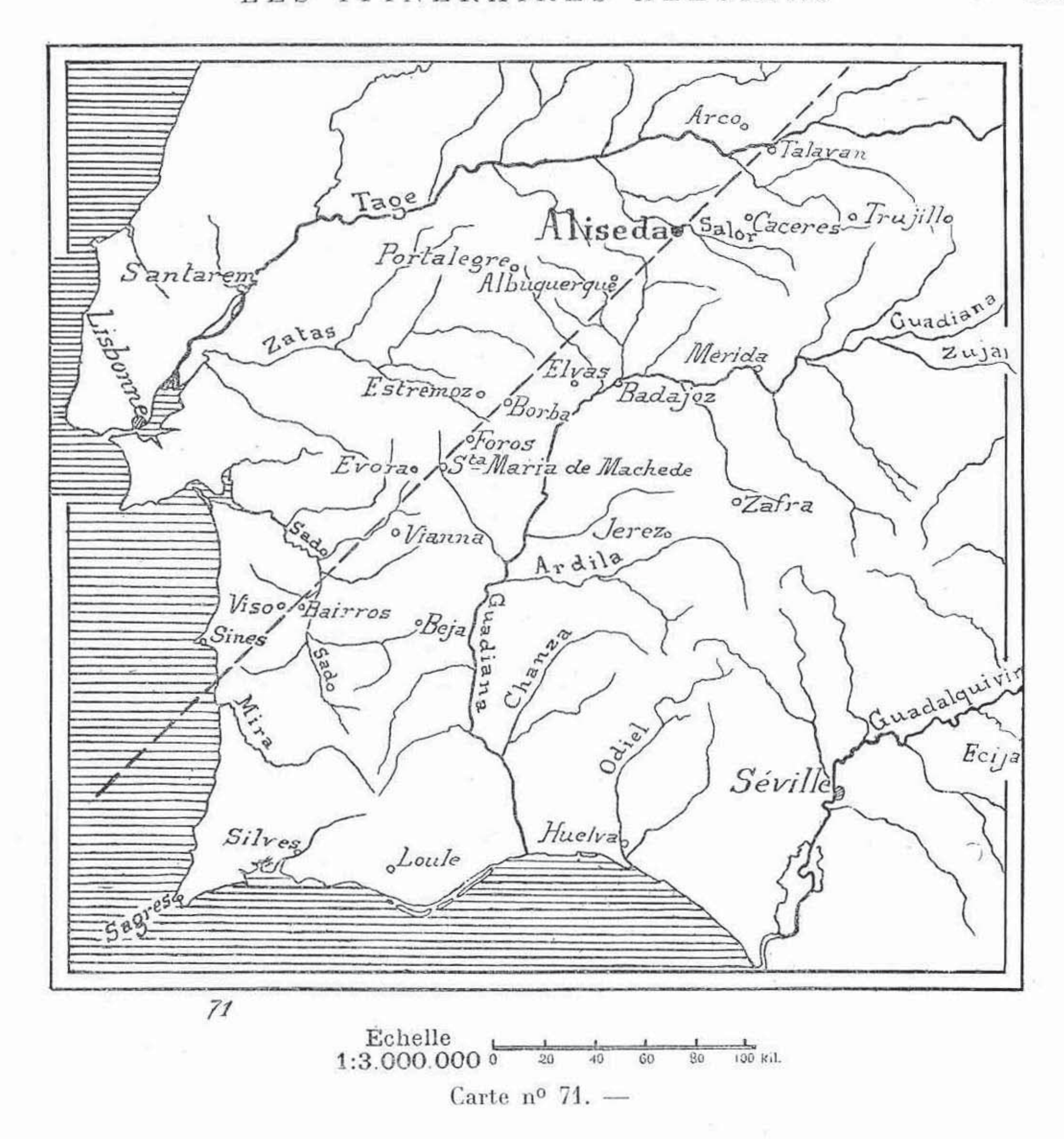
Carte nº 68. — Alaise et Myon *(Doubs)*.

Carte n° 69.
L'ALIGNEMENT
ENTRE L'ELBE ET LA POLOGNE.




Carte n° 70. — KALISZ (*Calisia*).

En Pologne, précisément, la ligne aboutit à *Kalisz* ; ce nom s'il était considéré comme polonais n'offrirait point d'intérêt pour les recherches ; mais Kalisz est la seule ville de ces régions dont le souvenir nous ait été conservé par l'histoire antique ; les Romains la nommaient *Calisia* et c'est




Carte n° 71. —

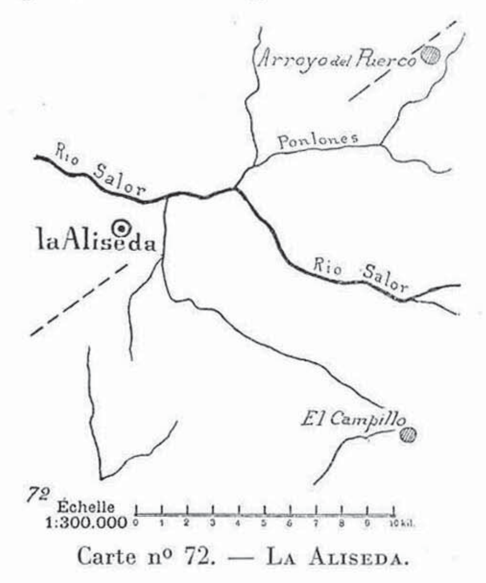
sous ce nom que Ptolémée la cite comme étant la principale ville de la puissante confédération des Suèves.

Si, à son autre extrémité, l'alignement est prolongé vers le sud-ouest, il traverse la péninsule hispanique pour aboutir à l'Atlantique. Il est jalonné par l'alésia de la *Aliseda*.

La Aliseda est une petite bourgade de la province de Cacarès située sur les rives du rio Salor, affluent de la rive gauche du Tage.

L'incomplète documentation des cartes géographiques espagnoles ne révèle point d'autre lieu alésien dans ses environs.

Cet alignement de lieux alésiens constaté d'abord, pour les longues distances, sur les cartes planes dressées selon le système de projections azimuthales ou orthographiques a été ensuite contrôlé sur la sphère même ; son parcours reste rigoureusement rectiligne ; il mesure de l'Atlantique à Kalisz deux mille cinq cents kilomètres de longueur et il est jalonné par douze lieux alésiens, dix alésias et deux Calais.



Carte n° 72. — La Aliseda.

Le nombre de ces jalons fut évidemment beaucoup plus élevé et ceux qui subsistent doivent être considérés comme le sont les substructions et les colonnes éparses d'un temple ruiné dont elles permettent de reconstituer le plan primitif.

En constatant notamment qu'aucune alésia n'apparaît sur les cartes entre le Rhin et l'Oder, il faut rappeler aussi que très fréquemment les Germains ont eu le souci d'imposer des noms nouveaux aux localités placés sous leur domination. C'est ainsi qu'en août 1914 Kalisz, alors située en Pologne russe, ayant été occupée par les armées allemandes, reçut immédiatement le nom de *Gross-Garten*. Si cette germanisation avait été réalisée au Moyen Age il serait aujourd'hui impossible de retrouver l'exact emplacement de l'antique *Calisia*.

*
* *

La ligne dont l'existence vient d'être vérifiée pourrait être unique ; il en serait ainsi, par exemple, si sa création n'avait été due qu'à la volonté qu'auraient eue ses créateurs de déterminer le plus long parcours qu'il soit possible d'effectuer en Europe dans les limites de la vaste région où la civilisation préhistorique évoluait suivant un rythme uniforme. Mais cette hypothèse, qui

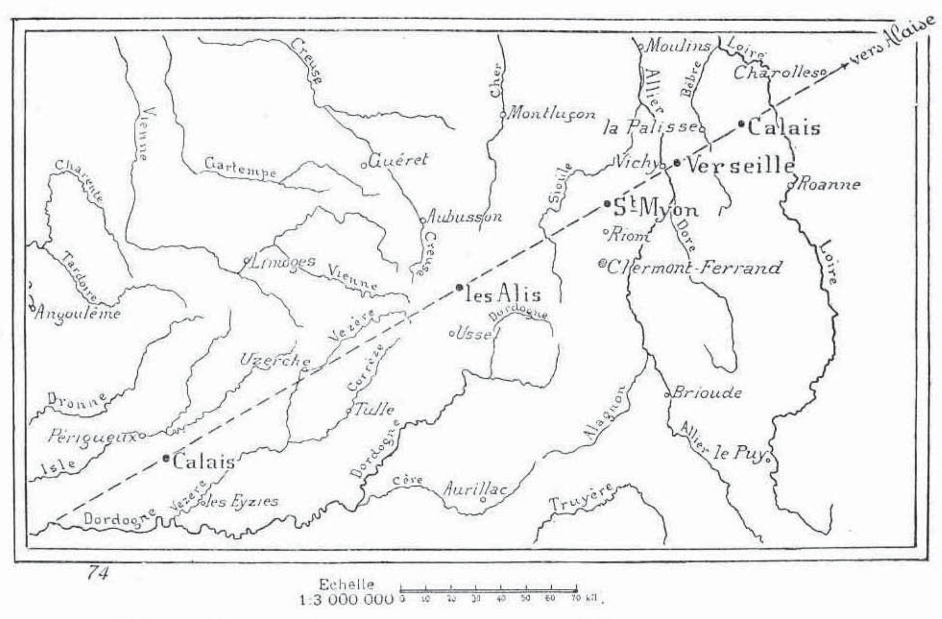
réduirait à un fait isolé et par conséquent dépourvu d'intérêt le résultat des recherches, ne saurait être envisagée car d'autres Calais et d'autres Versailles qui subsistent en dehors des alésias semblent indiquer d'autres « chemins » géodésiques analogues au premier.




Carte n° 73. — Carte générale de la ligne géodésique marquée par un alignement de lieux alésiens.

Et précisément, aux abords immédiats de la première ligne un second alignement apparaît : jalonné tout d'abord par un lieu dit *Calais* situé à quelque distance au sud de Périgueux, il est repéré au nord d'Ussel par « l'alésia » des *Alis*, par *Saint-Myon* au nord de Riom, par *Verseille*, proche de Vichy, et,

enfin, par un autre *Calais* près de Sail-les-Bains, entre la Palisse et Charolles, dans la vallée de la Loire.




Carte n° 74. — Un deuxième alignement se révèle non loin du premier.

Ce deuxième alignement traverse plus loin l'alésia d'Alaise dans laquelle il s'inscrit, non pas à Myon, comme le premier, mais au Mont Poupet.

Deux autres encore, fragmentairement déterminés, présentent la même orientation ; comme le précédent ils convergent au Mont Poupet dans l'alésia d'Alaise.

Cette constatation est particulièrement précieuse, car elle permet d'envisager le plan suivant lequel étaient tracées les lignes de direction recherchées, comme un système de lignes radiantes disposées autour d'un centre commun, hypothèse qui concorde pleinement avec ce que l'on sait de l'usage qu'ont fait les anciens de *roses des vents*.

Les Grecs, comme les Phéniciens et comme plus tard les Romains, employaient communément pour guides de leurs itinéraires des roses des vents qui, d'un point géographique pris pour centre, indiquaient la situation

occupée par les différentes villes ou régions relativement à ce point. Chaque « rose » comprenait, selon le soin avec lequel elle avait été dressée, huit, douze ou vingt-quatre lignes de direction, géométriquement déterminées et que l'on nommait des « vents ».

Les roses des vents étaient mobiles et s'appliquaient aux « portulans » dont faisaient usage les navigateurs, mais elles pouvaient être fixes et fondées dans le sol même du lieu considéré comme leur centre. C'est ainsi qu'à Athènes se dresse encore de nos jours une *Tour des Vents*, petit monument octogonal qui fut édifié sous le principat de Périclès et dont les huit pans sont orientés sur les points cardinaux de l'horizon et sur les points intermédiaires.

La Rose des Vents à vingt-quatre directions, qui divisait l'horizon en vingt-quatre parties égales de quinze degrés chacune, resta en usage longtemps après l'invention de la boussole. Elle fut reproduite sur les cartes dressées aux seizième et dix-septième siècles par Bouguereau, Marcator et Hansius, qui la jugeaient indispensable autant que les indications relatives aux latitudes.

Les lignes des roses des vents en usage dans l'antiquité sont en résumé comparables à celles dont l'existence semble se révéler ; elles n'en différaient que parce qu'elles étaient destinées à indiquer aux habitants d'une cité la direction de pays éloignés alors que les lignes de la « rose » alésienne auraient orienté les voyageurs épars sur une vaste région vers un point central choisi pour but. Mais le principe des itinéraires est le même.

L'existence des jalons alésiens s'explique par le fait que leurs fondateurs ne pouvant confier à des tablettes écrites leurs notices géographiques avaient dû imaginer une méthode qui fixait au sol les repères propres à guider les voyageurs.

Plusieurs hypothèses peuvent être formulées pour ce qui concerne le choix du centre de convergence : le point pris pour centre avait été imposé soit parce qu'il jouissait d'une certaine suprématie religieuse ou politique, soit, plus simplement, parce qu'il était le lieu d'origine des créateurs du système d'orientation, soit, enfin, parce qu'il constituait déjà le centre géométrique de régions unies par une même civilisation.

Mais l'examen de ces hypothèses doit être retardé jusqu'à ce que la rose des vents dont les lignes déjà découvertes font pressentir l'existence, ait été complétée et soumise à de minutieuses vérifications.

* * *

Tout d'abord il était nécessaire de vérifier si des coïncidences dues au hasard suffiraient à expliquer l'alignement de certains noms de lieu. Cet




Carte n° 75. — La position du port de Calais par rapport a l'alignement de Kalisz-la-Aliseda.

examen, fort aisé, permit de constater qu'aucune ligne droite ne peut être déterminée sur la carte par des lieux portant le même nom, si fréquemment que ce nom soit employé en Europe. Il en est ainsi, notamment pour les noms formés à l'aide des mots « bourg » ou « ville » et des mots « mont » ou « berg » qui sont plus nombreux encore que les noms alésiens. On en trouve parfois

trois, rarement quatre, il n'en a jamais été trouvé cinq qui soient, sur le sol de l'Europe, disposés en ligne droite. Mais, surtout, les fragments d'alignement ainsi obtenus ne sont jamais systématiquement orientés.

Il était, d'autre part, indispensable de vérifier si le point où semblent converger les lignes de direction déjà déterminées constitue réellement le centre d'une rose des vents. Il fallait donc rechercher si d'autres lignes s'ajoutant aux premières donnent à la rosace ébauchée une figure plus démonstrative.

Or, précisément, si l'on trace sur une carte à grande échelle la ligne complètement reconstituée qui va de la Aliseda, en Espagne, à Kalisz *(Calisia)* en Pologne, un nom sollicite tout d'abord l'attention, c'est celui de Calais, le grand port français, le seul *Calais* qui, de nos jours, soit connu de tous les Européens. Il apparaît immédiatement comme pouvant être le repère d'un nouvel alignement qui serait à peu près perpendiculaire au premier.

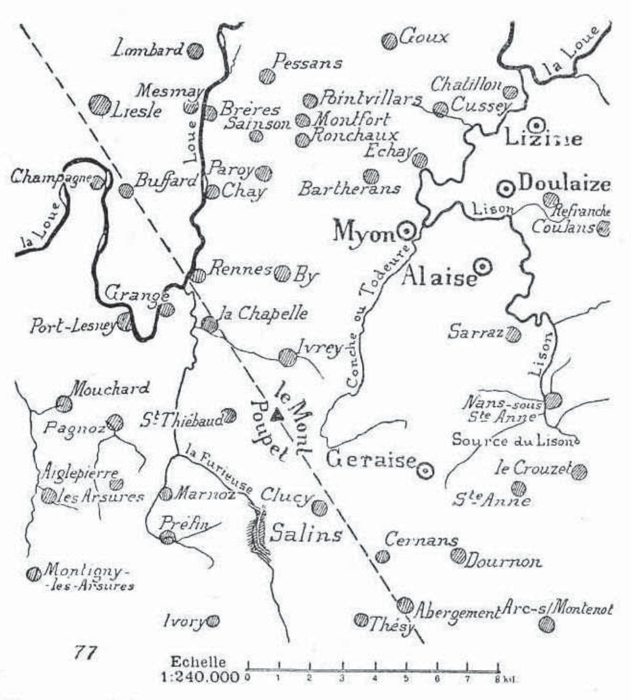



Carte nº 76. — Le deuxième alignement partiellement déterminé entre la Dordogne et la Loire traverse l'alésia d'Alaise et s'inscrit au Mont-Poupet.

Cet itinéraire peut, de nos jours encore, être reconstitué car les noms de plusieurs des lieux alésiens, par lesquels il était jalonné, ont subsisté à peine altérés par les flexions où les contractions légères que le temps leur fit subir. Rigoureusement rectiligne il est déterminé de Calais à Alaise par les alésias de *Aizecourt* près de Péronne (Somme), de *Anizy-le-Château* près de Laon (Aisne), de *Olizy* près de Reims (Marne), de *Aizanville* près de Chaumont (Haute-Marne), puis il traverse l'alésia d'Alaise.

On doit rappeler que si le premier alignement (la Aliseda-Kalisz), qui traverse, lui aussi, l'alésia d'Alaise, s'inscrit à Myon dans le site de cette alésia, c'est par le sommet du Mont Poupet que passe la deuxième ligne partiellement déterminée entre la Dordogne et la Loire *(Carte 76)*.

Or c'est exactement au même point, c'est-à-dire au sommet du Mont Poupet que passe, elle aussi, la ligne qui, depuis Calais, est tracée sur la carte en suivant la direction imposée par les sites alésiens qui la jalonnent.




Carte n° 77. — LE NOUVEL ALIGNEMENT TRAVERSE AU MONT-POUPET L'ALÉSIA D'ALAISE.

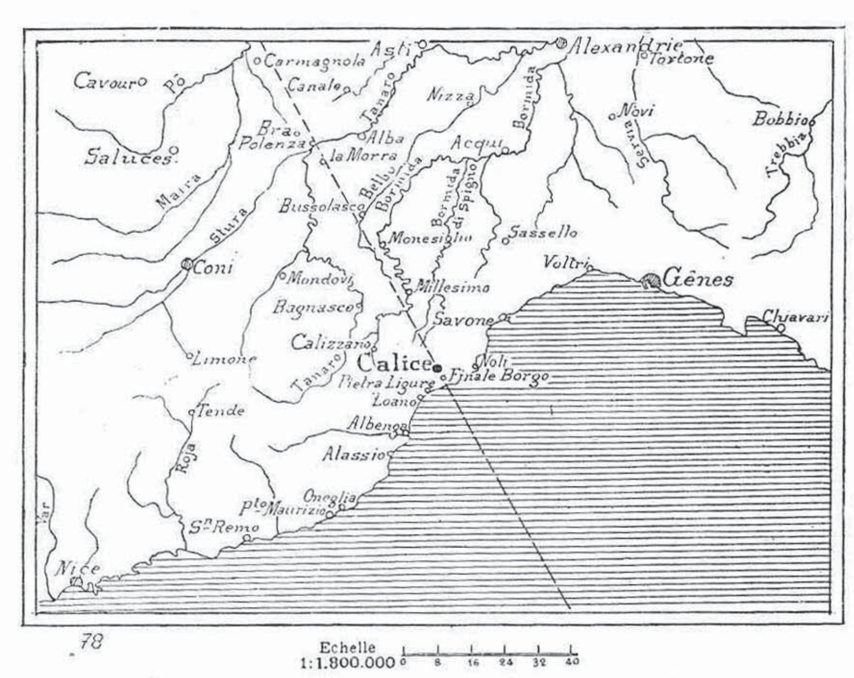
Prolongé au delà d'Alaise, le troisième alignement est encore repéré au delà des Alpes par l'alésia de *Lésina-Alasio*, près de Turin. Il atteint la Méditerranée un peu au sud de Savone, en un point où se trouvent les trois villages qui forment l'agglomération de Finale et qui portent les noms de Finale-Pia, de Finale-Borge et de Finale-Marina. *Finale* est un vocable hérité de la géographie latine ; dans le lieu qu'il désigne passait la frontière fixée par Rome à la Ligurie lorsqu'elle fut incorporée à l'Empire.

Mais près de Finale la carte de l'Etat-Major italien révèle l'existence d'une autre localité. Et cette localité qui se trouve ainsi à l'extrémité sud de la ligne dont, au nord, le point de départ est *Calais*, cette localité se nomme *Calice*...

Cette constatation, émouvante par la majesté des souvenirs miraculeusement conservés qu'elle fait revivre après cinquante siècles, est plus émouvante encore par la force probante qu'elle donne aux investigations entreprises.

A environ un kilomètre à l'ouest de Calice se trouve le village de *Eze* dont le nom confirme l'existence d'une alésia dans ce site.

A deux kilomètres au nord-est, près du village de Orco-Feglino les rochers de la montagne ont gardé le souvenir des âges préhistoriques : sur leurs parois apparaissent encore des images dessinées au trait incisé qui datent soit de la plus ancienne époque du Bronze, soit même de l'Age de la Pierre Polie.

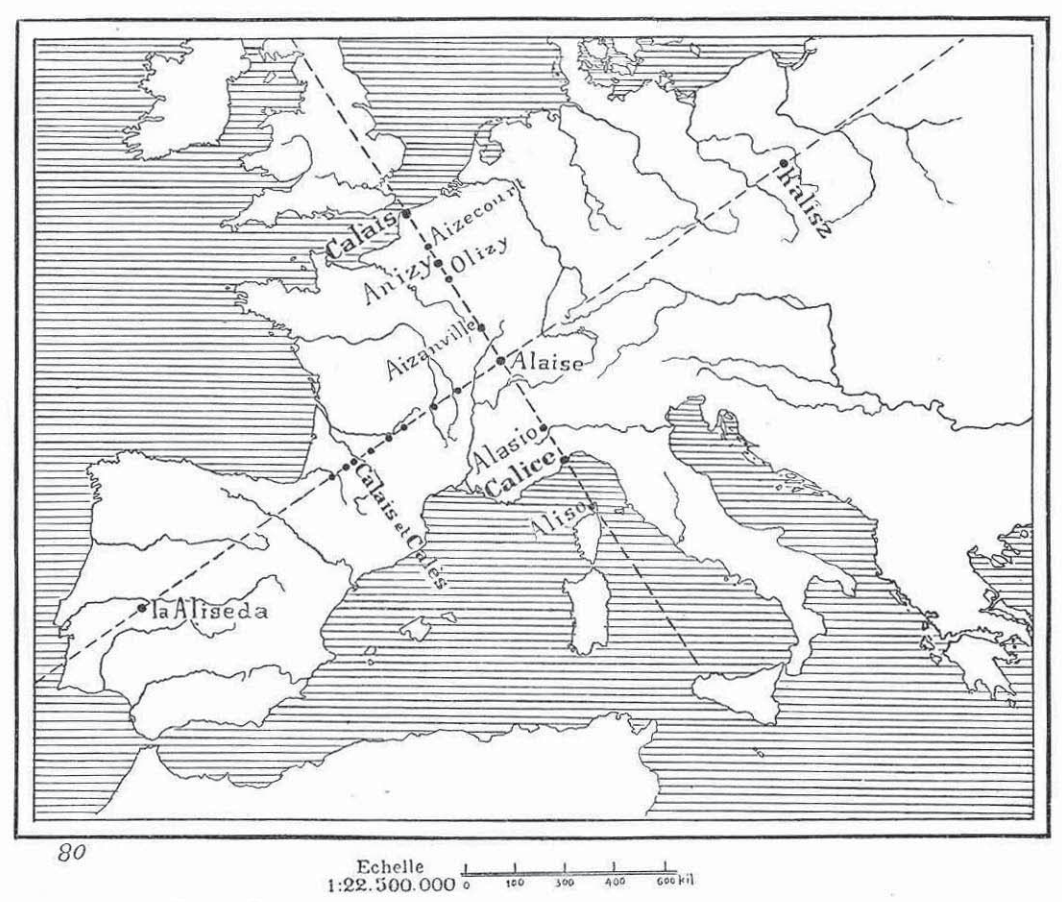



Carte nº 78. — Le nouvel alignement jalonné par *Calice* aboutit a la Méditerranée.

Carte nº 79. — Calice, Ligure, Eze et leurs abords.

La ligne Calais-Calice, prolongée vers le sud, aboutit, en Corse, au petit port de *Aliso*. Ce nouveau jalon de la ligne qui, repérée par des lieux alésiens, traverse la France, est inattendu car le bras de mer qui sépare la Corse du continent mesure cent cinquante kilomètres de largeur ; mais les montagnes qui avoisinent Calice et celles qui sont proches d'Aliso ont plusieurs centaines de mètres d'altitude et si le cap Corse

est, le jour, rarement visible des hauteurs de Calice, les feux allumés la nuit sont, au contraire, perceptibles de l'un et l'autre site. La vitesse de la propagation de la lumière fut d'ailleurs, on le sait, déterminée dans cette région même, vers 1850, par Fizeau, à l'aide de miroirs tournants qui réfléchissaient des feux allumés sur la côte de Ligurie et sur la côte de Corse.

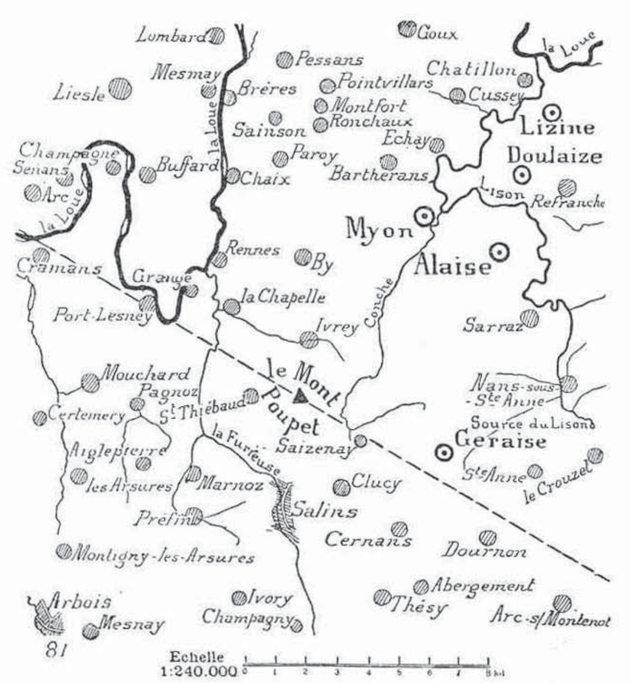



Carte n° 80. — Les deux lignes de la Aliseda-Kalisz et de Calais-Calice.

Le repère d'Aliso doit donc spécialement retenir l'attention car il constitue un indice certain du moyen qui fut employé pour établir les jalons des pistes alésiennes sur des parcours rigoureusement rectilignes : c'est, ainsi d'ailleurs qu'eussent suffi à l'indiquer le bon sens et d'innombrables expériences moins savantes que celle de Fizeau, c'est à l'aide de signaux lumineux nocturnes,

c'est-à-dire par le plus ancien et le plus simple mode de signalisation connu, que furent repérées ces lignes.

L'exactitude de l'hypothèse examinée se trouve donc démontrée par des constatations qu'il était impossible de prévoir aussi probantes : deux lignes qui, toutes deux, traversent l'alésia d'Alaise et sont parfaitement droites, peuvent, de nos jours encore, être reconstituées grâce aux lieux alésiens qui les jalonnaient et dont les noms, comme la plupart d'ailleurs de ceux que portent les lieux habités, ont résisté à l'usure des siècles.

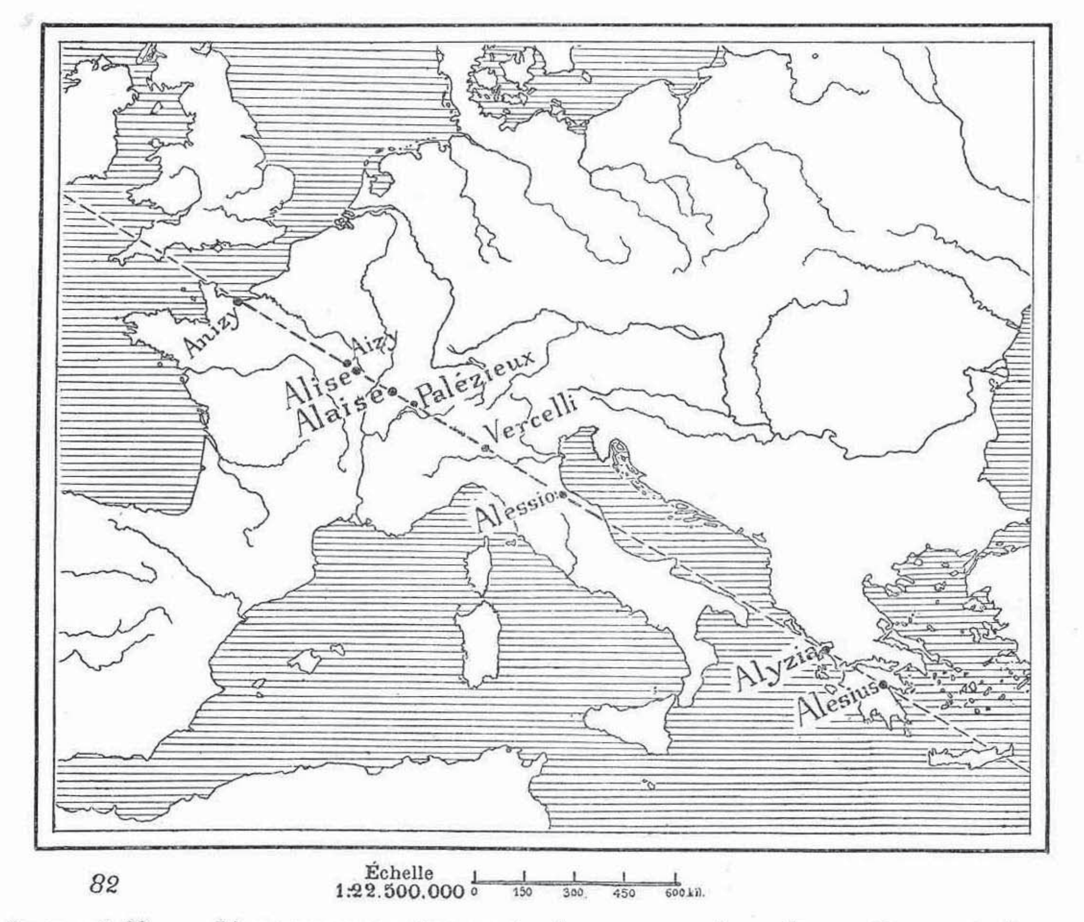



Carte n° 81. — L'alignement des alésias d'Alise-Sainte-Reine, Alaise, Alyzia est repéré dans l'alésia d'Alaise par le Mont-Poupet.

La reconstitution d'une autre ligne renforcera encore le résultat des premières recherches : choisissant, parmi les alésias qui ont été d'abord identifiées, Alise-Sainte-Reine (anciennement *Alisia*), à laquelle les circonstances ont assuré une particulière renommée et la reliant par une ligne droite à Alaise, nous constatons que cette ligne, prolongée au delà d'Alise-Sainte-Reine, vers le nord-ouest, est jalonnée par *Aizy* près de Montbard (Côte-d'Or) et par *Anizy* près de Caen (Calvados) ; son tracé n'est, en Angleterre, repéré par aucun lieu qui ait de nos jours conservé un nom alésien. Etant dans l'alésia d'Alaise inscrite exactement au Mont Poupet et prolongée vers le sud-est elle traverse : en Suisse l'Alésia de Palézieux-l'Alliaz ; en Italie, *Verceil* ou plutôt *Vercelli*, forme italienne de *Versailles*, et l'alésia de *Alessio* très proche de la petite république de Saint-Marin. Elle franchit l'Adriatique entre Brindisi et l'île de Corfou et atteint la Grèce à *Alyzia* que dominent les Monts Mitzouki

dont l'altitude atteint 1.200 mètres et qui surplombent directement la côte ; au delà d'Alyzia, elle est encore jalonnée par le Mont *Alésius* près de Mantinée.

La ligne, rigoureusement droite comme les précédentes, est donc jalonnée par neuf alésias ou lieux alésiens.




Carte n° 82. — L'alignement déterminé d'abord par Alise-Sainte-Reine et Alaise se prolonge, a travers l'Europe, de la Manche a la Mer Egée.

Cette dernière vérification a permis de continuer méthodiquement les recherches dont certains éléments se trouvaient si évidemment reconstitués.

Et ces recherches ont donné des résultats qui se résument ainsi :

1° *Vingt-huit lignes de direction, au total, convergeaient vers Alaise* ;

2° *Ces vingt-huit lignes dont le réseau s'étendait sur toute l'Europe Occiden-*

*tale appartenaient à deux systèmes d'orientation différents qui comportaient, le premier vingt-quatre lignes et le second quatre lignes seulement.*

*
* *

Les vingt-quatre lignes qui composent le premier des deux systèmes géodésiques n'ont aucune relation avec l'astronomie. Si on les classe dans un ordre tel que la ligne la plus proche de la méridienne soit considérée comme la première, la ligne *Calais-Calice-l'Aliso* sera la cinquième, la ligne *Anizy-Alise-Sainte-Reine-Alyzia* sera la neuvième, la ligne dont une amorce a été précédemment indiquée entre *Calais*, près de Périgueux, et *Alaise* sera la seizième, (Voir à l'Atlas les cartes relatives à chacune des vingt-quatre-lignes.)

*
* *

Si aucune des vingt-quatre lignes qui composent le premier système de direction n'est astronomiquement orientée, il n'en est pas de même pour les quatre lignes, qui composent le second système. Celui-ci est fondé sur les positions qu'occupe le soleil dans le ciel tous les jours à midi et, selon les saisons, à son lever et à son coucher : deux des quatre lignes, la *méridienne* et l'*équinoxale* sont réciproquement perpendiculaires alors que les deux autres qui sont orientées vers le soleil aux solstices d'hiver et d'été, forment avec la méridienne un angle qui varie selon la latitude du lieu où les visées sont faites car, la terre étant inclinée sur son axe, ses différentes zones, de l'Equateur au Pôle, ne sont pas situées à une distance constante du soleil. Alors que, sous l'Équateur, le soleil, de mars à septembre, est toujours dans le nord du ciel, que de septembre à mars il est toujours au sud et que les journées sont à peu près, toute l'année, égales en durée, en Europe les journées sont plus longues l'été et plus courtes l'hiver, le soleil parcourant au-dessus de chaque zone des trajets de longueurs très différentes.

Ces variations devaient évidemment frapper les hommes dont l'existence était rigoureusement réglée par le cours des saisons et qui, pour cette raison, vouaient un culte impulsif au soleil. Tous les Européens fêtaient en juin la plus longue journée de l'année et célébraient le renouveau en décembre, qui voit le terme des journées les plus courtes.

Ils savaient aussi que la longueur des journées d'été augmente à mesure que l'on se rapproche du Pôle Nord. Les Grecs disaient ainsi que la Grèce

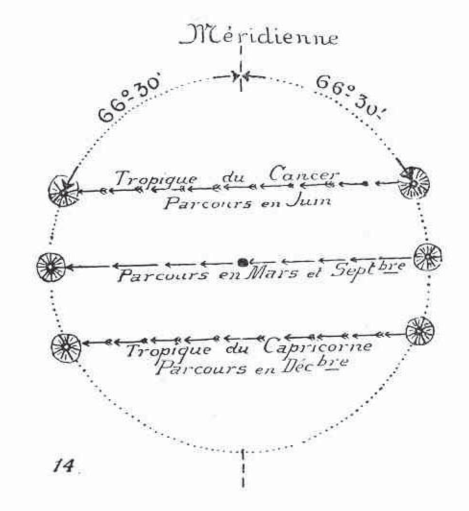



Figure 1. — Les parcours du soleil a l'horizon d'un lieu situé sous l'Equateur.

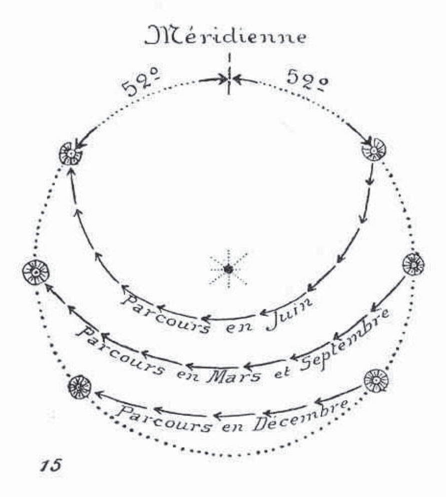



Figure 2. — Les parcours du soleil a l'horizon de Paris.

est située sous le climat où les jours les plus longs sont de quatorze heures et Prytannis (la Grande-Bretagne) sous le climat où les grands jours sont de dix-sept heures.

Figure 3. — La rose solsticiale des vents a Paris.

Ils avaient, d'autre part, institué une rose des vents dont les quatre lignes étaient orientées vers les diverses positions du soleil. Cette rose était même, ainsi que le dit Strabon *(Géographie,* livre Ier), considérée comme étant la plus ancienne par Posidonios et Bion l'Astronome qui vivaient deux siècles avant notre ère.

De nos jours on donne le nom d'*azimuth*, emprunté aux

Arabes, aux angles que forme le soleil avec la méridienne ; les azimuths du soleil levant d'hiver et du soleil levant d'été étant symétriques, les roses des vents qu'ils déterminent sont géométriques. Sous l'Equateur l'azimuth du soleil levant d'été est de 66° 30, sous lè ciel de Paris il est de 52°.

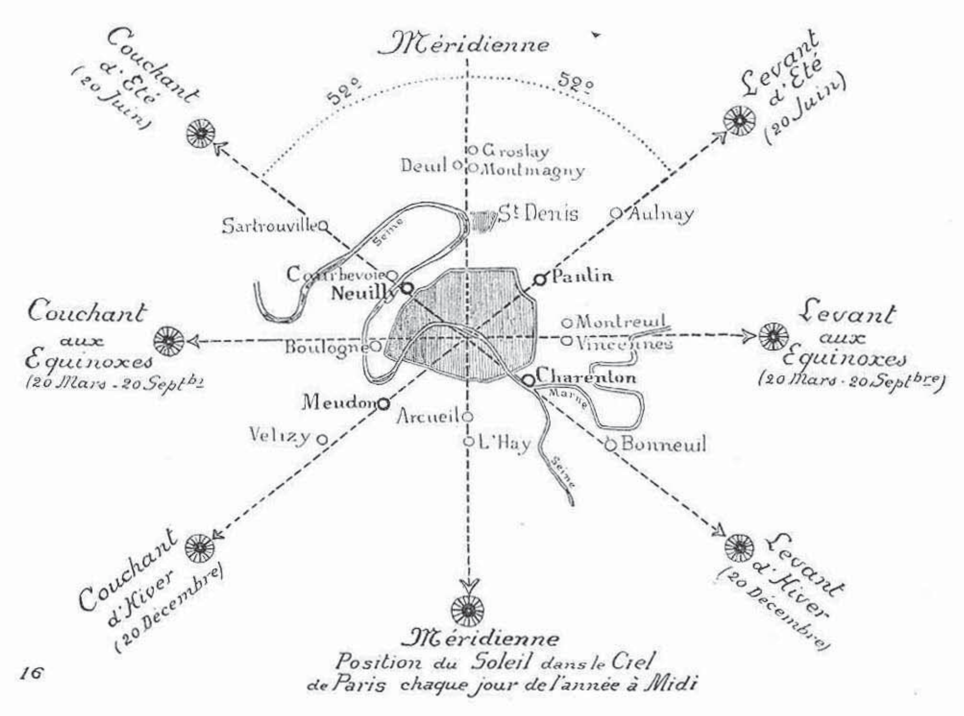



Figure 4. — La rose solsticiale des vents reportée sur le sol a l'horizon de Paris.

Sur le sol la rose solsticiale des vents peut être aisément établie. Les rares Parisiens du centre de la capitale que de nos jours ces choses intéressent, voient en juin le soleil se lever sur Pantin et se coucher sur l'Arc de Triomphe et sur Neuilly ; à Noël ils le voient se lever sur Charenton et se coucher sur Meudon.

Si nous employions encore le vocabulaire des cosmographes anciens, nous dirions que l'Allemagne est, par rapport à Paris, sous le « vent » du levant d'été et l'Italie sous le vent du levant d'hiver, la Grande-Bretagne étant située sous le « vent » du couchant d'été et le golfe de Gascogne sous le vent du couchant d'hiver.

L'alésia d'Alaise est située sous le 47° de latitude. A cette latitude les azimuths solsticiaux sont de cinquante-quatre degrés en été et de cent vingt-six degrés en hiver.

La première ligne de direction alésienne qui fut déterminée, celle de la Aliseda-Kalisz, différait des vingt-quatre autres lignes que les recherches firent ensuite apparaître en ce que le trajet que lui imposaient les lieux alésiens qui la jalonnaient la faisait, dans l'alésia d'Alaise, s'inscrire, non pas au Mont Poupet, mais à sept kilomètres au nord, près de Myon.

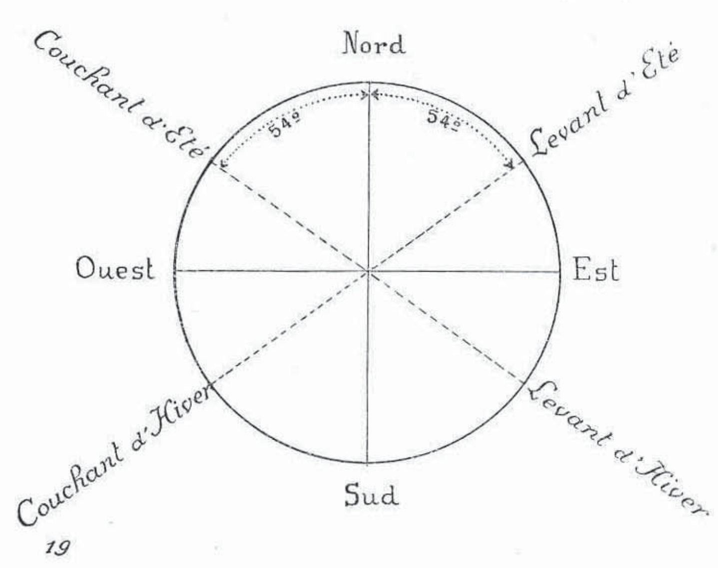


Figure 5. — La rose solsticiale des vents a Alaise.

Cette circonstance contraria les recherches jusqu'au moment où elles aboutirent à la découverte d'une autre ligne symétriquement opposée à celle de la Aliseda-Kalisz et qui, elle aussi, s'inscrit non pas au Mont Poupet, mais près de Myon où elle recoupe la première.

L'existence de ces deux lignes eût été inexplicable si l'Histoire n'avait pas enregistré l'usage que firent les anciens de la rose solsticiale des vents.

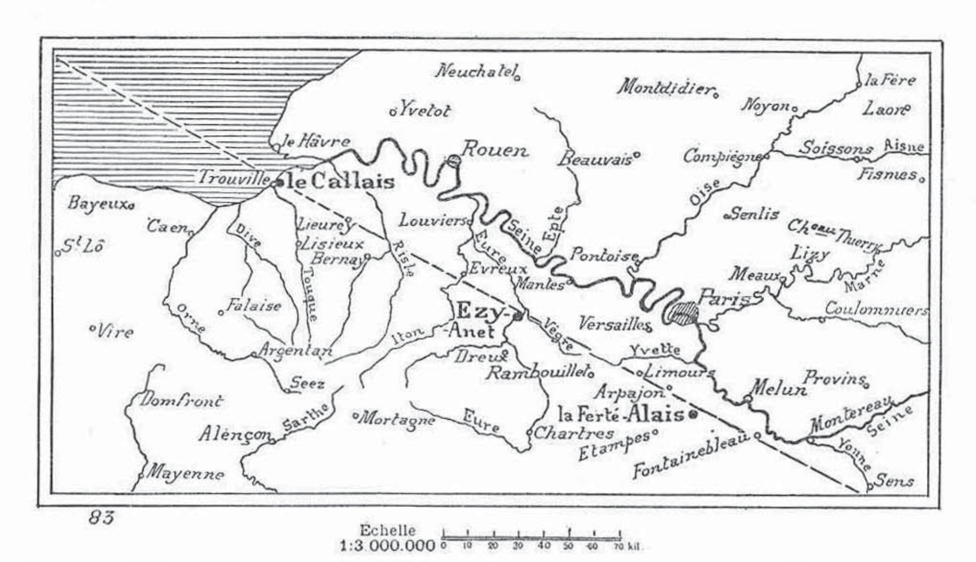
Parmi les hypothèses qui pouvaient être envisagées, l'hypothèse que d'autres Européens avaient, avant les Grecs, et sous l'influence des mêmes impulsions mi-savantes et mi-religieuses, créé une rose des vents semblable pouvait être envisagée.

Or la ligne de la Aliseda à Kalisz fait exactement avec la méridienne de Myon un angle de 55°. L'azimuth du soleil levant étant à Myon de 54°, cette ligne est donc, avec une différence de un degré, orientée sur cet azimuth. Cette différence peut s'expliquer par une erreur d'observation due aux phéno-

mènes de réfraction qui ont pour effet de déplacer légèrement la position apparente du soleil sur l'horizon, erreur dont les savants modernes, aidés par la perfection des instruments qu'ils emploient, tiennent compte dans leurs calculs. Elle peut s'expliquer aussi par une variation de l'inclinaison de la terre sur son axe.

L'inclinaison de l'écliptique était, au temps d'Hipparque, deux siècles avant Jésus-Christ, de 23° 51' ; elle n'était plus, sous Louis XIV, que de 23° 30' ; elle n'est plus aujourd'hui que de 23° 27' ; elles diminuera encore pour augmenter de nouveau, mais les limites de ce mouvement d'oscillation ne sont point actuellement déterminées. Si elles l'étaient, il deviendrait possible, après la correction des erreurs de réfraction, d'établir exactement la date à laquelle furent établies les deux lignes solsticiales.

La seconde ligne solsticiale est repérée en France près de Trouville, c'est-à-dire sur les bords mêmes de la Manche, par le lieu dit *le Callais*. De ce point



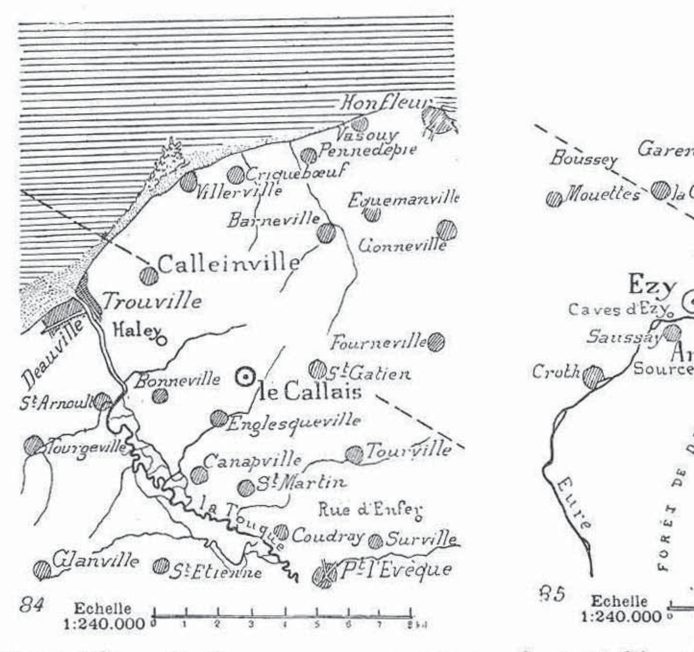

Carte n° 83. — Parcours de la seconde ligne solsticiale de l'embouchure de la Seine a la vallée de l'Yonne.

sa direction vers Alaise est ensuite indiquée par les « alésias » de *Esy-Anet* et de la *Ferté-Alais*.

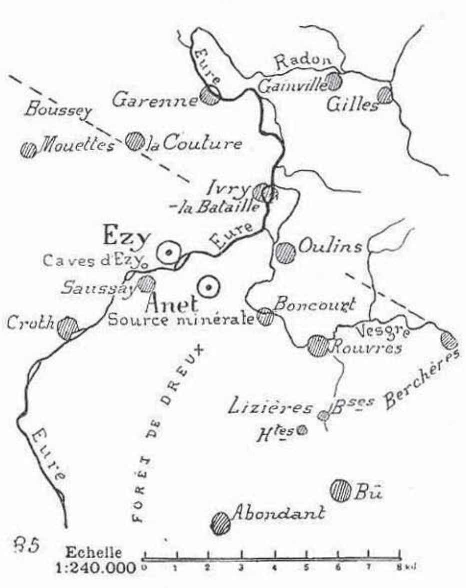
*Le Callais* est située sur la commune d'Englesqueville (Calvados) entre Trouville et Honfleur.

Une station néolithique a été découverte à Pennedepie, près de Honfleur, à sept kilomètres au nord de le Callais.

L'Alésia de *Anet-Ezy* a été décrite déjà.




Carte n° 84. — Le Callais sur la seconde ligne solsticiale.




Carte n° 85. — L' « Alésia » de Anet-Ezy sur la seconde ligne solsticiale.

La petite ville de la *Ferté-Alais* fut au Moyen Age pourvue de défenses fortifiées qui sont rappelées par le qualificatif de « Ferté » qu'elle a depuis conservé. Son nom fut parfois écrit *Ferté-Aleth.* Une source minérale, aujourd'hui inexploitée, existe à *Dhuison,* dont le nom, en langue celtique, signifie « fontaine ».

Cependant, l'agglomération de la Ferté étant située à cinq kilomètres au sud de la ligne alésienne qu'elle devrait jalonner, il y a lieu de présumer soit que cette localité est une alésia irrégulière, soit qu'elle formait l'extrémité sud d'un canton alésien dont le centre était plus au nord, mais dont la toponymie ancienne s'est effacée, au moins sur les cartes.

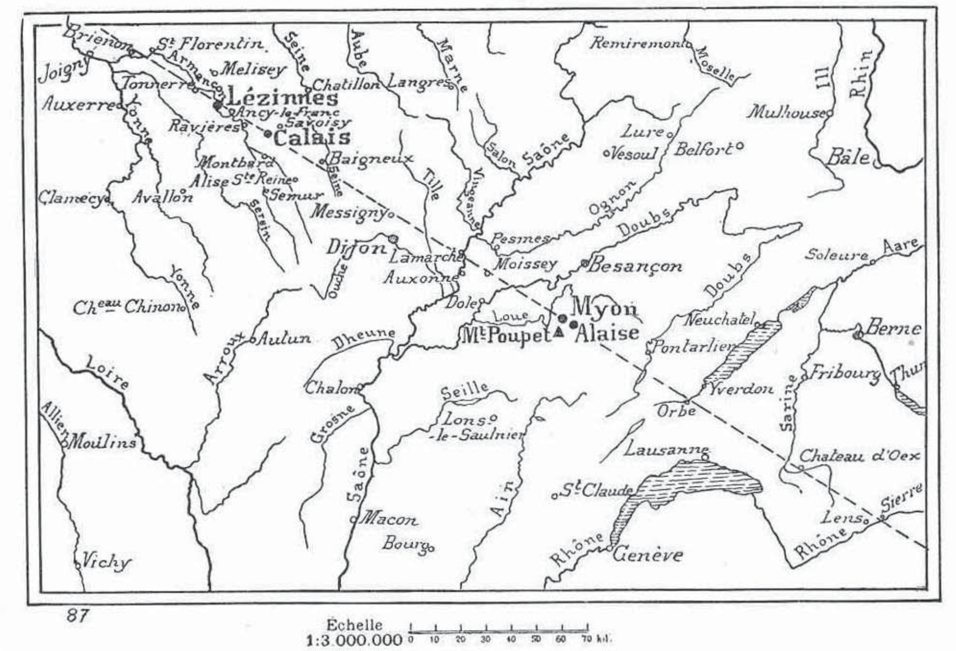
A Boutigny, non loin de Dhuison, une station de l'Age du Bronze a été découverte et sur des rochers de grès dur, entre Dhuison et Boutigny, on remarque encore des gravures rupestres qui reproduisent des signes analogues, semble-t-il, à certains caractères d'écriture, jusqu'ici restés intraduisibles, qui ont été découverts dans les îles de Crète et de Chypre.

De la vallée de l'Yonne à celle du Haut-Rhône, la ligne solsticiale est jalonnée par l'alésia de Lézinnes, près de Tonnerre, puis, à environ vingt-cinq kilomètres vers l'Est, par un Calais isolé et enfin par l'alésia d'Alaise.

L'alésia de *Lézinnes* est située dans une boucle de l'Armançon, au sud-est de



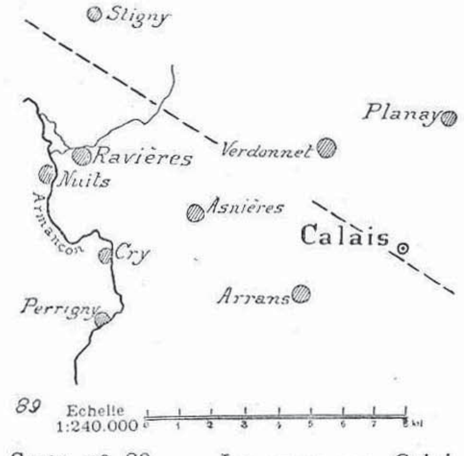

Carte n° 86. — L'alésia de la Ferté-Alais et la seconde ligne solsticiale.




Carte n° 87. — Parcours de la seconde ligne solsticiale entre la vallee de l'Yonne et les Alpes.

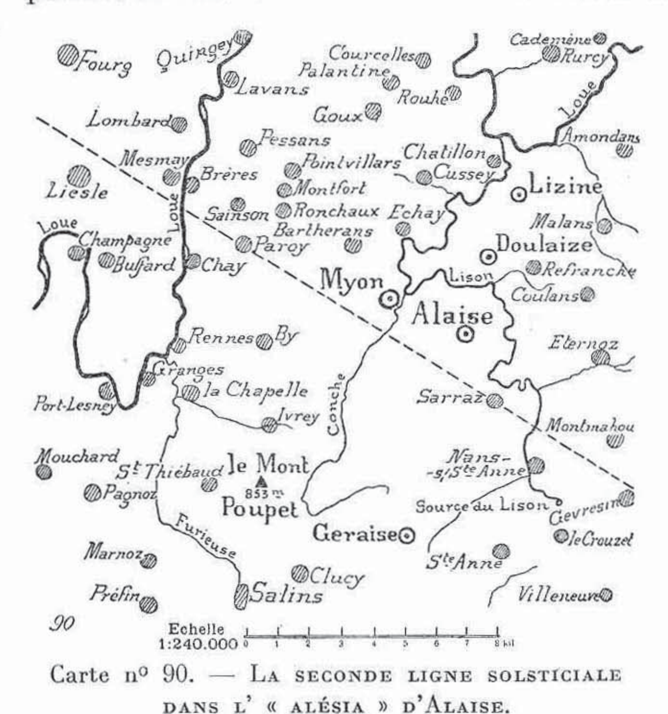



Carte n° 88. — L'alésia de Lézinnes, près de Tonnerre *(Yonne)* et la seconde ligne solsticiale.




Carte n° 89. — Le lieu dit *Calais* près de Planat *(Côte-d'Or)* et la seconde ligne solsticiale.

Tonnerre. Seul le nom de Lézinnes permet de l'identifier car aucun autre nom de lieu alésien n'est aux abords indiqué par les cartes modernes. A Tonnerre, au pied de la hauteur sur laquelle s'élève l'église, jaillit une source autrefois considérée comme thérapeutique et qui a gardé son nom ancien de Fosse-Dionne *(Fosse-Divonne)* qui atteste l'antique vénération qu'elle inspirait aux hommes.



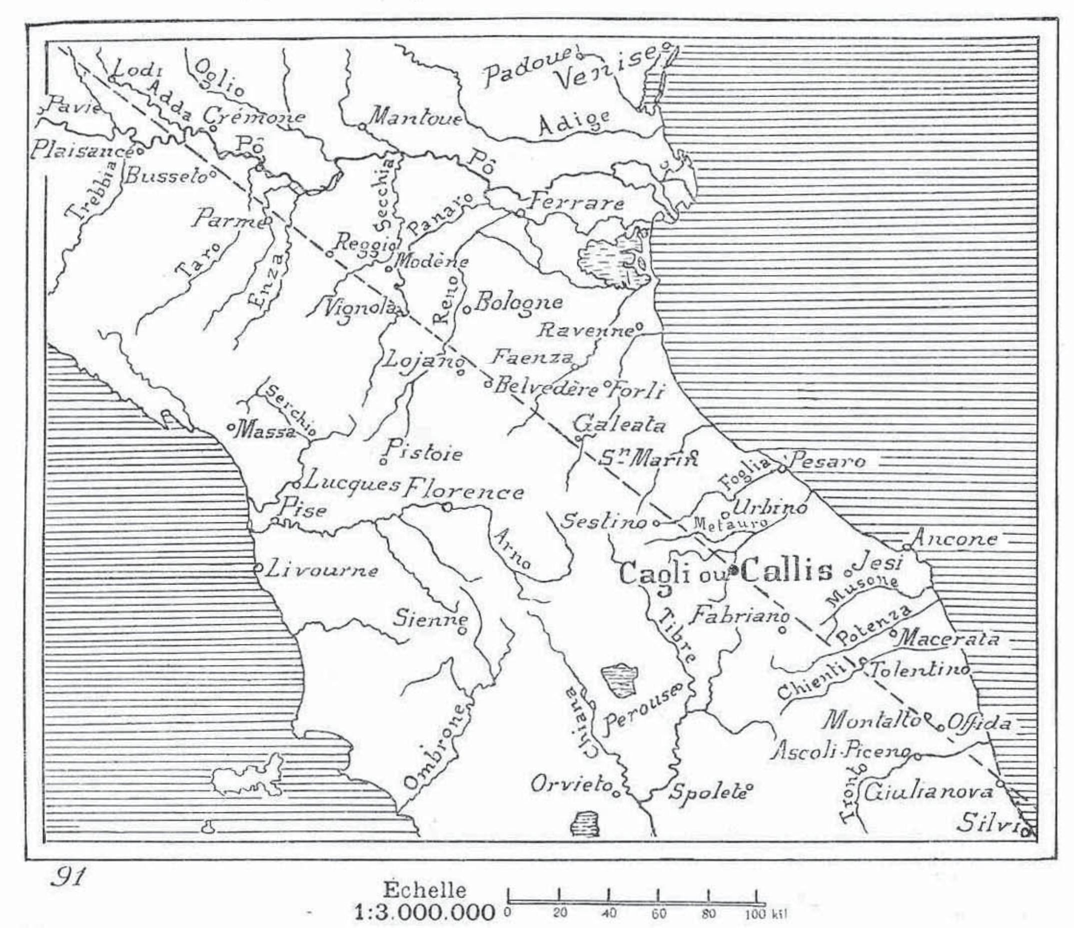

Carte n° 90. — La seconde ligne solsticiale dans l' « alésia » d'Alaise.

Le lieu dit *Calais* qui dépend de la commune de Planay (Côte-d'Or) jalonne exactement la ligne.

La *seconde* ligne solsticiale traverse ensuite l'alésia d'Alaise, à sept kilomètres au nord du Mont Poupet ; près

de Myon, elle croise la *première* ligne solsticiale, déterminant ainsi le centre du système d'orientation.

Au delà d'Alaise, vers le sud-est, aucun repère alésien de la seconde ligne solsticiale n'a été identifié dans les Alpes et dans la Haute-Italie. C'est presque au centre de la péninsule italienne, dans la province de Pesaro, que cette ligne




Carte n° 91. — Parcours de la seconde ligne solsticiale dans l'Italie centrale.

se trouve de nouveau jalonnée par Cagli qui, dans l'antiquité et jusqu'au Moyen Age, porta le nom de *Callis*,

Cagli *(Callis)* est aujourd'hui une petite ville de quatre à cinq mille habitants, dont l'importance semble avoir été plus grande autrefois. Elle est le siège d'un évêché et possède de nombreux restes de son existence antique.

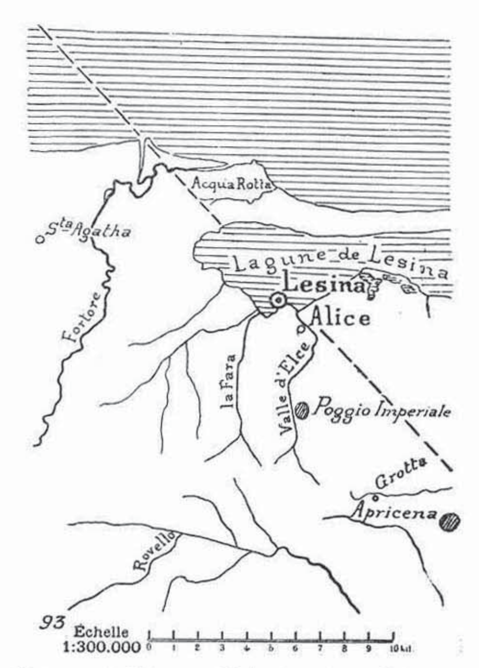
La Burano, le Rosso et d'autres cours d'eau moins importants déterminent autour de Cagli un site parfaitement alésien, mais aucun indice toponymique ne signalant que là fut une alésia, Callis doit être considéré comme un « calais » isolé.




Carte n° 92. — CAGLI *(Italie)* ANCIENNEMENT *Callis*, SUR LA SECONDE LIGNE SOLSTICIALE.

Le trajet poursuivi par la seconde ligne solsticiale quitte la péninsule italienne à Giulanova et longe de très près les rives de l'Adriatique jusqu'à *Lésina*, où il reprend contact avec la terre ferme.

Lésina est séparée de la mer par une vaste lagune ; elle est d'autre part, à peu près complètement entourée par les cours d'eau de la Fera et de l'Elce.




Carte n° 93. — L'ALÉSIA DE LÉZINA *(Italie)* SUR LA SECONDE LIGNE SOLSTICIALE.

Un petit centre habité, faubourg de Lésina, porte le nom d'*Alice*.

Alice n'est pas un nom qui soit sûrement alésien, malgré son euphonie. Il a dû être écarté de la liste des noms alésiens, car plusieurs des localités qui le portent en Italie ne présentent aucun des caractères auxquels se reconnaissent les alésias. Plusieurs mêmes sont de formation moderne. *(Voir note VI)*.

L'alésia de *Alezio* jalonne ensuite la seconde ligne solsticiale.

Alezio est situé à proximité de Gallipoli au sud de Tarente. Ce modeste hameau occupe, croit-on, l'emplacement de l'antique *Aletia* citée par Strabon.

Cette région, l'une des plus anciennement civilisée de l'Italie, est aujourd'hui fort peu peuplée. Le petit port de Gallipoli, l'ancienne *Callipolis* (« Belle Ville ») des Grecs, a seul gardé quelque importance.

La ligne traverse ensuite, à trente kilomètres au sud-est de Alésio, l'alésia de *Alessano*, déjà citée.




Carte nº 94. — L'Alésia de *Alezio* et la seconde ligne solsticiale.




Carte nº 95. — L'Alésia de Alessano et la seconde ligne solsticiale.

Alessano, à l'extrémité de la péninsule italienne, constitue le dernier des repères alésiens qui jalonnent le long trajet parcouru par la seconde ligne solsticiale.

La ligne solsticiale qui a été la première identifiée est orientée du point où le soleil se lève au solstice d'été vers le point où il se couche au solstice d'hiver. La seconde qui vient d'être reconstituée est symétriquement disposée entre le point où le soleil se couche en été et le point où il se lève en hiver.

Douze lieux alésiens jalonnent la première ligne de *la Aliseda* (Espagne) à *Kalisz* (Pologne).




Carte n° 96. — Parcours de la seconde ligne solsticiale dans l'Italie du Sud.

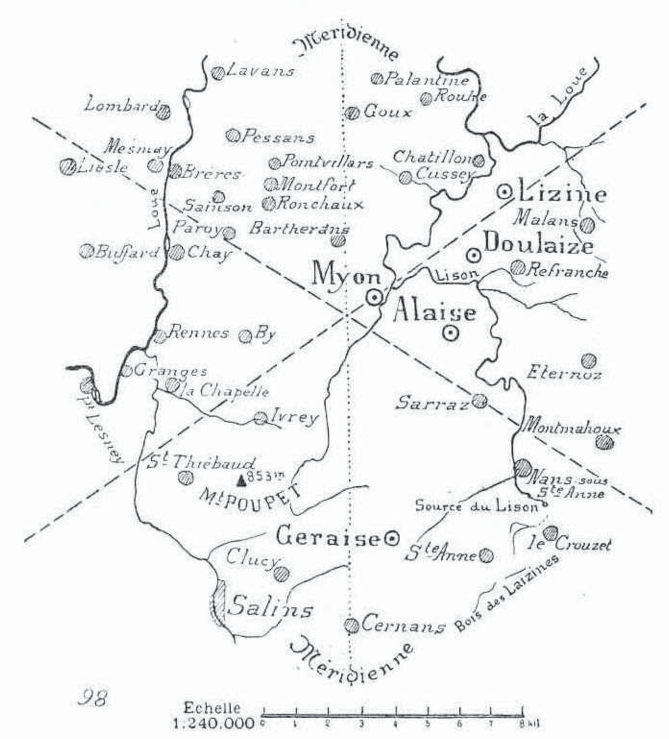
Neuf lieux alésiens constituent les repères de la seconde ligne de *Le Callais à Alesano.* (Carte 97).

C'est près de Myon que se trouve le centre où la seconde ligne solsticiale croise la première ligne dans l'« alésia » d'Alaise. C'est donc du centre d'orientation qui se trouve ainsi déterminé que partaient aussi la ligne *Méridienne* et la ligne *Equinoxale* qui complétaient le système d'orientation révélé par l'existence des deux lignes solsticiales.




Carte nº 97. — Parcours général de la seconde ligne solsticiale, a travers la France et l'Italie.

La recherche de ces deux nouvelles lignes ne dépendra point, ainsi qu'il en a été pour tous les autres itinéraires des deux systèmes géodésiques alésiens, de constatations toponymiques minutieusement poursuivies sur les cartes modernes ; ces deux lignes sont en effet géométriquement déterminées : la Méridienne devra aller du centre d'orientation vers le Midi d'une part, vers le Pôle Nord d'autre part ; l'Equinoxale, tirée de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du point où le soleil se lève au point où il se couche aux équinoxes de mars




Carte n° 98. — Direction de la Méridienne du système géodésique solsticial dans l'« alésia » d'Alaise.

et de septembre, devra être rigoureusement perpendiculaire à la Méridienne. Il ne restera plus qu'à vérifier si des lieux alésiens se retrouvent sur le trajet prolongé que parcourent les deux lignes hors de l'alésia d'Alaise. De la présence ou de l'absence de ces jalons on pourra conclure ensuite que le système d'orientation solaire décelé par l'existence des deux lignes solsticiales comportait, ou ne comportait point une Méridienne et une Equinoxale.

Prolongée au nord, la Méridienne est repérée, à soixante kilomètres d'Alaise, par le hameau de *Lisey*, dans la commune de Cubry (Haute-Saône).

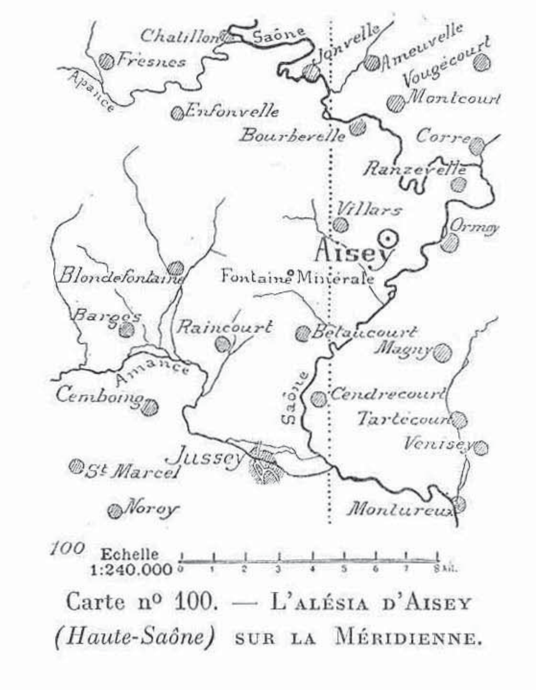
La forme *Lisey* équivaut dans les dialectes régionaux de l'Est de la France à la forme *Lisy* assez fréquemment rencontrée dans d'autres régions. On y dit Champagney, Aubigney, Sauvigney pour Champigny, Aubigny, Sauvigny.

Le site de Lisey est entouré par la Saône, la Romaine et deux autres menus cours d'eau ; il est limité au sud par le bois de *Bouillon*.

Près de Vellexon, une chapelle a été dédiée à *Sainte Reine*.




Carte n° 99. — L'alésia de Lisey, (Haute-Saône) sur la Méridienne.



Carte n° 100. — L'Alésia d'Aisey *(Haute-Saône)* sur la Méridienne.

Une station néolothique a été découverte à Fédry sur la rive droite de la Saône.

La Méridienne d'Alaise est, ensuite, jalonnée, au nord, par le village de Aisey, dont le nom équivaut au vocable alésien *Aizy* ou *Eysie*, comme *Lisey* équivaut à Lisy.

Aisey (Haute-Saône) est situé à proximité de la petite ville de Jussey, dans une boucle de la Saône qu'isole un petit affluent de cette rivière.

A deux kilomètres à l'ouest, dans la forêt, jaillit une source minérale.

La région présente de nombreuses traces d'occupation préhistorique ; à Noroy, près de Jussey, on a identifié une station néolithique, à Monthureux-sur-Saône, on a retrouvé des restes de fortifications « celtiques ».

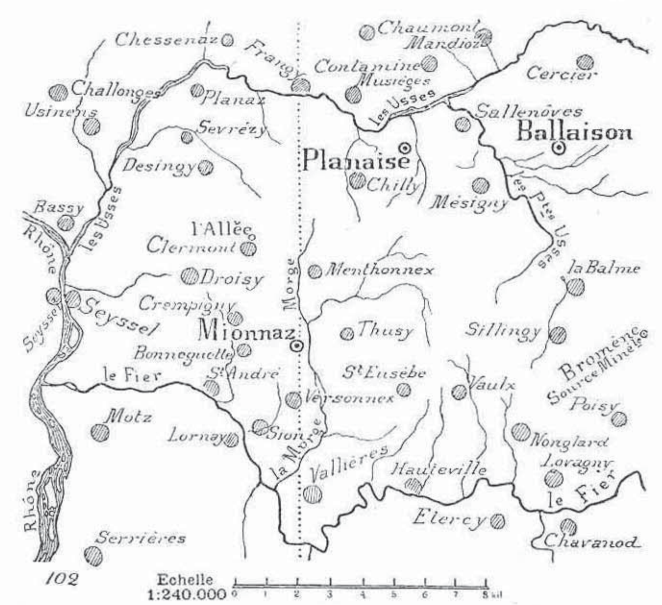
Lisey et Aisey sont les seules « alésias » qui apparaissent actuellement au nord d'Alaise, sur la Méridienne.

*
* *

Au sud d'Alaise, la ligne méridienne traverse non loin de Saint-Claude, dans le Jura, entre les hameaux qui portent les noms de *Lézat* et de *Laiziat* dont la consonance est alésienne, le lieu dit *Méridoge* dont l'existence doit être signalée. Il est possible que ce soit par le fait d'une coïncidence due à une circonstance incon-

Carte n° 101. — *Laiziat* et *Méridoge*.

nue que ce lieu qui porte le nom de Méridoge soit situé sur la Méridienne même du système géodésique alésien ; mais il est possible aussi qu'il n'y ait point là de coïncidence et que, comme tant de lieux, Méridoge ait gardé dans son nom une trace de sa préhistorique origine. Aucun indice ne permet d'ailleurs d'insister. Le mot français *méridien* s'explique étymologiquement par le latin *méridies* qui désigne à la fois l'heure de midi et la ligne qui marque le passage du soleil au-dessus d'un lieu à l'heure de midi ; mais il n'est point certain que ce mot ait été exclusivement latin ; il reste même probable que, comme tant d'autres et notamment comme *die* « jour », il soit dérivé de la langue européenne primitive. L'étymologie latine de *meridies* est d'ailleurs incomplète puisque si l'on sait que *dies* veut dire « jour », on ignore quel est le sens latin de *meri*.



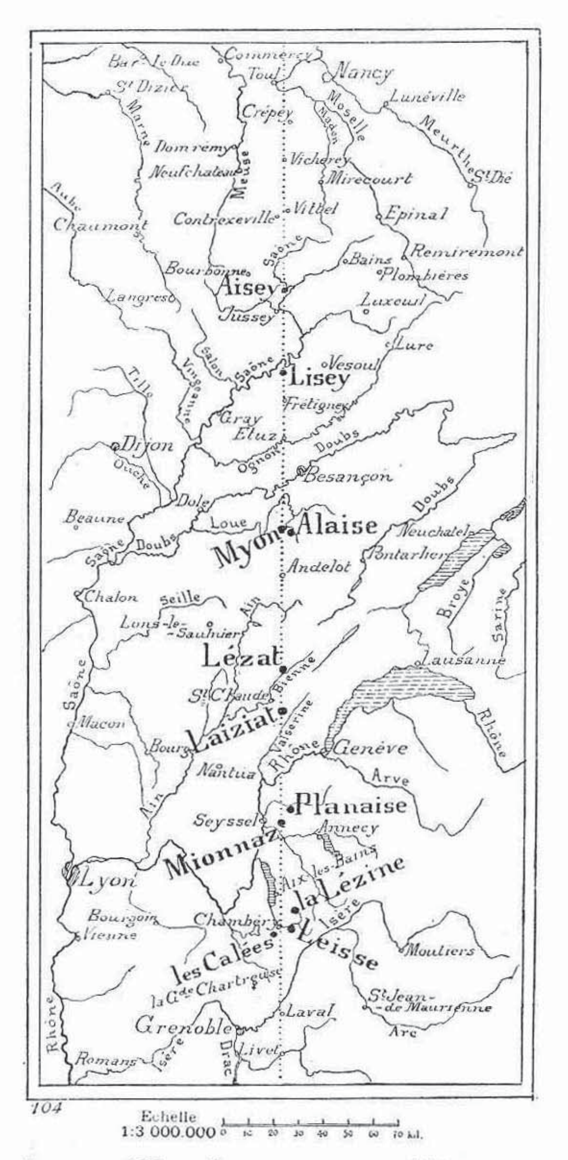
Carte n° 102. — L'« Alésia » de *Mionnaz, Planaise, Ballaison*, sur la Méridienne.

Plus au sud, vers les rives du Rhône, non loin de la double ville de Seyssel, la Méridienne traverse dans le département de la Haute-Savoie un canton alésien dont la surface est relativement considérable.

Trois villages la composent : ce sont *Mionnaz* (le suffixe *az* particulier à la Savoie est dérivé de *acus*), *Planaise* dont le nom se retrouve dans maintes autres alésias et *Ballaison*, auxquels, peut-être, il faut ajouter le lieu dit *l'Allée* qui dépend de la commune de Clermont et qui serait alors, comme on l'a indiqué déjà pour le lieu dit *Cap de l'Allée*, dans l'alésia d'Aizieux, dérivé de l'*Allet*.

Le Rhône, le Fier, le Morge, les *Usses* et de nombreux ruisseaux arrosent la région aux abords de laquelle se trouve aussi le village de Bromène qui possède une source minérale encore aujourd'hui exploitée.

A Sion, dans le val du Fier, a été découverte une station de l'Age du Bronze.




Carte n° 104. — Le trajet de la Méridienne au sud d'Alaise.




Carte n° 103. — L'« Alésia » de la *Lésine-Leisse* sur la Méridienne.

* * *

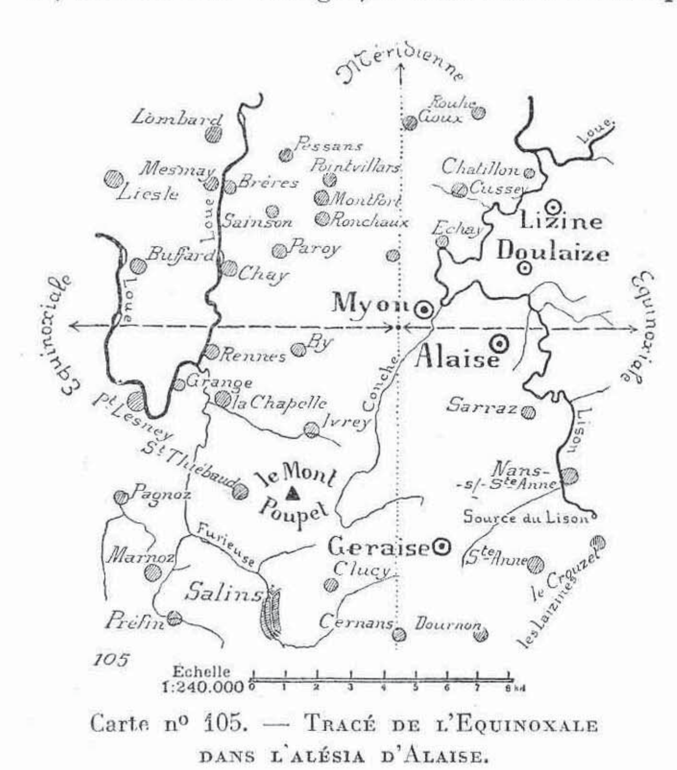
Près de Chambéry une dernière alésia apparaît sur la Méridienne. Elle est constituée par la *Lézine*, hameau qui dépend de la commune des Déserts et par les localités de *Leisse* et des *Calées* qui sont très proches de Chambéry.

Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau et notamment par la Leisse, qui se jette dans le lac du Bourget.

Les fontaines minérales y sont fort nombreuses ; il suffit de citer ici celles de Chambéry-le-Vieux et de

Challes, encore exploitées de nos jours, et aussi les deux lieux dits *Salin*, situés l'un sur la Leisse près de Saint-Jean et l'autre entre les Calées et Chambéry.

A Saint-Saturnin on a découvert une station néolithique fort importante et, sur le lac du Bourget, une station lacustre qui a livré de précieuses reliques dont la présence atteste qu'une vaste agglomération qui fut érigée là aux temps néolithiques subsista pendant une longue suite de siècles.



Carte n° 105. — TRACÉ DE L'EQUINOXALE DANS L'ALÉSIA D'ALAISE.

* * *

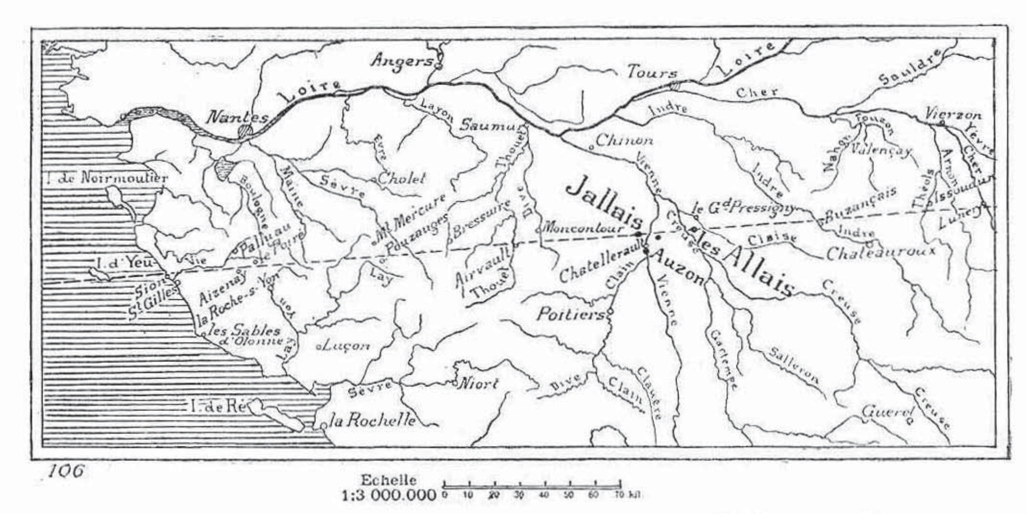
Les cartes modernes ne montrent point d'autres lieux alésiens sur la Méridienne. Cette ligne est donc moins abondamment repérée que d'autres d'ailleurs plus longues.

L'Equinoxale, la dernière des quatre lignes du système solsticial d'orientation, doit être trouvée rigoureusement perpendiculaire à la Méridienne, qu'elle recoupe au point déjà indiqué par le croisement des deux lignes solsticiales.

Cette ligne, prolongée au delà de l'alésia d'Alaise traversait la France de l'est à l'ouest pour aboutir à l'Ile d'Yeu. Elle s'inscrit sur les côtes de Vendée, non loin au nord du petit port de Saint-Gilles-sur-Mer où une station néolithique relativement considérable a été identifiée.

Dans cette première partie de son trajet, elle est jalonnée par deux stations alésiennes qui sont situées dans les vallées, en ce point assez proches l'une de l'autre, de la Vienne et de la Creuse.

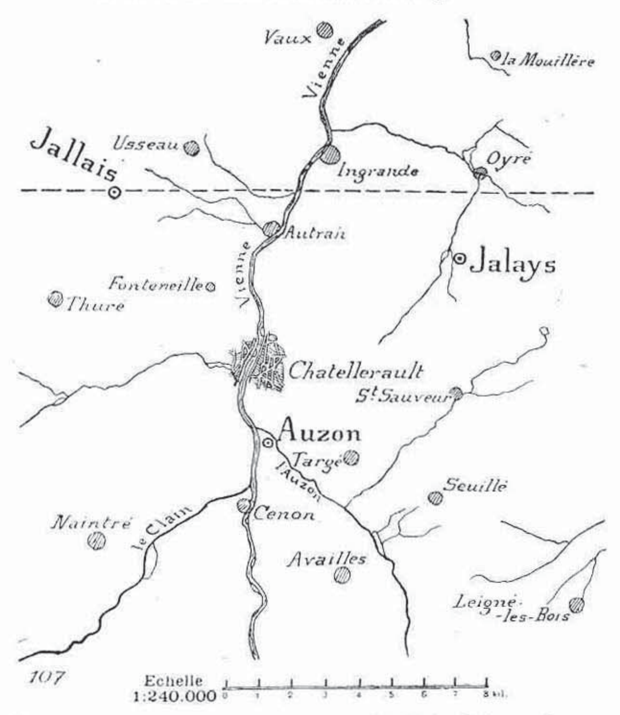
La première est constituée par les petites localités de *Jallais*, dans la com-




Carte nº 106. — Trajet de la ligne équinoxale de l'Océan a la Loire.

mune de Usseau, de *Jalays* et de *Auzon*, sur la rivière l'Auzon, qui forment les trois sommets d'un triangle dont Châtellerault occupe le centre.

La seconde n'est plus aujourd'hui signalée que par le hameau




Carte nº 107. — L'alésia de *Jallais-Jalays-Auzon*, sur la ligne équinoxale.

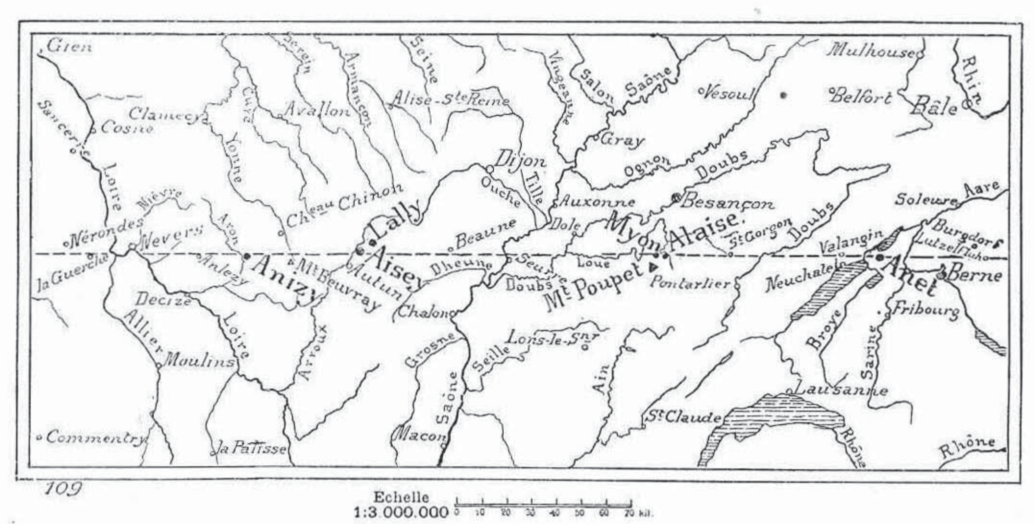



Carte nº 108. — L'alésia des Allais et le grand-Pressigny.

de les *Allais* qui dépend de la commune de Pressigny-le-Grand (Indre-et-Loire).

Ce hameau est situé à peu près au milieu d'une assez considérable langue de terre que bordent la Creuse, la Claise et l'Aigronne.

Le Grand-Pressigny possédait, on l'a déjà signalé, le plus considérable atelier de silex taillé des temps néolithiques qui ait été identifié de nos jours.




Carte n° 109. — Trajet de la ligne équinoxale de la Loire au Rhin.

Les armes, instruments et engins divers confectionnés avec le silex très spécial des gisements de la vallée de l'Aigronne ont été retrouvés fort loin de leur lieu d'origine, jusqu'en Suisse et en Belgique.

*
* *

De la Loire au Rhin, la ligne équinoxale est jalonnée successivement par les alésias de *Anizy*, *Alsey*, *Alaise* et *Anet*.

Anizy (Nièvre), l'ancienne *Alisincum*, entre Nevers et Autun, a déjà été citée.

Aisey est un hameau dépendant de la commune de Dracy-Saint-Loup, près de Autun. *Lally* pour *l'Ally* dépend de la commune d'Igornay.

L'Arroux, la Drée, la Gauche, qui entourent Aisey, l'isolent presque complètement.

Carte nº 110. — L'ALÉSIA DE ANIZY. *(Alisincum).*

Carte nº 111. — L' « ALÉSIA » DE *Aisey* ET *Lally*, PRÈS DE AUTUN.

Cette région abonde, on le sait, en stations néolithiques. Des menhirs se voient encore au lieu dit le « Champ de justice » près du village de Saint-Pantaléon.




Carte nº 112. — L'ALÉSIA DE *Anet* EN SUISSE.

A l'est d'Alaise, l'Equinoxale traverse en Suisse l'alésia, de *Anet*.

Anet est situé au pied du Jura bernois, dans une plaine que limitent les lacs de Neufchâtel. de Bienne et de Morat, la Broye et d'autres rivières. Les Allemands lui ont donné le nom de *Ins* « île ».

La source minérale de Bretiège, toute proche, est encore aujourd'hui exploitée.

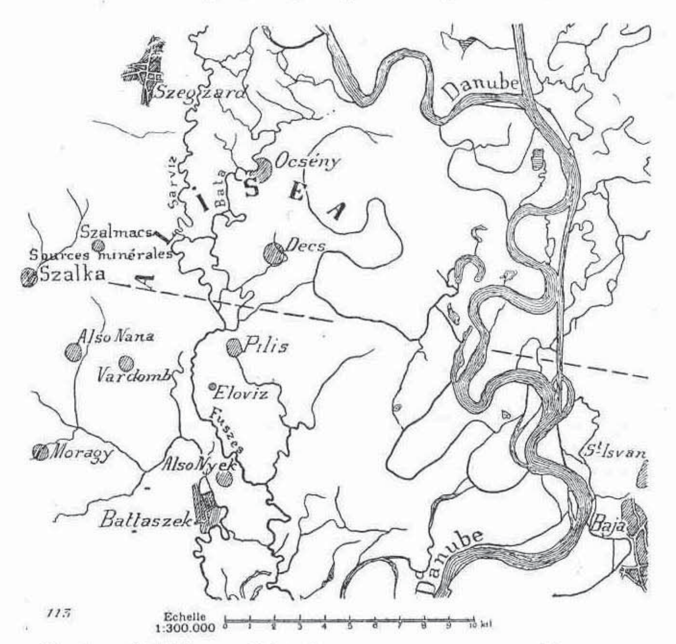
Cette région marque à peu près la limite de l'occupation germanique, effectuée lors de la décadence de l'Empire romain. Aussi,

échappant à l'emprise alémanique, a-t-elle conservé en partie sa toponymie primitive. On y trouve les noms celtiques ou gallo-romains de Nant, Wavre (pour Veivre ou Woevre), Combes, Salvagny, etc.

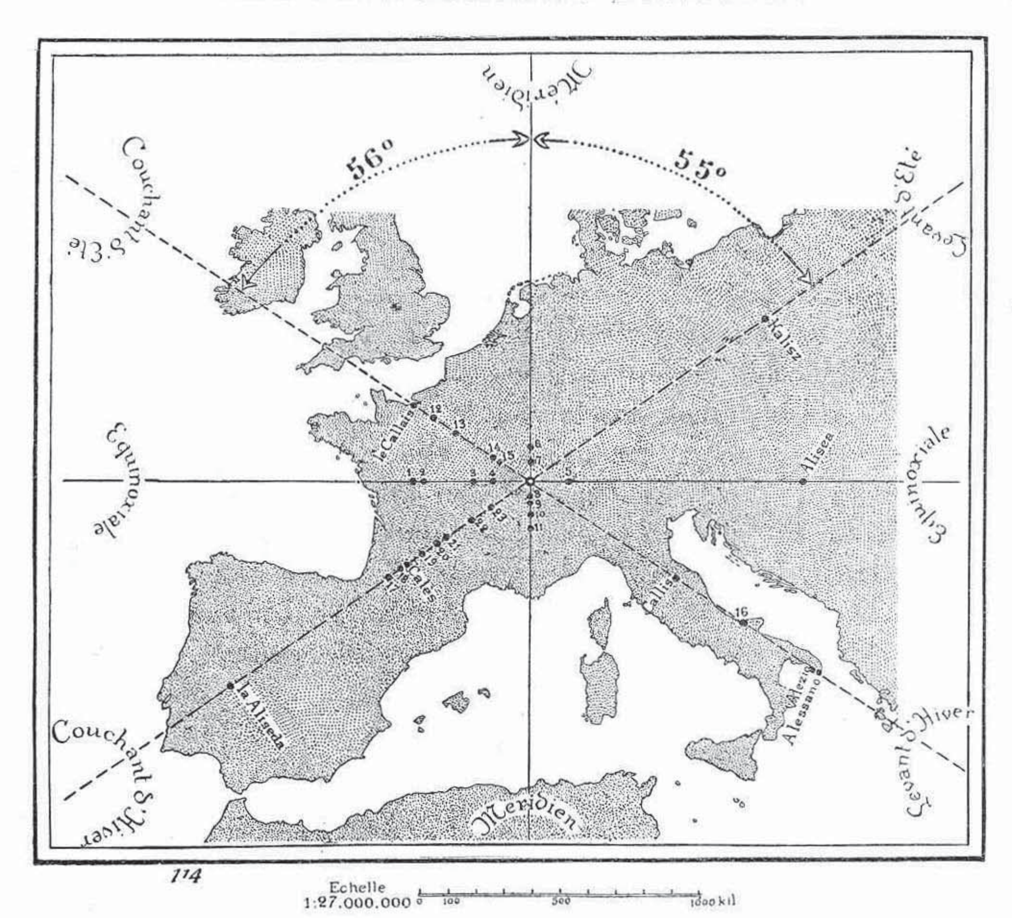
Les palafittes des lacs de Bienne et de Neufchâtel ont livré des trésors préhistoriques inestimables. A Thielle, on a mis au jour, outre des instruments de bronze, des pilotis formés de troncs de chêne de près de un mètre de diamètre, parfaitement conservés dans leurs alluvions.

* * *

A l'Est du massif des Alpes, les vastes provinces de l'Europe centrale furent « celtiques « jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. La toponymie antique de ces régions ne différait point de celles de la Gaule propre et de la Grande-Bretagne ; sur les bords du lac Balaton (« Pelso lacus ») on trouvait une ville *Mogentiana* dont le nom rappelle celui que, dans le même temps portait Mayence en Rhénanie ; au confluent de la Save et de la Kulpa, dans la région devenue de nos jours la Croatie, une ville *Segestica* portait un nom analogue à celui de la Ségeste sicilienne. Belgrade se nommait alors *Sigin-dunum* et, vis-à-vis de Belgrade, sur l'autre rive du Danube, s'élevait la ville de *Taurianum*, nom que, dans le même temps, portait aussi Turin, en Italie ; Vienne, capitale actuelle de l'Autriche, se nommait Vindobonna ; les *Mélodunum*, *Mediolanum*, *Noviodunum*, etc., se retrouvaient en Norique (Autriche) aussi nombreuses qu'en Gaule propre. Les Slaves et les Huns, en se fixant dans la vallée du Danube




Carte n° 113. — L'ALÉSIA DANUBIENNE D'ALISEA.




Carte n° 114. — Les quatre lignes de la « Rose solsticiale-des-Vents ».

LÉGENDE

| Equinoxale | Méridienne | Couchant d'Été<br>Levant d'Hiver | Couchant d'Hiver<br>Levant d'Été |
|---|---|---|---|
| 1° Jallais et Auzon. | 6° Lisey. | Le Callais. | La Aliseda. |
| 2° Les Allais. | 7° Aisey. | 12° Ezy-Anet. | 17° Aizieux. |
| 3° Anizy. | 8°-9°. Lézat et Laiziat. | 13° Ferté-Alais. | 18° Eauze, Calais et Calès. |
| 4° Aisey et Lally. | 10° Planaise. | 14° Lézinnes. | 19° Alès. |
| 5° Anet, Alisea. | 11° La Lézine. | 15° Calais. | 20° Les Alis. |
| | | 16° Lézina, Alessano. | 21° Montalet. |
| | | | 22° Ally. |
| | | | 23° Le Calais, Kalisz. |

et ses abords imposèrent à la plupart des localités habitées des noms nouveaux tirés de leur langue propre qui furent substitués, de gré ou de force, aux noms indigènes.

Aux bords du Danube se trouvait la ville d'*Alisea* dont le nom nous a été conservé par les géographes antiques.

Alisea était située dans le pays qui forme aujourd'hui le Comitat hongrois de Tolna, vers les villes de Oczény et de Decs, non loin de Szalman et de Szalka dont les noms magyars révèlent des gîtes salifères.

La ligne équinoxale traversait ce site avant que d'aboutir au Danube.

A Longyel qui se trouve non loin de là, dans l'Ouest, on a retrouvé une station des âges de la Pierre Polie et du Bronze, qui a livré des poteries néolithiques dont le décor est analogue à celui des plus anciennes céramiques égéennes. Cette station a livré aussi quelques-unes de ces perles de verre dont la dispersion dans toutes les régions de l'Europe occidentale, atteste les relations qui, dès l'époque néolithique, unissaient les peuples de ces régions à ceux qui vivaient sur les bords de la Méditerranée orientale, où le verre fut inventé.

L'ensemble de la Rose solsticiale des Vents est ainsi complété par les quatre lignes astronomiques repérées sur le sol, de même que le sont les vingt-quatre lignes du premier système purement topographique d'orientation.

---

*CHAPITRE V*

# LATITUDES ET LONGITUDES

Au cours des recherches qui ont révélé l'existence de lignes géodésiques convergeant vers l'alésia d'Alaise, d'autres alignements encore ont apparu sur les cartes modernes.

Ces alignements appartiennent à un système géodésique complètement différent de ceux que constituent les lignes convergentes des deux roses des vents. Et c'est seulement pour satisfaire aux exigences d'une méthode nécessaire que les lignes qui convergent vers Alaise ont été analysées tout d'abord.

Les nouvelles lignes sont les unes parallèles et les autres perpendiculaires à l'Equateur : leur tracé reproduit donc sur les cartes des *latitudes* et des *longitudes.*

Les œuvres des auteurs anciens attestent que, dès la plus haute antiquité, la géographie avait été ainsi établie suivant les lignes astronomiques immuables qui d'abord déterminées dans le ciel, avaient été ensuite reportées sur la terre à des intervalles réguliers, égaux chacun à la trois cent soixantième partie du globe céleste dont la partie que notre vue circonscrit dans l'infini forme l'hémisphère visible.

En dépit du préjugé qui veut que toutes les découvertes essentielles soient l'œuvre des temps modernes, de tout temps en effet les savants ont conçu la Terre comme un globe que le ciel et la course des astres enveloppent. La fiction d'une terre plate dont la table serait supportée par un pivot plongeant dans l'infini ne fut jamais réellement adoptée en Europe, sinon peut-être par quelques ignorants baladins. Au cours de la période historique nous constatons que dès Homère tous les penseurs qui savaient contrôler leurs sensations, tous les astronomes, tous les géographes, depuis Hésiode qui vivait sept siècles avant

notre ère jusqu'à Ptolémée qui vécut neuf cents ans plus tard, ont su que notre planète est « ronde » ainsi que le sont tous les astres visibles.

Strabon, dans sa *Géographie*, qui fut publiée au premier siècle de notre ère, ne parle de ce fait que comme d'une vérité essentielle, et il emploie, pour le rendre sensible aux ignorants, tous les arguments, toutes les démonstrations que contiennent encore aujourd'hui nos propres manuels d'enseignement :

« La géographie, dit-il, s'adresse surtout aux princes (à ceux qui dirigent « les peuples), car elle répond à leurs besoins pratiques de chaque jour ; elle « est, en cela, supérieure à la philosophie politique elle-même..., ce qui n'em- « pêche pas qu'elle ait aussi son côté spéculatif ou théorique qui touche à la « fois à la technique, à la mathématique, à la physique, à l'histoire, voire « même à la mythologie... Mais c'est surtout de la géométrie et de l'astronomie « que le géographe paraît avoir le plus besoin pour l'objet qu'il se propose. « Comment en effet le géographe pourrait-il bien comprendre la forme de la « terre sans recourir aux méthodes que fournissent ces deux sciences... Toute- « fois, comme les géomètres et les astronomes exposent tout au long dans « leurs propres œuvres les moyens de mesurer la terre entière, nous devons, « nous, dans le présent ouvrage, admettre comme vrai ce qu'ils ont démontré « dans les leurs ; admettre notamment la sphéricité de l'univers céleste, « celle aussi de la Terre... Et comme ces faits sont à la portée de nos sens ou « rentrent dans la catégorie des notions communes, il nous suffira, si même « la chose en vaut la peine, d'en donner l'explication la plus brève et la plus « sommaire.

« Ainsi, en ce qui concerne la sphéricité de la terre, nous rappellerons « simplement deux ordres de preuves : 1° la preuve indirecte, mais générale, « qui se tire de l'impulsion centripète, c'est-à-dire de la tendance de chaque « corps vers son centre de gravité ; 2° la preuve directe et immédiate, résul- « tant des phénomènes qu'on observe sur la mer et dans le ciel et dont le « témoignage de nos sens ou de simples notions vulgaires suffisent à constater « la réalité. Il est évident, par exemple, que la courbure de la mer empêche « seule le navigateur d'apercevoir au loin les lumières placées à la hauteur « ordinaire de l'œil et qui n'ont besoin que d'être un peu haussées pour devenir « visibles même à une distance plus grande, de même que l'œil n'a besoin « que de regarder de plus haut pour voir ce qui, auparavant, lui demeurait « caché.

« On sait que plus un vaisseau approche de terre, plus chacune des parties « de la côte se dessine nettement aux yeux des passagers et que ce qui parais- « sait bas en commençant va s'élevant sans cesse devant eux.

« La révolution, ou marche circulaire des corps célestes, est de même « rendue manifeste par diverses expériences, notamment par le moyen du « gnomon » qu'il suffit d'observer une fois pour concevoir aussitôt que si la « base de la terre se prolongeait à l'infini, la susdite marche circulaire (autour « de la terre) ne pourrait avoir lieu...

« Mais une fois encore, pour le moment, nous n'avons besoin d'emprunter « aux différentes sciences qu'un petit nombre de notions élémentaires à l'usage « surtout de l'homme politique et du capitaine... Ceux-là n'ont que faire d'ap- « profondir ces études jusqu'à savoir pour chaque lieu de la terre quels sont « les astres qui se lèvent et quels sont ceux qui se couchent ensemble, quels « sont ceux qui passent au méridien de ce lieu, quelle est la hauteur du pôle « par rapport au point zénithal... Il ne faudrait cependant pas que celui qui « prétendra lire ce traité fût assez nonchalant pour n'avoir jamais jeté les « yeux sur une sphère, ni regardé *les cercles qui y sont tracés parallèlement,* « *perpendiculairement ou obliquement les uns aux autres* et la position respec- « tive de l'Equateur, des Tropiques et du Zodiaque qui est le cercle que suit « le soleil dans sa révolution... » (*Géographie*, livre I, chapitre I).

A ces lignes qui ont été écrites il y a dix-huit siècles, il n'y a, on le voit, rien à changer. Elles pourraient encore servir de préface à toute géographie moderne.

Mais, plus loin (livre II, chapitre V), Strabon écrit :

« Au nombre des vérités que la physique démontre, figurent celles-ci : « le Monde (la Terre) et le Ciel, sont de forme sphérique ; les corps pesants « sont attirés vers le centre de la Terre ; autour du même point et sous la « forme d'une sphère ayant le même centre que le ciel, la terre demeure immo- « bile sur son axe... Le ciel lui, est emporté autour de la Terre et de son axe « par un mouvement d'Orient en Occident, entraînant avec lui les étoiles « fixes ; dans ce mouvement, les étoiles fixes décrivent des cercles parallèles « dont les plus connus sont l'Equateur, les deux Tropiques, les deux Cercles « arctiques. L'astronomie qui a adopté l'essentiel de ces principes en a fait « son point de départ pour établir le calcul des mouvements des astres, de « leurs révolutions, de leurs éclipses, de leurs grandeurs et de leurs distances

« respectives... A son tour, la géométrie, *pour mesurer l'étendue de la Terre,*
« se sert des lois fixées ainsi par la physique et par l'astronomie. Enfin la géo-
« graphie emploie les données de la géométrie.

« C'est ainsi que la détermination des cinq zones célestes entraîne néces-
« sairement celle de zones terrestres portant le même nom. Pour limiter les
« dites zones on conçoit, sur la voûte circulaire du ciel, des lignes tracées
« parallèlement des deux côtés de l'Equateur : deux (ce sont les tropiques)
« qui limitent la zone torride et déterminent les zones tempérées par rapport
« à la zone torride et deux autres qui séparent les zones glaciales des zones
« tempérées (ce sont les cercles arctiques).

« Sous chacun des cercles célestes se trouve, avec le même nom, le cercle
« terrestre correspondant, si bien qu'à une zone céleste correspond une zone
« terrestre portant le même nom... c'est-à-dire qu'on suppose sur la terre,
« au-dessous des tropiques et des cercles arctiques célestes, des cercles corres-
« pondants et portant les mêmes noms. Et de même que l'Equateur céleste
« divise tout le ciel en deux parties égales, l'Equateur terrestre partage la
« terre en deux hémisphères. On distingue donc, pour la terre comme pour le
« ciel, un hémisphère boréal et un hémisphère austral. Quant aux deux zones
« torrides et aux deux zones tempérées il va de soi qu'elles seront appelées
« les unes boréales et les autres australes suivant l'hémisphère auquel elles
« appartiennent...

« Telles sont les données que le géomètre emprunte à l'astronomie, mais ce
« n'est pas tout, il peut s'aider encore de la gnomonique et des autres méthodes
« que l'astronomie enseigne pour trouver les deux lignes, la ligne parallèle
« à l'Equateur et à la ligne qui, passant par les deux pôles, est perpendiculaire
« à l'Equateur, sur lesquelles se trouve un lieu quelconque et entreprendre
« ainsi de mesurer toute la terre... »

Strabon résume dans ce texte le minimum de connaissances que devait posséder un « honnête homme » il y a vingt siècles. Un homme instruit de notre temps n'en sait pas davantage. Une seule erreur a été définitivement corrigée depuis Strabon, dont les contemporains croyaient généralement, on vient de le voir, que la Terre est fixe au centre de l'Univers et que le Ciel tourne autour d'elle. Mais cette erreur reste sans importance pratique pour la géodésie terrestre, puisqu'elle ne peut engendrer aucune erreur astronomique de calcul, disent de nos jours les astronomes eux-mêmes en appuyant

leur raisonnement sur cette image : dans le train de chemin de fer par lequel il est emporté, le voyageur qui fixe les objets extérieurs a la sensation qu'il est immobile et que ce sont ces objets qui se déplacent. S'il était amené à baser des calculs sur cette unique sensation, en considérant, par exemple, les poteaux télégraphiques régulièrement espacés qui bordent la voie, l'appréciation de la vitesse et de la situation relative du train qu'il établirait en se basant sur l'apparition successive et la fuite de ces poteaux resterait aussi rigoureusement exacte que si, placé au dehors de la voie, il regardait le train passer et établissait sur cette même vision ses calculs.

D'ailleurs l'erreur que commet Strabon n'était point de son temps même partagée par tous les savants. Six siècles avant lui, Pythagore en effet enseignait déjà que la terre tourne autour du soleil et qu'elle tourne aussi sur elle-même. C'est du moins à Pythagore que la tradition attribue la découverte de ce double mouvement qui, sans doute parce qu'il ne présentait aucun intérêt pratique et ne pouvait être que difficilement démontré, demeurait au regard des amateurs de science comme une hypothèse que seuls pouvaient envisager de purs savants, tels Hipparque qui, lui aussi, l'avait admise.

Hipparque, dont les connaissances en astronomie générale égalaient presque celles des savants de notre temps, avait dressé un catalogue des étoiles indiquant leur position dans le ciel d'après leur distance de l'Equateur céleste d'une part et d'un méridien d'origine d'autre part. Il avait découvert le mouvement dit de *précession des équinoxes*, et élaboré une méthode permettant d'établir les longitudes avec la précision réalisée depuis longtemps déjà dans la détermination des latitudes.

Hipparque vivait cinq siècles après Pythagore, un siècle avant Strabon. Ses œuvres résument pour nous le maximum de la science antique ; la décadence de cette science commence aussitôt après lui et s'accentue bientôt avec une extraordinaire rapidité. Peu de temps après Strabon, Pline le Naturaliste ne comprend plus Hipparque et Ptolémée, un siècle plus tard, ne connaît plus rien de la science ancienne ; il invente et fait adopter officiellement une ridicule conception de l'univers céleste. D'après cette conception la Terre, immobile sur son axe, est entourée de sphères de « cristal pur » entre lesquelles les astres circulent, tournant ainsi autour de la Terre. Ptolémée, cependant, et c'est son seul titre réel à la célébrité dont son nom fut entouré, sut utiliser les renseignements accumulés par ses prédécesseurs et dresser un précieux

répertoire où figurent la plupart des villes de son temps avec leur longitude et leur latitude, très approximatives d'ailleurs.

Après lui, la régression s'accentue encore. Au Moyen Age bien peu d'hommes s'intéressant à l'astronomie, le système de la division du ciel et de la terre en cercles de longitude et de latitude fut complètement oublié et l'ensemble des connaissances acquises par les anciens fut pendant de longs siècles méconnu des Européens. La décadence eût été complète et peut-être irrémédiable si les Arabes, héritiers provisoires de la science grecque, n'avaient conservé l'essentiel de l'œuvre de Ptolémée dans le traité qu'ils nommaient *Almageste* ; par eux cette œuvre fut de nouveau répandue en Europe et servit de base aux travaux des savants qui reconstituèrent à l'époque de la Renaissance la science de la géodésie.

Christophe Colomb, réalisant une prévision d'Eratosthène qui pensait, plus de deux siècles avant Jésus-Christ, qu'il était possible d'aller d'Espagne aux Indes en suivant toujours, vers l'ouest, le même parallèle de latitude, découvrit alors l'Amérique dont Strabon, à propos de cette même hypothèse d'Eratosthène, avait déjà supposé l'existence (*Géographie,* livre I, chapitre IV). Enfin, Copernic ayant reconstitué le système réel du monde tel que, après Pythagore, tant d'anciens l'avaient conçu, d'autres savants, Képler, Newton et leurs émules purent acquérir une gloire immortelle en établissant définitivement les lois de la mécanique céleste que les anciens avaient entrevues.

*
* *

C'est seulement à la fin du dix-huitième siècle que les hommes de science purent *de nouveau* mesurer un arc du méridien terrestre, œuvre que déjà, des milliers d'années auparavant, des savants inconnus avaient à maintes reprises réalisée.

L'on ne peut, en effet, déterminer, même approximativement, l'époque à laquelle fut conçue cette division systématique de l'hémisphère céleste et du globe terrestre en degrés, division grâce à laquelle les anciens avaient pu, comme le dit Strabon, « mesurer l'étendue de la terre ». On doit se borner à constater, et cette constatation matérielle est émouvante, que toutes les mesures itinéraires employées par les Européens avant l'époque historique,

le *stade* grec comme le *mille* latin ou la *leuca* celtique constituaient des subdivisions d'un degré de méridien exactement mensuré.

Aristote, au livre II, chapitre IV de son *Traité du Ciel*, rapporte que l'un des plus anciens stades utilisés en Grèce était contenu onze cent onze fois dans l'étendue d'un degré de latitude et quatre cent mille fois dans le périmètre de la terre. C'est ce même stade que, vingt siècles plus tard, les savants français ont choisi pour fixer l'unité de mesure itinéraire ; c'est l'hectomètre moderne. L'antique mesure dont le souvenir s'était perpétué a donc servi de base à notre système métrique.

Au temps d'Aristote, et bien avant lui, le stade dit *olympique* était plus fréquemment employé encore ; ce stade était contenu 600 fois dans le degré ; sa longueur égalait donc 185 mètres 18. Il doit son nom à ce qu'il constituait la mesure de distance en usage dans les jeux sacrés d'Olympie. Les marins grecs l'avaient d'ailleurs, eux aussi, adopté et son emploi s'est dans la plupart des marines conservé jusqu'à nos jours sous le nom de *mille* marin. Le mille égale 1.851 m. 85, soit dix stades, soit encore la soixantième partie du degré, c'est-à-dire une *minute*.

Les savants grecs avaient institué d'autres stades encore que leurs géographes employaient concurremment ; on en connaît au total six : trois qui sont, comme le stade olympique, basés sur la subdivision du degré, et trois qui constituent, comme de nos jours le kilomètre, une division directe du grand cercle de la terre dont la longueur totale était obtenue en multipliant par 360 la longueur d'un degré.

Les trois stades de la première série mesuraient, d'après le système métrique moderne : 222 m. 22, soit la cinq centième partie du degré ; 185 m. 18, soit la six centième partie du degré, c'est le stade olympique ; 158 m. 75, soit la sept centième partie du degré.

Les trois stades de la seconde série étaient égaux à la quatre cent millième, à la trois cent millième, à la deux cent quarante millième partie de la circonférence de la terre, soit, en mesures modernes, 100 mètres, 133 m. 33 et 166 m. 66. Le *mille* anglais actuellement encore en usage mesure 1.666 m. 66, c'est-à-dire la longueur de dix stades issus de la division du grand cercle de la terre en 240.000 parties.

Le *mille* romain, qui mesurait 1.481 m. 33, était constitué par la division du degré en 75 parties. On ignore l'étymologie du mot *mille;* il ne provient

certainement pas, comme on le dit parfois, du fait que le *mille* égalait mille pas humains, car aucun homme n'a jamais fait de pas de 1 m. 48, cette « enjambée » correspondant à une stature d'environ trois mètres.

La mesure itinéraire des Gaulois se nommait *leuk* qui latinisé en *leuca* est devenue *lieue* en français moderne. Elle fut employée jusqu'à la création du système métrique : la petite lieue terrestre mesurait alors 2.282 toises ou 4.444 mètres, soit la vingt-cinquième partie du degré, la grande lieue marine mesurait 2.850 toises ou 5.555 mètres, soit la vingtième partie du degré. Mais on ignore à quelle époque ces deux *leucas* avaient été créées.

*
* *

Toutes les anciennes mesures itinéraires furent ainsi tirées de la longueur, reportée sur la terre, de l'un des 360 degrés entre lesquels avait été, en des temps inconnus, divisé le globe céleste dont l'hémisphère apparent forme la voûte où s'inscrivent les courses des astres. Ce choix du nombre 360 est parfois expliqué par la commodité qu'il offre aux calculs en raison de ce qu'il est divisible par tous les chiffres de 1 à 12, sauf le 7. Mais une autre explication doit, semble-t-il, prévaloir.

Le nombre 360 s'est imposé aux astronomes primitifs dès que l'accumulation de leurs observations rendit nécessaire la division de l'hémisphère céleste en zones géométriques permettant de classer méthodiquement les résultats laborieusement enregistrés, car les trois cent soixante degrés sont virtuellement tracés sur la voûte céleste par les positions quotidiennes des astres.

Au plus ignorant observateur, l'hémisphère céleste apparaît la nuit comme une calotte qui, par rapport au zénith, tourne de biais autour de l'Etoile Polaire, seule immobile. Au cours d'une nuit, les étoiles les plus proches de ce pivot que constitue la Polaire parcourent les cercles les plus restreints ; seules elles sont, sous nos climats, toujours au-dessus de l'horizon. Homère a écrit que celles qui sont groupées dans la constellation de la Grande Ourse « jamais ne se baignent dans l'Océan », et la course circulaire de la Grande Ourse (*Arcta* en grec) a gardé le nom de *Cercle Arctique* que les Grecs lui avaient déjà donné.

Les étoiles qui sont plus éloignées de la Polaire parcourent de l'est à l'ouest des arcs de cercle dont le centre commun reste l'immuable Etoile

Polaire ; surgies à l'est de l'horizon, elles s'élèvent sur la voûte du ciel puis disparaissent à l'ouest, les arcs qu'elles dessinent ayant un rayon d'autant plus grand qu'elles sont plus éloignées de l'Etoile Polaire. L'un de ces arcs qui aboutit exactement à l'est et à l'ouest de l'Etoile Polaire est deux fois par an, en mars et en septembre, parcouru par le soleil : c'est l'*Equateur* qui, de même que le Cercle Arctique, s'impose ainsi à l'attention des observateurs dès le début de leurs constatations.

Aux yeux de ces observateurs les astres qui animent la voûte céleste semblent réellement tourner autour de la terre en parcourant, après qu'ils ont décrit un demi-cercle dans l'hémisphère visible, un autre demi-cercle, qui ferme leur circuit, dans l'hémisphère qui est « au-dessous » de nous.

L'observateur primitif, après les premières constatations relatives à la mécanique générale des astres, est immédiatement amené à faire des constatations plus précises encore : si les étoiles placées hors du cercle arctique quittent tour à tour le ciel en disparaissant à l'ouest au-dessous de l'horizon, le ciel cependant ne reste jamais vide ; les étoiles qui, de l'Orient à l'Occident, cheminent sur les pistes concentriques que tracent leur pâle lumière, se succèdent sans interruption ; les heures auxquelles chacun de ces astres se lève ou se couche varient selon les dates de l'année et le même point du ciel considéré chaque nuit pendant toute une année est chaque nuit occupé par des hôtes différents.

Si l'observateur, inversant l'expérience, fixe non pas un point spécial du ciel, mais la course d'un astre, cet astre, au cours des nuits d'une même année, se montrera aux mêmes heures à des points différents de son trajet, bien que ce trajet ne change jamais. Si nous avons constaté à une date quelconque, disons le 1er janvier, qu'une étoile s'est levée au-dessus de l'horizon exactement à 10 heures du soir, nous constaterons que cette étoile, le lendemain à 10 heures du soir, se trouve déjà à une petite distance au-dessus de l'horizon et qu'elle s'est levée quatre minutes avant 10 heures. Nous constaterons le surlendemain, à la même heure, qu'elle est éloignée de l'horizon par une distance double et qu'elle s'est levée huit minutes avant 10 heures. Cette distance ira chaque jour en augmentant d'une égale fraction, de telle sorte que trois mois après, c'est-à-dire le 1er avril dans l'exemple choisi, cette étoile se trouvera, le soir à 10 heures, non plus à l'horizon, mais au milieu de sa course, au point culminant de l'arc de cercle qu'elle décrit dans le ciel et que,

trois mois plus tard, c'est-à-dire le 1er juillet, elle se trouvera à l'extrémité ouest de cet arc de cercle et se « couchera » à 10 heures du soir, c'est-à-dire à l'heure précise où elle se levait six mois auparavant.

Pendant les six mois suivants, cette étoile, qui poursuivra au-dessous de notre hémisphère une course qui coïncidera avec celle du soleil, ne sera plus visible pour nous ; mais au 1er janvier de l'année suivante, on la retrouvera à 10 heures du soir au point même où elle avait été déjà observée un an auparavant, au même point ou à peu près, car ici intervient le jeu de la précession des équinoxes que plusieurs siècles d'observations enregistrées permettent seuls de constater, tant son influence est légère.

La fraction ainsi déterminée dans l'espace céleste par la course journalière d'une étoile est évidemment égale, l'année comptant 365 jours, à la trois cent soixante-cinquième partie de l'anneau complet que dessine autour de la terre la course circulaire de l'astre considéré.

Cette fraction de cercle ainsi constamment vérifiable et dont l'existence s'impose à toutes les supputations astronomiques, cette fraction, c'est le « degré ».

Le nombre exact de 365 jours ne pouvait être trouvé qu'après de très longues et très minutieuses observations ; les astronomes des primitives civilisations ne le déterminèrent point dès l'abord avec précision : l'année solaire de 360 jours fut la plus communément employée, des jours complémentaires corrigeant l'erreur que l'expérience ne pouvait manquer de déceler. Le nombre de 360 arbitrairement adopté constituait donc une approximation très suffisante. En raison de l'aisance qu'il donnait aux calculs ce nombre ne fut jamais modifié.

Notons que l'étymologie, ici encore, atteste que ces connaissances étaient vulgarisées longtemps avant le temps où nous plaçons le début de la civilisation historique : en latin le mot *annus*, « année », qui est donné à la période au cours de laquelle la terre accomplit sa révolution dans le ciel, est la racine du mot *annulus* « anneau ».

La division, si naturelle, du ciel en degrés, en « journées », s'imposait invinciblement à l'esprit des premiers astronomes ; ils n'avaient pas réellement à l'inventer, car elle est, pour les observateurs méthodiques et avisés, comme inscrite dans le ciel. Si simple pourtant que soit cette conception, elle resta propre aux Européens et aux habitants des régions mitoyennes de

l'Europe. Les Indiens, les Chinois, les Mexicains d'avant Christophe Colomb, avaient bien dans leurs systèmes astronomiques adopté, comme les Européens, les grands cercles virtuels que tracent dans l'espace les révolutions de la terre et des astres : Equateur ; Ecliptique et Tropiques ; mais le tracé de ces cercles ne suffit pas à des études précises ; il ne permet pas, notamment, d'établir la carte exacte du ciel ni celle, par conséquent, de la terre. Cette œuvre ne peut être réalisée qu'après la division systématique de l'espace en cantons dont les limites sont déterminées d'une part par des cercles parallèles à la ligne de l'Equateur, les *latitudes*, et d'autre part par des cercles qui, passant par les deux pôles, sont perpendiculaires à cette même ligne et constituent des méridiens, ou *longitudes*.

* * *

L'établissement des lignes qui marquent les degrés de latitude ne présente aucune difficulté. Il suffit, en effet, pour établir sur un point quelconque du sol le degré correspondant de la voûte céleste, de mesurer soit la hauteur de l'Etoile Polaire, soit, mieux encore, celle de l'Equateur au-dessus de l'horizon.

Le très simple instrument qu'exige cette détermination est essentiellement composé d'un quart de cercle fixé entre deux tiges assemblées à angle droit dont l'une est rigoureusement verticale, c'est-à-dire dirigée vers le zénith. Sur le quart de cercle sont inscrites quatre-vingt-dix divisions qui permettent d'assurer avec précision la visée d'une lunette pivotant entre les deux tiges perpendiculaires. Cette lunette est constituée par un tube quelconque, un roseau par exemple, dans le mince canal duquel l'astre visé apparaît à l'observateur. Point besoin en effet d'une lentille de cristal, puisqu'il ne s'agit que d'isoler, afin de préciser sa situation, l'astre visible à l'œil nu. Peut-être faut-il rappeler ici qu'en raison de l'immense distance qui sépare les étoiles de la terre aucune d'elles, même les plus proches, ne peuvent être grossies par les plus forts télescopes modernes ; dans le meilleur objectif, elles restent simplement à l'état de points plus ou moins lumineux ; si les télescopes ne nous permettaient de pénétrer la nature physique des planètes, infiniment plus rapprochées de nous que les étoiles fixes, ils n'auraient apporté à la science aucune aide réelle. Toutes les lois de la mécanique céleste ont été découvertes sans eux.

Le *quadrant*, tel qu'il vient d'être décrit, est le plus anciennement connu

des instruments astronomiques. L'époque à laquelle il a été inventé est inconnue. Il fut sans doute contemporain, peut-être même fut-il antérieur à l'invention de la roue, de la barque, de la charrue ou de tant d'autres primitives machines dont la construction présentait des difficultés infiniment plus grandes.

La Polaire étant considérée comme indiquant rigoureusement le Pôle Nord donne avec exactitude, lorsqu'elle est visée par le « quadrant », le degré de latitude du point où se tient l'observateur. Sous l'Equateur, elle apparaît sur le cercle même de l'horizon, c'est-à-dire à 0° ; au Pôle Nord même elle apparaît au zénith, c'est-à-dire à 90° de l'horizon ; à mi-distance ; soit, par exemple, aux abords de Turin, de Belgrade ou de Bordeaux, elle est située à mi-hauteur exactement entre le zénith et l'horizon, soit à 45°. A Paris, c'est-à-dire à 49° de latitude, elle se montre à 49° au-dessus de l'horizon.

Dès la plus haute antiquité, les astronomes, pour reconnaître la situation exacte de l'Equateur dans le ciel, mesuraient à l'aide du *gnomon* l'ombre qu'aux équinoxes le soleil projette sur le sol, à midi. Le *gnomon* est un appareil qui, plus simple encore que le *quadrant*, est constitué par un style vertical sur une lame horizontale divisée par des traits en 90 parties ou degrés ; l'ombre du style projeté sur cette lame, à midi, est d'autant plus longue que le point de la terre sur lequel est dressé le gnomon est plus éloigné de l'Equateur, puisque sous l'Equateur même, aux dates des équinoxes, cette ombre, à midi, est inexistante le soleil étant exactement placé au-dessus du style vertical ; l'ombre marque, en résumé, l'angle que fait le rayon du soleil lorsque cet astre franchit, aux équinoxes, la méridienne du lieu considéré ; le chiffre marqué sur l'échelle de degrés dont est munie la planchette horizontale indique ainsi avec une exactitude parfaite la latitude de ce lieu.

C'est grâce au *gnomon* et au *quadrant* que le système géodésique européen, encore actuellement en usage, fut établi avec exactitude ; les causes d'erreur dues aux phénomènes atmosphériques et notamment à l'aberration de la lumière, qui ont été appréciées par les astronomes modernes, sont relativement peu importantes ; elles ne pouvaient engendrer que des écarts pratiquement négligeables que la multiplicité des expériences permettait d'ailleurs de corriger.

*
* *

L'usage de diviser les hémisphères du ciel et de la terre en 180° d'un pôle à l'autre s'étant perpétué depuis les temps anté-historiques jusqu'à nos jours, les lignes virtuelles qui dessinent les degrés de latitude n'auraient pu varier que si l'axe de la terre s'était déplacé. Et cet axe est immuable.

*Les lieux alésiens qui furent primitivement des jalons de latitude « jalonnent donc encore exactement les lignes de latitude des cartes modernes* ».

Quarante-cinq jalons alésiens ont été ainsi identifiés, soit trente-neuf alésias, cinq Calais, un Saint-Myon (*Voir à l'Atlas les cartes nos 444, 451 et 482*) parmi lesquels ont peut citer notamment :

*Alaise* (carte n° 473) sur le 47° de latitude nord ;
*Eleusis* (carte n° 441) sur le 38° ;
*Alesiæ*, près de Sparte (carte n° 440), sur le 37° ;
*Alæsa*, en Sicile (carte n° 443), sur le 38° ;
*Calais* et *Calet*, près des Eyzies (cartes n° 464), sur le 45° ;
*Calès*, dans l'alésia des Alyes (carte n° 457), sur le 44°. ;
*Alzen*, dans l'alésia du Mas d'Azil (carte n° 450), sur le 43° ;
*Allet*, au nord du Grand-Pressigny (carte n° 475), sur le 47° ;
*Calese*, dans l'alésia d'Alessano (carte n° 445), sur le 40° ;
*Aisy*, près Falaise en Normandie (carte n° 483), sur le 49° ;
*Llusa Lusanès*, en Catalogne (carte n° 448), sur le 42°.

*
* *

L'établissement des lignes qui déterminent les degrés de longitude présentait des difficultés beaucoup plus grandes que celles qu'avaient présentées l'établissement des lignes qui marquent les degrés de latitude : les trois cent soixante longitudes, ou méridiennes, aboutissent à chacun des deux points géométriques qui forment, l'un le Pôle Nord, l'autre le Pôle Sud de la terre ; s'irradiant autour de ces Pôles, comme s'irradient les lignes convergentes d'une rose des vents, elles s'écartent l'une de l'autre jusqu'à ce que, sur l'Equateur, qu'elles coupent perpendiculairement, les intervalles qui les séparent soient égaux chacun à un degré du grand cercle de la terre. Ainsi donc, alors que les degrés de latitude se présentent sous la forme de bandes qui sont parallèles à

l'Equateur, les longitudes forment sur la sphère terrestre des fuseaux qui sont perpendiculaires à cette même ligne de l'Equateur.

Alors que les latitudes sont aisément déterminées puisqu'il suffit, pour mener à bien cette œuvre, de partager en 90° les espaces célestes compris entre les deux points fixes que constituent la Polaire et l'Equateur, il n'en est point de même pour les longitudes, aucun point fixe, en tout temps déterminable, ne pouvant servir de base à leur tracé.

Si la terre ne tournait pas sur elle-même en vingt-quatre heures, si elle était immobile sur son axe, le soleil, la lune et les cinq planètes visibles sembleraient seuls animés de mouvement ; les autres astres nous apparaîtraient fixés, comme des clous d'or, sur la voûte céleste. Ils constitueraient des repères immuables à tous les systèmes de division géométrique de l'Univers visible. Or, il n'en est pas ainsi car le mouvement de rotation de la terre déplace continuellement pour nos yeux le champ des étoiles, bien que les positions respectives de ces étoiles ne changent point.

Mais les mouvements de notre planète ramenant chaque année à la même heure les mêmes astres au même point, ce ciel apparaîtrait comme étant réellement immobile à l'astronome qui ne ferait d'observations qu'une fois chaque année au même moment précis du temps sidéral. Cet astronome pourrait alors, avec une sécurité absolue, établir ses longitudes en traçant préalablement un méridien d'origine dont les autres méridiens seraient de part et d'autre espacés de degré en degré, chacun de ces degrés étant repéré par les étoiles situées sur son parcours.

D'autres astronomes placés en des points plus ou moins éloignés du premier pourraient déterminer la situation de chacun de ces points en mesurant, toujours au même moment sidéral, l'angle que fait au zénith la méridienne du lieu où ils se trouvent avec le méridien d'origine, dont le trajet, jalonné par certains astres connus de tous, leur apparaîtrait comme inscrit matériellement dans le ciel. Le moment de l'observation pourrait être par convention fixé à une date astronomique bien déterminée, telles, par exemple, celles auxquelles le soleil franchit l'Equateur au temps des équinoxes.

Ces dates pourraient d'ailleurs être multipliées jusqu'à permettre des observations quotidiennes ; il serait simplement nécessaire que les astronomes établissent chaque jour de l'année, à une heure déterminée, la topographie du ciel par rapport au méridien l'origine.

L'observateur devant, pour établir les longitudes, considérer à la fois l'espace et le temps, est donc, pour la précision de ses constatations, obligé de diviser en périodes égales chacun des « jours » compris entre deux « midis ».

Ce mode de subdivision, qui a donné les vingt-quatre « heures » de soixante « minutes » chacune, encore actuellement en usage, est pour l'Europe, comme la subdivision du ciel en degrés, antérieur à l'Histoire.

La mesure du temps théoriquement fondée sur la course des astres est plus aisément et plus sûrement encore de nos jours établie par les appareils mécaniques qui, succédant au modeste sablier et à la clepsydre antiques, ont abouti à l'horloge et au chronomètre : un voyageur possédant un chronomètre réglé sur l'heure d'un méridien déterminé peut, à tout moment, en comparant l'heure indiquée par ce chronomètre à celle qui est indiquée par la position du soleil dans le ciel, établir par un très simple calcul la différence, en degrés de longitude, qui sépare le point où il se trouve du méridien sur lequel son chronomètre est réglé : il suffit, en effet, de savoir que la terre tourne autour du soleil en vingt-quatre heures, franchit en une heure la vingt-quatrième partie de la sphère, soit quinze degrés de longitude, qu'il passe donc d'un degré à l'autre en quatre minutes de temps et qu'il franchit en quatre secondes d'heure la soixantième partie ou « minute » d'un degré.

C'est ce procédé de la détermination de la longitude par la différence des heures qui, en raison de la perfection mécanique des instruments, est aujourd'hui universellement appliqué ; mais il a succédé à d'autres plus complexes, qui étaient basés sur la fixation astronomique des heures.

L'heure du méridien d'origine est, dans ce cas, indiquée à l'observateur par un phénomène visible dans le même moment de tous les points d'un hémisphère terrestre, et notamment par les positions respectives que les astres occupent dans le ciel, telle par exemple la distance angulaire de la lune à une étoile déterminée, telle encore la distance angulaire de la lune au soleil lorsque ces deux astres sont visibles en un même temps.

C'est ce dernier procédé qui fut le plus anciennement employé. « Hipparque, dit Strabon, avait dressé par écrit les tables, pour tous les lieux de la terre compris entre l'Equateur et le Pôle Boréal, des différents changements que présente l'aspect du ciel sous le méridien de Rhodes (*Géographie* de Strabon, livre II, chapitre V).

L'œuvre d'Hipparque, délaissée pendant la décadence qui, sous l'Empire

Romain et dès avant l'invasion des barbares, prépara la ruine de la civilisation antique, fut, dans les temps modernes, reprise au point même où Hipparque l'avait menée. En France, les distances angulaires mesurées sur la lune, dans le ciel de Paris dont le méridien était pris pour méridien d'origine, furent, chaque année et jusqu'en 1905, publiées dans un « Tableau de la connaissance des Temps » que dressait, à l'usage des astronomes et des navigateurs, le *Bureau des Longitudes*, institué spécialement sous Louis XIV, en 1679, pour cette œuvre essentielle. L'exactitude des chronomètres et des appareils d'observation a rendu inutile la publication du « Tableau de la connaissance des temps ».

* * *

Aucun renseignement n'a permis de déterminer l'époque où cette antique méthode fut adoptée. Hipparque, qui vivait deux siècles avant Jésus-Christ, n'est point désigné comme l'ayant inventée, mais seulement comme l'ayant plus précisément documentée en dressant ses « Tables » qui constituaient un embryon de ce « Tableau de la connaissance des temps » qui resta jusqu'à nos jours en usage.

Hipparque, s'il est considéré comme le plus savant des astronomes de l'antiquité, a surtout le mérite d'avoir systématisé les multiples et minutieuses observations faites avant lui par un très grand nombre d'astronomes dont les noms sont restés inconnus.

Un fait précis permet d'apprécier la valeur des connaissances qu'il tenait de la longue lignée de ceux dont il fut le glorieux héritier : il a pu définir et rendre sensible par des calculs le phénomène connu sous le nom de *précession des Equinoxes* qui, dû à un mouvement rétrograde de la terre, retarde la course apparente des astres. Ce retard, mesuré au Pôle Nord sur la course de l'Etoile Polaire, est, pour un an, égal à moins de quatre secondes de degré, soit environ la millième partie d'un degré. Le phénomène ne peut donc être constaté matériellement au cours d'une seule vie humaine ; Hipparque n'a pu l'étudier et en préciser l'étendue exacte que parce que le destin l'avait constitué héritier d'observations très précises faites au cours des siècles et soigneusement conservées dans des séminaires de savants analogues à ceux que fondèrent les Pythagoriciens.

*
* *

L'Equateur constitue la ligne d'origine des parallèles de latitude qui subdivisent la sphère terrestre en trois cent soixante degrés. Mais aucune ligne astronomique ne s'imposant à la géodésie comme méridien d'origine des trois cent soixante longitudes qui sont tracées d'un pôle à l'autre, perpendiculairement aux latitudes, chacune des nations civilisées a tenu à posséder son propre méridien d'origine ; toutes les longitudes, dans les cartes anglaises, partent du méridien de Grenwich ; elles sont basées sur le méridien de Paris dans les cartes françaises, sur ceux de Madrid, de Rome ou de Stockholm, dans les cartes espagnoles, italiennes ou suédoises.

Dans la Grèce antique le méridien d'origine fut d'abord celui de Rhodes, mais ce fut ensuite celui de l'Ile de Fer, dans l'archipel des Canaries, alors *îles Hespérides*, qui se trouvaient aux limites occidentales de la « Terre habitée ».

La géographie de Ptolémée était établie sur ce méridien qui fut plus tard adopté par les Arabes et resta le méridien d'origine pour tous les Européens jusqu'au dix-huitième siècle. Il est encore officiellement employé de nos jours par les Allemands et les Autrichiens. Le système français en dérive indirectement, car son méridien d'origine, qui est celui de Paris, est exactement établi à 20° à l'est du méridien de l'île de Fer, si bien que les lignes de longitude tracées sur les cartes françaises, allemandes ou autrichiennes passent exactement par les mêmes points ; leur numération seule diffère, le 20e degré de longitude germanique correspondant au 0° français. Les longitudes des cartes dressées sur le méridien de Greenwich à 2° 26 du méridien de Paris ou à 17° 34 à l'est du méridien de l'île de Fer, exigent, au contraire, pour être comparées aux longitudes des autres cartes, des corrections qui constituent un travail superflu. Il en est de même pour les longitudes espagnoles, portugaises, russes ou suédoises.

Lorsque les « progrès » de la civilisation moderne permettront de revenir à la tradition raisonnable qui fut suivie pendant vingt siècles, le méridien dit de l'île de Fer, si vénérable à tant de titres, sera de nouveau sans aucun doute adopté comme méridien international.

Les lignes de longitude s'espaçant régulièrement de degré en degré, la reconstitution d'une seule de ces lignes permet de tracer immédiatement toutes

celles qui appartiennent aux divers systèmes géodésiques modernes. Il en sera donc de même pour le système des primitives longitudes alésiennes dont l'existence est décelée par certains alignements inattendus d'alésias qui sont perpendiculaires aux lignes de latitude.

Parmi ces alignements alésiens il était raisonnable de considérer que celui qui, précédemment, constitua le méridien de la rose solsticiale des vents pouvait être le méridien d'origine sur lequel les autres longitudes avaient été tracées. Cette hypothèse se vérifie dès les premières investigations : à l'est et à l'ouest du méridien qui, dans l'alésia d'Alaise, passe à Myon et constitue la ligne nord-sud de la Rose solsticiale des vents, d'autres méridiens, régulièrement espacés, apparaissent dès l'abord nettement déterminés par les repères alésiens qui les jalonnent.

... Mais alors que les lignes de latitude alésienne sont exactement établies de degré en degré entre l'Equateur et le Pôle et que le jalonnement des alésias les indique précisément là où elles sont tracées sur les cartes modernes dressées d'après l'antique division de la sphère en 360 degrés, un facile contrôle permet de constater que le tracé des lignes de longitude alésienne est entaché d'une inexactitude : les intervalles qui séparent ces lignes sont égaux entre eux, mais ils n'équivalent pas exactement à un degré de 60 minutes du grand cercle de la terre ; ils ne mesurent que 58 minutes et demie. Cette erreur d'une minute et demie est peu appréciable entre deux méridiennes, mais elle est constante et, s'additionnant de degré en degré, elle aboutit à des différences relativement considérables ; pour quinze degrés, cette différence est de 25 minutes environ, soit de près d'un demi-degré. L'erreur n'aurait pu être constatée que si les géographes primitifs avaient pu étendre leur œuvre à la terre entière. Ils auraient alors constaté que le système comportait 369 longitudes au lieu de 360.

On ne peut accuser l'imperfection des instruments d'observation utilisés d'être la cause de cette erreur, puisque les degrés de latitude, contemporains évidemment des degrés de longitude, sont parfaitement exacts. Cette imperfection n'aurait d'ailleurs provoqué que des erreurs accidentelles, et nous sommes ici en présence d'une erreur fondamentale. Les causes en tiennent évidemment à ce que certains éléments de mensuration astronomique dont la science moderne tient compte dans ses calculs furent négligés par les anciens astronomes ; il en est ainsi, par exemple, pour ce qui concerne le parallaxe

géocentrique de la lune. La démonstration de l'influence de la longueur du rayon de la terre sur la mensuration des angles déterminés par les positions respectives de la lune et des autres astres serait ici fastidieux, mais il est nécessaire cependant, d'indiquer que sa méconnaissance est susceptible d'entraîner précisément des erreurs d'un soixantième environ.

Les lignes de longitude alésiennes se reconstituent aujourd'hui depuis les rives atlantiques de la péninsule ibérique en Occident jusqu'aux îles de la Mer Egée en Orient *(Voir l'Atlas, cartes 491 et 555)*.

Elles sont jalonnées par quarante-neuf *Alésias*, six *Calais*, trois *Versailles*, soit au total cinquante-huit lieux alésiens, parmi lesquels on remarque notamment :

*Eleusis* (Attique), sur le 18e degré de longitude Est (carte no 554) ;
*Eleusis*, dans l'île de Thira, sur le 20e degré Est (carte no 555) ;
*Alesiæ*, près de Sparte, sur le 17e degré Est (carte no 553) ;
*Alæsium*, près d'Olympie, sur le 16e degré Est (carte no 552) ;
*Alyssos*, près de Dyme, sur le 16e degré Est (carte no 551) ;
*Alicia*, près de Ségeste (Sicile), sur le 7e degré Est (carte no 548) ;
*Alès* (Sardaigne), sur le 3e degré Est (Carte no 540) ;
*Allex-Font-Alis* (Drôme), sur le 1er degré Ouest (carte no 496) ;
*Les Eyzies* (Dordogne), sur le 5e degré Ouest (carte no 516) ;
*Verseille* Mont-Mercure (Vendée), sur le 7e degré ouest (carte no 527) ;
*La Aliseda* (province de Caceres, Espagne), sur le 13e degré Ouest (carte no 533) ;

* * *

Les indices topographiques et philologiques grâce auxquels les recherches entreprises furent conduites dans une absolue sécurité se complètent ainsi par des indices nouveaux dont la précision mathématique était inattendue ;

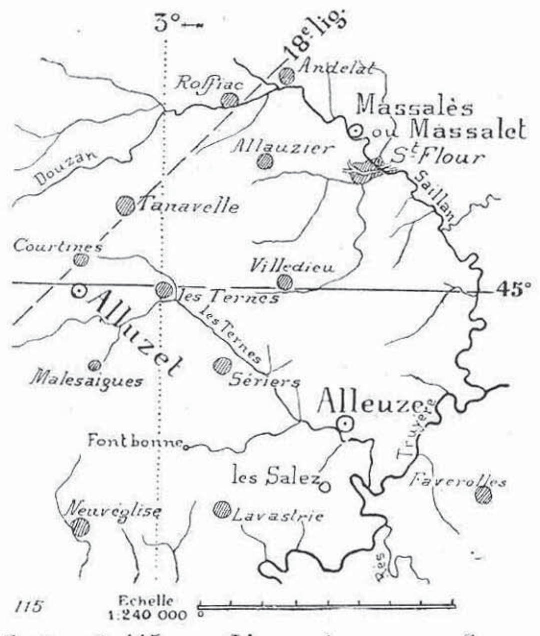
1o L'existence des alésias est absolument dépendante du tracé des lignes géodésiques ;

2o Les localités qui portent les noms de *Calais* et de *Versailles* apparaissent fréquemment comme constituant des jalons supplémentaires qui s'ajoutent aux alésias proprement dites pour compléter le jalonnement de ces lignes, notamment dans les régions dépourvues de sources minérales.

*
* *

Deux cent quarante-neuf lieux alésiens ont été identifiés sur les différentes lignes. Ils comprennent, outre deux cent dix *Alésias* complètes, vingt-six *Calais* et quatre *Versailles* isolés.

Quarante et un se trouvent au point où se croisent deux de ces lignes ; c'est le cas, pour ne citer que ces exemples, d'*Alésiæ* près de Sparte, sur le 37e degré de latitude et le 17e degré de longitude Est, d'*Eleusis*, près d'Athènes, sur le 38e degré de latitude et le 18e degré de longitude Est, de *Alès-les-Eyzies*, sur le 45e degré de latitude et le 5e degré de longitude Est.




Carte n° 115. — L' « ALÉSIA » DE SAINT-FLOUR *(Cantal)* ET LES TROIS LIGNES GÉODÉSIQUES QU'ELLE JALONNE.

Sept enfin désignent un site où passent trois de ces lignes ; ce sont :

1° L'alésia de *Alais* (Gard), que traversent la 22e ligne de direction, la 2e longitude Ouest et le 44e degré de latitude. *(Voir cartes 9 et 502)* ;

2° *Planaise* et *Ballaison* (Savoie), au passage de la méridienne d'Alaise, de la 1re ligne de direction et le 46e degré de latitude *(Voir cartes 102 et 466)*.

3° *Anet* (Suisse), sur laquelle passent le 47e degré de latitude, la 13e ligne de direction et la ligne équinoxale *(Voir cartes 112 et 472)* ;

4° L'alésia de Saint-Flour qui, sur le 45e degré de latitude, la 3e ligne de longitude Ouest et la 18e ligne de direction, est constituée par la commune d'*Aleuze*, le lieu dit les *Alluzets* dans la commune des Ternes, localités auxquelles il convient d'ajouter *Massalès* (de Mas « ferme » et de Alès) près de Saint-Flour. Massalès s'orthographie aussi Massalet, c'est sous cette forme qu'il figure sur les cartes dressées par Cassini au dix-huitième siècle.

De nombreux cours d'eau parmi lesquels la Truyère, les Ternes, les Saillans, arrosent la région.

Aux abords, on doit signaler encore les lieux dits les *Salez*, *Fontbonne* et même *Malessaigues*, dont le nom décèle l'existence de sources minérales ou thérapeutiques.

Saint-Flour se nommait *Indiciacum* ou *Mons Indiciacum* aux temps gallo-romains, à cause, dit la tradition, de ce que le rocher sur lequel la ville est construite « *servait de signal indicateur aux voyageurs* ». Une abbaye s'y édifia plus tard et fut consacrée à Saint Florus.

Non loin de Saint-Flour, exactement sur la ligne qui marque le 3e degré de longitude Ouest, on voit encore un dolmen et un menhir, un autre dolmen subsiste, renversé, à la Roche-d'Auliac, près Villedieu, un autre encore à Fraissinet.

5o L'alésia d'*Alzano* (Italie) sur le 45e degré de latitude, le 3e degré de longitude Est et la 7e ligne de direction, est située à la limite des provinces d'Alexandrie et de Pavie, sur la rive droite du Pô ; entre les rivières Serivia et Curo à peu de distance, au nord-est, de la ville de Voghera.




Carte no 116. — L'ALÉSIA D'ALZANO *(Italie)* ET LES TROIS LIGNES GÉODÉSIQUES QU'ELLE JALONNE.

Le village de *Sale*, au sud-ouest de Alzano, marque peut-être un gîte salifère, mais les cartes de la région ne mentionnent pas l'existence d'autres sites dont le nom soit alésien.

La riche vallée du Pô devrait présenter de nombreux indices toponymiques de son occupation préhistorique par les hommes, mais les invasions successives dont elle fut le théâtre semblent avoir détruit une grande partie de ces souvenirs, dans la région du moins où seule Alzano (contraction de Alisano) marque par son nom son antique origine.

6° Aizecourt, près de Péronne (Somme), sur le 50e degré de latitude, le 3e degré de longitude Ouest, et la 5e ligne de direction, se divise en deux localités, *Aizecourt-le-Haut* et *Aizecourt-le-Bas*, qui forment deux communes distinctes dont le territoire est circonscrit par la Somme et par deux affluents de cette rivière, la Cologne et la Tortille.

Le bourg de Moislains, tout proche, était sous le nom de *Médiolanum* une agglomération importante aux temps gallo-romains.

Carte n° 117. — L'ALÉSIA D'AIZECOURT *(Somme)* ET LES TROIS LIGNES GÉODÉSIQUES QU'ELLE JALONNE.

Au sud de la Somme, se trouve le village de Saint-Christ qui possède une source minérale. Au nord-est d'Aizecourt, et plus proche de ce lieu que Saint-Christ, on remarque *Sailly-Saillisel*, dont le nom semble bien indiquer la présence ancienne d'une source minérale.

Le nom de *Sailly*, comme celui de Sail d'ailleurs, est fréquemment associé en effet aux sites alésiens, tels *Sail-sous-Couzan*, dans l'alésia de Luzy Valézy près Montluçon (Allier), *Sail-les-Bains*, près du Calais isolé qui, non loin de la Palisse (Allier), jalonne la 16e ligne de direction, *Sailly*, dans l'alésia, de Montalet près Mantes (Seine-et-Oise), *Sailly* dans l'alésia d'Olizy, près de Carignan (Ardennes).

*Sailly*, village du département de Saône-et-Loire, au nord de Cluny, possède, comme *Sail-sous-Couzan* et *Sail-les-Bains*, une source minérale encore aujourd'hui exploitée.

Sailly a donc, en résumé, la même étymologie que *Salins*.

7° L'alésia de *Llusa-Llusanés*, province de Barcelone (Espagne), est située à la fois sur le trajet de la 21e ligne de direction, sur le 42e degré de latitude et sur le 4e degré de longitude Ouest.

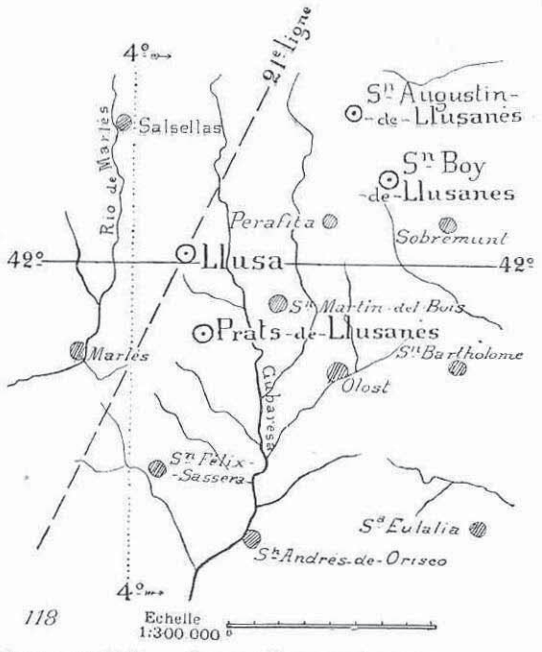
L'importance ancienne de Llusa est attestée par ce fait que ce bourg aujourd'hui médiocre a donné son nom au canton qui l'environne, et qui s'est appelé *Llusanès*, de même que le pays d'Eauze (Elusa) en France est appelé, par une analogue déclinaison, *Pagus-Elisanu*.

Le rio Marlès, la Gubaresa, et divers autres cours d'eau entourent le site de Llusa.

A peu de distance au nord, on remarque un lieu dit Salsellas.

A l'Est, Perafita marque sans doute l'existence d'un menhir.

Parmi les quarante et un lieux alésiens qui jalonnent à la fois deux lignes il faut citer notamment Eleusis, sur le 38° de latitude et le 18° de longitude alésienne.

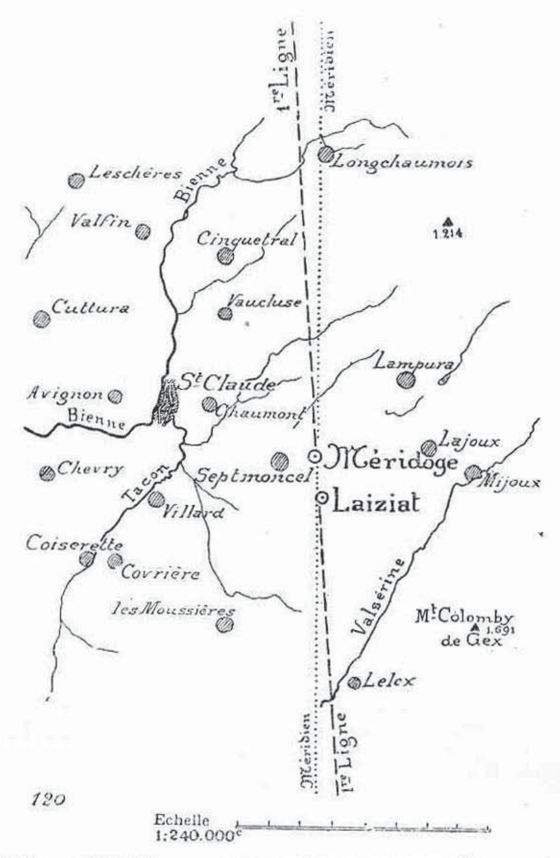



Carte n° 118. — Llusa-Llusanès et les trois lignes géodésiques qu'elle jalonne.

Carte n° 119. — Eleusie *(Grèce)* jalonne le 38e degré de latitude et le 18e degré de longitude Est.

Il y a lieu de remarquer aussi qu'aux abords d'Alaise-Myon, l'alésia centrale, les lignes des deux « roses des vents », en se rapprochant de leur commun centre de convergence, suivent des trajets si sensiblement voisins que les mêmes alésias jalonnent des lignes appartenant à chacun des deux systèmes. Tel est le cas de l'alésia d'*Anet* en Suisse, qui se

trouve à la fois sur l'Equinoxale et sur la 13e ligne de direction *(Voir carte 310)* ; tel est le cas aussi de l'alésia de *Aisey* et *Lally* (Saône-et-Loire), en France, qui se trouve à la fois sur l'Equinoxale et sur la 12e ligne de direction *(Voir carte 297)*. Tel est enfin le cas de *Laiziat* dans le Jura français.




Carte no 120. — *Méridoge*, EST SITUÉE AU POINT OÙ LA MÉRIDIENNE CROISE LA PREMIÈRE LIGNE DE DIRECTION.

Dans le site de Laiziat se croisent la première ligne de la « Rose des Vents » à vingt-quatre directions et la méridienne de la « rose solsticiale » qui est, on le sait, le méridien d'origine des longitudes alésiennes.

Et le point où les deux lignes se croisent est précisément le lieu dit *Méridoge* dont le nom déjà, en tant que jalon de la *Méridienne*, avait retenu l'attention.

*CHAPITRE VI*

# LES JALONS DE DISTANCE

Alors qu'en thèse générale les lieux alésiens constituent les jalons de direction des lignes géodésiques alésiennes, quelques *Calais* et quelques *Versailles* sont cependant situés hors de ces lignes. Seule l'hypothèse qu'ils constituaient des jalons de distance permettait d'expliquer cette exception, puisque seule elle permettait de lier, comme le sont tous leurs homonymes, ces *Calais* et ces *Versailles* aux systèmes géographiques alésiens.

Cette hypothèse ne pouvait être vérifiée que si les distances avaient été déterminées sur la base d'une seule unité de mesure commune aux deux systèmes et d'autre part si les relais que formaient les lieux considérés marquaient des distances mesurées en partant d'un centre commun.

L'existence même des systèmes géodésiques disposés en roses des vents autour du centre identifié à Alaise permettait d'ailleurs de conclure logiquement à l'existence d'un unique centre de départ des distances et d'une seule mesure itinéraire.

Les premières vérifications effectuées sur ces bases devaient aboutir à des résultats probants ; le point de départ sur lequel les distances apparaissent calculées est bien l'alésia d'Alaise ; il se trouve dans cette alésia, là où, près de Myon est le centre d'orientation de la rose des vents solsticiale, base du méridien d'origine des longitudes alésiennes et du 47° de latitude.

Quelques exemples :

*Versailles*, commune de Charly, au sud-est de Bourges (Cher), *Versailles*, commune d'Aujéville, près de Clermont-d'Argonne (Meuse), sont tous deux à 222 kilomètres de Myon ;

*Montalet*, près de Saint-Ambroise (Gard) et *Anizy-le-Château*, près de Laon, sont à 333 kilomètres de Myon ;

*Le Calais*, sur la 5e longitude ouest, entre Tours et Blois, *Versailles*, près de Cadetret (Vaucluse), sont à 370 kilomètres de Myon ;

*Calais*, commune de Saint-Pierre-de-Chignac, près de Périgueux (Dordogne), *Calès*, commune de Castels, près des Eyzies (Dordogne), *Alais*, commune de Réqueil, près de La Flèche (Sarthe), *Montalet*, près de Lacaune (Tarn), sont à 444 kilomètres de Myon.

*Calès*, au sud-ouest de l'alésia des Eysies, est situé à 463 kilomètres au sud-ouest de Myon ; or la ligne virtuelle sur laquelle se mesure cette distance étant prolongée, dans la direction opposée, c'est-à-dire au nord-est de Myon, aboutit, à 463 kilomètres, au site où s'élevait *Caleusum*, dans l'alésia de Elsendorf, près de Ratisbonne, en Bavière.

A cette même distance, 463 kilomètres de Myon, se trouvent aussi *Calès*, près de Clères (Seine-Inférieure) sur la 7e ligne de direction, et *Versailles*, près de Réalmont (Tarn), sur la 19e ligne de direction.

*Le Callais*, près de Trouville (Calvados) ; *Versailles*, près de la Ferté-Macé (Orne) ; *Versailles*, dans l'alésia d'Alzonne (Aude), sont tous trois à 500 kilomètres de Myon.

On le voit par ces premiers exemples, les distances qui séparent de Myon tel Calais ou tel Versailles se retrouvent ailleurs comme séparant de Myon tel autre lieu alésien. Seize mensurations ayant été opérées, les distances de 222, 333 et 370 kilomètres ont été trouvées deux fois, la distance de 500 kilomètres a été trouvée trois fois, les distances de 444 et de 463 kilomètres ont été trouvées quatre fois.

Ces nombres qui donnent en kilomètres la longueur des itinéraires, permettent de pressentir, par leur répétition même que de telles longueurs ont été volontairement déterminées. Ils donnent en outre la possibilité de vérifier si ces longueurs comportaient une commune unité de mesure et de retrouver cette unité. Le problème se réduit à rechercher s'il est un commun diviseur à 222, 333, 370, 444, 463 et 500 et ce commun diviseur qui constitue l'unité de mesure cherchée, apparaît : c'est un nombre fractionnaire dont les trois premiers chiffres 185, indéfiniment répétés, forment 18 kilomètres 518.

... Et le résultat qui est ainsi enregistré présente le plus vif intérêt, car il concorde avec l'ensemble de ce qu'ont révélé les précédentes investigations ;

185 en effet, c'est la mesure en mètres de l'un des plus anciens stades historiques ; c'est la longueur exacte du stade que les Grecs nommaient *olympique* et qui égalait la six centième partie d'un degré terrestre ; l'unité de mesure alésienne, 18 kil. 518 qui valait cent stades olympiques égalait donc la sixième partie du degré.

Pour la commodité des énumérations il convient de donner à l'unité de mesure alésienne ce nom de *stade* qui, dans toutes les langues modernes a, concurremment avec le mot *mille*, acquis le sens générique d'unité de mesure itinéraire.

Sachant que la longueur de ce stade est de 18 kil. 500, nous saurons aussi que 111 kil. 111 égalent six stades alésiens, que 444 kil. 444 en valent vingt-quatre et que 500 kilomètres en valent vingt-sept.

L'exactitude des distances mesurées est certaine ; elle ne comporte une marge de quelques hectomètres que parce que les sites plus ou moins vastes que leur nom désigne à l'examen n'ont point conservé de signes matériels susceptibles d'indiquer avec une précision géométrique, le point où le repère alésien avait été établi sur leur sol ; ce point évidemment pouvait être situé hors de l'agglomération moderne qui lui doit son nom.

Les calculs de mensuration sont ici favorisés par cette circonstance que la région de la planète sur laquelle ils portent est située aux abords du 45$^{e}$ degré de latitude, c'est-à-dire dans une zone où la sphéricité de la terre est parfaite. On sait, en effet, que les degrés célestes reportés à la surface de la terre y déterminent une longueur moyenne de 111 kil. 111, mais que par suite de l'aplatissement du globe terrestre, ils mesurent dans les régions polaires un peu plus de 112 kilomètres alors qu'ils n'en mesurent que 110 à l'Equateur.

*
* *

Une autre constatation devait aider aux recherches. En dressant une liste de ceux des noms de lieux qui, le plus souvent, se retrouvent aux abords des alésias, il avait été constaté que parmi ces noms, à côté des *Calais*, des *Myon* ou des *Versailles*, on trouvait aussi maintes *Millières* ou *Milliaires*. L'étymologie du mot « Milliaire » est traditionnellement indiquée comme uniquement latine et pourtant ce mot se retrouve trop souvent employé, comme nom de lieu, dans les phéhistoriques alésias pour qu'il soit raisonnable de penser

que dans chaque cas il s'agisse d'une coïncidence due au fait que les Romains auraient dressé précisément une colonne « milliaire » à proximité de ces alésias.

L'homonymie des deux mots *mille* nombre, et *mille* mesure itinéraire, semble bien d'ailleurs purement accidentelle : le *mille* qui, dans le système métrique romain, égalait 1.481 mètres ou la soixante-quinzième partie du degré, ne devait certainement pas son nom, comme le voudrait une étymologie trop facile, à ce fait qu'il était égal à 1.000 pas humains, car jamais race d'hommes n'a fait des pas de 1 m. 50.

Le mot *stade* qui, dans les pays de langue grecque, désignait ces mêmes mesures, a, on le sait, une origine plus singulière encore : le *Stadion* était la « borne » qui marquait le but désigné aux coureurs dans l'arène des jeux olympiques ; le nom de « stadion » fut, par extension, donné d'abord à l'unité de longueur déterminée par la borne puis à toutes les mesures itinéraires et c'est parce que la mesure itinéraire la plus anciennement employée était ainsi communément nommée « stade » que le même nom fut ensuite donné aux diverses mesures géographiques successivement créées par les savants grecs.

Carte n° 121. — *Les Millières*, DANS L'ALÉSIA D'ALEX PRÈS D'IZERNORE *(Ain)*.

*
* *

Toutes les *Millières*, ou *Milliaires*, trouvées dans les alésias, ont été vérifiées et toutes se sont révélées comme des relais alésiens de distance ; elles sont éloignées du centre géodésique de Myon dans l'alésia d'Alaise par des

longueurs diverses qui, comptées en kilomètres, ont toutes comme commun diviseur le nombre 18.500 (soit cent stades, ou un sixième de degré).

Ce sont :

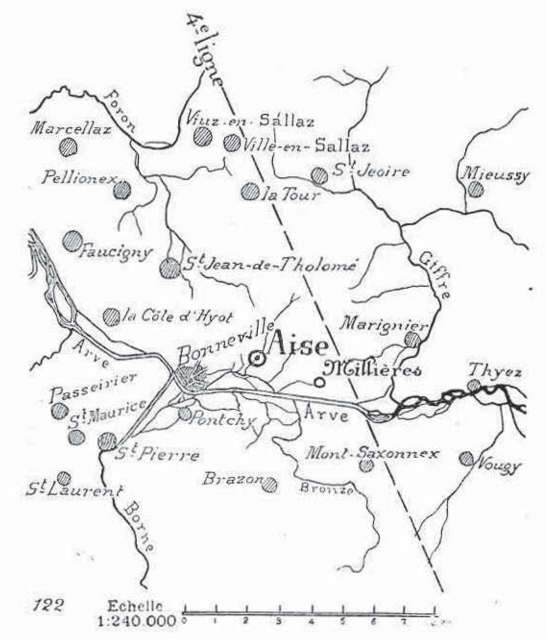
*Les Millières*, dans l'alésia d'Alex près de Izernore (Ain), sur la 23e ligne de direction, à 92 kilomètres 500, ou cinq stades alésiens de Myon.

*Millières*, dans l'alésia d'Aise, près Bonneville (Haute-Savoie), sur la 4e ligne de direction, à 111 kilomètres, soit six stades alésiens ou exactement, un degré de Myon.

*La Millière*, dans l'alésia de Ally,




Carte no 123. — La Millière, dans l'alésia de Ally près de Mauriac *(Cantal)*.




Carte no 122. — Millières dans l'alésia d'Aise près de Bonneville *(Haute-Savoie)*.

près Mauriac (Cantal), sur la signe solsticiale « Levant d'Eté, couchant d'Hiver », à 333 kilomètres, soit 18 stades alésiens, exactement trois degrés de Myon.

*Millière*, dans l'alésia d'Alet ou Aleth, près Limoux (Aude), sur le 43e degré de latitude, à 518 kilomètres, soit 28 stades alésiens de Myon.

*Millières*, dans l'alésia de Lizet-Cantalet, près Lombez (Gers), sur la 18e ligne de direction, à 555 kilomètres, soit




Carte nº 124. — Millière dans l'alésia d'Alet *(Aude)*.



Carte nº 125. — Millière dans l'alésia de Lizet-Cantalet *(Gers)*.



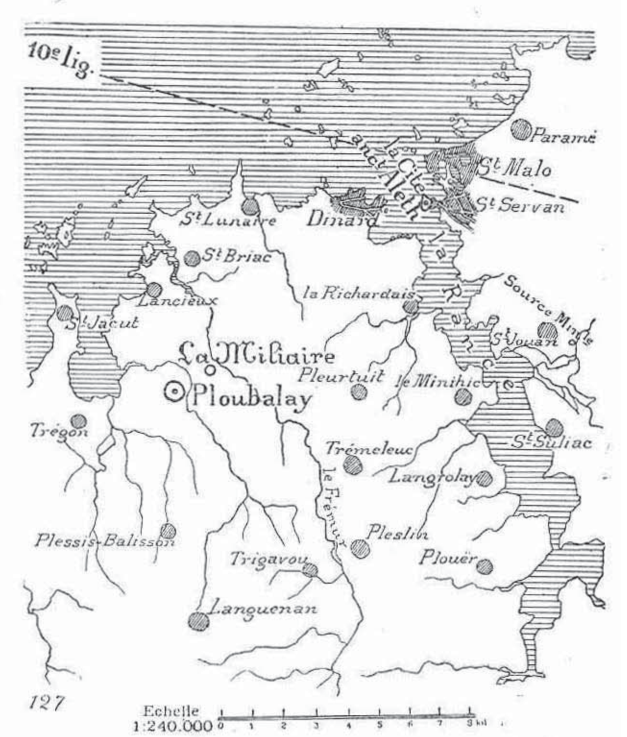
Carte nº 126. — La Millière dans l'alésia du Mas d'Azil *(Ariège)*.

30 stades, ou exactement cinq degrés de Myon.

*La Millière*, près de Bourg-Alet, dans l'alésia du Mas-d'Azil (Ariège), sur le 43e degré de latitude et la 19e ligne de direction, à 555 kilomètres, soit 30 stades, ou cinq degrés exactement de Myon..

*La Millière*, dans l'alésia d'Aleth et Ploubalay (Ille-et-Vilaine), sur la 10e ligne de direction, à 629 kilomètres, ou 34 stades alésiens de Myon.

Milliaire, évoluant, selon les dialectes, prend parfois des formes




Carte nº 127. — La Millaire dans l'alésia d'Alets et Ploubalay *(Ile-et-Vilaine)*.

différentes. Dans les régions méridionales, on trouve :

En France, *Milario*, dans l'alésia d'*Alzonne-Lexos* (Tarn-et-Garonne), sur la 18e ligne de direction, à 444 kilomètres, ou 24 stades alésiens de Myon.

En Italie, *Migliarina*, au sud de Calice, près la Spezzia ; sur le 4e degré de longitude est, à 444 kilomètres, ou 24 stades alésiens ou quatre degrés exactement de Myon.

En Portugal, *Milheros*, dans l'alésia de *Portus-Cale* (Porto) et *Alijo*, à




Carte nº 128. — Milario dans l'alésia d'Alzonne-Lexos *(Tarn-et-Garonne)*




Carte n° 129. — MIGLIARINA PRÈS DE CALICE-DE-LA-SPEZZIA *(Italie).*

1.333 kilomètres, soit 72 stades alésiens ou exactement douze degrés de Myon.

En langue allemande, Millières se traduit par *Meilen* ou Millen, nom germanique du « mille ».

*Millendorf*, entre *Elsen* et *Elsdorf* (Pays Rhénans), sur le 51e degré de latitude et la 24e ligne de direction, est situé à 444 kilomètres ou 24 stades alésiens, ou quatre degrés de Myon.

* * *

Les noms de *Alésia*, *Calais*, *Versailles*, *Myon*, ne sont parvenus jusqu'à nous que parce que leur conservation à travers les âges a été assurée par la perpétuité même des localités qu'ils désignaient déjà en des temps de beaucoup antérieurs à l'Histoire. Mais depuis longtemps ils n'ont plus de sens concret dans aucune des langues européennes, sauf Calais qui, dérivé en *calle* et en *calea*, désigne encore dans certaines langues une « voie », un « chemin ». Les siècles écoulés ont ainsi conféré à ces vocables, avec une particulière originalité, une valeur documentaire qui, pour

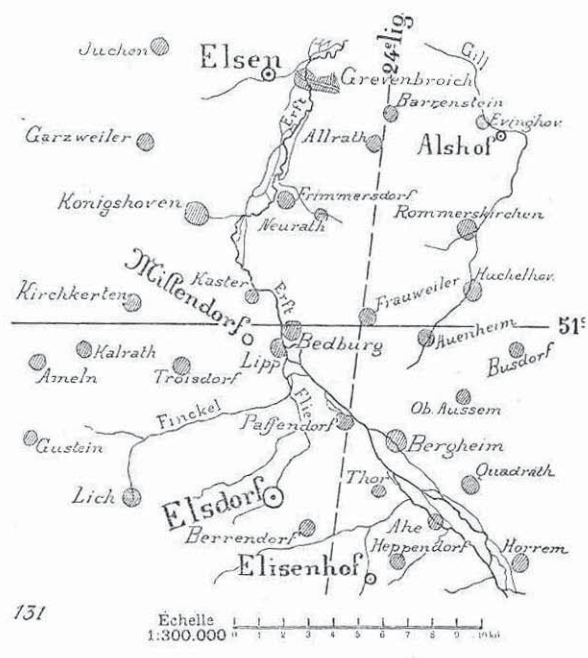



Carte n° 130. — MILHEROS, DANS L'ALÉSIA DE PORTUS CALE ET ALIJO *(Portugal).*

nous, est précieuse autant que le serait celle de très antiques médailles.

Il n'en est pas de même de *Milliaire* qui a gardé jusque dans les langues modernes son sens primitif et qui fut assez fréquemment employé comme expression toponymique dans l'Empire romain ; si bien que quelques localités doivent leur nom de *Milliaire*, *Milliaires* ou *Millière* à ce qu'elles se trouvaient dans un site sur lequel était érigé une de ces « colonnes milliaires » qui jalonnaient les routes impériales.

Si donc toutes les *Alésias*, tous les *Calais* et tous les *Versailles* sont alésiens, certaines *Millières* ou *Milliaires* datent au contraire des temps historiques. En France, les « Milliaires » non alésiennes sont au nombre d'une dizaine ; toutes probablement sont d'origine latine ; *Millières*, près de Coutances (Manche), *la Millière*, près de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), sont situées sur le parcours de voies romaines connues. Les *Millen* ou *Meilen* allemandes sont relativement nombreuses, le vocable « meile ou mille » ayant été, communément en Allemagne, conservé aux mesures itinéraires, alors qu'en France il ne constitua jamais qu'un terme savant ou nautique qui jamais ne supplanta le nom, ni l'usage de la « lieue », *leuga* en langue celtique.

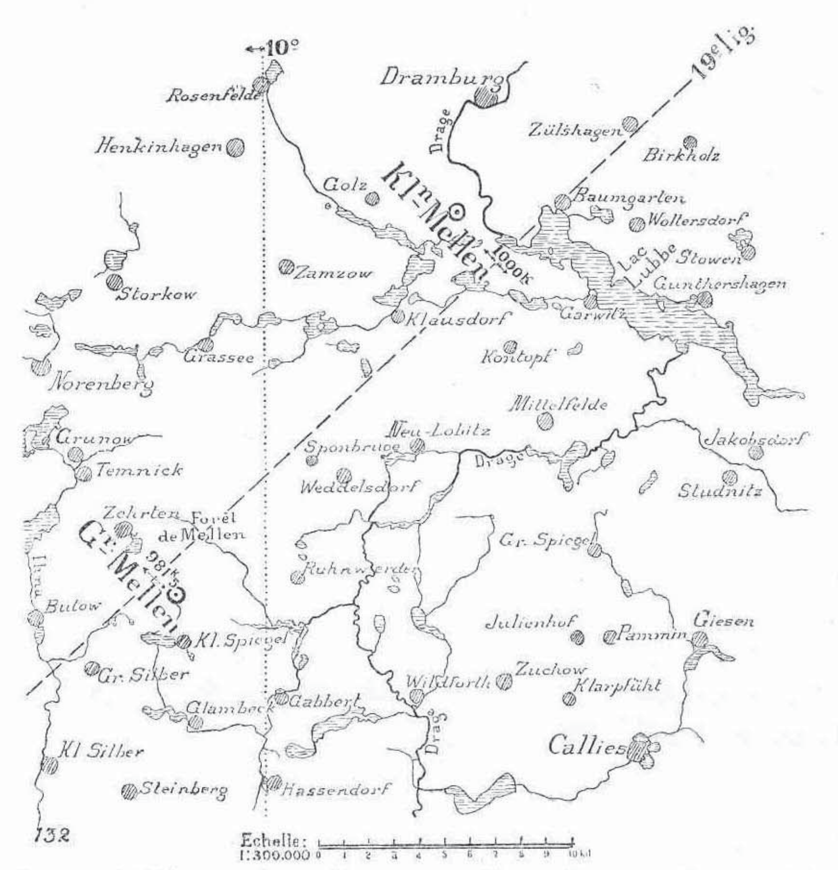



Carte n° 131. — Millendorf, entre Elsenr et Elsdorf *(Pays Rhénans)*.

Cependant, le caractère alésien de nombreux Meilen germaniques s'affirme avec une précision parfois inattendue, notamment dans l'exemple suivant :

En Poméranie, au sud de la ville de Drambourg et au nord de la ville de Callies (qu'il faut prononcer « Caliès » et qui n'est point alésienne) se trouvent deux localités, *Gross-Mellen* et *Klein-Mellen*, qui jalonnent la 19e ligne de direction sur laquelle elles jouaient le rôle que jouaient le long des voies

romaines les colonnes milliaires ou que jouent, sur les routes modernes, les bornes kilométriques. Gross-Mellen est en effet situé à 981 kil. 500, ou 53 stades de Myon, et Klein-Mellen à 1.000 kilomètres, ou 54 stades (soit neuf degrés exactement) du même centre géodésique ; elles sont ainsi distantes l'une de l'autre de cent stades olympiques (18 kil. 500), soit de un stade alésien.




Carte n° 132. — Gross-Mellen et Klein-Mellen *(Poméranie)* relais alésiens de distance sur la 19e ligne de direction.

La toponymie allemande diffère de la toponymie des autres régions occidentales par ce fait que la plupart des noms des lieux habités ont un sens concret et sont encore aujourd'hui employés avec ce sens dans la langue moderne. Cela tient à ce qu'ils ont été à une date relativement récente attribués aux localités qui les portent aujourd'hui. Les Germains, les Slaves et les Hongrois tenant à appliquer aux lieux qu'ils habitent des noms tirés de leur langue, la plupart des localités des confins germaniques ont ainsi deux ou trois noms, sous lesquels elles sont connues des gens de race différente qui s'y affrontent. Le nom qui l'emporte est celui du peuple qui dans le moment domine politiquement les autres. Fort peu de noms anciens ont, dans cette lutte, subsisté. Il en est cependant, tel, par exemple, celui de Magdebourg,

du celte Mageto-Burgium « la Forteresse des Champs », tels aussi ceux de Virten, Wirten, dérivés du celte *Vero-Dunum*, la « Colline des Guerriers » qui, sous la forme de *Verdun*, est, en France, porté par plus de vingt localités ; telle aussi en Pologne, Kalisz, l'antique Calisia.

*Gross-Mellen* et *Klein-Mellen*, par un privilège analogue à celui dont ont bénéficié les lieux précités, ont donc, eux aussi, gardé leur nom ancien.

Un autre exemple démontre, par des constatations différentes, l'origine alésienne des « Meilen ».

Sur la rive gauche du lac de Zurich s'érige de nos jours la petite ville de *Meilen* dont une section autonome porte le nom de *Ober-Meilen.*

Meilen est séparé de Myon par 205 kilomètres, cette distance, si Meilen était un relai alésien, devrait n'être que de 203 kil. 600, soit 11 stades alésiens. Le but milliaire ne se trouverait donc pas dans le bourg actuel de Meilen, reporté à environ un kilomètre vers l'ouest, il serait dans le lac même.

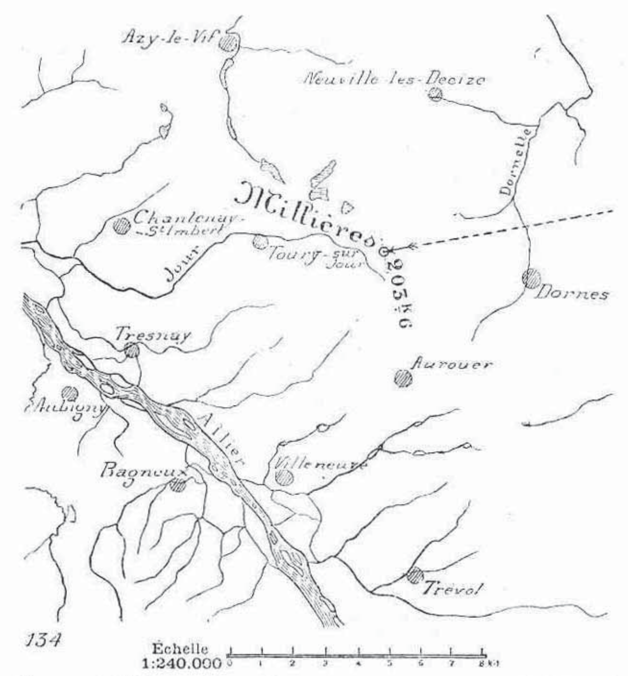
Or, le site de Meilen est fort connu des préhistoriens ; en 1854 on découvrit à quelque distance de la rive, dans le lac même, la première des bourgades dites lacustres qui ont été reconstituées. Les objets découverts au milieu des palafittes : haches et instruments de pierre, d'ivoire ou de corne, massues en bois de chêne, vases de terre, etc., appartiennent à l'âge Néolithique et à l'âge du bronze. C'est à Meilen, ou plus précisément à Ober-Meilen que, pour la première fois aux yeux des savants étonnés, apparurent les reliques d'une civilisation antérieure aux Celtes mêmes par lesquels débutait alors l'histoire



Carte n° 133. — MEILEN PRÈS DE ZURICH.

de ces régions. La partie du lac où se trouve indiquée par le calcul le repère alésien de distance dont le nom de Meilen décèle l'existence était donc, à cette époque où se placent les origines de la plus ancienne civilisation européenne, le siège d'une importante cité lacustre.

L'intérêt que présente Meilen, en tant que jalon alésien de distance, ne tient pas seulement à cette découverte d'ordre archéologique qui corrobore avec tant de précision les indications fournies par la géodésie. Une autre constatation fort importante peut y être faite : si, sur la carte, une ligne droite est tracée pour unir Meilen à Myon et que cette ligne soit prolongée dans la direction opposée, c'est-à-dire vers l'ouest de Myon, elle atteindra, dans la vallée de la Loire, la petite localité de Millières, commune de Toury-sur-Jour (Nièvre).



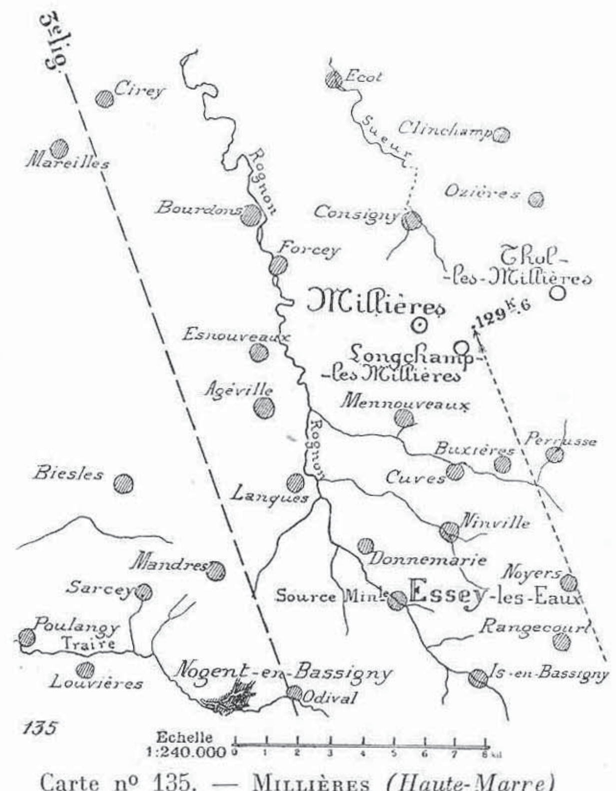
Carte n° 134. — MILLIÈRES PRÈS DE DORNES *(Nièvre)*.

Et si *Meilen* est, dans l'Est, situé à 11 stades de Myon, *Millières*, qui lui est opposée en ligne droite, se trouve, elle aussi, dans l'ouest, exactement à 11 stades ou 203 kil. 600 de Myon, centre géodésique !...

Ici donc une ligne de direction alésienne, indépendante complètement des systèmes géodésiques, fut ébauchée. Aux deux extrémités de cette ligne, deux repères. Meilen à l'est, Millières à l'ouest, ont subsisté et s'érigent de nos jours, en leur impressionnante symétrie, comme des témoins immortels de la volonté savante de leurs fondateurs.

La préoccupation d'établir des lignes de direction analogues à celles que réalisaient les lignes géodésiques s'affirme ailleurs encore par les positions respectives de certains autres relais de distance (Versailles, Calais ou Millières) situés hors des lignes géodésiques régulières. Cette préoccupation s'ex-

plique d'ailleurs par l'usage des lignes de direction convergentes auquel les populations préhistoriques avaient été si longtemps habituées : l'ancestrale pratique de ces lignes, dont évidemment l'établissement a précédé de longtemps la mensuration des distances, devait inciter ceux qui en bénéficiaient à multiplier de nouveaux jalonnements et de nouveaux repères de distances traditionnellement déterminés par le centre de Myon. Mais cet usage ne se perpétua point, peut-être notamment parce que les hommes d'Europe acquirent une connaissance de la géographie européenne suffisante pour que l'usage de l'ancienne géodésie leur fut moins nécessaire.



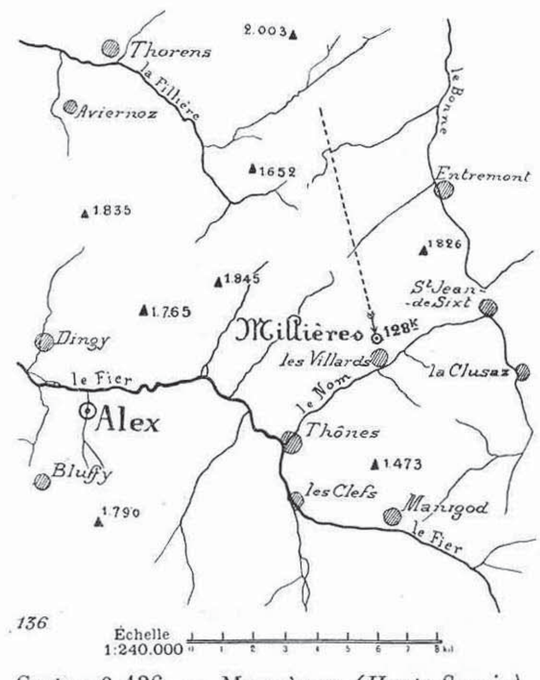
Carte nº 135. — Millières *(Haute-Marre)*

Quelques-uns de ces alignements de relais de distance peuvent être cependant de nos jours encore reconstitués. On vient de noter celui que constituent à 203 kilomètres, ou 11 stades alésiens de part et d'autre de Myon, le Meilen du lac de Zurich et le Millières du Nivernais, de l'est à l'ouest. Il en existe un autre encore orienté du nord au sud et, lui aussi, repéré à chacune de ses extrémités par un Millières.

*Millières* (Haute-Marne), à 10 kilomètres environ de Essey-les-Eaux, dont la source minérale est encore exploitée et où l'on a découvert une station néolithique, est situé à 129 kilomètres, ou 7 stades alésiens au nord de Myon. Or, si l'on prolonge au delà de Myon, vers le sud, la ligne droite sur laquelle cette distance a été mesurée, on constate que, dans la Haute-Savoie, près d'Annecy et dans le voisinage immédiat de l'alésia d'Alex, une autre Millières est exactement située sur cette même ligne, à près de 128 kilomètres de Myon. Elle devrait, pour se trouver en symétrie parfaite

avec la Millière du Bassigny, c'est-à-dire à 7 stades (129 kil. 600) de Myon être érigée à 1.600 mètres au delà vers le sud ; mais, bien que le village doive son nom de *Millières* au caractère de jalon de distance donné à l'ensemble du site, il ne pouvait cependant être construit que dans la vallée car cette distance aboutit aux pentes d'une crête inhabitable.

Il faut revenir maintenant à l'alignement déjà signalé comme établi entre




Carte n° 136. — Millières *(Haute-Savoie).*

l'un des *Calès* de l'alésia des Eyzies et le site de *Caleusum* qui se trouvait dans l'alésia de *Elsendorf*, près de Ratisbonne, en Bavière.

Quatre Calès ou Calais sont situés, on le sait, dans le voisinage de l'alésia des Eyzies. L'un, modeste hameau qui jalonne le 5e degré de longitude, non loin de la fontaine minérale de Panasson, est situé exactement à 444 kilomètres, soit 24 stades alésiens ou quatre degrés terrestres, de Myon.

L'autre, sur les bords de la Dordogne, au sud-ouest des Eyzies, est placé à 463 kilomètres ou 25 stades de Myon. C'est ce Calès qui s'oppose à l'ancien *Caleusum*, aujourd'hui disparu, dont le site, sur les bords du Danube était à une égale distance de Myon.

Outre les deux Calès qui viennent d'être cités et qui marquent, dans le site même des Eyzies, les distances de 24 et de 25 stades alésiens, on trouve, non loin de là, deux autres localités, *Calais* et *le Callet*, qui constituent, elles aussi, des repères de distance.

Calais, commune de Saint-Pierre-de-Chignac, non loin dans le Nord,

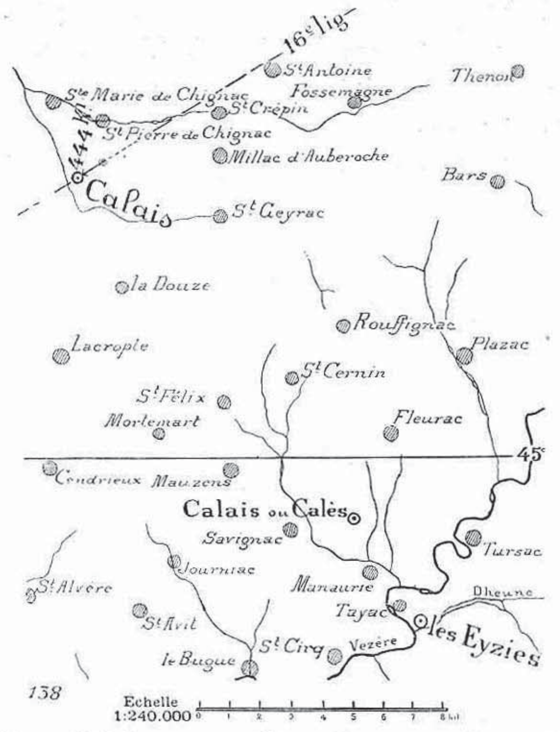



Carte n° 137. — L'ALÉSIA DES EYZIES ET LES DEUX *Calès* RELAIS DE DISTANCE.

marque sur la 16e ligne de direction la distance de 24 stades, ou 444 kilomètres (quatre degrés) de Myon.

Le lieu dit *le Callet* est un hameau de la commune de Saint-Geniès, au nord-est des Eyzies, et à proximité immédiate du 45e degré de latitude dont il est éloigné de moins d'une minute de degré ; il est situé à 426 kilomètres, ou 23 stades, de Myon.

Ainsi, quatre Calais, Calès ou Callet, aux abords des Eyzies, marquent avec précision les distances de 23, de 24 et de 25 stades alésiens qui séparent de Myon les lieux où leur nom s'est perpétué. Aux Eyzies, tout ce qui pouvait

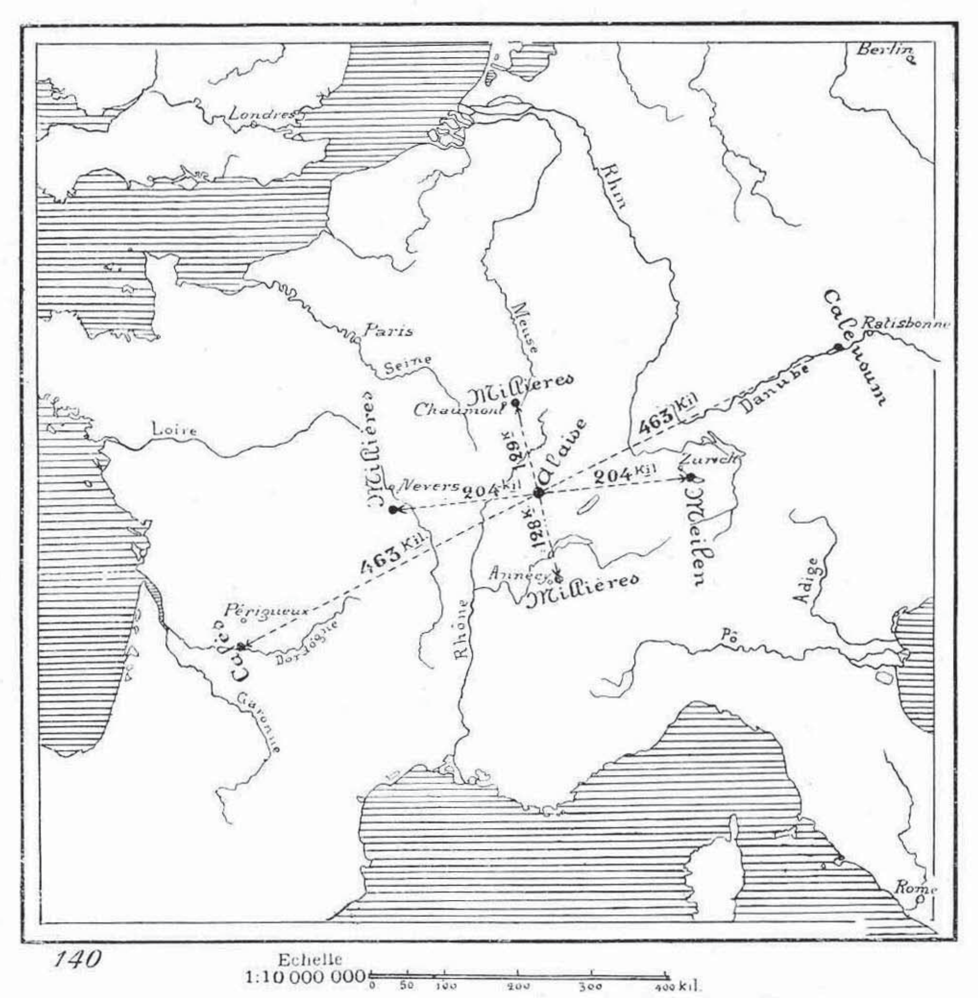



Carte nº 138. — *Calais* PRÈS DE SAINT-PIERRE-DE-CHIGNAC *(Dordogne)* RELAIS DE DISTANCE A 444 KILOMÈTRES DE MYON.




Carte nº 139. — LE CALLET, PRÈS DE SAINT-GENIÈS *(Dordogne)*.

contribuer à éclairer les hommes sur leur mystérieux passé s'est ainsi miraculeusement conservé. Le nombre et la qualité des reliques matérielles qui y ont été retrouvées avaient déjà fait de ce canton le centre capital des études



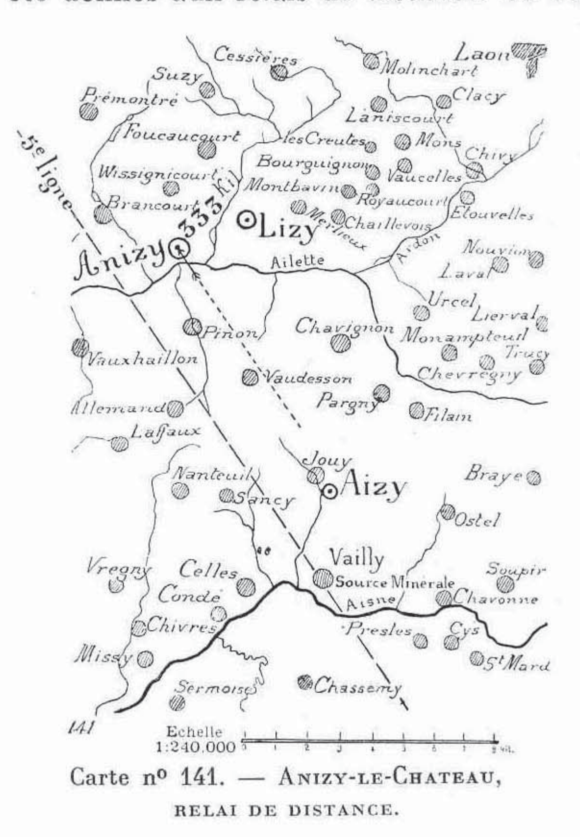

Carte n° 140. — Ensemble des alignements de relais de distance dans l'Europe Occidentale.

préhistoriques européennes pour ce qui concerne les âges les plus anciens de l'évolution humaine ; l'abondance des indices alésiens qui s'y sont perpétués ajoute encore à cette prééminence pour ce qui concerne les périodes les plus proches de l'Histoire.

* * *

L'alignement formé sur la carte par Calès-Myon-Caleusum est le plus long de ceux que déterminent des relais de distance.

*Millières, Calais, Versailles,* ne sont pas, on le sait, les seuls noms qui aient été donnés aux relais de distance. On remarque en effet l'existence dans un grand nombre de cantons alésiens de localités dont le nom dérive du mot *Alesia* et qui, dans ces cantons, marquent au même titre que les Milliaires elles-mêmes des distances alésiennes repérées par stades de 18 kil. 500.



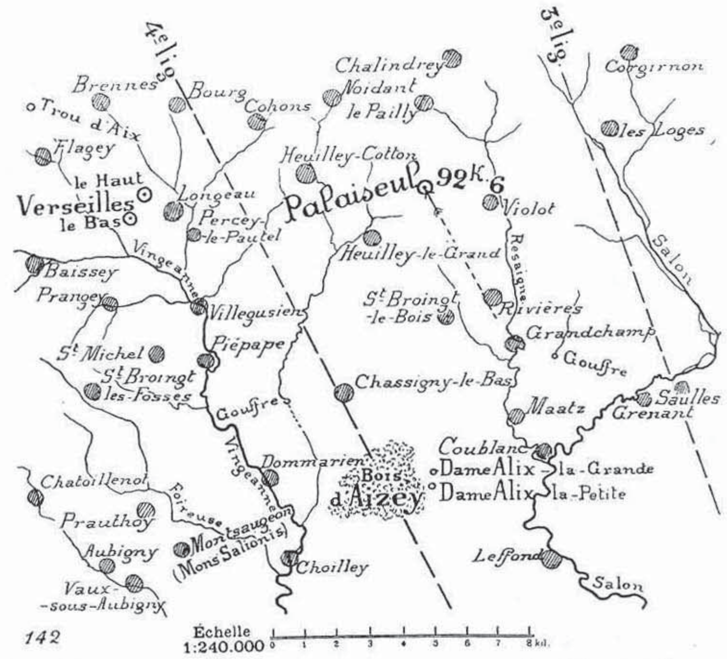
Carte no 141. — ANIZY-LE-CHATEAU, RELAI DE DISTANCE.

Ainsi, dans l'alésia d'Anizy-le-Château que constituent les localités d'Anizy, de Lizy et d'Aizy et que traverse la 5e ligne de direction, *Aizy* apparaît maintenant comme ayant été le centre de l'alésia ; Anizy et Lizy, qui sont contiguës et furent peut-être unies en une seule agglomération, ayant pour rôle dans cette alésia de marquer la distance de 333 kilomètres ou 18 stades alésiens, soit trois degrés, qui les sépare de Myon.

Cette remarque s'applique à tant d'autres centres alésiens que l'on est amené à penser que le fait sans doute fut généralisé et qu'aux abords de toutes les alésias où il était possible de le faire, de tels relais de distance furent indiqués par des lieux spécialement consacrés. Parmi les exemples que le temps a laissé subsister, on peut citer encore, l'alésia de *Palaiseul-Aisey* (Haute-Marne) sur la

3e ligne de direction. Palaiseul, situé assez loin d'Aizey, se trouve exactement à 92 kilomètres, ou 5 stades alésiens de Myon.

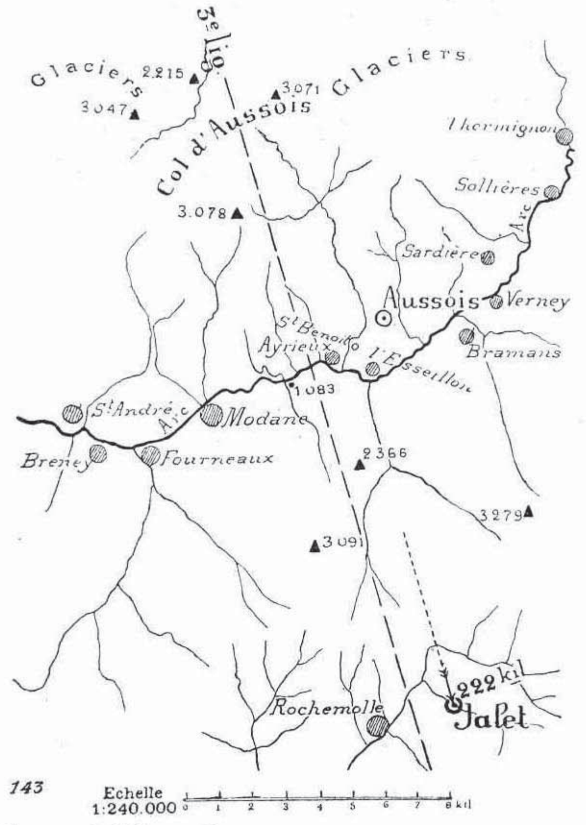
Dans l'alésia de *Jalet-Aussois*, près de Modane (Savoie), sur la même ligne de direction mais au sud de Myon, la localité de Jalet marque, à l'écart de Aussois, la distance de 222 kilomètres ou de 12 stades, soit deux degrés exactement, qui la sépare de Myon.




Carte no 142. — Palaiseul, relais de distance dans l'alésia de Aisey-Palaiseul *(Haute-Marne)*

*Allais,* lieu dit de la commune de Réqueil, au nord-ouest de La Flèche (Sarthe), est également situé à la distance anormale de 4 kilomètres de la ligne marquée par le 6e degré de longitude ouest qui traversait l'alésia dont *Allais* indique l'existence.

Mais *Allais* est éloigné de 444 kilomètres, ou 24 stades, soit exactement quatre degrés de Myon, et sa situation, à quelque distance de la ligne de direction, est ainsi expliquée. Allais, dans une alésia presque effacée aujourd'hui, constituait un relais de distance qui a subsisté, alors que les noms des autres lieux alésiens qui constituaient l'alésia ne se retrouvent point, tout au moins sur les cartes.




Carte n° 143. — Jalet, relais de distance dans l'Alésia de Aussois et Jalet (frontière franco-italienne).

dans les temps historiques, absorbé en grande partie par la ville du Mans dont le développement a modifié toute la toponymie du voisinage, autorise à penser que de tous les lieux dont l'agglomération formait l'alésia, seul a subsisté le nom des *Allais*, qui constituait un relais de distance à 444 kilomètres, ou 24 stades, soit exactement quatre degrés, de Myon.

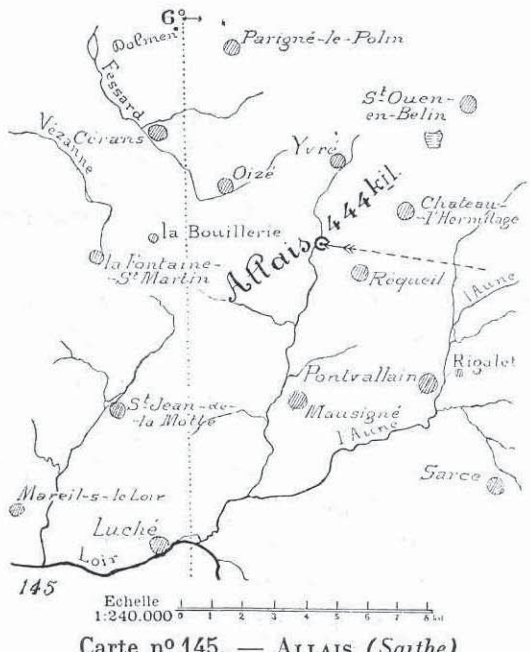
Allay, près la Trimouille (Vienne),

Un dolmen existe encore non loin de Parigné-le-Polin.

Le lieu dit la *Bouillerie*, près de la Fontaine-Saint-Martin, indique une source thérapeutique.

* * *

Dans la même région, près du Mans, le lieu dit *les Allais* est situé à plus de trois kilomètres au nord du 48e degré de latitude. Cet écart qui égale près de deux minutes de degré, pourrait être attribué à une erreur de visée astronomique. Mais le fait que le site dans lequel se trouve le hameau de Allais fut,

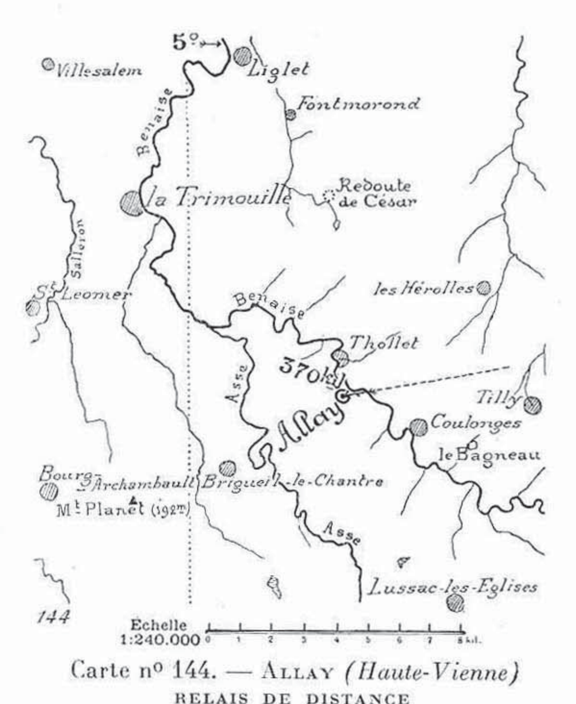



Carte n° 145. — Allais *(Sarthe)* relais de distance.

se trouve à 5 kilomètres du 5e degré de longitude Ouest, écart relativement considérable puisqu'il correspond à trois minutes de degré, mais le site d'Allay est exactement situé à 370 kilomètres, ou 20 stades de Myon.

Des autres lieux alésiens qui concouraient à former ici une alésia, celui de Allay, qui dans cette alésia constituait le repère de distance a seul subsisté ; mais son existence même permet de reconstituer le canton alésien auquel il appartenait et dont le centre devait être situé entre Brigueil-le-Chantre et la Trimouille.

Carte n° 146. — LES ALLAIS PRÈS DU MANS, RELAIS DE DISTANCE.

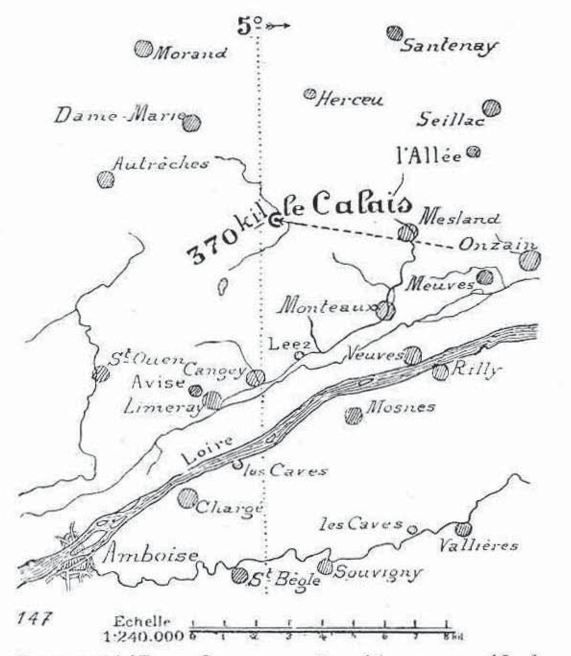



Carte n° 144. — ALLAY *(Haute-Vienne)* RELAIS DE DISTANCE

* * *

Au nord d'Amboise (Indre-et-Loire), à l'endroit même où le trajet poursuivi par le 5e degré de longitude Ouest traverse la Loire, les noms de plusieurs localités : *Avize, l'Allée-Léez,* sont euphoniquement très proches des noms de lieu pour lesquels la preuve a été faite qu'ils sont alésiens ; ils sont trop douteux cependant pour qu'aucun ait pu être retenu comme suffisant à identifier une alésia.

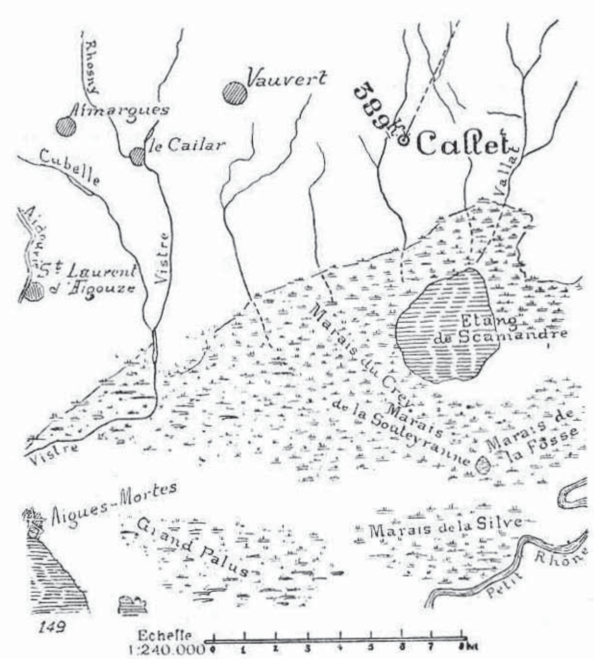
Mais dans le même site, un *Calais* s'inscrit, et ce Calais se




Carte n° 147. — Calais, près d'Amboise *(Indre-et-Loire)* a la fois jalon de distance du 5e degré de longitude ouest et relais de distance.



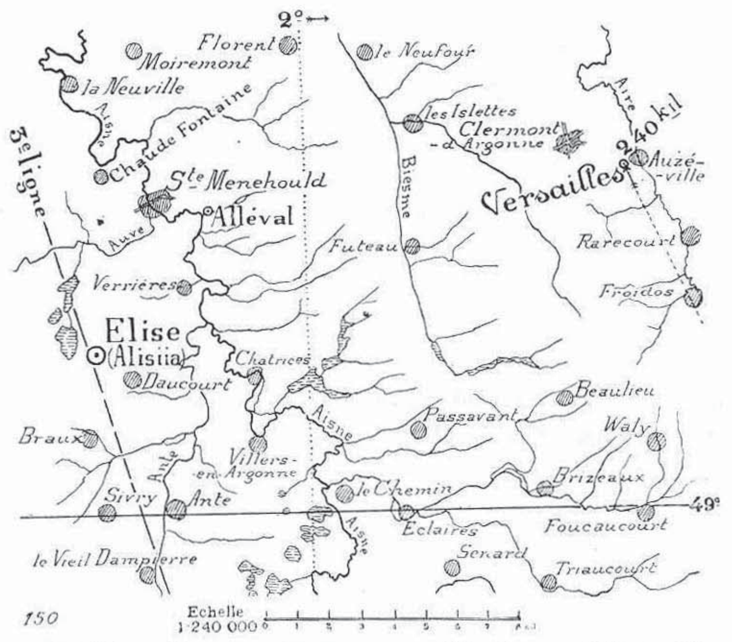

Carte n° 148. — Calès, près de Sommières *(Gard)* relais de distance.




Carte n° 149. — Callet, commune de Vauvert *(Gard)* relais de distance.

trouve être un relais de distance car il est situé exactement à 370 kilomètres, soit 20 stades de Myon ; et ce fait semble bien justifier la présomption qu'ici se trouvait une alésia.

Mais, il faut le répéter, certains *Calais* et certains *Versailles*, situés hors des lignes de direction, ne doivent l'empreinte alésienne révélée par leur nom qu'à leur unique rôle de relais de distance.




Carte n° 150. — VERSAILLES, COMMUNE D'AUZÉVILLE *(Haute-Marne)*
RELAIS DE DISTANCE.

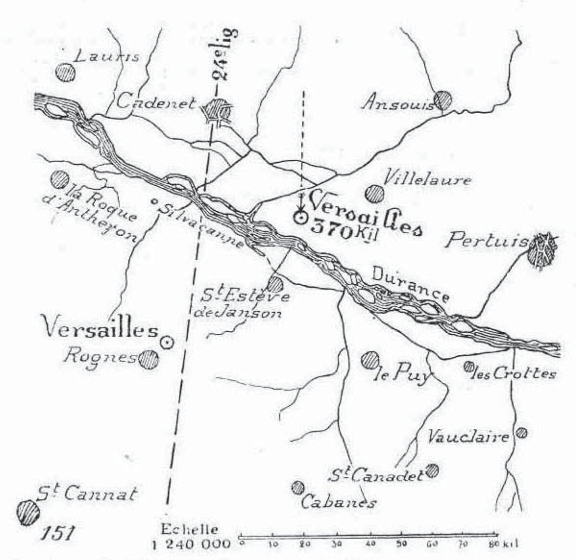
Tels sont :

Calais, près de Sommières (Gard), entre Nîmes et Montpellier, à 389 kilomètres, ou 21 stades alésiens de Myon.

Callet, hameau de la commune de Vauvert, non loin d'Aigues-Mortes (Gard) marque aussi cette distance de 21 stades ou 389 kilomètres.

*Versailles*, dans la commune d'Auzeville (Haute-Marne), à l'est de l'alésia d'Elise (ancienne *Alisiia*), près de Sainte-Menehould, est à 240 kilnmètres, ou treize stades alésiens de Myon.

Vers le point où la 24e ligne de direction franchit la Durance, non loin du bourg de Cadenet (Vaucluse), deux hameaux portent tous deux le nom de




Carte nº 151. — Les deux Versailles de la Durance, près de Cadenet *(Vaucluse)*.

*Versailles* : chacun de ces deux Versailles, si voisins, a dans la géodésie alésienne, une situation spéciale : l'un, au sud, sur la rive gauche de la rivière, jalonne la 24e ligne de direction, alors que, au nord et sur la rive droite, l'autre Versailles, exactement situé à 370 kilomètres, ou 20 stades de Myon, constitue un relais de distance.

*Versailles*, près de la Ferté-Macé (Orne) et de Bagnolles-de-l'Orne, situé loin lui aussi de toute ligne géodésique, constitue un relais alésien de distance à 500 kilomètres, ou 27 stades alésiens de Myon.

Une autre constatation, d'ordre différent, mais d'un intérêt égal, a été faite dans la région pyrénéenne.

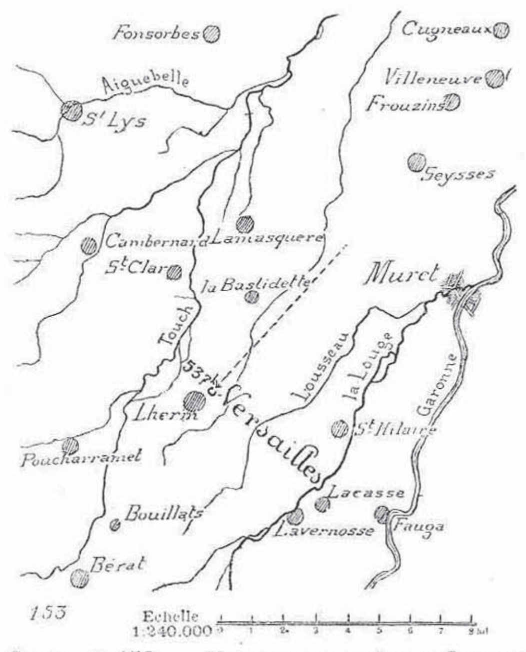
*Versailles*, commune de l'Herm (Haute-Garonne), au sud-ouest de Toulouse, relais de distance isolé, à 537 kilomètres, ou 29 stades, de Myon, forme, avec un autre Versailles situé près de Saint-Martory, sur la rive droite de la Garonne, à 574 kilomètres, ou 31 stades de Myon, un fragment d'alignement indépendant des systèmes géodésiques alésiens : une ligne droite tracée de Myon à Versailles-de-l'Herm aboutirait, si elle était prolongée, à Versailles près de Saint-Martory. Cette ligne n'est d'ailleurs




Carte nº 152. — *Versailles* près de la Ferté-Macé *(Orne)* relais de distance.

jalonnée par aucun autre repère entre Lherm et Myon et aucun autre repère ne la prolonge au delà de Saint-Martory. Elle est limitée au trajet compris entre les deux Versailles précités, trajet qui mesure exactement deux stades, soit 37 kilomètres.

Gross-Meilen et Klein-Meilen, en Poméranie, se présentent dans une situation analogue : ils marquent respectivement les distances de 53 ou 54 stades repérés sur le même alignement. Mais cet alignement n'est pas seulement déterminé par les deux *Meilen* ; il constitue une fraction de la 19e ligne de direction de la « rose des vents ». Le fragment déterminé au sud-ouest de Toulouse par les deux *Versailles* de l'Herm et de Saint-Martory est au contraire en dehors des systèmes géodésiques alésiens ; il semble même superflu, car il double sur son parcours assez bref la 18e ligne de direction dont le trajet est situé à quelques kilomètres à l'ouest.



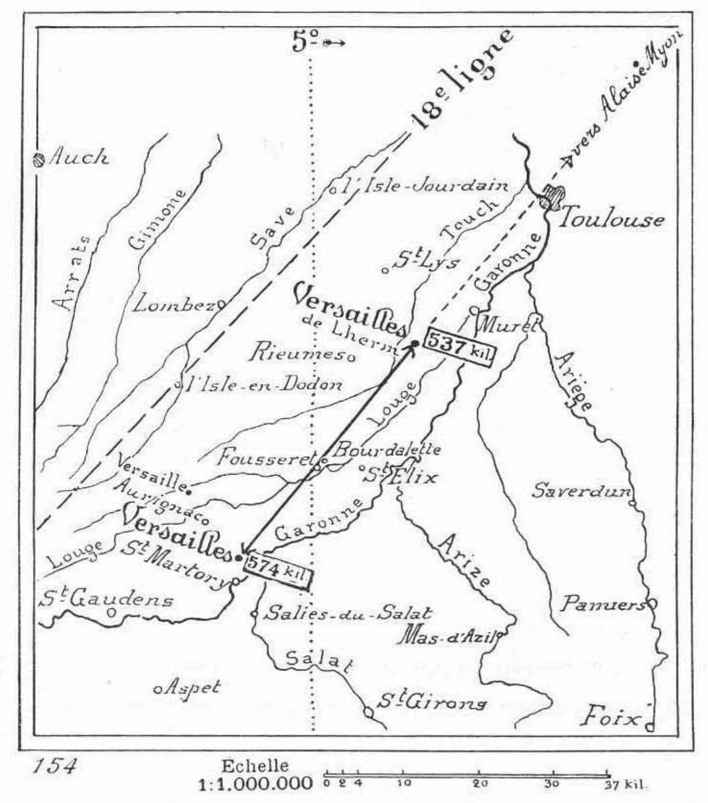
Carte n° 153. — VERSAILLES PRÈS DE LHERM (*Haute-Garonne*).

Or, la région où se trouvent Saint-Martory et le village voisin d'Aurignac est depuis longtemps connue comme une des plus remarquables au point de vue préhistorique. Là vécurent pendant de longs siècles, comme aux *Eyzies*, comme à Chassey *(Aluze)*, comme au *Mas-d'Azil*, comme à *Meilen* du lac de Zurich, des populations sédentaires et groupées en cités. Les abondants souvenirs retrouvés, notamment dans la grotte-abri d'*Aurignac* et dans celle de la *Tourasse*, près de Saint-Martory, constituent de véritables trésors pour la documentation relative à une très longue période de l'histoire humaine qui, comme aux Eyzies, embrasse la fin de l'Age de la Pierre Taillée, l'Age de la Pierre Polie et l'Age du Bronze.

La grotte d'Aurignac qui, pour les hommes de l'Age de la Pierre Taillée,

avait constitué une habitation, fut, par les hommes de l'Age de la Pierre Polie, transformée en grotte sépulcrale.

Il semble que Saint-Martory et Aurignac étant situés en dehors des lignes géodésiques alésiennes et ne pouvant, pour cette raison, être constituées en alésia, comme le furent les agglomérations situées dans les sites du Mas-d'Azil,




Carte n° 154. — L'alignement des deux Versailles de l'Herm et de Saint-Martory.

des Eyzies ou d'Aluze, furent néanmoins reliés au système géodésique alésien par l'artifice des relais de distance, car, à l'écart de l'alignement fragmentaire de direction constitué par le *Versailles* de l'Herm et le *Versailles* de Saint-Martory, un autre Versailles, plus exactement *Versaille*, a subsisté près d'Aurignac ; et le *Versaille* d'Aurignac, comme le *Versailles* de Saint-Martory, est situé à 574 kilomètres ou 31 stades de Myon.

Au cours de l'avant-dernier siècle, l'esprit d'imitation fit créer un *Paris* dans le voisinage du Versailles de Saint-Martory.

*
* *

Quatre-vingt-dix localités, portant les noms de *Millières* ou de *Meilen*, de *Calais*, *Calès* ou *Calis*, de *Versailles* et parfois aussi des noms tirés de *Alésia*, tels *Anizy*, *Allais*, *Allay*, etc., se sont, au cours des recherches, décelées comme relais alésiens de distance. Et sans doute en est-il d'autres que des recherches plus minutieuses feront apparaître.




Carte n° 155. — *Versaille* d'Aurignac et *Versailles* de Saint-Martory, relais de distance.

Sur les quatre-vingt-dix relais retrouvés, vingt-cinq, c'est-à-dire plus d'un quart, marquent des distances égales à la longueur d'un ou de plusieurs degrés, c'est-à-dire à 111 kilomètres ou à des multiples de 111 kilomètres ; cette proportion devrait être seulement de quinze, soit du sixième, puisque la mesure de 100 stades est égale au sixième d'un degré. Il y a là un indice évident de l'intérêt particulier qu'attachaient les primitifs géographes européens à la constatation matérielle du degré considéré comme étant la matrice des mesures de distance.

Les lieux alésiens qui jouaient le rôle de jalons de distance apparaissent plus nombreux en France qu'ailleurs, mais on en a retrouvé dans tout l'Occident européen et parfois à des distances fort éloignées ; tel, par exemple, *Caliso* qui, en Italie méridionale, dans l'alésia de Alessio-Palesi-Caliso (Pro-

vince de Basilicate) sur la 8e ligne de direction, marque, à l'extrémité sud de la Péninsule, la distance de 1.074 kilomètres ou 50 stades alésiens. *(Voir cartes 252 et 261).*

Dans la péninsule ibérique, on relève sur la 16e ligne de direction un fait analogue à celui que constituent, sur la 19e ligne, en Allemagne, *Gross-Mellen* et *Klein-Mellen* : sur la 16e ligne, deux lieux alésiens situés, l'un, *Alijo*, en Espagne, et l'autre *Alija*, en Portugal, sont exactement à 10 stades alésiens, soit 185 kilomètres l'un de l'autre. Alijo marque la distance alésienne de 1.074 kilomètres ou 58 stades qui le sépare de Myon, Alija marque la distance de 1.259 kilomètres ou 68 stades. *(Voir cartes 330, 331, 332 et 333, de l'Atlas).*

En Portugal encore, on a déjà cité Milheiros qui, dans l'alésia de Portus-Calle, est située à 1.333 kilomètres, ou 72 stades, de Myon, soit exactement la longueur de 12 degrés.

L'appréciation de la longueur d'un degré, mesuré au quadrant, sur l'hémisphère céleste, peut être réalisée par une simple visée astronomique ; mais il est difficile d'imaginer aujourd'hui les moyens matériels qui furent communément employés pour reporter cette distance sur le sol de la terre alors que les hommes ne possédaient aucun des instruments dont les astronomes font usage de nos jours. On ne peut que constater l'exactitude de cette mensuration, non seulement pour ce qui concerne la géodésie alésienne, qui est inconnue de l'Histoire, mais aussi pour ce qui concerne le stade grec et le mille italiote.

Le *stade* grec, le *mille* romain ou la *leuga* gauloise, bien qu'ils aient été savamment tirés de la longueur du degré comme l'a été de nos jours le moderne système métrique, pouvaient être supposés entachés d'erreur, pour cette seule raison d'ailleurs qu'ils sont antérieurs aux annales écrites de la Grèce, de Rome ou de la Gaule, et que nous sommes entraînés à croire que la date de naissance de tout progrès humain de cet ordre doit être incluse dans notre histoire. Mais la preuve de leur exactitude est cependant depuis longtemps acquise, qu'il s'agisse du stade ou du mille ou qu'il s'agisse des menues unités de mesure qui sont dérivées du stade et du mille.

La longueur du degré, établie par les minutieuses vérifications de la

science moderne, est de 111 kil. 111 mètres : le mille romain égalant la soixante-quinzième partie du degré, c'est-à-dire la soixante-quinzième partie de 111 kil. 111, devait donc mesurer 1.481 m. 33. Or, le contrôle des distances écrites sur colonnes milliaires restées debout et la vérification des cartes itinéraires dites « Tables de Peutinger » et « Tables de Théodose » qui nous sont parvenues, démontrent que le *mille* était effectivement égal à environ 1.480 mètres.

Mais il a été possible, en vérifiant la longueur du *pied* romain, qui formait la cinq millième partie du *mille*, de réaliser des constatations plus minutieuses encore et telle que leur précision ne laisse rien à désirer ; la longueur du mille étant de 1.481 mètres, la longueur du pied doit être de 1.481 : 5.000, soit 0 m. 296 millim. 20. Or, les vérifications multiples faites vers la fin du dix-huitième siècle par des artistes et des savants sur les monuments antiques, temples et tombeaux, où se trouvait figurée la longueur du pied, ont permis à Gosselin, membre de l'Institut de France, de constater, dans la *Géographie des Anciens*, qu'il publia au dix-neuvième siècle, que la moyenne des mesures ainsi effectuées donnaient au pied romain une longueur de 131 lignes 34 qui, dans le système métrique actuel, égale 0 m. 296 millim. 29. L'écart constaté entre cette longueur et la longueur théorique est donc inférieur à un dixième de millimètre pour 300 millimètres : il est réellement nul car il résulte entièrement de l'état de conservation de la matière sur laquelle les mesures furent, après des siècles, retrouvées.

Les vérifications des mesures grecques aboutissent à des résultats aussi précis, bien que les géographes grecs aient employé six stades différents, tous tirés de la subdivision du degré ou, par extension, de la subdivision du grand cercle de la terre. La cause de cette inutile diversité ne se distingue pas clairement ; elle tient sans doute, pour une grande part, aux successives initiatives de vaniteux novateurs qui, incapables de réaliser des progrès réels, limitaient leurs efforts à de fallacieuses « réformes », susceptibles d'assurer à leurs auteurs une provisoire renommée.

Cette diversité devait cependant engendrer des erreurs dont les manuels de géographie antique portent fréquemment la trace. Les géographes grecs, qui étaient le plus souvent des compilateurs puisaient, pour établir leurs catalogues, dans les œuvres de leurs prédécesseurs et, brouillant les éditions, indiquaient alors les distances d'après des stades autres que ceux à l'aide desquels

ces distances avaient été déterminées, le millier de stades pouvant égaler 185, 166, 158 ou même 111 kilomètres seulement.

Les erreurs ainsi commises furent parfois relevées et corrigées, mais parfois aussi elles furent incorporées aux plus sérieux ouvrages. Un exemple entre tous doit être cité : Mégasthène, secrétaire de Seleucus Nicator, roi grec de Syrie, fut, vers l'an 300 avant Jésus-Christ, envoyé par celui-ci dans l'Inde et publia sur cette région un ouvrage dont nous ne possédons plus que des fragments, mais qui était fort connu dans l'antiquité ; dans cet ouvrage, il attribue à l'Hindoustan une largeur extrême, au nord, de 26.000 stades ; mais Patroclès, gouverneur grec de la Bactriane, qui trente ans plus tard se rendit lui aussi dans l'Inde et publia le résultat de ses observations, ne donna plus à l'Hindoustan que 16.000 stades dans sa plus grande largeur. Eratosthène, qui ne voyagea point, mais compila beaucoup, décrivant l'Inde au troisième livre de sa *Géographie*, eut à choisir entre les 26.000 stades de Mégasthènes et les 16.000 stades de Patroclès. Il prit parti pour ce dernier, « à cause du haut rang qu'il occupait et des connaissances spéciales qu'il avait en géographie » et il répéta que l'Inde avait 16.000 stades dans sa plus grande dimension.

Au siècle suivant, Hipparque s'en tint au chiffre de Mégasthènes, soit 26.000 stades. Strabon, deux siècles plus tard, étudiant à son tour le problème dans la *Géographie* (livre II) provoqua un nouveau revirement. Il prit parti contre Mégasthènes pour Patroclès... Or, la vérité est que la longueur donnée au côté septentrional de l'Inde par chacun des deux voyageurs est la même, car Mégasthènes comptait en stades égaux à la 400 millième partie du tour de la terre, soit à 100 de nos mètres, dont 26.000 font exactement 2.600 kilomètres, alors que Patroclès comptait en stades égaux à la 240 millième partie de la circonférence terrestre, soit à 166 m. 66 dont 16.000 font 2.660 kilomètres. Ces approximations, sensiblement égales, ont été de nos jours reconnues exactes : des bouches du Gange au flanc occidental de la vallée de l'Indus, la distance est égale à un peu plus de 2.600 kilomètres. Mais l'on ne sait toujours pas de quels moyens avaient usé Mégasthène et Patroclès pour aboutir à une telle précision.

Un stade était plus communément employé pour mesurer les longueurs et de celui-ci, qui est le stade olympique de 185 mètres, avaient été tirées toutes les mesures linéaires. Le seul pied en usage était le pied olympique et, de même

que le stade olympique était contenu six cents fois dans le degré, le pied était six cents fois contenu dans ce stade.

De même que l'exactitude du pied romain, l'exactitude du pied grec a pu être rigoureusement démontrée : utilisant cette circonstance que le Parthénon d'Athènes, qui fut construit 450 ans avant l'ère chrétienne, était appelé communément *Hécatompédon*, parce que sa façade mesurait cent pieds grecs de largeur, deux architectes français, Focherot et Le Roy, procédèrent au dix-huitième siècle à des vérifications. Le stade olympique de 600 au degré mesurant 185 m. 18, le pied, c'est-à-dire la six centième partie du stade devait mathématiquement mesurer 308 mm. 64. Les cent pieds olympiques de l'*Hécatompédon* devaient donc égaler 30 m. 86. Le Roy trouva que sa largeur était, en mesures françaises de l'époque, de 95 pieds 1 pouce et 10 lignes, soit 30 m. 89. Et Focherot trouva 95 pieds, soit exactement 30 m. 85. La moyenne des deux mesures est de 30 m. 87, ce qui donnait au pied olympique une longueur de 308 mm. 7 au lieu de 308 mm. 64 ; la différence inférieure à un dixième de millimètre est d'autant plus négligeable qu'elle résulte de la mensuration d'un mur !

Ces irréfutables constations s'érigent en preuves matérielles de l'extrême précision avec laquelle furent établies les mesures linéaires que des géomètres inconnus surent tirer du degré astronomique après que ce degré, d'abord repéré sur le sol, eut été subdivisé en fractions plus directement appréciables, telles que le pas et le pied romain ou le pied grec. Les modernes savants qui, au cours de la Révolution française, créèrent le mètre n'ont guère fait mieux.

Il n'est point possible de déterminer étymologiquement le sens concret de la *leuca* gauloise ni celui du mille italiote bien que l'homonymie de ce mot avec le nombre mille ait créé une séculaire amphibologie, et nous ignorons le nom qui avait été donné à la mesure itinéraire des Grecs avant qu'à cette mesure l'argot des jeux olympiques eût imposé le nom de *stade* « stadion ».

Mais il n'en est point de même pour ce qui concerne les noms qui furent donnés aux subdivisions du *stade* grec et du *mille* latin ; ces noms, qu'il s'agisse du *passus* (pas) et du *pes* (pied) latins ou qu'il s'agisse de *pous*, *podos* (pied) grec étaient, de toute évidence avant qu'ils fussent appliqués à des mesures astronomiquement déterminées, donnés à des mesures anthropomorphiques

que les Européens des premiers âges avaient adoptées comme le font de nos jours les « sauvages » encore voués à la vie primitive ou comme le firent au temps de la régression médiévale les Européens eux-mêmes dont les « toises », les « palmes », les « pieds » et les « pouces » étaient basés sur les longueurs moyennes d'un corps humain, d'une main, d'un pied ou d'un pouce. L'usage de ces unités de longueur qui, dans les langues modernes, a persisté longtemps après l'adoption, ou plutôt la réadoption, d'un système métrique fondé sur la géodésie, avait, pour les mêmes raisons, tirées de la force des habitudes acquises, subsisté dans les vocabulaires antiques. Sur ce point comme sur tant d'autres l'Histoire s'est exactement recommencée.

L'œuvre des savants inconnus qui créèrent les jalons alésiens de distance ne doit évidemment rien à la trigonométrie qu'emploient pour de tels travaux les mathématiciens modernes, puisque l'erreur par eux commise dans l'établissement des degrés de longitude aurait faussé tous leurs calculs.

Une seule hypothèse peut être retenue : la distance qui séparait de Myon un lieu quelconque était déterminée par une opération analogue à celle qui permet, en visant l'étoile polaire, de déterminer une latitude : tel astre étant connu pour se trouver à tel moment astronomiquement fixé, et par exemple au solstice d'hiver, exactement au zénith de Myon, une simple visée, mesurée sur le quadrant, permettait d'établir la distance angulaire qui séparait de Myon le zénith du lieu d'observation.

Quel que soit le système employé, il offrait des garanties de certitude évidentes puisque les distances mesurées en stades alésiens sont contrôlables à une fraction de minute près et que cet écart ne peut être lui-même vérifié, aucun stadion, aucune borne ne déterminant le point exact du site considéré qui constituait le terme de la mesure.

---

*CHAPITRE VII*

# EXAMEN RÉCAPITULATIF DES FAITS MATÉRIELLEMENT CONTROLABLES QU'A RÉVÉLÉS L'ENQUÊTE

Récapitulant pour une nécessaire vérification les noms de lieu qui sont issus du vocable « alésia » nous constatons que ces noms, qui dérivent des formes primitives Alesia, Eleusis, se classent en quatre séries.

La première de ces séries cst constituée par les noms qui ont gardé leur euphonie primitive :

*Alaise*, *Alise*, *Aluse*, *Alais*, *Alès*, *Alis*, *Alex*, *Aleth*, *Aliso*, *Alijo*, *Alija*, *Alezio*, *Alasio*.

*Elaise*, *Elise*, *Elusa*, *Eleusis*.

*Jalais*, *Jalès*, *Jalet* (pour Ialais, Ialès, Ialet).

La deuxième série est constituée par les noms auxquels fut ajouté l'indice vocal qui, dans les langues indo-européennes marquait soit la forme de l'adjectif, soit celle du génitif ; tels sont :

Alesano, Alisano, Elisanu ;

Alison, Alixan, Elisen ;

Alzano, Alzonne, Elzonne, Alson, Auzon, Elzen.

La troisième série comprend les noms affectés soit d'un préfixe, soit d'un suffixe qui sont le plus souvent destinés à rappeler le rôle ou la situation topographique du lieu alésien qu'ils désignent, mais dont le sens est, dans certains autres cas, inconnu tels sont :

Alesanco, Alisincum, Alisuntia, Alesiacus, Alièze ;

Alyscamps, Allichamps, Campolisio, Elisenfeld ;

Montalais, Montalès, Montalet, Montalis ;
Planaise, Planèse, Planésie ;
Villalet, Bourdalès, Elzenburg, Elsendo f ;
Palais, Palays, Palaiseul, Palaisieux.

Enfin dans la quatrième série se classent les noms qui ont, par contraction, perdu l'une des trois syllabes qui composent le vocable primitif, ou dont la consonne L a été changée en N, par l'altération nasale assez fréquemment constatée dans les dialectes français, tels sont :

Laizy, Lizy, Luzy, Laize, Luze ;
Aizy, Eyzie, Ezy, Aize, Eze, Aizieux, Aisey ;
Lézina, Lézinnes, Lezan, Leyzin, Eyzin, Lusanès ;
Anizy, Anet.

L'Histoire renforce définitivement, en les confirmant, les indications fournies par la philologie, c'est ainsi qu'elle montre que les formes *Alexia*, *Alésia*, ont été indifféremment employées par les contemporains pour désigner l'alésia de Vercingétorix, que *Alès* en Sardaigne, que *Elise* en France, ont porté, jusqu'au Moyen Age, les noms de *Alésia* et de *Alisiia*, que Alièze était *Alesiacum*, que Anizy était *Alisincum*, que Elzonne était *Eleusio* aux temps gallo-romains, que l'*Eleusis* grecque était devenue *Levsina* (pour *Lézina)* dans les temps modernes, etc.

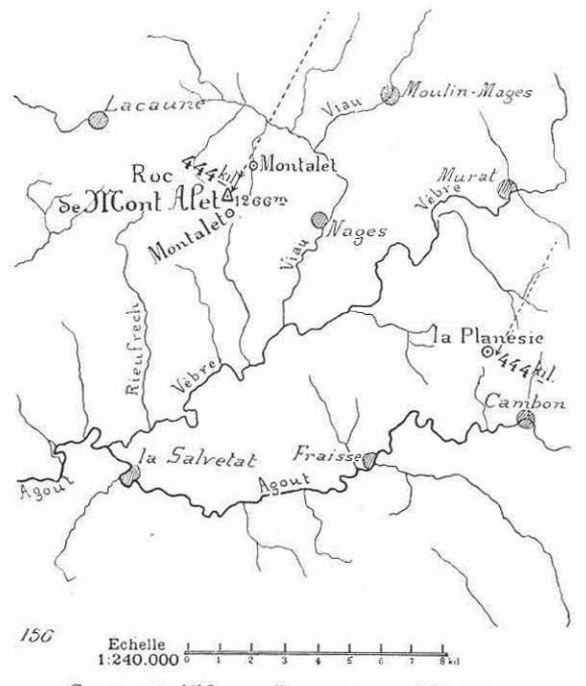
Les alésias étant constituées à l'ordinaire non par une seule localité, mais par un groupement de localités pourvues de noms divers, cette circonstance a puissamment aidé les recherches étymologiques, car elle a permis de démontrer le caractère alésien de certains noms qui ne se retrouvent que dans les cantons alésiens et jamais ailleurs. Elle a confirmé l'étymologie de certains noms qu'une dérivation dialectale avait éloigné plus que d'autres du primitif vocable *Alesis*, *Alusia* ou *Eleusio* par lequel avaient été nommés les lieux qu'ils désignent aujourd'hui ; tels est le cas des *Luza*, des *Lizy*, des *Aise* ou des *Ezy*, des *Lézinnes* ou des *Lézins*, etc. Elle a, enfin, permis de déceler l'origine alésienne des *Calais*, des *Versailles* et des *Myon*, qui apparaissent si fréquemment aux abords des alésias. Si par son étymologie *Versailles* est sans doute alésien comme *Calais*. *Myon* et ses dérivés ne le sont certainement pas ; leur origine est cependant affirmée par leur association à la géodésie alésienne.

A la documentation que procurent, d'une part, l'étymologie et, d'autre

part l'histoire et la géographie historiques, s'ajoute la documentation tirée de la topographie et de la géodésie et qui se résume ainsi :

Les alésias furent toujours fondés dans un site isolé en presqu'île par des cours d'eau et toujours elles possèdent une source minérale ; toutes les alésias jalonnent des lignes géodésiques, et certains *Calais*, *Myon* ou *Versailles* isolés des alésias complètent ce jalonnement, notamment dans les régions où en l'absence de sources minérales, on ne trouve point d'alésias proprement dites ; enfin les *Calais*, les *Versailles* et les *Myon* ne sont pas seulement des jalons de direction ; ils constituent aussi, concurremment avec les *Milliaires* des repères de distance.

Certaines localités qui réunissent les signes par lesquels s'affirment les lieux alésiens se montrent entachées de certaines irrégularités et, pour cette raison, il a paru préférable de les classer à part.



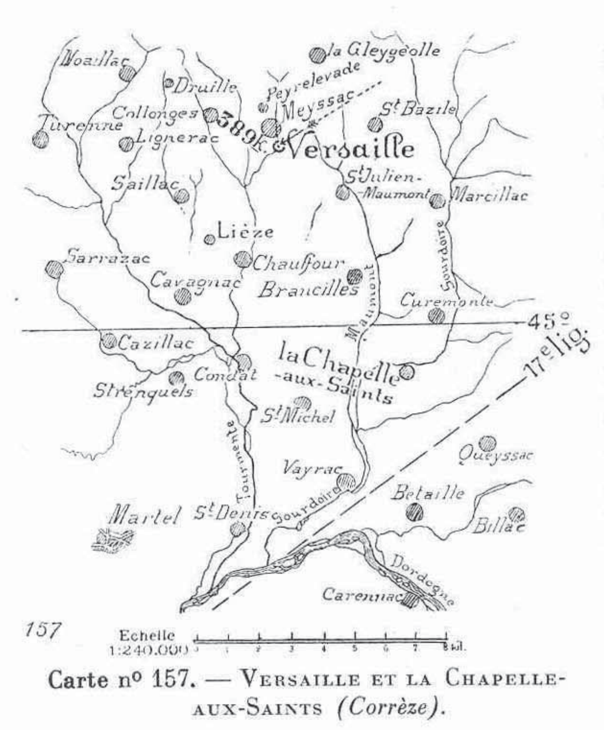

Carte n° 156. — Le roc de Montalet et Planésie *(Tarn)*, relais de distance

En France, dans le département du Tarn, parmi les montagnes qui prolongent vers le sud la chaîne des Cévennes, s'érige un pic, le roc de Montalet, au pied duquel se trouvent l'un au nord, l'autre au sud, deux hameaux également nommés Montalet.

Le nom de Montalet, pour Mont-Alet, indique une alésia complète, les deux localités qui portent ici ce nom devraient donc comme toutes les alésias se trouver sur une ligne géodésique. Or, il n'en est point ainsi ; mais cette irrégularité est toute relative ; si le double Montalet du Tarn n'est point un jalon de direction, il est exactement situé à 444 kilomètres ou 24 stades, soit quatre degrés, de Myon et, constituant ainsi un repère de distance, se rattache donc au système géodésique alésien.

Planésie, hameau au sud-est de Montalet, dont le nom est, comme celui de Montalet, d'origine alésienne, est à la même distance de Myon que le Roc de Montalet ; les deux localités sont disposées sur la carte comme sur l'arc d'un cercle dont Myon constitue le centre lointain.

A la ferme de Frescaty, située un peu au nord de Montalet, dans la commune de Lacaune et sur les bords du ruisseau de Leucate, une statue-menhir, stèle funéraire, a été découverte en 1902.




Carte n° 157. — Versaille et la Chapelle-aux-Saints *(Corrèze)*.

Versailles, commune de Meyssac, au sud-est de Brive (Corrèze), est situé à 21 stades ou 389 kilomètres d'Alaise-Myon, près du 45e degré de latitude ; dans le site qu'arrosent trois affluents de la Dordogne : la Tourmente, le Maumont, la Sourdoire et d'autres cours d'eau moins importants, se trouve Lièze. Ce nom est peut-être alésien, mais aucun Lièze n'ayant été retrouvé dans d'autres alésias, celui-ci ne pouvait être à lui seul considéré comme probant ; il n'a donc pas été classé dans la liste des noms alésiens, encore bien qu'il puisse constituer une forme de Alièze qui, on le sait, dérive des Aliesacus.

*Saillac*, dont l'étymologie s'explique par *Sail* et par *Sailly* indique sans doute l'existence d'une source minérale. *Peyrelevade* doit son nom à une « pierre-levée ». *Condat* et *Druille* sont des noms celto-ligures. A la *Chapelle-aux-Saints*, un squelette humain de l'époque moustérienne a été découvert en 1908, dans une petite grotte. Le site est traversé par le 45e degré de latitude.

Tout concourt donc à démontrer que, dans ce canton, où, seul, Versaille a subsisté, se trouvait une alésia que des recherches dans l'ancienne toponymie locale permettraient très probablement de reconstituer.

Dans la commune de Saint-Chély-d'Aubrac, au nord-est d'Espalion (Aveyron), à cinq kilomètres de la 19e ligne de direction, se trouve un Versailles isolé dont la situation semble indiquer qu'il constitue, lui aussi, tout ce qui subsiste d'une alésia aujourd'hui effacée des cartes.

Salesses est peut-être un nom alésien, mais, ici encore, aucun élément de certitude n'a été recueilli qui permette de l'affirmer.

Les localités dispersées dans cette région, relativement aride et fort peu peuplée, portent presque toutes des noms tirés des anciens vocabulaires ; dolmens et menhirs y abondent.

A peu de distance de Saint-Chély-d'Aubrac, un hameau porte le nom de *Bonnefons*.

Ce site, enfin, est topographiquement celui de toutes les alésias.

Aux limites des départements de la Charente et de la Dordogne, à l'est d'Angoulême et au nord-est de Nontron, à cinq kilomètres de la 15e ligne de direction on trouve un autre *Versailles* encore qui, comme les deux précédents, semble déceler l'existence probable d'une alésia aujourd'hui disparue.

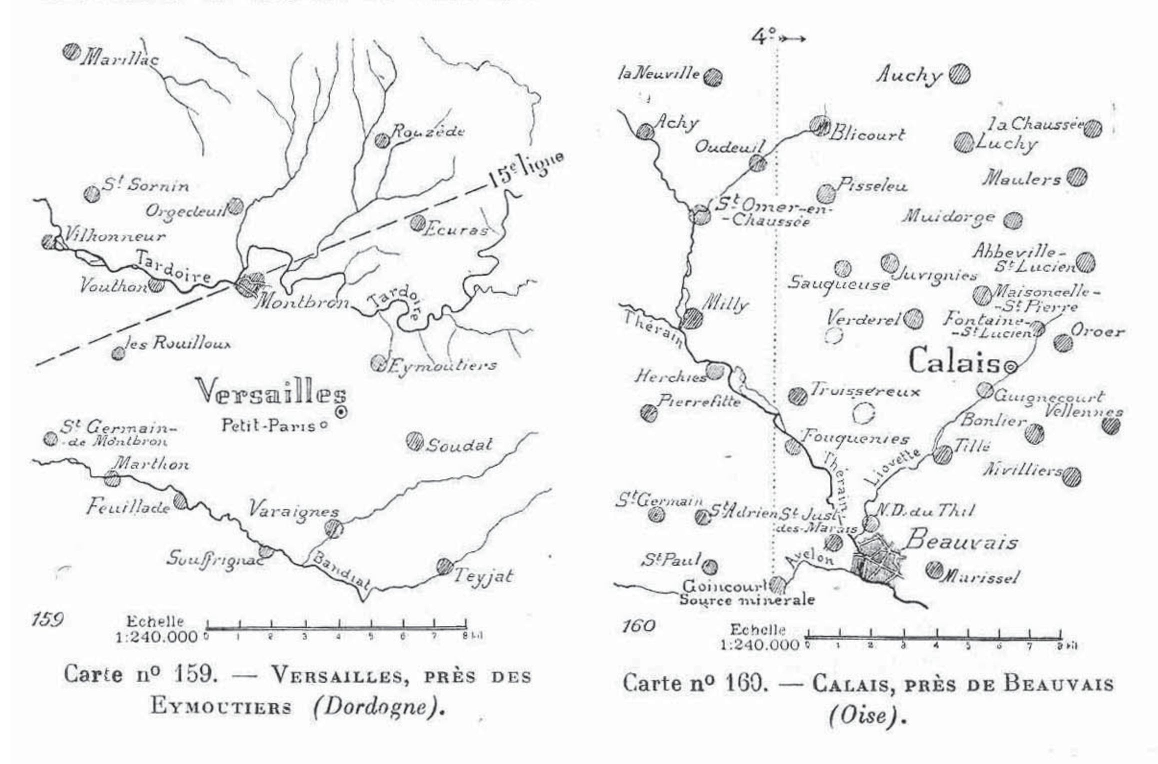
Carte no 158. — VERSAILLES-D'AUBRAC *(Lozère)*

Cependant, l'évidence de l'origine alésienne de ce *Versailles* est ici diminuée par l'existence dans son voisinage immédiat d'un lieu dit Petit-Paris ; il est possible d'imaginer que les deux hameaux ne doivent les noms qu'ils portent aujourd'hui qu'à des réminiscences toutes modernes des fastes de la monarchie française ; mais il reste plus probable qu'ici comme à Saint-Martory où le même fait a été signalé, la présence d'un Versailles ancien a fait naître l'idée de donner, par jeu, le nom de *Petit-Paris* à un domaine situé à proximité.

Près de Beauvais (Oise), à six kilomètres environ du 4e degré de longitude alésienne, existe un *Calais* qui semble, lui aussi, constituer l'unique vestige

toponymique d'une alésia disparue : des cours d'eau, le Thérain, l'Avelon, la Liovette, dessinent à leur confluent près de Beauvais, au passage de la 4e longitude alésienne, une presqu'île occupée aujourd'hui par des villages que le christianisme a rebaptisés Saint-Germain, Saint-Adrien, Saint-Just, Saint-Paul, Notre-Dame-du-Thil.

Une source minérale est encore exploitée de nos jours à Goincourt, à trois kilomètres au sud-est de Beauvais.



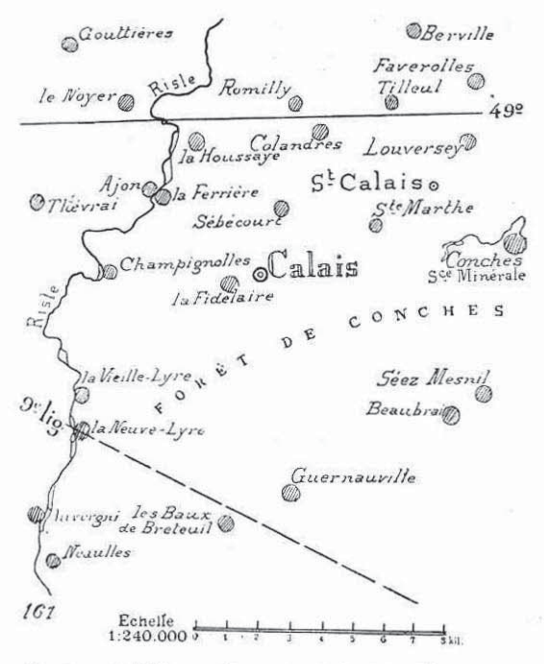

Carte n° 159. — Versailles, près des Eymoutiers *(Dordogne)*.

Carte n° 160. — Calais, près de Beauvais *(Oise)*.

Enfin, à proximité du 49e degré de latitude et de la 9e ligne de direction, près de Conches (Eure) on trouve un autre *Calais* qui, placé ainsi entre deux lignes géodésiques, ne jalonne pourtant ni l'une ni l'autre. Mais dans cette région une hypothèse très spéciale peut être formulée : ce Calais pourrait avoir une origine très différente de celle qui caratérise tous les autres. Peut-être ce Calais est-il un « Saint-Calais » ?

Un moine du nom de Calais fonda au cinquième siècle un monastère sur la rivière d'Anille, dans une ville qui portait alors le nom de Anisole. Ce moine fut plus tard sanctifié et Anisole prit son nom ; c'est aujourd'hui Saint-Calais,

sous-préfecture du département de la Sarthe. A vingt lieues à la ronde, d'autres localités imitèrent Anisole et prirent le nom du Saint. Et précisément un lieu dit Saint-Calais se trouve non loin du Calais considéré.




Carte n° 161. — CALAIS PRÈS DE CONCHES *(Eure)*.

* * *

*Versailles* et *Calais* ne sont point les seuls noms de localités alésiennes qui, à quelque distance d'une ligne géodésique, attestent par leur présence l'existence d'une alésia qui jalonnait autrefois cette ligne. Trois autres localités, l'une nommée *Ally* et les deux autres *Auzon*, doivent être, elles aussi, citées comme irrégulières, car elles sont relativement éloignées des lignes géodésiques et ne constituent point comme Allay (carte 144), comme Allais (carte 145) et Allais (carte 146) des jalons de distances.




Carte n° 162. — AUZON, AU NORD DE BRIOUDE *(Haute-Loire)*.

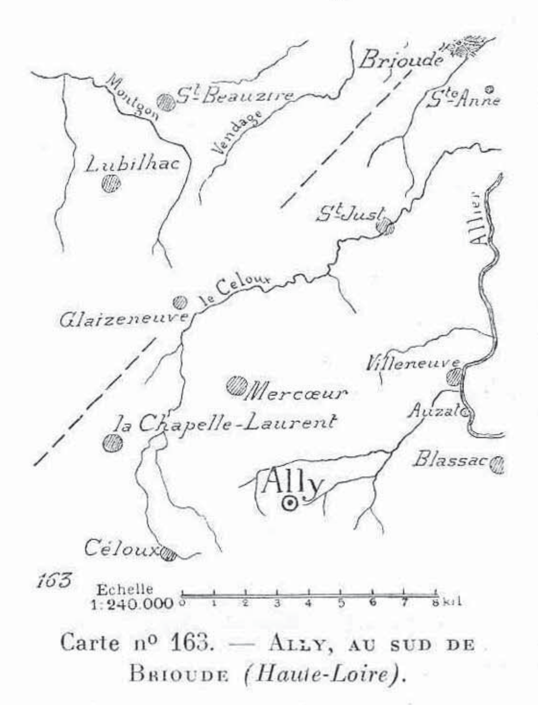
*Auzon*, se nomma *Alsonne*, jusqu'au Moyen Age.

Alsonne ou « Alisonne » est, on le sait, une forme génitive. On le retrouve en France dans *Pagus Elisanu*, nom que portait encore au temps de Charlemagne le pays d'Eauze, aujourd'hui *Eauzan* ou *Auzan* signifie « Pays d'Eauze »,

de même *Alisonne*, *Alzonne* signifient « lieu dépendant d'Alisia ou d'Alesia ».

Le nom de *Ally* peut être une forme accidentelle du mot *Alis*, contraction très fréquemment rencontrée de *Alisia*. Mais c'est à titre d'indication simplement probable qu'il est ici mentionné.

*Auzon* (anciennement *Alsonne*) est situé sur les bords de l'Allier, dans le département de la Haute-Loire, à sept kilomètres au nord de la ville de Brioude et de la 18e ligne de direction.




Carte no 163. — ALLY, AU SUD DE BRIOUDE *(Haute-Loire)*.

Les sources minérales abondent dans le voisinage, celles de Paulhac près de Brioude, de Azerat et de Vézézoux sont encore exploitées de nos jours.

Brioude portait autrefois le nom celtique de Briva.

Mais aucun autre nom que *Auzon* n'indique sur les cartes modernes l'existence en ces lieux d'une alésia. Ici encore des recherches locales dans la toponymie ancienne de la région feraient peut-être apparaître les noms anciens des lieux qui complétaient l'alésia.

*Ally*, à quinze kilomètres au sud de Brioude et à six kilomètres de la 18e ligne de direction, se présente dans la même situation exceptionnelle.

*
* *

Deux Versailles sont nettement irrégulières parce que toutes deux sont trop éloignées d'une ligne de direction pour avoir pu se trouver dans la banlieue d'une alésia et qu'elles ne sont point non plus des jalons de distance.

La première est un faubourg de la ville de Montluçon (Allier), située à quinze kilomètres au nord de la 15e ligne de direction.

Peut-être une fantaisie a-t-elle fait baptiser assez récemment un faubourg de Montluçon du nom emprunté au prestigieux Versailles de la région parisienne. Mais s'il en est autrement, si l'existence du lieu dit Versailles s'affirme

dans les siècles qui précédèrent l'érection du château de Louis XIV, on devra conclure à une hérésie alésienne actuellement inexplicable.

Sur la 19e ligne de direction un *Versailles*, tout proche de Lézins (Lozère), présente tous les caractères de ceux qui se retrouvent dans maintes autres alésias. Mais, à dix kilomètres à l'est de Lézins, l'existence d'un second Versailles est inexplicable, autant que l'est l'existence du Versailles de Montluçon.

Dans l'alésia de *Lézins*, *Alrance* (anciennement *Alisuntia*), fort éloigné de Lézins, marque une distance de **22 stades ou** 407 kilomètres de Myon ; mais le Versailles signalé à plus de dix kilomètres à l'est de Lézins n'est ni un jalon de direction, ni relais de distance.




Carte no 164. — VERSAILLES, PRÈS DE MONTLUÇON *(Allier)*.

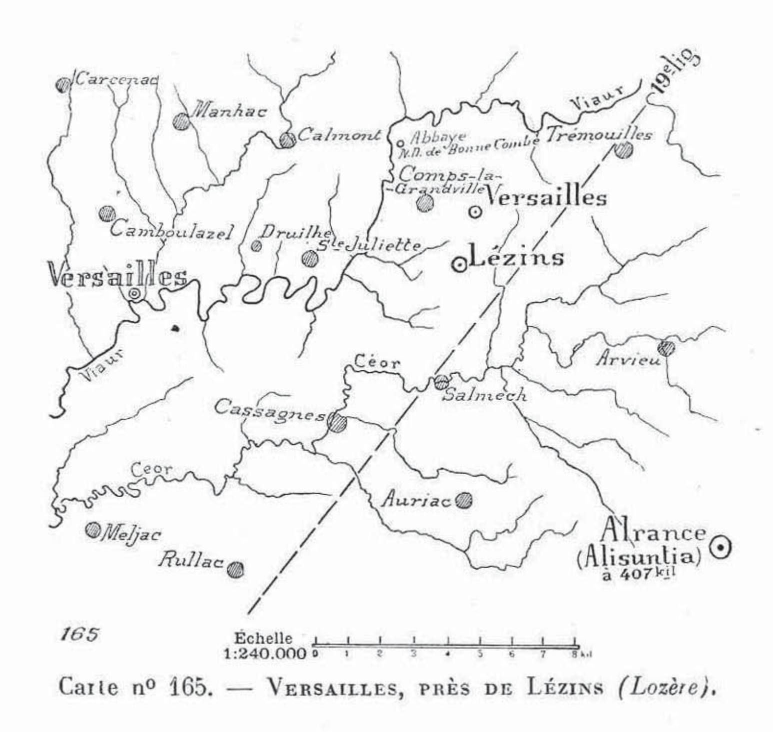
* * *

A cette liste des irrégularités topographiques ou toponymiques que, le plus souvent, le temps seul a provoquées, il faut ajouter un cas où le doute est inspiré par des circonstances étymologiques exceptionnelles : sur le versant français des Pyrénées, dans la région de Toulouse, les cartes indiquent un site formé par trois petites localités dont les noms sont tous trois vraisemblablement alésiens mais également douteux et peu démonstratifs. Ce sont l'*Elisé*, *Palays* et *Bourdalette*. Ce site qui jalonne la 5e longitude ouest est situé à 555 kilomètres, ou 30 stades, soit cinq degrés terrestres, de Myon, exactement entre les deux Versailles qui marquent l'un près de Muret, à la distance de 29 stades, l'autre près de Saint-Martory, à la distance de 31 stades, le fragment de ligne de direction signalé à Saint-Martory. *(Voir carte* 155*)*.

*Bourdalette* dérive sans doute de « Bourg d'Aleth », de même qu'il est vrai-

semblable que l'Elisé dérive d'un précédent Eleusio ; mais rien ne permet de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse. Ces noms ne figurent dans aucune autre alésia.

Si *Palays*, enfin, a été trouvé soit sous cette forme, soit sous la forme *Palais* dans d'autres alésias, il n'a été considéré comme alésien que lorsque le site dans lequel il était placé contenait d'autres localités sûrement alésiennes. *Palais* peut en effet dériver de *Calais*, mais il peut aussi dériver de *Palatium (Voir note VI)* ; il ne saurait donc pas conférer par lui-même le caractère alésien à un site quelconque.




Carte nº 165. — VERSAILLES, PRÈS DE LÉZINS *(Lozère)*.

La réunion de ces trois localités sur une ligne géodésique (la 5e longitude ouest) était trop remarquable, quelques doutes qui pussent s'élever sur l'exactitude étymologique de leurs noms, pour qu'il fût possible de négliger de l'indiquer, alors surtout que l'hypothèse qu'elles constituent une alésia est confirmée par l'existence dans leur voisinage des sources minérales de Bagnères et de Salis.

On l'a remarqué déjà, le mot *Alésia* ou ses dérivés se trouvent parfois,

dans la composition des noms de lieu alésien, unis à d'autres mots ; le plus souvent le vocable ainsi adjoint en préfixe constitue un indice topographique, tels sont *Montalais*, *Planaise* et aussi *Rivalaise*. Mais l'un de ces préfixes est remarquable, car il fixe le souvenir de la volonté créatrice des fondateurs ;




Carte n° 166. — L'ALÉSIA PROBABLE DE L'*Elisée Bourdalette Palays (Haute-Garonne).*

ce vocable désigne les alésias « nouvelles ». Quatre localités, dans la liste des noms alésiens, en sont pourvues. Ce sont :

*Neuf-Elaise, Novalèse, Novalaise, Novales.*

On sait que le vocable qui, sous les formes *nov*, *neuf*, *no*, *neu*, *neo*, se retrouve dans toutes les langues indo-européennes avec le sens de « nouveau », de « neuf », appartient à la langue primitive.

*Neuf-Elaise* et *Novalèse* sont d'ailleurs des alésias régulières. Elles ne sont « nouvelles » que parce que leur érection fut, peut-être, tardive.

En France, Neuf-Elaise, commune de Vausséroux (Deux-Sèvres), est en effet située sur la 13e ligne de direction à 2.500 stades, ou 463 kilomètres, de Myon.




Carte no 167. — NEUF-ELAISE, COMMUNE DE VAUSSÉROUX *(Deux-Sèvres)*.




Carte no 168. — NOVALÈSE *(Piémont)*.

En Italie, Novalèse, entre Suze et le Mont-Cenis (Piémont), est situé sur la 4e ligne de direction.

* * *

Mais les deux autres « Alaises nouvelles », *Novalaise* (Savoie) et *Novalès* (Corse) sont irrégulières en tant que lieux alésiens ; elles furent évidemment fondées après que l'ensemble du système alésien eut été établi et par dérogation aux règles géodésiques antérieurement inviolées.

Novalès, aujourd'hui plus communément écrit Novale, est situé

Carte no 169. — NOVALE MILARIA, VALLÉE D'ALESANI *(Corse)*.

sur la côte orientale de la Corse, au sud de Bastia, dans la vallée du fleuve *Alesani*, non loin des sources minérales de Orezza, universellement renommées.

Dans le voisinage, un hameau porte le nom de *Ponte d'Alisi*.

Toutes les conditions nécessaires à l'établissement des alésias, sont donc ici réunies, toutes sauf une : la ligne géodésique indispensable manque.

Cependant, la volonté de lier cette alésia au système géodésique alésien est indiquée manifestement par une « milliaire ». Entre Orezza et Novales, sur le territoire de la commune de Felce, *Milaria* constitue un relais de distance à 32 stades, ou 592 kilomètres, de Myon.

Carte n° 170. — Novalaise (*Savoie*).

La plus importante des *Novalaise* est située en France, dans le département de la Savoie, non loin du Rhône, dont le cours, après avoir traversé les massifs alpins, s'élargit en une vaste nappe qui se replie en boucles nombreuses dans la plaine qu'il irrigue avant d'atteindre Lyon.

Novalaise, à cause de son nom, fut par quelques érudits locaux représentée à maintes reprises comme ayant été l'Alésia de Vercingétorix. Cette prétention n'est point fondée, mais il est hors de doute que, comme Alise-Sainte-

Reine, Novalaise fut une grande ville gallo-romaine après avoir été une importante agglomération gauloise.

La 24e ligne de direction qui traverse la région est jalonnée au nord par *Versailles*, à 8 stades, ou 148 kilomètres, de Myon, puis, plus au sud, par *Millon*, qui n'est point un relais de distance mais très probablement la relique d'une alésia dont le temps a effacé la toponymie, ou du moins dont la toponymie ne figure pas sur la carte dressée par l'Etat-Major.

C'est à huit kilomètres de la 24e ligne de direction qu'on trouve *Novalaise* qui, peut-être fut tardivement fondée alors que la géodésie alésienne ne constituait plus un rite savant religieusement observé.

*
* *

La rigueur des règles selon lesquelles furent fondées les alésias, écarte tous les risques d'erreur que des homonymies eussent pu provoquer.

Il en a été ainsi pour deux noms de lieu trouvés dans des régions nettement déterminées, *Alzi* dans les pays basques et en Corse, *Elze*, en Germanie.

Ces deux noms sont tous deux apparentés par leur euphonie au vocable « alésia » et, pour *Elze* cette parenté semble presque certaine si l'on considère que les noms de Elzen et de *Elisenfeld*, si fréquents en Allemagne et qui sont des alésias, pourraient être des dérivés.

Cependant ni *Alzi* ni *Elze* ne sont d'origine alésienne car outre qu'ils ne présentent point les indices topographiques qui caractérisent les alesias ils ne sont pas habituellement situés sur une ligne géodésique alésienne ; ils ne sont pas non plus des jalons de distance. Le nom de *Alzi* qui signifie « abri », en basque, a d'ailleurs été employé jusque dans notre temps pour désigner des lieux jusqu'alors anonymes.

Ces deux exceptions ont une valeur inappréciable puisqu'elles renforcent, par leur existence même, la rigoureuse certitude de la règle générale *(Voir note VI)*.

En résumé :

205 alésias ont été identifiées en Europe. Elles constituent des cantons dans lesquels sont groupés 430 localités alésiennes. Tous ces cantons sont

caractérisés par un site identique et par une source minérale. Tous jalonnent une ligne géodésique.

72 autres localités alésiennes sont situées hors des alésias, elles constituent soit des jalons de direction soit des repères de distances.

*
* *

Les 502 localités alésiennes se répartissent étymologiquement ainsi :
382 portent des noms dérivés de *Alesia* ou de *Eleusio ;*
47 portent les noms de *Calais*, *Calès* ou *Calis ;*
37 portent les noms de *Versailles*, *Verseille*, *Verceil* ou *Vercelli ;*
15 portent les noms de *Myon*, *Mions*, *Millon*, etc.
22 portent les noms de *Millières*, *Milliaire*, *Meilen*, *Millario*, etc.

Parmi les 382 localités dont le nom dérive de *Alésia* ou de *Eleusio*, trois seulement, Montalet, commune de Lacaune (Tarn), Planésie, commune de Cambon (Hérault) et Pont-Alet du Pic du Midi d'Ossau (Hautes-Pyrénées), constituent, en dehors de toute ligne géodésique, de simples jalons de distance.

Sur 47 *Calais* ou *Calis*, 16 seulement sont situés dans les alésias proprement dites, 31 autres étant isolés dont 15 comme jalons de distance et 16 comme repères de direction.

Sur 37 *Versailles*, 14 sont situés dans des alésias et 23 sont isolés, dont 16 comme repères de direction et 7 comme jalons de distance.

Sur 15 *Myon*, *Mions* ou *Millon*, 11 sont situés dans des alésias, 3 forment des repères de direction, un seul jalonne une distance sur une ligne de direction.

Sur 22 *Millière* ou *Meilen*, 9 marquent des distances dans des alésias mêmes, alors que les 11 autres marquent ces distances en jalons isolés.

*
* *

Plusieurs raisons peuvent expliquer la pénurie relative des indices alésiens dans les régions du Nord et du Centre de l'Europe.

Il faut, peut être, attribuer cette pénurie au fait que ces régions ont,

beaucoup plus que l'Occident et les péninsules méditerranéennes, souffert des multiples invasions surgies des confins scythiques de l'Europe qui, jusqu'aux temps historiques, provoquèrent des crises profondes dans les vallées du Danube, de la Vistule et de l'Elbe.

Il est possible aussi de présumer que les pays de l'Occident et du Midi n'ont mieux conservé les indices de la civilisation dont l'existence est révélée par les alésias que parce que cette civilisation y était déjà plus solidement fondée que dans les pays du Nord lorsque se produisit l'évolution qui la modifia.

Cette hypothèse semble pouvoir être appuyée sur le fait que les régions côtières de la mer du Nord et de la Baltique, alors couvertes de glaciers, demeurèrent désertes pendant les dernières périodes de l'Age de la Pierre Taillée et que les hommes qui les habitèrent aux âges de la Pierre Polie vivaient encore en tribus demi-nomades tandis que les populations, d'ailleurs plus nombreuses, des autres contrées étaient, depuis des millénaires, vouées à l'agriculture, c'est-à-dire à la vie sédentaire, et occupaient un nombre considérable de lieux continuellement habités. La plus ancienne géographie de l'Europe comporte, on le sait, une liste fort longue de localités grecques, italiennes, ibériques et gauloises ou même britanniques alors que sont fort rares celles que Tacite, Strabon et Ptolémée citent en Germanie.

La civilisation qui vit se fonder le système géodésique alésien n'ayant pu être limitée à l'élaboration de ce système il importe, afin de compléter les constatations faites dans l'ordre matériel de la toponymie, de rechercher les indices d'ordre moral qu'elle a laissées dans les diverses régions de l'Europe.

Ces recherches seront d'ailleurs guidées par une autre constatation qui, dès le début de l'enquête, s'est imposée à l'attention et de laquelle il résulte, d'une part, que maintes alésias demeurèrent, jusque dans les temps historiques, soit des métropoles, soit des *templa* consacrées au culte des divinités élyséennes et, d'autre part, que la racine primitive qui a donné *Eleusis*, *Alisis* a donné aussi *Elusion Pedio* en grec, *Elysii* en latin, *Alysii-Campi*, en gallo-romain. Elsenfeld et Elisenfield dans les dialectes germaniques.

*CHAPITRE VIII*

# LES MYTHES ÉLYSÉENS DANS L'EUROPE ANTIQUE

Les religions de l'Italie latine et de la Grèce qui, de toutes celles de l'Europe ancienne sont, grâce à la littérature écrite, les mieux connues de nous, étaient, dès que pour les deux péninsules s'ouvrit l'Histoire, identiques dans leurs traits généraux : bien qu'alors le Latium et l'Attique fussent devenus parfaitement étrangers l'un à l'autre, leurs mythes religieux avaient ainsi, autant que leurs langages, gardé les traces d'une commune origine.

Le sens profond de ces mythologies, si pleines d'harmonie et de mûre sagesse, demeure sensible jusque dans les fables naïves qui les propagèrent. Temples édifiés par le pieux labeur de générations successives, elles étaient formées d'assises superposées, mais les conceptions nouvelles, issues de méditations poétiques, qui s'étaient ajoutées aux conceptions primitives, loin d'effacer celles-ci, leur donnaient, au contraire, un surcroît de prestige et de grâce : si, chez les Grecs, certaines images divines, telles celles de *Rhéa*, de *Zeus* (Jupiter), de *Poseïdon* (Neptune) ou de *Hadès* (Pluton), étaient fort anciennes, certaines autres, telles celles d'*Apollon*, de *Vénus* ou de *Dyonisios* (Bacchus) étaient relativement récentes.

Dans cette hiérarchie, lentement élaborée, les divinités féminines qui symbolisaient la Nature créatrice, les dieux qui symbolisaient les forces suprêmes auxquelles les êtres créés sont impérieusement soumis, prenaient rang avant les entités qui représentaient simplement les harmonies auxquelles les humains ne se soumettent que s'ils y consentent.

Les vieux mythes relatifs aux déesses que les Grecs adoraient sous les noms de *Rhéa*, *Cybèle* ou *Démèter* et de *Perséphone*, mais que les Latins nommaient *Maïa* ou *Cérès* et *Proserpine* peuvent être résumés ainsi : Rhéa-Cybèle

est fille d'*Uranus*, le Ciel, réceptacle de toutes les forces et de *Titéa*, la Terre considérée en tant que matière inerte.

Rhéa-Cybèle représente donc la force incluse dans la planète par l'action volontaire du Ciel. C'est la « Nature naturante » de Spinoza.

*Démèter*, que les Latins nommaient *Cérès*, est une autre image de Rhéa-Cybèle ; c'est la « Nature naturée » de Spinoza, mère toute-puissante de tous les êtres vivants et aussi des dieux ; ses lois régissent toute l'activité physique et spirituelle des humains ; c'est elle qui leur apprit l'art de cultiver le sol, élément primordial de la civilisation ; c'est à elle aussi qu'est attribuée l'institution du mariage indissoluble, c'est-à-dire de la famille qui, en assurant la durée des traditions, assure la continuité de cette civilisation. Considérée dans ces rôles, elle est, sous les surnoms de *Courotrophos*, la « Nourricière », de *Callidouros*, la « Généreuse », de *Thémisphoros*, la « Législatrice », l'objet de cultes spéciaux.

Démèter engendre *Perséphone*, que les Latins nommaient *Proserpine*, la « Germinatrice ». Perséphone, que les Grecs surnommaient *Coré*, la « Vierge », symbolise surtout la Vie. Mais elle préside aussi à la Mort, c'est-à-dire au stade de repos qui, comme le sommeil, est imposé à tous les êtres vivants et dont la Vie incessamment renaît.

Une fable avait rendu ce mythe accessible à tous ; Pluton, dieu du *Tartare* (le Néant), épris de Proserpine (la Vie), quitta son empire souterrain et surgissant du sol aux bords du fleuve *Alesus*, en Sicile, emporta la vierge dans le Royaume des Ombres. Démèter, parcourant le monde à la recherche de sa fille, fut accueillie avec la plus déférente compassion par les habitants d'Eleusis qu'elle récompensa en les initiant à l'agriculture.

Mais Perséphone (Proserpine) resta l'épouse de Hadès (Pluton) et régna avec lui sur les âmes immortelles des hommes dont le séjour se nomme *Eleusion Pedio* en grec et *Elysii Campi* en latin.

*
* *

Le culte des déesses de la Nature était, à l'apogée de la civilisation antique, le plus généralement observé par les élites ; toute méditation, toute spéculation philosophique, étaient fondées sur les conceptions élyséennes ; aux autres

dieux, représentatifs de forces plus concrètes et plus directement perceptibles, allaient de préférence les invocations intéressées des prolétaires.

De tous les sanctuaires consacrés, où périodiquement s'assemblaient les hommes, Eleusis, Olympie, Dodone ou Délos, le temple d'Eleusis était le plus vénéré. Il était d'ailleurs plus ancien que ceux d'Olympie et de Dodone consacrés au Jupiter panhellénique, plus ancien aussi que Délos consacré à Apollon et, d'autre part, il ne constituait pas seulement, comme Délos et comme Olympie, un centre de pèlerinage ; c'était aussi un foyer intellectuel où les problèmes spirituels de l'Au Delà étaient proposés à la pensée sous la forme de dogmes et de mythes qu'une longue tradition avait ritualisés.

Ces dogmes étaient, on le sait, enseignés à Eleusis sous le sceau du secret, Aucun des initiés n'a trahi le serment par lui prêté mais, certaines parties de l'enseignement n'étant point comprises dans le secret imposé, il a été possible de reconstituer les principes généraux sur lesquels cet enseignement était fondé : les préceptes d'une raisonnable métaphysique et l'étude des phénomènes biologiques les plus aisément perceptibles, une foi religieuse en l'immortalité de l'âme, et la conviction que les actes de la vie terrestre sont sanctionnés après la mort rénovatrice menaient, par la logique, à une morale naturelle ; le symbole ultime était un épi de blé, c'est-à-dire le germe de la Vie contenu dans l'inerte matière ; les rites étaient fondés sur le culte voué aux *Bonnes Déesses*, Rhéa-Démèter et Perséphone, c'est-à-dire à la Nature maternelle et toute-puissante, forme sensible de l'Intelligence Universelle.

Le plus ancien monument littéraire qui nous soit parvenu des mystères d'Eleusis est un hymne qui est dit « homérique » parce qu'il fut, dans le même temps que l'Iliade et l'Odyssée, fixé par l'écriture. On y trouve ce verset : « Heureux celui des hommes qui a vu ces mystères ; mais celui qui n'est point « initié, qui ne participe pas aux rites sacrés, ne jouira pas, après sa mort, de « la même destinée dans la région des Ténèbres... »

Sophocle, plusieurs siècles après, écrivait à propos des cérémonies éleusiniennes : « O trois fois heureux ceux des hommes qui descendent au Tartare « après avoir été initiés. Seuls ils ont la vie. Il n'y a pour les autres qu'an- « goisses ».

Et six siècles après Sophocle, Plutarque disait encore : « L'âme, au moment « de la mort, reçoit les mêmes impressions que pendant l'initiation aux Grands « Mystères... Courses au hasard, pénibles détours, marches inquiètes et sans

« but à travers les ténèbres ; terreurs, frissons, stupeur. Mais ensuite, elle « parvient à la plaine sublime et merveilleusement lumineuse où retentit la « musique sacrée et où la perception du divin inspire un religieux respect. « Alors l'homme parfait est devenu vraiment libre, il a reçu sa dernière récom- « pense et son âme erre à son gré parmi les âmes pures des saints, tandis que « la multitude de ceux qui ne furent pas initiés et purifiés sur terre est entassée « dans les ténèbres boueuses... »

*L'hymne homérique à Démèter* qui est, au sens précis du mot, réellement préhistorique puisqu'il est antérieur à l'Histoire, attribue à Démèter la fondation des Mystères éleusiniens.

« *Moi-même*, dit Démèter, *je fixerai les cérémonies divines, afin que, dans « la suite, vous les célébriez saintement et que vous vous rendiez ainsi ma volonté « favorable...* ». Et l'hymne entier relate, avec minutie, les prescriptions de la Déesse ; elle marque elle-même l'emplacement du temple qui devra lui être élevé sur un éperon rocheux qui termine, vers la mer, le petit plateau d'Eleusis ; elle institue dans leurs menus détails les vénérables rites, puis interdit de les analyser avec une vaine curiosité, et surtout de s'en écarter.

*
* *

Les cérémonies publiques du Culte se célébraient, deux fois par an, aux *Petites* et aux *Grandes Eleusinies*. Les premières, qui avaient lieu vers l'équinoxe du Printemps, se déroulaient à Athènes même, dans un petit temple dédié à Démèter et à Coré qui dépendait du Temple d'Eleusis et que, pour cette raison, on nommait l'*Eleusinion* d'Athènes. Les Petites Elusinies étaient destinées à préparer l'initiation qui s'achevait quelques mois plus tard, au cours de la célébration des *Grandes Eleusinies*.

Celles-ci commençaient quinze jours avant l'Equinoxe d'automne et duraient dix jours ; leur cérémonial, minutieusement réglé, resta immuable pendant douze siècles. Elles comportaient essentiellement une procession qui transportait de l'*Eleusinion* d'Athènes au *Télestrion* d'Eleusis les images sacrées *(Hiéras)*, soigneusement cachées aux regards des profanes. Cette procession se déroulait d'Athènes à Eleusis, sur les dix-huit kilomètres (cent stades) que mesurait l'*Oros-Eleusina*, la « Voie Sacrée » bordée de tombeaux, qui reliait les deux villes. Une foule immense de Grecs venus de tous les points

du monde méditerranéen formait, derrière le hiérophante, les prêtres et les initiés, un long cortège qui, rassemblé dès l'aube sur l'Acropole d'Athènes, ne parvenait à Eleusis qu'après que la nuit déjà était tombée ; c'est aux lueurs des torches de résine que la multitude, chantant des hymnes, parcourait la ville sainte.

La cérémonie proprement dite durait quatre jours ; elle comportait, pour la foule, des processions au Temple de Démèter et au parvis du Télestrion, des jeux gymniques, des concours hippiques et musicaux, des pèlerinages à certains lieux consacrés. Les « Grands Mystères » qui se célébraient au Télestrion, ou *Mysticos Secos*, étaient réservés aux seuls initiés ; on sait simplement qu'ils communiaient en se partageant des gâteaux de pain sans levain sur lesquels était figurée l'image de Démèter.

Sous l'Empire romain, les fêtes d'Eleusis acquirent une renommée universelle. Les Empereurs qui nous apparaissent aujourd'hui comme les plus grands, par l'intelligence politique ou par le savoir philosophique, tels Auguste, Marc-Aurèle, Julien dit l'Apostat, tinrent à se faire initier ; l'empereur Claude avait projeté de transférer le théâtre de ces fêtes à Rome même, afin d'en augmenter encore la pompe ; mais il dut y renoncer ; les Mystères ne pouvaient être célébrés que sur le sol d'Eleusis, consacré par la Déesse elle-même.

Les cérémonies d'Eleusis n'avaient pas toujours eu une aussi exceptionnelle importance. Elles ne différaient point, à l'origine, de celles qui étaient célébrées dans un grand nombre d'autres lieux où s'élevaient de vieux temples traditionnellement consacrés aux Bonnes Déesses. Les Eleusinies n'acquirent leur prestigieuse renommée qu'en raison du voisinage d'Athènes où résidaient les Grecs les plus cultivés.

*
* *

Le culte de la Nature divine qui se retrouve, héritage de la primitive civilisation européenne, à la base de toutes les religions de l'Europe antique, avait d'autre part inspiré les plus anciennes théories philosophiques. La théologie des Pythagoriciens, notamment, est exactement conforme à ce que nous connaissons de celle qui était enseignée à Eleusis.

L'initiation pythagoricienne et l'initiation éleusinienne avaient toutes deux pour but d'assurer la paisible félicité de l'âme immortelle par sa communion

avec l'Intelligence universelle ; toutes deux exigeaient la même méthodique dignité de la vie terrestre. Les obligations rituelles qui formaient le cadre extérieur de chacun des deux cultes étaient les mêmes : elles ne comportaient point le sacrifice d'animaux mais seulement la consécration de gâteaux de céréales.

Les rites religieux des pythagoriciens participaient si étroitement au culte des Bonnes Déesses que lorsque, chassé de Crotone par les troubles politiques, Pythagore dut se réfugier à Métaponte, les habitants de cette ville, où il fut accueilli avec le plus respectueux enthousiasme, donnèrent le nom de *Temple de Démèter* à la maison qu'il avait choisie pour demeure car, pour eux, la Déesse devait se trouver présente là où se trouvait le philosophe.

* * *

Lors de l'avènement du christianisme, les dieux de l'Olympe n'avaient plus la foi des hommes ; l'unique croyance de ceux qui avaient gardé une religion était inspirée par les doctrines élyséennes, plus ou moins corrompues d'ailleurs par l'influence orientale qui, déjà, de Rome où agonisait la civilisation antique, gagnait peu à peu l'Europe.

A côté des associations d'initiés qui s'étaient multipliées et qui groupaient généralement les citadins, des *galles*, prêtres ambulants voués au célibat, véritables moines mendiants, parcouraient toutes les régions de l'Empire et y propageaient leurs dogmes surchargés de superstitions autrefois inconnues ; d'autre part, les pontifes nouveaux ne jouissaient point du prestige autrefois accordé aux prêtres de la Démèter grecque ; les *galles* sont dans la littérature de l'époque et notamment dans Apulée *(L'Ane d'Or)* voués au mépris des classes cultivées ; considérés comme des sorciers bien plus que comme les ministres d'une divinité, ils ne vivaient guère que des dons que la plèbe crédule leur accordait en échange de leurs jongleries et des prédictions grossières qu'ils prodiguaient à tous les carrefours des villes et des campagnes.

Les adeptes des rites orphiques très anciennement élaborés en Thrace avaient donné au dieu nouveau et secondaire qu'avait longtemps été *Dionysios* ou *Bacchus*, une exceptionnelle importance, Ce dieu qui, suivant les sectes, était présenté soit comme l'époux de Démèter, soit, par les Latins, sous le nom de *Liber*, comme son fils, soit même par les Asiates, sous le nom

de *Atys*, comme son amant malheureux, apparaît parfois comme prééminent.

Mais, malgré ces hérésies multiformes, l'unité des conceptions élyséennes dont elles étaient issues demeurait encore sensible ; dans maints tombeaux de Grèce et d'Italie, on a recueilli des plaquettes d'or ou de bronze sur lesquelles sont gravées des invocations aux Déesses ou des stances de l'Hymne homérique ; ces bijoux constituaient des viatiques pour l'Au Delà élyséen. Le premier qui ait attiré l'attention des savants modernes a été exhumé en 1879 à Thuris, ville située non loin de Sybaris. Son texte grec se traduit ainsi en français :

« *Lorsque l'âme abandonne la lumière du soleil, elle se dirige vers la Pensée juste, qui discerne toutes les choses et qui les juge... Adieu, en souffrant la mort, tu n'as pas souffert, car tu étais un homme misérable et tu deviens un dieu. Adieu, adieu, tourne à droite vers les prairies sacrées et les boccages de Perséphone.* »

D'autres plaquettes funéraires, trouvées en Crète notamment, comportent des textes semblables qui tendent à guider l'âme de l'initié dans le royaume *chtonien* (souterrain) de Pluton.

Platon, qui était initié aux mystères d'Eleusis et qui, dans plusieurs de ses œuvres, fait allusion au sort qui, selon les divins mystères, attend l'âme après la mort, a lui aussi décrit dans *Gorgias* le carrefour d'où partent les deux routes qui conduisent, l'une aux Champs-Elysées, séjour des Bienheureux, l'autre au Tartare où aboutissent les réprouvés.

Les pythagoriciens dont tous les symboles étaient empruntés aux signes arithmétiques avaient attaché au *Delta* Δ (qui est le *D* de l'alphabet latin et le *4* de la numération grecque) une valeur toute particulière parce qu'il représentait la « tétrade sacrée » qui symbolisait le monde fini et concret. Ils attachaient une valeur symbolique analogue à la lettre Y, *upsilon* de l'alphabet grec, parce que sa forme reproduit schématiquement la figure du carrefour d'où les âmes, dans l'Elysée, vont vers le destin que Perséphone leur assigne selon la pureté ou l'infamie de leur vie terrestre.

*
* *

Le nom de *Cybèle* fut, dans l'Empire romain, fréquemment substitué à celui de Rhéa. Ce nom de Cybèle était, par les Thraces établis en Asie, donné

à la « Mère Puissante » que les Thraco-Phrygiens adoraient à Pessinonte sous la forme d'une pierre fruste. C'est cette effigie que Attale, roi de Pergame, livra, deux siècles avant notre ère, aux Romains qui l'accueillirent à Rome avec des honneurs extraordinaires. Parfois aussi l'image de Cybèle était grossièrement sculptée aux flancs d'un roc ; l'une de ces images intaillée dans la Roche Coddine, non loin de Magnésie de Lyddie, était, selon Pausanias, considérée comme la plus ancienne de toutes.

Mais, en Grèce, la Nature déifiée toujours conserva le nom de *Rhéa*, de même que, la Terre toujours fut désignée par celui de *Gea* ou *Gaïa*, mot d'origine pélasgique qui, dans le culte, remplace parfois celui de Rhéa.

Il en fut de même pour le nom de Démèter, la « Déesse Mère » *(Dea Meter)* qui désignait la Nature protectrice de l'Humanité ; parfois Démèter était simplement nommée *Théo* « La Déesse » ; de même que les « Deux Déesses », Perséphone et Démèter étaient unies dans une même invocation, *to Theo*. Démèter, enfin, sous le nom de *Demeter Hercunia*, est parfois substituée à Perséphone comme divinité féminine gardienne de l'enclos *(Hercos)* où sont enterrés les morts. A Athènes, on surnommait les morts *Demetrioi* « ceux qui appartiennent à Démèter ».

En tant que divinité élyséenne, Perséphone est surnommée *Elpis ;* le mot grec *elpis* qui se traduit en français par « espérance » mais aussi par « crainte » et par « attente », exprime l'ensemble des sentiments que le croyant éprouve au seuil de la mort. Ce surnom de *Elpis* s'applique aussi à Démèter lorsqu'en elle Perséphone est confondue.

* * *

Les annales de l'Italie proprement dite remontant moins haut dans le temps que celles de la Grèce, on ne possède pas sur les cultes primitifs de l'Italie et notamment sur ceux des Etrusques, de renseignements aussi précis que ceux qui concernent les cultes des Grecs.

On sait seulement que la religion étrusque comportait deux séries de dieux : les *dieux actuels* du monde qui étaient périssables comme l'est le monde actuel lui-même, et les dieux *inconnaissables* auxquels les dieux actuels, et *Dis Pater* lui-même, le premier d'entre eux, étaient subordonnés. Tout était réglé par ces dieux voilés qui semblent, en dernière analyse, avoir eu chez les

Etrusques le rôle attribué par les Grecs au mystérieux Destin que les hommes n'interrogent pas et qui n'a point de temples.

La religion étrusque, en accordant à ces dieux inconnus et distants une influence prépondérante, s'était empreinte de fatalisme ; les cérémonies du culte étaient réduites ou à peu près à des pratiques divinatoires : interrogation des entrailles des animaux, observations astrologiques et surtout combinaisons des nombres, les mathématiques ayant alors, en Italie comme en Grèce, une influence toute mystique sur les esprits cultivés.

Comme les Grecs, les Etrusques croyaient à l'immortalité de l'âme et croyaient aussi à l'existence d'un séjour souterrain où les âmes des hommes étaient groupées après la mort. Le dieu élyséen étrusque est fréquemment figuré sur les tombeaux ; son effigie rappelle celle de l'Hadès grec, mais le dieu étrusque est toujours représenté armé d'un maillet à long manche que n'a point l'Hadès grec et dont le symbolisme n'a pas encore été pénétré.

Le Pluton romain a gardé ce maillet et, d'autre part, l'on possède de nombreuses effigies d'un dieu gaulois très ancien dont le même maillet constituait le principal ornement emblématique.

La comparaison de la mythologie des Grecs avec la mythologie des Latins, héritiers directs des Etrusques, permet de constater la similitude absolue des principes religieux et des entités divines sur lesquelles était fondée la religion en Italie et en Grèce.

Les dieux grecs qui se nommaient *Zeus Pater*, *Hadès*, *Poseïdon*, *Démèter*, *Artémis*, *Arès*, *Héra*, se nommaient chez les Latins *Jupiter* ou *Jovis Pater*, *Pluton*, *Neptune*, *Cérès*, *Diane*, *Mars* et *Junon;* ces dieux, sous ces noms différents, avaient dans l'une et l'autre religion les mêmes attributions ; ils étaient issus des mêmes conceptions spirituelles.

Des indices philologiques d'une primitive communauté de religion et, par conséquent, de civilisation, ont d'ailleurs parfois survécu à l'évolution des langages. C'est ainsi que la déesse de la pensée portait dans la langue étrusque le même nom, *Minerva,* que la sage protectrice d'Athènes. D'autres indices, d'une valeur plus grande encore, se retrouvent aussi dans les détails du culte qui, à Rome comme en Grèce, était rendu aux déesses élyséennes de la Nature.

A Rome, dans la Rome royale ignorante des mythes grecs, les rites selon lesquels était adorée la *Dea Dia*, la *Bona Dea*, mère féconde qui fait mûrir l'épi et donne la vie aux hommes, comportaient une initiation et des céré-

monies secrètes analogues à l'initiation et aux cérémonies qui, en Grèce, rassemblaient les fidèles dans les temples de Démèter et de Perséphone. Et, d'autre part, le surnom de *Damia* qui, en Grèce, et notamment dans les temples de Trézène, d'Epidaure et d'Egine, était donné à Démèter, était aussi, dans le Latium, donné à la *Bona Dea.* Aux premiers âges de Rome, d'après le grammairien Festus, les prêtresses de la Bona Dea se nommaient *Damiatrix.* Hors de Rome, à Tarente, une inscription lapidaire rédigée en langue messapienne, dialecte italiote que parlaient les Tarentais avant que Tarente fût colonisée par les Grecs, c'est-à-dire longtemps avant la fondation de Rome, donne à ces prêtresses le nom de *Domatriach.*

Pluton, dans la tradition populaire des Etrusco-Latins, est surnommé *Orcus* ou *Orco.* En Grèce, on donnait le nom de *Hercos* à l'enclos des morts, d'où le surnom de *Hercunia* donné à Démèter.

Outre Cérès-Démèter, qui personnifiait la Nature, mère de la civilisation, les Romains, comme les Grecs, avaient une divinité qui personnifiait plus spécialement la Terre elle-même, la Terre féconde et maternelle. Cette déesse que les Grecs nommaient *Rhéa,* les Romains la nommaient *Maïa* et donnaient ce même nom au mois de l'année que, comme eux, nous nommons encore le mois de Mai.

Les traces probantes de l'antique communauté d'origine des deux mythologies grecque et latine se retrouvent jusque dans les exceptions : les vieux Latins, par exemple, n'avaient point de dieu assimilable à l'Apollon grec, et c'est des Grecs qu'ils reçurent son culte. Or, précisément, Apollon était par les Grecs considéré comme un dieu récent et Eschyle, dans les *Euménides,* nous le montre en posture de plaideur lorsque les Erynies contestent la puissance de ce « nouveau dieu ».

*
* *

L'ancien Olympe germanique était, sauf pour quelques traits qui tiennent aux mœurs propres des Germains, fondé sur des conceptions mythologiques exactement semblables à celles qui se retrouvent chez les Grecs et chez les Latins.

La place principale était, dans le cortège des dieux germaniques, tenue par un dieu que les tribus de l'Ouest, les plus proches du Rhin, nommaient

*Ziu* ou *Thiu* et que celles du Nord et de l'Est nommaient *Odin*, *Wotan* ou *Thor*.

Ce dieu joignait aux attributions du *Jupiter* latin et du *Zeus* grec, que le nom de *Ziu* rappelle d'ailleurs, les attributions qui, chez les Grecs et les Latins, étaient dévolues à *Mars* (ou *Arès*) le dieu de la guerre ; ce qui sans doute doit être expliqué par le mode d'existence des Germains qui, voués à peu près exclusivement à la guerre, ne pouvaient que prêter des qualités guerrières au premier de leurs dieux, qui étaient aussi nombreux que ceux des mythologies grecque et latine. *Lug* était dieu de la lumière et de l'activité ; *Loki*, dieu des Enfers comme le Pluton latin ; *Rane-Egir*, dieu de l'Océan ; des déesses en grand nombre, outre celles qui avaient pour symbole la lune, *Manni*, et le soleil, *Sunna*, étaient jointes aux divinités masculines, telle *Freya*, sorte de Junon belliqueuse, à la fois femme et fille d'Odin, puis aussi *Néhallenia*, *Taufana*, *Badahuenna*, dont les rôles ne sont point connus ; telle enfin *Hertha*, qu'adoraient les tribus germaniques établies entre l'Elbe et l'Oder.

Hertha est, par Tacite, expressément assimilée à Cybèle, la « Déesse Mère » des Grecs et des Latins (*Mœurs des Germains*, chapitre 40).

La Hertha germanique était, en effet, comme *Rhéa-Cybèle*, la déesse des forces mystérieuses de la terre maternelle et sacrée. Son culte comportait, comme celui des « Bonnes Déesses » grecques et latines, de longues processions destinées à fêter le réveil de la Nature et, comme à Eleusis, la célébration de ces fêtes entraînait une trêve obligatoire des hostilités : « Toutes les armes sont alors renfermées, dit Tacite, et c'est le seul moment où les Germains connaissent la paix et le repos. »

Le nom de Hertha signifie la « souterraine », Elle était parfois associée comme épouse à *Loki*, dieu des Enfers, de même que dans les mythologies grecque et latine, la souterraine Proserpine (Perséphone) était associée à Pluton. L'Elysée germanique, le *Walhalla*, était, comme les Champs-Elysées des Grecs et des Latins, le séjour promis, après la mort, aux âmes des hommes remarquables.

***

Dans les régions soumises aux « Gaulois », qui comprenaient, on le sait, non seulement la Gaule propre, mais aussi les Iles Britanniques, le Nord de l'Italie, la vallée du Danube et une partie de l'Espagne, c'est-à-dire à peu

près les trois quarts de l'Europe, les noms des dieux apparaissent aussi divers qu'étaient différentes les populations asservies par les conquérants gaulois.

Et cela s'explique puisque les différents groupes ethniques ainsi subjugués ayant généralement gardé les mœurs, la langue et les traditions qui leur étaient propres, il n'y avait point, dans l'immense dominion gaulois, de civilisation ni de religion réellement « gauloises », comme il y eut une civilisation latine dans l'Empire Romain, une civilisation grecque dans le monde grec.

Dans le groupe ethnique assez homogène que formaient la Grande-Bretagne et la Gaule propre, des monuments furent, après la conquête romaine, élevés aux dieux de Rome en plus grand nombre qu'aux dieux indigènes, dont les noms avaient été assez fréquemment remplacés, en raison d'une communauté d'attributions, par les noms mêmes des dieux latins. César, d'ailleurs, afin d'être plus intelligible pour ses lecteurs romains, indique déjà que les dieux les plus honorés par les Gaulois sont Mercure, Apollon, Mars, Jupiter, Minerve et aussi Pluton, dieu des Enfers, dont les Gaulois, dit-il, prétendaient être issus. Hérodote, quatre siècles avant lui, avait commis la même licence lorsqu'il avait, à tous les dieux égyptiens, donné des noms grecs.

Mais d'autres auteurs nous ont transmis les noms celtiques que portaient ces mêmes dieux parmi lesquels il faut citer : *Esus* dont le nom et le rôle sont à peu près semblables à ceux du *Jupiter* romain, du *Zeus* grec et du *Ziu*, ou Odin, des Germains ; *Teutatès*, dieu de la guerre comme *Mars ; Tarannis* qui est une autre forme de *Esus* et qui maniait la foudre ; *Lug*, enfin, qui, en Gaule comme en Germanie et en Grande-Bretagne, était une sorte de Mercure-Apollon, dieu de la lumière et de l'activité, dont le culte semble avoir été prééminent dans les pays celtiques ; un grand nombre de lieux lui étaient consacrés et certaines villes modernes, telles Lyon et Laon en France, Leyde en Hollande, qui se nommaient alors *Lugdunum*, lui doivent le nom qu'elles portent encore.

Du dieu qui régissait les enfers, le nom celtique est inconnu ou, du moins, nous ne connaissons que l'un de ses surnoms, *Sucellos ;* ses effigies le représentent, comme celles du dieu étrusque, armé d'un maillet.

Comme dans toutes les religions primitives, une foule de dieux et de génies secondaires étaient, en Gaule, l'objet de cultes particuliers ; c'est ainsi

qu'un grand nombre de sources minérales étaient vénérées à l'égal de lieux saints, chacune d'elle étant considérée comme la demeure d'un dieu favorable.

Les déesses étaient pour le moins aussi nombreuses que les dieux ; à ceux-ci presque toujours une épouse divine, une « parèdre » était unie dans le culte : *Lug* est ainsi uni à *Rosmerta ;* à l'Apollon latin dont le culte fut plus tard adopté par les Gallo-Romains fut adjointe *Sirona*, déesse indigène ; *Borvo* ou *Bormo*, dieu générique des sources minérales, avait pour parèdre *Bormana* et aussi *Divona ;* le dieu de la guerre, que les Bretons comme les Ibères nomment *Nethon*, a pour parèdre *Nemethona*, etc.

Mais toutes les déesses n'étaient pas ainsi associées aux dieux comme de simples contre-parties féminines de ces dieux. Certaines d'entre elles, qui constituaient des entités indépendantes étaient adorées comme les dispensatrices des richesses de la Nature et c'est vers elles qu'allait la pleine ferveur populaire.

La prééminence qu'avait conservée le culte voué à ces déesses est pour nous matériellement affirmée par le grand nombre des effigies de pierre, de bronze ou de plomb qui ont été partout retrouvées dans les diverses régions de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et qui les représentent, soit debout, soit assises, toujours accompagnées des symboles de la fécondité, corbeilles de fruits, de fleurs ou de céréales, cornes d'abondance, enfants au sein, telles, exactement, que le sont les *Bonnes Déesses* grecques. Comme celles-ci, elles sont, dans les inscriptions gallo-romaines, nommées *Matronæ*, *Deæ Matres*, *Bonæ Matres* : « Mères », « Déesses Mères », « Bonnes Mères ». Comme Rhéa, Démèter et Perséphone en Grèce, comme Maïa, Cybèle et Proserpine à Rome, elles sont à la fois des protectrices, *dominæ*, des surveillantes, *suleviæ*, des dispensatrices de la fortune, *fatæ*. Sous ce dernier nom, devenu « fées » en français, « fay » en anglais, leur souvenir, à peine altéré, a été longtemps conservé, malgré l'influence du christianisme, par la tradition populaire.

De même qu'en Grèce, de même qu'en Italie, les Bonnes Déesses, patronnes du monde liguro-celtique, protègent et surveillent l'homme au delà de la mort ; c'est leur effigie que, comme en Grèce et en Italie, on place de préférence dans les tombeaux.

Enfin, et ce fait doit être ici noté comme particulièrement remarquable, si en Grèce les Bonnes Déesses sont assez communément nommées *To Eleu-*

*siniai*, les « Eleusiennes », dans certaines inscriptions gallo-romaines, les effigies des Bonnes Mères sont désignées sous le nom de *Duabus Alaisiagis*...

*
* *

L'unité spirituelle des Iles Britanniques et de la Gaûle propre est, d'autre part, attestée par l'existence, commune aux deux régions, de l'institution des Druides, institution si originale qu'on ne peut en retrouver d'analogue dans aucune civilisation ancienne ou moderne.

Si nous possédons quelques renseignements sur l'organisation druidique, si nous connaissons parfaitement les causes et les circonstances de sa disparition, nous ignorons tout de son origine.

Nous pouvons cependant être certains qu'une telle institution n'aurait pu se fonder dans le monde européen, chaotique et changeant, qu'avaient créé les grands mouvements de peuples qui se produisirent quinze siècles avant l'ère chrétienne et qu'elle constituait l'héritage d'une civilisation en grande partie abolie par ces désastreuses invasions.

Une constatation capitale permet d'ailleurs d'établir avec certitude que le druidisme n'est point d'origine *gauloise*, si l'on conserve, comme la tradition y oblige, ce nom de Gaulois aux blonds conquérants surgis du Nord ; dans le vaste dominion gaulois qui couvrait l'Europe, on ne trouve de Druides que dans les Iles Britanniques et dans la Gaule propre, c'est-à-dire dans la région située entre l'Atlantique et le Rhin. Le druidisme était inconnu dans tous les autres pays que les « Gaulois » dominèrent et notamment en Espagne, en Illyrie et en Asie Mineure, où cependant ils avaient imposé toute leur organisation politique ; elle l'était aussi en Germanie où les Gaulois ont laissé maintes traces de leur passage.

Bien que les Druides aient été assez fréquemment représentés comme assistant aux combats dans les guerres qui eurent la Grande-Bretagne, l'Irlande ou la Gaule propre pour théâtre, jamais, au contraire, les auteurs, ne signalent leur présence parmi les bandes pillardes de ces « Gaulois », défruiteurs de l'Europe, qui, parties de Gaule, essaimèrent aux temps historiques vers l'Orient et le Midi.

Il y a lieu de remarquer enfin que dans les Iles Britanniques le druidisme, mieux que sur les terres celtiques du continent, garda sa suprématie et pré-

serva la pureté de ses traditions. C'est en Irlande et dans le pays de Galles qu'il devait le plus longtemps subsister.

César, qui, d'ailleurs est le seul auteur par qui ce fait soit rapporté, signale que, de son temps déjà, les druides de la Gaule propre considéraient les Iles Britanniques comme le foyer de leur ordre et qu'ils allaient en Grande-Bretagne compléter leurs études ; de ce texte, il est possible de déduire que, de même que, dans les temps modernes, le boudhisme ayant trouvé loin de l'Inde, dans les hauts plateaux du Thibet, un domaine à peu près inaccessible aux étrangers, s'y est conservé mieux que dans l'Inde même qui le vit naître, de même le druidisme s'était au temps de César, mieux qu'ailleurs, conservé dans les Îles de Grande-Bretagne et d'Irlande que les difficultés alors inhérentes à la navigation protégèrent longtemps contre l'afflux massif des immigrations.

* * *

Le rôle que les druides jouaient dans les civilisations occidentales ne peut se comparer à rien de ce qui existait en Italie et en Grèce. César a écrit : « Dans toute la Gaule il n'y a que deux classes d'hommes qui soient honorées et comptées pour quelque chose, car la multitude n'est guère regardée qu'à l'instar d'esclaves qui ne peuvent rien par eux-mêmes et ne sont admis dans aucun conseil... Ces deux classes sont celles des chevaliers et celles des druides. Ministres des choses divines, les druides sont chargés des sacrifices publics et particuliers : ils sont les interprètes des doctrines religieuses qu'ils enseignent à une nombreuse jeunesse. Entourés d'un grand respect, ils règlent toutes les contestations publiques et privées. Si quelque crime a été commis, si des héritages ou des propriétés sont contestés, ce sont eux qui statuent ; ils infligent des peines et décernent des récompenses. Ils interdisent la participation aux sacrifices à tout particulier ou homme public qui ne défère pas à leurs sentences ; or, cette peine est très grave car ceux qui en sont frappés sont mis au nombre des impies et des scélérats ; chacun fuit leur approche ; tout accès en justice leur est refusé... » (*Commentaires*, livre 6, paragraphe 13.)

Depuis, simplifiant à l'excès ce que César avait dit des druides, les historiens ont communément écrit que les « druides étaient les prêtres de la religion gauloise ». Cette assertion n'est point exacte si l'on tient compte de ce qu'étaient les prêtres dans les sociétés antiques.

La mythologie gauloise, comme les mythologies grecque et latine, comportait un grand nombre de dieux dont chacun symbolisant une « force » différente était l'objet d'un culte spécial et possédait ses prêtres particuliers ; les desservants des temples de Jupiter, d'Apollon, de Diane, de Démèter ou de Cybèle, à Rome comme à Athènes, ne passaient point de l'autel de l'un de ces dieux à ceux d'une autre divinité ; il en était de même dans les pays celtiques. Des prêtres que l'on nommait *eubages*, *gutuatres*, *ovates* ou mieux *vatès*, accomplissaient tous les actes rituels propres aux divers cultes. Les druides ne présidaient aux cérémonies religieuses que parce qu'ils présidaient dans les cités celtiques à toutes les cérémonies publiques.

C'est dans ce sens que s'exprime Diodore de Sicile qui, au livre V de son *Histoire Universelle*, a noté que les Gaulois avaient une profonde vénération pour les Druides « hors la présence desquels personne ne fait de sacrifices aux dieux ». Plus loin, Diodore écrit que le prestige dont jouissent les Druides est tel qu'on les a vus parfois se jeter entre deux armées prêtes à se livrer bataille, apaiser leur fureur et leur faire mettre bas les armes.

*Strabon*, au livre IV de sa *Géographie*, définit avec plus de précision le rôle qui, en Gaule et aussi dans les Iles Britanniques, avait joué par les Druides : « Chez tous les peuples de la Gaule sans exception, écrit-il, se retrouvent trois classes d'hommes qui sont l'objet d'honneurs extraordinaires, à savoir les Bardes, les Vates (ou Ovates) et les Druides. Les Bardes, qui sont les chantres sacrés ; les Vates, qui président aux sacrifices et interrogent la nature en devins, les druides qui enseignent la physiologie ou philosophie naturelle, et l'éthique ou philosophie morale... Les Druides sont réputés les plus justes des hommes et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations soit privées, soit publiques ; anciennement, les causes des guerres elles-mêmes étaient soumises à leur arbitrage ; on les a vus parfois arrêter les parties belligérantes alors qu'elles étaient prêtes à en venir aux mains. Mais ce qui leur appartient spécialement, c'est le jugement des crimes de meurtre... »

Ces textes, que maints autres auteurs confirment et qui doivent être ajoutés au texte de César, définissent bien les Druides comme des « savants » qui, en raison de leur science, et tels les Pythagoriciens dans certaines villes de l'Italie du Sud, exerçaient une magistrature souveraine à la fois religieuse et civique. Ils étaient tout ensemble les gardiens des lois de l'Etat, les censeurs de l'activité politique, les dispensateurs de la science et les intermédiaires

suprêmes entre les hommes et la Divinité. Si donc, il est exact de les représenter comme des pontifes religieux, ce serait diminuer gravement leur rôle que de les cantonner exclusivement dans le domaine des choses religieuses.

*
* *

L'étymologie du mot *druide* est établie par les vocabulaires des anciennes langues indo-européennes.

En sanscrit, *dr-uid* ou *dr-vid* signifie exactement « très-voyant ».

Le *vid* sanscrit se retrouve sous les formes *idon* en grec, *video* en latin, *wids* en celtique qui se traduisent en français par *voir* et *savoir*, dont sont directement dérivés *voyant* et *savant*.

*Dru* en français, *dluth* en bas-breton, *druz* en irlandais, ont gardé leur sens primitif de « fort », de « robuste », de « abondant ».

*Druide* signifiait donc « très savant ».

*
* *

Du pouvoir politique que les druides exerçaient dans les pays celtiques, les auteurs anciens ont rapporté des traits caractéristiques.

César, notamment, a, dans ses *Commentaires*, donné place à un récit où est mise en valeur l'action des druides agissant comme défenseurs des lois traditionnelles qui s'opposaient aux empiètements des *vergobrets*, chefs des fédérations. Ces vergobrets étaient élus pour une année seulement ; ils ne pouvaient être réélus et leurs proches parents étaient eux-mêmes exclus du pouvoir ; Védélacius, chef des Eduens, ayant, au terme de son mandat, fait élire par les nobles son propre frère Cotus, les druides désignèrent un autre candidat, Convictolitan, qui garda le pouvoir grâce d'ailleurs à l'appui de César. (*Commentaires*, livre II).

Dion Chrysostome relate (*Discours* 49) qu'en Gaule « les rois ne peuvent rien décider sans les Druides, qui sont versés dans les sciences et dans la divination, et qu'il serait juste de dire que ce sont les druides qui commandent et les rois qui obéissent... »

Ce pouvoir des druides ne pouvait survivre à la conquête romaine. Aussi, bien que les prêtres des cultes celtiques, *gutuatres* et *vatès* fussent tolérés, les

druides durent-ils, pour fuir la persécution, se réfugier dans les forêts et cesser de se recruter.

Dès Auguste, c'est-à-dire cinquante ans après la conquête, un senatus-consulte avait interdit aux citoyens romains, et par conséquent aux notables gaulois à qui ce titre avait été conféré, de rester dans l'organisation druidique. Un autre senatus-consulte, sous Tibère, déclara les Druides supprimés ; l'Empereur Claude renouvela cet édit en l'an 45 et le rendit applicable à la Grande-Bretagne. Les druides avaient à peu près disparu en Gaule lorsque, au troisième siècle, le Christianisme s'y propagea.

*
* *

Sur la science des druides, les historiens anciens nous ont transmis des renseignements généraux qui, si vagues qu'ils soient, suffisent à indiquer que ces philosophes possédaient une très grande culture et que la confiance qui leur était accordée par les Celtes était fondée sur le respect qu'inspirait leur sagesse éclairée.

César écrit dans les *Commentaires* (livre VI, paragraphe 14) : « ... L'un des premiers points de la doctrine des druides est que les âmes ne périssent point... Les mouvements des astres, la grandeur de l'Univers, la physiologie, la médecine et la morale, la puissance et l'action des dieux immortels, tels sont les objets qu'ils étudient et enseignent à la jeunesse. »

De nombreux auteurs ont remarqué que les théories philosophiques des druides étaient analogues à celles des Pythagoriciens dont l'enseignement, on le sait, résumait les principes sur lesquels était fondée toute la civilisation antique.

Diodore de Sicile a ainsi écrit : « L'opinion de Pythagore prévaut chez les Celtes... Les druides croient et enseignent que l'âme et le Monde sont immortels... » (*Géographie*, livre V).

Ammien Marcellin a précisé davantage : « Parmi les Celtes, les Druides, dont les conceptions étaient des plus hautes, liés par des associations collégiales *(sodalicis adstricti consortiis)* s'élevèrent aux questions cachées et profondes et, méprisant les choses humaines, proclamèrent, ainsi que Pythagore, que les âmes sont immortelles. » (*Histoire romaine*, XV, 9.)

Un contemporain de Diodore de Sicile, Valère Maxime, qui vivait au

premier siècle de l'ère chrétienne et qui, comme beaucoup de Romains d'alors, était sceptique à l'excès, après avoir noté lui aussi que les Celtes croyaient à l'immortalité de l'âme, écrivait ensuite : « Et je traiterais les Celtes d'insensés si l'opinion de ces gens n'était aussi celle de Pythagore. » (*De la Religion et des Mœurs*, II, 6, 10.)

Les analogies qui se remarquent entre les druides et les pythagoriciens ne tenaient point seulement à cette foi en l'immortalité de l'âme qui, d'ailleurs, est commune à toutes les religions spiritualistes ; elles sont plus manifestes encore dès que l'on considère la similitude du rôle à la fois politique et religieux que jouaient les druides dans les cités celtiques et de celui qu'avaient épisodiquement assumé les Pythagoriciens, notamment à Crotone et à Métaponte.

De même que dans les séminaires établis par Pythagore et ses disciples, de même aussi, d'ailleurs, qu'à Eleusis et dans les écoles orphiques, l'enseignement donné par les druides était exclusivement verbal et, en grande partie, ésotérique ; il était interdit d'en confier les matières à l'écriture et les élèves devaient, pour le posséder complètement, apprendre un grand nombre de vers dans lesquels étaient exposés les dogmes religieux et scientifiques. Leur noviciat durait parfois une vingtaine d'années.

Enfin, si les Pythagoriciens divisaient leur doctrine en deux parties, la Philosophie pratique ou *Vertu humaine*, et la Philosophie théorique ou *Vertu divine*, les druides, selon Strabon, avaient divisé la leur entre la Physiologie ou *Philosophie naturelle* et l'Ethique ou *Philosophie morale.*

L'origine de la philosophie antique n'est traditionnellement attribuée à Pythagore que parce que celui-ci bénéficie, au regard des lettrés, de ce fait que l'Histoire n'a point enregistré le nom de ses prédécesseurs. Plutarque s'est même cru obligé de discuter le bien fondé d'une légende selon laquelle le sage Numa, le second roi de Rome, bien qu'il eût vécu un siècle avant Pythagore, était cependant représenté comme un disciple du philosophe de Crotone. Et Plutarque opposait à cette assertion de littérateurs ignorants une autre tradition d'après laquelle Numa aurait eu pour maître un étranger *(barbaros)* bien supérieur à Pythagore lui-même.

Mieux encore : au deuxième siècle de notre ère, Diogène Laërce, dans ses *Philosophumena*, après avoir écrit que « la philosophie a vu le jour chez les Etrangers, » rappelle que Sotion d'Alexandrie a, quatre siècles avant lui,

présenté les druides celtiques, qu'il nommait *druidoi* ou *semnotheoi*, comme les plus anciens philosophes de l'Europe.

Et l'opinion dont Sotion d'Alexandrie s'est ainsi fait l'écho ne peut être considérée avec certitude comme dépourvue de valeur alors qu'ayant constaté l'identité des croyances religieuses en Grèce, en Italie et en Gaule, il est impossible de savoir quelle est celle de ces régions qui vit naître les primitives théories métaphysiques dont est issu, avec ces croyances, tout le spiritualisme antique.

*
* *

En résumé :

De même que les langages européens dérivent d'un langage plus ancien dont le vocabulaire s'était, à une époque antérieure à l'Histoire, propagé dans l'Europe entière, de même les religions européennes, telles qu'elles apparaissent au début de l'Histoire, procédaient toutes d'une primitive religion qui s'était, comme le langage et à la même époque préhistorique, imposée à la foi de tous les Européens.

Cette relative unité religieuse a été depuis longtemps démontrée pour ce qui concerne le culte rendu au Ciel dont l'entité divine était, de l'Atlantique à l'Himalaya, invoquée sous les noms de *Dyaus Pitar*, *Zeus Pater*, *Esus*, *Dis Pater*, *Jupiter*, qui ont évidemment la même origine verbale.

Elle l'a été aussi pour ce qui concerne le culte voué au Soleil dont les emblèmes symboliques, la roue et le svastika, le cheval et le cygne, se retrouvent dans toutes les régions de l'Europe et de l'Asie Occidentale.

Enfin, elle l'est mieux encore pour ce qui concerne le culte plus directement affectueux et plus élevé dans le domaine spirituel, dont, dans ces mêmes régions, était l'objet l'entité divine qui symbolisait la Nature-Mère, institutrice et bienveillante souveraine de l'Humanité.

Les mythes de ce culte furent, au cours de la longue évolution de l'Europe, continuellement accrus de fables nouvelles mais la divinité maternelle était partout semblable et, même après que les philosophes l'eurent spiritualisée, la plupart des hommes concevaient encore son image avec ses attributs originels, soit debout sur un roc, entourée de fauves qui lui rendent hommage, soit sous la forme d'une « mère » qu'entourent les symboles de l'abondance et de la fécondité, soit enfin, dans les villes, sous celle d'une reine coiffée d'une

couronne murale. Si elle était encore pour les plus frustes des bergers la Dame des Sources, des Forêts et des Cimes, la Reine de la Nature vivante, elle était par l'ensemble des citoyens considérée à la fois comme la dispensatrice de la vie physique, comme la régulatrice des lois sur lesquelles est fondé l'ordre éternel de l'Humanité, et comme la justicière suprême des hommes après leur mort. Pour les philosophes, dont les méditations avaient des objectifs plus vastes, elle était assimilée à l'Intelligence Universelle dont provient et dans laquelle se résout l'âme éternelle de l'homme.

Le culte qui lui était rendu ne se confondait point avec ceux dont étaient l'objet les autres dieux des divers Olympes ; il lui était parallèle, la divinité créatrice du monde étant considérée comme antérieure à ces dieux ne pouvait être subordonnée à Jupiter dont elle était la mère.

Aussi les cérémonies de ce culte réunissaient-elles en certains lieux consacrés, et notamment à Eleusis, l'élite des hommes dont la foi tendait uniquement à acquérir les vertus les plus conformes aux lois de la Nature et à l'ordre moral qui assure les progrès de l'Humanité ; les rites répondant aux embryonnaires besoins spirituels des prolétaires, s'ils étaient plus simples qu'à Eleusis, étaient cependant inspirés par les mêmes croyances et par les mêmes traditions mystiques.

Une foi aussi généralisée persista après l'avènement du Christianisme : les habitants des campagnes d'Europe, longtemps encore, gardèrent l'antique vénération vouée par leurs ancêtres à la Bonne Déesse dont les effigies, partout multipliées, empruntaient parfois les noms de Démèter et de Cérès mais, plus souvent encore, furent adorées sous ceux de *Regina Mater*, de *Regina Dea*, de *Bona Mater* en latin, de *Mater Theo* en grec ou de *Suleivia* en celtique.

Ces effigies furent, plus tard, incorporées au culte chrétien, soit qu'elles fussent dédiées à la Sainte Vierge, mère de Dieu, soit qu'elles fussent consacrées à des entités sanctifiées, telles en France *Sainte Reine*, soit encore qu'elles fussent, par le populaire, communément désignées, peut-être sous l'influence de traditions ancestrales, peut-être aussi, à cause de la patine dont le temps les avaient revêtues, par le surnom de *Vierges Noires*.

Les cultes spéciaux voués à ces effigies locales de la divinité mère, *Saintes Reines*, *Notre-Dames*, ou *Madones*, ont persisté dans tous les pays catholiques et, de nos jours, en Lituanie, en Pologne, en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne, des foules pieuses de fidèles se portent encore périodiquement

en pèlerinage vers certains lieux qu'une prestigieuse statue de la Vierge Mère a depuis longtemps sanctifiés. *(Voir note I.)*

*
* *

L'ère d'expansion de la civilisation préhistorique est donc déterminée non seulement par l'existence des alésias et par l'emploi du système géodésique alésien dans les régions occidentales et méditerranéennes de l'Europe, mais aussi par la propagation, dans les mêmes régions, du culte de la Déesse-Mère et de la mythologie élyséenne.

Le labeur spirituel qui donna un tel cadre à la primitive évolution des Européens étant ainsi fondé à la fois sur la méthodique observation de faits concrets, c'est-à-dire sur la science et sur les méditations métaphysiques, auxquelles toujours aboutit la Science, ne put être accompli, aux temps antérieurs à l'Histoire, que par une élite de penseurs.

L'effort collectif de ces penseurs exigeait non seulement une prééminence politique issue de la prééminence spirituelle, mais aussi une discipline générale qui se retrouve dans les organisations auxquelles étaient affiliés la plupart des détenteurs de la science au cours de l'antiquité historique ; tels les pontifes étrusco-latins, les pythagoriciens et les éleusiniens grecs, tels surtout les druides de Gaule et de Grande-Bretagne.

L'époque proto-historique, dont un aspect nous est ainsi révélé, nous a légué, à défaut de textes écrits, maintes traditions et maintes reliques matérielles qui constituent des indices certains des débuts de cette évolution dont le terme apparaît au cours même de l'histoire.

---

*CHAPITRE IX*

# LA CIVILISATION PROTO-HISTORIQUE

L'évolution de l'Humanité au cours des âges antérieurs à l'Histoire ne se présente pas à nous comme un legs compact du passé, car les stades qu'elle a parcourus ont des caractères assez différents pour qu'ils puissent être considérés isolément. Cependant les progrès industriels qui marquent ces stades s'enchaînent par des modifications à peine sensibles ; il n'y a point de solution de continuité entre eux et ils s'échelonnent très logiquement depuis l'Age de la Pierre Taillée jusqu'à la période que l'on est convenu de nommer proto-historique parce qu'elle précède immédiatement l'Histoire.

C'est donc parmi les reliques matérielles que nous a laissées cette période qu'il faut poursuivre les recherches relatives à la chronologie inconnue des acquisitions spirituelles dont bénéficièrent les Européens de l'antiquité historique.

L'ère historique débute à peu près avec l'Age du Fer. A ce moment, les centres de la civilisation la plus avancée se trouvaient dans les péninsules méditerranéennes. C'est aussi dans ces péninsules, Grèce, Italie ou Espagne, que se place le cadre des plus anciennes légendes qui nous soient parvenues.

Il est cependant indispensable de noter que cette évolution n'était point spécialement méditerranéenne ; les indices de son origine se retrouvent dans toutes les régions du continent, de l'Atlantique à la Mer Noire. L'archéologie met constamment en évidence cette unité si caractéristique : les monuments que nous a laissés la période proto-historique apparaissent identiques partout où la pierre, ayant été employée de préférence au bois, pour le gros œuvre des fortifications, des demeures et des tombeaux, en a, mieux que le bois, assuré la conservation.

*
* *

A l'âge de la Pierre Polie, qui vit naître l'agriculture, les habitations des villages se groupaient étroitement, soit dans des îlots artificiels que constituaient les plates-formes édifiées sur les lacs ou dans les marais, soit à l'abri des robustes enceintes érigées au sommet des collines.

Ces enceintes, là où les circonstances ont permis qu'elles se conservassent à peu près intactes, nous apparaissent encore aujourd'hui formidables ; les blocs énormes, dont elles sont formées, sont soigneusement assemblés et les interstices en sont exactement comblés par des pierres plus menues. Leurs dimensions étaient parfois considérables : en France, le camp de Chassey (Saône-et-Loire) est ainsi clos par un mur qui mesure 14 mètres de hauteur ; leur épaisseur atteignait parfois 5 mètres. La surface que ces enceintes circonscrivaient variait beaucoup ; il en est, en Espagne notamment, dont la contenance atteint près d'un kilomètre carré, mais, ailleurs, il en est qui couvrent à peine un hectare.

En France où, depuis longtemps, les lieux ainsi fortifiés ont attiré l'attention, on les nomme communément, par goût de précision demi-savante, des « camps romains », bien que les camps romains jamais n'aient eu d'enceintes de pierre ; en Espagne, on les nomme *villares*, *castellars*, *castillos* et aussi *citanias* « petites cités », car, en Espagne, non seulement les murs des enceintes, mais aussi les habitations étaient en pierres ; et les ruines de ces habitations ont parfois, elles aussi, subsisté : au castellar de Las Granjas, dans la province d'Albacete, on ne retrouve point d'enceinte, mais seulement les restes des demeures ; à Las Granjas, ces ruines d'habitations occupent, dans un canton aujourd'hui désert, les deux côtés d'une voie bien tracée encore visible sur un parcours de plus de sept cents mètres ; ces maisons, très spacieuses pour la plupart, sont divisées en chambres, leurs murs mesurent près d'un mètre d'épaisseur.

Mais les circonstances favorables qui ont permis la conservation de ces *camps* et de ces *citanias* sont très rares ; on les retrouve seulement dans certains sites qui semblent relativement déshérités aujourd'hui mais qui furent des lieux de refuge aux temps néolithiques alors que certaines tribus trouvaient encore dans la chasse et la pêche l'essentiel de leur subsistance. Ils

furent désertés ou presque dès que la pénurie du poisson et du gibier eut obligé ces tribus à suivre l'exemple de leurs contemporains et à s'établir sur des terres fertiles afin de se vouer exclusivement à l'agriculture. Or les villages agricoles ont gardé peu de traces de leur lointain passé car le labeur constant des générations qui s'y succèdent leur assure un lent mais constant renouvellement.

Quelques cités, cependant, parce que, sans aucun doute, chacune d'elles fut dès les temps primitifs l'oppidum central de toute une région agricole, ont conservé jusqu'à nos jours des restes plus ou moins importants de leur origine préhistorique. Telles sont : en Espagne, Sagonte, Terragone et Gérone ; en Italie, Bologne, Cortona et Ségeste ; telles sont, en Grèce, Athènes, Corinthe, Thèbes, Mautinée et plus de trente autres lieux dont les antiques enceintes ont été, par les archéologues du dix-neuvième siècle, dénommées *pélasgiques* ou *cyclopéennes*.

Les formidables murs de défense ne constituent d'ailleurs point les seules reliques du vénérable passé de maintes cités ; parfois on retrouve aussi dans le sol sur lequel s'élevaient les demeures familiales les objets qui y furent abandonnés.

A Troie, deux savants allemands : Shliemann et Dorpfeld, qui recherchaient les ruines de la ville homérique ont, sur le coteau même où celle-ci fut édifiée, retrouvé les restes de six autres « villes » qui, au cours de milliers d'années, avaient successivement occupé le même site, les plus récentes s'étageant sur les débris des plus anciennes. De ces cités mortes, les plus proches du sol naturel se révèlent, par les reliques qu'elles ont livrées, comme datant de l'Age de la Pierre Polie et les plus récentes de l'Age du Fer.

En Grèce même, à Mycènes, à Tyrinthe, à Orchomène, Schliemann et Dorpfeld ont réalisé des découvertes d'une égale importance. A Mycènes, en 1876, ils ont mis au jour une cité qui avait déjà disparu sous les substructions d'une cité nouvelle dans le temps où Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, conduisait les Grecs à la conquête de la Troade. Elle était inconnue des contemporains d'Homère autant qu'elle l'était de nous-mêmes avant que Schliemann l'eût exhumée.

Dans l'acropole de cette vieille Mycènes, Schliemann découvrit un groupe de six tombeaux restés inviolés pendant quatre mille ans sous l'humus qui s'était lentement amassé derrière l'enceinte pélasgique. Ces six tombes étaient

creusées dans le roc à quatre mètres de profondeur. Elles renfermaient, outre dix-sept squelettes, un trésor funéraire composé de vases, d'ornements, d'armes de luxe et de bijoux en bronze, d'or et d'argent dont la valeur artistique est très supérieure à celle des objets analogues qui, fabriqués bien des siècles plus tard, avaient été longtemps considérés, parce qu'ils étaient contemporains de la plus ancienne histoire écrite, comme les plus anciens spécimens de l'art européen.

Sous un coteau voisin, d'autres tombes encore furent mises au jour ; celles-ci étaient constituées par des édifices de maçonnerie d'une architecture particulière, que les archéologues désignent sous le nom générique de *tombes à coupoles*. Elles ont livré des armes de bronze richement et adroitement incrustées, des bijoux, des gobelets d'or et d'argent pieusement déposés à proximité de la main des cadavres royaux auxquels cette dernière demeure avait été donnée.

Des découvertes analogues ont été, après celle de Mycènes, faites dans d'autres villes de la Grèce continentale, et notamment à Orchomène et à Tyrinthe, puis en Sicile, en Asie Mineure, dans les îles de la mer Egée, c'est-à-dire dans l'ensemble des régions où devaient, plus tard, s'épanouir la civilisation grecque.

Celles de ces découvertes qui furent réalisées dans l'île de Crète par un chercheur américain, Arthur J. Evans, au début même du vingtième siècle, furent plus fructueuses que celles de Mycènes même.

*
* *

Schliemann avait été conduit, par les récits d'Homère, à Troie d'abord, puis à Mycènes où il pensait retrouver le tombeau d'Agamemnon ; ce fut afin de vérifier les indications contenues dans l'antique légende relative à Thésée, à Ariane et au *Labyrinthe* qu'Evans entreprit des fouilles en Crète.

Les substructions du palais de Cnosse, la capitale du roi Minos, avaient été signalées déjà au seizième siècle par un Vénitien, Onorio Belli, qui, d'ailleurs, avait cru se trouver en présence des ruines d'un théâtre romain ; c'est sur le point sondé par Onorio Belli qu'Evans, en 1900, commença les fouilles qui aboutirent à des résultats éclatants.

Dans ce site, déserté depuis trente siècles par les hommes, les restes d'un

vaste palais furent remis au jour : l'ensemble des constructions, salles d'apparat, appartements royaux, autels, magasins, arsenal, couvrent, autour d'une cour centrale, plus de vingt mille mètres carrés ; les habitations de la ville de Cnosse furent retrouvées à proximité.

De même qu'à Troie, de même qu'à Mycènes, l'histoire d'une longue suite de siècles était inscrite dans les strates étagés des ruines qu'avaient laissées, non pas un, mais *trois* palais royaux, successivement construits au cours des âges en ce lieu, traditionnellement consacré au séjour des souverains locaux.

Et sous le plus ancien de ces palais, les sondages révélèrent les restes d'habitations de pierre plus anciennes encore qui, elles-mêmes, étaient construites au-dessus d'une couche de débris néolithiques épaisse de huit mètres...

Ainsi, dans ce prodigieux musée, miraculeusement conservé depuis des milliers d'années sous l'humus, se trouvait affirmée l'existence d'une civilisation dont l'évolution se place entre l'arrivée en Crète des hommes de l'Age de la Pierre Polie, qui les premiers osèrent affronter la mer, et le début de la période historique.

L'apogée de cette civilisation apparaît comme ayant été particulièrement brillant, mais il fut évidemment suivi d'une décadence lamentable puisque les événements par lesquels débute l'histoire écrite se produisirent dans un milieu dont la richesse artistique et, par conséquent, la valeur intellectuelle générale, était nettement inférieure à ce qu'elle avait été plusieurs siècles auparavant ; un véritable « Moyen Age » sépare ainsi d'une évolution antérieure cette antiquité historique qui, pendant si longtemps, fut considérée comme marquant le premier essor de la civilisation européenne.

* * *

Sur la proposition d'Evans, on a convenu de donner le nom de Minos, à la période proto-historique dont les reliques ont été retrouvées à Cnosse et on l'a subdivisée en trois grandes « époques » : le *Minoen ancien*, le *Minoen moyen*, le *Minoen récent*, les assises du Minoen ancien reposant sur le sol où gisent les débris de l'Age de la Pierre Polie, le Minoen récent prenant fin avec l'Age du Bronze, c'est-à-dire environ le douzième siècle avant Jésus-Christ.

*
* *

Les découvertes réalisées soit à Troie, soit à Mycènes, soit à Cnosse et d'autres villes de Crète permettent de conclure que toute l'évolution de l'Europe vers la civilisation a son origine dans l'Europe même.

Une telle conclusion eût pu être provoquée par la plus simple intuition, disons par le plus simple bon sens, mais les circonstances ont voulu qu'il ait fallu attendre que les découvertes matérielles faites de nos jours l'imposassent. On a d'ailleurs tenté, en se basant sur les préjugés qui ont si longtemps régi l'étude de l'histoire, d'expliquer la formation et le développement de la civilisation minoenne par l'influence des Phéniciens combinée avec celle des Egyptiens.

Mais cette hypothèse audacieuse est nettement infirmée par le témoignage irréfutable des reliques matérielles qu'a livrées le sous-sol de la Crète, celui des îles de l'Archipel, celui aussi de la Grèce continentale ; les plus anciens objets qui y ont été trouvés sont identiques à ceux qui, dans les diverses régions de l'Europe, caractérisent l'industrie néolithique : les céramiques, les pointes de flèches taillées dans l'os ou dans l'obsédienne, les haches de pierre polie sont exactement semblables à celles qui ont été livrées par les stations néolithiques du continent.

Enfin, la supériorité relative que présentent les produits de l'industrie des pays grecs à l'époque dite mycénienne ou minoenne tient plus à l'habileté technique des ouvriers qu'à une originale supériorité des conceptions par lesquelles ces ouvriers furent inspirés. Dans toute l'Europe, ces conceptions étaient visiblement les mêmes ; leur identique évolution est démontrée à la fois par la similitude des modèles sur lesquels les engins de pierre polie ou de bronze furent fabriqués en série et par la similitude des symboles cultuels qui ne sont point ceux qu'avaient adoptés les Egyptiens.

Il y eut cependant quelques relations entre l'Egypte et le monde préhistorique grec car des objets dont l'origine égéenne est certaine ont été retrouvés dans des tombeaux de pharaons égyptiens alors que des objets égyptiens ont été exhumés du sol de la Crète. Parmi ces découvertes, assez rares, la plus caractéristique fut celle d'un vase de syénite égyptienne qui était enfoui dans la couche néolithique du sous-sol de Cnosse et dont d'autres spécimens ont

été trouvés en Egypte dans des gisements, néolithiques aussi, antérieurs par conséquent aux plus anciennes dynasties de pharaons, c'est-à-dire à trente-cinq ou quarante siècles avant J.-C. Ce fait indique que les périodes de la Pierre Polie furent, en Crète et en Egypte, contemporaines.

Le cuivre fut tout d'abord utilisé dans l'île de Chypre et c'est à Chypre que les Egyptiens, comme les Européens, se le sont, à la même époque, procuré. Mais ces relations commerciales furent précaires car on constate qu'elles étaient parfois complètement interrompues ; il en fut ainsi notamment entre le vingt-quatrième et le vingt-deuxième, puis entre le dix-huitième et le seizième siècles, avant l'ère chrétienne.

Enfin, la preuve que l'ascension des Crétois vers le progrès ne doit rien ou presque rien à l'Egypte ni à la Phénicie est acquise dès que l'on constate l'originalité propre à chacune des civilisations grecque, égyptienne et phénicienne, et aussi dès que l'on tient compte des faits dont le souvenir fut enregistré par les traditions historiques les plus anciennes.

Ces traditions, qui nous indiquent combien furent étroites les relations entre les îles de l'Egée, la Grèce continentale, l'Italie du Sud, la Sicile, l'Asie Mineure et même l'Atlas et les colonnes d'Hercule, sont presque muettes pour l'Egypte dont elles ne parlent que comme d'une contrée inaccesible.

La géographie de l'Orient méditerranéen suffit à expliquer ce fait et explique d'autre part pourquoi le peuplement originel et les invasions proto-historiques des îles de l'Egée vinrent non de l'Afrique, mais de l'Europe : les nombreuses îles de l'Archipel sont fort proches l'une de l'autre ; de l'extrémité orientale de la Crète, qui est la plus vaste de ces îles, au cap Malia qui termine la Grèce continentale, la distance est inférieure à cent kilomètres que les deux îles de Cythère et d'Anticythère partagent en trois courtes étapes. Mais trois cents kilomètres de pleine mer séparent la Crète, ultime terre grecque, de la Lybie et six cents kilomètres sans relais ni repère la séparent de l'Egypte.

Si donc les Européens de l'Age Néolithique qui montaient des nefs assez grossièrement taillées à la hache pouvaient, chaque soir, trouver un abri et des ressources sur les côtes du continent européen et dans les îles de l'Archipel, il n'en était pas de même lorsqu'ils naviguaient vers l'Egypte.

Les appréhensions qu'au début même des temps historiques inspirait encore ce voyage ont d'ailleurs laissé des traces dans la plus ancienne littérature ; au quatrième chant de l'Odyssée, Homère place dans la bouche de Méné-

las ces discours : « Jouet des tempêtes, j'ai parcouru la mer des côtes de Chypre à celle de l'Egypte et de la Phénicie... Mon cœur se brise à l'idée de retourner, à travers les sombres brouillards de la mer, aux rives de l'Egypte, chemin pénible et semé de périls. »

*
* *

La Grèce avait une histoire écrite déjà longue lorsque furent élaborées les fictions par lesquelles certains chanteurs, que l'essor de la littérature libérait de la vérité historique, imaginèrent de lier son passé soit à celui de l'Egypte, soit à celui des Phéniciens.

Ces fictions, qui prirent toutes la forme de fables généalogiques, prétendaient expliquer l'origine des noms les plus anciennement donnés aux habitants des pays grecs.

Le nom même de « grec » *graïcos*, s'il est le plus ancien de ces noms, tomba cependant en désuétude, primé par ceux que les légendes poétiques avaient forgés ; c'est par miracle qu'ayant été conservé en Italie, il fut, par les Latins, employé de nouveau. Dans tout le cours de leur histoire, les Grecs sont nommés, soit *Danaens*, soit *Hellènes ;* ces mots déjà figuraient dans l'Iliade ; *Hellènes* était dès lors et demeura le plus usité.

D'après les fables relatives aux Hellènes, qui sont rapportées dans les *Catalogues* d'Hésiode, Deucalion, qui, comme le Noé de la Bible, fut contemporain d'un déluge destructeur de l'humanité, engendra deux héros : *Hellen* et *Makedon*, d'où il résulte, et cela d'ailleurs est conforme à l'ethnographie, que Hellènes et Macédoniens sont cousins. Hellen, à son tour, engendra *Doros*, *Ion*, *Achaïos* et *Eiolos*, dont tous les Grecs, sous les noms de Doriens, Ioniens, Achéens et Eoliens, seraient les descendants directs.

Les fables symboliques relatives aux Danaens prétendent expliquer non seulement les origines du peuple grec, mais aussi celle des divers peuples méditerranéens voisins des Grecs ; elles font descendre de l'union de *Poseidon* (Neptune) avec l'Afrique (Libua) : *Aïguptos*, ancêtre des Egyptiens, *Danaos*, ancêtre des Danaens ou Grecs, *Phoinix*, ancêtre des Phéniciens, *Cilix*, ancêtre des Ciliciens.

C'est seulement vers le deuxième siècle avant notre ère que les fables relatives à *Cécrops* furent pour la première fois mises en circulation. Cécrops,

héros égyptien demi-homme et demi-serpent, dont Minerve, venue d'Egypte avec lui, aurait favorisé l'établissement dans l'Attique, fut représenté comme le fondateur d'Athènes et les littérateurs qui aimaient les vocables prétentieux s'amusèrent dès lors à débaptiser l'Attique pour la nommer *Cecropia.*

Ce récit, en résumé fort niais, est, à cause même de l'époque à laquelle il fut forgé, négligeable, autant qu'il le serait s'il avait été imaginé de nos jours. Et cependant, il a retenu l'attention de certains écrivains qui ont sérieusement recherché les traces de l'influence religieuse qu'avait pu avoir le dit Cecrops sur la primitive civilisation grecque. Une telle enquête est analogue à celle que l'on pourrait instituer si, considérant l'archevêque Turpin comme un personnage historique, on recherchait gravement quelle influence il eut sur la civilisation des Francs au milieu desquels l'auteur de la *Chanson de Roland* le fait évoluer.

Il faut observer, d'ailleurs, que toutes ces hypothèses, de conception plus ou moins récente, si elles sont contredites par l'ensemble des plus anciennes traditions grecques, le sont aussi par la documentation historique de l'Egypte ; la légende grecque qui fait de *Danaos* un frère d'*Aïguptos* n'a point trouvé de place dans cette documentation où cependant se retrouve le surnom de *Danaens* que, dès l'Iliade, portaient les Grecs. Une inscription a conservé le souvenir de la victoire remportée sous Touthmos II par les Egyptiens sur les *Dana* des îles de l'Egée ; une autre inscription retrouvée sur les murs du temple de Karnac donne une liste de peuples étrangers qui, sous Ramsès II, s'étaient alliés à ceux de l'Asie-Mineure pour entreprendre la conquête de l'Egypte : Sardones, Lyciens, Troyens, Achéens, figuraient dans l'armée qui pénétra jusque dans le delta du Nil. On constate, en résumé, que c'est à des épisodes de guerre, d'ailleurs assez rares, que se réduisent les relations qu'aux temps antérieurs à l'histoire écrite de l'Europe les Egyptiens eurent avec les Grecs de l'Asie Mineure et des îles de la mer Egée.

*
* *

Si avancée qu'était la civilisation égyptienne au temps où furent érigées les Pyramides et le temple de Louqsor, un fait demeure certain : les Egyptiens étaient de fort médiocres navigateurs et ils ne s'expatriaient pas.

Les Pharaons eussent pu, dans l'Afrique du Nord, constituer un grand

empire comme le firent les Phéniciens, les Romains et les Arabes, ou du moins la coloniser comme le firent les Grecs dans la Cyrénaïque si proche de l'Egypte, mais ils étaient rivés aux bords du Nil, là où la civilisation égyptienne était née et s'était, comme en un vase clos, lentement élaborée. Le régime des castes, qui interdisait aux serfs agricoles de quitter les domaines auxquels ils étaient attachés, imposait la même interdiction aux maîtres de ces domaines, princes, prêtres ou guerriers, car ceux-ci, en abandonnant l'Egypte, auraient perdu à la fois le prestige dont là seulement jouissait leur caste et les richesses que leur prodiguait la culture d'un sol que seul le Nil fertilisait.

Dans les villes, peu nombreuses, le sort des architectes, des artistes, des écrivains chargés de composer les textes hiéroglyphiques, était étroitement lié, par ces lois de caste, aux volontés des mécènes dont ils attendaient tout.

La multitude d'esclaves ainsi soumis à la discipline qu'imposait une aristocratie très peu nombreuse et un clergé presque entièrement voué à la vie conventuelle ne formait pas un corps de nation comparable à ceux des cités européennes. Dépourvue d'âme collective, elle fut une proie sans défense pour tous les envahisseurs, Perses, Grecs, Romains, Arabes, qui, successivement, remplacèrent les anciens maîtres et substituèrent aux rites religieux de la vieille Egypte leur propre religion et leurs mœurs.

Les individus, probablement très rares, qui réussissaient à s'affranchir de l'artificielle organisation pharaonique, par un exode qui était une fuite, cessant d'être des Egyptiens dès qu'ils n'étaient plus les sujets des Pharaons, ne pouvaient rien importer qui fût spécifiquement égyptien dans les pays immédiatement voisins de l'Egypte, tels l'Ethiopie, la Lybie ou la Syrie, et encore moins en Europe.

Cette incapacité de l'Egypte à propager hors de la vallée du Nil sa religion, son régime politique, son écriture hiéroglyphique, son architecture si spéciale et ses arts, fut si absolue que le seul indice de l'expansion de ses mœurs dans son proche voisinage est l'opération rituelle de la circoncision ; Hérodote constate que cette coutume qui, de son temps déjà, était observée en Egypte, en Arabie et en Palestine, était d'origine égyptienne. Elle ne fut jamais adoptée en Europe et, malgré les fables qui font de l'Egyptien Cécrops le fondateur d'Athènes, elle était inconnue des Grecs.

*
* *

L'Ile de Chypre, située hors de la Mer Egée aux confins de l'Asie Mineure et de la Syrie, semble avoir constitué, pendant longtemps, le seul point de contact des Egyptiens, des Syriens et des Grecs.

Chypre, que les Grecs appelaient *Cupris*, les Assyriens *Yavnan*, les Juifs *Kittin*, et que les Egyptiens ne connaissaient que sous le nom de *Asi*, avait été primitivement peuplée par des hommes de race hellénique, ses habitants parlaient l'achéen ancien, c'est-à-dire le plus vieux dialecte grec ; mais elle avait reçu aussi des colonies syriennes et elle demeura en rapports constants avec la Syrie, sa proche voisine qui, pendant quelques générations, fut soumise aux rois d'Egypte. La croix gammée indo-européenne que nous désignons aujourd'hui par son nom indou, *svastika*, s'y retrouve parfois, dans les naïfs décors des vases de terre cuite dus à l'industrie proto-historique, unie à la fleur de lotus, symbole exclusivement égyptien.

Dès le douzième siècle avant Jésus-Christ, les puissantes communautés phéniciennes et juives, dont la civilisation égalait en valeur les civilisations contemporaines des Grecs et des Egyptiens, interdirent ou supprimèrent toutes relations directes entre la Grèce et l'Egypte ; les courtiers phéniciens tenaient trop à leur monopole pour autoriser les marins grecs à gagner l'Egypte en cabotant sur leurs côtes.

Ce monopole fut aboli vers le sixième siècle, mais alors que les Egyptiens persistaient à se confiner aux bords du Nil, les Grecs bénéficiaient de la liberté des mers ainsi rétablie, fondaient des colonies dans la Mer Noire, en Cyrénaïque, sur les côtes d'Espagne et de Gaule, puis enfin dans le Delta où déjà la prééminence intellectuelle leur était acquise lorsque, après l'éphémère incursion des Perses, Alexandre le Grand conquit l'Egypte. Sous la domination des Ptolémées, les Egyptiens perdirent jusqu'au souvenir de tout ce qui constituait l'originalité de leur antique civilisation ; ils furent si bien assimilés par les Hellènes dont ils avaient adopté la langue que, jusqu'à la fondation de Constantinople, c'est-à-dire pendant six siècles, Alexandrie fut la plus grande métropole grecque ; elle primait même Athènes.

*
* *

Les relations entre Phéniciens et Grecs furent plus étroites ; datant des siècles antérieurs à l'Histoire, elles ne furent jamais interrompues et l'on constate que si, après Alexandre le Grand, l'emprise grecque était totale en Phénicie, les échanges de tout ordre avaient, antérieurement, été fort actifs.

C'est ainsi qu'une antique tradition veut que les Grecs aient, par Cadmos, le fondateur de la Thèbes grecque, reçu des Phéniciens leur alphabet. Et ici les faits vérifiables concordent avec la légende : près de la moitié des lettres de l'alphabet grec sont en effet calquées sur les lettres dont faisaient usage les Phéniciens ; les noms que portent ces lettres, *alpha*, *bêta*, *gamma*, *delta*, n'ont aucun sens en grec alors qu'ils en avaient un dans la langue phénicienne : *alef* « bœuf », *beit* « maison », *guimmel* « chameau », *dalat* « porte », etc.

L'on sait que jusqu'après la conquête romaine, qui unifia la Grèce, les alphabets grecs variaient selon les cités, bien qu'ils eussent quelques caractères communs. Ce sont vraisemblablement les Ioniens d'Asie Mineure qui empruntèrent certains signes aux Phéniciens, leurs voisins, et les importèrent chez les Ioniens de l'Attique. C'est seulement en 405 avant J.-C. sous l'archontat d'Euclide, que l'emploi de l'alphabet ionien fut officiellement consacré à Athènes, et deux siècles plus tard, qu'il fut généralisé en Grèce.

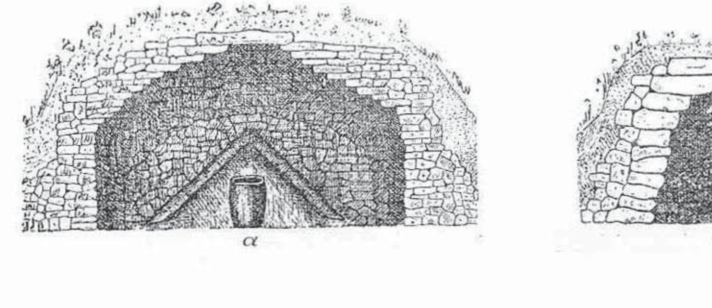
S'il se trouve dans l'alphabet grec quelques caractères phéniciens, il s'y trouve aussi d'ailleurs des caractères semblables à ceux de l'alphabet étrusque ; ces phénomènes de l'interpénétration des peuples, ainsi limitée à des échanges d'ordre matériel, sont assez peu importants pour ce qui concerne l'histoire de la civilisation : le fait que les Européens ont, alors que les Arabes étaient en Espagne, adopté les chiffres arabes ne permet pas de conclure que les Européens furent par les Arabes initiés aux mathématiques.

*
* *

Si les indices relatifs à l'influence supposée des Egyptiens et des Chaldéo-Syriens sur l'évolution de l'Europe sont incertains et fragiles, il n'en est point de même pour ceux que constituent les monuments lapidaires proto-histo-

riques que les savants modernes ont exhumés et qui, presque tous, avaient été consacrés aux cultes funéraires.

Tous ces monuments, qu'ils soient situés en Grèce, en Espagne, en Italie, en France, en Angleterre ou en Irlande, sont identiques. Ils sont essentiellement constitués, comme l'est à Mycènes la tombe à coupole dite du *Trésor d'Atrée*, par une crypte voûtée, recouverte d'un tertre artificiel. Sous la masse du tumulus, un étroit couloir donne accès à la crypte. Ce couloir est formé soit de longues et larges dalles assemblées en caisson, soit de moellons appareillés. Le plan général ne changea point après que l'usage du métal eut perfectionné l'art de tailler la pierre.



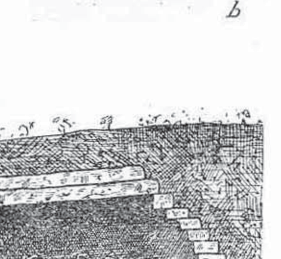




Figure 6.

*a*) Tumulus de Men-Potanc près de Crozon *(Finistère)*.
*b*) Tumulus de l'ile de Syra *(Grèce)*.
*c*) Tumulus de Collorgues *(Gard)*.

Parmi les tumulus les plus anciens, qui datent de l'époque néolithique, on doit citer à titre d'exemples, choisis parce qu'ils sont situés dans des régions très différentes, celui de Men-Potanc près de Crozon (Finistère) dans la Bretagne française, un tumulus de l'île de Syra dans la mer Egée (Grèce) et le tumulus de Collorgues (Gard), en France encore.

*
* *

La forme générale, en plan comme en élévation, de la tombe de Mycènes, dite du « Trésor d'Atrée », ne diffère en rien de celle des autres cryptes funéraires, bien que ses constructeurs en aient aussi minutieusement appareillé les pierres que l'auraient pu faire des maçons modernes. La tombe de Mycènes comporte une cellule adjointe ; cette disposition, assez fréquente d'ailleurs, se remarque aussi dans un tumulus découvert à Alcalar (province des Algarves) en Portugal, qui possède non pas une, mais deux cellules secondaires.

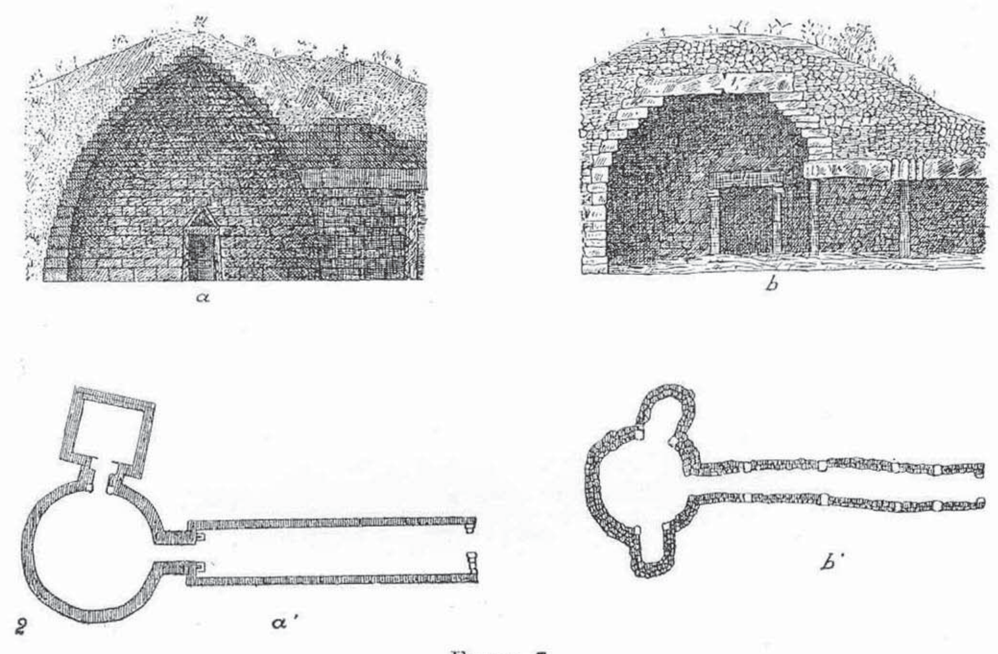



Figure 7.

Le tombeau de Mycènes. *a)* coupe. — *a')* plan.

Le tombeau de Alcalar *(Portugal)*. *b)* coupe. — *b')* plan.

Parfois, enfin, un seul tumulus recouvrait plusieurs tombes à coupole. Tel, notamment, le tumulus qui, en France, à Fontenay-le-Marmion, près de Caen, fut ouvert en 1830.

Sous cette butte, formée de débris de rocs calcaires et d'humus, qui mesure quarante-deux mètres de diamètre, soit environ quatorze cents mètres de sur-

face à la base, dix tombes furent mises au jour et, bien que certaines d'entre elles eussent été violées à une époque indéterminée, la plupart cependant étaient encore en bon état de conservation : les traces de deux autres à peu près détruites par éboulement ou par enlèvement partiel des matériaux furent en outre identifiées. Les tombes restées intactes contenaient chacune un petit dolmen ; dans plusieurs, on a retrouvé des ossements humains, des engins de pierre et des débris de terre cuite.

Le fait que les cryptes multiples du tumulus de Fontenay-le-Marmion abritaient des dolmens semble bien démontrer que les architectes des tombes à coupole succédèrent aux robustes assembleurs de pierres qui, partout en Europe, de l'Irlande à Chypre et de la Scandinavie à Malte, édifièrent les dolmens et les « allées couvertes » isolées qu'une traditionnelle vénération a, généralement, jusqu'à nos jours, protégés contre la destruction.

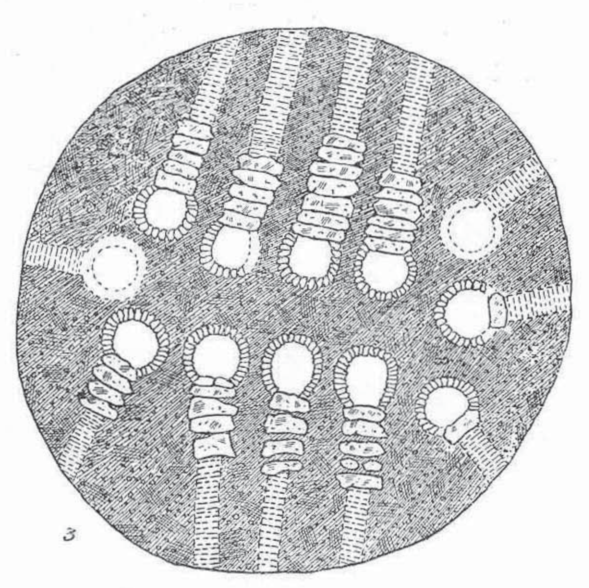


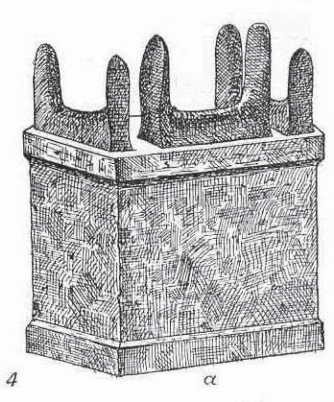
Figure 8. — Plan du tumulus a tombes multiples de Fontenay-le-Marmion, près de Caen *(France)*.

Les allées couvertes et les dolmens, d'ailleurs, étaient très fréquemment placés sous tumulus comme les tombes à coupoles elles-mêmes et constituaient en réalité, comme celles-ci, de véritables grottes funéraires artificielles ; l'usage des dolmens remonte sans aucun doute aux plus anciennes périodes de l'Age de la Pierre Polie, car on les retrouve partout où existent des traces laissées par les primitives migrations des hommes de race blanche, en Asie Occidentale et dans l'Inde « aryenne », comme en Europe ; leur nombre est toutefois beaucoup plus considérable dans l'Europe Occidentale que dans toute autre région.

* * *

Parmi les emblèmes symboliques qu'imaginèrent les Européens au cours des périodes immédiatement antérieures à l'Histoire, certains ont survécu et se retrouvent dans les cultes encore pratiqués à l'époque historique dans les diverses régions du monde indo-européen. Tels sont, par exemple, la croix gammée ou svastika, la roue radiante, le char et l'image du cygne qui symbolisent le soleil et le mouvement des astres. Telle est, aussi, on le verra, l'effigie de la Déesse, souveraine des forces de la Nature et protectrice des tombeaux.

D'autres, au contraire, ne possédaient déjà plus, lorsque s'ouvrit l'Histoire, qu'une part du prestige dont ils avaient été précédemment entourés en tant que fétiches et ceux-là, s'ils ont, çà et là, survécu dans les traditions superstitieuses propres à certains peuples, n'ont nulle part pris place dans le mobilier rituel des peuples historiques. Tels sont les « cornes » et la « hache ».



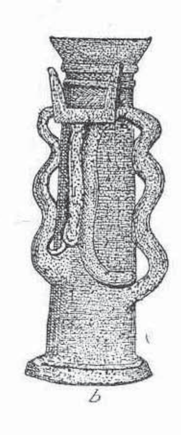




Figure 9.

*a*) Petit autel avec cornes sacrées, trouvé a Cnosse dans l'île de Crète ;
*b*) Vase en terre cuite avec cornes sacrées et serpents trouvé a Gournia *(Ile de Crète)*.

En Crète et à Mycènes, parmi les objets les plus caractéristiques trouvés soit dans les ruines des palais, soit dans les tombeaux, se trouvaient de menus autels caractérisés par « ces cornes rituelles ». Or, des autels tout à fait semblables ont été découverts, fort loin de Cnosse et de Mycènes, en Espagne, en France, en Allemagne, en Hongrie.

Les cornes rituelles sont très fréquemment représentées en Crète par la sculpture, par la peinture ou même sur des gemmes gravées, mais aucun texte antique ne permet de préciser leur destination symbolique ; constituaient-elles un fétiche contre les mauvais sorts ? constituaient-elles un emblème de la vigueur physique dont le taureau est la plus représentative image ? Ces deux hypothèses, qui d'ailleurs peuvent être réunies en une seule, se présentent

comme les meilleures de toutes celles qui doivent être raisonnablement envisagées. On sait combien fut, de tout temps, répandue une superstition qui se retrouve encore dans maintes régions de l'Europe méridionale, selon laquelle la présentation d'une double corne, même simplement figurée à l'aide des doigts de la main, constitue une protection efficace contre les maléfices.

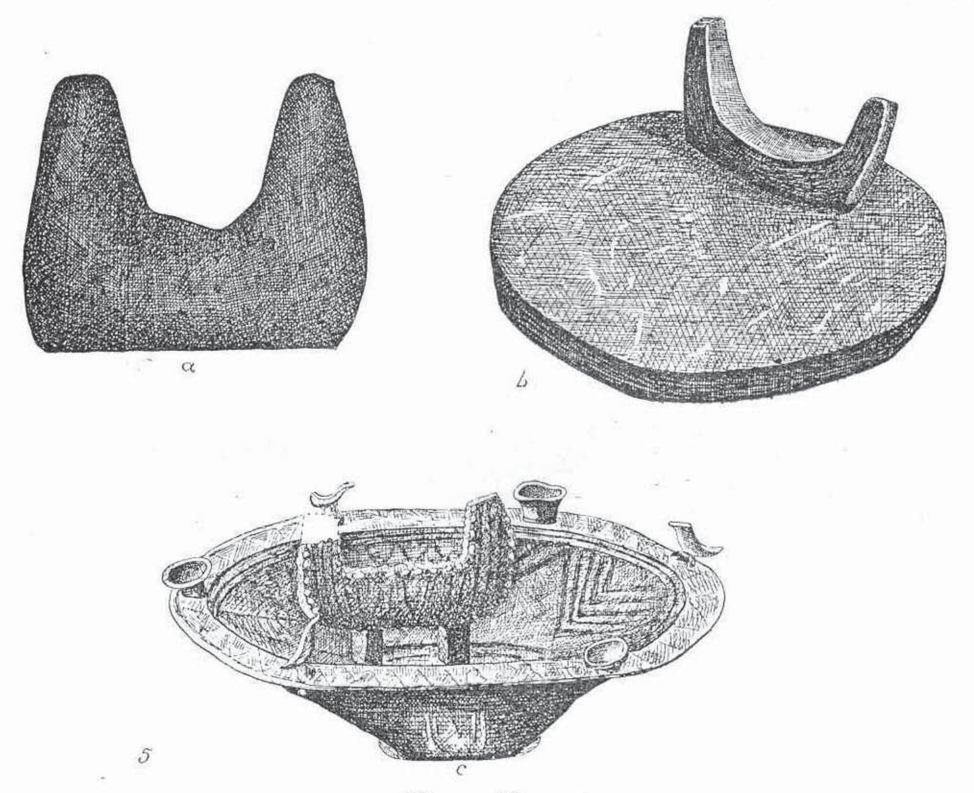



Figure 16.

*a*) Cornes rituelles en pierre, trouvées a Palaïkastro *(Grèce)* ;
*b*) Disque en pierre orné de cornes rituelles *(Jura souabe)* ;
*c*) Coupe de *fer*, munie de cornes rituelles, de Œdenbourg-Sopron *(Hongrie)*.

Les objets rituels préhistoriques montrent parfois les cornes réduites à un signe emblématique disposé soit au-dessus d'autels, soit isolément, soit sur des vases, des disques ou des bassins.

Certains emblèmes reproduisent le dessin des cornes du taureau et du bélier ; la tête de l'animal est parfois même, elle aussi, figurée.

La hache double qui, dans le vase de Chypre et dans le bijou de Mycènes,

est associée aux cornes rituelles, constituait alors un symbole dont l'image était répandue plus encore que celle des cornes. Cette image est fréquemment tracée sur des monolithes et aussi sur des objets mobiliers, armes, bijoux et monnaies retrouvés dans toutes les régions de l'Europe. A Cnosse, elle est multipliée sur les murs de plusieurs salles du Palais de Minos ; on a même, de nos jours, expliqué le nom de *labyrinthe* donné à ce palais par le nom de *labrys* qui, dans certains vieux dialectes grecs, était donné à la hache double :

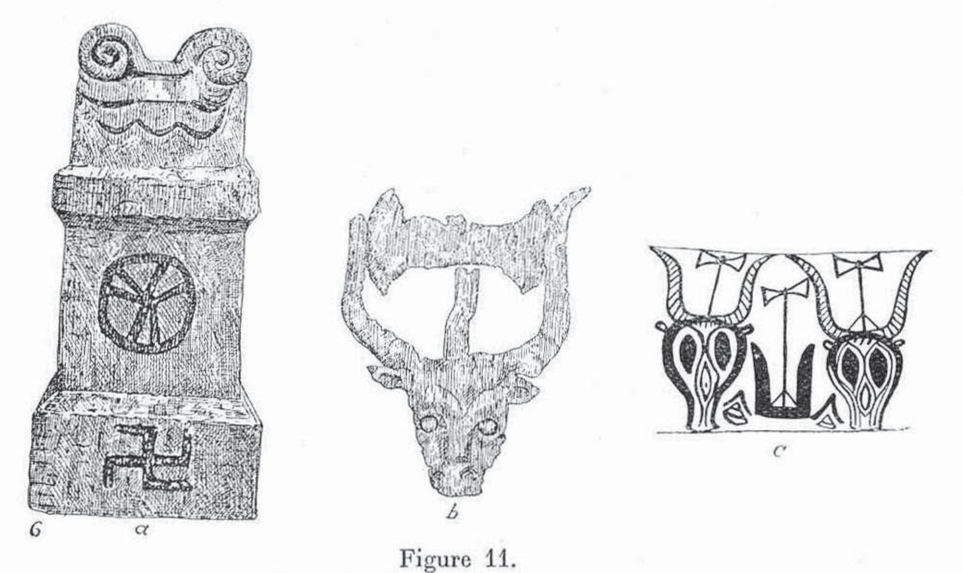



Figure 11.

*a)* Autel aevc cornes rituelles, roue solairf et svastika *( égion pyrénéenne)* ;
*b)* Bijou, or repoussé, de Mycenes *(Crète)*, tête de bovidé avec une hache ;
*c)* Dessin d'un vase de Chypre, cornes rituelles, têtes de bovidés et haches.

labyrinthe aurait originairement signifié d'après cette hypothèse « palais de la hache ».

On présume que la hache double était, dès l'Age de la Pierre Polie, l'emblème de la puissance humaine et divine.

A l'Age du Bronze, son prestige était resté si grand encore que sa forme fut donnée aux lingots de cuivre qui, réservés uniquement aux échanges, constituèrent la première monnaie métallique que l'Europe ait connue.

Les « haches-lingots » sont caractérisées par leur faible épaisseur et par l'anormale exiguité de la perforation qui, dans les véritables haches, est destinée à recevoir le manche. Inutilisables comme armes ou comme outils, les

lingots monnaie enfilés en chapelets sur une cordelette constituaient des objets d'échange aisément transportables. Il en a été découvert des spécimens dans

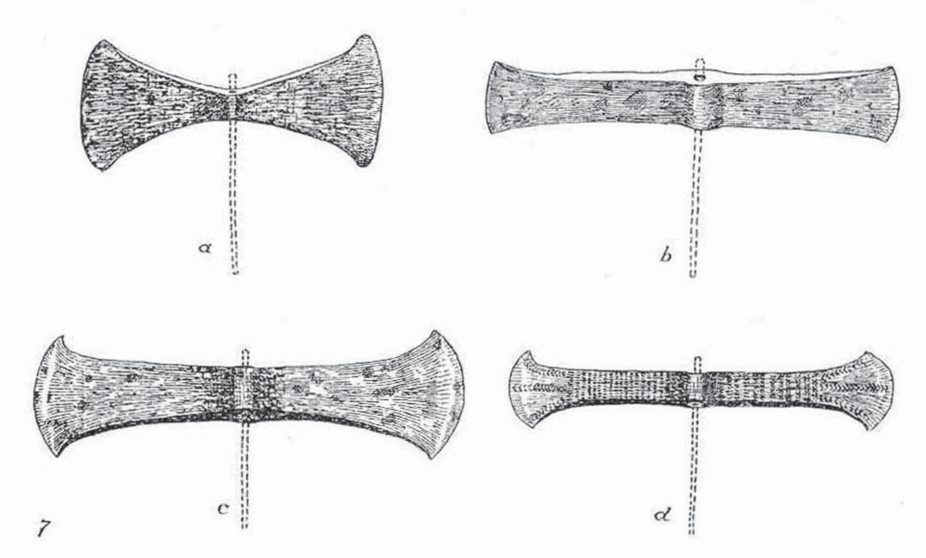



Figure 12. — Haches-lingots de cuivre ; réductions au septième de la grandeur réelle.

*a*) trouvée à Calbe (Saxe).
*b*) trouvée à Nohant, Indre (France),
*c*) trouvée à Locray, près de Bienne (Suisse).
*d*) trouvée à Friedelsheim, Palatinat (Allemagne).

un grand nombre de stations où, comme des trésors, il avaient été cachés par leurs possesseurs des siècles proto-historiques.

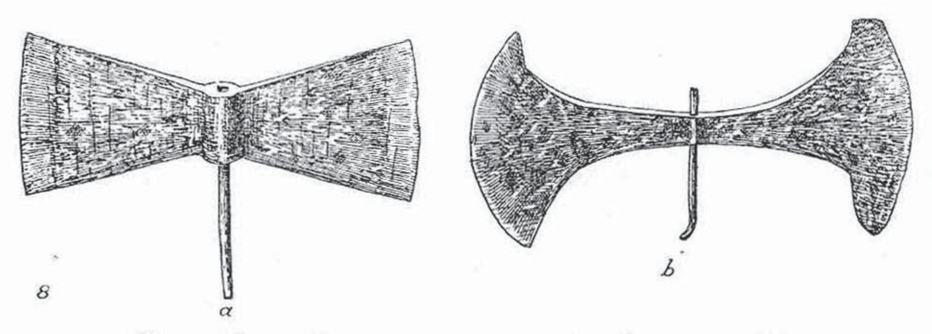



Figure 13. — Haches minuscules (grandeur naturelle).

*a*) trouvée à Olympie (Grèce).
*b*) trouvée à Dicté (Crète).




Figure 14. — Objets gravés trouvés a Cnosse.

a) Empreinte de pierre gravée : déesse au sommet d'une montagne accostée de lions ; à droite une adoratrice ; à gauche un autel sur lequel se voient les cornes votives.

b) Gemme gravée, colonne et griffons.

c) Gemme gravée, déesse et lions.

*
* *

Certains modèles de haches doubles sont parfois réduits à de très menues proportions : on en a trouvés en Grèce et ailleurs, notamment dans les Iles

Baléares, qui ne mesurent que quelques centimètres. Celles-ci sont, croit-on, des ex-votos. Des haches simples ayant sans aucun doute la même destination ont été trouvées dans toute l'Europe.

La forme de hache donnée aux lingots-monnaie fut conservée jusque fort avant dans l'ère historique. Elle était encore usitée à l'époque romaine en Angleterre, en Irlande, en Allemagne et dans la vallée du Danube, non seulement pour le bronze et le cuivre, mais aussi pour l'argent ; six lingots de ce métal, actuellement conservés au Musée de Belgrade, présentent des inscriptions en initiales latines et leur poids, 628 grammes, correspond à peu près à celui de deux livres romaines.

*
* *

Les belles découvertes réalisées par Schliemann, par Evans et par leurs émules confirment l'origine préhistorique du culte dont l'antique Déesse-Mère était l'objet longtemps avant Homère. Les objets divers, bijoux, sceaux, sculptures, gravures, peintures même, dus au talent des artistes formés par les civilisations dites mycénienne ou minoenne reproduisent déjà soit la Déesse, soit la colonne de pierre par laquelle, comme à Pessinonte, son effigie fut souvent remplacée, avec les animaux sauvages, lions ou griffons qui, toujours, lui furent donnés comme attributs. Ces figures étaient, en résumé, schématiquement semblables à celles qui, vingt-cinq ou trente siècles plus tard, étaient encore tracées, par les artistes de l'Europe romaine, sur les monuments élevés à Rhéa-Cybèle.

*
* *

Les lions symbolisent les forces sauvages soumises à la Déesse.

A Mycènes, la figure se retrouve comme un véritable monument d'architecture encastrée dans le mur pélasgique, au-dessus de la porte qui donne accès à l'acropole et à l'*hercos* (cimetière) où furent découvertes, par Schliemann, les tombes préhistoriques qui livrèrent tant de trésors. Ce motif sculptural de grandes dimensions reproduit exactement l'image trouvée maintes fois à Cnosse : deux lions dressés de chaque côté d'une colonne de pierre.



Figure 15. — La Porte aux Lions, de Mycènes.

*
* *

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il est peut-être audacieux d'appeler « lion » les animaux figurés aux côtés de la déesse. Si dans les monuments postérieurs, grecs ou romains, ces animaux sont réellement des lions, il reste au moins douteux qu'il en soit de même dans les monuments de Cnosse ou de Mycènes.

Les fauves représentés dans ces effigies sont d'une taille inférieure à celle des lions et, de plus, ils sont dépourvus de crinière.

Peut-être ces sculptures reproduisent-elles simplement des félins de très grande taille analogues aux guépards qui vivent en Amérique ou aux lynx d'Europe et qui semblent avoir été, dans les temps anciens, très communs en Grèce car leurs traits fréquemment inspirèrent les artistes mycéniens et crétois qui les reproduisirent soit par la peinture, dans les belles fresques de Cnosse, soit encore par la gravure sur les poignards incrustés d'or et d'argent dont il a été retrouvé des spécimens dans les tombes des rois de Mycènes.

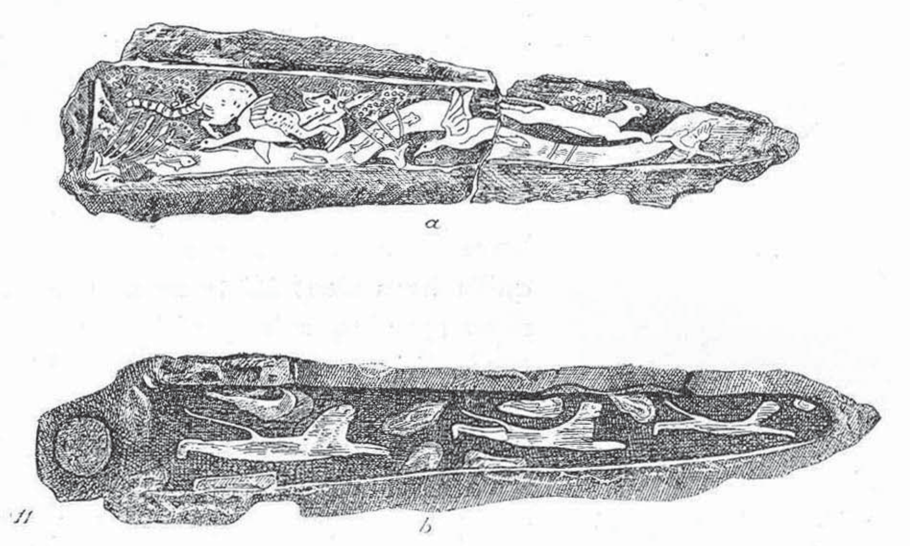



Figure 16. — Poignards mycéniens dont les ciselures reproduisent des félins.

Si, sur l'un de ces poignards, les figures stylisées de félins peuvent être encore confondues avec celles des lions, il n'en saurait être de même pour l'autre où les fauves sont montrés, dans un admirable mouvement, pourchassant des oiseaux de marais.

* * *

La commune adoption par Cnosse et par Mycènes, du symbole si précis de la Déesse aux Lions pourrait être expliquée par les relations qui régnaient entre les populations du Péloponèse et celles des îles de l'Egée ; mais cette explication ne peut plus être retenue dès qu'il est constaté que ce symbole

n'était pas spécialement pélasgique puisqu'on a, dans l'Italie du Nord, à Bologne, découvert, en 1891, une autre « porte aux lions ».

De même qu'à Troie et à Cnosse, de même qu'à Rome ou à Athènes, plusieurs villes se sont, au cours des âges, succédé dans le site où s'élève aujourd'hui la ville de Bologne, la *Bononia* gauloise qui, avant les invasions des Gaulois, se nommait *Felsina* et était ombrienne c'est-à-dire antérieure aux Etrusques eux-mêmes.

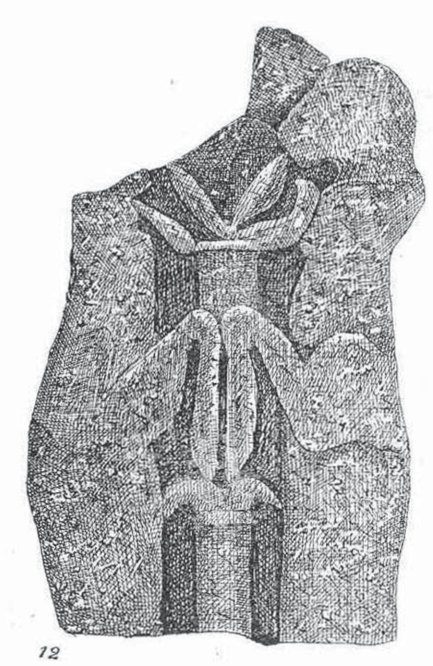


Figure 17. — Bloc sculpté de Bologne.

Les Ombriens possédaient au moment de l'invasion étrusque, douze siècles avant Auguste et les premiers empereurs de Rome, une civilisation dont l'évolution, déjà fort avancée, est parfaitement comparable à celles que révèlent les ruines de Cnosse et de Mycènes. Ils avaient, du Tibre au Pô, construit un grand nombre de villes dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, soit qu'ils nous aient été transmis par les historiens romains, soit que l'usage en ait été conservé jusqu'à nos jours mêmes. Telles sont *Spina, Adria, Cortona, Rusella, Cosa, Sturnia, Ravenne*, telle aussi *Felsina*. Ces villes étaient entourées d'enceintes fortifiées dont l'appareil était exactement semblable à celui des acropoles « cyclopéennes » qui ont été identifiées tant en Grèce qu'en Sicile, en Espagne ou dans les Gaules.

C'est dans les ruines de la primitive Felsina, retrouvées dans le sous-sol de monuments vieux de plus de vingt siècles, que fut découvert le bloc de pierre sculptée qui constitue, malgré la différence de style, une réplique des Lions de la Porte de Mycènes.

*
* *

De ces mêmes ruines, on a extrait aussi une pierre tombale sur laquelle apparaît, avec l'image de deux disques solitaires, l'effigie de la Déesse qui, comme celle de Cnosse, est armée d'un sceptre ou d'un bâton et accostée de deux fauves dont la silhouette est ici celle de loups plutôt que de lions.

*
* *

En résumé :

La civilisation européenne qui, au cours de son histoire, a subi maintes régressions dues soit à des décadences de la morale générale, soit à des erreurs politiques, soit à des guerres prolongées, en connut sans aucun doute de semblables aux âges préhistoriques, puisque nous constatons que l'unité de cette civilisation, telle qu'elle s'affirme par des preuves incontestables au cours de la longue évolution que caractérisent les industries de la Pierre Polie et du Bronze, n'existait déjà plus au début des temps historiques.




Figure 18. — PIERRE TOMBALE DE BOLOGNE.

Les récits légendaires qui forment la préface de l'Histoire indiquent que cette dissolution fut causée, environ quinze siècles avant J.-C. par l'activité guerrière de certains peuples : alors de vastes régions furent envahies par les foules conquérantes et demi-nomades qui réduisaient en servage les populations qu'une longue pratique de l'agriculture vouait à la vie sédentaire et pacifique ; alors les Gaulois apparaissent aux rives de l'Atlantique, les Hellènes, Doriens ou Achéens se précipitent sur la Grèce ; des tribus thraces passent en Asie-Mineure ; les bouches du Nil même sont, pendant un temps, occupées par les Européens ; les Etrusques occupent l'Italie centrale, les Pélasges de Grèce et d'Illyrie s'installent dans l'Italie du Sud parmi les Sicules et les Sicanes ibéro-ligures qui déjà y résident ; les Scythes et les Cimmériens se

combattent sur les rives de la Mer Noire ; les Ibères, les Ligures et les Celtes se heurtent en Espagne et aussi dans les Iles Britanniques.

Ces guerres, ces invasions, dont le long débat se poursuivit pendant des siècles, compromirent les progrès acquis, supprimèrent maints centres générateurs de progrès et surtout mirent fin pour longtemps aux relations qui s'étaient précédemment établies entre tous les peuples de l'Europe.

La vie sociale se reconstitua plus ou moins lentement suivant les régions ; il fallut plusieurs siècles pour que cette réorganisation, véritable Renaissance, fût achevée. Mais tandis qu'elle s'élaborait, les Phéniciens qui avaient bénéficié d'un isolement relatif, établissaient leur hégémonie commerciale et maritime. Ils la gardèrent jusqu'au septième siècle qui vit les Grecs s'établir d'abord à Marseille, puis sur les côtes d'Espagne et d'Italie, où ils propagèrent leur propre civilisation. Cette civilisation était d'ailleurs issue de l'évolution préhistorique de l'Europe dont les Grecs avaient pu faire fructifier l'héritage, grâce à ce que la Grèce, placée hors du parcours ordinaire des migrations, avait conservé au moins une partie des conquêtes intellectuelles précédemment réalisées par l'Humanité. Ayant rapidement absorbé ses conquérants achéens ou doriens, dont le flot ne fut pas, comme ailleurs, renouvelé, elle avait pu reprendre sa marche vers le progrès sur la base des traditions léguées par le passé.

La grande île de Crète, plus isolée encore que le Péloponèse, constitua l'ultime conservatoire de l'évolution européenne et des vieux mythes religieux ; par les Achéens et les Doriens, qui dans la Grèce continentale, avaient subjugué les Pélasges, elle était parfois désignée comme la patrie même des dieux ; pour eux c'était en Crète, sur le mont Ida, que *Rhéa*, la Terre-Mère, avait enfanté Jupiter, Pluton, Neptune et Démèter. Les princes légendaires de la Crète, Minos, Eaque et Rhadamante, étaient par eux placés au rang des demi-dieux élyséens.

Les mythes dont naquirent ces fables étaient évidemment contemporains des progrès réalisés dans l'ordre industriel ; or les hommes dont les générations successives accumulèrent l'énorme couche de débris néolithiques trouvés dans le sous-sol des palais minoens à Cnosse étaient des immigrés venus du continent ; avant eux, nul homme ne vivait en Crète ni, peut-être, dans le Péloponèse où l'Age de la Pierre Taillée n'a point laissé de souvenirs. Ces émigrés donc étaient riches déjà de la technique industrielle dont l'origine est attestée par les reliques identiques qu'ont livrées, dans l'Europe Occidentale, les villages lacustres et les acropoles néolithiques.

*CHAPITRE X*

# L'EUROPE PRÉHISTORIQUE

Lucrèce, l'épicurien latin, donnait déjà, il y a dix-huit siècles, aux divers stades de l'industrie humaine, les noms d'Age de la Pierre, d'Age du Bronze et d'Age du Fer, et cette classification fut observée, par les très rares écrivains que préoccupaient les problèmes relatifs à l'évolution de l'Humanité, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. Mais les constatations faites par les fondateurs de la Préhistoire les conduisirent alors à subdiviser l'Age de Pierre et à établir ainsi quatre grandes périodes : l'Age de la Pierre Taillée ou *paléolithique*, l'Age de la Pierre Polie ou *néolithique*, l'Age du Bronze et l'Age du Fer.

Si du point de vue industriel cette division est parfaite, ses stades étant nettement définis par des œuvres très différentes, il n'en est pas de même du point de vue biologique.

Au cours de l'Age de la Pierre Taillée ou *Paléolithique*, le climat de l'Europe subit de successives et radicales modifications : la température, qui était torride au moment de l'apparition de l'homme, s'abaissa lentement jusqu'aux froids glaciaires et ne revint que plus lentement encore aux moyennes tempérées que nous connaissons actuellement et chaque modification de climat provoquait des modifications parallèles de la faune, de la flore et de l'humanité européennes.

A l'Age de la Pierre Polie ou *Néolithique*, la géographie de l'Europe était déjà fixée ; son dessin était celui-là même qu'elle a gardé depuis le début des temps historiques ; son climat était celui sous lequel nous vivons aujourd'hui, sa faune et sa flore étaient exactement ce qu'elles sont de nos jours. Enfin les hommes néolithiques étaient physiquement semblables à ce que nous sommes nous-mêmes.

Age du Fer, Age du Bronze, Age de la Pierre Polie pourraient donc être confondus dans l'Histoire Générale de l'évolution humaine sous le nom générique de *Cycle Actuel*, l'Age de la Pierre Taillée formant à lui seul le *Cycle Primitif*.

Mais alors que le *Cycle Actuel*, en y comprenant les quarante ou cinquante siècles de la période historique, ne compte, toutes supputations soigneusement faites, qu'environ dix ou douze mille années d'existence, la durée du Cycle Primitif a dû être, notamment par l'examen des formations alluvionnaires, évaluée à deux cent mille ans.

En raison de ce que l'Age de la Pierre Taillée s'étendit sur plusieurs phases de la vie de la planète, les préhistoriens l'ont divisé en *époques* dont les reliques démonstratives apparaissent toutes classées, selon leur âge, par l'irréfutable calendrier que constituent les strates géologiques dans lesquels elles reposent.

Ces époques furent d'abord géologiquement limitées à trois, dites :

*Chelléenne*, que l'on nomme aujourd'hui *abbevillienne* et qui fut tropicale par son climat ;

*Moustérienne*, froide et humide ;

*Magdalénienne*, glaciale et sèche.

L'étude de la Préhistoire étant presque exclusivement guidée par l'examen des progrès constatés sur les divers engins de silex que taillèrent les hommes primitifs, les préhistoriens furent bientôt incités à fonder la chronologie de l'évolution humaine sur le classement de ces engins ; mais, les progrès réalisés par les hommes grâce à l'expérience acquise étant indépendants des modifications climatériques, des phases de transition durent être créées. Ce sont les époques dites :

*Acheuléenne*, qui prit place après l'abbevillien ;

*Aurignacienne* et *Solutréenne* qui, dans le temps, viennent après le moustérien mais avant le magdalénien.

Cette méthode ayant définitivement prévalu et d'ailleurs la technique des artisans préhistoriques, qui s'enrichissait de nouveaux procédés à mesure que le temps s'écoulait, accroissant à chaque stade et parfois dans une seule région le nombre des spécimens nouveaux, on créa des dénominations qui ne qualifiaient plus une époque mais les formes d'une industrie localisée.

C'est ainsi qu'entre le magdalénien et le néolithique, c'est-à-dire dans l'ère de transition que l'on nomme parfois *mésolithique*, se placent les industries

dites : *azilienne*, *tourassienne*, *campinienne*, *sauveterrienne*, *tardenoisienne*, etc., etc.

Comme, d'autre part, les travaux des préhistoriens, d'abord limités à l'Europe, sont aujourd'hui poursuivis sur toute la planète et que les plus menues différences de taille sont retenues pour créer des « types » spéciaux, le nombre des noms qui, en Préhistoire, sont donnés aux engins de pierre tend à égaler celui des noms qui, en botanique, ont été donnés aux familles de plantes.

Mais, en raison de cette très savante abondance de dénominations typiques, on sera évidemment contraint de les répartir, ainsi qu'on y a été contraint pour ce qui concerne la géologie, la zoologie et la botanique, entre des séries qui constitueront des « classes » ou des « genres ».

Si les maîtres actuels de la Préhistoire accomplissaient dès maintenant cette œuvre nécessaire, ils reviendraient automatiquement, semble-t-il, aux grandes séries qui furent adoptées par les fondateurs de la science préhistorique : grâce peut-être à ce que ceux-ci se préoccupèrent de classer les divers types d'engins de pierre non seulement d'après les caractères très généraux de leur taille mais surtout d'après la place qu'ils occupaient dans les stratifications bien déterminés du sol, les noms par lesquels ils les ont désignés constitueraient les noms des « genres » entre lesquels les spécimens d'industries locales seraient répartis.

* * *

Le plus ancien engin créé par l'industrie européenne est le « coup de poing » de l'époque dit *chelléenne* (figure 19 *a*) dont le nom fut emprunté à celui du village de Chelles (Seine-et-Marne), près de Paris, mais qui est aussi appelé *Abbevillienne*, les premiers coups de poing ayant été découverts à Abbeville (Somme) par Boucher de Perthes.

L'époque de transition dite *acheuléenne*, qui, dans le sol, se trouve immédiatement au-dessus du niveau chelléo-abbevillien, se caractérise par un « coup de poing » plus soigneusement taillé et aminci sur les deux faces *(figure 19 b)*.

Les squelettes des Européens qui taillèrent les « coups de poing » ont été exhumés des couches inférieures des terrains quaternaires où ils voisinaient avec les restes de l'éléphant primitif, du rhinocéros et du grand ours des cavernes. Ces squelettes démontrent que l'homme était bestial encore. Il était

cependant différent déjà des animaux puisqu'il avait, en inventant le « coup de poing », ajouté des moyens d'actions créés par lui à ceux qu'il devait à la Nature, puisque surtout les restes de foyers découverts dans certaines stations révèlent que, réalisant un progrès plus grand et plus inattendu, *il utilisait le feu ;* le feu qui provoque chez tous les animaux une insurmontable terreur avait donc, au contraire, suscité chez l'homme, après cet instinctif effroi que son intelligence embryonnaire lui permit de vaincre, une curiosité attentive dont l'animal était incapable. Ayant constaté les modifications avantageuses que la cuisson avait fait subir aux plantes comestibles et à la chair des animaux surpris dans la savane ou dans la forêt par les incendies que la foudre allumait, il apprit à utiliser les tisons ardents, puis à faire naître à son gré la flamme bienfaisante. Dès lors, il était le roi de la création...

*
* *

Le climat de l'Europe, dans le temps où s'achevait l'évolution acheuléenne, se modifia graduellement. Sous la double influence d'un refroidissement considérable de la température, probablement dû à une modification dans le parcours du Gulf Stream, et à des pluies extrêmement abondantes, d'immenses glaciers se formèrent qui couvrirent peu à peu une partie de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et toute la Scandinavie, la faune et la flore furent, elles aussi, changées ; le lion, le tigre, le rhinocéros, le grand ours des cavernes firent place à d'autres animaux et notamment au gigantesque mammouth à fourrure dont la taille était supérieure à celle de l'éléphant actuel.

Dans ce domaine ainsi réduit et désavantageusement modifié, l'évolution progressive des hommes cependant se poursuit. Ils se créèrent des refuges dans des grottes ou sous des roches qu'ils aménagèrent en demeures permanentes et, couverts de fourrures qu'ils taillaient dans la dépouille des animaux, ils s'accommodèrent au climat nouveau dont ils avaient à subir les rigueurs. Les engins de silex furent perfectionnés : au primitif coup de poing chelléen que les Acheuléens déjà avaient dégrossi en amande, furent ajoutées des lames plates, finement affilées, obtenues par un plus adroit débitage du bloc de silex et qui mieux que l'engin acheuléen étaient capables de trancher et de perforer *(figure* 19 *c)*.

Cette époque qui a été nommée *Moustérienne*, du nom de la grotte de Mous-

tiers près des Eyzies, se prolongea pendant plusieurs dizaines de milliers d'années.

Puis de nouveaux progrès furent réalisés dans la taille du silex ; leur classement est chronologiquement déterminé d'abord par l'époque de transition que l'on a convenu d'appeler *aurignacienne*, du nom de la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne) (*figure* 19 *d*), puis par l'époque dite *Solutréenne*, dont

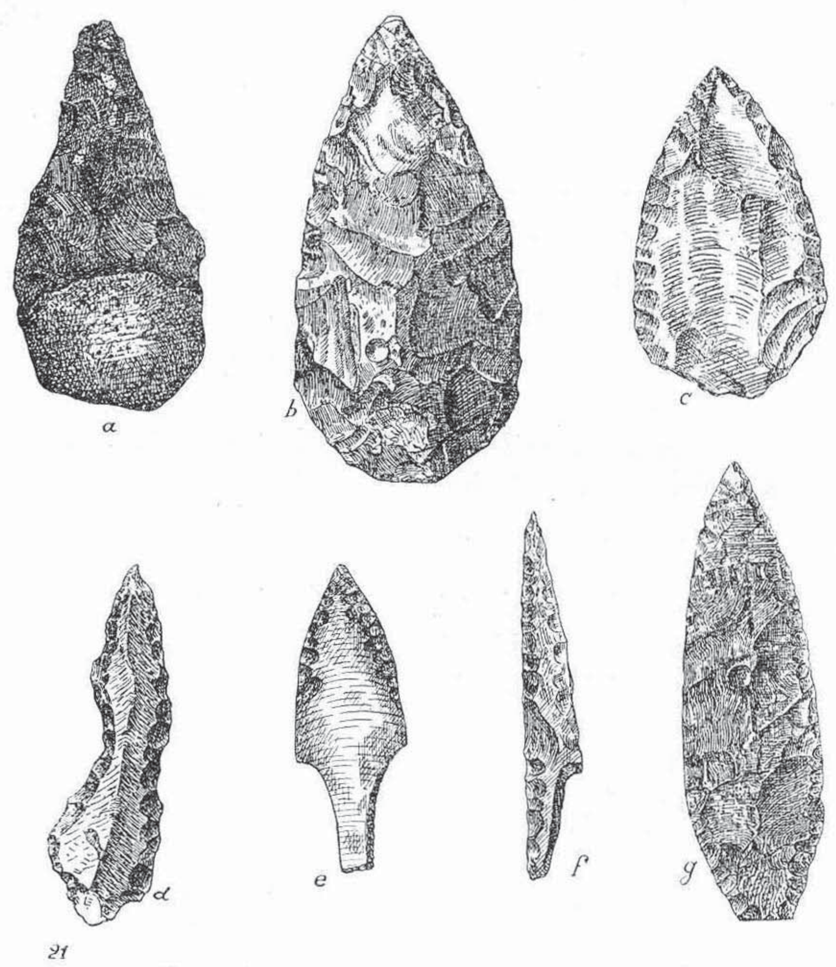



Figure 19. — INSTRUMENTS DE SILEX TAILLÉ.

*a*) coup de poing chelléen ;
*b*) coup de poing acheuléen ;
*c*) lame moustérienne ;
*d*) pointe aurignacienne ;
*e*, *f*, *g*) pointes de flèche et lame solutréennes.

le nom fut emprunté au site de Solutré (Saône-et-Loire). Alors furent fabriquées soit des pointes de flèche ou de javelot, soit même de véritables lames de poignards auxquelles, en raison de leur forme et de leur finesse, les savants modernes ont donné le nom de « feuilles de laurier » *(figure* 19 *e, f, g)*. Les époques aurignacienne et solutréenne semblent avoir eu une durée assez limitée ; elles n'ont légué les spécimens, d'ailleurs assez fragiles, de leur technique que dans un nombre de stations beaucoup plus restreint que celui des stations moustériennes.

*
* *

L'époque qui suivit le solutréen a été appelée *magdalénienne*, du nom du lieu dit la Magdeleine près des Eyzies.

Le *Magdalénien* par lequel s'achève l'Age de la Pierre Taillée fut, comme il en avait été pour le *Moustérien* et le *Solutréen*, régi par un climat très froid ; mais il était beaucoup plus sec. Sa durée est évaluée à trente mille ans d'après les indices géologiques.

L'homme, pour se procurer les engins perfectionnés dont ses besoins et son intelligente initiative suggéraient l'invention, utilisant l'os et l'ivoire, matières plus plastiques que le silex, confectionna des harpons, des poinçons, des aiguilles.

Les hivers rigoureux l'obligeaient à de longues retraites dans les abris qu'il se constituait, notamment en utilisant les grottes naturelles ; mais, la relative chaleur des étés assurant la fécondité de la terre, les chevaux, les aurochs, les cerfs, les rennes surtout, étaient assez nombreux pour que le problème de l'entretien de la vie fut alors aisément résolu. Le Magdalénien avait le loisir de parer ses armes et ses instruments d'ivoire ou d'os de fines gravures dont il couvrait aussi les parois rocheuses des grottes qu'il habitait. Parfois même il modelait, dans l'argile, des animaux entiers.

La constitution physique des Magdaléniens différait sensiblement de celle des primitifs Chelléens. Alors que ceux-ci avaient des bras très longs, des jambes fortement arquées, un front bas et fuyant, les squelettes des Magdaléniens accusent des modifications dont l'anatomie humaine, sous l'influence de la loi darwinienne de l'adaptation, avait successivement bénéficié ; le corps du Magdalénien était droit ; ses jambes, parfois encore un peu arquées, étaient

extrêmement robustes, comme le sont celles des coureurs extraordinairement entraînés ; son crâne élargi, incurvé en voûte, avait une capacité égale à celle de l'homme actuel de la proéminence des arcades sourcilières qui caractérise le Chelléen était chez eux très atténuée.

La taille moyenne de ces hommes, contrairement aux fables communément répandues, était égale sinon inférieure à la nôtre : leurs ossements soigneusement mensurés démontrent qu'elle était d'environ 1 m. 65.

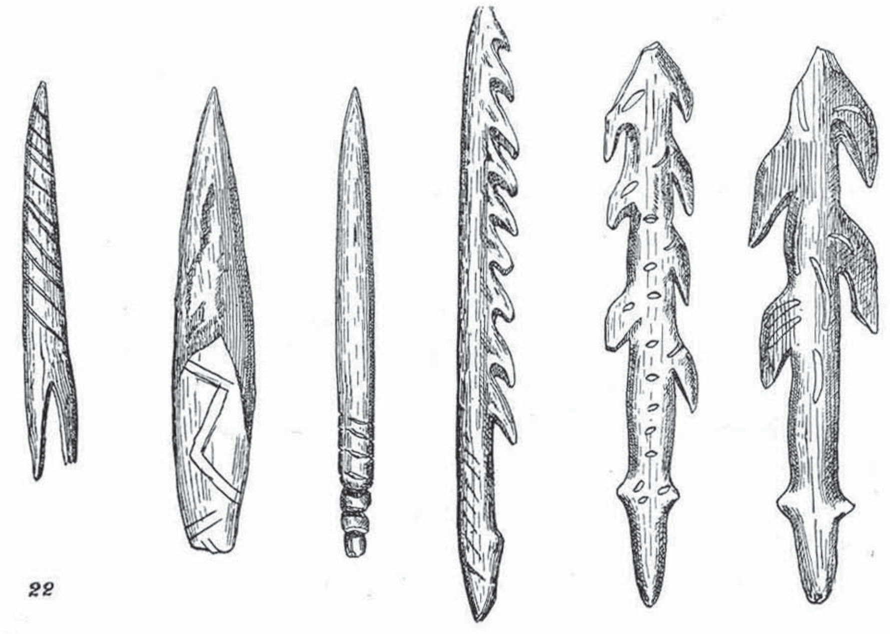



Figure 20. — Pointes et Harpons magdaléniens en ivoire, en os ou en bois de renne.

*
* *

Le climat européen, après la longue période magdalénienne, glaciale et sèche, étant devenu plus humide et plus doux, les steppes firent place aux forêts ; les glaciers ne subsistèrent plus qu'aux sommets des hauts massifs montagneux ; le renne et les animaux à qui conviennent les basses températures gagnèrent le Nord et les climats arctiques. Toutes les conditions de la vie furent changées.

Les Magdaléniens, chasseurs, vivaient surtout dans l'intérieur des terres ;

les hommes de la période dite mésolithique, le gibier s'étant raréfié, se livraient davantage à la pêche maritime ; des traces de leurs villages ont été découvertes aux bords de l'Océan, depuis le Danemark jusqu'au Portugal. Ce sont les reliefs de leur existence sédentaire qui, aux abords de ces villages, ont formé les buttes parfois considérables auxquelles, en raison de ce que les premières furent explorées et identifiées au Danemark, le nom de *Kjokkenmoddings* « débris de cuisine », qui leur fut donné par les Danois, a été conservé.

Ils durent ensuite, pour subsister, emprunter davantage aux végétaux, rechercher ceux qui sont les plus riches en albumen, puis les cultiver dans des clairières péniblement défrichées ; alors que l'effort de leurs ancêtres avait été, comme l'est celui des animaux, limité à la capture d'une proie, à la conquête d'un butin immédiat, ils apprirent à régler leur existence d'après le jeu des saisons en constituant des approvisionnements. Ils apprirent enfin à construire des demeures permanentes, solides et closes, autant que l'étaient les grottes, mais plus proches des terres dont, grâce à l'agriculture, ils tiraient subsistance.

*
* *

Nous connaissons aujourd'hui l'outillage matériel qui constituait l'héritage des races paléolithiques dont la progression biologique nécessita des milliers de générations avant que d'aboutier à l'homme néolithique, notre ancêtre immédiat ; mais cette seule connaissance ne serait pas suffisante si nous ne possédions aussi des indices qui, si vagues et si rares qu'ils soient, nous renseignent cependant sur la progression parallèle de leur activité cérébrale, manifestée notamment par les naissantes aspirations de leur intelligence vers l'au-delà immatériel.

Certains savants préhistoriens du dix-neuvième siècle affirmaient l'athéisme des hommes primitifs. Ils présentaient comme une preuve de l'irréligion absolue de ces hommes le fait qu'aucun objet susceptible d'être considéré comme un fétiche n'avait été découvert dans leur mobilier : « toutes les religions, ont-ils écrit, toutes les religions, quelles qu'elles soient n'adoptent comme objets cultuels que des monstruosités ou des non-sens ». Mais c'est là une affirmation de polémique.

Il est, d'ailleurs, absolument inexact que les hommes aient d'abord conçu que les effigies plus ou moins grossières, taillées par eux-mêmes pour symboliser

la divinité, fussent des divinités. Aucun peuple, aucun homme n'est réellement idolâtre les « sauvages » ne sont fétichistes que dans la mesure et de la manière dont le sont les hommes civilisés ; leurs images de bois ou de pierre, indispensables aux cérémonies collectives du culte, ont exactement la valeur symbolique des statues de bronze ou de marbre qui, sur nos autels, constituent les emblèmes figuratifs de l'inaccesible divinité. Seules diffèrent les qualités artistiques de ceux qui taillèrent ces images.

Et, d'autre part, si depuis le début de la période historique, les artistes européens ont généralement donné aux dieux la figure de l'homme, dès lors considéré comme le plus noble des êtres vivants et par conséquent comme le plus éminent réceptacle de la divinité, il n'en fut pas toujours ainsi, on le sait. Maint dieu européen fut longtemps représenté sous la forme d'un animal ; la persistance des vieux cultes se retrouve dans les rites qui, en Grèce, consacraient des taureaux blancs à Neptune, des chevaux à Apollon et le hibou à la Minerve d'Athènes ou même dans l'usage selon lequel l'effigie d'un animal quelconque constituait l'image emblématique d'un peuple, telle la louve des Romains, le cheval, le sanglier, l'ours des fédérations ibériques et gauloises. Dans l'Amérique du Nord, certaines tribus indiennes observent encore des rites analogues ; ils donnent le nom générique de *totem* (« marque, signe ») à la figure de l'animal par laquelle chacune de leurs tribus représente sa divinité protectrice.

Les images d'animaux, rennes, aurochs, cerfs, mammouths ou chevaux, si fréquemment tracées ou modelées par les Magdaléniens, reproduisent-elles des *totems* religieux ? On doit le penser avec d'autant plus de raisons que ces images sont parfois accompagnées de signes évidemment mystiques ou emblématiques. De même, on a pensé que les longues galeries souterraines, d'ailleurs pour la plupart impropres à l'habitation, sur les parois desquelles ces images fréquemment sont reproduites, constituaient des sanctuaires. Si la valeur de ces hypothèses ne peut être considérée comme absolue, elles sont tout au moins très raisonnables.

Le doute est moins grand pour ce qui concerne certains bois de cerf ou de renne taillés en forme de massue qui ont été retrouvés dans les régions les plus diverses de l'Europe ; la légèreté relative de ces objets, les trous qui les perforent et qui augmentent leur fragilité ne permettent point de les considérer comme des armes : ils n'avaient de la massue que la forme qui symbolisa

toujours la puissance. Ce sont des sceptres et les préhistoriens les désignent par le nom de *bâtons de commandement.* Leur existence atteste que déjà les hommes savaient symboliser leurs conceptions abstraites par des emblèmes matériels.

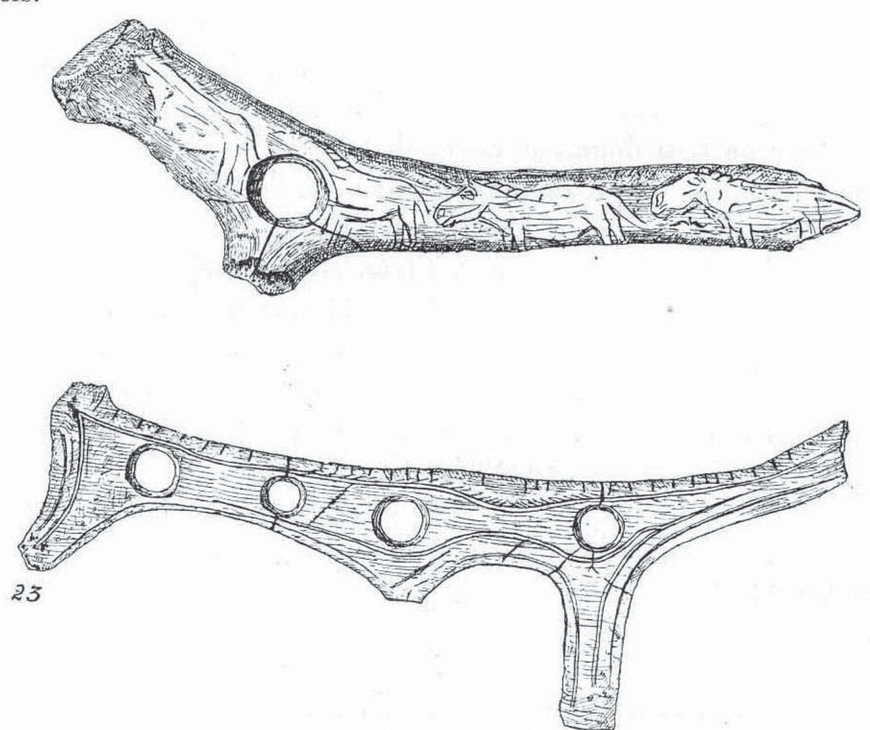



Figure 21. — BATONS DE COMMANDEMENT MAGDALÉNIENS.

*
* *

D'autres constatations enfin ont révélé que, déjà, ils avaient le culte des morts.

Si c'est à des circonstances purement accidentelles qu'est due la conservation des squelettes de Chelléens ou de Moustériens qui ont été trouvés en 1856 à Néanderthal (Allemagne), en 1866 à la Naulette (Belgique), en 1886 à Spy (Belgique), il n'en est pas de même pour ce qui concerne les ossements des Magdaléniens, car il est aujourd'hui démontré que les Magdaléniens inhumaient leurs morts en observant parfois des rites funéraires traditionnels et généralisés.

Au Cro-Magnon, près de Eyzies (Dordogne), on avait, en 1868, trouvé dans une station magdalénienne cinq squelettes dont l'anatomie démontrait que la race magdalénienne différait de celle que caractérisent le crâne de Néanderthal et la mâchoire de la Naulette. Mais parce que l'ossuaire datait incontestablement de l'Age Paléolithique auquel appartient l'époque magdalénienne, on affirma que l'inhumation de ces squelettes n'avait pas été volontaire, les hommes de l'Age de la Pierre Taillée devant être tenus pour de simples animaux. « Les hommes susceptibles d'être mus par des préoccupations spiritualistes n'ont apparu en Europe qu'avec les migrations asiatiques », disaient les uns, « les hommes primitifs n'avaient pas de religion, car la religion est l'œuvre artificieuse des hommes civilisés », disaient les autres.

Il en fut ainsi même après que, en 1872, on eût trouvé dans la grotte de Duruthy, à Sorde (Landes), le squelette d'un homme portant encore une ceinture faite d'une cinquantaine de dents de lion et d'ours, percées et gravées, et dans les grottes de Grimaldi, près de Menton (Alpes-Maritimes), les restes de deux enfants, couchés côte à côte, parmi les débris des pagnes, ornés d'un millier de coquillages percés, avec lesquels ils avaient été inhumés.

Mais, en 1894, une découverte inattendue mit un terme à ces polémiques provoquées soit par les préjugés orientalistes, soit par les arguments pseudo-philosophiques alors communément employés dès qu'il s'agissait des religions : dans la grotte des Hotteaux, à Rossillon (Ain), fut trouvé, sous un dépôt magdalénien de deux mètres de hauteur, un squelette *peint à l'ocre rouge*, dont les fémurs avaient été intervertis. Puis, de 1895 à 1902, de nouvelles recherches dans les grottes de Grimaldi que l'humus avait comblées mirent au jour de véritables tombes : certains squelettes étaient protégés contre les affaissements du sol par des pierres assemblées en caisson soit sur toute la longueur du corps, soit seulement autour de la tête ; huit de ces squelettes sur seize avaient gardé des traces de la peinture rouge dont ils avaient été enduits après décharnement ; l'un d'eux était à demi-carbonisé ; la plupart portaient des objets de parure, coquillages, dents percées, pendeloques d'ivoire ; certains tenaient en main des lames de silex taillé ; un cadavre de vieille femme se présentait avec les membres repliés, particularité déjà observée sur des corps découverts en 1872 à Laugerie-Basse, et en 1888 à la Chancelade. Ces cadavres, enfin, appartiennent tous, sauf deux, à la même race que les hommes trouvés auparavant aux Eyzies et que l'on est convenu

d'appeler race du Cro-Magnon, mais la taille de certains est plus élevée, elle atteint pour l'un 1 m. 92. Les deux corps dont les indices morphologiques étaient différents présentaient certains caractères propres aux nègres actuels, ils ont été parfois considérés comme étant ceux d'immigrés et l'on a pris l'habitude de les nommer « négroïdes », alors qu'ils ne sont peut-être pas des Africains, mais simplement des autochtones anormaux.

Il faut noter, d'autre part, qu'en 1888, Piette avait exhumé de la grotte du Mas d'Azil (Ariège) deux squelettes peints à l'ocre rouge et que le gisement du Mas d'Azil est nettement postérieur au Magdalénien ; cette station a livré tant d'objets d'une facture très spéciale que le nom de *azilien* a été donné à l'une des nombreuses industries plus ou moins localisées de la période dite *mésolithique.* L'existence de ces deux squelettes atteste donc que les rites magdaléniens avaient persisté jusqu'en des temps très proches du *néolithique*

*
* *

Aucune des diverses périodes de l'évolution européenne, pas même celle dans laquelle nous vivons, n'a réalisé une somme de progrès dont la valeur puisse être comparée à celle de l'ensemble des acquisitions qui furent effectuées par les Européens à l'Age Néolithique.

Des céréales qu'ils apprirent à cultiver, ils surent extraire la farine, la pétrir et fabriquer le pain qui, depuis lors, est resté l'aliment essentiel des Européens ; ils apprirent de même à fabriquer l'huile, puis le vin ; ils domestiquèrent le chien, asservirent le cheval ; ayant constaté l'action du feu sur l'argile, ils imaginèrent de la modeler en récipients imperméables et légers ; ils tissèrent sur les premiers métiers les fibres du lin, de la laine et du chanvre ; ils conçurent enfin le char que tant de peuples d'Afrique, d'Amérique ou d'Océanie ignorent encore de nos jours.

Du silex avaient été tirés des instruments nouveaux ; la hache n'était plus seulement l'arme taillée en facettes, comme le primitif « coup de poing » ; le polissage en la rendant incisive en avait fait un parfait instrument de travail qui avait acquis les formes définitives qu'ont les cognées de métal dont aujourd'hui encore les bûcherons font usage.

Il en était de même pour les pointes de flèches que les Magdaléniens avaient autrefois inventées et qu'ils taillaient déjà dans l'os et dans l'ivoire plus

facilement ouvrables. Les pointes, taillées dans la pierre dure par les ouvriers néolithiques, étaient si bien étudiées qu'elles purent, telles quelles, servir de moules aux modèles que, plus tard, fit surgir la découverte du bronze.

Instruments de pierre taillée ou polie, modèles de créamiques, objets de parure, vêtements tissés, cuirs, bois ouvragés, étaient dans les diverses régions colportés de proche en proche. De l'Espagne à la Mer Noire, par la vallée du

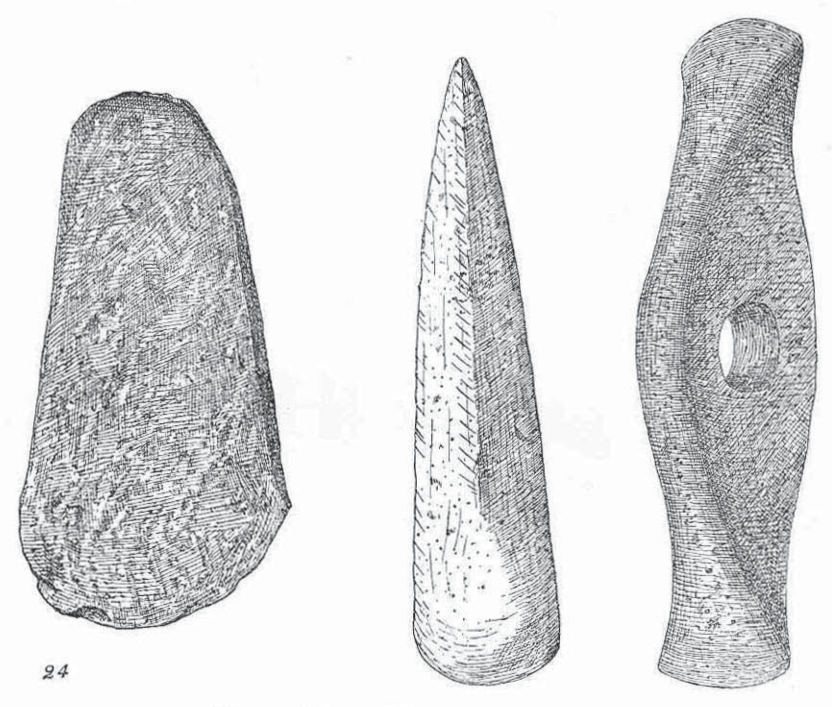



Figure 22. — HACHES DE PIERRE.

Danube, la civilisation était dès lors homogène autant qu'elle l'est de nos jours. L'art de la navigation s'était développé et les Néolithiques sillonnèrent la Méditerranée, peuplant les îles jusqu'alors inhabitées.

Ces hommes, chasseurs et pêcheurs, mais cultivateurs aussi, avaient généralement abandonné le nomadisme ; leurs habitations, menues cabanes de bois ou de pisé, couvertes de chaume ou de terre gazonnée, étaient, le plus souvent, étroitement groupées soit derrière d'épais remparts, soit encore, au-dessus de l'eau calme d'un lac, sur une plate-forme de charpentes qu'une étroite passerelle joignait au rivage.

Ces villages lacustres étaient évidemment moins nombreux que les bourgs ceints de remparts, car leur établissement exigeait des conditions qui se trouvent assez rarement réunies : il était tout d'abord nécessaire que la nappe d'eau choisie eût un niveau à peu près constant, c'est-à-dire qu'elle ne fût pas sujette à des crues par lesquelles eussent été emportés les édifices qui lui étaient confiés ; il était nécessaire aussi que sa profondeur, suffisante pour constituer une protection efficace contre l'ennemi, homme ou fauve, permît cependant de planter les pilotis qui formaient l'assise de ces édifices. Seuls, les bords des lacs de l'Europe Centrale, des Alpes et du Jura réunissaient ces

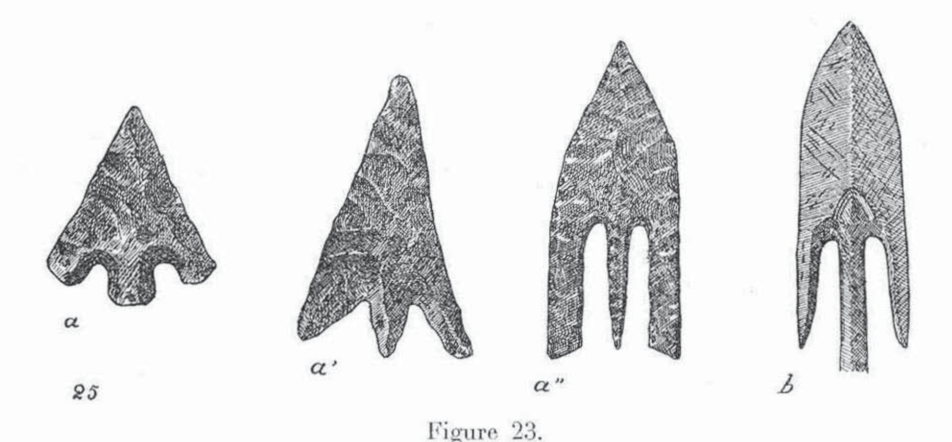



Figure 23.

*a*, *a'*, *a''*) Flèches de pierre taillée de l'époque néolithique. *b*) Flèche de bronze.

conditions ainsi que çà et là certains marécages et les régions qui se prêtent naturellement à l'établissement d'étangs artificiels.

C'est ainsi que dans la vallée du Pô, où les eaux ne forment point de lacs, les hommes, utilisant le réseau serré des rivières qui sillonnent la vaste plaine, construisirent des bourgs complètement isolés par de larges canaux, dont le déblai était déposé en remparts sur la rive intérieure. Les habitations, comme celles des villages lacustres sur lesquelles elles avaient été modelées, étaient construites sur pilotis en raison des inondations annuelles des cours d'eau voisins, et le sol de l'aire habitée était surélevé en plate-forme. Comme la tourbe des villages lacustres, ce sol a fréquemment conservé les restes des pilotis qui y furent placés et les débris des objets dont faisaient usage les habitants qui s'y succédèrent.

En Lombardie où une centaine de ces villages préhistoriques ont été identifiés, on les nomme des *terramares*. Ce nom leur a été conservé. Explorées par de savants préhistoriens et notamment par Montélius et Pigorini, les

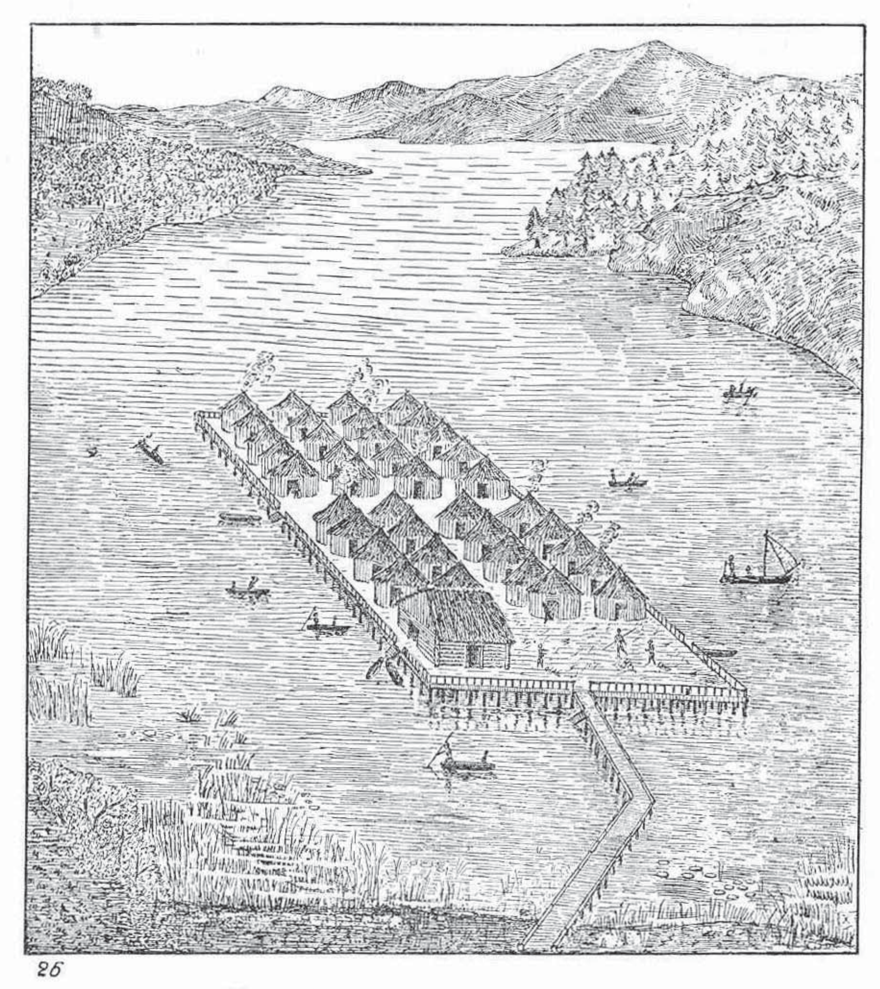



Figure 24. — Un village lacustre.

terramares sont aujourd'hui classées parmi les gîtes les plus riches en reliques de la civilisation préhistorique. A Castione (province de Parme) les couches superposées de ruines et de débris organiques attestent que, sur le tertre aujourd'hui désert qui dessine encore son relief sur la plaine, trois villages se succédèrent au cours d'une période qui se prolongea certainement pendant

des siècles. A Castellazo di Paroletta, la terramare couvrait près de vingt hectares ; elle était donc plus vaste que la deuxième ville de Troie, dont la superficie était égale à environ treize hectares.

Le plan de cette terramare de Castellazo, soigneusement relevé par Pigorini, est caractéristique : le canal de ceinture a près de 30 mètres de largeur et le remblai de terre érigé sur la rive intérieure fait encore sur le sol une saillie de plusieurs mètres de hauteur. Des canaux secondaires isolaient de l'ensemble des quadrilatères réservés dont l'un, extérieur, était le cimetière et l'autre, intérieur, très probablement une aire cultuelle, *templum*.

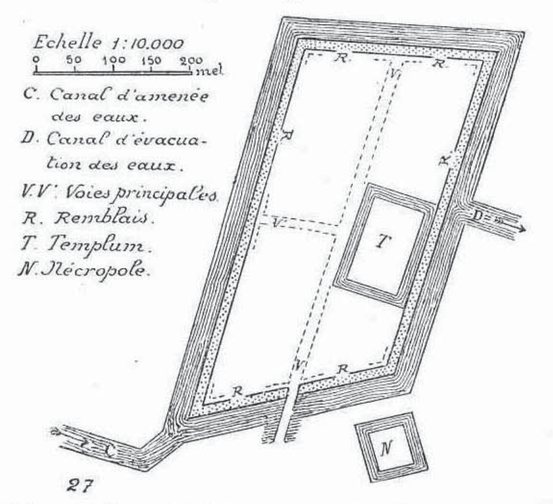



Figure 25. — La Terramare de Castellazo di Paroletta.

* * *

Les ruines des agglomérations néolithiques qui ont ététreconstituées témoignent de l'étroite solidarité qui en unissait tous les habitants.

Les gigantesques travaux qui, dans chacun de ces bourgs, devaient être exécutés exigeaient d'ailleurs la coopération de tous, soit qu'il fallut, dans les acropoles, ériger les murs cyclopéens ou les hauts remblais de terre qui remplaçaient les murs là ou la pierre était rare, soit qu'il fallut fonder un village lacustre dont les pilotis, façonnés avec les haches de pierre, étaient consolidés par des entretoises avant que de recevoir la plate-forme de lourdes planches qui supportait les habitations individuelles.

Ces villages constituaient donc de véritables cités qui, mieux que la horde ou la tribu errante, assuraient la conservation des progrès de plus en plus complexes réalisés grâce aux efforts inlassables des générations qui s'y succédèrent pendant une longue suite de siècles.

*
* *

L'évolution caractérisée par l'emploi du cuivre ne modifia que très lentement la civilisation néolithique. C'est dans les stations qui présentent les traces d'un long passé néolithique qu'apparaissent les premiers objets de cuivre ; le bronze, s'il ajouta une technique nouvelle aux armes et aux instruments de pierre, ne provoqua point la disparition de ceux-ci qui, moins coûteux, plus aisément remplaçables, restèrent en usage jusqu'à ce que les hommes eussent appris à fondre le fer. Le cadre sociologique ne changea point ; les stations qui ont livré aux patientes explorations des savants modernes des objets de bronze sont exactement semblables à celles qui n'ont livré que des engins de pierre polie : certaines d'entre elles étaient érigées au sommet de collines sous la protection d'enceintes fortifiées, certaines autres étaient isolées par une ceinture d'eau dans les lacs ou dans les marais.

La période proto-historique que constitue l'Age du Bronze et qui est si étroitement liée à la période historique de notre civilisation qu'elle en est inséparable, est donc inséparable aussi de l'époque néolithique.

*
* *

L'activité spirituelle de la période pro-historique nous ayant été révélée par des monuments funéraires sur lesquels déjà apparaissent les symboles des traditions élyséennes qui dominèrent toute l'antiquité historique, il importe de rechercher si, du passé néolithique, quelques indices d'analogues inspirations nous sont parvenus.

Ces indices ne pourront être évidemment retrouvés que dans les œuvres architecturales fondées à demeure sur le sol ou dans les figurations artistiques de pierre, d'os ou d'ivoire, seules matières impérissables.

Le dur labeur manuel auquel étaient astreints les habitants des menues cités néolithiques, s'il suscitait nécessairement en eux le goût des sciences précises, ne leur laissait par contre qu'assez peu de loisirs ; or le loisir est indispensable à la réalisation matérielle des conceptions artistiques.

Les vases de céramique sont ornés de simples lignes géométriques ou de rudimentaires dessins en pointillé et si l'on a retrouvé, parmi les palafittes des

villages lacustres, des moules d'argile cuite, véritables timbres-matrices destinés à imprimer sur les tissus et les cuirs les dessins qu'ils portent en relief, ces dessins toujours sont réduits à de rudimentaires schémas. La vase dans laquelle sont plantées ces palafittes et qui a miraculeusement conservé jusqu'aux travaux de sparterie, jusqu'aux tissus, jusqu'aux gâteaux de froment et aux graines, n'a livré aucun fragment d'os ou de bois sculpté.

Les rares emblèmes symboliques qui ont été mis au jour par les préhistoriens sont des haches, des croix et des bâtons de commandement, gravés, soit sur des mégalithes, soit aux parois des falaises et des grottes. On y trouve aussi des « cupules », intailles circulaires de quelques millimètres de diamètre, parfois assemblées en séries, dont la signification n'a pu être encore pénétrée. Seul le culte funéraire a livré aux chercheurs les éléments de conclusions certaines.

Les asiles réservés aux morts étaient alors constitués par des grottes artificielles ou naturelles dans lesquelles les corps étaient pieusement déposés soit isolément, soit en groupes. Au cours de l'Age du Bronze, la pratique de l'incinération apparaît et des urnes cinéraires en certaines régions se retrouvent voisinant avec les tombes. Mais cette pratique ne fut jamais par aucun peuple généralisée. Indépendante des rites et des croyances, l'incinération fut de tout temps un mode de funérailles exceptionnel à cause des frais énormes qu'elle nécessite ; à notre époque même elle n'est possible que dans les grandes cités, grâce à l'emploi de procédés industriels, qui sont d'ailleurs dépourvus de toute majesté ; dans l'antiquité, les immenses bûchers funéraires n'étaient embrasés que pour les riches patriciens et pour les chefs.

Le nombre des grottes naturelles qui, ayant été affectées à des sépultures par les Néolithiques, ont été de notre temps découvertes est très élevé ; dans les seules régions françaises, on en connaît environ deux cents qui, toutes, sont datées par les objets qui y ont été retrouvés. Parfois, comme celles des Baumes-Chaudes (Lozère) ou de Cravanche près de Belfort (Haut-Rhin), elles renferment plusieurs centaines de squelettes ; parfois, elles n'en contiennent que quelques-uns. Lorsque manquaient les grottes naturelles, des grottes artificielles étaient, s'il était possible, taillées dans la roche friable que pouvaient entamer les outils de corne ou de silex des fossoyeurs. Les plus typiques de ces grottes funéraires artificielles sont celles que M. de Baye a découvertes, en 1872, dans la vallée du Petit Morin, sur le territoire des communes de

Coizard et de Courjeonnet (Marne) ; ces caves profondes dont plus de cent vingt ont été explorées, furent toutes creusées au prix d'un pénible labeur dans la craie du plateau qui domine les marais de Saint-Gond où, sans doute, se trouvait un vaste groupement de villages lacustres.

Des cryptes analogues, mais forées en longs couloirs, ont été découvertes ailleurs : telles sont les quatre grandes galeries souterraines de Fontvielle, près d'Alizon, au nord d'Arles (Bouches-du-Rhône).

Enfin, là où la nature ne permettait de creuser ni falaise ni coteau, la grotte affouillée à coups de pics était remplacée soit par le dolmen de dalles frustes, soit par la « tombe en coupole » dont l'usage se prolongea jusque dans les temps historiques : dolmens et tombes à coupole, recouverts de terre et de déblais, formaient, sous le tumulus qui les couvrait, de véritables cryptes artificielles.

On a de nos jours exploré et identifié dans toutes les régions de l'Europe un très grand nombre de ces tumulus qui, ayant résisté aux siècles avec le mobilier funéraire qui leur avait été confié, témoignent de l'homogénéité de la civilisation européenne à l'Age Néolithique et au début de l'Age du Bronze.

Ils démontrent, d'autre part, que l'influence de cette civilisation s'est manifestée surtout dans les régions de l'Occident et du Centre de l'Europe alors qu'à la période suivante, qui constitue notre antiquité historique, son essor se constate presque exclusivement dans les presqu'îles méditerranéennes.

Ils démontrent enfin que les préoccupations spiritualistes des Européens qui vivaient alors étaient au moins égales à celles de leurs contemporains qui, dans le même temps, vivaient en Chine, en Egypte et dans le nord de l'Inde.

*
* *

Une indication très précise de ce qu'étaient les conceptions métaphysiques des anciens Européens a été livrée par certains de ces tombeaux ; elle est constituée par la seule tentative de figuration humaine des temps néolithiques qui nous soit parvenue : une effigie stylisée de déesse funéraire qui a été retrouvée sur tout le continent, de la Grande-Bretagne à l'Asie Mineure.

Le nombre de ces symboliques effigies de la gardienne des tombeaux est assez considérable aujourd'hui pour qu'il soit possible d'en reconstituer le prototype car si quelques détails manquent à certaines d'entre elles, les

emblèmes essentiels sont figurés sur la plupart de celles qui ont été découvertes en France, en Angleterre, au Portugal, en Italie, et dans le sous-sol préhistorique de Troie. L'unité de croyance qui dès lors régissait la vie morale des Européens s'affirme irréfutablement par cette unité de symboles.

La divinité funéraire est féminine : le plus souvent, les seins sont indiqués ; sa physionomie hiératique est rudement dessinée, l'omission volontaire de la bouche lui prête fréquemment un caractère particulièrement mystique ; elle comporte également un signe spécial dont le sens n'a pas encore été pénétré ; c'est un ensemble de trois ou quatre traits placés, en « portée de musique »,





Figure 26. — Figures incisées sur les parois des grottes de Coizard *(Marne)*.

soit sur la face, comme un tatouage, soit sur le cou comme le dessin d'un collier.

Cette effigie fut pour la première fois identifiée en 1874 dans les grottes funéraires artificielles de Coizard et de Courjeonnet, près des Marais de Saint-Gond, par le baron de Baye ; aux parois de l'une de ces grottes deux images avaient été tracées ; sur l'une le visage de l'idole est cerné par quatre lignes ; sur l'autre figure un collier dont le dessin, profondément incisé, garde encore les traces de la peinture jaune qui le rehaussait.

La tombe à coupole de Collorgues (Gard) qui fut découverte en 1879 a livré deux stèles de pierre, l'une de 1 m. 75, l'autre de 1 m. 35 de hauteur ; sur

chacune desquelles est tracée une effigie féminine ornée d'un attribut assez semblable au bâton de commandement magdalénien (figure 27 *c*).

D'autres stèles semblables, — on est convenu aujourd'hui de donner à ces stèles le nom de *statues-menhirs*, — ont été découvertes dans des gîtes funéraires néolithiques du Midi de la France, telles celle de Saint-Cernin (Aveyron) et celle de Lacaune, non loin du Roc de Montalet (Tarn).




Figure 27. — STATUES-MENHIRS NÉOLITHIQUES.

*a*) de Saint-Cernin (Aveyron).
*b*) de Lacaune (Tarn).
*c*) de Collorgues (Gard).

A Fivizzano, près de la Spezzia (province de Gênes, Italie) non loin du site alésien de *Calice*, sept statues-menhirs ont été mises au jour, trois d'entre elles sont évidemment féminines (figure 28).

Bien que les statues-menhirs de Fivizzano soient identiques de technique à celles qui furent trouvées dans les tombes néolithiques, le gîte de Fivizzano n'est pas cependant néolithique ; il contenait en effet des armes de la première époque de l'Age du Bronze. Cette constatation démontre une fois de plus qu'il n'y eut point de solution de continuité entre l'Age de la Pierre Polie et l'Age du Bronze.

Le nombre de ces effigies funéraires dut être considérable ; celles qui ont été de nos jours identifiées ne sont parvenues intactes jusqu'à nous que grâce à ce qu'elles avaient été placées soit dans des grottes funéraires, soit dans des tombes creusées sous le sol et recouvertes de buttes de terre qui leur offraient la plus efficace protection, mais il est évident que beaucoup d'autres, taillées dans le bois, la pierre tendre ou la craie ont disparu.

Il est une autre matière qui, à l'égal du granit, a le privilège d'échapper à

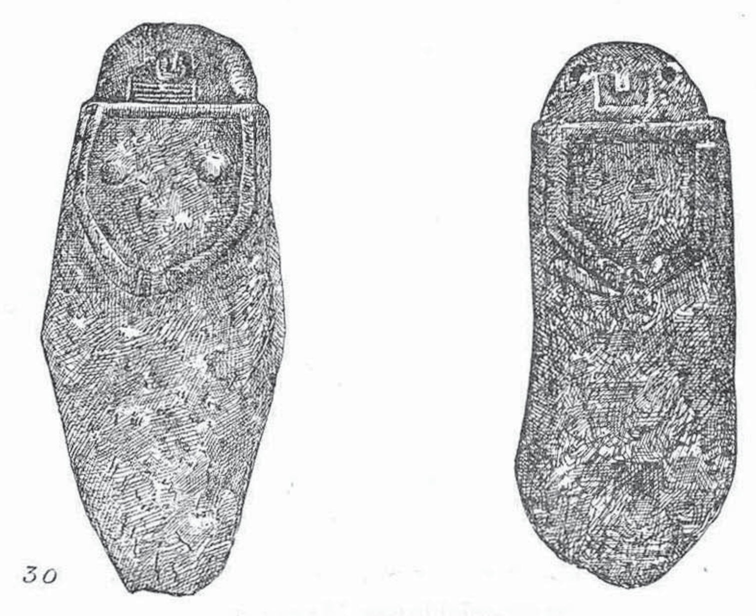



Figure 28. — Statues-menhirs de l'Age du Bronze de Fivizzano *(Italie)*.

l'action du temps et des intempéries, c'est la céramique dont les Néolithiques, on le sait, faisaient usage. Or, la physionomie caractéristique de l'image hiératique sculptée dans la pierre des statues-menhirs fut reproduite aussi sur maintes pièces de terre cuite ; elle est même le seul motif ornemental qui ait été emprunté aux formes vivantes par les artistes d'alors.

Il est certain, d'autre part, que cette figure ne constituait pas, aux yeux de ceux qui la tracèrent, un simple ornement de style, car elle se retrouve non seulement sur des vases, mais aussi sur des petites plaques de terre cuite qui, en assez grand nombre, ont été retrouvées dans toutes les régions de l'Europe et qui n'ont point d'autre destination que celle de servir de support à l'image

sainte, exactement comme de nos jours les médailles pieuses et les scapulaires ; certains spécimens de ces primitives médailles ne sont point moulés dans l'argile ; ils sont ciselés sur des lames minces de schiste ardoisier. En Angleterre, on a trouvé dans une sépulture néolithique mise au jour à Folkton-

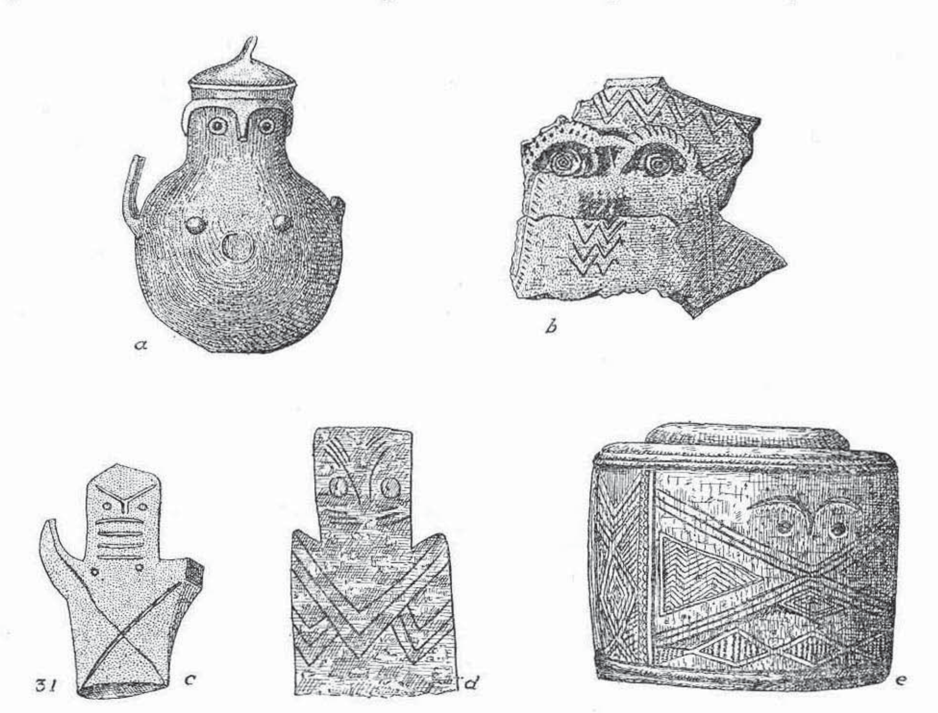



Figure 29. — Effigies symboliques en terre cuite ou en pierre friable de l'époque néolithique.

*a*) vase trouvé à Troie ;
*b*) débris de vase trouvé dans une sépulture de l'Ile de Moën (Danemark) ;
*c*) plaquette en terre cuite trouvée à Troie ;
*d*) plaquette en schiste trouvée à Idantria-Nova (Portugal) ;
*e*) cylindre en pierre calcaire de Folkton-Wood( Comté d'York, Angleterre).

Wood (Comté d'York) deux cylindres de pierre calcaire complètement sculptés où le même emblème apparaît.

Ainsi, nous constatons que, dès l'époque néolithique, le culte voué à l'entité féminine, spécialement invoquée comme protectrice des tombeaux, était général en Europe autant que, plus tard, le fut le culte dévolu à la déesse dont l'image se retrouve, à l'Age du Bronze, dans les hypogées de Cnosse, de Mycènes et de Bologne, autant aussi que le fut celui de la Bonne Déesse qui, sous des

noms différents, personnifia dans toutes les religions européennes, jusqu'à l'avènement du Christianisme, la Nature, la Mère des dieux et des hommes, la Reine des Cieux et de l'Au-Delà élyséen.

La chaîne des traditions est ici reconstituée avec une précision inattendue et, de même que l'origine de toute l'évolution industrielle des Européens se retrouve dans le passé préhistorique de l'Europe, c'est dans l'Europe préhistorique aussi que se retrouve l'origine de ce culte élyséen dont les temples ont été, parmi tous les autres, les plus profondément vénérés des anciens.

Il apparaît donc, si nous considérons l'étroite relation qui lie les alésias au culte élyséen, que l'époque qui vit se créer les alésias et le système géodésique alésien est contemporaine de celle où ce culte naquit et qui vit s'ébaucher la civilisation dont nous sommes les bénéficiaires.

---

*CHAPITRE XI*

# LA SCIENCE ANTIQUE ET LA SCIENCE PRÉHISTORIQUE

Nous ne pouvons apprécier la valeur des connaissances acquises au cours de l'évolution préhistorique que par des œuvres littéraires, telles l'Iliade et l'Odyssée, que leur charme poétique a sauvées des cataclysmes sociaux en les fixant dans la mémoire des hommes.

Si incomplètes et fragmentaires que soient ces relations légendaires, heureusement annexées à l'Histoire écrite, elles nous permettent cependant de constater que, dès les temps inconnus dont elles nous ont transmis le souvenir, les familles et les cités européennes étaient régies par les principes sociologiques qui régissent encore l'Europe moderne ; elles nous montrent que les hommes déjà possédaient l'indispensable outillage dont nous bénéficions ; qu'ils savaient fondre et forger les métaux, cuire l'argile, tisser la laine, le chanvre et le lin, tanner le cuir, élever des remparts maçonnés, atteler les chevaux par eux domptés aux chars munis de roues ; qu'ils cultivaient le sol et tiraient des fruits de la terre, le pain, l'huile et le vin ; que déjà leurs barques sillonnaient la mer ; que déjà, enfin, leur esprit ayant été sollicité par les plus hautes spéculations physiques et métaphysiques, ils avaient imaginé des explications et conçu des méthodes d'examen que les savants de l'antiquité historique reçurent d'eux.

Ce sont ces hommes qui, longtemps avant Romulus et Numa, longtemps avant Thésée et les Argonautes, longtemps avant Homère, fondèrent l'astronomie sur les bases mêmes qu'elle a depuis conservées en Europe. Ce sont eux qui imaginèrent, afin d'en mieux établir la nomenclature, de grouper les étoiles fixes en constellations selon un ordre qui n'a pas changé depuis : le nom

et le dessin de la *Grande* et de la *Petite Ourse*, du *Lion*, du *Taureau*, du *Bélier*, des *Poissons*, du *Cancer*, du *Capricorne*, de la *Vierge*, des *Gémeaux*, etc., furent employés par les plus anciens navigateurs grecs qui les tenaient d'initiateurs sur lesquels l'Histoire est muette.

Ce sont ces initiateurs qui, après avoir déterminé l'Equateur, les tropiques et l'écliptique à l'aide des signes du Zodiaque, divisèrent la voûte céleste en degrés, puis fondèrent la géométrie, c'est-à-dire l'art de mesurer la terre, en reportant ces degrés sur le sol de la planète et en les subdivisant pour établir des unités de distances itinéraires.

* * *

Nous devons d'ailleurs tenir pour certain qu'aucun des savants anonymes qui précédèrent ceux dont l'Histoire nous a conservé les noms ne rédigea jamais un inventaire des connaissances acquises en son temps et que si ces connaissances étaient verbalement transmises, de maîtres à élèves, leur caractère ésotérique, que dans les sociétés primitives conserve toujours l'enseignement scientifique, s'opposait à ce qu'elles le fussent par l'écriture comme le furent les rhapsodies auxquelles nous devons l'Iliade et l'Odyssée.

Cet ésotérisme des thèmes de l'enseignement supérieur persista, on le sait, chez les Grecs et chez les Latins, jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Il persista chez les Celtes jusqu'à la conquête romaine.

La science était généralement propagée par des associations, telle celle des Pythagoriciens, telle aussi celle des Druides, fort semblables à celles que, dans la civilisation chrétienne, constituèrent certaines congrégations ; l'enseignement n'était donné qu'à un nombre restreint de disciples soigneusement préparés à le recevoir par une longue initiation et qui étaient tenus au secret absolu pour tout ce qui concernait la physique et la métaphysique théoriques.

De multiples raisons expliquent cet ésotérisme : dans les cités primitives la vie sociale était étroitement localisée. Aux belliqueux paysans de ces bourgades, les travaux des hommes qui observaient abstraitement les choses du ciel et de la terre ne pouvaient que sembler étranges ; d'autre part, les progrès scientifiques devant demeurer subordonnés à la religion, ne pouvaient être présentés aux foules que sous la forme de fictions encadrées par les dogmes mythologiques qui constituaient l'essentielle armature spirituelle des foules.

*
* *

C'est seulement vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ que l'on vit dans les cités grecques et plus particulièrement à Athènes les philosophes enseigner leurs disciples dans les lieux publics, sous les portiques, dans les jardins, sur les promenades. Encore cet enseignement quasi public était-il limité à la rhétorique et à la philosophie. Puis vinrent les publications manuscrites, d'abord de l'enseignement de Socrate, puis de l'œuvre encyclopédique d'Aristote. A distance, cette brusque révélation nous apparaît comme une merveilleuse aventure. C'est le *Miracle Grec.*

Mais si l'on considère les faits, en s'abritant contre l'enthousiasme littéraire, on constate que rien ne permet de présumer qu'avant cette révélation les connaissances scientifiques fussent en Grèce plus vastes qu'ailleurs et que par exemple, les *patriciens* du Latium fussent inférieurs aux *eupatrides* de l'Attique, que le grand-prêtre de Némi fut inférieur au hiérophante d'Eleusis ou que Numa Pompilius, roi et législateur de la Rome du septième siècle ne fut pas égal en valeur à Lycurgue et à Solon qui, vers la même époque, rédigèrent les lois constitutionnelles de Sparte et d'Athènes. Et l'on ne sait de qui Numa, lorsqu'il réforma le calendrier astronomique des Romains, tenait sa science pas plus que l'on ne sait où les Grecs avaient puisé la leur.

Si donc l'histoire écrite des sciences ne peut être établie qu'en la faisant débuter par l'œuvre qu'écrivit Aristote, il est cependant raisonnable de ne point considérer Aristote et ses contemporains comme des créateurs.

C'est parce qu'il était l'ami de Philippe, roi de Macédoine et le précepteur d'Alexandre le Grand, alors les maîtres de la Grèce, qu'Aristote a pu rompre avec les traditions grecques, dont la séculaire influence l'eût paralysé au temps de Périclès et de Socrate, et publier un inventaire général des connaissances scientifiques qui, jusqu'à lui, avaient été enseignées sous le sceau religieux du secret.

Les anciens ne tenaient point Aristote pour un initiateur. Nous savons d'ailleurs que certaines théories de physique et de biologie, telles celles des atomes et de l'éther interplanétaire, qui ont, après lui, pris place dans la science communément enseignée, avaient été élaborées plusieurs siècles avant sa naissance.

On constate d'autre part que, malgré l'extension en surface qui fut réalisée grâce à l'élan que la propagation de l'enseignement doit à Aristote, l'histoire des sciences n'enregistra plus de progrès au cours de la période suivante, si brillante qu'ait été alors, dans ses signes matériels, la civilisation. Au contraire, surgirent et se multiplièrent rapidement les indices de la régression générale qui devait, jusque vers la fin du Moyen-Age, c'est-à-dire pendant plus de quinze siècles, sévir sur l'Europe.

Et peut-être même l'inventaire d'Aristote n'est-il point complet. Il est vraisemblable que, parmi les connaissances qui avaient été acquises longtemps avant lui, celles qui, parce qu'elles n'étaient pas immédiatement utilisables, n'avaient pas été conservées à l'aide d'expériences renouvelées, celles aussi que trahissait l'enseignement verbal qui seul pouvait les transmettre, avaient subi l'usure que le temps inflige à toutes les créations humaines.

Cette constatation a été faite, pour ce qui concerne la Géographie, par un savant français, Gosselin, qui vivait au début du dix-neuvième siècle et dont l'œuvre doit être ici rappelée car elle est de nos jours complètement oubliée.

Gosselin, né à Lille en 1751, s'était voué avec une enthousiaste persévérance à l'étude de l'histoire et de la géographie anciennes.

Dès 1772, il voyagea dans toute l'Europe Occidentale, effectuant de minutieuses recherches afin de vérifier la situation de lieux indiqués par les cartographes romains. Mais il appartenait à une famille de négociants et la volonté des siens l'obligea à lier extérieurement son sort à la carrière commerciale. Il transigea avec le destin et les qualités qu'il avait acquises au cours de ses études ayant ajouté encore à l'estime attachée à son nom, il fut, en 1771, c'est-à-dire à trente ans, élu député, pour la Flandre et le Cambrésis, au Conseil Royal du Commerce. Dès lors, il résida à Paris où il se consacra aux deux œuvres si différentes qu'il avait choisies.

Cette dualité d'occupations était alors assez fréquente puisque, dans le même temps, un receveur des finances, Lavoisier, créait la chimie moderne tandis qu'un avocat, Dalembert, rénovait la géométrie et la physique et qu'un siècle auparavant, un conseiller au Parlement de Toulouse, Fermat, avait inventé le calcul différentiel.

En 1787, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ayant, pour le sujet d'un prix qu'elle devait décerner en avril 1789, demandé aux candidats de « *comparer ensemble Strabon et Ptolémée, déterminer l'état où ils ont trouvé*

*les connaissances géographiques et le point où ils les ont portées* ». Gosselin concourut.

Il dut, pour traiter le sujet, non seulement analyser minutieusement les œuvres de Strabon et de Ptolémée, mais aussi celles de leurs prédécesseurs et il fut ainsi amené à constater que Strabon et Ptolémée, loin d'avoir fait progresser la géographie, comme on le croyait généralement, et comme le croyaient eux-mêmes les savants académiciens qui avaient organisé le concours, avaient été, au contraire, les derniers représentants d'une lignée de géographes inconnus beaucoup plus savants qu'eux-mêmes.

« *Nous ne pouvons nous empêcher*, conclut-il, *de répéter ici que les bases de*
« *la carte de Ptolémée, reconnues et ramenées aux mêmes principes que celles des*
« *cartes d'Eratosthène et de Strabon par un moyen simple et uniforme... nous*
« *paraissent composer une suite de preuves incontestables que les unes et les*
« *autres sont liées à des données communes : que ces données ne peuvent être*
« *l'œuvre des Grecs puisqu'ils les ont méconnues et altérées et qu'il faut en conclure*
« *qu'elles présentent les débris d'une science parvenue à sa perfection dans des*
« *siècles antérieurs aux monuments historiques qui nous restent.* »

L'œuvre de Gosselin fut couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et publiée par cession du privilège spécial de cette société savante qui, cependant, sous l'influence des préjugés alors prédominants, exigea une correction. Gosselin tourna courtoisement la difficulté : il maintint son texte, mais inséra à la fin du volume cet *erratum* : « Page 124, au lieu de...
« Une science parvenue à sa perfection dans des siècles antérieurs aux monu-
« ments historiques qui nous restent... Lisez : Une science parvenue à sa
« perfection dans des siècles très éloignés. — *(Cette correction a été exigée)*. »

Gosselin, dont l'œuvre avait été fort appréciée par les lettrés, fut élu membre de l'Académie des Inscriptions dès 1791.

En 1799, il fut nommé conservateur du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque Nationale ; en 1801, il fut chargé de traduire la *Géographie* de Strabon qui jusqu'alors n'était, en France, connue que dans le texte grec.

Enfin, de 1799 à 1813, il publia successivement les trois autres volumes de sa *Géographie des Anciens*. Au terme de cette œuvre considérable, les conclusions qu'il avait déjà esquissées en 1789 étaient définitivement exposées.

C'est ainsi qu'il écrit : « ... *Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre davantage*
« *sur ces aperçus généraux ; nous n'avons voulu qu'indiquer des faits qui portent*

« *invinciblement à reconnaître dans la plupart des mesures géodésiques transmises* « *par les Anciens les vestiges d'une science astronomique très perfectionnée.* « *L'époque des grands travaux qui ont fixé ces mesures nous est inconnue; il* « *paraît même qu'au temps d'Alexandre, le souvenir n'en existait plus que dans* « *une tradition extrêmement vague...* » (*Géographie des Anciens*, tome IV, 338.)

Gosselin tente cependant d'identifier la source à laquelle les géographes antiques avaient puisé ces connaissances et il désigne... les Scythes comme les auteurs probables des mensurations géographiques utilisées par les Grecs et dont l'origine est inconnue.

Gosselin n'indique pas comment les Scythes, cavaliers nomades qui n'apparurent aux confins du monde grec qu'en pillards au cours d'incursions guerrières et ne pénétrèrent jamais dans l'Europe Occidentale, auraient pu se livrer en Espagne, en Italie ou en Grèce à des travaux géodésiques. Il présente d'ailleurs sa suggestion comme une hypothèse invérifiable. On ne peut expliquer qu'il l'ait formulée que par la tyrannie du préjugé alors incontesté suivant lequel une origine orientale doit toujours être attribuée à la civilisation européenne.

*
* *

Après Homère et Hésiode qui vivaient huit à dix siècles avant Jésus-Christ et dont les œuvres contiennent tant de précieuses indications, les principaux auteurs grecs qui peuvent être consultés utilement sur la géographie de l'Europe peuvent se classer ainsi, dans l'ordre chronologique :

*Anaximandre*, de Millet (Asie Mineure), 610-547 avant Jésus-Christ ;

*Hécatée*, de Millet, vers l'an 500 ;

*Pythéas*, de Marseille, vers l'an 400 ;

*Eratosthène*, gréco-égyptien, 272-199 ;

*Polybe*, gréco-romain, 205-124 ;

*Hipparque*, de Bithynie (Asie-Mineure), 180-125 ;

*Posidonius*, gréco-syrien, 133-49 ;

*Strabon*, de Cappadoce (Asie Mineure), né en 50 avant Jésus-Christ, mort vers l'an 30 après Jésus-Christ ;

*Ptolémée*, gréco-égyptien, vivait au deuxième siècle après Jésus-Christ.

Ptolémée qui nous a laissé un répertoire géographique amplement documenté des régions du monde connues des Romains, Strabon, qui a écrit sur ces

mêmes régions une admirable étude topographique et ethnographique, sont par nous plus connus que leurs prédécesseurs, mais cette renommée tient surtout à ce que leurs œuvres nous ont été entièrement conservées, les exemplaires en ayant été multipliés par les libraires de Rome et d'Alexandrie, alors que les œuvres des auteurs plus anciens, beaucoup plus rarement recopiées, ne nous sont parvenues qu'à l'état de fragments et que, parfois même, nous ne les connaissons que par les citations de Strabon et de Ptolémée.

Strabon, en effet, ouvre sa *Géographie* par une étude copieuse des travaux dus aux savants qui, avant lui, avaient tenté de décrire le monde méditerranéen. Ayant lui-même parcouru les immenses territoires qui des monts du Caucase, au pied duquel il était né, s'étendent jusqu'à l'Atlantique et formaient alors l'Empire Romain, il ne décrit le plus souvent que les pays qu'il a vus et il juge en praticien expert les œuvres de ceux qui l'ont précédé.

De ce droit, il use pour distribuer la louange et le blâme ; mais il lui arrive fréquemment, à lui aussi, d'errer ; il a, comme tant d'autres savants, tendance à tenir pour inadmissibles et controuvés les faits qui ne s'encadrent point dans ses conceptions propres.

A Posidonius, son prédécesseur immédiat, qu'il présente cependant comme le plus érudit de ses contemporains, Strabon reproche d'avoir cru possible que des navigateurs, partis de Gadira (Cadix) en Espagne, aient contourné l'Afrique par mer pour aborder en Ethiopie, dans la Mer Rouge. « *Blâmons ici Posidonius sans réserve* », conclut-il. Il est évident cependant que le périple avait été accompli puisque Posidonius a décrit les diverses zones de l'Afrique avec une exactitude qu'altèrent à peine quelques détails imaginés. Strabon a d'ailleurs, peut-être sans y prendre garde, cité cette description dans sa *Géographie* (livre II, chapitre 2), à propos de la climatologie générale de la Planète « d'après Posidonius, dit-il, les zones situées sous les tropiques sont exposées chaque année pendant une saison aux rayons verticaux du soleil et leur caractère est d'être aussi sèches et sablonneuses que possible. « Comme, dit-il, il n'y a point « de montagnes dans ces contrées, les nuages n'ont rien qui les arrête dans « leur course et les fasse se résoudre en pluies... On y rencontre des races aux « poils frisés... aux lèvres proéminentes et au nez épaté... Plus au Sud, le « climat devient plus tempéré et le sol plus fertile et mieux arrosé. »

A Hipparque, qui écrivait cent ans avant lui, Strabon adresse des reproches plus vifs encore et bien qu'il dise que « Hipparque soit de ceux avec lesquels

il est glorieux de disputer », il ne l'accuse pas moins de « mauvaise foi dans la critique » et de jalousie contre Eratosthène, qu'il aurait contredit souvent à tort.

Hipparque, en effet, ayant longuement analysé l'œuvre d'Eratosthène, son prédécesseur, avait fréquemment pris parti contre lui en se basant non seulement sur des calculs géométriques, mais aussi sur d'anciennes cartes.

Strabon, s'érigeant en juge entre les deux savants, n'admet point les arguments d'Hipparque. Il écrit « Eratosthène, se conformant aux habitudes « géographiques, ne se pique point d'une rigueur, d'une exactitude parfaites « dans le choix des méridiens et des parallèles qu'il emploie, tandis que lui, « Hipparque, le juge avec toute la sévérité du géomètre. » (*Géographie*, livre II, chapitre 1). Mais Strabon reproche surtout à Hipparque d'avoir opposé d'anciennes cartes aux cartes d'Eratosthène, il revient fréquemment sur ce sujet et au chapitre suivant il écrit notamment : « Tout ce que fait Hipparque, c'est de nous renvoyer, lorsqu'il y pense, aux anciennes cartes géographiques... Hipparque a tort de vouloir qu'on laisse les choses dans l'état où les anciens nous les ont présentées... Qui voudra jamais croire que les anciens méritent plus de foi que les modernes. »

Ni Eratosthène, ni Strabon, ni Hipparque n'ont donné de renseignements sur ces *anciennes cartes* qui mettaient ainsi en défaut les plus savants géographes de leur temps.

Nous remarquons d'autre part que si Hipparque prit parti pour les cartes anciennes c'est peut-être parce qu'il avait pu, étant un fort savant astronome, en vérifier l'exactitude par des mensurations géodésiques, ce dont étaient incapables ses adversaires. Ceux-ci, cédant à une impulsion que fréquemment ont subie les savants de toutes les époques, frappaient de suspicion les faits qu'ils ignoraient.

L'injustice des injurieuses critiques qu'avec une orgueilleuse véhémence, formulèrent Polybe et Strabon contre l'œuvre de Pythéas constitue l'exemple le plus caractéristique de cette maladie du jugement. Il apparaît aujourd'hui que ces critiques et les vilaines accusations dont elles sont étayées ne furent émises par Polybe et Strabon que parce que, alors que ces géographes pouvaient longuement parler de tout ce qui concernait les pays situés dans le voisinage de la Méditerranée et de la Mer Noire, bien connues d'eux, ils devaient, lorsqu'ils avaient à décrire les régions arctiques, si différentes, se reporter à la

relation du voyage que, cinq siècles avant eux, Pythéas y avait accompli et que cette relation les surprenait.

Pythéas était né à Marseille au début du quatrième siècle avant J.-C. ; sortant de la Méditerranée que les navigateurs grecs d'alors ne quittaient guère, il s'aventura dans l'Atlantique. Il visita les côtes de l'Espagne, puis celles de la Gaule et parvint à la péninsule armoricaine, qu'il appela *Calbium ;* traversant la Manche, il aborda en Grande-Bretagne dans le *Cantium* (aujourd'hui le Kent) et poursuivit son voyage jusqu'à l'extrême Nord de l'Ecosse où il séjourna. Les marins écossais lui apprirent qu'à six jours de là, dans le Nord, se trouvait l'île de *Thulé* (l'Islande) où il n'alla point. « Les Barbares, écrit-il dans son ouvrage *De l'Océan*, nous montrèrent les points de l'horizon où le soleil se lève et se couche ; dans ces lieux, les nuits d'été sont fort courtes ; elles sont réduites à deux ou trois heures, de sorte que peu de temps après le coucher du soleil on voit cet astre se lever de nouveau... »

Plus loin, il décrit la banquise de glaces qui borne l'Océan aux confins du monde habitable : « Ce n'est ni la terre, ni la mer, ni l'air, mais une sorte de concrétion où ces éléments sont comme tenus en suspens et réunis à l'aide d'un lien commun sans qu'il soit possible à l'homme d'y voyager à pied ni d'y naviguer ». En raison, sans doute, de ce que la banquise, on le sait aujourd'hui, obéit aux pulsations du flux et du reflux, il lui donne le nom de *poumon marin*.

Au cours de son voyage de retour, Pythéas, suivant les côtes de la Germanie du Nord, atteignit la presqu'île des Cimbres (Danemark), reconnut l'une des grandes îles danoises, qui alors se nommait *Baltia*, et remonta la mer Baltique jusqu'à l'embouchure de la Duna, qu'il nomme le *Tanaïs Septentrional*, peut-être parce qu'elle lui semblait constituer une dérivation vers le nord du fleuve *Tanaïs* (Don) qui se jette dans la Mer Noire et qui était fort connu des Grecs, mais plus probablement parce que les indigènes la nommaient réellement Tanaïs, les vocables *Tana, Dana, Duna*, comme l'a remarqué Leibnitz, ayant constitué dans ces régions la racine commune à de nombreux noms de fleuve (*Danubius*, Danube ; *Tanaïs*, Don ; *Danaper*, Dnieper, *Danaster*, Dniester).

Eratosthène avait, en la résumant, enregistré dans sa *Géographie* la relation du voyage de Pythéas, dont Polybe crut pouvoir contester l'exactitude.

Polybe, précepteur et ami de Scipion Emilien, accompagna celui-ci en Espagne dans la partie méridionale de la Gaule, puis à Carthage ; il voyagea aussi en Italie et en Grèce ; après quoi il écrivit une *Histoire Universelle* qui contient une *Chronographie de l'Europe* dans laquelle il a résumé tout ce qu'il connaissait de la géographie du monde européen. Mais dans cette œuvre, abusant du prestige que lui valait sa situation officielle, il n'admet comme exacts que les faits qui concordent avec ses propres hypothèses ; il qualifie d'erreurs et de préjugés populaires tout ce que les auteurs anciens avaient écrit sur les régions du nord de l'Europe ; il s'en prend surtout à Pythéas dont il révoque en doute le voyage. Strabon cite dans sa *Géographie* (livre II, chapitre IV) cette phrase, écrite par Polybe : « Je ne croirais même pas Hermès (Mercure) si ce Dieu me racontait de sa bouche avoir fait tout ce qu'a fait Pythéas. » Et Polybe tient pour absolument inconnus, malgré les relations de Pythéas, tous les pays situés au nord d'une ligne idéale tirée depuis les Pyrénées, qu'il place à l'ouest de la Gaule, jusqu'aux rives septentrionales de la Mer Noire.

Strabon, imitant Polybe, dit de Pythéas qu'il est « un charlatan de profession » et « le plus menteur des hommes ». Considérant comme de pures inventions tous les renseignements donnés par Pythéas sur les pays du Nord, il place l'Irlande au nord de la Grande Bretagne, tient Thulé (l'Islande) pour inexistante et supprime complètement à l'ouest des régions celtiques la péninsule armoricaine (promontoire de *Calbium)*.

Polybe et Strabon eussent d'ailleurs dû se rappeler que Pythéas n'avait pas, le premier, décrit les phénomènes propres aux régions arctiques et que, cinq siècles avant lui, Homère avait déjà signalé les longues journées des pays situés à l'extrême nord de l'Océan, pays où « le pâtre qui saurait vaincre le sommeil gagnerait double salaire en menant paître sans interruption d'abord les bœufs, puis les brebis, tant les chemins du jour y sont proches des chemins de la nuit. » (*Odyssée*, livre X.)

*
* *

De qui Homère tenait-il de telles connaissances ?... Mais de qui Homère et ses contemporains tenaient-ils leurs connaissances astronomiques ? Qui, avant eux, c'est-à-dire avant l'Histoire, avait donné aux astres du Zodiaque

et à la plupart des autres les noms par lesquels nous les désignons encore aujourd'hui ? Quels hommes, quels instituts enregistrèrent sur la marche de ces astres des observations si précises que leur confrontation permit plus tard à Hipparque de signaler le phénomène de la précession des équinoxes qui modifie de *moins d'une minute par an* la durée du temps sidéral ? A quelle époque avant l'Histoire la voûte céleste fut-elle mesurée en degrés ? A quelle époque la mesure d'un degré fut-elle repérée sur le sol terrestre, puis subdivisée avec une parfaite exactitude en stades ?...

De cette constatation, il résulte que la régression provoquée par les migrations guerrières vers la fin de l'Age du Bronze n'avait point entraîné la disparition de toutes les connaissances précédemment acquises et que les débris épars de ces connaissances formèrent les assises de la civilisation européenne lorsqu'elle reprit son essor.

---

*CHAPITRE XII*

# LA GENÈSE DE LA CIVILISATION ALÉSIENNE

## TELLE QU'ELLE PEUT ÊTRE ACTUELLEMENT RECONSTITUÉE D'APRÈS LA PRÉHISTOIRE ET D'APRÈS L'HISTOIRE

Il convient, tout d'abord, afin de rendre plus aisée la recherche des circonstances sociologiques qui suscitèrent la fondation des alésias, afin aussi de permettre l'établissement d'une relative chronologie de la civilisation alésienne, de résumer et de classer les résultats acquis au cours des précédentes investigations.

*
* *

Dans la géographie historique de l'Europe, le mot *Alésia* se montre soit sous cette forme originelle, soit sous des formes dérivées, comme étant le plus ancien des vocables par lesquels furent désignés les lieux habités. Il apparaît dans toutes les régions de l'Europe dans le moment où pour chacune de ces régions s'ouvre l'Histoire.

Les alésias étaient toutes érigées dans des sites presque complètement isolés par des cours d'eau ; toutes étaient disposées, ainsi que des jalons de direction, sur des alignements géodésiques. Toutes enfin étaient situées dans le voisinage immédiat de sources minérales.

D'autre part, nous savons, par les découvertes archéologiques et aussi par l'Histoire, que les alésias étaient fréquemment, elles l'étaient probablement toujours, des nécropoles : *Eleusis*, *Allichamps*, *Alyscamps*, *Alaise*, sont à cet égard les plus caractéristiques. Et la philologie, là encore, a enregistré

ce trait distinctif : en grec, les mots *Elusion Pedio*, en latin *Elysii-Campi*, en gallo-romain *Alisii Campi*, désignaient les lieux consacrés aux morts ou plutôt les lieux d'assemblée des morts ; nous croyons devoir rappeler de nouveau que les mots *Alisia*, *Alixie*, *Alisani*, se retrouvent dans trois des rares épitaphes rédigées en langue celtique qui nous sont parvenues et, enfin, que la tradition prêtait aux Champs-Elysées, séjour fabuleux des ombres, une topographie exactement semblable à celle des alésias terrestres : comme les « alésias » les Champs-Elysées étaient constitués par une plaine ou par un tertre que des cours d'eau, l'*Achéron*, *l'Eridan*, isolaient.

*
* *

A ces constatations historiques, toponymiques et philologiques qui, toutes, sont d'accord pour confirmer l'antique origine des alésias, à la fois lieux d'assemblée, temples du culte élyséen et repères géodésiques, il faut ajouter encore les constatations matérielles réalisées par la Préhistoire : les alésias les plus démontratives ont été trouvées fréquemment là où les recherches ont révélé l'existence de stations préhistoriques.

Il semble, dès l'abord, que, pour déterminer l'époque de la fondation des alésias, on pourrait s'en référer à l'âge des assises de celles d'entre elles dont le sous-sol présente les plus anciennes traces d'occupation humaine. Mais plusieurs, et notamment celle de Alès-les-Eyzies, ont démontré par les reliques qu'elles ont livrées, qu'elles furent occupées dès les époques les plus reculées de l'Age de la Pierre Taillée ; il faudrait donc conclure que les alésias datent de la première humanité, et une telle conclusion serait évidemment absurde.

D'ailleurs, le fait que les noms alésiens ont été, après de multiples générations, conservés aux mêmes sites ne peut être expliqué que par le séjour ininterrompu des hommes dans ces sites. Or, dans les stations paléolithiques, le sol lui-même a fourni la preuve que son occupation par les hommes n'avait pas été permanente : entre les couches où furent trouvés les objets appartenant aux diverses périodes de l'Age de la Pierre Taillée, des couches intercalaires d'humus, vides de toute relique humaine, attestent que ces lieux restèrent inhabités pendant une très longue suite de siècles.

Une autre constatation s'impose : nous savons que les alésias constituaient des lieux d'assemblée choisis à proximité de sources salifères ; nous savons,

d'autre part, que le sel ne constitue un condiment nécessaire que pour les populations dont l'alimentation est essentiellement végétarienne. Or, les Européens ne devinrent agriculteurs, c'est-à-dire végétariens, qu'à l'Age néolithique. La terre glacée était d'ailleurs à peu près incultivable à l'époque magdalénienne par laquelle s'acheva l'Age de la Pierre Taillée.

L'accroissement de la population humaine, la fixation à demeure par l'agriculture de cette population furent donc à toutes les époques, comme elles le sont de nos jours, subordonnées à l'approvisionnement en sel. Dans les régions où cet approvisionnement est impossible, les fauves et les hommes sont peu nombreux et demeurent nomades, étant assujettis aux pistes des animaux herbivores qui doivent accomplir de longs voyages pour trouver le sel qui leur est indispensable. Tel est aujourd'hui encore le sort de maints peuples indigènes de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. Aucune civilisation ne put être jamais fondée par des hommes ainsi voués soit à la misère physiologique, soit au nomadisme.

L'Europe Occidentale est, à cet égard, particulièrement privilégiée ; ceux de ses territoires qui sont éloignés de la mer abondent en sources salifères. Lorsque les Néolithiques, les produits de la chasse ne suffisant plus aux besoins de leurs populations accrues, durent se livrer à l'agriculture, ils furent donc, en Europe, favorisés par l'existence de ces sources aux abords desquelles ils séjournaient périodiquement, soit pour y satisfaire les besoins de leur organisme appauvri, soit pour y renouveler leurs provisions.

Les tribus qui possédaient les territoires sur lesquels se trouvaient des sources furent évidemment obligées de tolérer que leurs voisins en fissent usage car ces voisins se fussent ligués contre elles pour une lutte sans merci si elles avaient prétendu s'y opposer ; la fréquentation du gîte salifère fut donc tôt réglementée par des conventions qui limitaient la durée des périodes pendant lesquelles l'accès des territoires privilégiés était garanti. Toutes hostilités étaient, le cas échéant, suspendues entre ceux des peuples qui avaient droit à cet accés. Cette trêve était légalement imposée au cours même de l'antiquité historique pendant les fêtes d'Eleusis, et en grec elle se nommait *Alisia*.

De telles assemblées, par le fait même qu'elles étaient périodiques, acquirent sans aucun doute, dans maintes alésias et non seulement à Eleusis, le caractère de cérémonies rituellement réglées. Enfin, les lieux privilégiés où la paix

était ainsi assurée, constituaient des sites particulièrement propices au repos des morts.

L'emplacement réservé, non seulement au campement des visiteurs, mais aussi à l'habitation des sédentaires, à la célébration des cérémonies cultuelles et à la nécropole, devait être évidemment situé aux abords de la source, mais il devait aussi, en raison des habitudes acquises, présenter des moyens naturels de défense analogues à ceux qui partout alors étaient utilisés ou même, comme dans les terramares, artificiellement reconstitués. Toutes les alésias furent donc fondées dans des lieux qu'une ceinture de cours d'eau isolait presque complètement.

*
* *

Les préhistoriens avaient déjà, au siècle dernier, signalé la remarquable abondance des reliques de l'Age de la Pierre Polie dans la vallée de la Saône. Aucune région de l'Europe Occidentale n'a livré un aussi grand nombre de stations néolithiques ; on en a identifié plusieurs centaines. Or, les stations de l'époque magdalénienne qui précéda immédiatement l'Age Néolithique y sont au contraire fort rares et l'Age du Bronze, qui suivit, n'y a point laissé de plus notables ni de plus nombreux indices qu'ailleurs.

Plusieurs circonstances expliquent cette préférence : si les massifs forestiers du Morvan, du plateau de Langres, des Vosges et du Jura se prêtaient parfaitement à la vie d'hommes qui étaient à la fois pasteurs, agriculteurs, chasseurs et pêcheurs, le large val de la Saône offre à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux l'un des meilleurs sols qui soient. Là se trouve le nœud orographique le plus important de l'Europe Occidentale : la Meuse qui mène à la Mer du Nord, la Seine qui mène à la Manche, la Loire qui mène à l'Océan, la Saône qui, par le Rhône, mène à la Méditerranée, y ont leur source. Celles du Danube et du Rhin sont toutes proches. Enfin cette région, ainsi favorisée, est aussi celle qui, dans les monts du Jura, possède le plus grand nombre de sources salées.

Les plus riches sont certainement celles de Salins, près d'Alaise, qui, au cours des temps historiques, ont longtemps approvisionné en sel les deux Bourgognes, le sud de l'Alsace et le Jura bernois.

Or Salins est à peu près au centre de cette vaste région dont la vallée de la Saône forme la ligne médiane ; la ville et les salines occupent un étroit vallon

creusé dans un massif qui forme là le dernier contrefort du Jura. Le Mont-Poupet, dont l'altitude atteint 850 mètres, domine le site ; il l'indique de fort loin, car sur les trois-quarts de son horizon il n'est lui-même dominé par aucune autre hauteur. Si, de son sommet, l'œil découvre un paysage immense, le Poupet est donc également visible de fort loin ; du plateau de Langres, des Vosges méridionales, du Ballon d'Alsace, du Jura Bernois, de la Faucille, du Charolais, de la Côte-d'Or, à cent kilomètres à la ronde, la silhouette de sa sombre croupe se distingue au-dessus des collines.

Lorsque Salins fut devenu, en raison de ses sources, le centre consacré d'une vaste région, son site ne constituait donc pas pour les populations de cette région une simple figure du sol ; ce site vers lequel convergeaient tant d'impérieux besoins biologiques était pour elles sans cesse indiqué par le Mont Poupet. De chaque acropole, l'itinéraire rectiligne du trajet que les habitants devaient périodiquement parcourir pour s'y rendre pouvait être repéré sur le sol, de colline en colline.

Inversement, chacun des hommes qui venaient aux sources salées pouvait, du sommet du Poupet, retrouver le site de sa menue patrie dans l'un quelconque des divers secteurs du vaste panorama circulaire qui se déroulait sous ses yeux. De là aussi, parmi le moutonnement des côtes et des vallées, se découvrait la position de quelques alésias, telle Alièze au sud ou Aluze à l'ouest.

Ainsi se serait constituée, par l'automatique intervention d'un très élémentaire déterminisme, un ensemble de lignes de direction qui, en rayonnant autour de Salins, formaient une primitive rose-des-vents.

L'objet immédiat de ce premier réseau d'itinéraires aurait donc été de relier à Salins les nombreuses agglomérations qui déjà existaient dans la vaste région déterminée par l'horizon du Mont Poupet ; une impulsive logique voulait que les hommes cherchassent à prolonger hors de cet horizon les lignes d'orientation qu'ils avaient d'abord établies.

La religion ou du moins certains rites religieux intervinrent sans aucun doute à ce moment ; l'établissement des lignes géodésiques devenait œuvre savante et, dans les sociétés primitives, il n'est point d'autres savants que les prêtres.

Dans ce monde européen dont l'homogène évolution est attestée à la fois par l'unité de langage et par les formes identiques qu'avait adoptées le culte funéraire, la générale nécessité du sel avait assuré un prestige supérieur à tous

les sites où se trouvaient des sources salées. Ces sites devaient donc être préférés à tous autres comme repères des lignes à créer, et lorsque l'on constate que, si nombreux que soient les gîtes salifères situés hors de ces lignes, aucun d'eux ne s'est jamais nommé « alésia », on est obligé de conclure que la fondation des alésias fut postérieure à celle des lignes.

Celles-ci furent progressivement prolongées fort loin hors de l'horizon d'Alaise ; en Espagne, en Italie et jusqu'en Grèce. Elles ne pénétrèrent cependant pas à l'est de l'Europe dans les steppes alors peuplées par les hordes restées nomades des Scythes que leur mode d'existence laissait hors de la civilisation propre aux Européens sédentaires.

*
* *

L'utilité pratique d'une telle extension ne semble pas pouvoir être démontrée ; cette extension ne fut probablement poursuivie que sous l'influence de sentiments purement religieux. Cependant, l'on constate, si lointaines et si enténébrées que soient les traditions antiques, que le cheminement du culte élyséen à travers l'Europe fut solidaire de la propagation de l'agriculture et que cette propagation se fit de l'Occident vers l'Orient et non point, comme le voulaient, naguère encore, les hypothèses communément acceptées, de l'Orient asiatique vers l'Occident européen.

C'est ainsi que, si une fable mythologique indique que Démèter venait de Sicile lorsqu'elle apprit aux habitants d'Eleusis à cultiver les céréales, cette fable est confirmée par les récits, où la légende confine à l'Histoire, qui nous ont transmis le souvenir des plus anciennes relations de la Grèce et de l'Italie.

Pausanias, au livre VIII de son *Voyage en Grèce*, raconte que Œnotrus, fuyant la Grèce avec d'autres Pélasges, fonda en Italie un royaume auquel il donna le nom de *Œnotrie* et que ce fut longtemps après cette migration que son neveu, Arcas, qui régnait sur l'Arcadie, apprit aux Pélasges à cultiver le blé. D'où il résulte bien que les Pélasges qui avaient émigré en Italie ne savaient point cultiver les céréales.

Le récit de Pausanias est d'ailleurs complété par Aristote qui, dans sa *Politique* (livre VIII), a écrit que les Œnotriens passés en Calabre furent subjugués par Italos, roi de la tribu des Sicules, et, par lui, initiés à la culture

du blé qu'ils avaient jusqu'alors ignorée, bien qu'ils fussent réputés pour d'excellents vignerons.

Ces *Sicules* étaient eux-mêmes des immigrants. Philiste de Syracuse les croit de race ligure. Ils venaient, d'après certaines traditions gréco-latines, du nord de l'Italie qu'ils occupaient avant l'arrivée des Etrusques. Denys d'Halicarnasse notamment a pu écrire : « ... Le sol occupé aujourd'hui par la ville de Rome a eu, autant que nous le sachions, pour premiers habitants les Sicules, des Barbares... Avant eux, le pays était-il habité par d'autres, nous n'en savons rien. »

D'autres tribus ibéro-ligures nommées Sicanes occupaient la Sicile dont les Sicules leur disputaient la possession.

En latin, les mots *Sicula* et *Secula* signifient « faucille » et *Secare* signifie « moissonner ». Dans les dialectes gallo-romains, le mot *falso*, faulx, fut uni au mot *sicula* et forma le mot *falsicula* d'où dérive en français « faucille » ; mais en allemand on dit encore *sichel* et en anglais *sickle.*

Les noms de peuples *Sicules* et *Sicanes*, se traduisent donc exactement par « faucilleurs », c'est-à-dire par moissonneurs.

La pratique de moissonner les céréales, c'est-à-dire d'en trancher *(secare)* les tiges au niveau du sol, constitua sans aucun doute un progrès considérable en agriculture. Il est évident que la récolte des grains, seuls utiles à la nourriture de l'homme, se fit d'abord par la seule cueillette des épis, opérations fort aisée mais à laquelle on dut tôt renoncer dans les régions montagneuses où les hommes ne pouvant cultiver que d'étroites vallées devaient, au moment même de la récolte, débarrasser chaque champ de la paille, d'ailleurs nécessaire en hiver à la nourriture et à la litière du bétail.

Le progrès que constitue l'usage de la faucille fut d'ailleurs assez remarqué pour que les peuples qui le pratiquaient fussent désignés par le surnom que des émigrants firent connaître jusque dans l'Italie du Sud et imposèrent finalement à la Sicile *(Sicania* ou *Sicula)*.

Or, il faut remarquer que si les mots *secula* et *sicula* « faucille » se retrouvent dans les noms que portaient, en Italie, les Sicanes et les Sicules, appelés *Sikeles* par les Grecs, ils se retrouvent aussi dans le nom des *Séquanes* dont le pays, la *Séquanie,* s'étendait précisément sur la région de France, au centre de laquelle Alaise et Salins sont situés. Et notons que ces noms n'étaient pas d'origine latine puisqu'ils étaient donnés à des peuples de l'Italie du Sud longtemps avant

la fondation de Rome. Le fait qu'en latin les mots *sicula* et *secula* signifient « faucille », joint à la constatation que les mots *sichel* et *sickle*, qui dérivent du gothique, avaient le même sens indique d'ailleurs que ces vocables proviennent, comme tant d'autres, de la langue mère indo-européenne.

Enfin, les indices matériels que constituent les reliques préhistoriques confirment les conclusions fondées à la fois sur les étymologies et sur les traditions légendaires car ils tendent à démontrer que la fabrication de la faucille de bronze semble avoir constitué en Séquanie une industrie locale très importante.

Déchelette, dans son *Manuel d'Archéologie Préhistorique*, notait déjà en 1910 que sur 438 faucilles de bronze trouvées en France, 320 avaient été découvertes dans le Jura où une seule station, celle de Briod, véritable entrepôt, en a livré 256 spécimens ; 208 faucilles ont été trouvées dans les palafittes des lacs suisses, c'est-à-dire dans une région qui fut en grande partie séquane jusqu'après la conquête romaine.

D'autres enfin ont été livrées par les terramares de la vallée du Pô. Or ce serait, on le sait, de l'Italie du Nord que venaient les Sicules, considérés par Denys d'Halicarnasse, Philiste de Syracuse et d'autres auteurs comme étant de race ligure, lorsque l'invasion des Etrusques les repoussa d'abord dans le Latium, puis en Calabre où leur chef Italos apprit aux Pélasges à cultiver le blé. En Calabre même, non loin de Tarente, on a retrouvé dans une terramare, toute semblable à celles de la vallée du Pô, une faucille de bronze.

Il est nécessaire enfin de remarquer que la culture du blé était, en Occident, connue dès l'âge néolithique puisqu'on a retrouvé des grains et des gâteaux de froment dans la tourbe des villages lacustres où se sont miraculeusement conservées tant de reliques et que les Néolithiques déjà faisaient usage de faucilles de silex dentelé.

Aucun fait, d'une valeur comparable à celle que présentent ces constatations matérielles et les traditions qui préfacent l'histoire écrite, ne peut appuyer les conclusions hâtives émises de notre temps en faveur de l'origine orientale de la civilisation européenne et, notamment, de l'agriculture dont cette civilisation procède directement.

*
* *

L'application des principes sur lesquels était basé le premier système géodésique alésien devait se heurter à des obstacles nés de l'extension même de ce système ; à mesure que s'étendait l'aire couverte par la première rose des vents, les régions laissées en dehors des itinéraires repérés devenaient de plus en plus vastes.

Le second système, fondé sur le réseau astronomique des degrés de longitude s'imposait donc comme un progrès immédiat.

Les 360 degrés entre lesquels la voûte céleste avait été divisée parce que la révolution annuelle de la planète s'accomplit approximativement en 360 jours, furent dès lors reportés sur la terre selon une méthode qui, ayant traversé les âges et résisté à toutes les vicissitudes de la civilisation, est encore employée par les géographes de notre temps comme elle l'était au début même de l'histoire écrite.

La nouvelle conception qui remédiait aux inconvénients graves de l'ancienne se superposait d'ailleurs à celle-ci sans la supprimer et l'alésia centrale gardait encore une certaine prééminence par la création de la nouvelle rose des vents qui, formée par la méridienne, l'équinoxiale et les deux lignes azimuthales, constituait le point de départ des longitudes.

En outre, la situation de l'alésia de Salins sur le 47e degré de latitude lui conférait, dans l'astronomie générale, un caractère exceptionnel, son zénith s'inscrivant dans le ciel à une distance du zodiaque égale à celle qui sépare le zodiaque de l'Equateur, soit 23° 30'. La zone déterminée dans le ciel par le tropique du Cancer et l'Equateur est ainsi doublée par une nouvelle zone déterminée par le 47° de latitude et le tropique. Or le zodiaque avait dans l'astronomie primitive une importance quasi religieuse, qu'il garda jusqu'à nos jours pour les astrologues.

On doit signaler ici que la plus ancienne figure du zodiaque connue et qui est tracée sur un disque de pierre trouvé en Egypte reproduit ses constellations telles qu'elles apparaissent sous le 47° de latitude et non pas sous le 30°, c'est-à-dire en Egypte. Les Egyptiens étaient ainsi en possession d'une image astronomique qui avait été établie dans une région située à environ 1.800 kilomètres au nord de l'Egypte. Aucune documentation ne permettant d'en

déterminer l'origine, cette origine a été à tout hasard attribuée à l'Asie centrale... où jamais cependant le zodiaque ne fut connu.

*
* *

Le site de *Myon* étant, dans l'alésia de Salins, plus proche que le Mont Poupet du 47e degré de latitude, devint le centre originel du nouveau système géodésique. C'est du zénith de Myon que, plus tard, furent astronomiquement déterminées les distances en stades alésiens qu'indiquent encore les lieux qui ont gardé le nom de Calais, de Versailles et aussi de Millières par lequel ils furent autrefois désignés.

*
* *

Les seuls indices sur lesquels on puisse s'appuyer pour déterminer la chronologie des diverses périodes de l'Age de la Pierre Taillée ou *Paléolithique*, sont extrêmement vagues. Il n'en est pas de même pour ce qui concerne l'Age de la Pierre Polie ou *Néolithique* au cours duquel évolua la civilisation agricole qui vit la fondation des alésias. Les évaluations relatives à cette période de la vie de l'Humanité en Europe peuvent être établies avec une très suffisante approximation en partant de l'ère historique qui débuta, vers le douzième siècle avant Jésus-Christ, avec l'Age de Fer, c'est-à-dire alors que prenait fin l'Age du Bronze qui avait immédiatement suivi l'évolution néolithique.

Les trois ou quatre périodes entre lesquelles se subdivise l'Age du Bronze ne sont pas exactement contemporaines pour toutes les régions de l'Europe. L'Occident, que les invasions venues du Nord et de l'Ouest troublèrent beaucoup plus profondément qu'elles ne troublèrent les régions situées à l'Orient de la Méditerranée, ne bénéficia de l'évolution due au bronze qu'avec un retard de deux ou trois siècles sur l'Egée que les circonstances alors favorisaient. Mais cette constatation peut être ici négligée car elle n'influe pas sur l'ensemble des observations : l'Age du Bronze dura vingt ou trente siècles.

Les travaux des préhistoriens permettent, d'autre part, de fixer à huit mille ans au maximum la durée de l'Age de la Pierre Polie qui, succédant aux temps magdaléniens, forme le premier stade du cycle actuel de l'Humanité européenne. Au total, environ douze mille années séparent notre époque des

débuts de l'Age Néolithique. De ces cent vingt siècles, trente à peine ont laissé des souvenirs dans l'Histoire écrite ; nous ne possédons aucun texte, aucune légende ne nous est parvenue sur l'immense période qui les précède ; d'autres indices cependant et notamment des reliques matérielles nous renseignent.

C'est ainsi que la date à laquelle fut instaurée la géodésie alésienne peut être pressentie avec une suffisante approximation dès que l'on tient compte de ce que si, d'après certains objets livrés par les stations alésiennes qui datent du Néolithique, la fondation de maintes alésias est antérieure à l'Age du Bronze, d'autres alésias sont au contraire contemporaines de l'Age du Bronze même. On est amené ainsi à conclure que cette géodésie fut conçue à l'apogée de la civilisation néolithique et se place en un temps assez proche de l'Age du Bronze qui suivit cette apogée, c'est-à-dire à quatre ou cinq mille ans avant l'ère chrétienne, soit à six ou sept mille ans de l'époque actuelle.

Ce sont ces mêmes indications que donnent les vieilles annales de la Chine et de l'Egypte pour ce qui concerne les débuts de leurs civilisations.

Mais il faut rappeler que, dans l'Europe ancienne, la conservation des progrés réalisés par la science était assurée par un mysticisme de caractère religieux et que si le secret auquel étaient astreints les savants fut, en Grèce, abrogé au temps d'Alexandre le Grand, si Aristote put alors écrire un ensemble de livres dans lequel il exposa la somme des connaissances sur lesquelles était de son temps fondée la sagesse humaine, soit que la mémoire des hommes n'eût point conservé le souvenir des péripéties du long labeur ancestral grâce auxquelles ces connaissances furent acquises, soit qu'Aristote ait dédaigné de fixer ce souvenir, il ne nous l'a point transmis. Nous ne pouvons donc, comme lui-même, que constater l'existence de l'immense trésor que déjà elles constituaient.

Une telle lacune dans la documentation historique de l'Europe a eu cette curieuse conséquence que les Européens, contraints de faire débuter leur histoire par l'Iliade et l'Odyssée, ont attribué une antiquité beaucoup plus reculée à la civilisation des peuples qui, tels les Chinois et les Egyptiens, possèdent des annales bien antérieures à la guerre de Troie.

Dans la Chine ancienne, en raison sans doute de la foi religieuse attachée au culte des ancêtres, chaque prince entretenait un historiographe dont le prestige était si grand qu'il prenait rang avant le premier ministre. Aussi, au quatrième siècle avant notre ère, alors qu'Aristote rédigeait son encyclo-

pédie de technique et de philosophie, un Chinois, Tso-Kiou, put-il écrire, à l'aide des documents laissés par ces annalistes, la première *Histoire Générale de la Chine* qu'il fait débuter par des traditions légendaires alors vieilles de vingt siècles. L'*Histoire Romaine*, écrite quatre siècles plus tard par Tite-Live, avait des sources beaucoup moins anciennes ; encore l'histoire de Tite-Live a-t-elle été presque entièrement détruite alors que celle de Tso-Kiou subsiste.

La documentation préhistorique constituée depuis un siècle ayant, en partie, remédié à la défaillance de nos historiens d'antan, il a été possible d'établir tout au moins les stades de l'évolution industrielle de l'Europe. L'évolution industrielle étant étroitement dépendante des progrès scientifiques, l'art de fondre les métaux, qui permit la création d'un outillage dont la valeur était infiniment supérieure à celle des engins de pierre, constitue le symbole capital d'une ère nouvelle de la civilisation. Or, les reliques préhistoriques indiquent que l'Age du Bronze débuta dans le même temps en Europe et en Egypte et que ce temps, d'après la chronologie égyptienne, se place à environ trente siècles avant notre ère, alors que, d'après la chronologie chinoise, il ne débuta en Chine que sept ou huit siècles plus tard.

L'Age de la Pierre Polie qui vit naître l'évolution actuelle de l'Humanité ayant pris fin à la même époque en Europe et en Egypte et s'étant prolongé plus longtemps en Chine qu'en Europe, les origines de la civilisation européenne sont, de toute évidence, pour le moins aussi anciennes que celles des civilisations de la Chine et de l'Egypte, de même d'ailleurs que celle de la civilisation indoue qui n'a point d'annales certaines.

Une telle conclusion, ainsi appuyée seulement sur la détermination de l'époque à laquelle fut créée l'industrie des métaux, si raisonnable qu'elle soit, aurait cependant contre elle l'influence des hypothèses que la littérature a suggérées à la science et par lesquelles on a, depuis un siècle, tenté de lier le passé inconnu de l'Europe à l'Histoire écrite des peuples de l'Orient.

Elle est cependant affirmée déjà par l'examen des œuvres de pierre et de céramique dont les premières ont été mises au jour à Troie, à Cnosse et à Mycènes mais dont les prototypes ont été retrouvés dans toutes les régions, de l'Atlantique à la Mer Noire, car cet examen, en démontrant l'unité de l'évolution religieuse en Europe, démontre aussi que les traditions élyséennes sur lesquelles fut fondé tout le spiritualisme antique ont été conçues en Occident.

Enfin, elle s'impose dès que l'étude de la géographie européenne, gisement préhistorique longtemps inexploré mais riche en reliques aussi vieilles que le sont les engins de silex et de bronze, atteste, par une reconstitution immédiatement contrôlable de la géodésie alésienne, que, dans les domaines des mathématiques et de l'astronomie, les progrès réalisés par les Européens des temps préhistoriques ne furent jamais, dans aucune autre région de la planète, dépassés ni même atteints. Dès surtout que l'on constate que ces progrès furent acquis de longs siècles avant qu'Homère écrivit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, que fussent conçues les *Védas* hindoues ou même que fussent commencées les plus anciennes annales de la Chine et de l'Egypte.

---

# APPENDICE

---

## NOTES ET CARTES

*NOTE I*

# LÉGENDES

Diodore de Sicile, qui écrivait un demi-siècle après que César eut conquis les Gaules attribue à Hercule la fondation d'Alésia. « Hercule, dit-il, passa de l'Ibérie dans la Gaule celtique avec une armée et parcourut tout le pays « pour y faire disparaître la coutume d'égorger les étrangers ». Comme il avait dans son armée quantité de gens qui étaient venus à lui de leur plein gré et qui appartenaient à toutes sortes de nations, il bâtit une ville spacieuse à laquelle il donna le nom d'Alexia, *nom tiré des longues courses que ses compagnons et lui avaient faites.* Les Celtes des lieux d'alentour vinrent aussi y demeurer et, étant en plus grand nombre que les autres habitants, ils les obligèrent à prendre leurs coutumes. Cette ville conserva une grande réputation parmi les Celtes, qui la regardaient comme la métropole de leur pays. Depuis sa fondation, elle demeura libre et se gouverna toujours elle-même. Enfin, dernièrement, elle fut emportée par César et tomba sous la domination romaine avec le reste de la Gaule... »

Diodore de Sicile ajoute : « Ensuite, Hercule, se dirigeant vers l'Italie, traversa les Alpes. Il rendit les routes de ce pays, de rudes et difficiles qu'elles étaient, si douces et si paisibles qu'une armée pouvait y passer sans peine avec tout son bagage... » (*Histoire Universelle*, livre IV, chapitre 6).

Cette légende, la seule directement relative à une Alésia qui nous ait été transmise par la littérature antique, ne présente évidemment aucun intérêt historique. On doit en retenir cependant qu'au temps de Diodore de Sicile, c'est-à-dire cinquante ans après la défaite de Vercingétorix, le nom d'Alésia évoquait encore le souvenir d'une ville dont le prestige était exceptionnel et qui avait, par un rare privilège, gardé son autonomie dans l'organisation politique imposée au reste du pays par les conquérants gaulois.

*
* *

Deux légendes superstitieuses qui sont relatives au Mont Poupet méritent quelque attention, car si fruste que soit le symbolisme auquel elles ont été, à travers les âges, réduites, elles semblent bien néanmoins contenir encore, fragmentairement, le souvenir

très net des temps abolis où le Poupet constituait à la fois un observatoire, un repère de direction et aussi, sans doute, un centre de pèlerinage exclusivement consacré à des initiés.

D'après la première de ces légendes que, naguère encore, les habitants du pays se plaisaient à conter, un péril spécial menace quiconque tente l'ascension du Poupet : un génie, que l'on nomme *l'Encherrieur*, surgissant soit de l'ombre épaisse des sapins, soit d'une faille du roc, s'offre à guider par le chemin le plus sûr les étrangers curieux, mais il les égare complètement et, en raillant, les conduit à l'abîme, cependant qu'il se met réellement au service et guide en toute sincérité vers le sommet ceux qu'il reconnaît pour siens grâce à un mot de passe et à des gestes convenus.

D'après la seconde légende, un spectacle unique était offert au voyageur qui passait la nuit de la Trinité sur le Poupet. Si l'âme de cet homme était pure, exempte de tout péché, il voyait, à l'aube, se lever vers l'Est, le Midi et l'Ouest, trois soleils dont les feux illuminaient splendidement tout l'horizon.

*
* *

La foi religieuse se perpétuant par tradition pieuse, si différents que soient les rites qui se succèdent au cours des siècles, les légendes chrétiennes ont fréquemment adopté, dans le cadre du Christianisme, des fables nées de la foi religieuse antique.

Les hagiographes chrétiens qui, au Moyen Age, prenaient souci d'écrire la vie de tous les « saints » dont les usages locaux avaient institué le culte, ont fait le plus souvent naître sainte Reine à Alise (Saône-et-Loire), qui était alors et depuis l'époque gallo-romaine, la plus importante des Alésias.

Au quatorzième siècle, Arensperg, évêque d'Osnabrück, dont la thèse fut ensuite adoptée par tous, crut pouvoir raconter ainsi la vie de la Sainte :

« Sainte Reine était née dans la ville d'Alésia, de la province d'Autun *(Civitas Augustodunum)*, aujourd'hui duché de Bourgogne. Son père, Lucius Clémentinus, qui était gouverneur de la ville, la confia aux soins d'une nourrice, laquelle, étant chrétienne, la fit baptiser et lui donna le nom chrétien de Rose.

« Reine se consacra à Jésus-Christ et fit vœu de virginité. Elle gardait habituellement les troupeaux de sa nourrice et employait de longues heures à la prière.

« Mais l'empereur Dèce venait de lancer un édit de persécution que le Préfet Olibrius était chargé d'appliquer dans les Gaules. Olibrius vint à Alésia pour accomplir cette mission : chemin faisant, il rencontra Reine qui gardait ses troupeaux et s'en éprit. Il voulut l'épouser. Elle refusa et confessa sa foi. Son père, exécutant lui-même les ordres d'Olibrius, la jeta en prison : il la fit attacher au mur de son cachot par une chaîne de fer de quarante-sept chaînons, de sorte que la jeune sainte ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher. Elle resta pendant un mois ainsi. Aux amis et parents qui venaient la visiter et la conjuraient de se rendre aux désirs du Préfet, elle répondit constamment qu'elle préférait la mort à l'apostasie.

« Olibrius ayant, après ce délai, renouvelé ses instances, elle refusa encore. Il la fit alors flageller jusqu'au sang ; on lui arracha les ongles, on lui déchira les chairs avec des griffes de fer, on la brûla avec des torches ardentes. Après ces horribles tourments, on la jeta dans un cachot obscur.

« Vers le milieu de la nuit, la vierge vit une grande croix qui allait de la terre au ciel. Des anges vinrent l'encourager et la guérir de ses blessures : une voix mystérieuse l'avertit qu'elle allait recevoir la couronne immortelle des martyrs.

« Le lendemain, Reine fut conduite au Tribunal. Toutes ses plaies avaient disparu. Elle chantait les louanges du Christ, Olibrius la fit jeter dans une cuve d'eau bouillante d'où elle sortit saine et sauve, tandis qu'une blanche colombe apparaissait au-dessus de sa tête. A ce spectacle, la foule cria : « Gloire au Christ » et un grand nombre de païens se convertirent. Sur l'ordre d'Olibrius, les soldats tranchèrent enfin la tête de Reine à coups de hache.

« Son corps fut enterré par les chrétiens au bas de la montagne d'Alise *avec la chaîne de fer* qui avait été l'instrument de son martyre. »

*
* *

Cette légende de Sainte Reine d'Alésia, qui semble si copieusement documentée, est cependant, avec évidence, apocryphe, car son auteur, l'évêque Arensperg, se borna, en l'écrivant, à reproduire trait pour trait la vie de Sainte Marguerite, autre vierge et martyre, qui aurait vécu à Antioche de Pisidie, en Asie Mineure.

De tels emprunts, disons de tels plagiats puisque, aussi bien, il s'agit d'œuvres d'imagination, ont été fréquemment commis par les hagiographes, mais très peu sont aussi naïvement effrontés et complets : tous les détails de l'existence de Sainte Reine, toute la série des souffrances que la vierge aurait endurées pour sa foi sont extraits du récit de la mort de la vierge d'Antioche, à cette exception près : Sainte Marguerite n'est point, comme Sainte Reine, la fille du Gouverneur de la ville ; son père est grand-prêtre des « Idoles » ; mais, comme le père de Reine, il confie sa fille à une nourrice chrétienne qui la fait baptiser et l'emploie comme bergère. Comme la vierge d'Alise, celle d'Antioche se consacre au Christ et refuse de se donner au Préfet du Prétoire chargé de diriger les persécutions qu'a ordonnées l'Empereur Dèce (qui régna de 245 à 251 après Jésus-Christ). Et ce Préfet, dans la légende de Sainte Marguerite comme dans celle de Sainte Reine, se nomme Olibrius. Comme Reine, enfin, Marguerite est flagellée, déchirée avec des griffes de fer, brûlée avec des torches, plongée dans l'eau bouillante et ses plaies, par miracle, guérissent ; la même colombe blanche voltige au-dessus de sa tête devant la foule de ses spectateurs dont beaucoup se convertissent, cependant que Marguerite, comme Sainte Reine, a la tête tranchée.

Des deux légendes, celle de Sainte Marguerite est de beaucoup la plus ancienne puisque le nom de la martyre d'Antioche figure au calendrier chrétien des premiers siècles.

Le culte de Sainte Reine était, au Moyen Age, fort répandu dans la vallée du Rhin. Reine était alors la patronne de plusieurs villes de Westphalie et notamment d'Osnabruck, et cela explique l'intérêt que lui vouait l'évêque Arensperg lorsqu'il publia la prétendue « Vie » de la Sainte.

Cependant, une autre légende avait cours parmi les Rhénans : d'après celle-ci, Sainte Reine était l'une des onze mille vierges, compagnes de Sainte Ursule qui, ayant, au quatrième siècle, pris la mer pour se rendre du Pays de Galles dans la Bretagne française, furent, par la tempête, portées en Germanie où elles subirent, à Cologne, le martyre.

*
* *

Juan de Tamayo, auteur espagnol du Moyen Age, reproduisant au quinzième siècle la *Vie de Sainte Reine*, telle qu'elle avait été écrite par l'évêque Arensperg, prétendit situer Alisia, patrie de la Sainte, en Espagne, « sur les confins de la Turdétanie et de la Carpétanie ». Cette Alise espagnole est sans doute l'une des deux Alija qui se trouvent dans la région ainsi déterminée par Tamayo.

*
* *

A Eischwiller, en Alsace, on vénérait, au treizième siècle, les reliques d'une Sainte Reine locale. Une légende voulait qu'un puissant souverain, Charlemagne lui-même, ayant découvert dans une forêt du voisinage les ossements de la Sainte, prescrivit qu'ils fussent transportés dans une abbaye : « Mais les plus forts attelages de chevaux et de bœufs tentèrent en vain de déplacer le corps ; après de multiples et inutiles efforts qui démontrèrent que la volonté de la Sainte était que son corps fût laissé à l'endroit même où il avait été trouvé, les reliques furent pieusement conservées sur place dans une église spécialement édifiée sous le vocable de la Sainte ».

La légende relative à la Sainte Reine d'Eischwiller est attribuée dans toute l'Europe Occidentale à maintes autres icones. On la retrouve même en Pologne et en Lithuanie. Il est peu de régions où elle ne soit contée à propos d'effigies de *Vierges Noires*, qui, de même que les restes matériels de la Vierge d'Eischwiller, auraient manifesté, en « résistant aux plus forts attelages de chevaux et de bœufs », leur volonté formelle de rester en des lieux où elles sont encore aujourd'hui adorées dans des chapelles spécialement érigées pour elles.

On remarquera que ces récits naïfs reproduisent exactement la légende latine relative au transport à Rome de la noire effigie de Pessinonte, la Cybèle phrygienne dont les premiers empereurs avaient fait une divinité tutélaire de la *gens Julia* à laquelle ils appartenaient.

*
* *

Plus tard, toutes les effigies ainsi dédiées à la plus ancienne divinité européenne devinrent, en vertu du relatif automatisme qui règle le destin des traditions humaines et

assure la continuité des civilisations, des *Notre-Dames* ou des *Madones* chrétiennes, un certain nombre d'entre elles gardant le surnom de *Vierges Noires* qui leur avait été attribué par le populaire.

Cette foi s'est perpétuée ; ce fut, on le sait, le sort commun à nombre d'entités divines antérieures au Christianisme et que le Christianisme, en héritant des traditions antiques, a absorbées sans aucune hérésie puisque les rites que ces traditions comportaient se résumaient essentiellement en un hommage à la Divinité.

Toute la vénération dont était l'objet, dans les cultes antiques, la « Bonne Déesse », Mère des dieux et des hommes, fut ainsi reportée sur la Vierge Marie, elle aussi Mère de Dieu. Cette volonté de confondre les deux cultes en donnant au nouveau les traditionnelles coutumes dont bénéficiait le plus ancien fut si minutieusement suivie que Anne, mère de la Vierge Marie, succéda, dans la particulière vénération des agriculteurs à Démèter-Cérès, mère de Proserpine-Coré, la divine Vierge païenne. La fête de Sainte Anne se célèbre le 26 juillet, dans le moment des moissons et son effigie se dresse encore aux abords de maint village, car c'est à elle que les agriculteurs chrétiens parfois s'adressent encore pour obtenir que leurs blés mûrissants soient épargnés par la grêle et les intempéries.

Si l'on tient compte de ce fait que la Vie de Sainte Reine, entièrement calquée sur une antérieure « Vie de Sainte Marguerite », est apocryphe, si l'on observe, d'autre part, que le surnom de « Reine », *Regina-Dea*, était fréquemment donné à *Rhea-Cérès*, la mère des dieux, il apparaît que le nom de Sainte Reine ne figure dans le calendrier que pour les mêmes raisons qu'y figurent, par exemple, les noms des « Saints » Eleuthère et Rustique, surnoms païens de Bacchus-Dionysios, qui fut, sous le nom de Saint Denis, ajouté, au septième slècle, à ce même calendrier.

Une autre constatation érige d'ailleurs en certitude cette présomption.

Les Latins, dès avant la fondation de Rome, avaient consacré le plus beau mois du printemps, qu'après eux nous nommons encore le mois de mai, à la déesse Maïa, surnommée *Magna-Mater*, la « Mère Grande » qui symbolisait la Nature Maternelle. Dans les deux dernières semaines de l'été, ils célébraient les *Céréalies*, fêtes de Cérès, déesse de l'Agriculture et de la Civilisation.

Les Grecs observaient un cérémonial exactement semblable pour le culte qu'ils rendaient à Rhea-Démèter : les *Petites-Eleusinies* étaient célébrées au printemps et les *Grandes-Eleusinies* dans les deux dernières semaines du mois grec *Boedromion* qui était le dernier de l'été et correspond par conséquent dans le calendrier moderne à la période qui sétend, de la mi-août à la mi-septembre.

Le mot *Boedromion*, qui dérive de *Boe Dromeo* « aller en criant » rappelait aux Grecs le mythe de l'enlèvement de Perséphone et de la légendaire course de Démèter éplorée à travers le monde.

Dans le calendrier chrétien, le mois de mai est consacré à Sainte Marie, comme il l'avait été dans la plus haute antiquité latine à *Maïa*, mais les fêtes votives de la Vierge Mère de Dieu, c'est-à-dire l'Assomption et la Nativité, sont célébrées le 15 août et le

8 septembre, à l'époque même de l'année où, à Eleusis, se plaçait le mois de Boedromion.

La fête de Sainte Reine est célébrée le 7 *septembre*, c'est-à-dire quatorze jours avant l'équinoxe de l'automne, exactement à la date astronomiquement déterminée à laquelle s'ouvraient à Rome les *Céréalies* et à Eleusis les *Grandes Eleusinies*, qui, dès les temps antérieurs à l'histoire écrite, avaient été instituées en l'honneur de la Nature-Mère symbolisée par les « Bonnes Déesses » que les Grecs nommaient *Rhéa*, *Démèter* et *Perséphone*, mais que les Latins, qui les appelaient *Maïa*, *Cérès* et *Proserpine*, confondaient habituellement dans une entité unique, *Regina Dea*, la « Déesse Reine ».

* * *

Le culte voué à Sainte Reine est de nos jours très fréquemment uni à la traditionnelle vénération dont naguère encore étaient l'objet les sources minérales ou réputées curatives.

C'est notamment le cas pour chacune des trois communes de France qui portent le nom de Sainte Reine : Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) dont les sources alimentent un hôpital : Sainte-Reine, près de Pontchâteau (Loire-Inférieure), où la sainte est invoquée dans une chapelle édifiée près d'une source dont les eaux sont réputées salutaires aux enfants malades ; Sainte-Reine, dans l'alésia de Lizey, près de Vellexon (Haute-Saône) où les croyants obtiennent la guérison de la fièvre.

Près de Ménétreau (Nièvre), au lieu dit Villiers, une chapelle et une source, toutes deux vouées à Sainte Reine, sont, comme à Alise, le but d'un solennel pèlerinage auquel, chaque année, le 7 septembre, participent encore un grand nombre de fidèles qui boivent pieusement l'eau de la source dont ils emplissent des flacons destinés à leurs proches.

A Roche, commune de l'Ile-au-Mont, près de Troyes (Aube), au confluent de l'Ousse et de l'Hozain, une chapelle dédiée à Sainte-Reine s'élève près d'une source qui est, elle aussi, le 7 septembre, l'objet d'un semblable pèlerinage.

* * *

A Alaise où, comme à Alise, un culte spécial est voué à Sainte Reine, la légende locale a gardé des traces directes des mythologies païennes. Dans la forêt très proche, un chêne est traditionnellement consacré à la Sainte. L'arbre qui, de nos jours, est l'objet de cette dévotion et dans l'aubier duquel une niche abrite une statuette pieuse, a remplacé un chêne multicentenaire mort de vieillesse il y a plus de cinquante ans et qui, lui-même, sans aucun doute, avait succédé à maints autres.

D'après la légende, le pécheur qui, à minuit, s'approche imprudemment de ce chêne de Sainte-Reine, est, par une angoisse poignante, averti qu'il doit s'arrêter ; s'il persiste malgré cela, de sourds aboiements qui semblent provenir de dessous terre appuient le premier avertissement ; enfin, des chiens, la gueule en feu, surgissant du sol, s'élancent sur le profanateur et le poursuivent jusqu'à ce que, affolé de terreur, *la Terreur de Sainte-*

*Reine*, il soit conduit irrésistiblement à se jeter dans le précipice abrupt au fond duquel coule le Lison.

Les mythes infernaux de l'antiquité revivent entièrement dans cette fable populaire : tels Cerbère au seuil du Tartare, des chiens vomissant des flammes défendent le lieu consacré et le Lison remplace ici le Styx. Sainte Reine, enfin, n'apparaît plus seulement comme une vierge chrétienne, martyre passive de sa foi, c'est, comme la *Perséphone* des Grecs et la *Proserpine* des Latins, la déesse de l'Elysée où l'homme impur n'a point accès.

*
* *

Sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), où de nombreuses traces d'habitations gallo-romaines, celtiques et préceltiques ont été relevées, le souvenir de Cybèle reste consacré par la toponymie ; au nord-ouest du plateau s'élève une colline qui, jusqu'à nos jours, s'est appelée *Rhéa* ; sur les cartes modernes de l'Etat-Major elle est encore nommée *Mont Réa*.

---

*NOTE II*

# LISTE DES LIEUX ALÉSIENS QUI FORMENT DES JALONS DE DISTANCE AUTOUR DU CENTRE GEODÉSIQUE ALAISE-MYON

A trois stades ou 55 kilom. 500 :

*Alièze*, au sud de Lons-le-Saulnier (Jura).

A cinq stades ou 92 kilom. 500 :

*Palaiseul*, près de Langres (Haute-Marne), dans l'alésia de Aisey-Palaiseul ;
*Les Millières*, dans l'alésia de Alex, près Izernore (Ain).

A six stades ou 111 kilomètres (1 degré) :

*Leyzin*, canton de Vaud (Suisse) ;
*Millières*, dans l'alésia de Aise, près Bonneville (Haute-Savoie).

A sept stades ou 129 kilomètres 500 :

*Millières*, près de Essey-les-Eaux (Haute-Marne), sur la 3e ligne de direction ;
*Luzy*, près de Chaumont (Haute-Marne), dans l'alésia de Luzy ;
*Aizey*, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), dans l'alésia de *Aizey ;*
*Aisy-sous-Thil*, au sud de Semur (Côte-d'Or), dans l'alésia de *Aizy ;*
*Laizy*, au sud d'Autun (Saône-et-Loire), dans l'alésia de *Laizy-Aizy*.

A huit stades ou 148 kilomètres :

*Aisy*, près Montbard (Côte-d'Or), dans l'alésia de *Aisy ;*
*Mionnay*, au nord de Lyon (Rhône), sur la 1re longitude ouest ;
*Versailles*, près Bellay (Ain), sur la 24e ligne de direction.

A neuf stades ou 166 kilom. 600 :

*Anizy-le-Grand*, ancienne Alisincum (Nièvre), dans l'alésia du même nom ;
*Millières*, près de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), sur la 14e ligne ;

*Mians*, près de Chambéry (Haute-Savoie) et de l'alésia de *Lesse-la-Lésine ;*
*Mions*, près de Lyon (Rhône), dans l'alésia de *Solaise-Mions*.

A dix stades ou 185 kilomètres :

*Eyzin*, au sud-ouest de Vienne (Isère), dans l'alésia de *Eyzin-et-Luzy*.

A onze stades ou 203 kilom. 600 :

*Millières*, commune de Toury-sur-Jour, près de Dornes (Nièvre) ;
*Meilen* et *Ober Meilen*, sur le lac de Zurich (Suisse).

A douze stades ou 222 kilomètres 200 (2 degrés) :

*Jallet*, près de Rochemolle (Piémont), sur la frontière franco-italienne, à Modane, dans l'alésia de *Aussois et Jallet ;*
*Versailles*, commune de Carly (Cher), au sud-est de Bourges, nord de Sancerre et de la 11e ligne de direction ;

A treize stades ou 240 kilom. 700 :

*Versailles*, commune d'Auzéville, près de Clermont-d'Argonne (Meuse).

A quatorze stades ou 259 kilom. 200 :

Le Suc de *Jalet* (montagne dite), à l'est et près du Puy (Haute-Loire), sur la 2e longitude alésienne.

A quinze stades ou 277 kilom. 700 :

*Planèze*, commune de Rochesauve près Privas (Ardèche), dans l'alésia de *Alissas et Auzon ;*
*Dolaison*, à l'ouest et près du Puy (Haute-Loire), sur la 20e ligne de direction.

A seize stades ou 296 kilom. 200 :

*Millaye*, commune d'Urcel, près de Chatellerault (Vienne) ;
*Mellau*, dans le Voralberg (Autriche), non loin de la frontière austro-suisse.

A dix-sept stades ou 314 kilom. 800 :

*Planèze*, commune de Sampzon (Ardèche), sur la 22e ligne dans l'alésia de *Jalès*, *Planèze* et *Alzon*.

A dix-huit stades ou 333 kilom. 300 (3 degrés) :

*La Millière*, commune de Méallet près de Mauriac, dans l'alésia de *Ally* (Cantal) ;
*Anizy-le-Château*, près de Laon (Aisne), dans l'alésia de *Anizy*, *Lizy* et *Aizy ;*
*Montalet*, près de Saint-Ambroise (Gard), dans l'alésia de *Montalet* et *Auzon*.

A dix-neuf stades ou 351 kilomètres :

*Alès* ou *Alais* (Gard), dans l'alésia de *Alais*, *Mont-Eze*, *Lézan* :

*Alsheim*, anciennement *Ales-heim*, dans le Palatinat Hessois (Allemagne), sur la rive gauche du Rhin.

A vingt stades ou 370 kilomètres :

*Le Calais*, près d'Amboise (Indre-et-Loire), sur le 15e degré ouest de longitude Ouest ;
*Versailles*, près de Cadenet (Vaucluse), sur la Durance, au passage de la 24e ligne ;
*Allay*, près de la Trémouille (Vienne), dans l'alésia du même nom ;
*Versailles*, commune de Senas, près de Salon (Bouches-du-Rhône).

A vingt et un stades ou 388 kilom. 700 :

*Calès*, par Sommières (Gard) ;
*Callet*, entre Aigues-Mortes et Saint-Gilles (Gard) ;
*Alzon*, près du Vigan (Gard), dans l'alésia du même nom ;
*Versailles*, près de Mayssac (Corrèze), aux abords du 45e degré de latitude ;
*Les Alisons-sur-Gartemps*, commune de Nalliers (Vienne), sur la 13e ligne et dans l'alésia du même nom ;
*Aizecourt*, près Péronne (Somme), sur la 5e ligne de direction Ouest et le 50e degré de latitude.

A vingt-deux stades ou 407 kilom. 220 :

*Alrance*, ancienne Alisuntia près de Rodez (Aveyron), dans l'alésia de *Lézins*, *Versailles*, *Alisuntia ;*
*Allex* (le Bouthe d'), commune d'Agay, près de Fréjus (Var), sur le 1er degré de longitude alésienne.

A vingt-trois stades ou 425 kilom. 700 :

*Le Calet*, commune de Saint-Geniès (Dordogne), au Nord-est de l'alésia des *Eyzies ;*
*Alsoff*, à 25 kilomètres au nord de Limburg (Hesse-Nassau), sur la 22e ligne de direction.

A vingt-quatre stades ou 444 kilom. 400 :

*Milario*, commune de Verfeil (Lot-et-Garonne), dans l'alésia de *Alzonne* et *Lexos ;*
*Calais*, commune de Saint-Pierre-de-Chignac, au sud-est de Périgueux (Dordogne), sur la 16e ligne de direction *;*
*Calès*, commune de Castels, dans l'alésia des *Eyzies ;*
*Allais*, commune de Réqueil, au nord de La Flèche (Sarthe), dans l'alésia du même nom ;
*Les Allais*, près du Mans (Sarthe), dans l'alésia du même nom ;
*Millen*, près de Sittard (Limbourg hollandais), sur le 51e degré de latitude ;
*Millendorf*, sur la 24e ligne de direction du 51e degré de latitude, dans l'alésia de *Elsen-Elsendorf*, à l'ouest de Cologne (Allemagne) ;

*Migliarina*, près de la Spezzia (province de Gênes, Italie), au sud de Calise, sur le 4e degré Est de longitude alésienne ;

*Montalet* et la Planésie, près de Lacaune (Tarn), dans les monts Cévennes.

A vingt-cinq stades ou 463 kilomètres :

*Versailles*, près de Réalmont (Tarn), dans l'alésia de la *Lèze Galisses ;*

*Calès*, sur la Dordogne, dans l'alésia des *Eyzies ;*

L'ancienne *Caleusum*, dans l'alésia de *Elsendorf*, près de Ratisbonne (Bavière) ;

*Calais*, près de Clères (Seine-Inférieure), sur la 7e ligne de direction ;

*Neuf-Elaise*, près de Ménigoutte (Deux-Sèvres), dans l'alésia du même nom.

A vingt-six stades ou 481 kilom. 300 :

*Versailles*, près de Mazamet (Tarn), sur la 20e ligne de direction.

A vingt-sept stades ou 500 kilomètres :

*Versailles*, commune de Goserville (Seine-Inférieure), sur la 8e ligne de direction ;

*Le Calais*, près de Trouville (Calvados), sur la ligne solsticiale « Levant d'Hiver — Couchant d'Eté » ;

*Versailles*, commune de La Ferté-Macé (Orne) ;

*Allès*, près de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne), dans l'alésia de *Allès-Eysses ;*

*Versailles*, près d'Alzonne (Aude), dans l'alésia d'*Alzonne* et *Font-Alès*.

A vingt-huit stades ou 518 kilom. 500 :

*Millières*, commune de Clermont (Aude), près de l'alésia d'*Aleth ;*

*Les Alix*, dans l'alésia de Saint-Pierre-d'Elzonne et les *Alix* (Haute-Garonne).

A vingt-neuf stades ou 537 kilomètres :

*Versailles*, commune de Lherm, au sud-ouest de Toulouse (Haute-Garonne) ;

*Callet*, près de Saint-André-de-Cabzac (Gironde), sur le 45e degré de longitude.

A trente stades ou 555 kilomètres (cinq degrés) :

*Millière*, près de Bourg-Alet, dans l'alésia du *Mas-d'Azil* (Ariège) ;

*Millière*, près de Lombez (Gers), dans l'alésia de *Lizet-Cantalet ;*

*Calès*, commune de Fourès, dans l'alésia des Allyes (Gers).

A trente et un stades ou 574 kilomètres :

*Versailles*, près de Saint-Martory (Haute-Garonne) ;

*Versaille*, près d'Aurignac (Haute-Garonne).

A trente-deux stades ou 592 kilom. 500 :

*Milaria*, dans la vallée d'Alesani, près d'Orezza (Corse).

A trente-trois stades ou 611 kilom. 100 :

*Bourdalès*, commune de Bernadets-Dessus, à l'est de Tarbes (Hautes-Pyrénées)

A trente-quatre stades ou 629 kilom. 600 :

*La Milliaire*, commune de Ploubalay (Ille-et-Vilaine), dans l'alésia de *Aleth* et *Ploubalay ;*

A trente-six stades ou 666 kilom. 600 (six degrés) :

*Kallich* (Tchéco-Slovaquie), sur la frontière saxonne, au nord de Komatou.

A trente-sept stades ou 685 kilom. 200 :

*Le Portalet*, près de Accous (Hautes-Pyrénées), au nord-ouest du Pic du Midi d'Ossan.

A quarante-deux stades ou 777 kilom. 700 (sept degrés) :

*Kaliss* (Mecklembourg-Schwerin, Allemagne), à l'embouchure de l'Elde et de l'Elbe.

A cinquante-trois stades ou 981 kilom. 500 :

*Gross-Mellen*, au sud de Drambourg, en Poméranie (Allemagne).

A cinquante-quatre stades ou 1.000 kilom. (neuf degrés) :

*Klein-Mellen*, près de Drambourg, en Poméranie (Allemagne).

*NOTE III*

# RÉPARTITION DES LIGNES DE DIRECTION

Les lignes géodésiques alésiennes se répartissent, on le sait, en deux systèmes qui furent successivement établis :

Le plus récent comporte, d'une part, des longitudes et des latitudes, et, d'autre part, quatre lignes convergentes établies l'une sur la méridienne et les trois autres d'après les positions qu'occupe le soleil sur l'horizon d'Alaise, aux solstices et à l'équinoxe.

Le plus ancien est formé très simplement par vingt-quatre lignes de direction distribuées en rose-des-vents qui rayonnent vers l'horizon dont Alaise est le centre

Ces vingt-quatre lignes devraient théoriquement partager les 360 degrés du cercle de l'horizon en quarante-huit secteurs égaux dont chacun formerait un angle de sept degrés et demi ; la position de l'une d'entre elles étant connue, les vingt-trois autres pourraient être automatiquement déterminées par le compas.

Il n'en est pas ainsi : les vingt-quatre lignes de la rose-des-vents ne divisant point l'horizon en secteurs égaux, chacune de ces lignes n'a pu être reconstituée qu'à l'aide de jalons topographiques qui, ayant subsisté malgré les siècles écoulés, révèlent encore son tracé. C'est seulement après l'achèvement de ce travail matériel de reconstruction qu'apparut le plan d'ensemble sur lequel la rose-des-vents avait été établie.

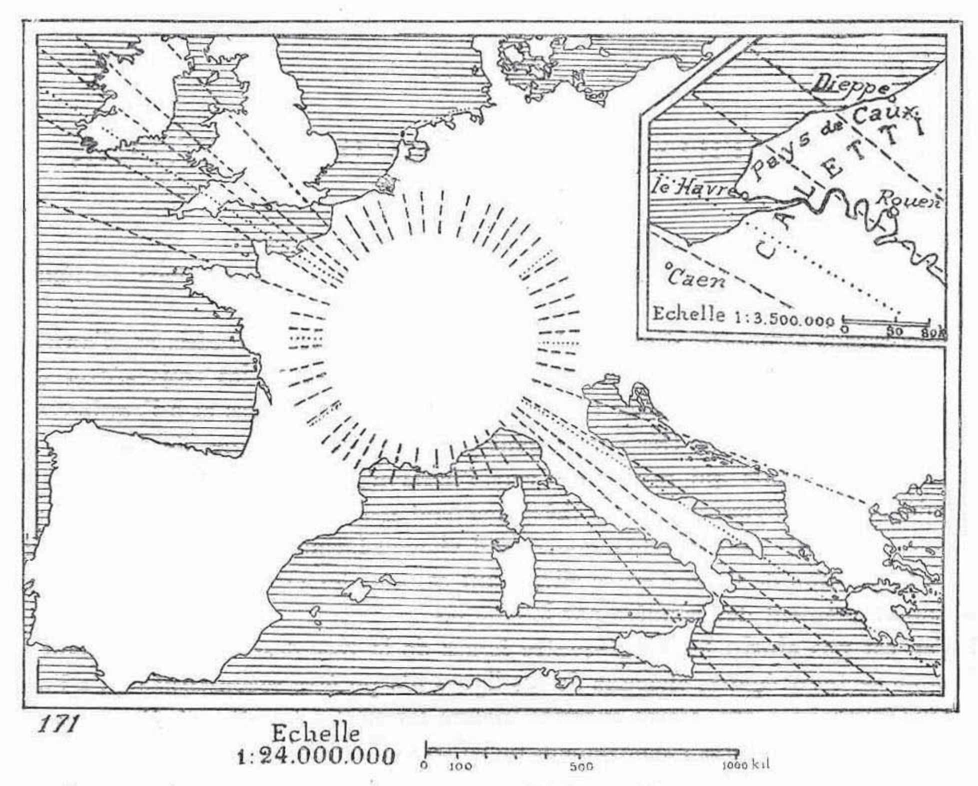
*
* *

Les irrégularités constatées sont, le plus souvent, assez peu importantes ; les angles déterminés par les lignes mesurent généralement six à huit degrés au lieu de sept et demi. Seuls les deux angles que forment la septième et la huitième lignes, puis la neuvième et la dixième lignes s'écartent si notablement de la mesure normale que cette irrégularité choque ainsi qu'une faute : alors, en effet, que le premier de ces angles ne mesure que quatre degrés, le second en mesure dix.

De tels écarts ne peuvent être expliqués par des erreurs fortuites qui auraient influé sur la détermination des lignes : les hommes qui avaient conçu le dessein d'établir un ensemble de lignes directrices rayonnant d'un centre vers l'horizon devaient instinctive-

ment partager cet horizon en secteurs à peu près égaux ; leurs yeux n'eussent point toléré que l'un de ces secteurs fut deux fois et demi plus large que le suivant.

Mais à l'apparente erreur, une explication s'impose invinciblement dès que l'on constate que les 7e, 8e et 9e lignes de direction, si proches l'une de l'autre, indiquent les itinéraires alésiens qui parcouraient l'étroite et longue péninsule italienne. Si l'espacement




Carte n° 171. — Les itinéraires des 7e, 8e et 9e lignes de direction et de la ligne solsticiale.

géométrique avait été observé, aucune ligne n'eût traversé la partie centrale de l'Italie ; la 7e ligne eût longé les côtes occidentales, la 8e eût suivi les côtes orientales, la 9e, inutile ou presque, se fût perdue dans l'Adriatique sans pénétrer en Grèce. Or, la proche Italie, que peuplaient les tribus ligures des *Sécanes* et des *Sicules*, ne pouvait être négligée par les *Séquanes* d'Alaise.

Plus tard, le tracé de la ligne solsticiale « Levant d'Hiver — Couchant d'Eté » qui suit de près celui de la 9e ligne, devait augmenter encore en Italie le nombre de chemins alésiens.

Une autre remarque mérite d'être signalée : les 7e et 8e lignes de direction et la ligne

solsticiale prolongent à l'Occident leurs itinéraires vers la Manche en suivant une direction parallèle à la vallée de la Seine. Toutes trois sont encore fort voisines lorsque, parvenues à l'embouchure de ce fleuve, elles quittent les terres du continent. Leur voisinage a visiblement influé sur le choix du nom donné à la région où aboutissaient tant d'itinéraires, tant de chemins, *calès* ou *calis*. Elle était encore, aux temps gallo-romains, appelée le « pays des Calès », le *Pagus Caleti ;* c'est la région située au nord du Hâvre et de Rouen qui, de nos jours encore, se nomme le « Pays de Caux ».

---

*NOTE IV*

# L'INFLUENCE DES DIALECTES LOCAUX SUR LES NOMS DE LIEUX ALÉSIENS

## PRÉFIXES ET SUFFIXES EMPLOYÉS PARFOIS DANS LA FORMATION DE CES NOMS

La majorité des lieux alésiens qui ont été identifiés se trouve sur les territoires qui au début de l'Histoire, formaient l'ancienne Gaule.

Il est évident que l'existence des alésias étant solidaire de l'existence des sources minérales, les alésias furent plus aisément fondées là où les sources minérales abondent, ce qui, précisément, est le cas de la Gaule. Il est évident, d'autre part, que la civilisation alésienne devait mieux qu'ailleurs marquer son empreinte dans ces mêmes régions où tant d'indices, et notamment la présence du centre géodésique alésien, démontrent qu'elle était née.

Il est, enfin, évident aussi que les noms de lieux alésiens doivent être plus fréquemment retrouvés dans les régions où les noms anciens des localités ont été le mieux conservés, soit par les traditions verbales, soit par l'histoire écrite. Et c'est le cas, on le sait, de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, où précisément les alésias ont été le plus fréquemment identifiés.

*
* *

Les sept alésias qui se retrouvent sur le même territoire grec y forment un réseau presque aussi serré que celui qui, sur le vaste territoire gaulois, était tracé par les lieux alésiens. L'existence des alésias du Péloponèse et de l'Attique atteste que l'empreinte alésienne fut, chez les Pélasges, aussi profondément marquée qu'elle le fut chez les peuples de l'Occident que, depuis le sixième siècle avant notre ère, latins et grecs nommaient Keltes ou Galates mais qu'au temps d'Homère on désignait sous le nom générique de *Liguses* qui, en latin, est devenu *Ligures.*

*
* *

En Italie, les alésias sont plus nombreuses dans les contrées septentrionales de la Péninsule et dans celles du Sud ; mais les régions de l'Italie Centrale qui subirent l'absorbante domination des Etrusques ont conservé une toponymie à peine moins riche en souvenirs alésiens que celles du Nord et du Sud. On sait d'ailleurs que la civilisation ombrienne plus ancienne que celle des Etrusques, était restée vivante même après que l'Ombrie fut soumise aux cités toscanes.

*
* *

Les Romains, qui durent aux qualités militaires, par eux acquises dans leur lutte de trois siècles contre l'hégémonie étrusque, la gloire d'assurer la continuité d'une civilisation qu'ils n'avaient pas fondée, ne réussirent pas à marquer assez leur emprise sur l'Europe pour que des noms de lieu tirés de leur langue fussent partout substitués aux noms indigènes. Dès que cessa leur prépondérance, la réaction des traditions locales fut à peu près partout rapide et victorieuse : les noms latins artificiellement imposés à quelques cités furent le plus souvent remplacés soit par les noms que ces cités avaient portés avant la conquête, soit aussi par les noms des tribus indigènes dont ces cités étaient les capitales.

*
* *

Les invasions barbares que subirent les pays d'Occident lors de la décadence de l'Empire Romain altérèrent moins encore que la conquête latine l'ancienne toponymie. Hors la Grande Bretagne, la Flandre et l'Helvétie, il n'y a point dans ces pays de noms de lieu réellement germaniques.

*
* *

L'influence de la conquête arabe sur la toponymie ibérique fut à peu près nulle et lorsque les Espagnols évincèrent les Arabes, la péninsule se retrouva telle qu'elle était avant la conquête musulmane. Ni ses traditions, ni sa langue, ni son vocabulaire géographique n'avaient sensiblement changé.

Si, par exemple, le fleuve autrefois appelé *Bétis* avais pris le nom arabe de *Oued-al-Kivir*, le Guadalquivir, la « Grande Rivière », si l'*Anas* était devenu *Oued-I-Ana*, la Guadania, par contre le Tage, l'Ebre, le Douro et la plupart des autres cours d'eau avaient conservé les noms que déjà ils avaient dans l'antiquité. Les grandes villes, telles Barcelone, Pampelune, Tarragone, Ségovie, Cadix, Valence, Cordoue, Tolède, etc., portent encore, à peine altérés par le temps, les noms qu'elles portaient au moment même où l'histoire écrite a, pour la première fois, mentionné leur existence.

*
* *

Les habitants des Iles Britanniques, ceux de la Germanie du Nord et de la Scandinavie étaient, au début de l'Histoire, en marge de la civilisation européenne. Dans nombre de tribus d'Ecosse et d'Irlande, l'agriculture, et par conséquent la propriété individuelle, était ignorée. Strabon les considérait comme à peu près sauvages. Il en était de même pour les peuples des rives de la Baltique qui, au temps de Tacite, vivaient isolés dans les marais et les forêts immenses.

Tout indique que ces régions du Nord, déshéritées par la prolongation de la période glaciaire, ne furent pénétrées par la primitive civilisation de l'Europe que dans le moment où cette civilisation allait, au cours de l'Age du Bronze, dépasser le stade marqué par la géodésie alésienne.

Mais ceci n'est point général puisque l'on constate, d'une part, que les rites religieux des Germains comportaient un culte spiritualiste rendu à la Nature-Mère *(Hertha)* avec des symboles qui, tels la hache, les cornes, le char, sont identiques à ceux qui se retrouvent dans les autres régions de l'Europe, et que la Grande-Bretagne était, au temps de César, considérée comme le conservatoire des traditions druidiques.

Il reste donc possible que dans ces régions nombre de noms de lieux alésiens aient disparu, effacés par les invasions qui, sur quelques points, submergèrent, au cours même de la période historique, les populations indigènes, alors que, par exemple, en Angleterre, les Germains et les Danois imposaient leur vocabulaire à la dénomination des localités où ils s'établissaient en maîtres.

Cette réserve est d'autant plus nécessaire que l'exemple de la Grèce lui donne une force singulière : sauf à Eleusis, la toponymie alésienne a complètement disparu dans la Grèce moderne. Seuls les renseignements fournis par l'histoire écrite de l'antiquité ont permis de reconstituer *Alyzia*, *Alœsia*, *Alesiæ*, *Alisius* ou *Aliso*. Si ces renseignements ne nous étaient point parvenus, la preuve de la pénétration alésienne en Grèce n'aurait pu être faite. Or, nous ne possédons aucune documentation sur l'histoire antique de la Germanie qui, jusqu'au seuil du Moyen Age, fut ravagée par des invasions des Slaves dont les Germains souffrirent beaucoup plus que ne souffrit des invasions germaniques toute l'Europe Occidentale.

*
* *

Les invasions scythiques eurent des conséquences plus grandes et plus graves encore dans le bassin du Danube.

De l'Adriatique à la Mer Noire, les Slaves, et après eux les Huns, les Bulgares et les Turcs, remplacèrent en partie les populations liguro-celtiques qui, jusqu'alors, y avaient vécu. Un seul grand centre de résistance échappa à leur emprise, c'est l'ancienne patrie

des Gêtes et des Daces qui, plus aisément défendable appuyée au massif des Carpathes, a formé la Roumanie actuelle.

Ce nom de *Roumanie* fut, on le sait, imposé à la Dacie par les Turcs qui, appliquant à tous les sujets de l'Empire Romain de Constantinople conquis par eux le surnom de « Roumis », donnaient dans le même temps le nom de *Roumélie* à la Thrace et celui de *Romaïa* ou de *Romaïca* à la Grèce.

La Roumanie qui avait été celtique avant que d'être conquise par les légions romaines qu'y conduisit Trajan a, de ce plus ancien passé, gardé quelques traces : l'une de ses grandes provinces régionales, la *Valaquie*, ou *Valachie*, doit son nom aux Galates et il en est de même pour la ville de *Galati*, *Galatz*, qui est son plus grand port danubien. Mais ce sont là des exceptions heureuses. Ces exceptions sont restées limitées aux lieux que protégeait le prestige d'une longue tradition historique ; tous les autres ont disparu et notamment les vocables liguro-celtiques qui, tels les *Mediolanum*, les *Novio*, les *Dunum*, les *Durum*, les *Nemetum*, étaient si nombreux au temps de Rome dans la nomenclature géographique des régions danubiennes.

En thèse générale, il est actuellement impossible de poursuivre dans l'Orient de l'Europe les recherches toponymiques auxquelles il fut relativement aisé de procéder en Occident.

*
* *

Une seule alésia, grâce à ce que son existence avait été enregistrée par l'histoire antique, a pu être identifiée dans la plaine où les Huns s'établirent, c'est *Alisea* qui était située dans la partie méridionale de la Hongrie moderne (province de Tolma), là où la ligne équinoxiale du système géodésique alésien s'inscrit sur le cours du Danube (voir cartes 113 et 114).

Dans le massif des Carpathes, le *Paralyssum* ou *Paralysia* des itinéraires romains semble bien être la localité transylvaine que les Hongrois nommaient *Panczelcseh*, que les Roumains nomment *Pantyicso* et qui se trouve non loin au nord de Cluj (Klausenbourg), au point même où le 47$^{e}$ degré de latitude est coupé par le 18$^{e}$ degré de longitude alésienne.

L'antique *Paralysia* aurait ainsi occupé le point même où la latitude d'Alaise croise la longitude d'Eleusis à une distance de Myon qui mesure exactement 1.333 kilomètres ou 72 stades, soit douze degrés du grand cercle terrestre.

Mais, à défaut de renseignements historiques ou philologiques précis, il n'est point actuellement possible de considérer comme démonstratives tant de présomptions réunies et d'affirmer que la moderne Pantyisco soit l'antique *Paralyssum*.

*
* *

Le nom de *Paralyssum* est formé par l'adjonction au suffixe *alyssum* du préfixe *par* qui, dans maints dialectes celto-germaniques a gardé, sous la forme *bar*, le sens de « limite » ou de « frontière ».

D'autres préfixes ont été ailleurs ajoutés au nom de « alésia ». C'est ainsi que se sont formés les noms de *Novalaise* ou de *Novalais*, « nouvelles alésias », de *Montalais* et de *Planaise*, « alésias situées sur le mont ou dans la plaine ».

Les suffixes qui complètent le nom de « Alésia » sont plus nombreux encore que les préfixes.

Le plus fréquemment trouvé en Italie et en France semble dérivé de la déclinaison au génitif de ce mot qui a pris alors les formes : *Alesano, Alesani, Alzano, Alzonne, Alixan,* ou *Alissan,* très proche de celle que, pendant des siècles, garda le nom des Eleusis, devenu en grec moderne *Lessines.*

En Gaule, le suffixe *acus* « domaine » avait, aux temps gallo-romains, formé le nom de *Alesiacus,* aujourd'hui Alièze, près de Lons-le-Saulnier.

Le suffixe *incum,* dont le sens n'est pas connu, avait, en Gaule, donné la forme *Alisincum,* aujourd'hui Anizy, dans la Nièvre. Il se retrouve en Espagne dans le nom de *Alesanco.* La forme germanique, *ingen,* de ce suffixe, devenu *ange* en français, n'a été usitée qu'au Moyen-Age. On ne l'a trouvée employée dans le nom d'aucune alésia.

---

*NOTE V*

# CLASSEMENT PHONÉTIQUE DES NOMS ALESIENS

Les documents écrits relatifs aux différents peuples de l'Europe contiennent les noms que portaient certains lieux alésiens aux temps les plus anciennement connus de l'Histoire, puis les diverses formes successivement prises par ces noms sous l'influence de l'évolution des dialectes.

Dans la documentation antique, on trouve :

En Grèce : *Alyzia*, *Alusia*, *Alesiæ*, *Alesium*, *Alesius*, *Aliso*, *Eleusis.*

En Italie : *Alœsa*, *Alicia*, *Alezia*, *Aletium.*

En Germanie : *Aliso.*

En Gaule : *Alesia*, de César, *Alisiia*, des inscriptions lapidaires, et *Alexia*, de Plutarque ; puis *Eleusio* et *Elusa* et aussi *Alesiacus* et *Alisincum.*

En Espagne : *Elusa* ou *Illici* (de Pline) qui fut dite aussi *Elicé*, qui est aujourd'hui *Elche.*

Ces formes classées phonétiquement sans distinction d'origine donnent la liste suivante :

Alesia, Alexia, Alesiæ, Alesium ;

Alisia, Alicia, Alisio ;

Alizia, Alusia ;

Elusa, Eleusis, Elicé, Illici.

Toutes les dérivations postérieures ayant pour origine ces formes primitives et en ayant conservé les traits essentiels, les noms de lieux alésiens qui ont subsisté dans le vocabulaire géographique de l'Europe moderne se révèlent au premier examen ; tous s'apparentent au vocable primitif malgré des modifications en résumé fort légères puisqu'elles sont dues uniquement à la disparition soit de la syllabe initiale, soit de la syllabe finale, soit à des contractions dont les règles sont connues. C'est avec aisance qu'il en a été dressé le tableau « généalogique » suivant :

| Alesia ou Alexia | Alisia ou Alixia | Alysia ou Alusia | Eleusia |
|---|---|---|---|
| Alésia. | Alisia. | Alyzia. | Eleusis. |
| Alaise. | Alicia. | Aluza. | Eleusa. |
| Alèse. | Alisea. | Aluze. | Eleusio. |
| Alexia. | Alija ou Alijo. | | Elice. |
| Alex. | Aliso. | | Illici. |
| Alessio. | Alix. | | Illaci. |
| | | | Elise. |
| Alais. | Alis. | | Elles. |
| Alès. | Ali. | | |
| Aleth. | | | Elche. |
| Alet. | | | Elze. |
| | | | |
| Anet, | Anizy. | | |
| Lézia, Laizia. | Lizy. | Luzy. | |
| Laizy, Laizey. | Lizey. | | |
| | | | |
| Laise ou Lèze. | Lize ou Lys. | Luze ou Luz. | |
| Aizy, Eysie, Ezy. | Izy ou Iz (?) | Uzy ou Uz. | |
| Aizey ou Eyzey. | | | |
| Aize ou Eze. | | | |

| Au génitif | Au génitif |
|---|---|
| Alesiani, Alessano, Alzano ou Alixan, | Eleusinion. |
| Alzonne, Alzène, Alzen, | Eleusani. |
| Auxois, Auxon, Ausson ou Auzan, | Elzonne et Elzen. |
| Lézinnes, Lizinnes, Llusanès, Lézina, | Eauzan. |
| Laizan, Lézan ou Leyzin. | |

*
* *

Les 502 localités alésiennes qui, soit que leur nom dérive du vocable « Alésia », soit qu'elles portent les noms de Calais, de Versailles, de Myon ou de Millières, ont été identifiées, se répartissent comme suit dans les états actuellement constitués en Europe :

| | | |
|---|---|---|
| France.................... | 378 localités qui forment...... | 137 alésias ;<br>22 Calais ;<br>20 Versailles ;<br>13 Millières. |
| Italie.................... | 42 localités qui forment...... | 18 alésias ;<br>3 Calais ;<br>2 Versailles ;<br>1 Millières. |
| Allemagne................ | 27 localités qui forment...... | 15 alésias ;<br>5 Millières. |
| Suisse.................... | 14 localités qui forment...... | 7 alésias ;<br>1 Millières (Meilen). |
| Espagne.................. | 16 localités qui forment...... | 7 alésias ;<br>1 Calais. |
| Portugal................. | 4 localités qui forment...... | 2 alésias ;<br>1 Millières. |
| Grèce.................... | 8 localités qui forment...... | 7 alésias. |
| Angleterre............... | 5 localités qui forment...... | 3 alésias. |
| Belgique................. | 5 localités qui forment...... | 3 alésias ;<br>1 Calais. |
| Hollande................. | 1 localité qui forme......... | 1 alésia. |
| Autriche................. | 3 localités qui forment...... | 1 alésia. |
| Bohême (Tchéco-Slovaquie). | 2 localités qui sont.......... | 2 Calais. |
| Hongrie.................. | 1 localité qui est............ | 1 alésia. |
| Pologne.................. | 1 localité qui est............ | 1 Calais. |
| Albanie.................. | 1 localité qui est............ | 1 Calais. |

Le nombre des Alésias s'élève à 202, mais il y a lieu de rappeler qu'une alésia est parfois constituée par un canton dans lequel ont subsisté, non pas une, mais plusieurs localités dont le nom dérive du vocable « alésia ».

*NOTE VI*

# ETYMOLOGIES DOUTEUSES

Les alésias ont pu être identifiés grâce surtout à ce fait que le nom même de Alésia, ayant depuis longtemps perdu le sens concret qu'il avait primitivement, a disparu de tous les vocabulaires et n'a plus jamais été employé pour désigner des localités quelconques dont les caractères topographiques eussent été différents.

Dans certains cas, fort rares, des circonstances philologiques locales ont amené la formation de quelques vocables non alésiens dont l'euphonie approche cependant de celle des mots dérivés de *Alésia* et de *Eleusio.* Ces cas qui, s'ils avaient été nombreux, eussent pu faire errer les recherches, ont été assez aisément décelés parce qu'ils sont localisés dans une région déterminée par l'usage même du dialecte dont ils sont issus.

La liste peut en être établie ainsi :

*
* *

1° Dans les pays basques, le plus grand nombre des localités qui portent les noms de *Lés* ou de *Lèze,* de *Elisa* ou de *Elissa,* de *Alzo* ou de *Alzi* ne présentent pas les indices topographiques qui caractérisent les alésias. Dans la langue basque, ou *euskarienne,* les mots *Alzo, Alzi, Elissa* ont encore aujourd'hui un sens précis qui en maintient l'usage ; *Alzo, Alzi,* peuvent se traduire par « refuge » ou « abri » ; *Elissa,* qui a donné Elza, Eliz, Elizondo, signifie « résidence » ; le nom de *Lèze* est fréquemment donné aux rivières.

En Corse, où l'ethnographie ibère a laissé des traces, on retrouve aussi les noms de lieu *Alzo* et *Alzi* et, notamment dans la commune de Porto-Vecchio, l'*Alzi di Gallina* (le « refuge des poules » ou « des perdrix »).

Le sens de *Alzo* « refuge », celui même de *Elissa* « résidence », sont semble-t-il, étymologiquement, apparentés au sens qu'avait, dans la langue mère indo-européenne, le mot *alesia,* « lieu de réunion ou de repos » ; mais le fait qu'*Alzo* et *Alzi* ont été, dans les temps modernes, utilisés pour dénommer des localités quelconques ne permet pas de les faire figurer dans la liste des noms de lieu strictement alésiens et cela bien que l'on trouve dans la Navarre espagnole, sur la 16e ligne de direction, un *Leiza* et un *Elizondo.*

*
* *

2° de même que les *Alzi* et les *Elissa* basques et bien que les génitifs *Elison* et *Alison*, dont le nominatif est *Eliso* ou *Aliso*, se soient contractés en *Elzen* dans les pays allemands, les *Elz* germaniques et certaines *Elzen*, telle Elsenborn, près de Malmédy, en Belgique, ne sont pas tous des lieux alésiens.

Les Elz des pays germaniques ont donc été écartés lorsque, dans le site où elles étaient établies, il n'existe point d'autre lieu alésien affirmant, mieux que ne le fait *Elz*, une primitive alésia.

Il en est de même pour les *Alzen* et *Alzey;* le nom de *Alzey*, dans le Palatinat, est d'ailleurs écrit *Altzey* sur les cartes du dix-huitième siècle.

*
* *

3° La même remarque doit être faite pour les localités françaises nommées aujourd'hui *Auxonne*, *Aussonnes* ou *Auxonnettes*. Certaines de ces localités, dont le nom, comme celui de *Auxon*, pourrait dériver de *Alzonne*, nom de lieu alésien, sont géodésiquement en situation alésienne, telle *Auxonne* (Côte-d'Or) sur la 9e ligne de direction et *Auxonnettes*, proche de l'alésia de la Ferté-Alais (Seine-et-Oise) sur la ligne solsticiale « Levant d'Hiver — Couchant d'Eté », mais certaines autres ne présentent aucun caractère alésien.

*
* *

4° Les localités qui, en France, portent les noms de *Chalais* et de *Palais*, doivent retenir plus spécialement encore l'attention car, bien que ces mots aient en français moderne, un sens précis, les lieux qu'ils désignent aujourd'hui encore sont évidemment, pour la plupart, d'origine alésienne. Tels sont :

*Chalais*, près de Loudun (Vienne), dans l'alésia de Jallais et Petit-Versailles, sur le 47e degré de latitude et sur le 16e degré ouest de longitude alésienne (voir carte 522) ;

*Chalais* (Seine-et-Oise), dans le canton alésien de Versailles qui, au sud-ouest de Paris, est déterminé par Mont-Alais, section de la commune de Meudon par Vélizy et par Versailles, sur la 8e ligne de direction (voir carte 257) ;

*Chalais* (Cher), près de Saint-Amand, dans l'alésia de Allichamps, sur la 13e ligne de direction (voir carte 206) ;

*Palais* (Lot-et-Garonne), dans l'alésia des Combes-d'Alès et Baralet, sur la ligne solsticiale d'Eté (voir carte 62) ;

*Mont-Palais* (Saône-et-Loire), dans l'alésia d'Aluze près de Chagny, sur la 13e ligne de direction (voir carte 308) ;

*Palais*, anciennement Palays (Creuse), dans l'alésia de Bourdaleix-Planèzes, près de

Bourganeuf, qui jalonne à la fois la 15e ligne de direction et le 46e degré de latitude (voir carte 469) ;

*Palaiseul* (Haute-Marne), près de Langres, dans l'alésia de Aisey et Versailles, sur la 14e ligne de direction (voir carte 205), à 5 stades ou 92 kilomètres de Myon ;

*Palazy*, dans l'alésia de Alès (Lot-et-Garonne), près de Villeneuve-sur-Lot, sur la 17e ligne de direction (voir carte 347) ;

*Palézieux*, dans l'alésia de Lussy et l'Alliaz, près de Lausanne (Suisse), sur la 9e ligne de direction et sur la 1re longitude Est (voir carte 535) ;

*Paliseul*, dans l'alésia de Lesse, près de Han (Belgique), sur la 2e ligne de direction et sur le 50e degré de latitude (voir carte 484).

Le nom de *Chalais* peut constituer une forme orthographique de « Chalet », petit édifice isolé ;

Le nom de *Palais* peut être parfois, mais très rarement expliqué par le mot latin *Palatium* qui désignait d'abord, dans le monde romain, la résidence et la cour d'un César, puis, plus tard, celle d'un évêque ou d'un prince souverain et, enfin, dès le Moyen Age, les édifices où se rendait la justice. Mais on ne connaît que deux localités dont le nom puisse être ainsi expliqué ; ce sont *Pfalz*, en Rhénanie, et Palaiseau, au sud de Paris. Le lieu appelé Pfalz tire son nom du palatium élevé par les Romains dans la cité des Trévires ; le nom de Palaiseau dérive d'un *palatiolum* où Dagobert, le grand roi mérovingien, fit de longs séjours pendant lesquels cette résidence constituait une succursale effective du « Palais » de Paris.

Pour ce qui concerne les localités sûrement alésiennes dont les noms sont aujourd'hui écrits Chalais et Palais, l'existence des initiales P et Ch doit être considérée comme la conséquence d'une déformation dialectale : D'Arbois de Jubainville a déjà signalé dans son *Etude sur les premiers habitants de l'Europe*, l'altération qui, dans les langues celtiques, a mué le C dur ou K, non seulement en Ch, en G et en S, mais aussi en B et en P.

C'est ainsi que, par exemple, le chiffre « 4 » qui se prononçait *quater* en latin et *katur* en sanscrit, se disait *patre* ou *patri* en celte. L'influence du latin *quater* a rétabli en français la forme *quatre*, mais les Celto-Latins que sont les Roumains modernes disent encore *patru*. Le chiffre « 5 » que les Latins prononçaient *quinque*, est devenu *cinq* avec la prononciation « sinq » en français, bien que, dans cette langue, le nombre « 15 » *quinze* ait conservé l'initiale dure du latin *quindecim* dont il dérive.

Tous les peuples de l'Europe prononcent « Kelte », le mot *Celte*, en grec *Keltos*, que les Français sont seuls à prononcer « Selte ».

Le nom du fondateur de l'Empire Romain, qui en latin, s'écrivait *Cæsar* et se prononçait « Kesar », s'écrit en français César et se prononce « Sésar », alors qu'il a donné *Kaiser* en allemand, *Czar* et parfois *Tsar* dans les langues slaves.

La plupart des substantifs latins dont la première syllabe était *Ca* ont, dans le français moderne, évolué en *Cha*, tels *campus* qui est devenu « champ », *cantus* qui est devenu « *chant* », *camellus* qui est devenu « *chameau* », *candella* qui est devenu « *chandelle* »; tels encore *calvus* « chauve », *calcis* « chaux », *calamus* « chalumeau », *calor*, « *chaleur* ».

Les *Chalais*, *Palais*, dérivent donc généralement d'un primitif *Calais*. Ils n'ont été, cependant, retenus dans la nomenclature alésienne que lorsque leur origine était confirmée par l'existence dans leur voisinage immédiat d'autres noms de lieu nettement alésiens.

Il en est de même pour *Caux* en France et pour *Calvi* en Italie. Si *Caleti Pagus* est devenu le Pays de Caux, entre le Hâvre et Rouen, si l'antique *Calès* près de Capoue est devenu Calvi, d'autres *Caux* et d'autres *Calvi* dérivent évidemment du latin *Calvus* « chauve » et non d'un primitif *Calais*. C'est le cas notamment pour tous les *Caumont* et tous les Chaumont (Montchauve) de France.

*
* *

5° Le vocable *Alice* est assez fréquemment employé en Italie pour désigner soit des sites, soit des localités habitées ; une première vérification pouvait amener à supposer aux lieux qui sont pourvus de ce nom une origine alésienne, d'autant plus que l'on trouve, dans certains alésias et notamment dans les alésias de *Lésina* et de *Alessano* (Pouilles) des villages qui portent le nom de Alice ou celui de Aliche. Et cependant Alice n'est point, en dépit de la consonance, un nom exclusivement alésien, car certaines des localités qui le portent ne présentent aucun des caractères propres aux alésias ; tel est le cas notamment pour le village d'Alice, en Piémont, sur le lac de Viverone et pour un cap calabrais qui, dans le golfe de Tarente, au nord de Crotone, porte le nom de *Punta de l'Alice;* on sait d'ailleurs que, dans l'antiquité, ce cap portait le nom de « promontoire d'Apollon Halios ».

Les mêmes observations s'appliquent au nom de lieu *Alix*, qui, en France, apparaît dans deux alésias, mais qui, comme *Alice*, est aussi un nom propre de femme.

*
* *

6° *Saint-Calais*, entre Caen et Le Mans, est une petite ville qui, aux temps gallo-romains portait le nom de *Anille ;* c'est seulement au sixième siècle qu'elle prit celui d'un monastère alors célèbre qu'un ermite, nommé Calais et qui fut sanctifié, avait fondé sur son territoire.

Dans cette même région d'ailleurs, d'autres Calais et d'autres Saint-Calais existent assez nombreux ; il semble que parfois la qualification de « Saint » ait disparu devant le nom de certains lieux placés d'abord sous l'invocation du moine d'Anille, tel Calais près de Conches (Eure), mais que, par contre, elle ait été par les populations locales ajoutée par la suite à des Calais qui ne devaient rien au Christianisme, tel Saint-Calez-en-Saosnois, village situé entre Mamers et le bourg de Saosne (Sarthe), qui se trouve exactement à 444 kilomètres de Myon.

*
* *

7° Le nom de *Lys*, qui est porté en France par un certain nombre de lieux habités, pourrait être d'origine alésienne et dériver de Alise et de Lizy, comme Luz a dérivé de Aluse et de Luzy, comme Lèze ou Laiz a dérivé de Alaise et de Laizy.

Mais ici aussi existe une cause d'amphibologie. Le substantif *lys* en français désigne la plante qui, en latin, se nomme *lilium* et dont la fleur a été choisie comme un emblème à la fois national et religieux ; la fleur de lys blanche étant consacrée au culte de la Sainte Vierge et la fleur de lys d'or, qui, d'ailleurs, est un iris autrefois nommé « lys des marais », constituant l'attribut principal des armoiries de la France.

Dans certains cas et notamment lorsqu'il entre, avec la marque du pluriel, dans la formation de noms composés, tel Dammarie-les-Lys, village situé près de Melun (Seine-et-Marne), ou encore lorsqu'il est précédé du qualificatif « Saint », tel Saint-Lys (Haute-Garonne), il semble hors de doute que ce nom fut emprunté à la fleur vénérée. Dans certains autres cas, au contraire, l'origine alésienne du nom de *Lys* que portent maintes localités semble devoir être admise, le vocable *lys* étant alors une déformation de « *lise* » venu de Alise ; tels sont :

*Lys*, au sud de Clamecy (Nièvre), dans l'alésia déterminée déjà par le village d'*Auxois* et le lieu dit *Versailles ;*

*Val-de-Lys*, dans l'alésia de Mont-Alix, au Nord-Est de Rouen (Seine-Inférieure) ;

*Le Lys*, dans l'alésia de *Jallais et Montalais*, près de Chemillé (Maine-et-Loire).

Plusieurs rivières portent également le nom de *Lys*, parmi elles on peut citer : le Lys, qui court de France en Belgique vers l'Escaut qu'elle rejoint à Gand ; la Lys, rivière pyrénéenne au sud de Bagnères-de-Luchon et, non loin de celle-ci, le Lis, dans l'Alésia de Luz. Nul doute que le nom de ces rivières dérive de *Is*, si fréquemment trouvé dans les noms des cours d'eau, tels l'Ise, l'Ison, l'Izonne, qui, ailleurs, ont pris les formes de *Lison* et *Lisonne*.

Une montagne, la *Dent-de-Lys*, haute de 2.000 mètres, jalonne à la fois, non loin de Montreux, sur la rive nord du lac de Genève, la ligne solsticiale d'hiver, la 9e ligne de direction de la 7e longitude Ouest.

Un autre pic, le *Lys Kamm*, jalonne exactement, en Suisse encore, le point où la 8e ligne de direction franchit le Mont-Rose avant que d'entrer en Italie.

*
* *

8° Toutes les localités qui, dans les pays de langue française, portent le nom de *Anizy* ou celui de *Anet* furent des alésias ; cette origine alésienne est même historiquement établie pour le village de Anizy aux environs de Nevers, qui fut *Alisincum* aux temps gallo-romains.

Mais on doit noter, comme une remarque curieuse et qui démontre avec une force

singulière la valeur des règles étymologiques dans la langue française, que d'autres localités de Belgique ou de France dont les noms sont consonants mais où la lettre N est redoublée, ne sont point apparentés aux *Anet* ou aux *Anizy* précités, ceci très probablement parce que l'un des deux N a remplacé de plus anciens M, B ou D que la vie des mots a fait disparaître.

Les recherches faites pour rétablir les anciennes formes de ces noms sont restées vaines ; on doit simplement constater qu'à l'encontre des *Anizy* et des *Anet*, les localités qui se nomment aujourd'hui *Annet*, *Annais*, *Annaiz*, *Annezin*, ne sont point d'origine alésienne.

*
* *

9° Alors que tous les noms de lieu composés avec le mot alésien *Alet*, tels Montalet, Montalais, Portalet, Baralet, s'affirment comme alésiens, le nom de *Mealet* ou *Miallet* a certainement une origine différente car, si Meallet, près de Mauriac (Cantal), est situé à proximité de l'alésia d'Ally-Salin-Cantaleix, sur la ligne solsticiale d'Eté, les autres localités qui portent le même nom, et il en existe une dizaine dans le centre et le Midi de la France, sont dépourvues de tout caractère alésien.

*
* *

10° Les noms de *Lizinnes*, *Lézina*, désignent plusieurs alésias de France et d'Italie, mais le nom que porte en Belgique la ville *Lessines*, près de Bruxelles, n'est certainement point dérivé du vocable « alésia » car elle ne présente aucun des indices topographiques ou géodésiques qui caractérisent les alésias.

---

*NOTE VII*

# LA SCIENCE DE L'ASTRONOMIE PENDANT L'ÉVOLUTION PRÉ-COLOMBIENNE DES MEXICAINS

Il eût semblé difficile d'admettre, avant que les preuves en eussent été réunies, que les hommes de la civilisation néolithique avaient possédé une élite savante susceptible d'établir les systèmes géodésiques alésiens tels qu'ils apparaissent reconstitués. Et même après les constatations qui nous rendent sensible l'œuvre de cette élite, il semble, tant est grande la surprise que provoquent ces constatations, que des explications basées sur des données plus familières à notre esprit soient encore nécessaires.

Le fait que des hommes que nous tenons, à tort d'ailleurs, pour des « sauvages » aient possédé des connaissances astronomiques relativement étendues, n'est surprenant pour nous que parce que, de nos jours, l'étude de l'astronomie, étant considérée comme dépourvue d'utilité pratique immédiate, est réservée, bien plus exclusivement qu'elle ne le fut dans l'antiquité, à des spécialistes et qu'elle apparaît, bien à tort, comme une science d'enseignement supérieur dont l'assimilation exige la possession préalable de vastes connaissances générales. Et, cependant, la connaissance des lois qui règlent le cours des astres se trouve à la base de toutes les civilisations connues, qu'il s'agisse de l'Egypte, de la Chaldée, de l'Inde ou de la Chine, si longtemps considérées, parce qu'elles sont orientales, comme antérieures à celle de l'Europe.

Les vieilles hypothèses relatives à l'origine asiatique de la civilisation européenne sont d'ailleurs ici en défaut, car les connaissances astronomiques des Européens étaient, à l'aube de l'Histoire, nettement supérieures à celles des Asiatiques qui n'avaient point imaginé, notamment, de subdiviser la sphère en degrés afin de pouvoir, par la mensuration de l'un de ces degrés, supputer d'abord le volume de la terre, et constituer ensuite une base immuable et naturelle à leurs mesures itinéraires.

Ces vieilles hypothèses fondées sur un prétendu *miracle indou* qui aurait précédé le « miracle grec » sont, enfin, plus impuissantes encore lorsqu'il s'agit d'établir l'origine des

différentes civilisations qui s'étaient spontanément développées en Amérique avant l'arrivée des Européens.

*
* *

L'Amérique eut, en toute certitude, une évolution biologique indépendante de celle de l'ancien continent dont elle diffère aujourd'hui encore par la faune et par la flore qui lui sont propres. Les immenses régions des deux Amériques qui forment de nos jours le Canada et les Etats-Unis, le Brésil, la Bolivie, le Chili et l'Argentine, étaient, au moment de l'arrivée des Européens, peuplées de tribus plus ou moins nomades dont l'évolution n'avait guère dépassé le stade de l'industrie de la Pierre Taillée ; d'autres populations sur les hauts-plateaux du Mexique et du Pérou étaient isolément parvenues à un état de civilisation beaucoup plus avancée et comparable exactement à celui qu'avait atteint l'Europe à l'Age de la Pierre Polie : agriculteurs et guerriers, ces peuples avaient, tant au Pérou qu'au Mexique, organisé de puissantes sociétés féodales pourvues de lois rigides et d'une religion d'Etat ; ils possédaient une écriture hiéroglyphique, savaient ériger des palais, des temples, des forteresses et des habitations, extrêmement robustes, qu'ils décoraient de peintures, de sculptures et de céramiques réellement artistiques.

Péruviens et Mexicains ignoraient l'art de fondre et d'allier les métaux durs ; leurs instruments essentiels et la plupart de leurs armes étaient de bois ou de pierre soigneusement polie ; avec l'or et le cuivre natif qu'ils martelaient, ils ne fabriquaient que des bijoux ou de menus vases. Ils étaient donc, au seizième siècle de notre ère, nettement inférieurs par leur industrie à ce qu'avaient été, en Europe, nos ancêtres des villages lacustres et des acropoles cyclopéennes de l'Age du Bronze.

*Et cependant, ces Néolithiques américains avaient déjà imaginé, pour supputer le temps, des calendriers astronomiques parfaitement exacts.*

En Europe, par le retour périodique des saisons, l'année solaire a une existence tangible. Il n'en est pas de même pour les pays situés dans la zone tropicale où les diverses positions du soleil, et par conséquent la température, variant peu, les vicissitudes différentes que les saisons comportent sont inconnues.

Aussi les plus anciens calendriers mexicains et péruviens ne furent-ils point conçus sur la révolution annuelle du globe terrestre ; leurs cycles constituaient de simples artifices de numération : le mois, ou du moins le groupement de journées auquel on pourrait donner ce nom, n'était que de vingt jours dans le calendrier mexicain archaïque. Ces mois réunis par séries de treize formaient ainsi des périodes de 260 jours qui ne correspondaient à aucun phénomène céleste. Les mois péruviens comptaient également vingt jours, mais étaient groupés par vingtaine de quatre cents jours. Ces différents cycles, qui remontaient à une très haute antiquité, avaient été, au moment de l'arrivée des Européens, déjà remplacés dans la vie civile par des calendriers astronomiques.

Le mois, dans le « nouveau » calendrier mexicain, était encore de vingt jours, mais les mois étant groupés par cycles de dix-huit, c'est-à-dire de 360 jours, auxquels s'ajou-

taient cinq jours supplémentaires, formaient ainsi de véritables années solaires de 365 jours.

Nous savons, par l'exemple des peuples de l'antiquité européenne, combien la réalisation d'une telle exactitude comporte de difficultés ; les Grecs, les Latins, les Egyptiens, eurent des années de 354 et de 360 jours avant que de minutieuses observations les eussent menés, de corrections en corrections, à constater qu'elles sont de 365 jours. Or, une telle précision, les indigènes de l'Amérique l'avaient obtenue au cours même de leur évolution néolithique.

Les Mexicains avaient même plus complètement que les Européens tiré parti des observations de leurs savants : ils avaient, à côté de l'année solaire, déterminé une année *vénusienne* basée sur la révolution synodique de Vénus. Cette planète entrant en conjonction avec le soleil et la terre tous les 584 jours, l'année vénusienne avait donc cette durée.

Des trois cycles successivement adoptés par les prêtres-savants du Mexique, le plus ancien, celui de 260 jours, *Tonalamalt*, continuait à être employé pour la chronologie historique et la fixation des fêtes religieuses ; le cycle réellement « annuel » de 365 jours, *Tonalpohualli*, réglait la vie civile ; le cycle vénusien de 584 jours était plus spécialement utilisé, semble-t-il, par les astrologues. Mais, les jeux de l'arithmétique étant familiers à tous les « savants », les Mexicains avaient cherché une commune mesure à leurs trois cycles ; ils avaient ainsi constaté que 104 années solaires donnent un total de 37.960 jours qui égalent exactement le nombre de journées contenues dans 65 années vénusiennes de 584 jours et dans 146 périodes civiles de 260 jours. Et ces « siècles » de 104 années solaires étaient employés dans toutes les chronologies : ils portaient le nom de *hychuetilitzli*.

De même que nous ne possédons aucun renseignement sur la date ou simplement sur l'époque à laquelle remontent les premières observations astronomiques des Européens, de même les annales des Mexicains ne contiennent aucune indication pouvant permettre de déterminer à quel moment de leur longue évolution furent réalisées de si minutieuses et si précieuses constatations. Elles appartiennent, comme en Europe, aux temps inconnus de leur préhistoire. On sait seulement que les Mexicains attribuaient leurs progrès initiaux à des ancêtres Toltèques qui, un millier d'années avant Christophe Colomb, c'est-à-dire vers le temps qui vit en Europe la décadence de l'Empire Romain, ayant appris à cultiver le sol, se vouèrent à la vie sédentaire et établirent l'ordre social religieux et économique qui florissait encore sous la domination des Aztèques lorsque Fernand Cortez envahit le pays à la tête de ses conquistadores.

Les *Mayas*, différents des Aztèques, peuplaient le Yucatan, dans l'Amérique Centrale. Leur civilisation égalait celle des Mexicains. Ils ont laissé des monuments de pierre dont l'ampleur déconcerta les premiers Européens qui les virent, car ils s'égalent à ceux des Egyptiens et des Indous. Comme les Mexicains, les Mayas employaient à la fois le calendrier de 260 jours divisé en treize périodes ou *mois* de *vingt* jours ; et ils avaient aussi le calendrier de 365 jours divisé en dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours complémentaires.

Les Péruviens, qui avaient eu un calendrier de 400 jours divisé en vingt mois de vingt jours, n'employaient plus, sous le régime des Incas, qui les gouvernaient au moment de l'arrivée des Européens, que l'année solaire. Mais à l'encontre des Mexicains, ils n'avaient point d'écriture et les traditions recueillies n'ont pas permis de déterminer si cette année comportait 365 jours ou seulement 360. L'année solaire était, au Pérou, comme elle l'était en Europe, divisée en douze mois.

Enfin, de même que les anciens Européens, les Péruviens tenaient le plus grand compte des points solsticiaux : à Cuzco, leur capitale, et dans les principales villes, des piliers *(inti-hustanas)* placés sur les lieux élevés, les uns à l'Est, les autres à l'ouest, indiquaient les points extrêmes qu'atteignait périodiquement sur l'horizon le soleil, soit à son lever, soit à son coucher, et figuraient ainsi l'amorce d'une rose solsticiale des vents.

* * *

La science de la préhistoire européenne s'est très longtemps heurtée aux préjugés que l'ignorance avait accumulés ; mais ses conclusions méthodiquement vérifiées ont cependant peu à peu cessé de provoquer la surprise car elles ont finalement acquis la valeur de certitudes scientifiques qu'imposaient les faits matériellement et dûment constatés dont elles étaient étayées.

De même si la mise au jour de l'œuvre réalisée avant l'Histoire par les hommes qui furent les créateurs du système géodésique alésien provoque une égale surprise, c'est en raison de ce que cette œuvre suppose des connaissances astronomiques qui ne pouvaient être accordées qu'avec difficulté à nos ancêtres de l'Age de la Pierre Polie. Or, le spectacle de ce qu'étaient les connaissances astronomiques acquises par les civilisations néolithiques américaines confère précisément aux constatations faites sur l'étendue des connaissances astronomiques acquises par les civilisations néolithiques européennes ce caractère de banale possibilité qui est le plus propre à satisfaire l'esprit d'examen.

---

ATLAS

---

# LES LIGNES GÉODÉSIQUES ALÉSIENNES

---

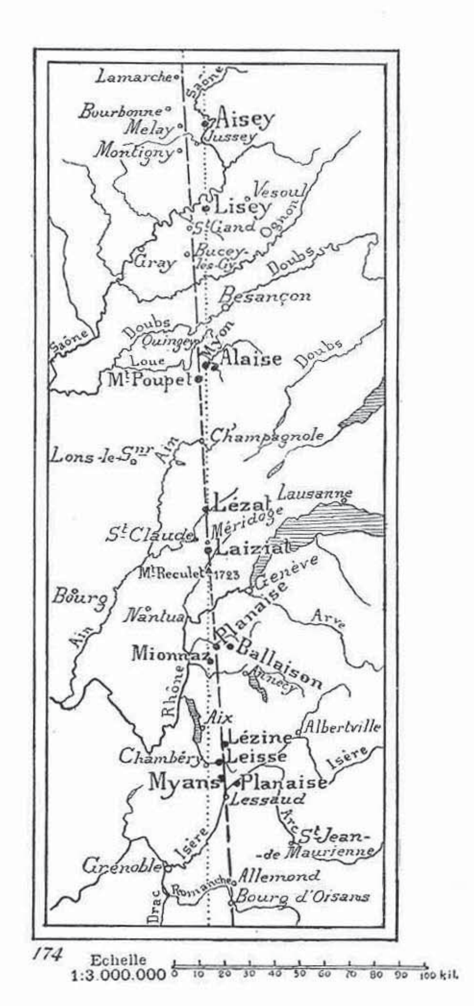
# LA PREMIÈRE LIGNE DE DIRECTION



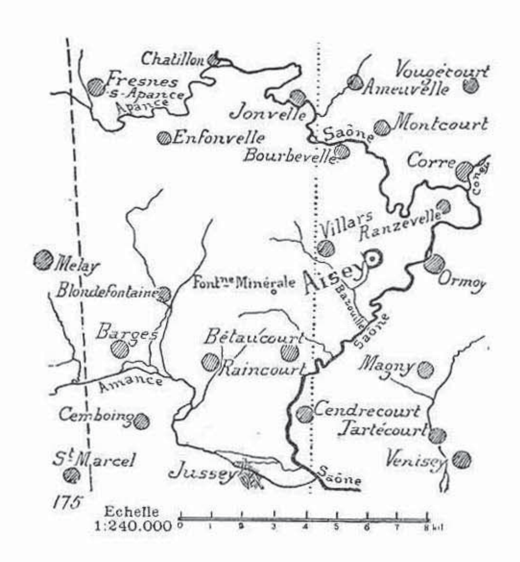

Carte 172.
Parcours général de la 1re ligne de direction.



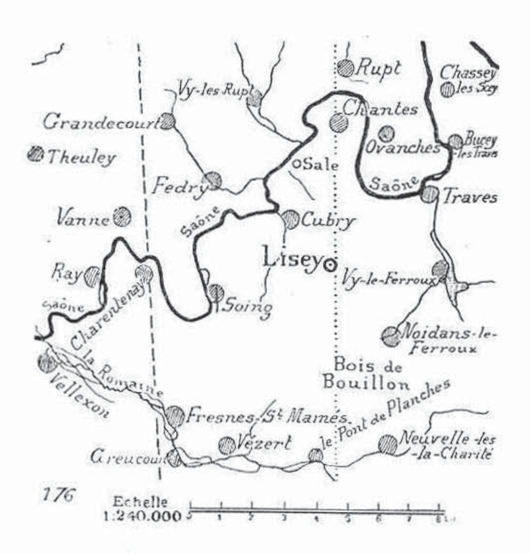

Carte 173.
Parcours de la 1re ligne de Direction de la mer du Nord à la frontière franco-belge.




Carte 174.
Parcours de la 1re ligne de Direction entre la Saône et les Alpes.




Carte 175. — La 1re ligne de Direction suit un trajet qui se rapproche de celui de la Méridienne, mais les jalons de celle-ci, telle *Aisey*, près de Jussey (Hte-Saône) ne se confondent point avec ceux de la 1re ligne.

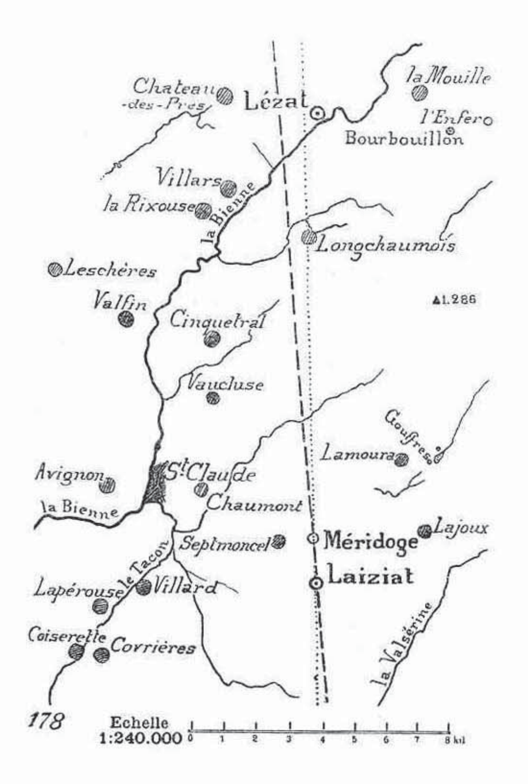



Carte 176. — *Lisey*, sur la rive gauche de la Saône est, comme *Aisey*, un jalon de la méridienne.




Carte 177.

La 1re ligne de Direction passe sur le Mont Poupet dans l'alésia d'*Alaise* alors que la méridienne passe sur la butte de Myon.




Carte 178.

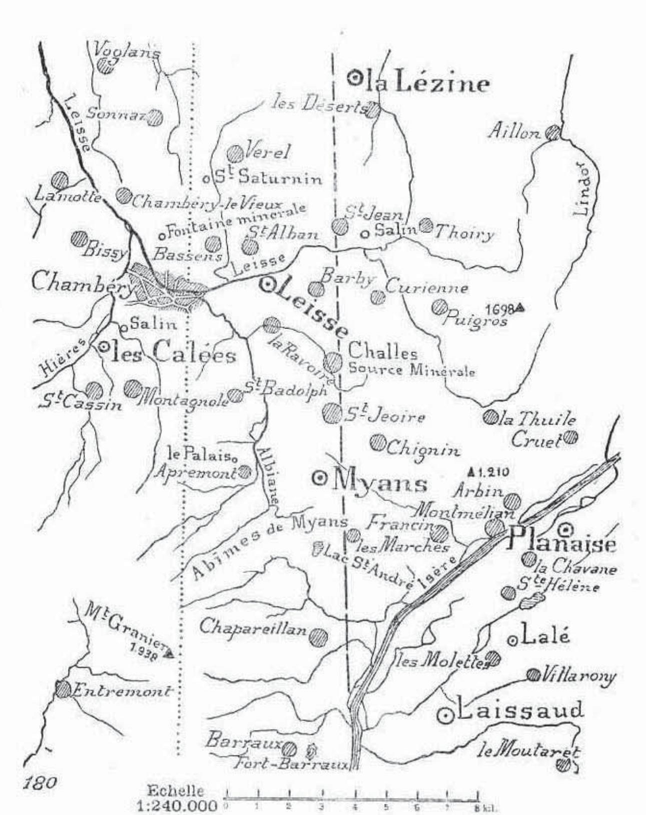
La 1re ligne de Direction croise la méridienne à *Méridoge*, près de St Claude (Jura) non loin du lieu dit *Laiziat*.

(Voir page 131, carte 101).



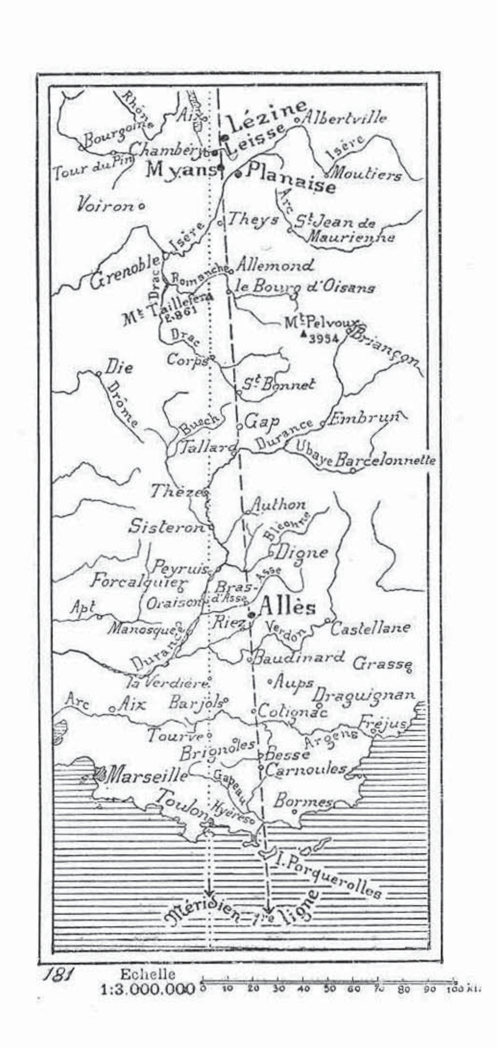

Carte 179.

La 1re ligne de direction est sur la rive gauche du Rhône repérée par *Planaise*, dans l'alésia où le lieu dit *Mionnaz* repère la méridienne.




Carte 180.

La 1re ligne de Direction est près de Chambéry repérée par les lieux dits la *Lézine* et *Myans* dans la double alésia de la Lézine-Leisse et de Myans-Planaise.




Carte 181.

Parcours de la 1re ligne de Direction entre Chambéry et la Méditerranée.

Carte 182.

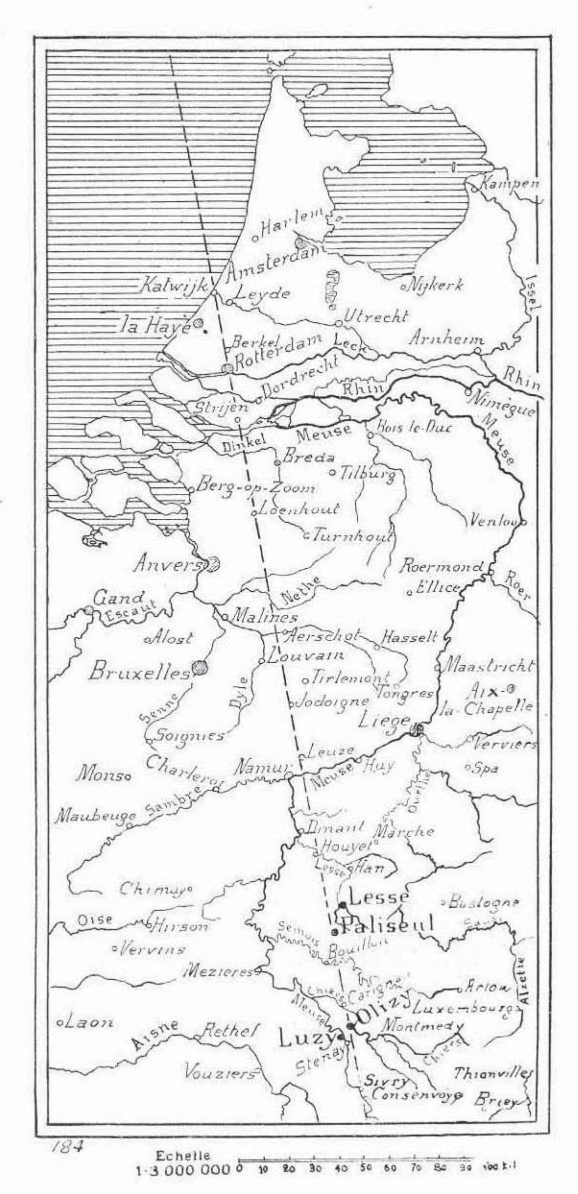
La 1re ligne de Direction est, dans les Alpes, repérée par *Allès*, près de Riez.

# LA DEUXIÈME LIGNE DE DIRECTION



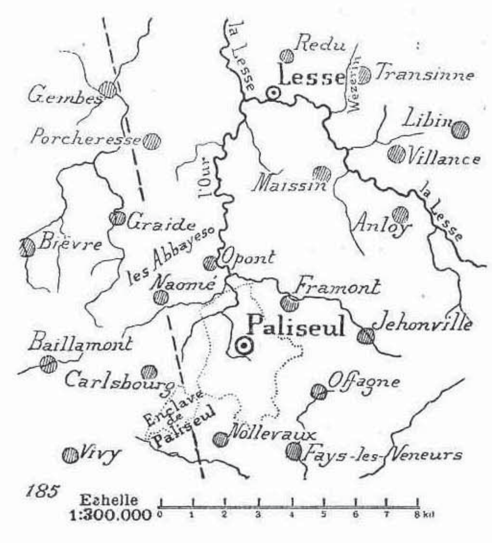

CARTE 183.

Parcours général de la 2e ligne de Direction.



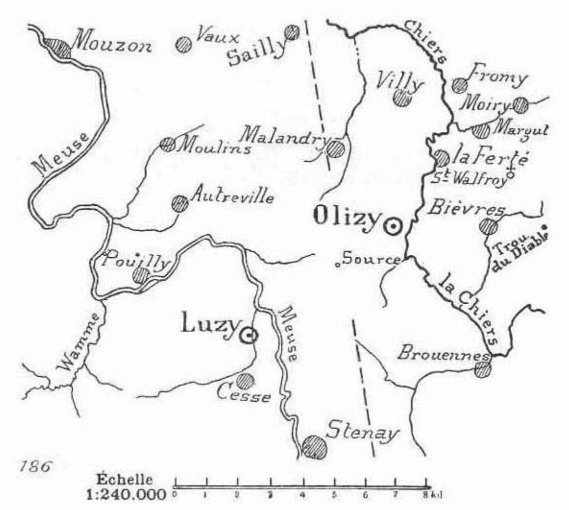

Carte 184

Parcours de la 2e ligne de Direction de la mer du Nord à la Meuse.



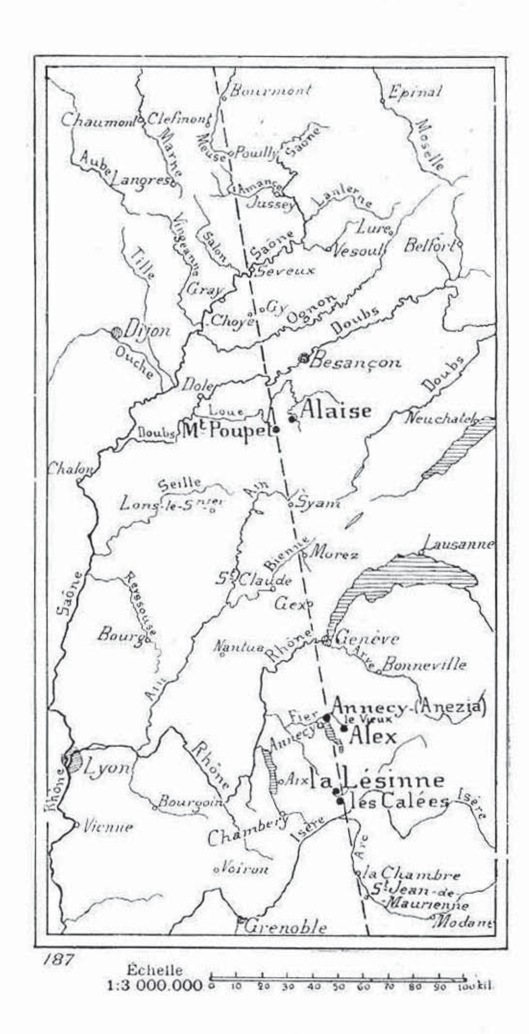

Carte 185.

La 2e ligne de Direction à *Paliseul* (Belgique).



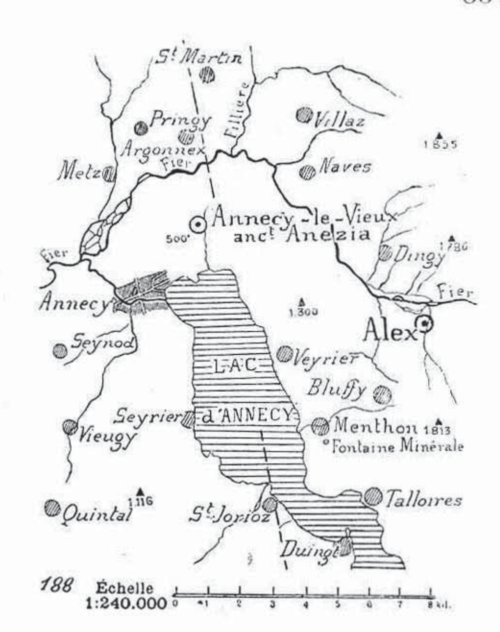

Carte 186.

La 2e ligne de Direction à *Olizy*, près de Stenay (Meuse).



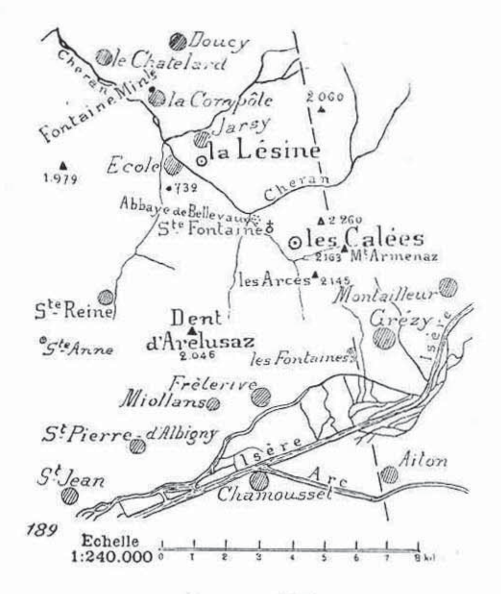

**CARTE 187.**

Parcours de la 2e ligne de Direction entre la Meuse et les Alpes.




**CARTE 188.**

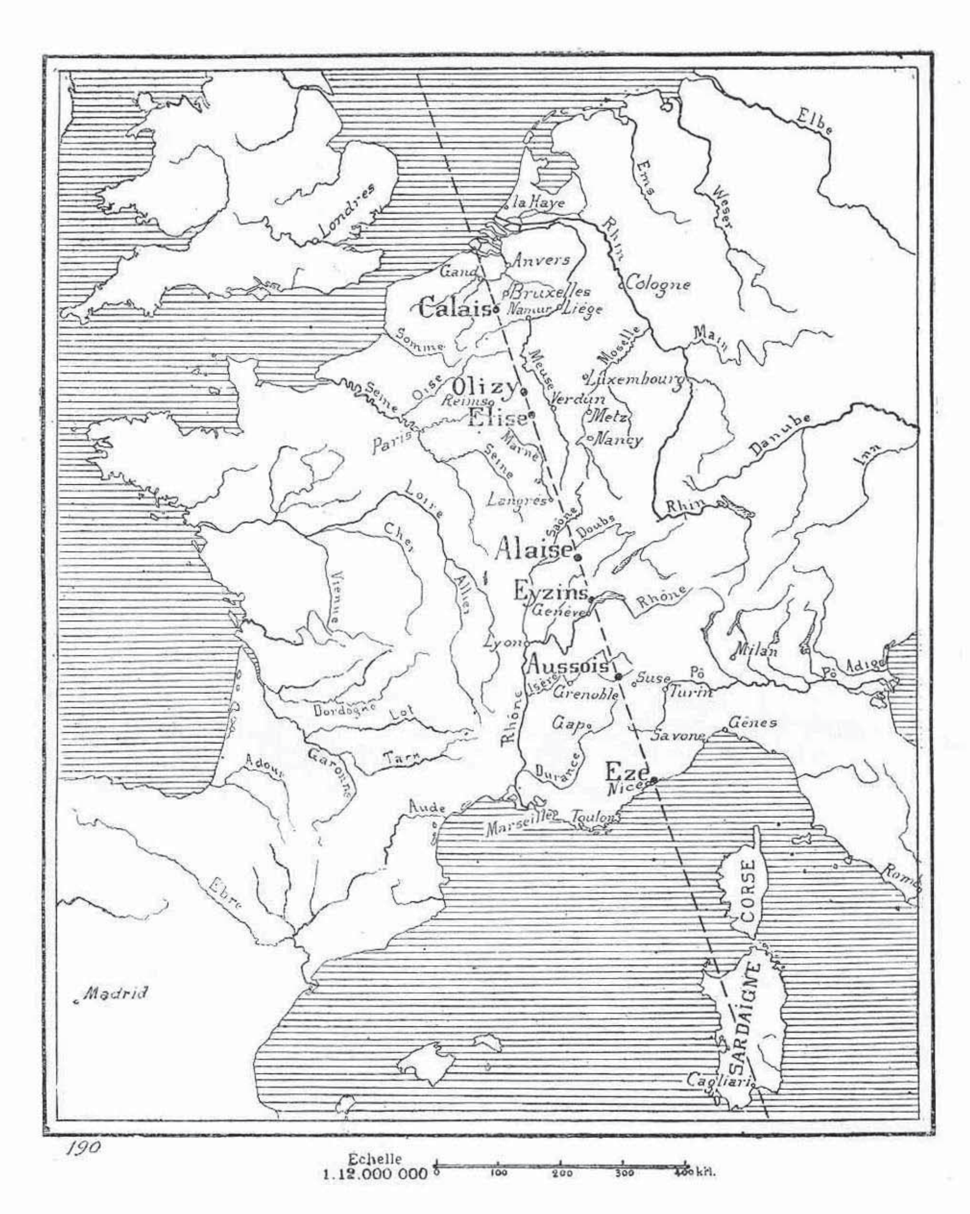
La 2e ligne de Direction à Annecy-le-Vieux (anct *Anezia*), près d'Alex.




**CARTE 189.**

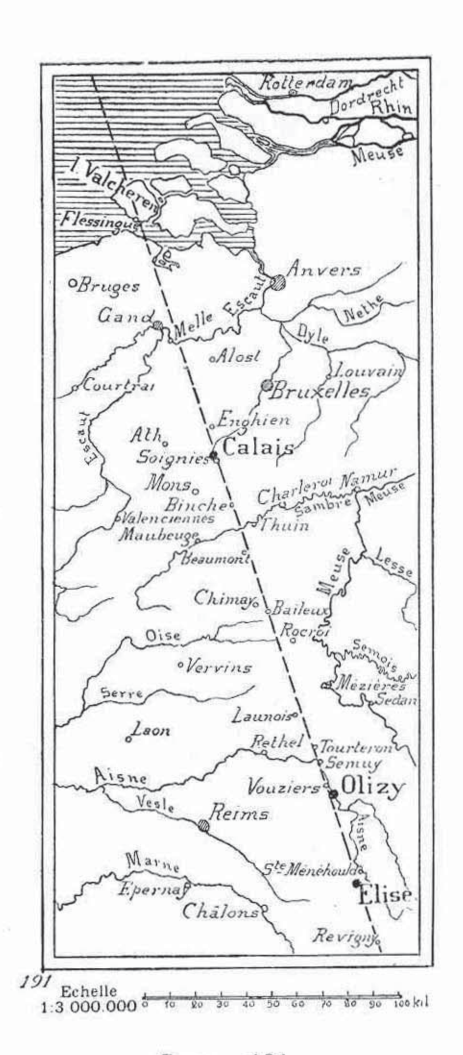
La 2e ligne de Direction est, sur la rive droite de l'Isère, repérée par les *Calées*.

# LA TROISIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 190.

Parcours général de la 3e ligne de Direction.

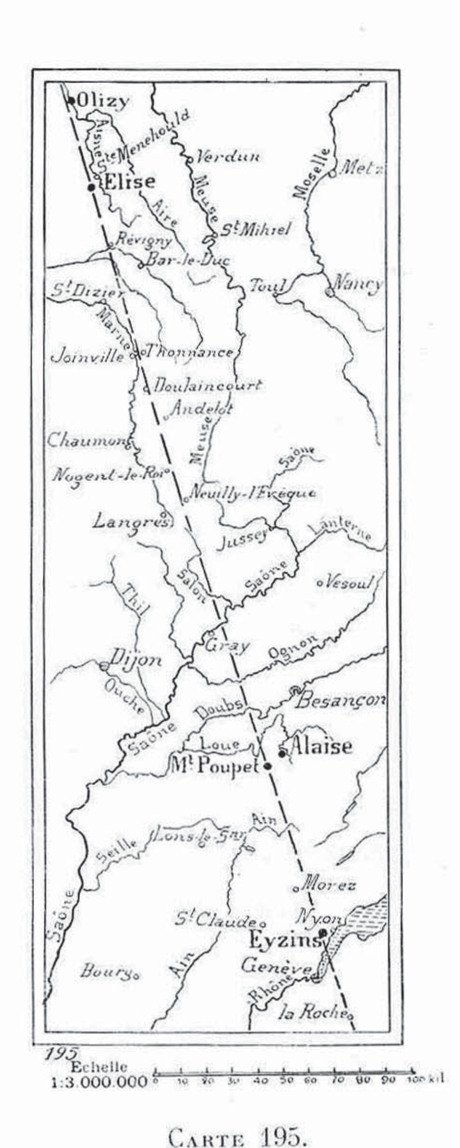



CARTE 191.

Parcours de la 3e ligne de Direction des Bouches de l'Escaut à l'Argonne.

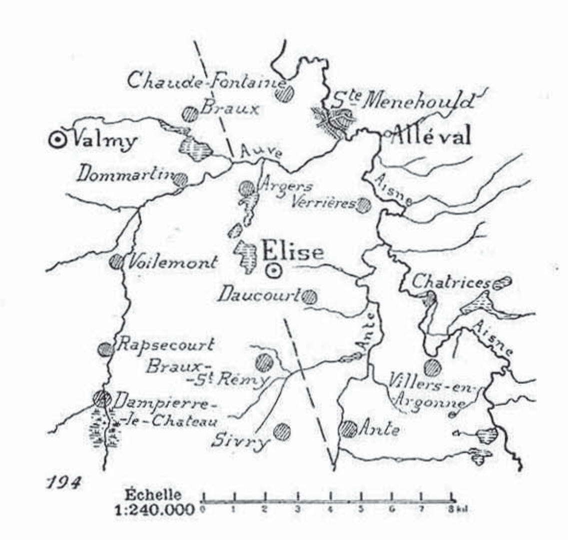
CARTE 193.

La 3e ligne de Direction dans l'Alésia de *Olizy* et *Falaise* (Ardennes).




CARTE 195.

Parcours de la 3e ligne de Direction des Ardennes au lac de Genève.

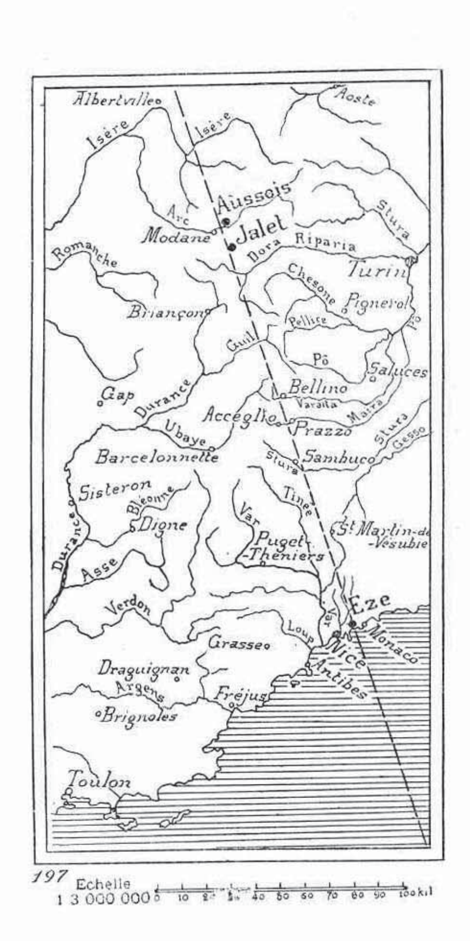



CARTE 194. — La 3e ligne de Direction dans l'alésia d'*Elise* (Haute-Marne).



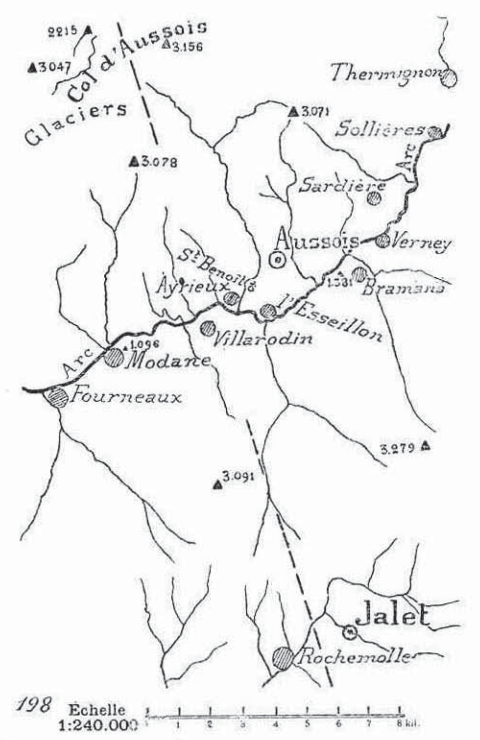

CARTE 196.

La 3e ligne de Direction traverse l'alésia de *Eyzins — les Lys*, près de Divonne-les-Bains.

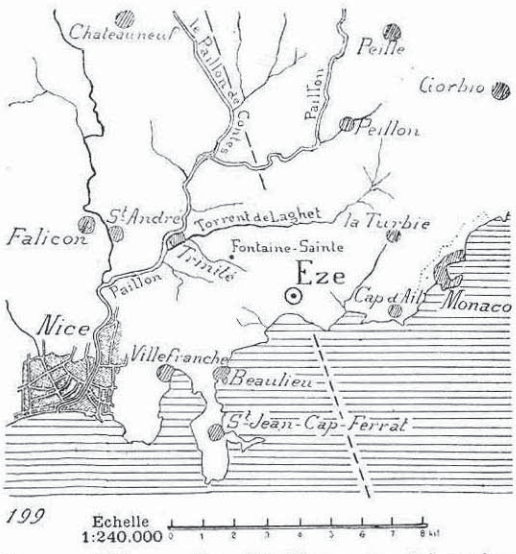



CARTE 197.

Parcours de la 3e ligne de Direction de l'Isère à la Méditerranée.

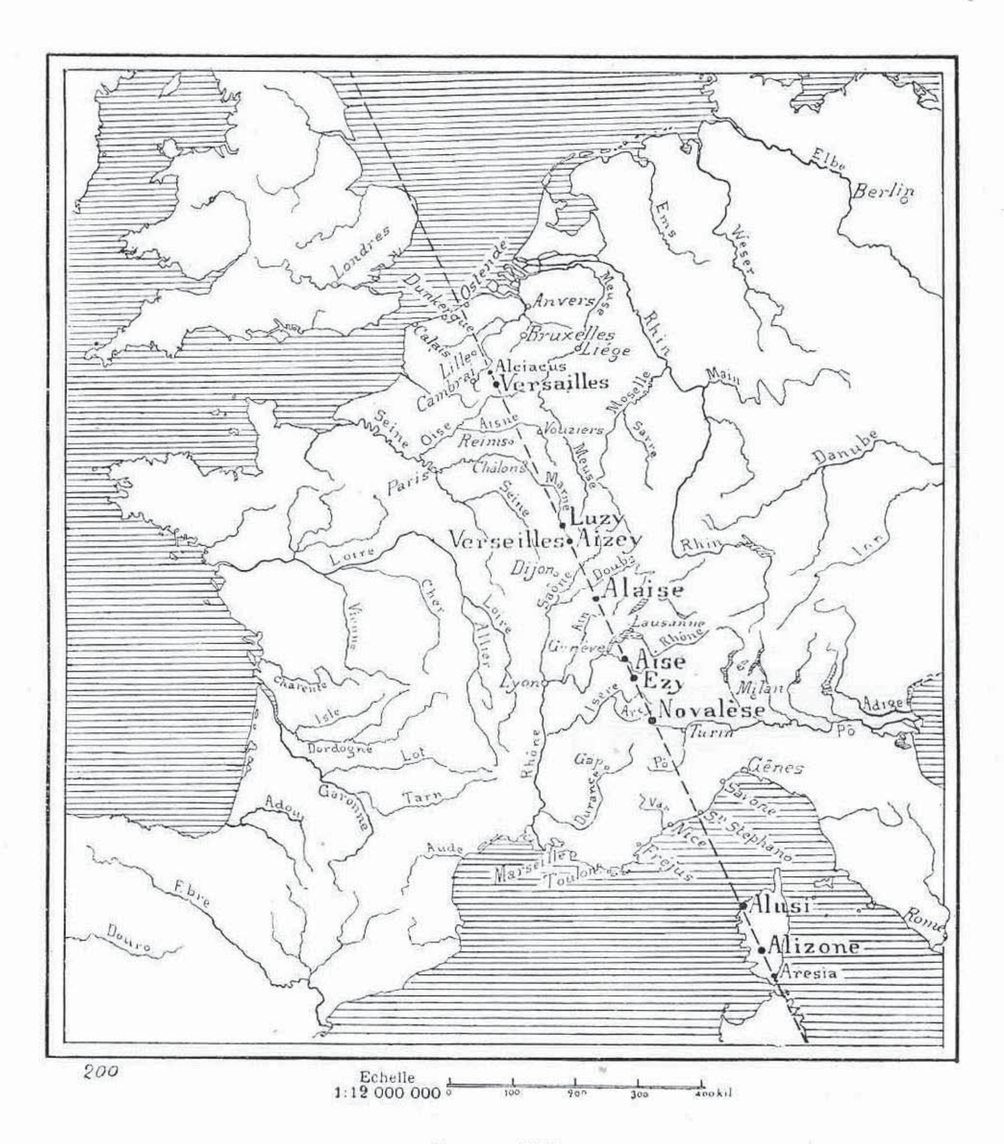



CARTE 198. — La 3e ligne de Direction à *Jalet* près de Modane.



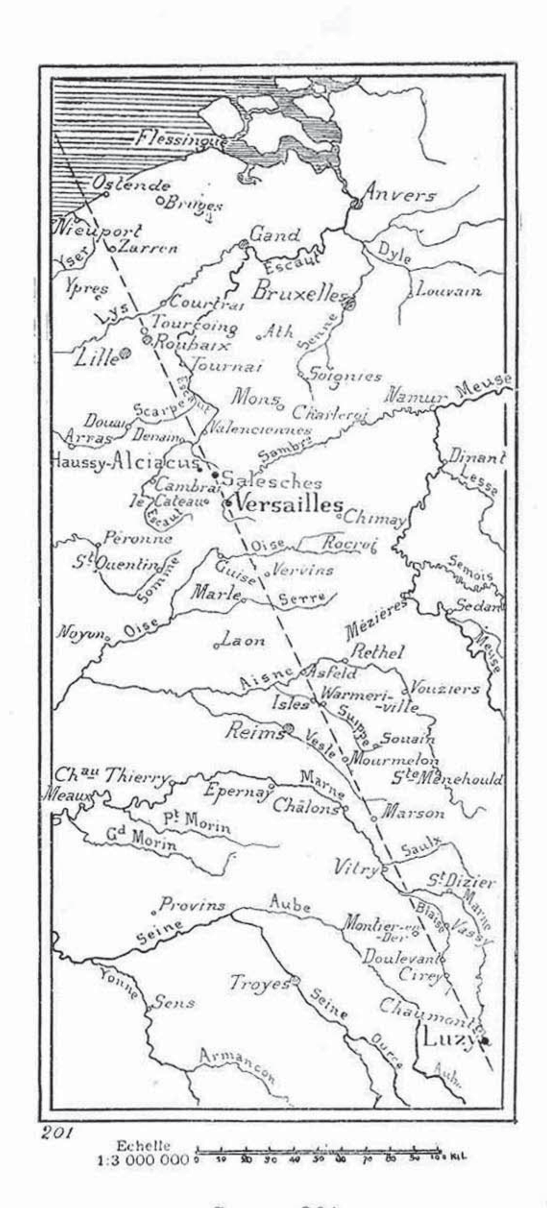

CARTE 199. — La 3e ligne de Direction à Eze (anct *Elza*) près de Nice.

# LA QUATRIÈME LIGNE DE DIRECTION



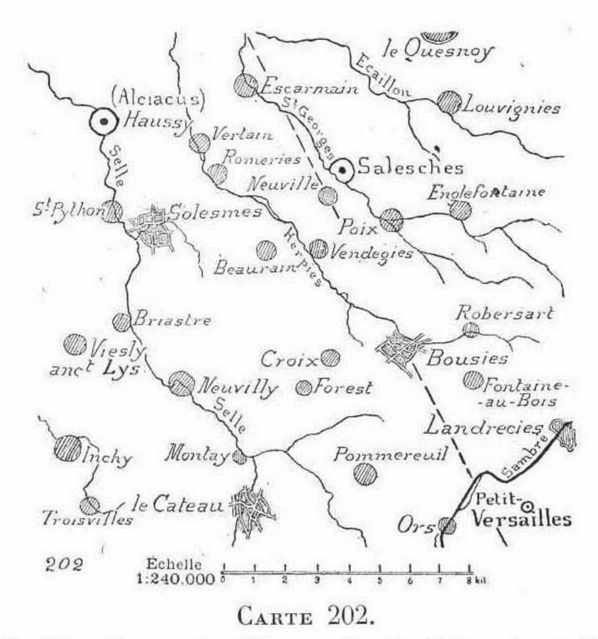

CARTE 200.

Parcours général de la 4e ligne de Direction.



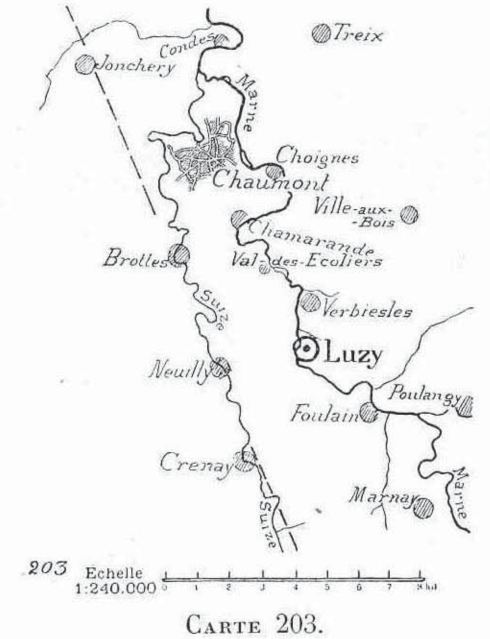

Carte 201.

Parcours de la 4e ligne de Direction de la mer du Nord à la Haute-Marne.



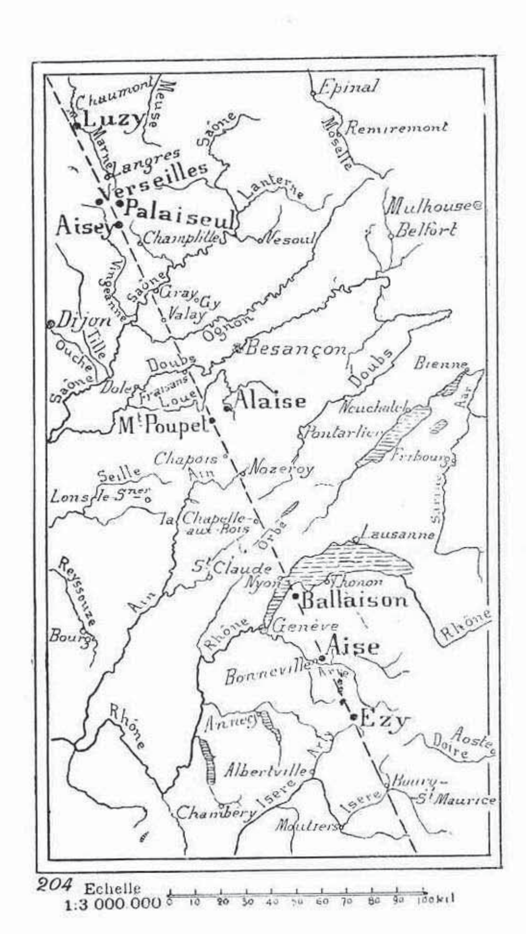

Carte 202.

La 4e ligne de Direction entre Haussy (anct *Alciacus*) et *Salesches* dont les noms devaient être signalés, mais qui ne sont point certainement alésiens.



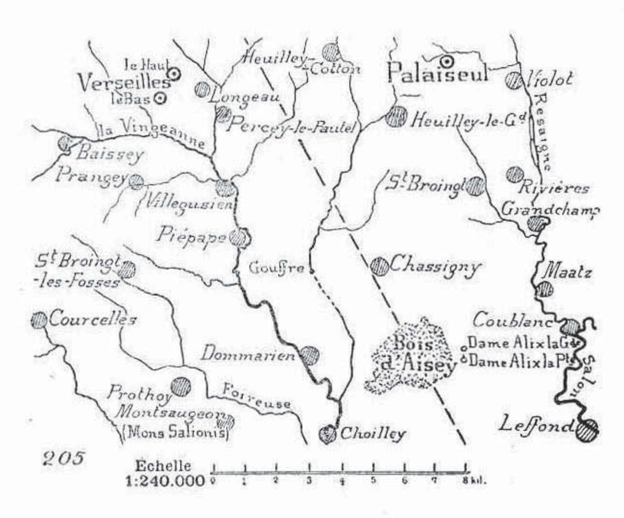

Carte 203.

La 4e ligne de Direction passe à proximité de *Luzy* près de Chaumont (Haute-Marne)



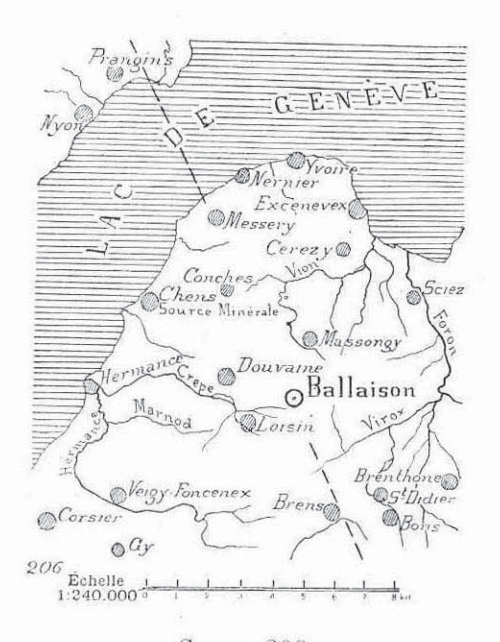

CARTE 204.

Parcours de la 4e ligne de Direction entre la Haute-Marne et les Alpes.



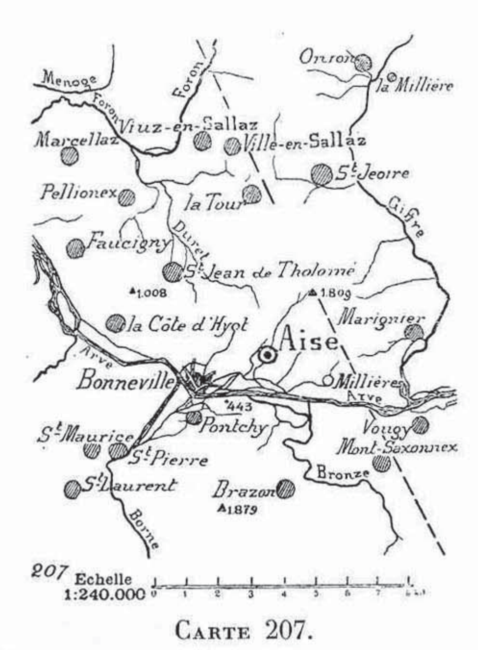

CARTE 205.

La 4e ligne de Direction passe entre *Palaiseul* et *Versailles* puis au Bois d'*Aisey* (Haute-Marne).



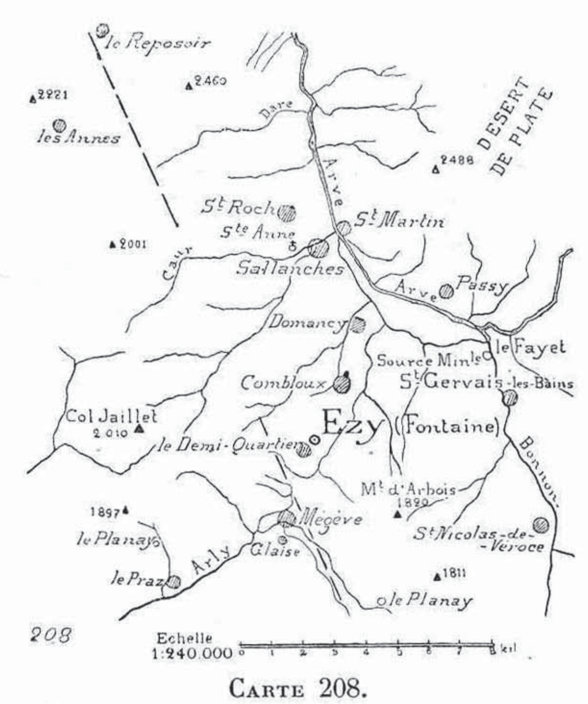

CARTE 206.

La 4e ligne de Direction est jalonnée par *Ballaison* (Hte-Savoie).



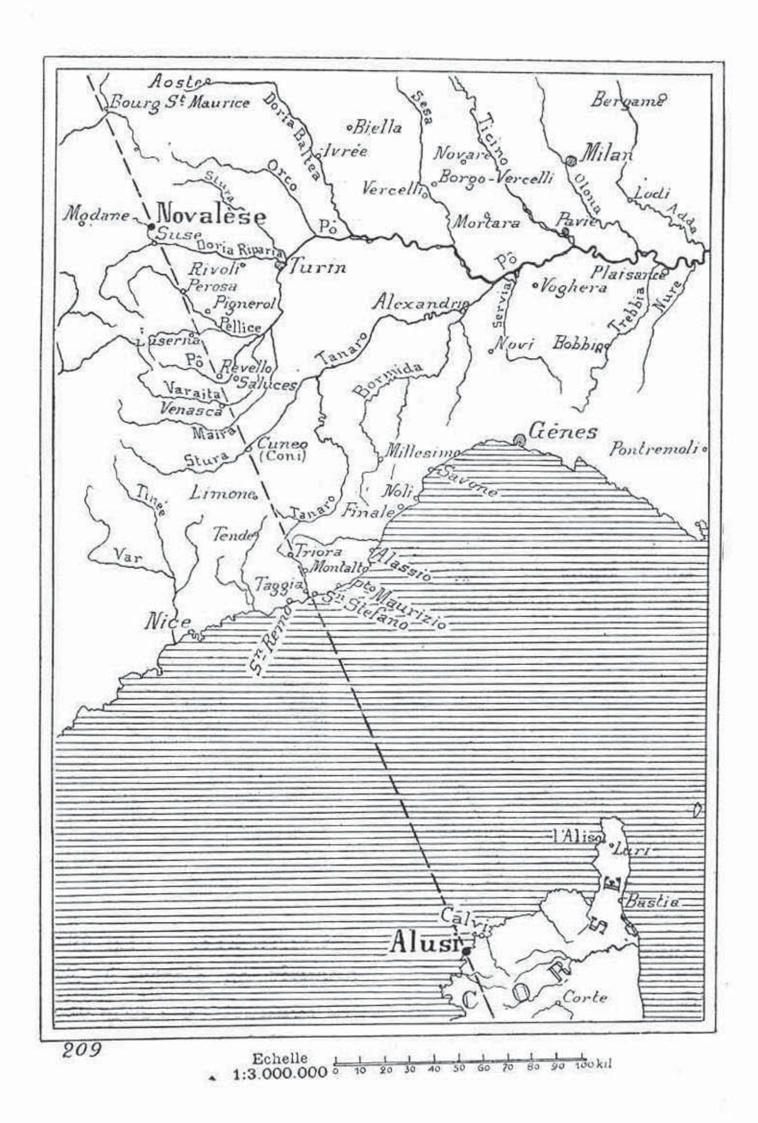

Carte 207.

La 4e ligne de Direction passe à *Aise (Hte-Savoie) Millières* près d'Aise marque la distance de 111 kilomètres, soit six stades, qui la sépare de Myon.




Carte 208.

La 4e ligne de Direction à *Ezy* près de Mégève (Hte-Savoie).




Carte 209.

Parcours de la 4e ligne de Direction entre le Mont Cenis et la Corse.

Ce trajet aboutit à San Stephano sur la Méditerranée. Le bras de mer qu'il traverse est large de 150 kilomètres mais l'altitude de la côte est, à San Stephano, de 500 mètres et le sommet de l'Argentelle qui domine *Alusi* en Corse est de 800 mètres. Les feux allumés sur ces hauteurs sont, la nuit, réciproquement visibles de l'un et l'autre point.



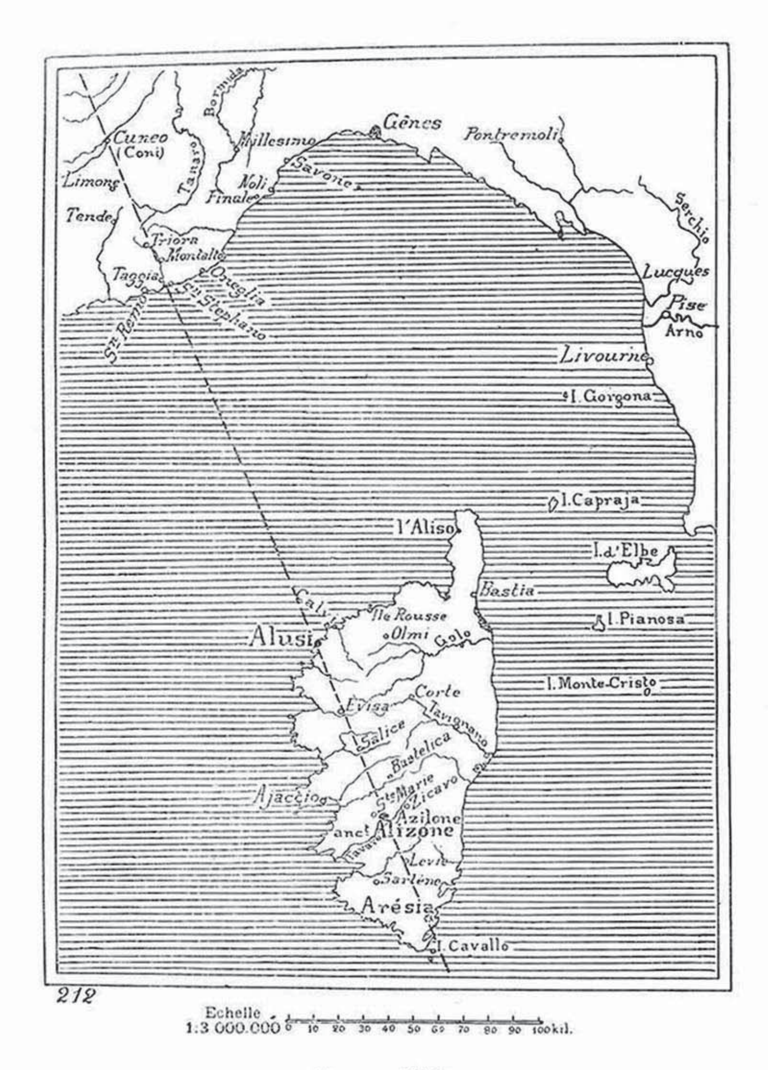

Carte 210. — La 4e ligne de Direction à *Novalèse* entre Suse et le Mont-Cenis.




Carte 211. — La 4e ligne de Direction aboutit en Corse à *Alusi* puis s'inscrit au sommet de l'Argentelle qui a 801 mètres d'altitude.




Carte 213. — La 4e ligne de Direction est, à l'intérieur de la Corse, jalonnée par Azilone (anciennt *Alizone*) qui fait l'objet d'une note page 66, carte 35.




Carte 212.

Parcours de la 4e ligne de Direction en Corse.

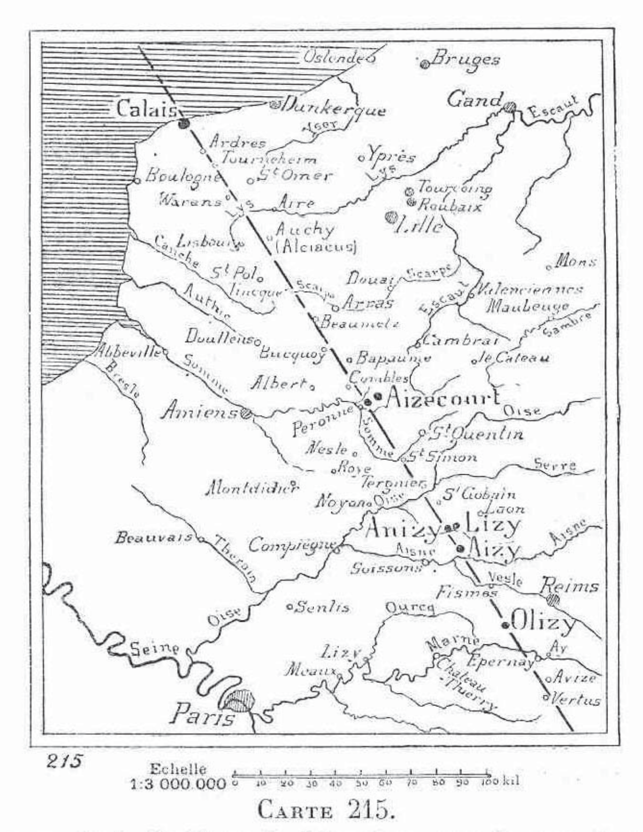
Le nom de *Aresia* pourrait dériver du mot « alésia » par mutation de la lettre *l* en *r* ; mais à défaut de tout indice historique et l'exemple étant unique le nom de Aresia n'a pas été inscrit dans la liste des noms alésiens.

# LA CINQUIÈME LIGNE DE DIRECTION



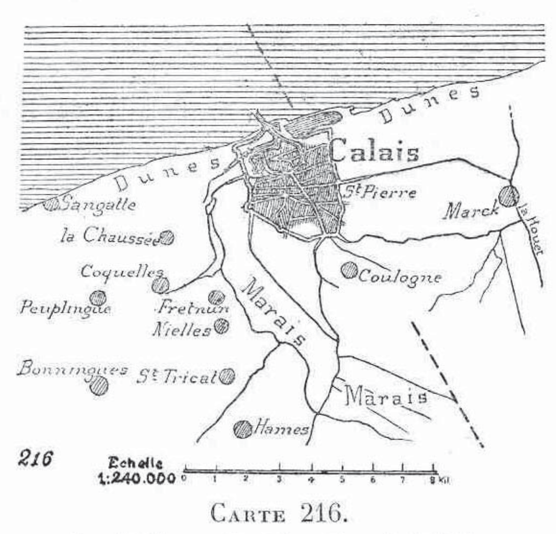

Carte 214.

Parcours général de la 5e ligne de Direction qui a déjà fait l'objet d'une note au Chapitre III.



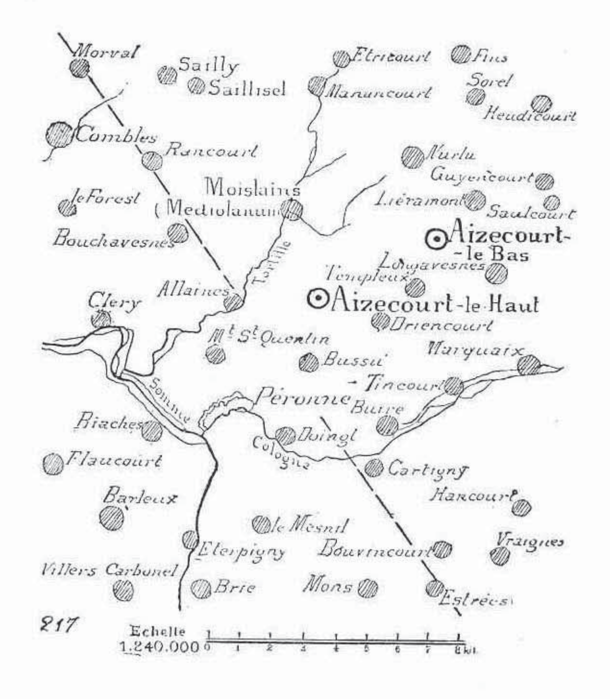

Carte 215.

Parcours de la 5e ligne de Direction entre la mer du Nord et la Marne.



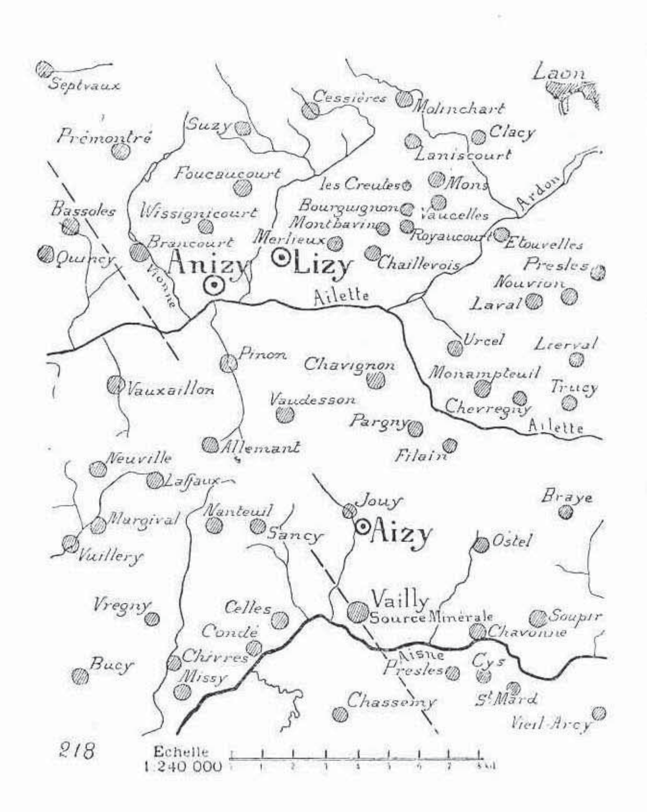

Carte 216.

La 5e ligne de Direction à *Calais*.










Carte 217.

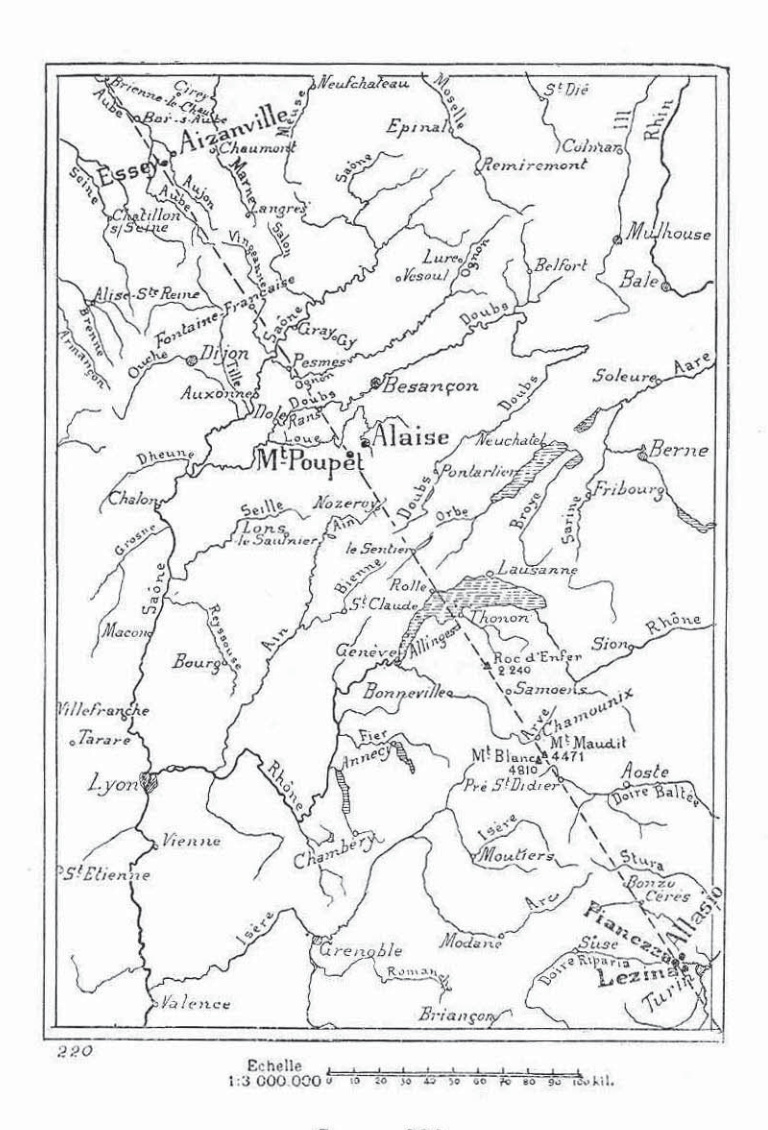
La 5e ligne de Direction dans l'alésia de *Aizecourt*, près de Péronne (Somme).

Carte 218.

La 5e ligne de Direction dans l'alésia de *Anizy-Aizy* (Aisne).

Carte 219.

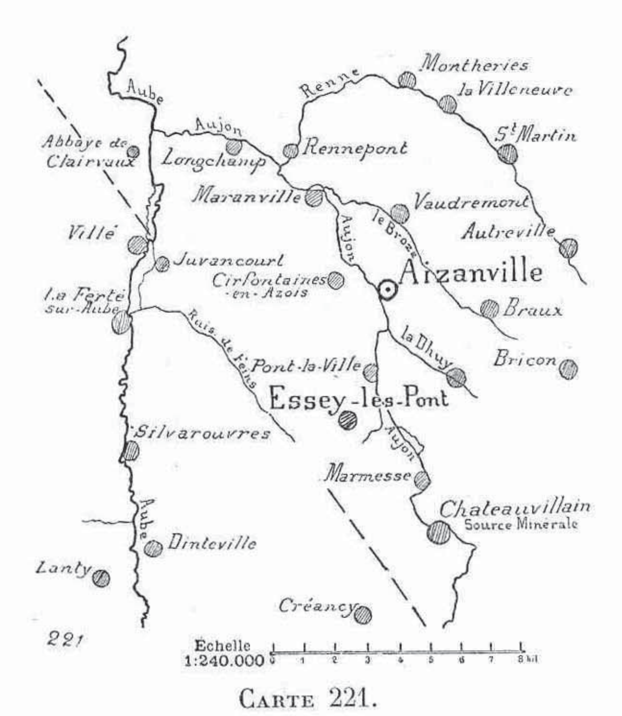
La 5e ligne de Direction, près de *Olizy* (Marne).




Carte 220.

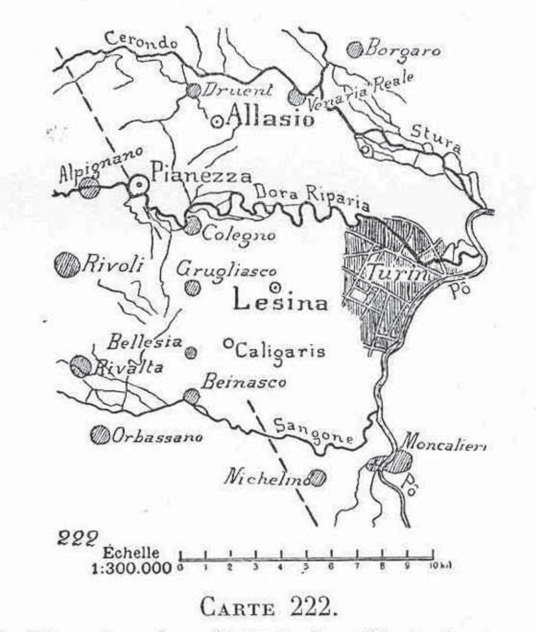
Parcours de la 5e ligne de Direction entre la Champagne et le Piémont.

Elle s'inscrit dans les Alpes au sommet du Roc d'Enfer dont l'altitude est de 2.240 mètres puis au Mont Maudit qui, dans le massif du Mont Blanc, s'élève à 4.471 mètres.



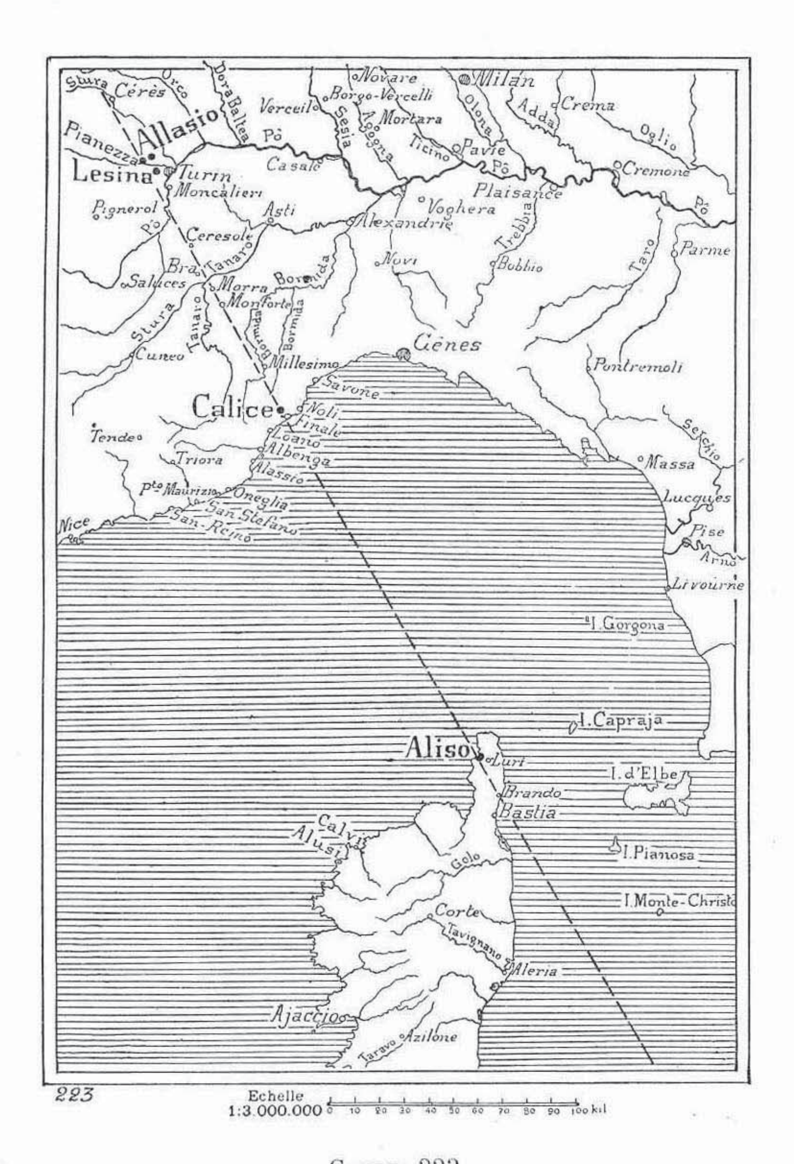

Carte 221.

La 5e ligne de Direction dans l'alésia de *Essey*.




Carte 222.

La 5e ligne de Direction dans l'alésia de *Allasio-Lézina* est jalonnée par *Pianezza* (qui reproduit le nom qui, en français, se dit *Planaise*) et par *Caligaris* qu'il fallait signaler, car il est possible que ce mot dérive de *Calis*.

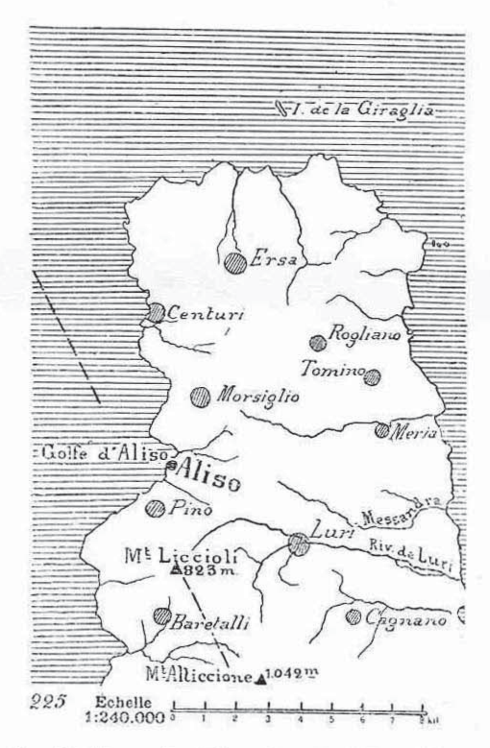



CARTE 223.

Ligne de Direction de Turin à la Corse. Cette ligne, qui est, sur la mer du Nord, repérée par *Calais*, l'est, on le sait, par *Calice* sur la Méditerranée avant d'atteindre *Aliso* en Corse (voir page 112).

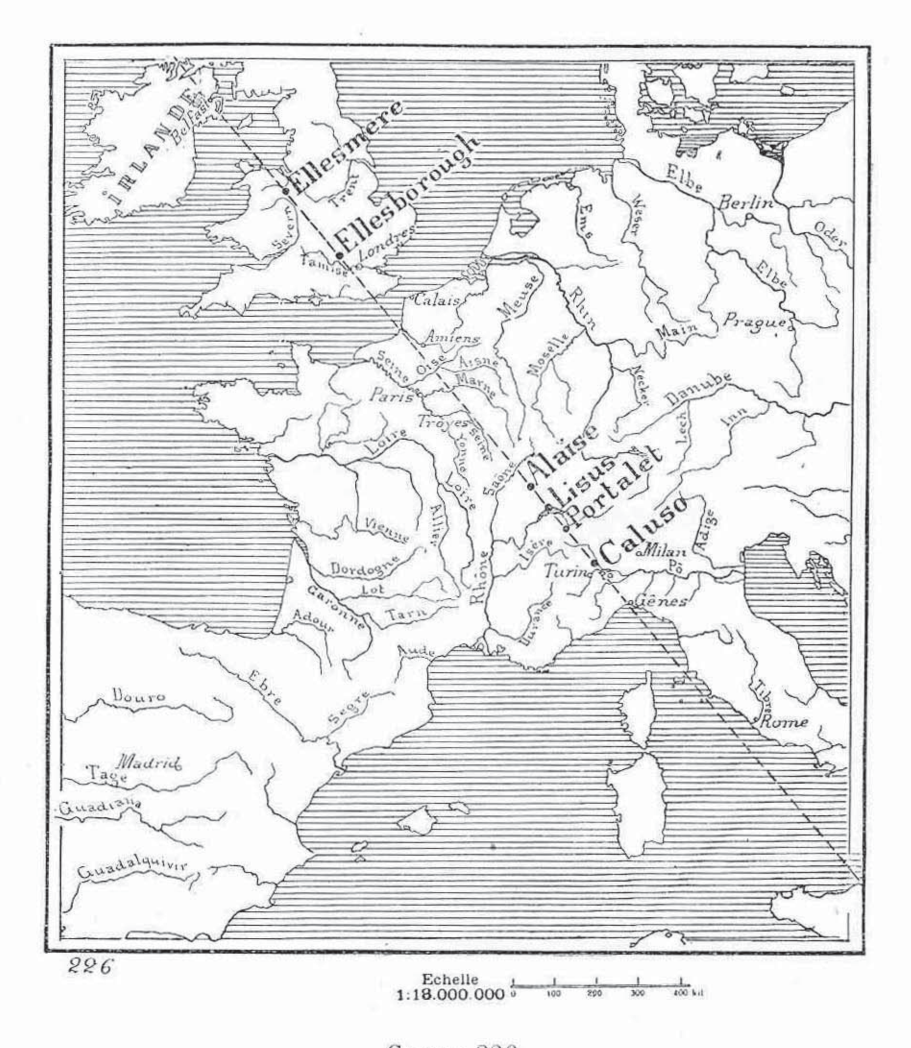



CARTE 224. — La 5e ligne de Direction à *Calice* près de Finale (*Italie*).




CARTE 225. — La 5e ligne de Direction à *Aliso* (Corse) que domine le Mont Liccioli dont l'altitude est de 823 mètres.

# LA SIXIÈME LIGNE DE DIRECTION




Carte 226.

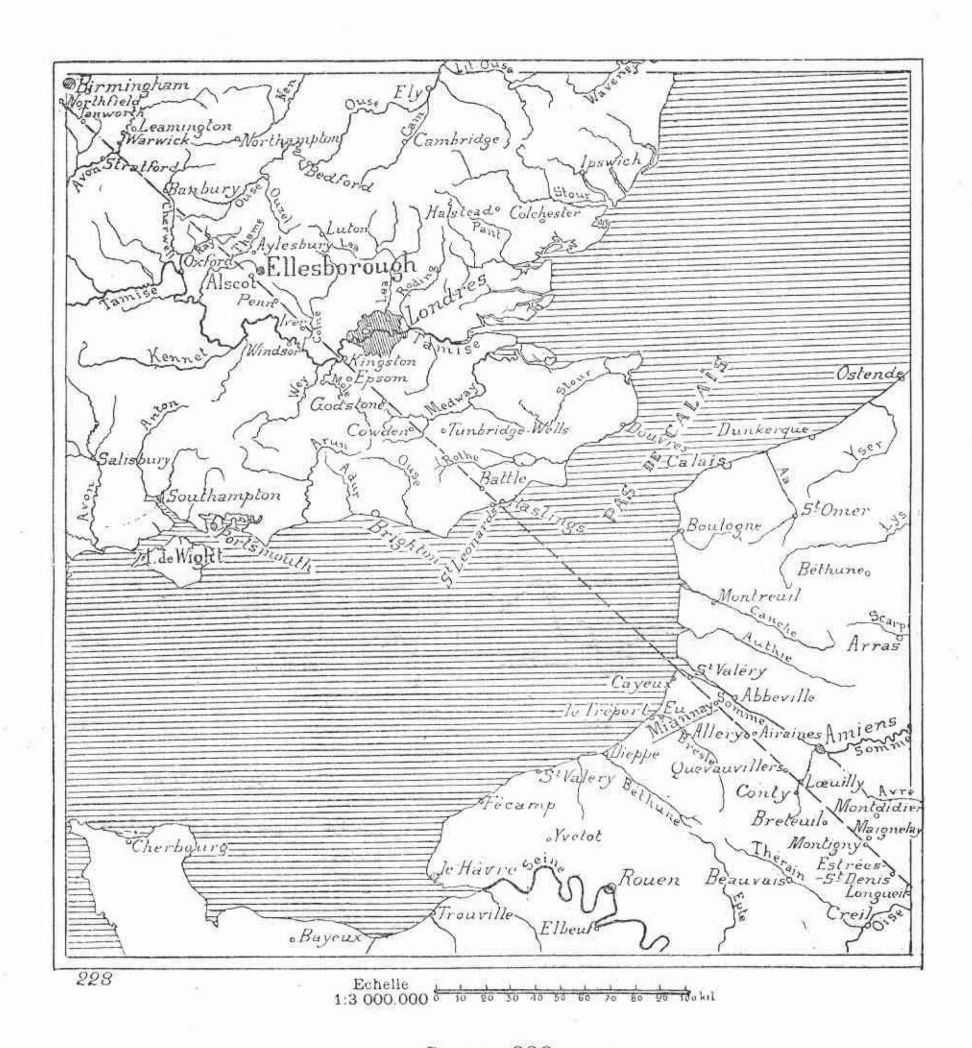
Parcours général de la 6e ligne de Direction.




Carte 227.

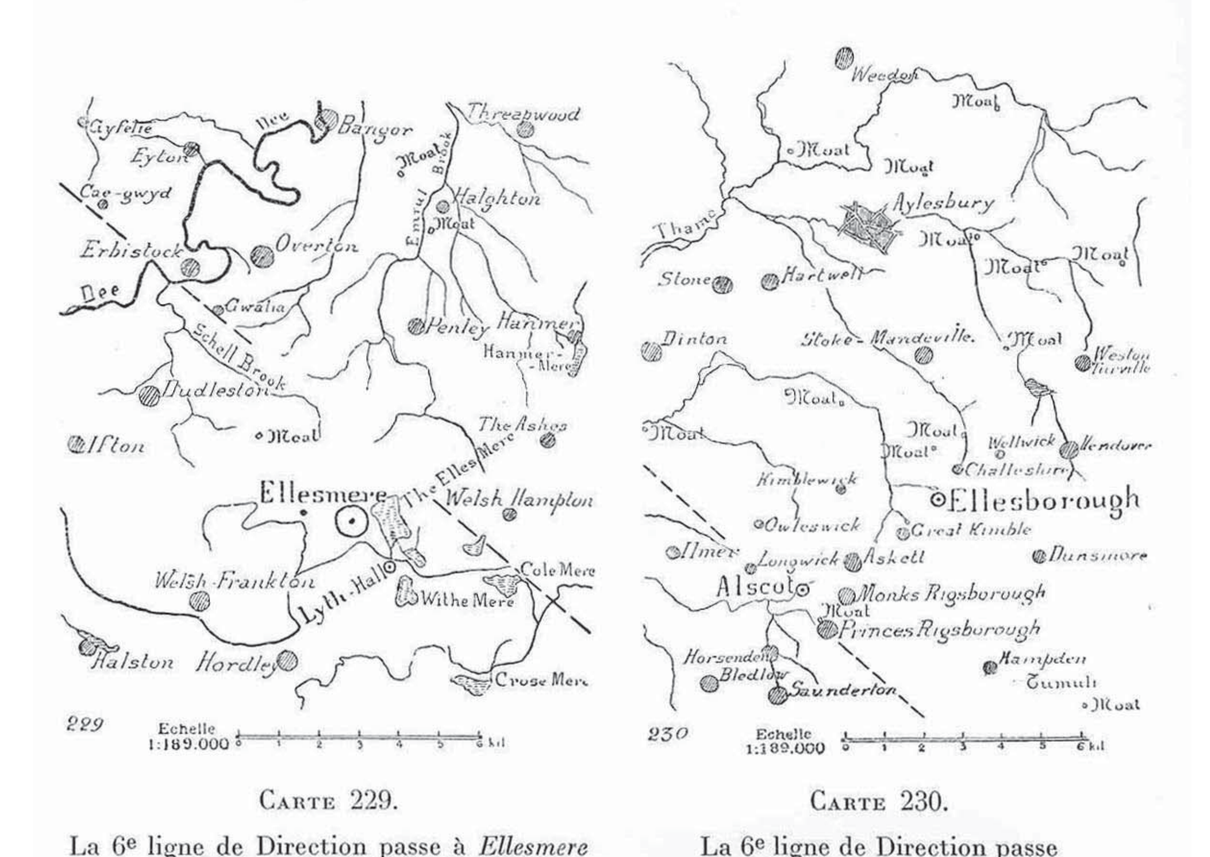
Parcours de la 6e ligne de Direction dans les Iles Britanniques de l'Irlande à la Tamise.

Aucune alésia n'a été identifiée en Irlande. On doit cependant signaler que la 6e ligne passe, près de Belfast, au *Ring des Géants*, enceinte de pierres levées, d'origine préhistorique.




CARTE 228.

Parcours de la 6e ligne de Direction entre Birmingham (Angleterre) et l'Oise (France).




CARTE 229.

La 6e ligne de Direction passe à *Ellesmere* dans le pays de Galles.

CARTE 230.

La 6e ligne de Direction passe à *Ellesborough*, près d'Aylesbury.

Ellesmere et Ellesborough n'ont été cités que comme des indices probables, leur caractère alésien n'étant pas évident.

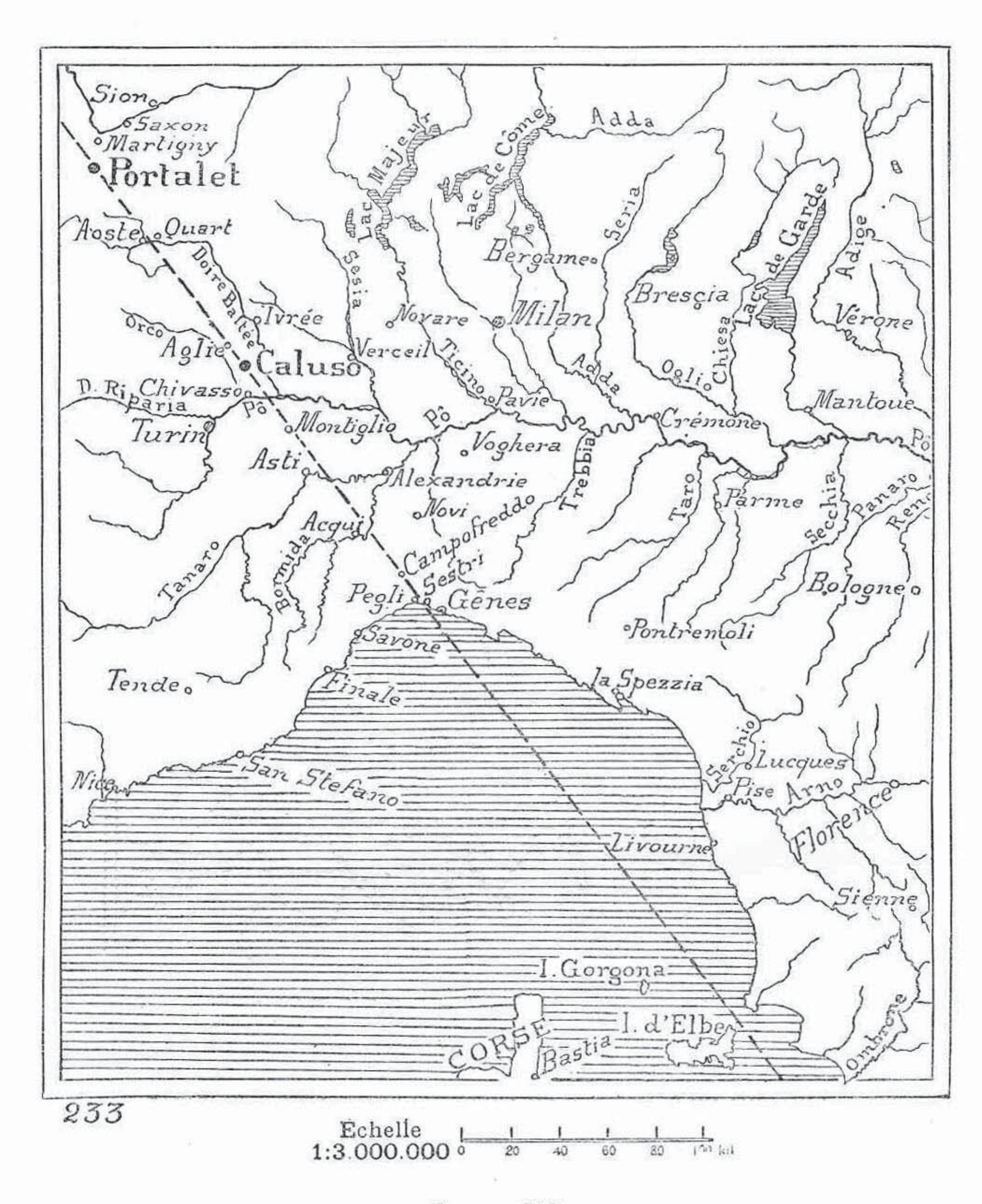
Seule la documentation historique locale peut éclairer les recherches.

La toponymie des pays britanniques est restée bretonne dans le pays de Galles, mais elle a subi l'empreinte saxonne dans l'Angleterre propre, on le constate dans le double exemple de *Elles-mere* qui est entièrement celtique et de *Elles-borough* qui est mi-celtique et mi-saxon.




Carte 231.

Parcours de la 6e ligne de Direction entre Troyes et Aoste.




Carte 233.

Parcours de la 6e ligne de Direction entre la Suisse et l'île d'Elbe.










Carte 232.

La 6e ligne de Direction à *Lussy* et l'ancienne *Lisus*, sur le lac de Genève.

Carte 234.

La 6e ligne de Direction passe au col de *Portalet*, près de Martigny (Suisse). Le nom de Port pour « porte » est assez fréquemment, dans les Pyrénées et dans les Alpes, donné aux cols. Portalet devrait s'écrire *Porte-Alet*.

Carte 235.

La 6e ligne de Direction est, dans le Piémont, jalonnée par *Calusse*, puis elle passe entre *Caluso* et *Ponte di Caluso*.

# LA SEPTIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 236.

Parcours général de la 7e ligne de Direction.

237

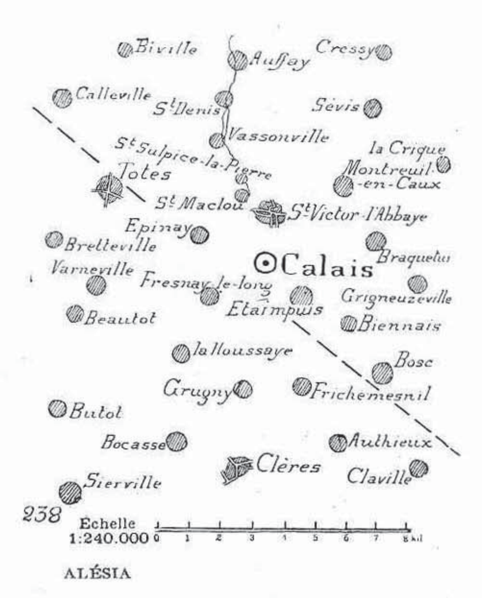
Echelle
1:3 000 000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil

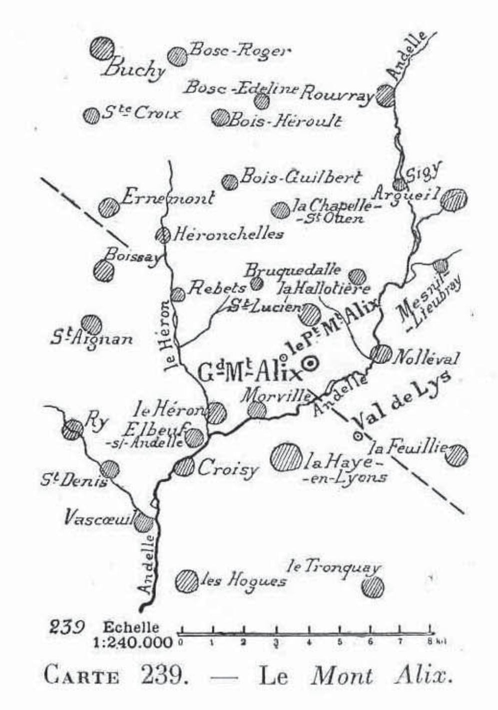
CARTE 237.

Parcours de la 7e ligne de Direction de la Manche aux sources de la Seine.

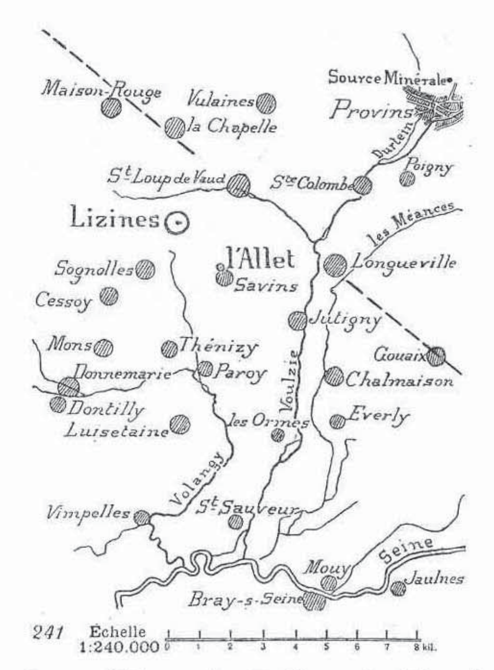
CARTE 238.

La 7e ligne de Direction est au Nord de Rouen jalonnée par *Calais*, près de Tôtes (Seine-Inférieure).

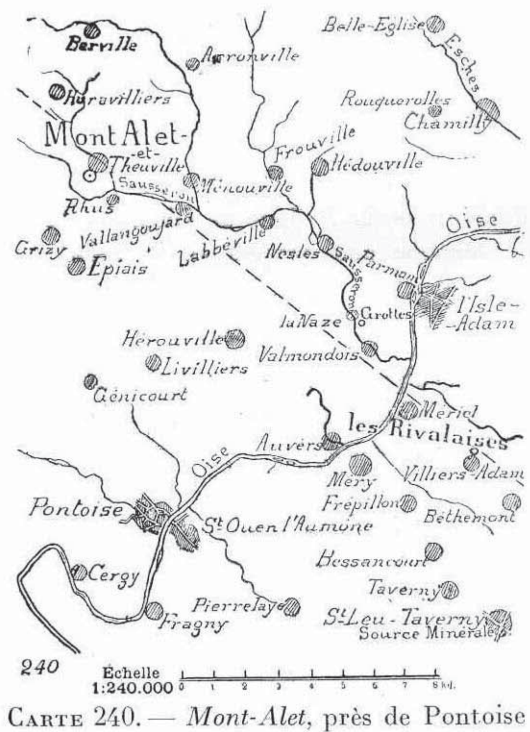




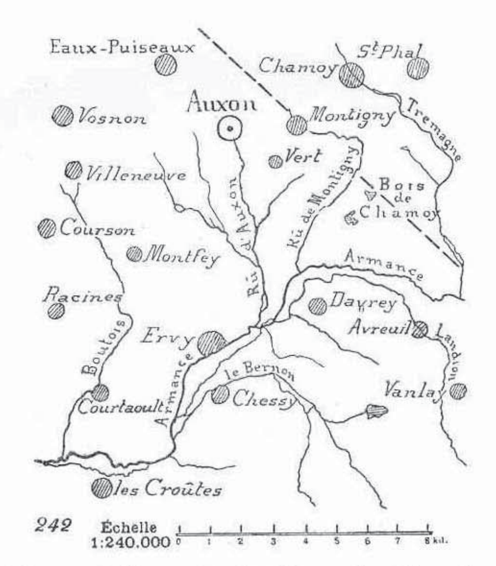

Carte 239. — Le *Mont Alix*.




Carte 241. — La 7e ligne de Direction à *Lizines* et *l'Allet*, près de Provins.

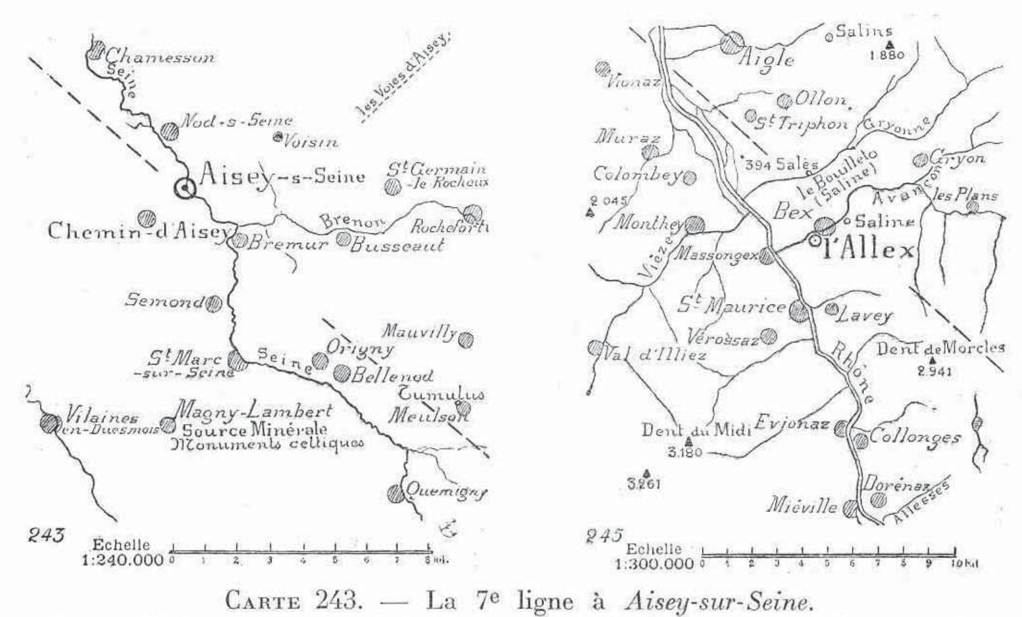



Carte 240. — *Mont-Alet*, près de Pontoise (Seine-et-Oise).




Carte 242. — La 7e ligne de Direction à *Auxon* entre Troyes et Auxerre.

Aisey
Aignay-le-Duc
Alise-Ste Rne
Courtivron
Lux
Saône
Vesoul
Belfort
Bâle
Rhin
Serein
Ignon
Dijon
Tille
Gray
Ognon
Aare
Ouche
Lamarche
Pesmes
Moissey
Besançon
Soleure
Auxonne
Saône
Dole
Doubs
Alaise
Doubs
Lucerne
Loue
Mt Poupet
Neuchâtel
Berne
Arroux
Autun
Dheune
Doubs
Pontarlier
Aare
Chalon
Remoray
Fribourg
Ain
Mouthe
Broye
Sarine
Rhin
Grosne
Seille
Lons-le-Sr
Vaulion
Cossonay
Lausanne
Reyssouze
St Claude
Aigle
l'Allex
Macon
St Gingolph
le Bouveret
Saillon
Sion
Rhône
Loire
Bourg
Genève
Rhône
Saône
Riddes
Roanne
Ain
Arve
Saxon
Toce
Rhône
Valtourmanche
Chamois
Lyon
Annecy
Aoste
Tessin
Agogna
Sesia
Isère
Dora Baltea
Vienne
Chambéry
Biella
Cervo
Borgo
Vercelli
Loire
St Etienne
Ivrée
Stura
Verceil
Rhône
Isère
Arc
Pô
Dora Riparia
Turin
Casale
Grenoble
Pô
244
Echelle
1:3.000.000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil

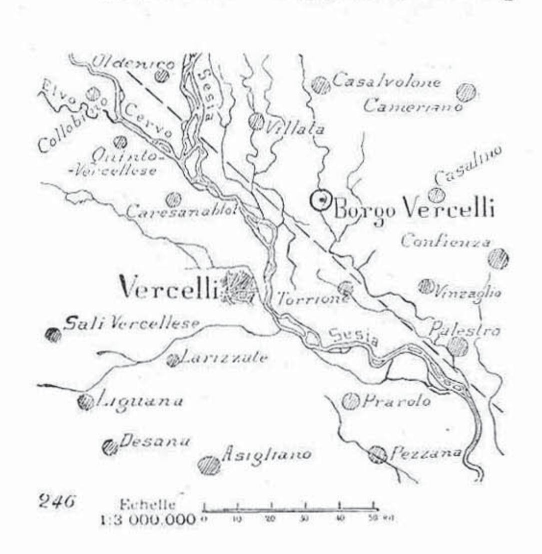



Carte 243. — La 7e ligne à *Aisey-sur-Seine*.
Carte 244. — Parcours de la 7e ligne de Direction entre la Seine et le Pô.
Carte 245. — La 7e ligne à *l'Allex* (Suisse).

247

Echelle 1:3.000.000 0 20 40 60 80 100 kil.

Carte 247. — Parcours de la 7e ligne de Direction entre les Alpes et l'Arno.



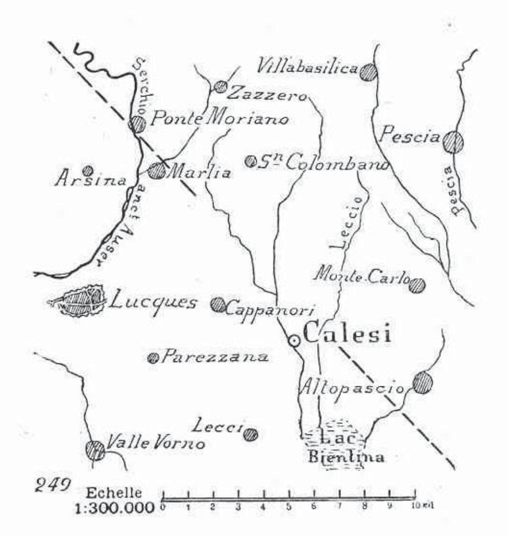

Carte 246.

La 7e ligne de Direction passe entre *Vercelli* (Verceil) et *Borgo-Vercelli* sur la Sesia, affluent du Pô. Vercelli on le sait est la forme italienne du mot qui s'écrit Versailles en français.




## Carte 248.

La 7e ligne de Direction est jalonnée par l'alésia de *Alzano*, sur le Pô ; dans cette alésia dont le nom dérive du génitif alesano et qui a déjà été décrite (carte 116) se croisent la 3e longitude alésienne et le 45e degré de longitude (cartes 465 et 544).




## Carte 249.

La 7e ligne de Direction est près de Lucques (Italie) jalonnée par *Calesi*.

250

Echelle
1:3 000.000 0 10 20 30 40 50 kil.




CARTE 250. — Parcours de la 7e ligne de Direction dans l'Italie du Sud.

CARTE 251. — La 7e ligne de Direction est jalonnée près de Capoue par *Calvi* (anciennement *Calès*) dont Horace a vanté le vin, *vinum calenum* ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un coteau à peu près désert où se voient, à côté de rares maisons habitées, les ruines de monuments antiques, notamment d'un temple et d'un théâtre.

# LA HUITIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 252.

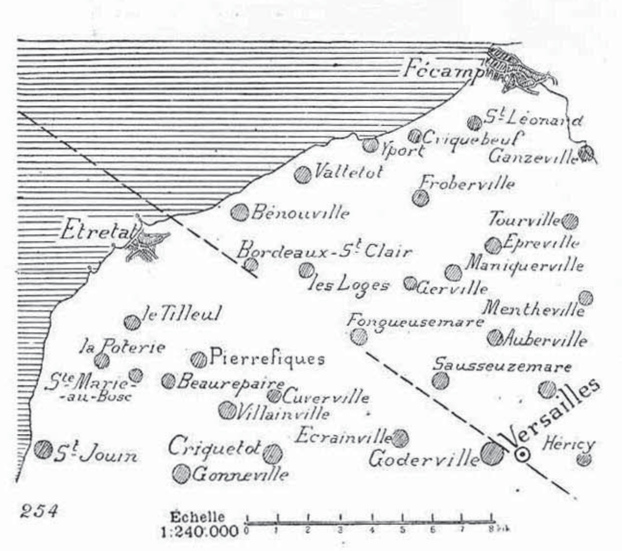
Parcours général de la 8e ligne de Direction.

253

Echelle
1:3.000.000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil

CARTE 253.

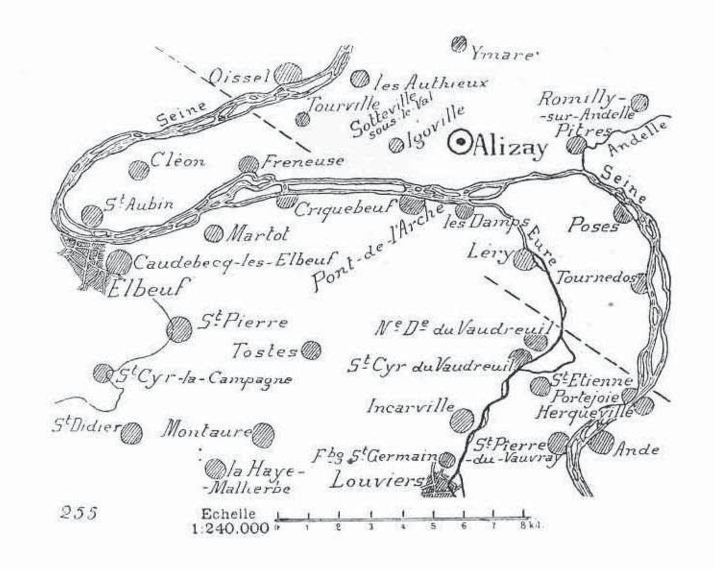
Le parcours de la 8e ligne de Direction entre la Manche et la Haute Seine.




CARTE 254.

La 8e ligne de Direction est, au Sud-Est d'Etretat, jalonnée par *Versailles*, près de Goderville.

Ce Versailles est aussi un relais de distance alésienne, il est exactement à 500 kilomètres ou vingt-sept stades de Myon.



255

## Carte 255.

La 8e ligne de Direction à *Alizay*, près de Pont-de-l'Arche (Seine-Inférieure).

Cette alésia n'est mentionnée que comme probable, car elle n'est révélée que par le nom d'Alizay. Des recherches faites dans la documentation historique et dans la toponymie locale inconnue des cartographes pourront seules la rendre démonstrative.

Une nécropole de l'Age du Bronze a été découverte en 1870 à Alizay.

256

Echelle 1:240.000

## Carte 256.

La 8e ligne de Direction dans l'alésia de *Montalet*, près de Mantes (Seine-et-Oise).

Deux lieux dits Montalet ont gardé le souvenir du temps où l'alésia qu'ils désignent couvrait tout le site qui de nos jours est occupé par une douzaine de villages. Cet exemple doit être ici mentionné, bien qu'il ne soit pas unique, car il permet d'apprécier avec plus de certitude le cas de maintes alésias dont les territoires ne présentent plus qu'une toponymie incomplète où le nom révélateur de l'existence de l'alésia est porté par un lieu relativement éloigné de la ligne que cette alésia jalonnait.




CARTE 257.

La 8e ligne de Direction passe, au sud de Paris, près du Versailles, dont Louis XIV fit une cité royale. Elle traverse l'alésia que *Mont-Alais* et peut-être Vélizy désignent.

Mont-Alais ne figure sur aucune carte d'état-major et son existence n'a été révélée que parce que son nom a été conservé par l'une des sections de la ville de Meudon (l'ancienne *Mediosedum*).

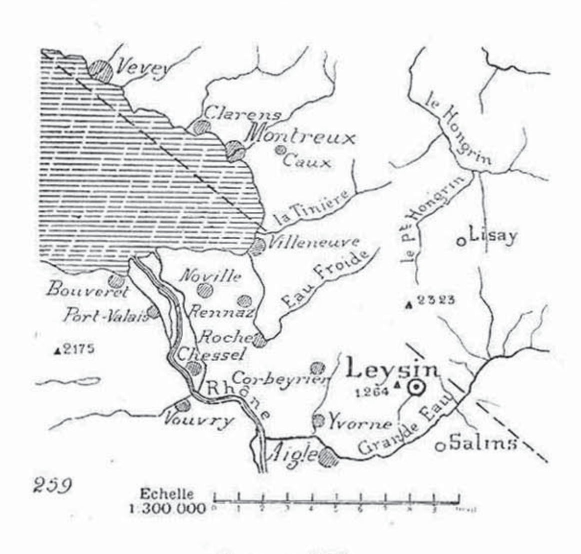
*Chalais* plusieurs fois trouvé dans les alésias apparaît, ici encore, comme une forme altérée de *Calais*. On sait que la dérivation du C dur en Ch est très fréquente en français (voir note VI).

258

Echelle
1:3 000.000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil.

Carte 258.

Parcours de la 8e ligne de Direction entre la Haute-Seine et l'Italie du nord.




259

Echelle
1:300 000

Carte 259.

La 8e ligne de Direction à *Leysin* (canton de Vaud-Suisse).

260




CARTE 260.

La 8e ligne de Direction dans l'Italie du Sud.

CARTE 261.

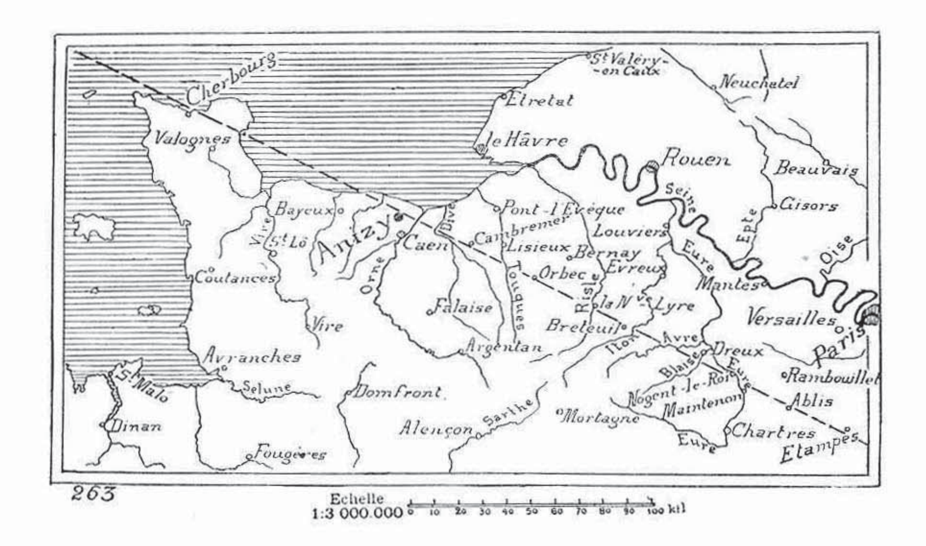
La 8e ligne de Direction traverse, près de *Palesi*, l'alésia d'*Alessio* (Basilicate, ancienne Lucanie).

# LA NEUVIÈME LIGNE DE DIRECTION




Carte 262.

Parcours général de la 9e ligne de Direction.




Carte 263.

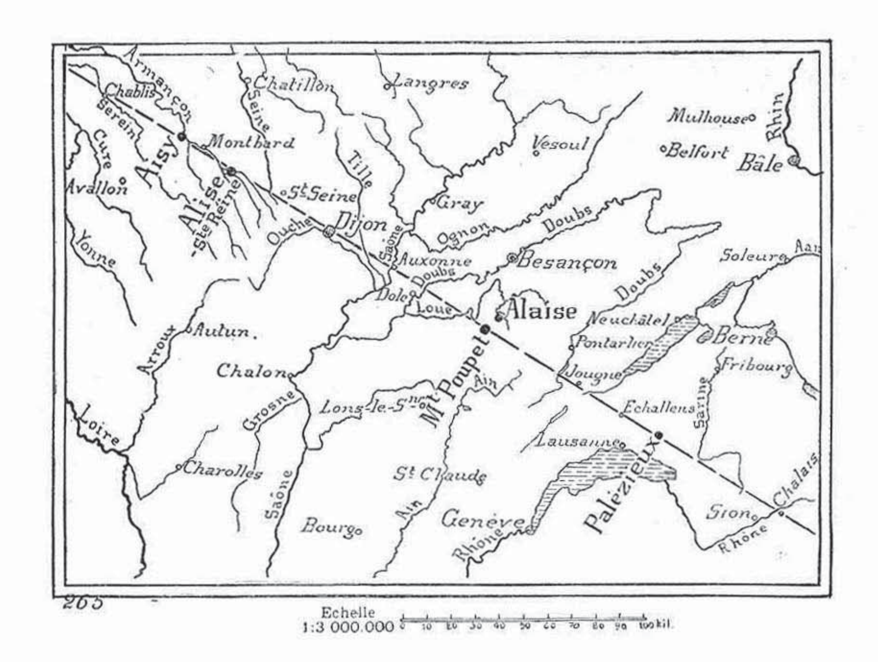
Parcours de la 9e ligne de Direction de la Manche à la région parisienne.




Carte 264.

La 9e ligne de Direction passe près d'Anizy (Calvados). Une source minérale jaillit à *Calix* qui est l'un des quartiers de la ville de Caen. Sur ce quartier, dont le nom est d'ailleurs tombé dans l'oubli, est édifié l'hôpital.

A Lions-sur-Mer, à Luc, à Langrunes, de nombreux gisements de l'Age de la Pierre Polie ont été découverts en 1908.




Carte 265.

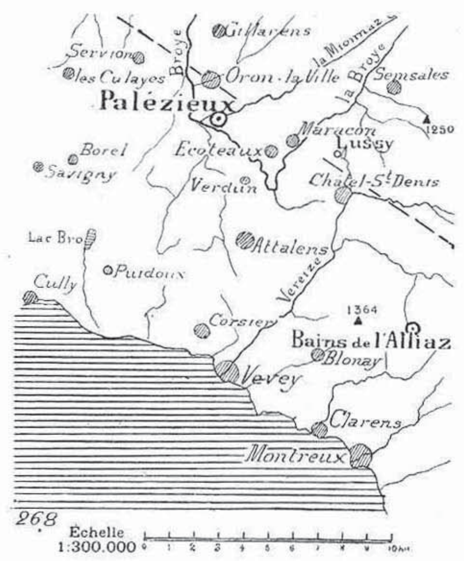
Parcours de la 9e ligne de Direction de l'Yonne (France) au Rhône (Suisse).




Carte 266. — La 9e ligne de Direction à *Aisy*, près de Montbard (Côte-d'Or).




Carte 267. — La 9e ligne de Direction à *Alise-Sainte-Reine*.




Carte 268.

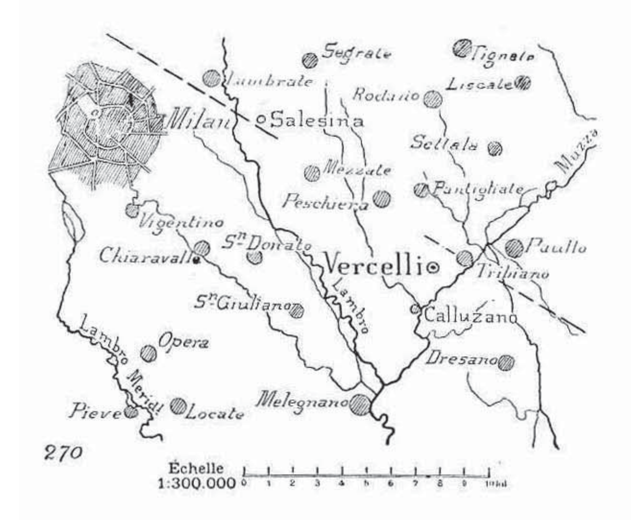
La 9e ligne de Direction à *Palézieux*, canton de Vaud (Suisse).

Les sources minérales dites les *Bains de l'Alliaz* sont encore de nos jours exploitées.

La 1re longitude alésienne croise à Palézieux la 9e ligne de Direction.

269

Carte 269. — Parcours de la 9e ligne de Direction en Italie.

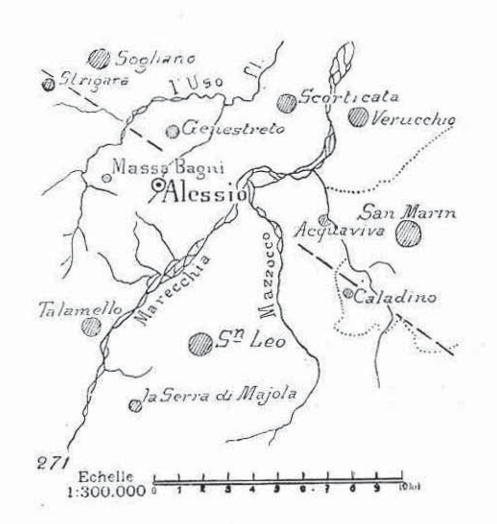



Carte 270.

La 9e ligne de Direction à *Vercelli*, commune de Tribiano, près de Milan.

Vercelli est, on le sait, l'homonyme des Versailles français. Le premier Vercelli signalé jalonne la 7e ligne de Direction (cartes 236-246 et 247).

A deux kilomètres au sud de Vercelli, un petit village porte le nom de *Calluzano*.




Carte 271.

La 9e ligne de Direction est jalonnée par *Alessio*, sur *l'Uso* (qui s'écrirait en français *Ose* ou *Ouse*) nom fréquemment retrouvé dans les alésias françaises et notamment à Alise-Sainte-Reine.

A Massa Bagni une source minérale est encore actuellement exploitée.

Alessio est située à quelques kilomètres de la petite république de San-Marin.




CARTE 272.

Parcours de la 9e ligne de Direction en Grèce.




## Carte 273.

La 9e ligne de Direction est jalonnée en Grèce tout d'abord par *Alyzia,* près du port qui, de nos jours, se nomme Mytikas.

Alyzia a été décrite (page 77, carte 47) : elle occupait le sommet d'une colline placée entre les monts Tsouri, au Nord-Est, et les monts de Kastritza, au Sud-Est, dont l'altitude est de 1.100 mètres et qui sont visibles de l'île de Corfou, située à mi-distance de la côte italienne.

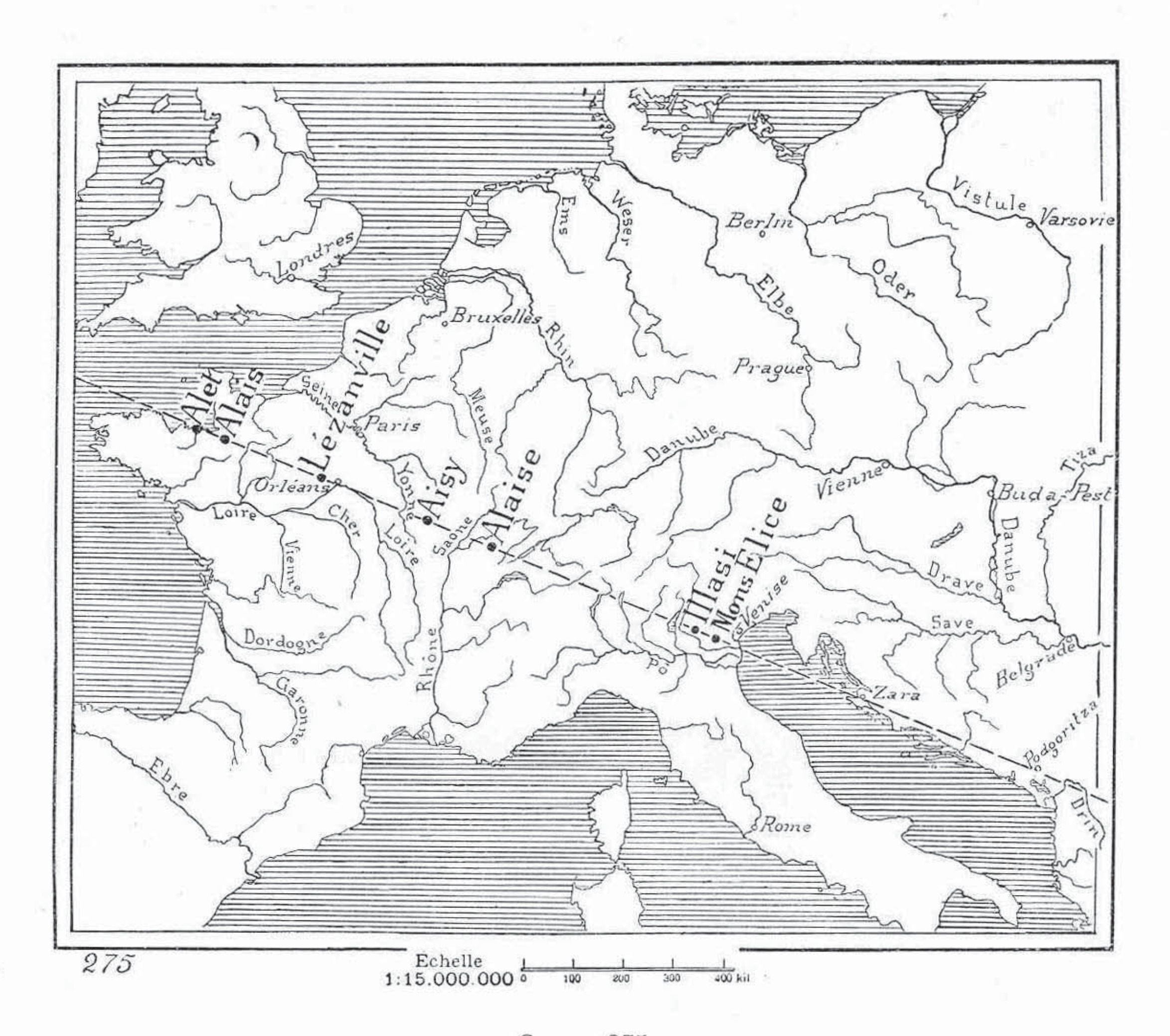



## Carte 274.

La 9e ligne de Direction passe au Mont *Alisius,* près des ruines de Mantinée, au nord de Tripolis.

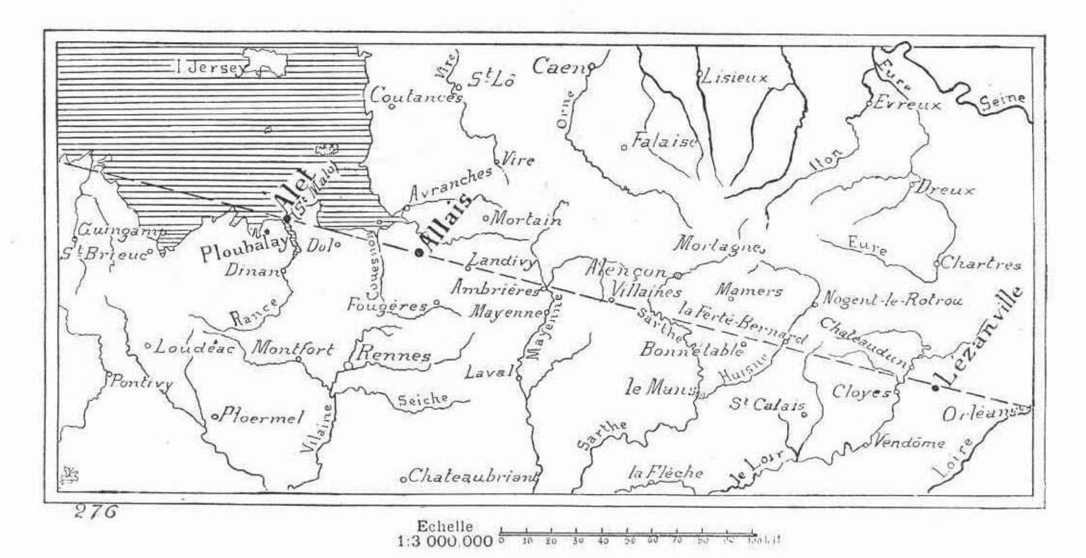
Le mont Alisius était, on le sait (voir page 79, carte 50), consacré à Démèter.

# LA DIXIÈME LIGNE DE DIRECTION

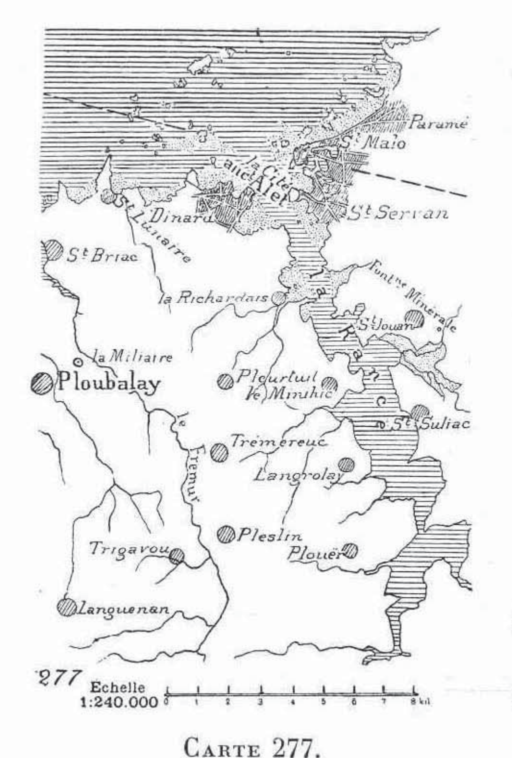



CARTE 275.

Parcours général de la 10e ligne de Direction.

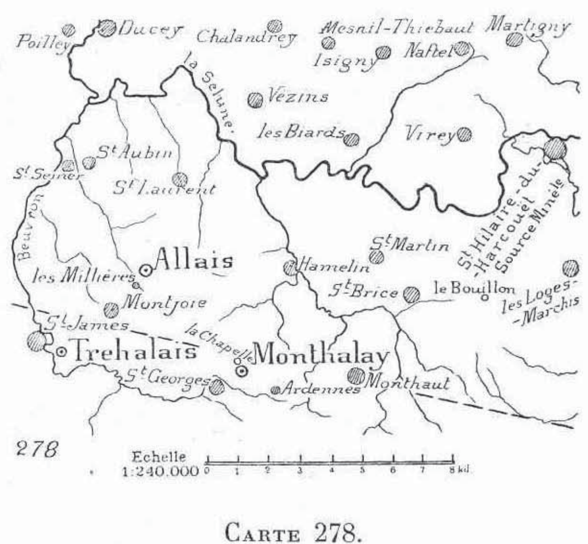



Carte 276. — Parcours de la 10e ligne de la Bretagne à la Loire.




Carte 277.

La 10e ligne dans l'alésia d'*Aleth* (Saint-Malo).



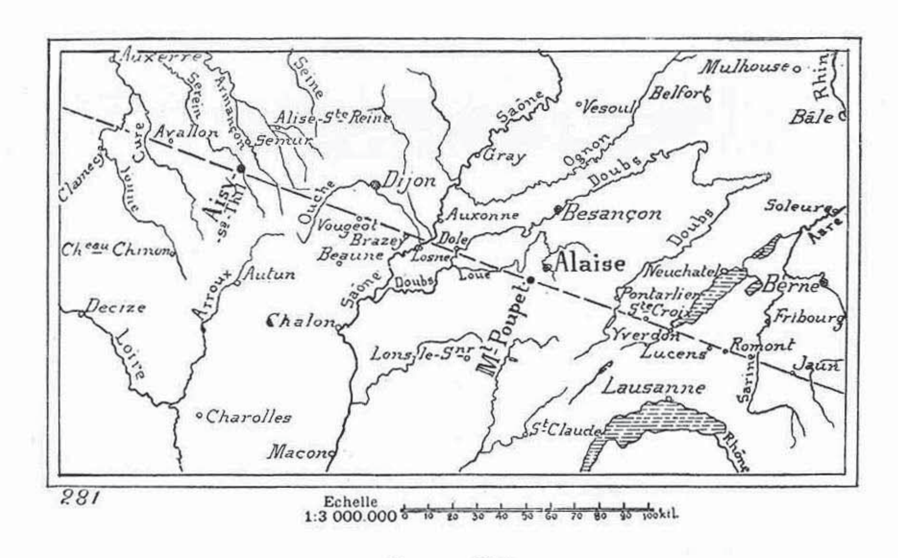

Carte 278.

La 10e ligne de Direction traverse l'alésia d'*Alais-Monthalay*.

Le lieu dit les *Millières*, près d'*Alais*, n'est point une Millière alésienne.

Carte 279. — La 10e ligne de Direction à *Lézanville*, près de Châteaudun, où passe aussi le 48o de latitude.

Carte 280. — La 10e ligne de Direction à *Aisy* sous Thil, près de Semur (Côte-d'Or).

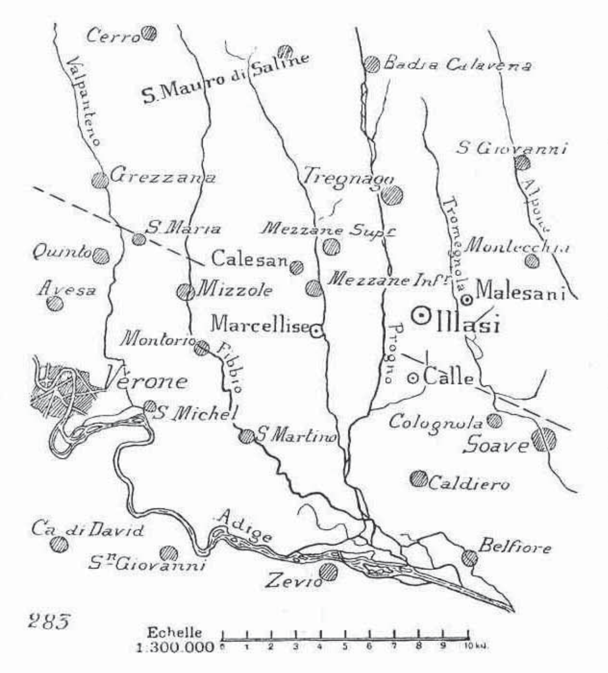



Carte 281.

Parcours de la 10e ligne de Direction entre la Bourgogne et la Suisse.

282

Echelle 1:3.000.000 0 20 40 60 80 100 kil




283

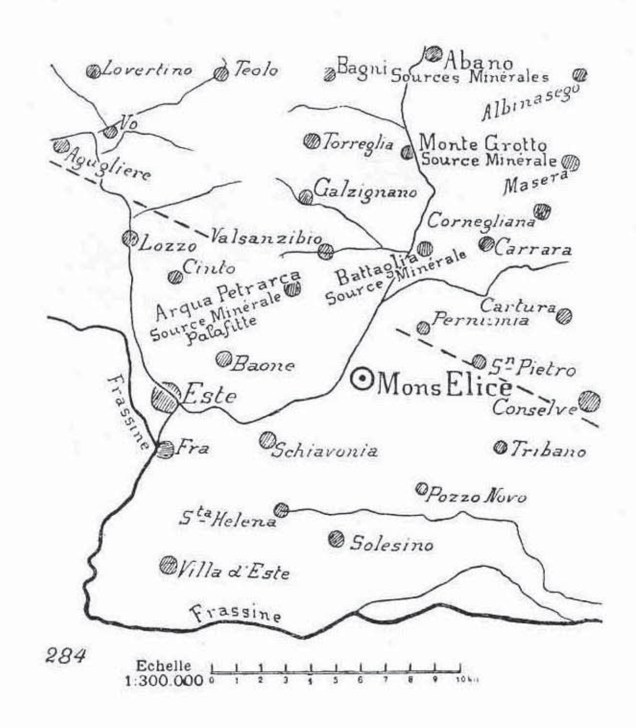
Echelle 1:300.000 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 kil.

CARTE 282.

Parcours de la 10e ligne de Direction dans l'Italie du Nord.

CARTE 283.

La 10e ligne est, au nord de Vérone, jalonnée par *Calle* et par *Calesan*. Les localités nommées *Illasi* et *Marcellise* semblent bien déceler ici l'existence d'une alésia, mais cette existence ne pourra être démontrée que par la documentation historique.

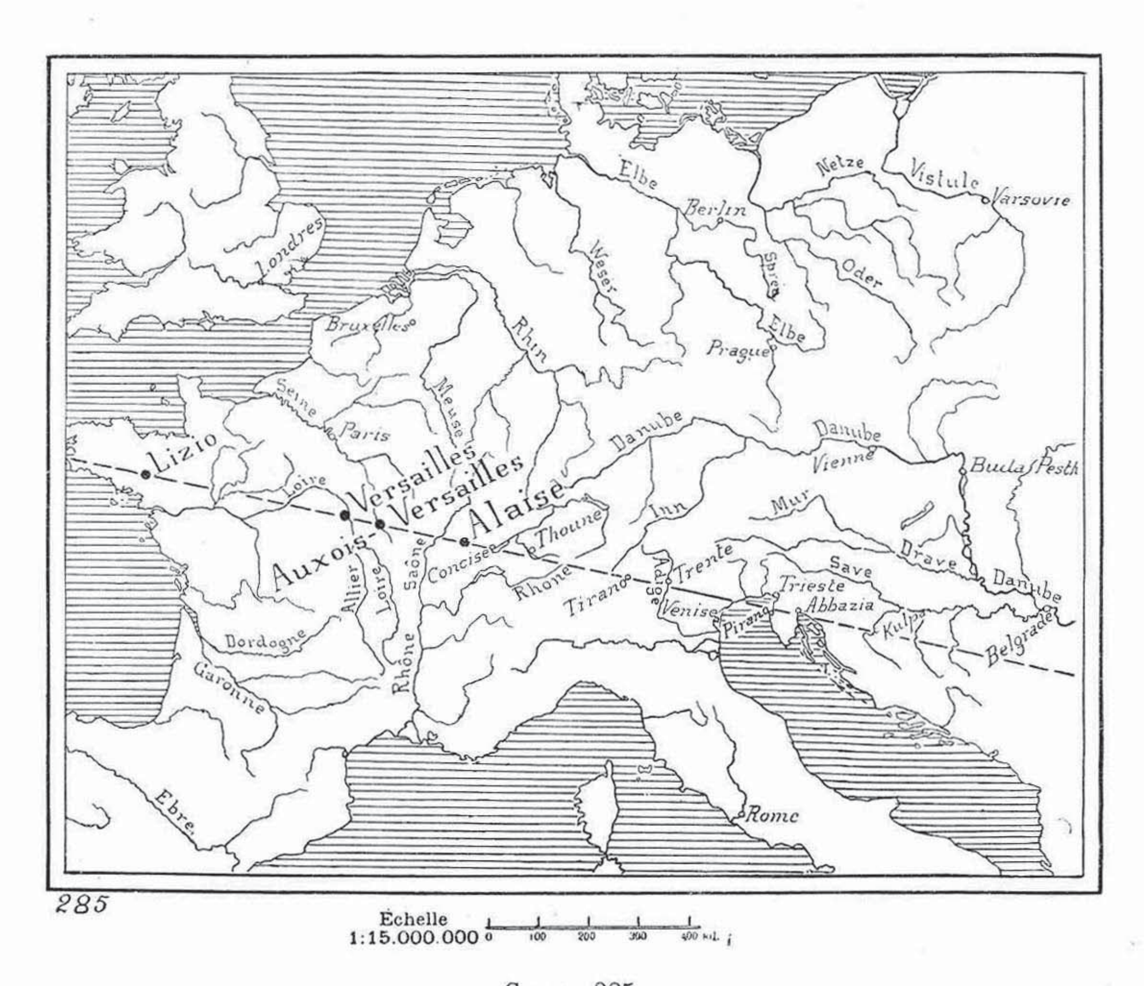



Carte 284.

La 10e ligne de Direction à *Mons-Elice*, près d'Este.

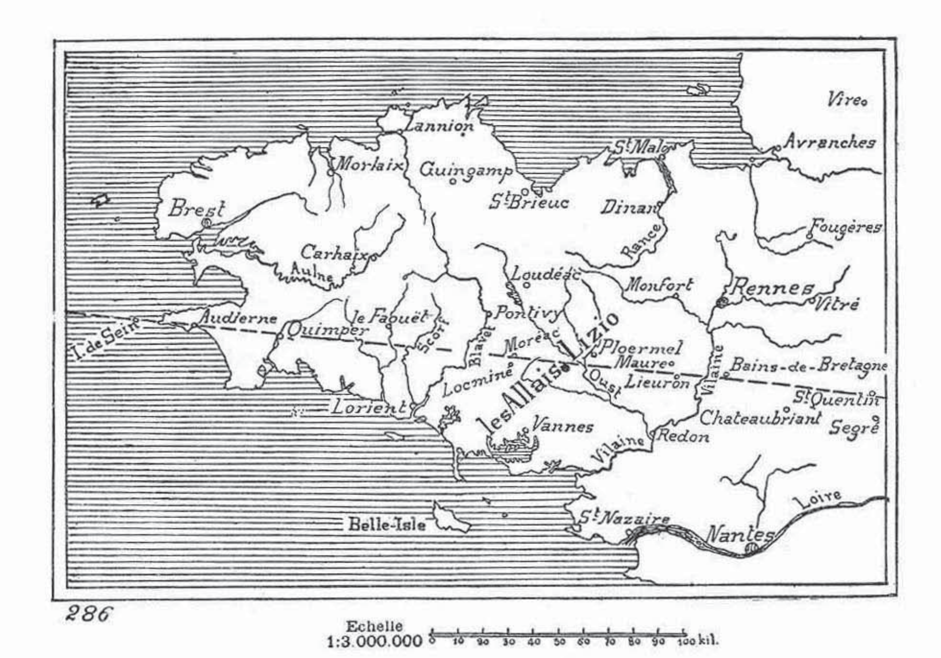
Les monts Euganei, chaîne de collines dans laquelle se trouve Mons-Elice sont célèbres par leurs sources minérales fort nombreuses. Ils le sont aussi par les gisements de l'Age de la Pierre Polie et de l'Age du Bronze qui y ont été découverts. C'est à ce titre, et aussi parce que son nom est euphoniquement apparenté à ceux des Eleusis grecques et des Elise françaises que Mons-Elice a été retenu comme pouvant avoir été une alésia.

# LA ONZIÈME LIGNE DE DIRECTION



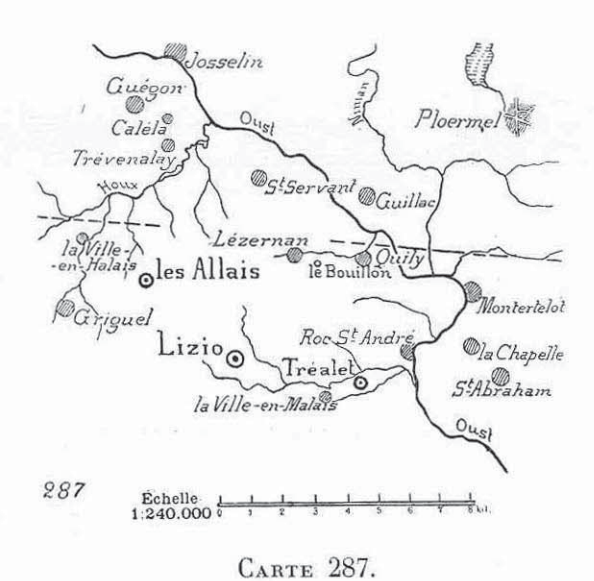

Carte 285.

Parcours général de la 11e ligne de Direction.



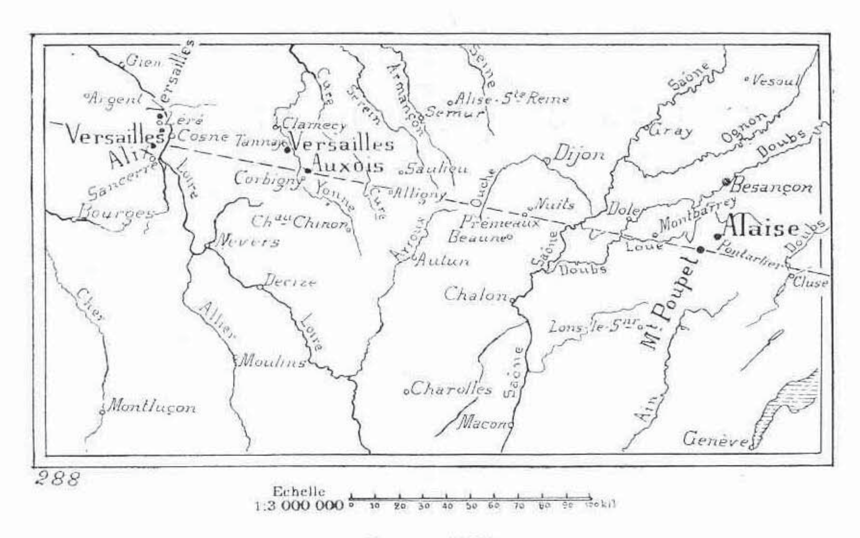

Carte 286.

Parcours de la 11e ligne en Bretagne.




Carte 287.

La 11e ligne de Direction dans l'alésia de *les Allais*, *Lizio* et *Tréalet* sur la rivière l'*Oust*, près de Ploërmel (Morbihan).




Carte 288.

Parcours de la 11e ligne de la Loire au Doubs.

Carte 289. — La 11e ligne de Direction est sur la rive gauche de la Loire, jalonnée par un lieu dit Alix au nord duquel se trouvent deux *Versailles* ; le plus éloigné d'Alix est un repère de distance situé à 240 kilomètres ou dix-sept stades d'Alaise-Myon.

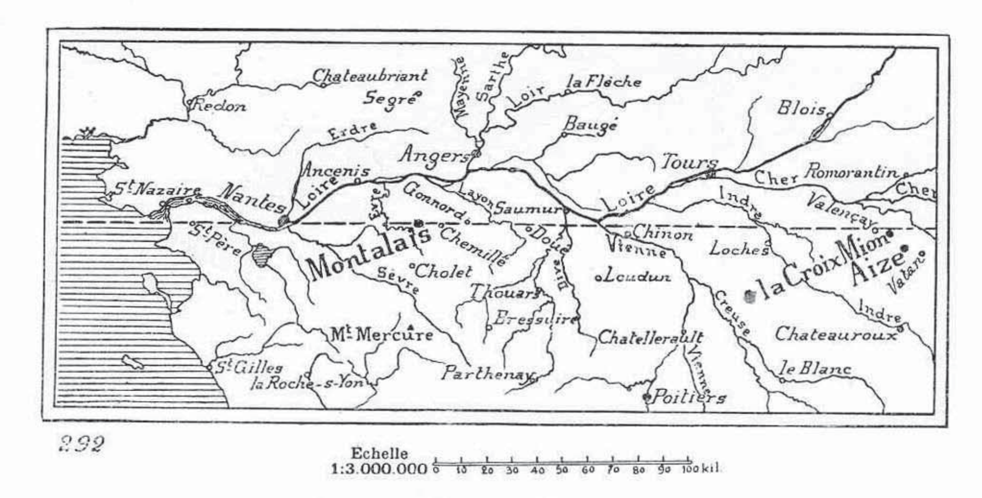
Carte 290. — La 11e ligne de Direction à *Auxois* (Nièvre).

# LA DOUZIÈME LIGNE DE DIRECTION



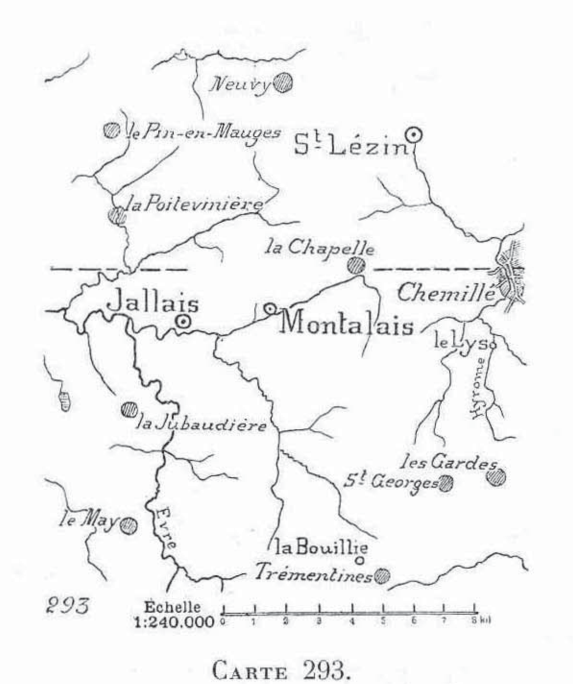

CARTE 291.

Parcours général de la 12e ligne de Direction.



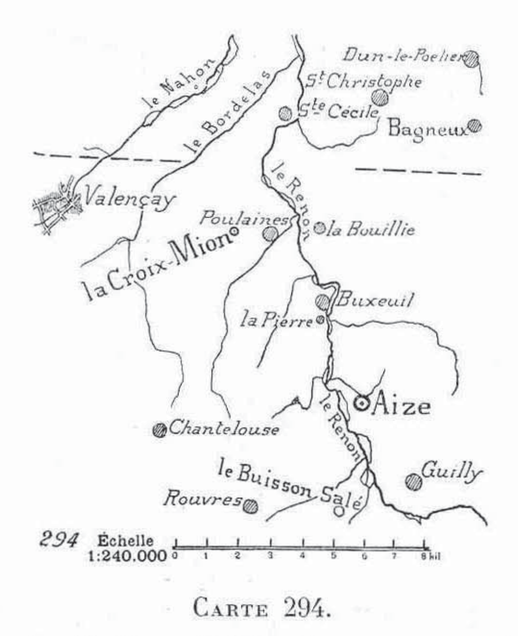

CARTE 292.

Parcours de la 12e ligne de Direction dans la basse vallée de la Loire.



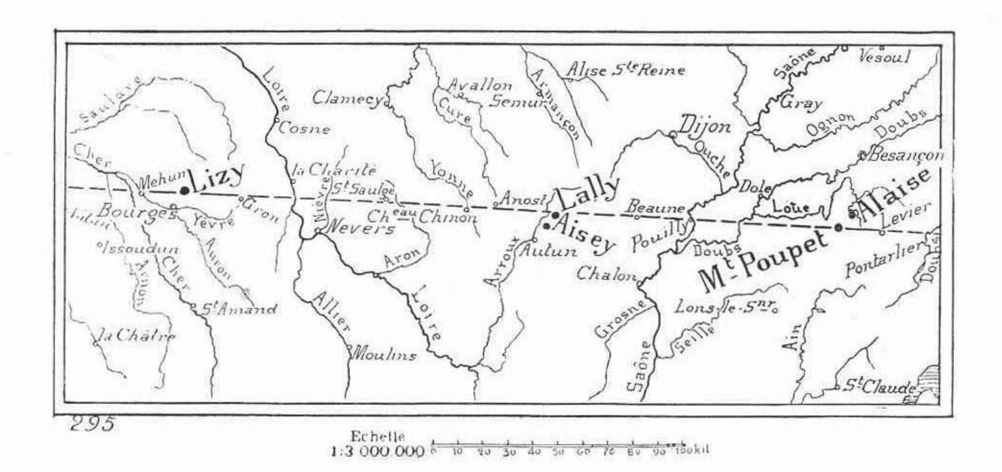

CARTE 293.

La 12e ligne de Direction dans l'alésia de *Jallais-Montalais* (Maine-et-Loire), décrite page 50, carte 15.



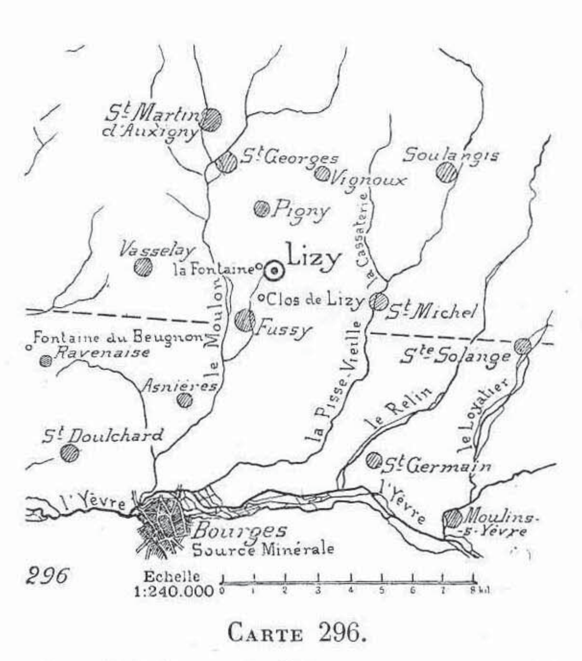

CARTE 294.

La 12e ligne de Direction passe à proximité de l'alésia aujourd'hui décelée par *Aize* et la *Croix-Mion*, près de Valençay (Indre).




Carte 295.

12e ligne de Direction entre le Cher et le Jura.




Carte 296.

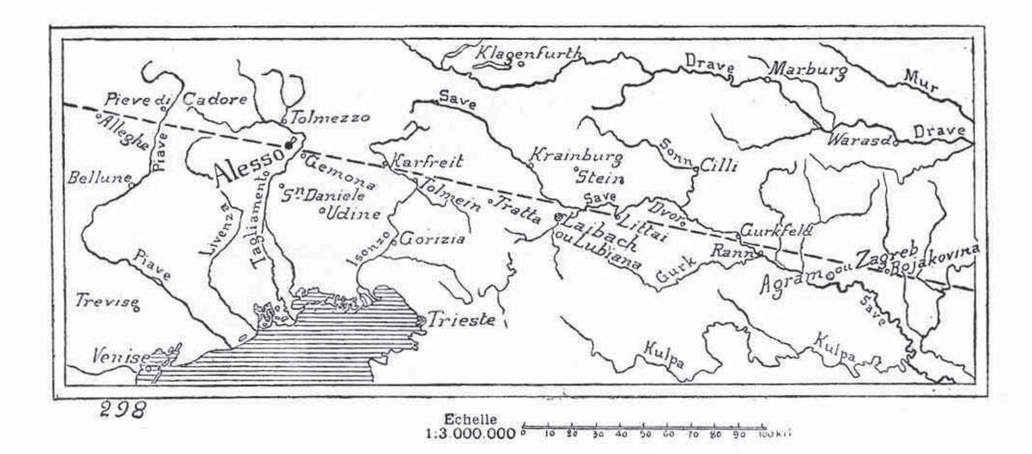
La 12e ligne de Direction est, non loin au Nord de Bourges, jalonnée par *Lizy*.

Le nom de Saint-Martin d'*Auxigny* semble constituer une autre dérivation de *Pagus Alixensis* qui ailleurs a formé *Auxois*.




Carte 297.

La 12e ligne de Direction passe près d'Autun dans l'alésia de *Aisey* et *Lally*, qu'arrose l'Arroux.




CARTE 298.

Parcours de la 12e ligne de Direction dans l'Italie du Nord et en Yougo-Slavie.




CARTE 299.

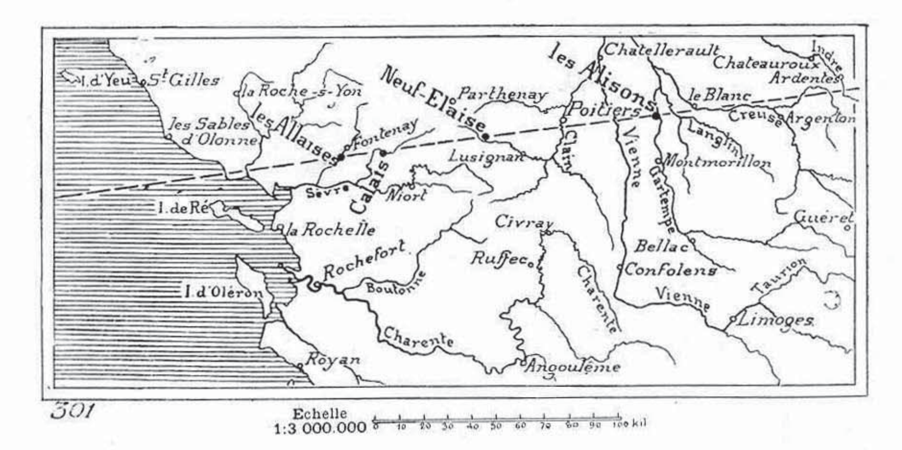
La 12e ligne de Direction dans l'alésia *Alesso*, entre Gemona et Tolmezza *(Vénétie)*.

# LA TREIZIÈME LIGNE DE DIRECTION




Carte 300.

Parcours général de la 13e ligne de Direction.




CARTE 301.

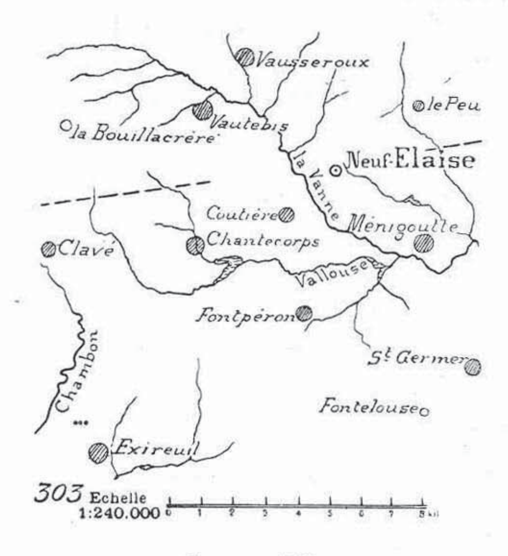
Parcours de la 13e ligne de Direction entre l'Océan et l'Indre.




CARTE 302.

La 13e ligne de Direction est en Vendée jalonnée par les *Allaises* et *Calais*.

Calais, sur l'Autise, est un repère de distance à 500 kilomètres ou vingt-sept stades de Alaise-Myon.




Carte 303.

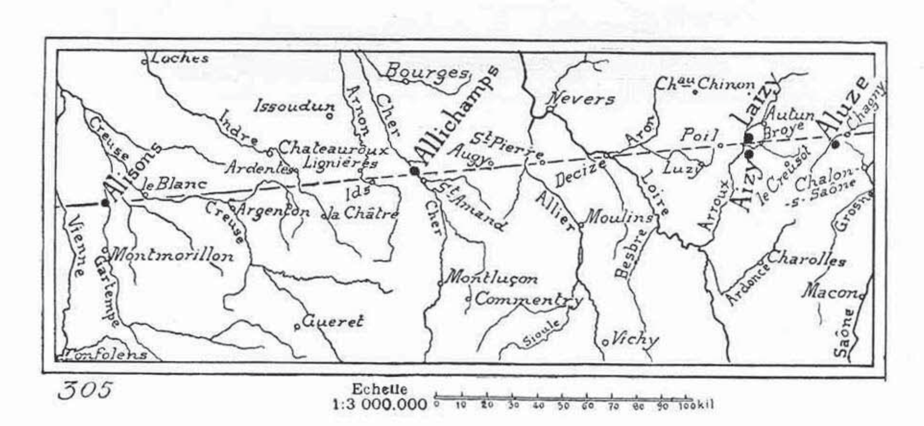
La 13e ligne de Direction est jalonnée par *Neuf-Elaise* (Deux-Sèvres).

Neuf-Elaise marque la distance de 463 kilomètres ou vingt-six stades de Alaise-Myon.




Carte 304.

La 13e ligne de Direction passe aux *Alisons* (Vienne), à 389 kilomètres ou vingt et un stades de Alaise-Myon.




Carte 305.

Parcours de la 13e ligne de Direction de la Vienne à la Saône.




Carte 306.

La 13e ligne de Direction passe à proximité de *Allichamps* (Cher).



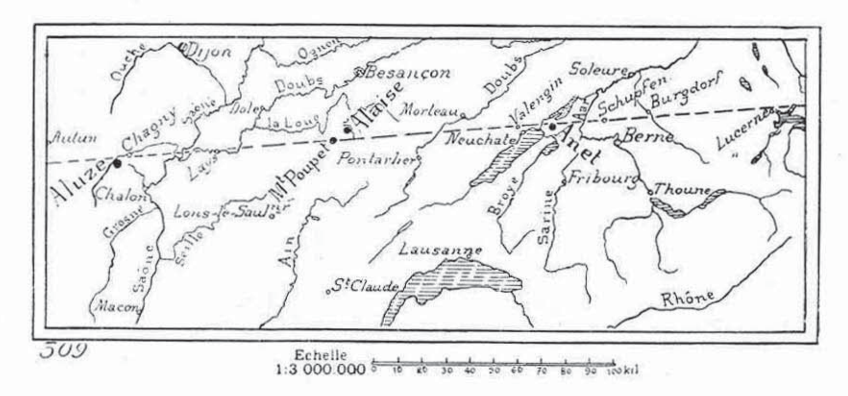

Carte 307.

La 13e ligne de Direction passe entre *Laizy* et *Aisy* (Saône-et-Loire).




Carte 308.

La 13e ligne de Direction dans l'alésia d'*Aluze* (Saône-et-Loire) décrite page 38, carte 3.




Carte 309.

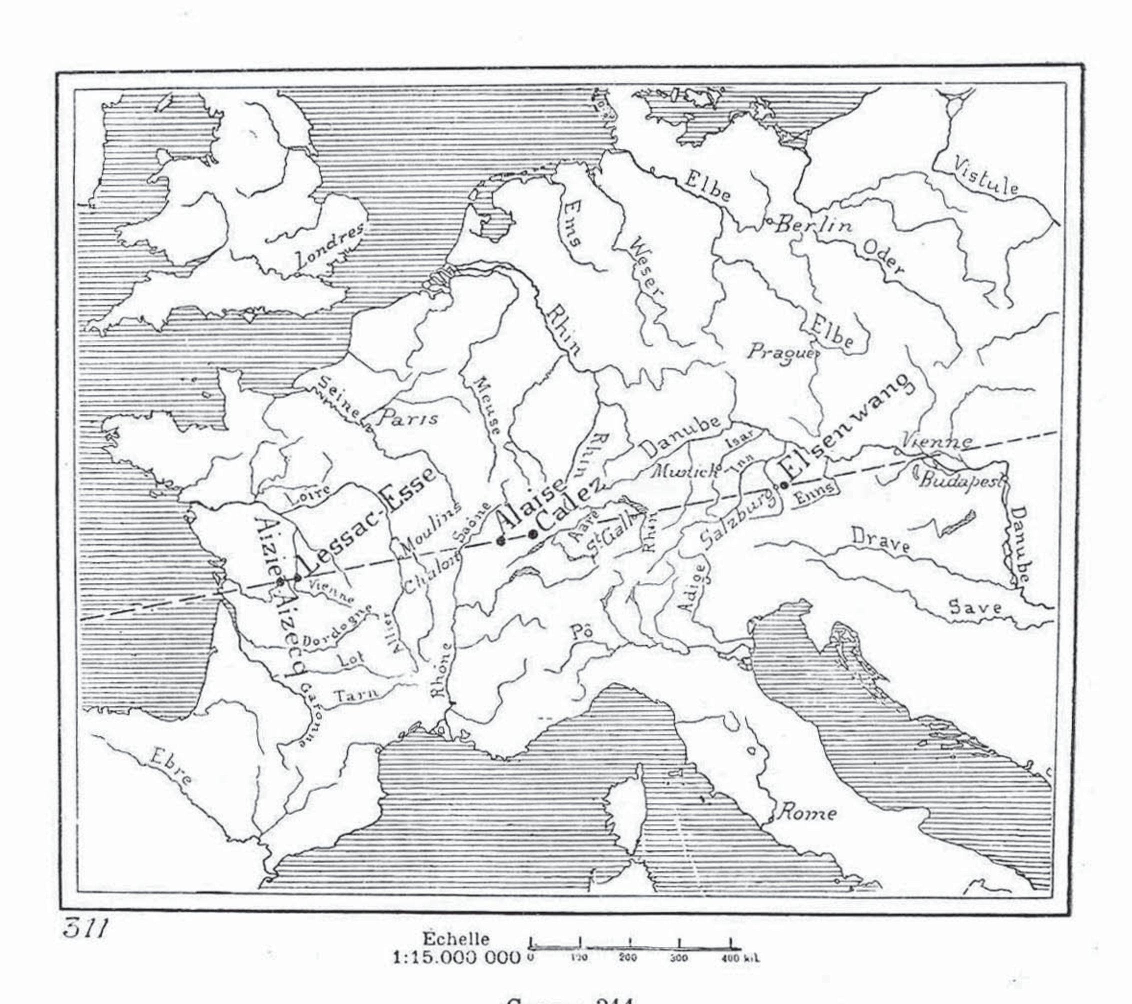
Parcours de la 13e ligne de Direction entre la Saône et le lac de Lucerne.




Carte 310.

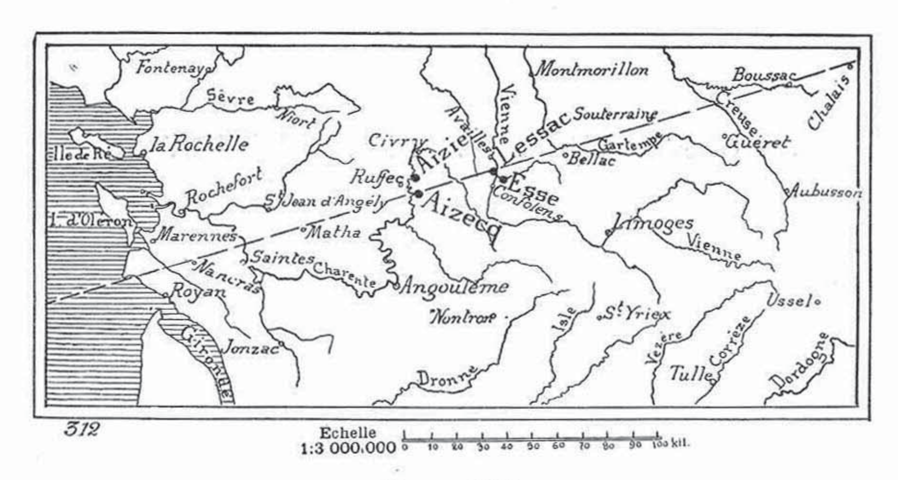
La 13e ligne de Direction dans l'alésia *d'Anet* (canton de Berne, Suisse) qui jalonne aussi le 47° de latitude.

# LA QUATORZIÈME LIGNE DE DIRECTION



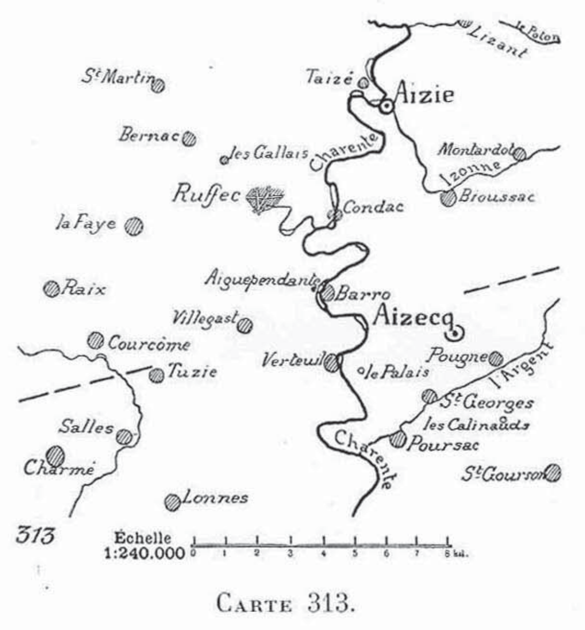

CARTE 311.

**Parcours général de la 14e ligne de Direction.**




CARTE 312.

Parcours de la 14[e] ligne de Direction de l'Océan à la Creuse.

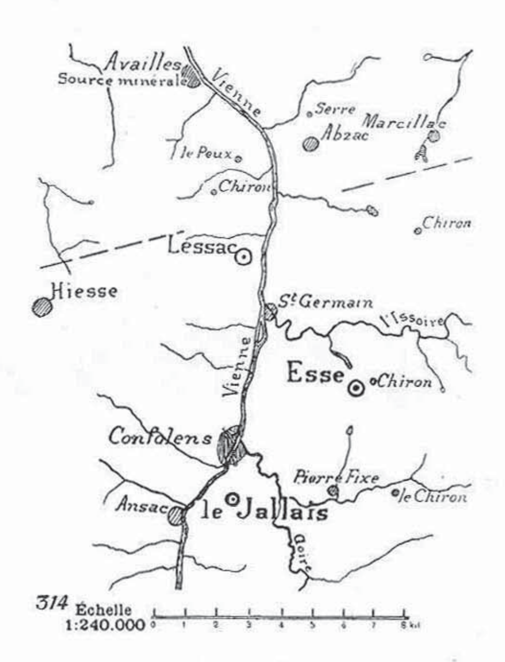



CARTE 313.

La 14[e] ligne de Direction dans l'alésia de *Aizie* et *Aizecq*, près de Ruffec (Charente).

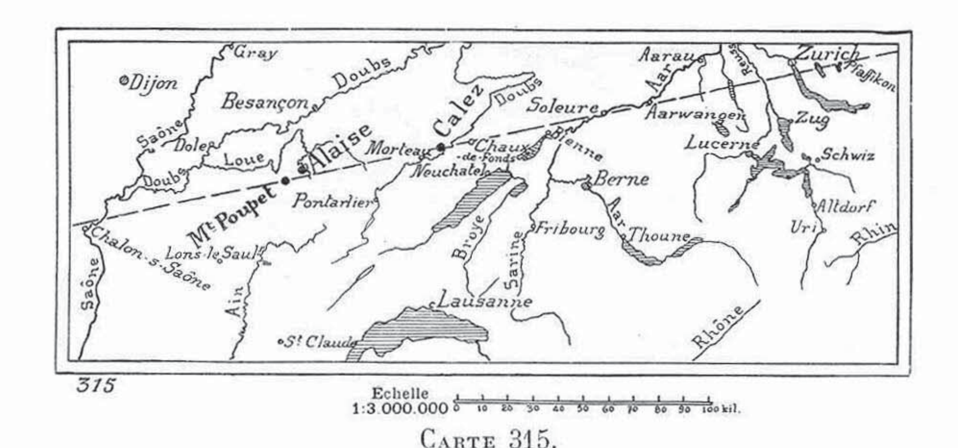
*Aizy* est un jalon de distance à 444 kilomètres ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés terrestres de Alaise-Myon.

Au sud et près de Aizecq est situé un lieu dit *le Palais*.



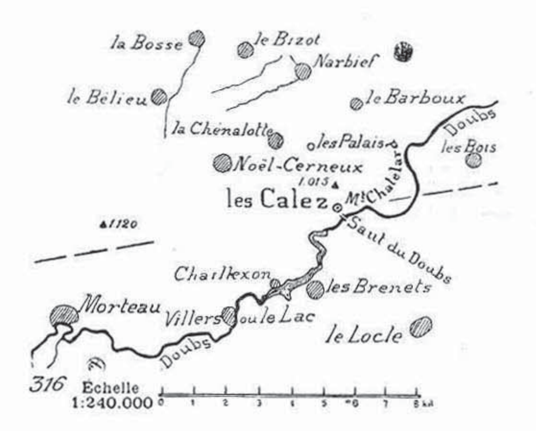

CARTE 314.

La 14[e] ligne de Direction passe à Lessac *(Lesiacus)*, dans l'alésia que décèle aussi à quelque distance au Sud de lieu dit *le Jallais*.




CARTE 315.

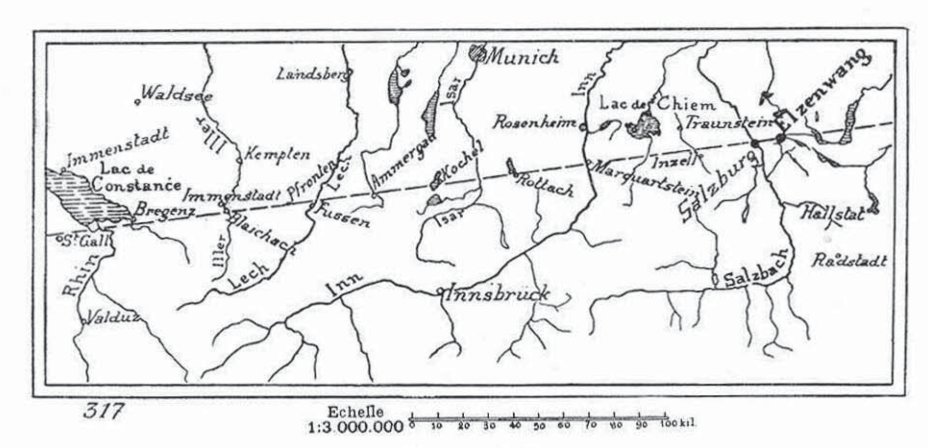
Parcours de la 14e ligne de direction de la Saône à Zurich.




CARTE 316.

La 14e ligne de Direction est jalonnée par le lieu dit *les Calez*, près du Saut du Doubs.

Au nord des Calez on trouve *les Palais*.




CARTE 317.

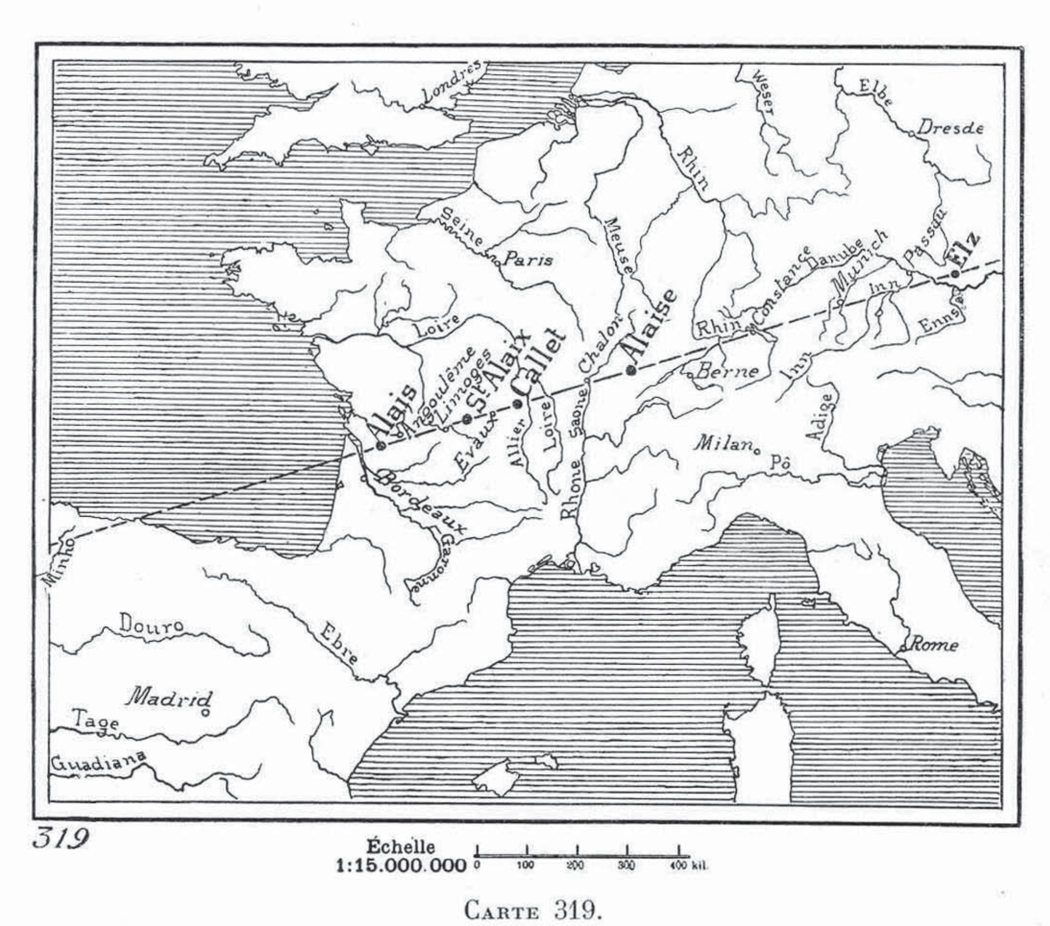
Parcours de la 14e ligne de Direction entre le lac de Constance et Salzbourg.




Carte 318.

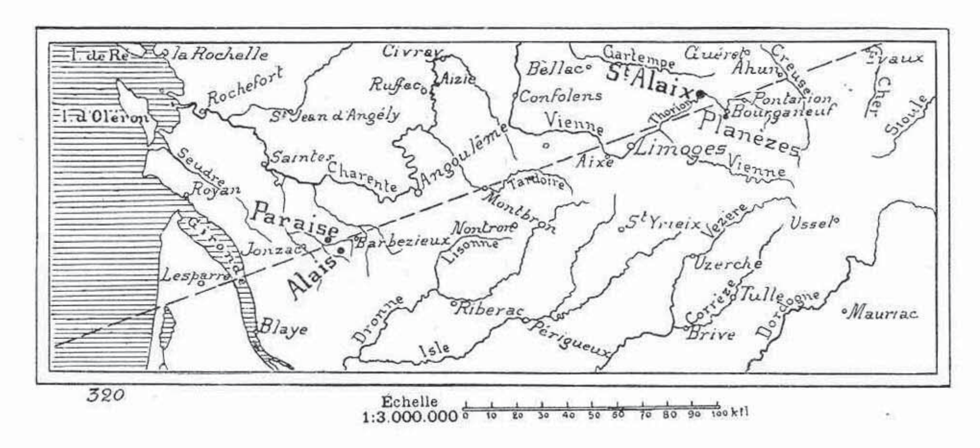
La 14e ligne de Direction est jalonnée par Elzenwang, près de Salzbourg (décrite page 71 — carte 41).

# LA QUINZIÈME LIGNE DE DIRECTION



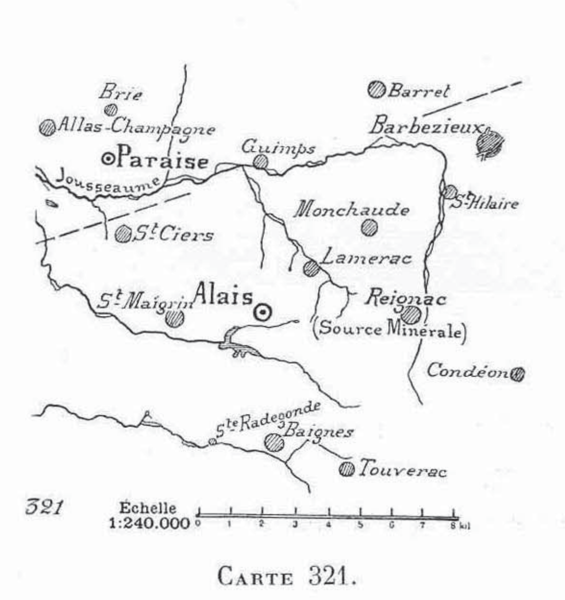

CARTE 319.

Parcours général de la 15e ligne de Direction.




Carte 320.

Parcours de la 15e ligne de Direction de l'Océan au Cher.



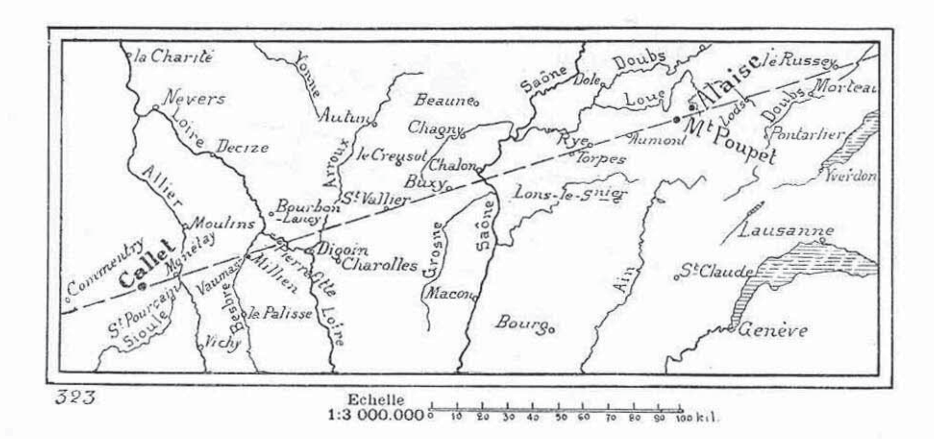

Carte 321.

La 15e ligne de Direction passe entre *Alais* et *Paraise*, près de Barbezieux (Charente).




Carte 322.

La 15e ligne de Direction est jalonnée dans l'alésia de *Bourdaleix* les *Planèzes*, par le lieu dit *Palais* qui est écrit *Palays* dans l'atlas de Bouguereau (1495).




323 Echelle 1:3 000.000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil.

324 Echelle 1:240.000 0 1 2 3 4 5 6 7 8 kil

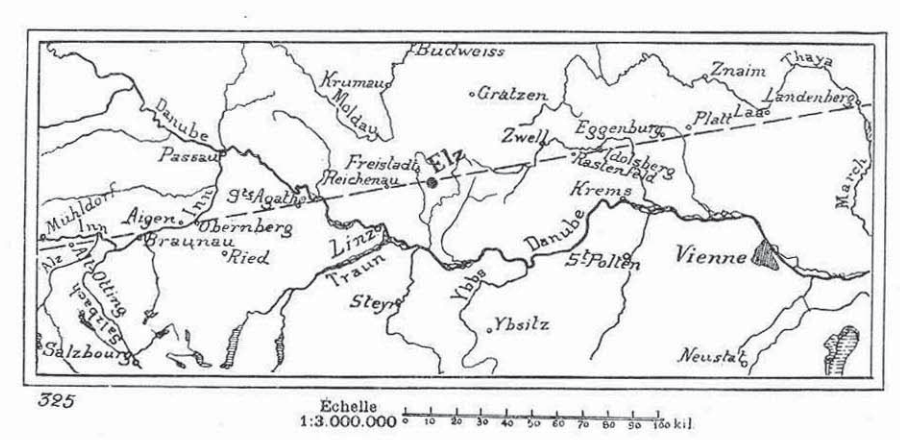
Carte 323.

Parcours de la 15e ligne de Direction entre l'Allier et le Doubs.

Carte 324.

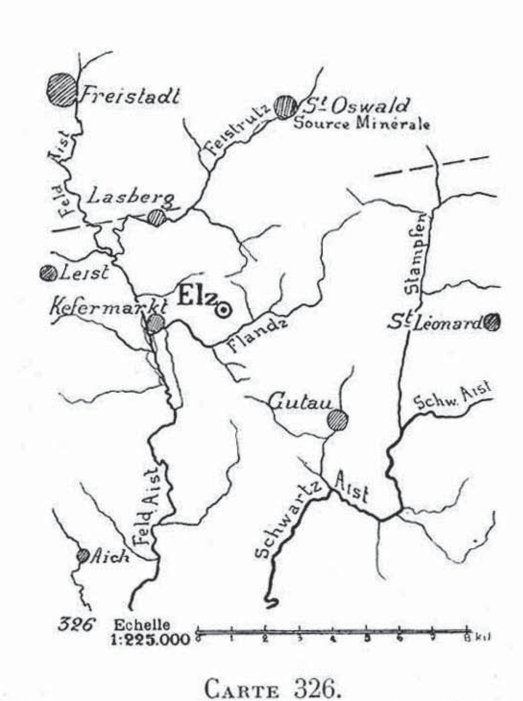
La 15e ligne est jalonnée par *Callet* au sud de Moulins (Allier).

Le lieu dit le « Champ de la Pierre » semble rappeler le souvenir d'un menhir qui eût jalonné exactement la 15e ligne de Direction.




325 Echelle 1:3.000.000 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil.

Carte 325. — Parcours de la 15e ligne dans la vallée du Danube.




Carte 326.

La 15e ligne est au Nord-Est de Linz (Autriche) jalonnée par *Elz*.

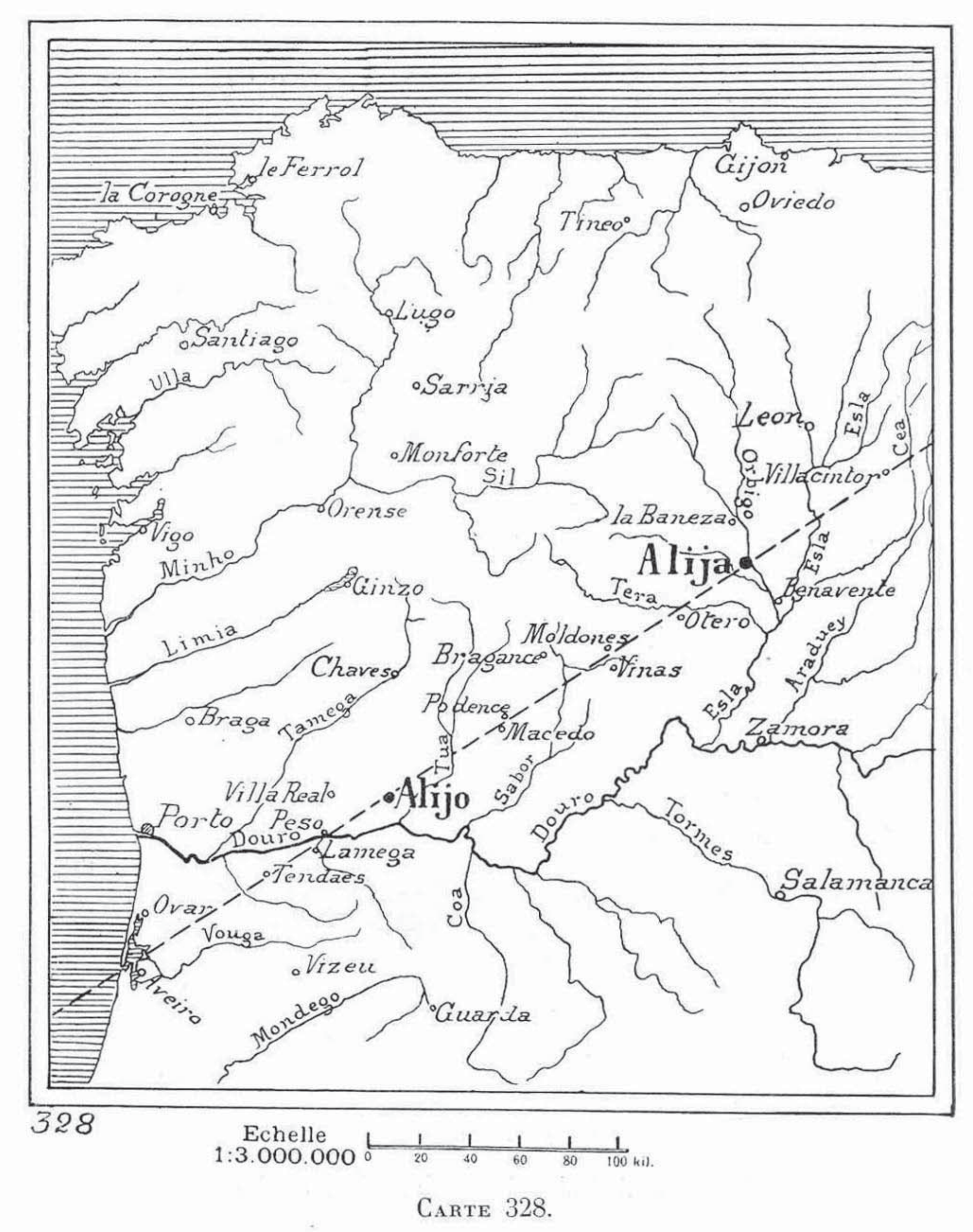
Elz présente tous les caractères d'une alésia. Elle n'est cependant mentionnée qu'avec toutes les réserves déjà faites pour les lieux qui portent soit ce nom soit celui de *Elze*.

# LA SEIZIÈME LIGNE DE DIRECTION



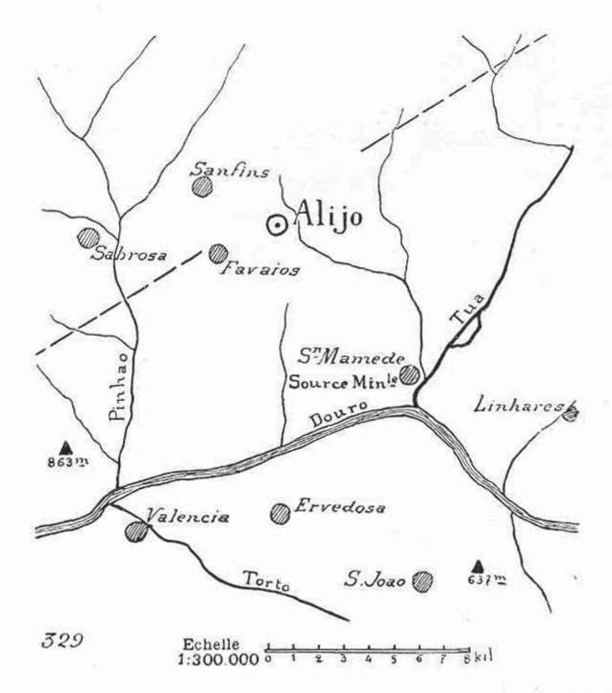

Carte 327.

Parcours général de la 16e ligne de Direction.




CARTE 328.

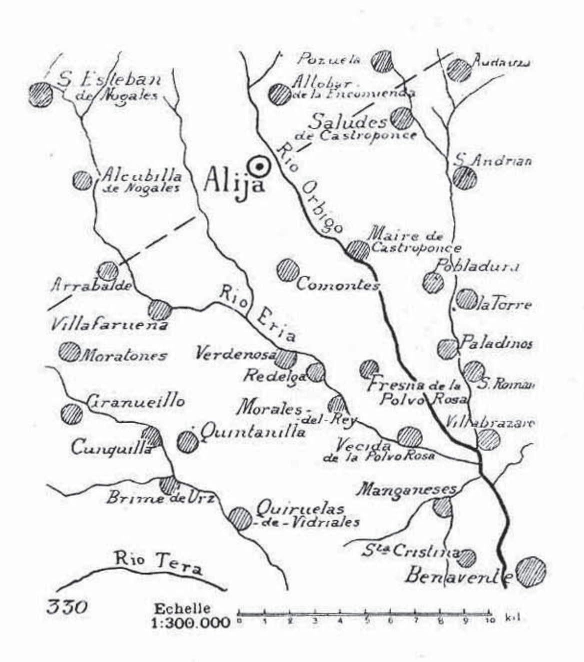
Parcours de la 16e ligne de Direction au Nord-Ouest de l'Espagne.
Entre *Alijo* et *Alija* la distance est de 166 kil., six ou neuf stades.




CARTE 329.

La 16e ligne est jalonnée par *Alij* (Portugal).

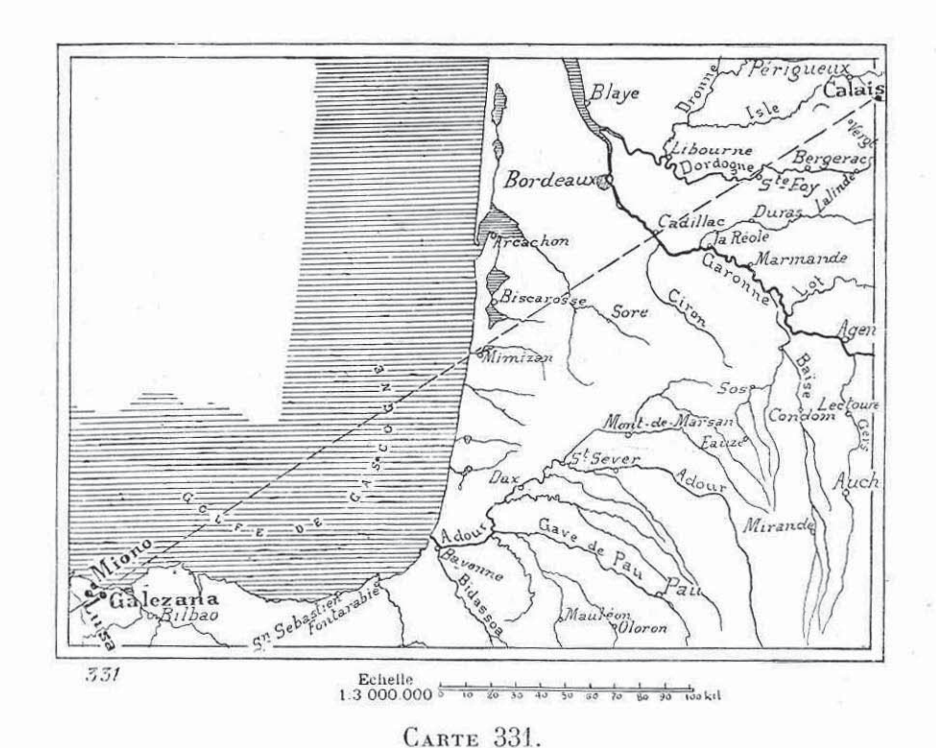
Cette alésia est située à 1.240 kilomètres ou soixante-sept stades de Alaise-Myon.




CARTE 330.

La 16e ligne de Direction est jalonnée par *Alija* (Espagne) à 1.074 kilomètres ou cinquante-huit stades de Alaise Myon.

*Alijo* et *Alija* sont donc sur la 16e ligne situées exactement à une distance de 166 kil. soit neuf stades alésiens.




Carte 331.

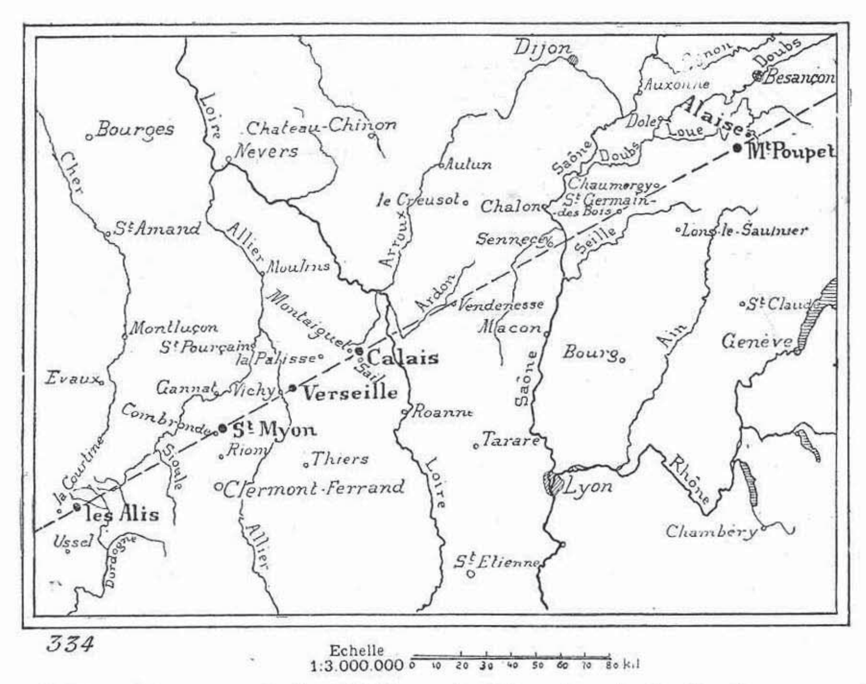
Parcours de la 16e ligne de Direction entre les côtes d'Espagne et la Dordogne (France).




Carte 333.

La 16e ligne de Direction est, près de Périgueux, jalonnée par *Calais*.

Ce Calais est un relais de distance situé à 444 kilomètres ou vingt-quatre stades alésiens, soit quatre degrés terrestres de Alaise-Myon.



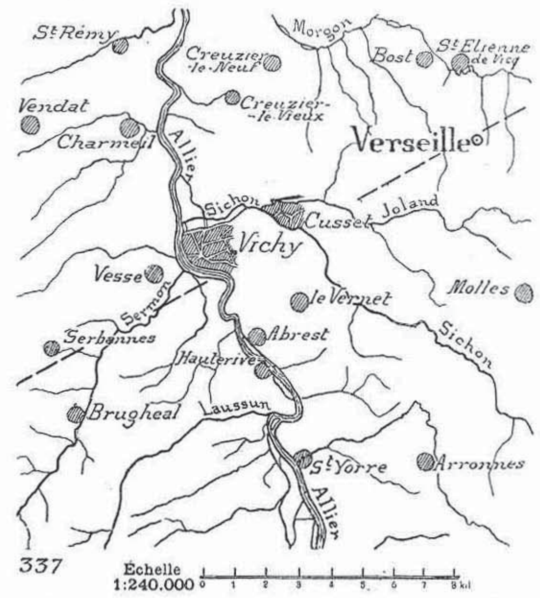

CARTE 334. — Parcours de la 16e ligne de Direction de la Dordogne au Jura.




CARTE 335. — La 16e ligne de Direction est jalonnée par les *Alis* (Creuse) non loin de Saint-Oradoux qu'arrose la *Chirouze.*



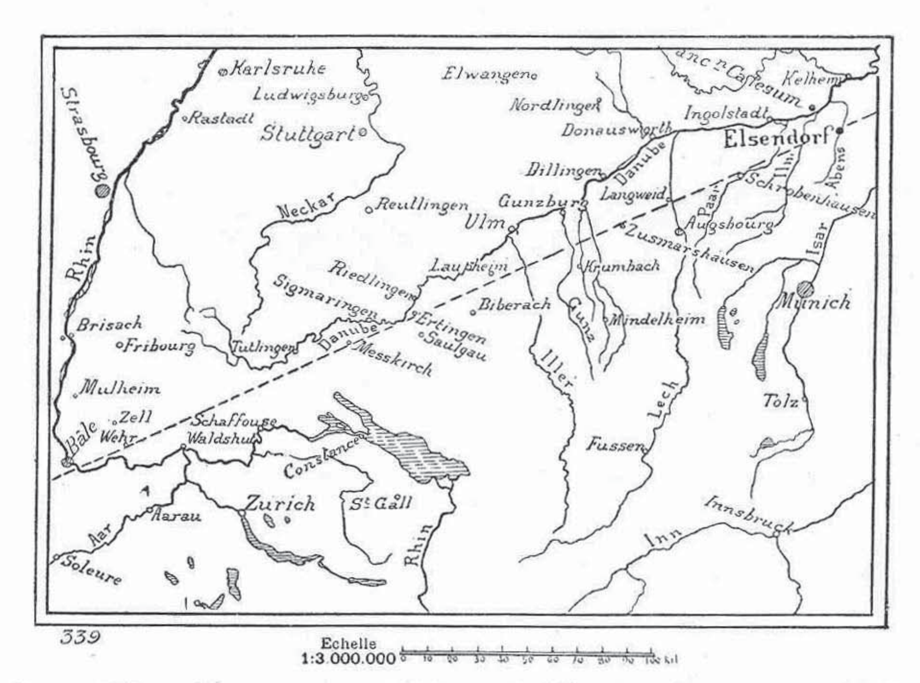

CARTE 336. — La 16e ligne de Direction à *Saint-Myon*, lieu alésien sanctifié qu'arrose la *Laise*.




Carte 337. — La 16e ligne de Direction est, près de Vichy, jalonnée par *Verseille*.



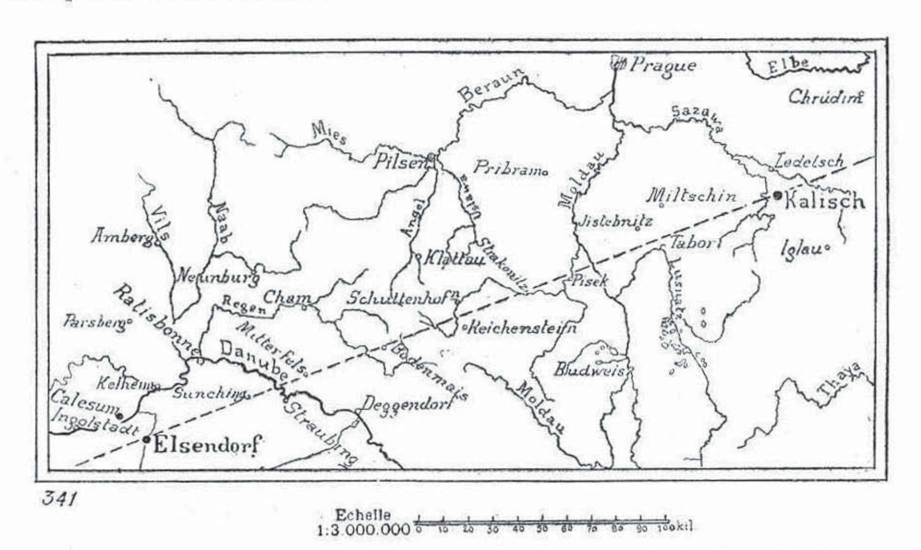

Carte 338. — La 16e ligne de Direction est, près de Sail-les-Bains, jalonnée par *Calais*.




Carte 339. — Parcours de la 16e ligne de Direction dans la haute vallée du Danube.




Carte 340. — La 16e ligne de Direction est, au sud de Ratisbonne (Regensburg) jalonnée par *Elsendorf*. Non loin de là était située *Caleusum*, jalon de distance à 463 kilomètres, ou vingt-cinq stades d'Alaise-Myon qui, en ligne droite, s'oppose à l'un des Calais qui aux abords des Eyzies marque la même distance.



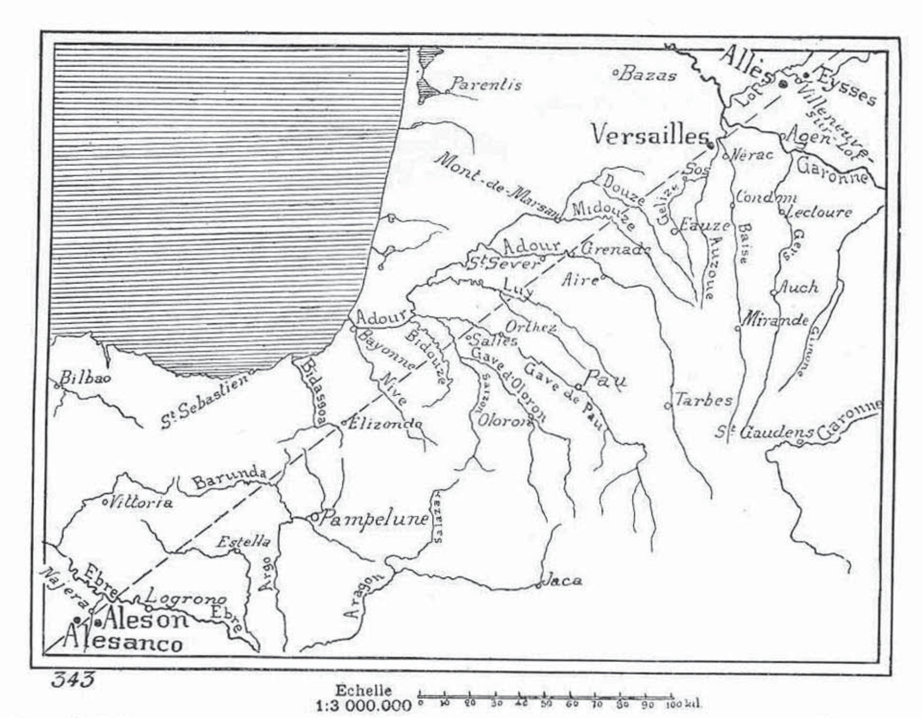

Carte 341. — La 16e ligne de Direction du Danube à l'Elbe. En Tcheco-Slovaquie la 16e ligne est jalonnée par *Kalisch* qui, dans la toponymie alésienne, est l'homonyme du Kalisz *(Calisia)* polonais.

# LA DIX-SEPTIÈME LIGNE DE DIRECTION

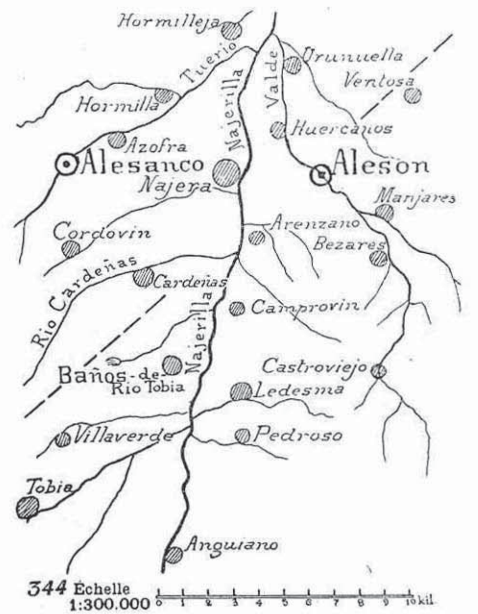



CARTE 342.

Parcours général de la 17e ligne de Direction.



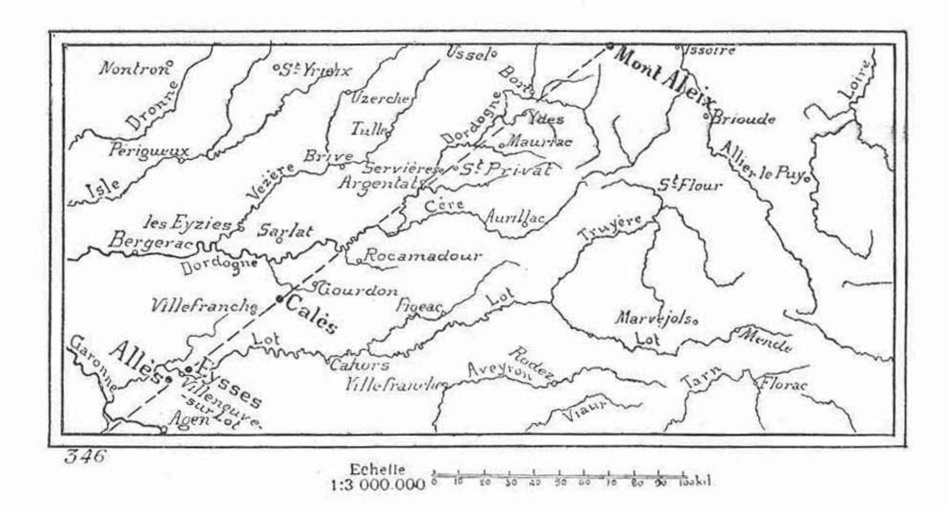

Carte 343. — Parcours de la 17e ligne de Direction de l'Ebre à la Garonne par *Elizondo* (voir note VI).




Carte 344. — La 17e ligne de Direction est jalonnée par *Aleson* dans l'alesia de *Aleson-Alesanco* (Espagne).




Carte 345. — La 17e ligne de Direction est jalonnée par *Versailles*, près de Nérac (Lot-et-Garonne).



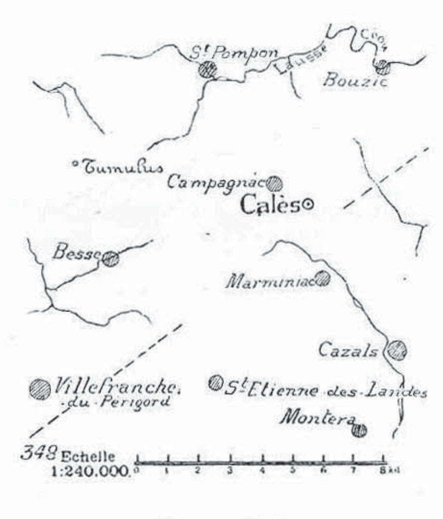

Carte 346.

Parcours de la 17e ligne de Direction de la Garonne à l'Auvergne.




Carte 347.

La 17e ligne de Direction près de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne) passe entre *Allès* et *Palazy*.




Carte 348.

La 17e ligne de Direction est jalonnée par *Calès*, hameau de la commune de Campagnac (Dordogne) qu'arrose la *Lausse*.

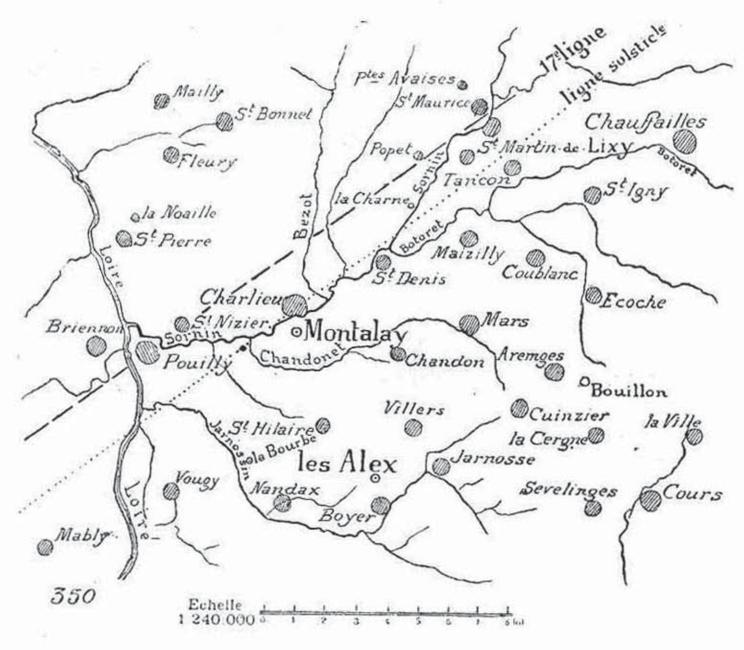
Aux environs de nombreux gisements néolithiques ont été découverts.

CARTE 349.

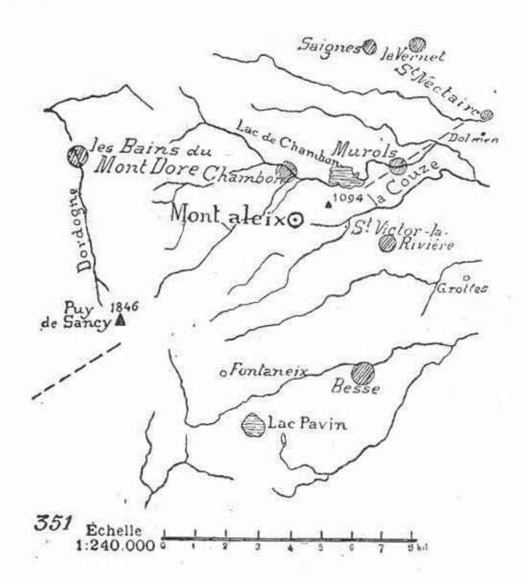
Parcours de la 17e ligne de Direction de l'Auvergne au Jura.

349

Echelle 1:3.000.000




CARTE 350. — La 17e ligne de Direction passe, sur la rive droite de la Loire, à proximité de *Montalay*, qui jalonne la ligne solsticiale Levant d'Hiver Couchant d'Eté.

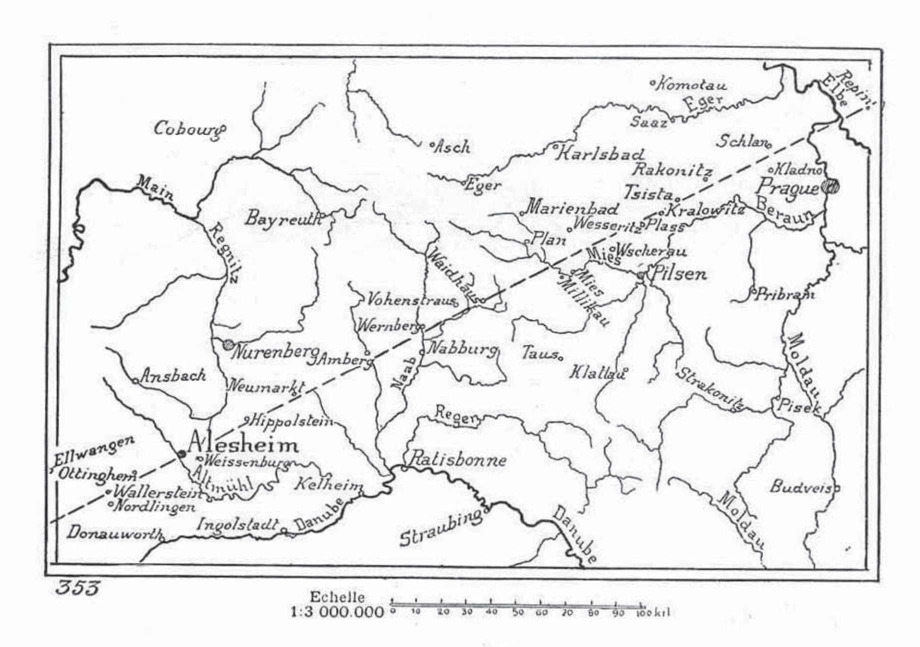



Carte 351. — La 17e ligne de Direction est jalonnée par *Montaleix*, sur la rivière la *Couze*, non loin du Mont-Dore et de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme).




Carte 352.

La 17e ligne de Direction est, en Bavière, jalonnée par *Alesheim*.




Carte 353.

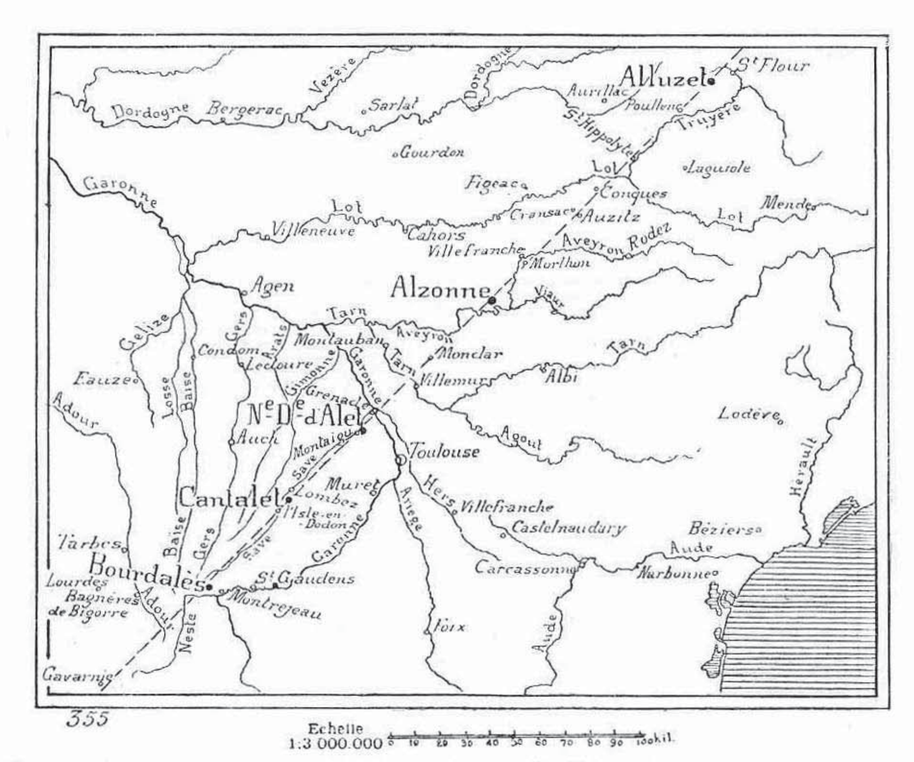
Parcours de la 17e ligne de Direction entre le Rhin et l'Elbe.

# LA DIX-HUITIÈME LIGNE DE DIRECTION

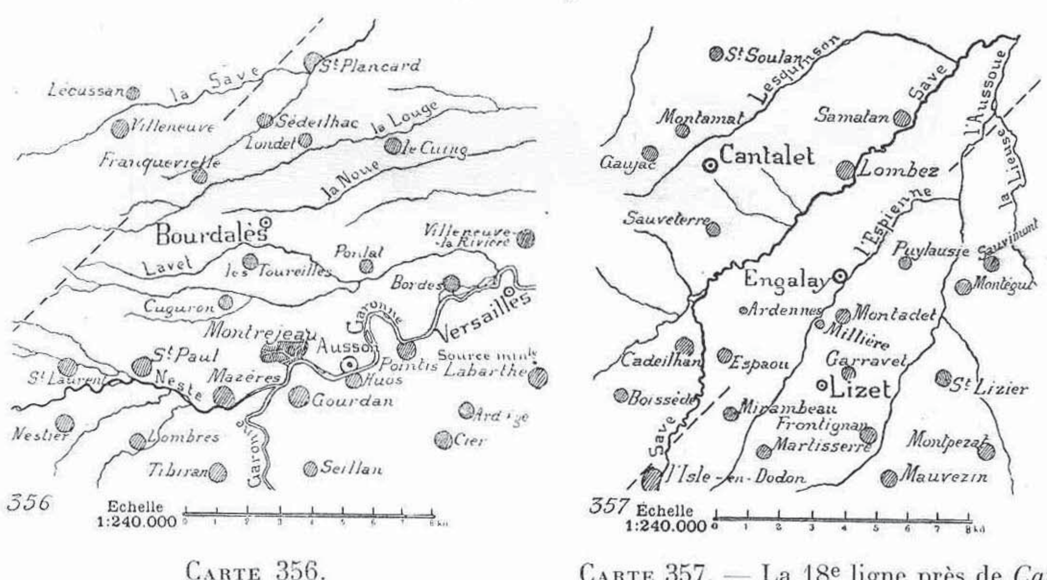



CARTE 354.

Parcours général de la 18[e] ligne de Direction.

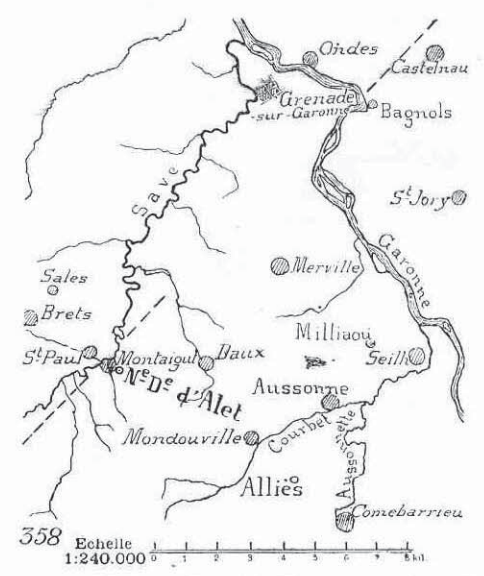



Carte 355. — Parcours de la 18e ligne de Direction des Pyrénées à l'Auvergne.




Carte 356.
La 18e ligne de Direction près de *Bourdalès* (bourg d'Alès) sur la rive gauche de la Garonne.

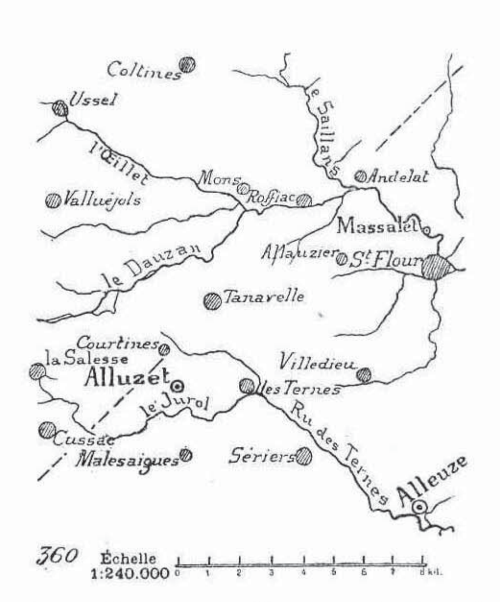
Carte 357. — La 18e ligne près de *Cantalet* (Gers) est jalonnée par *Engalay* et aussi par *Millière*, relais de distance à 555 kil. (30 stades ou 5 degrés de Myon.)




Carte 358. — La 18e ligne de Direction est jalonnée sur la rive gauche de la Garonne par *Notre-Dame-d'Alet*, près de Toulouse.



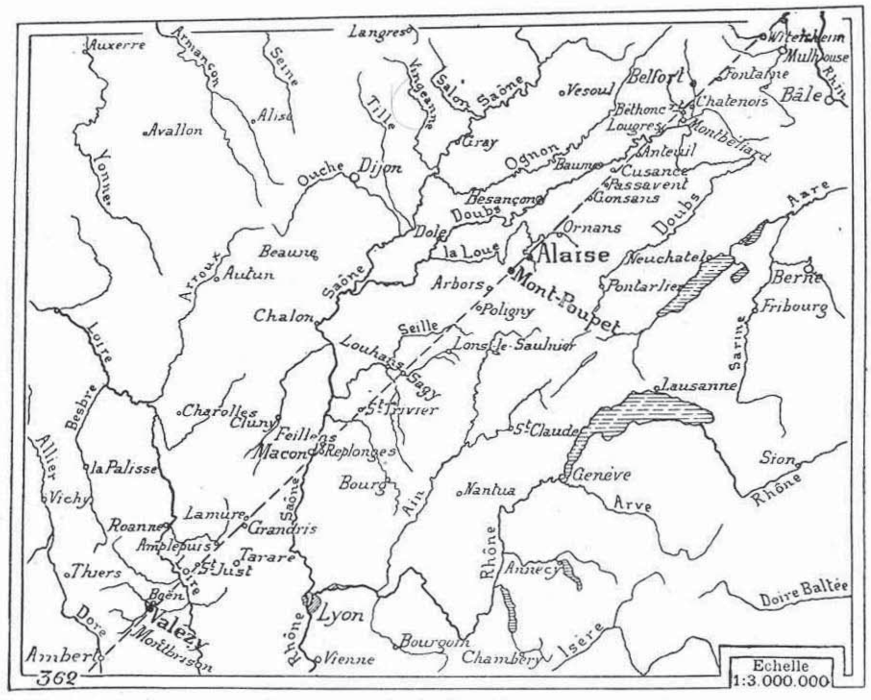

Carte 359. — La 18e ligne de Direction est sur l'Aveyron jalonnée par *Alzonne*, près de *Verfeil*. *Milario*, relais de distance, est à 444 kilomètres, vingt-quatre stades ou quatre degrés d'Alise-Myon.



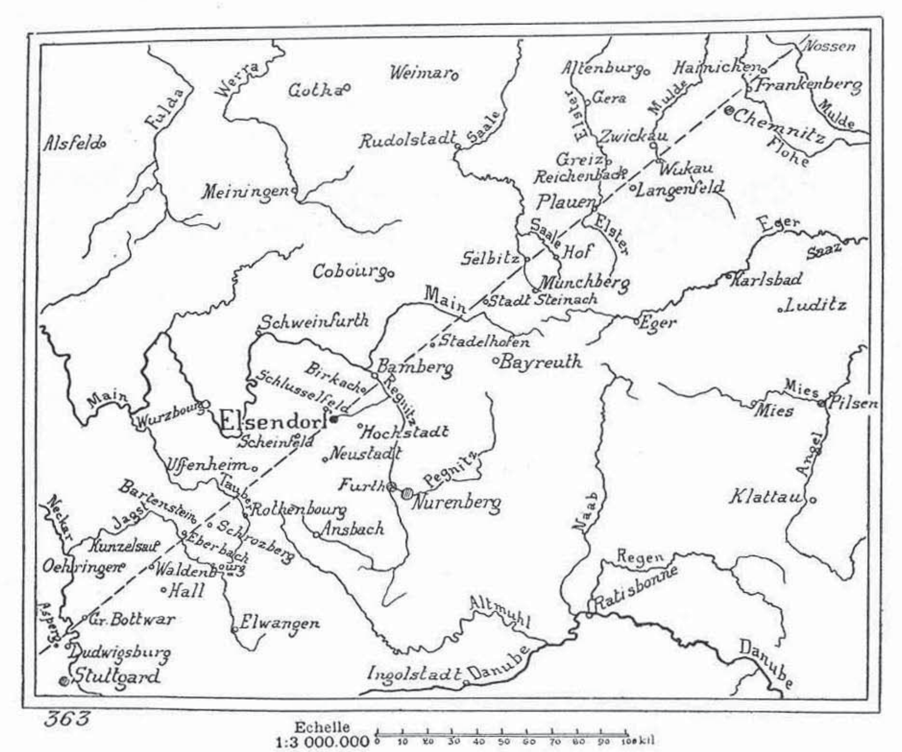

Carte 360. — La 18e ligne de Direction est, près de Saint-Flour (Cantal), jalonnée par *Alluzet*.




Carte 361. — La 18e ligne de Direction est, au nord de Montbrison (Loire), jalonnée par *Val-Ezy*, dans l'alésia qu'arrosent le Lignon, l'Auzon et l'Onzon.



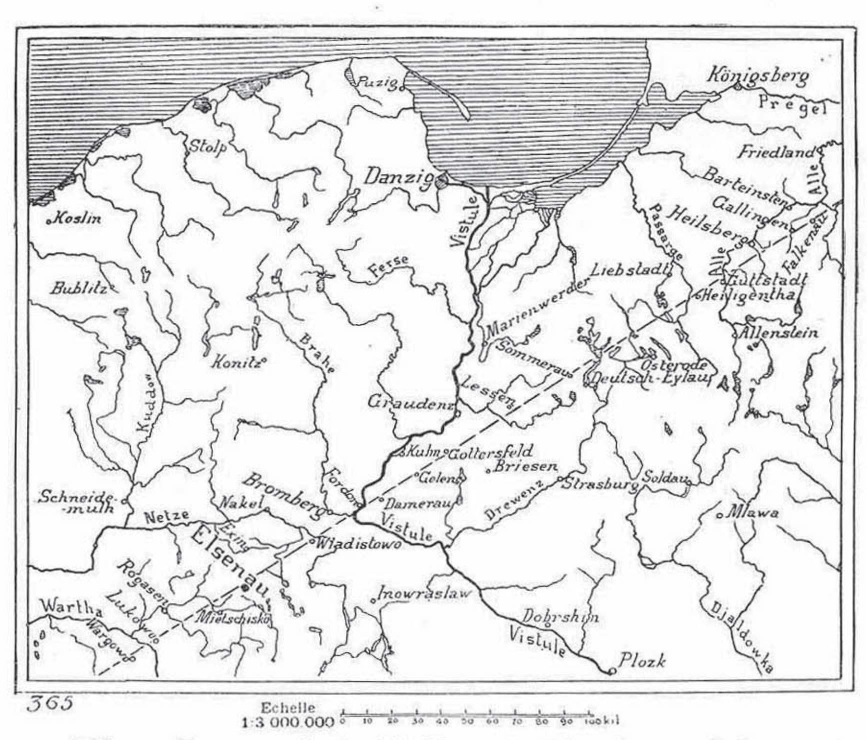

Carte 362. — Parcours de la 18e ligne de la Loire au Rhin.




Carte 363. — Parcours de la 18e ligne dans le sud de l'Allemagne.

CARTE 364. — La 18[e] ligne est jalonnée par *Elsendorf* en Bavière.

CARTE 366. — La 18[e] ligne est jalonnée par *Elsenau* en Pologne.



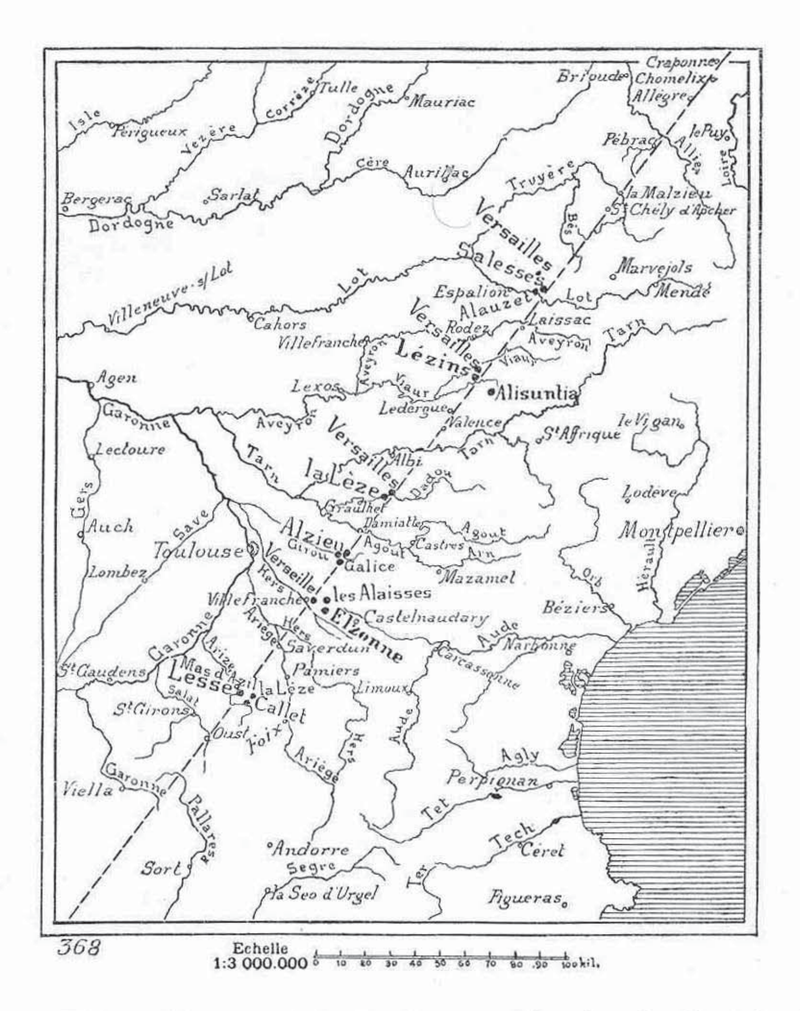

CARTE 365. — Parcours de la 18[e] ligne de Direction en Pologne et en Prusse.

# LA DIX-NEUVIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 367.

Parcours général de la 19e ligne de Direction.



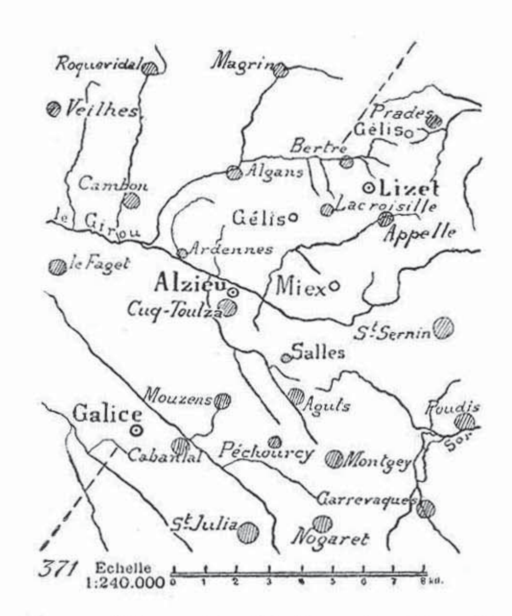

Carte 368. — Parcours de la 19e ligne de Direction des Pyrénées à la Loire.

Sur ce trajet la 19e ligne a gardé un nombre relativement élevé de repères, ce qui s'explique par le fait que la région, d'une médiocre fertilité et à l'écart des grandes voies de communication, est habitée par une population que lient au sol les traditions d'une longue lignée d'ancêtres. Cette région est, on le sait, la plus riche de l'Europe en dolmens : on en a identifié plus de sept cents dans les seuls départements de l'Aveyron et de la Lozère.

De la Garonne au Lot, sur un trajet de 200 kilomètres, on compte cinq alésias dont quatre comportent un *Versailles.*



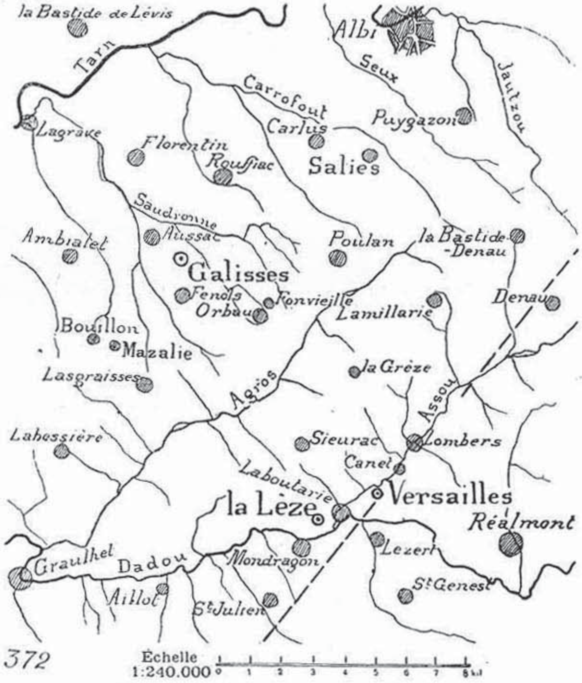

Carte 369. — La 19e ligne de Direction dans l'alésia du *Mas d'Azil*.




Carte 371. — La 19e ligne de Direction est jalonnée par *Alzieu* et *Galice* (Tarn).




Carte 370. — La 19e ligne de Direction est jalonnée par *Verseille* dans l'alésia de Font-Alzonne et *les Alaisses*.




Carte 372. — La 19e ligne de Direction est jalonnée par *Versailles* dans l'alésia de *la Lèze*, près d'Albi.

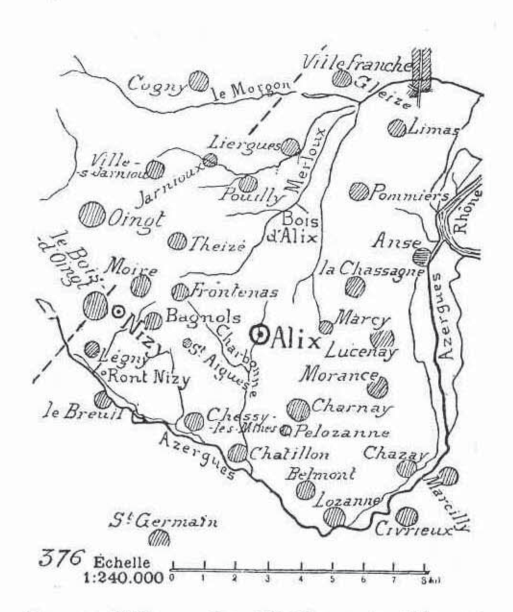



Carte 373. — La 19e ligne de Direction est jalonnée dans l'Aveyron par *Lézins* et *Versailles*. Alrance *(Alisuntia)* est à 22 stades, 407 kil. de Myon.



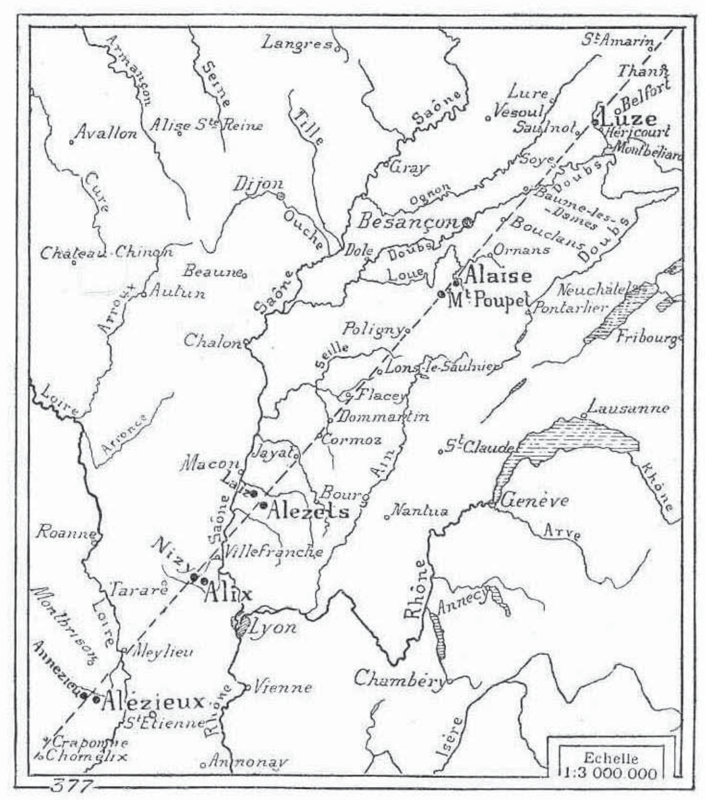

Carte 374. — La 19e ligne de Direction traverse les sites d'*Alauzet* et de *Salesses* à quelque distance du *Versailles* de Saint-Chély-d'Aubrac.



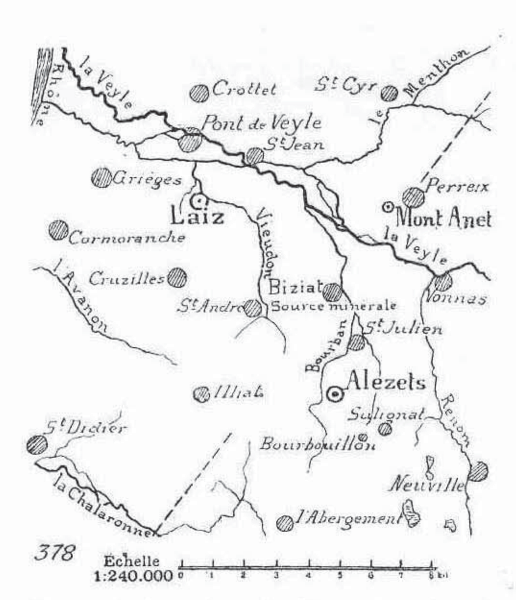




Carte 375. — La 19e ligne de Direction dans l'alésia de *Alézieux* (Loire).

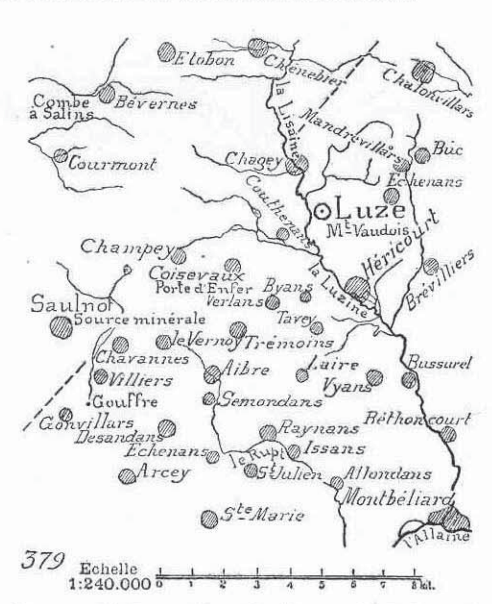
Carte 376. — La 19e ligne de Direction dans l'alésia de *Alix* (Rhône).



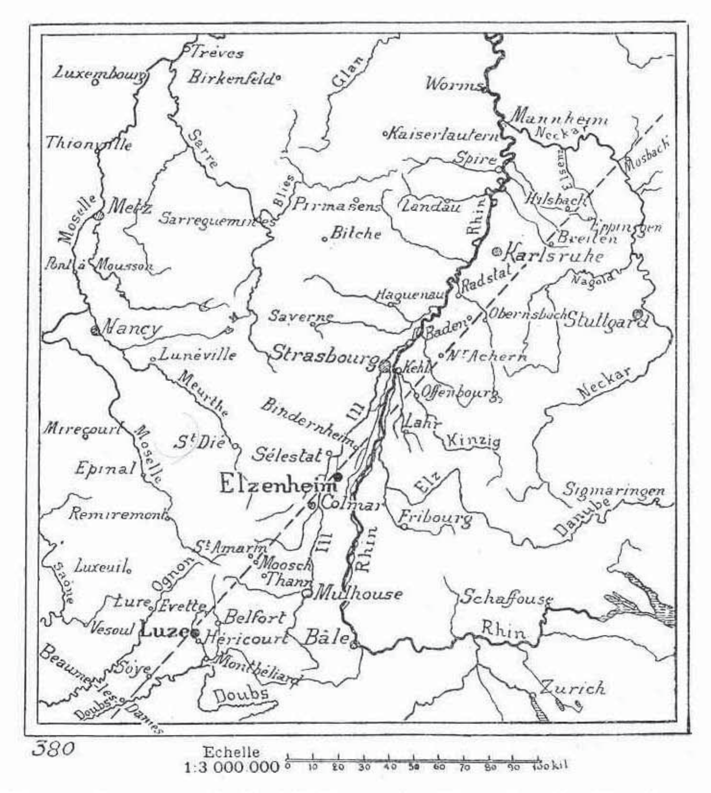

Carte 377. — Parcours de la 19e ligne de Direction de la Loire au Rhin.



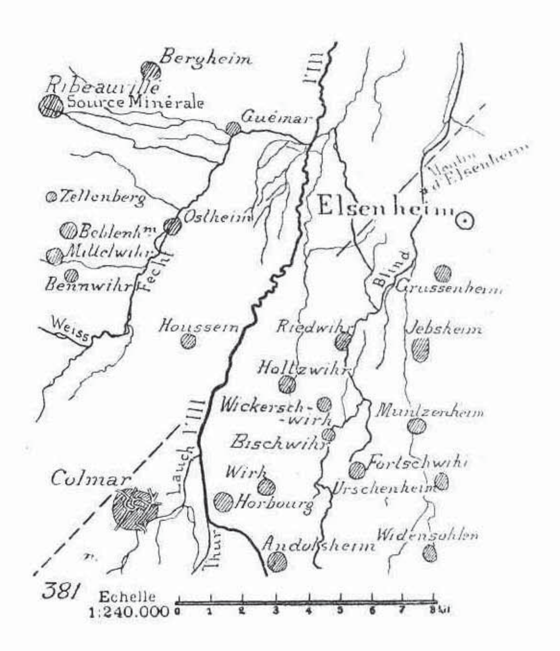

Carte 378. — La 19e ligne de Direction est jalonnée par *Mont Anet* et les *Alezets* (Ain) sur la rive gauche du Rhône.




Carte 379. — La 19e ligne de Direction passe près de *Luze*, sur le Mont Vaudois, et traverse la *Lisaine* au nord de Montbéliard (Doubs).




Carte 380. — Parcours de la 19e ligne de Direction du Doubs au Neckar.




Carte 381.

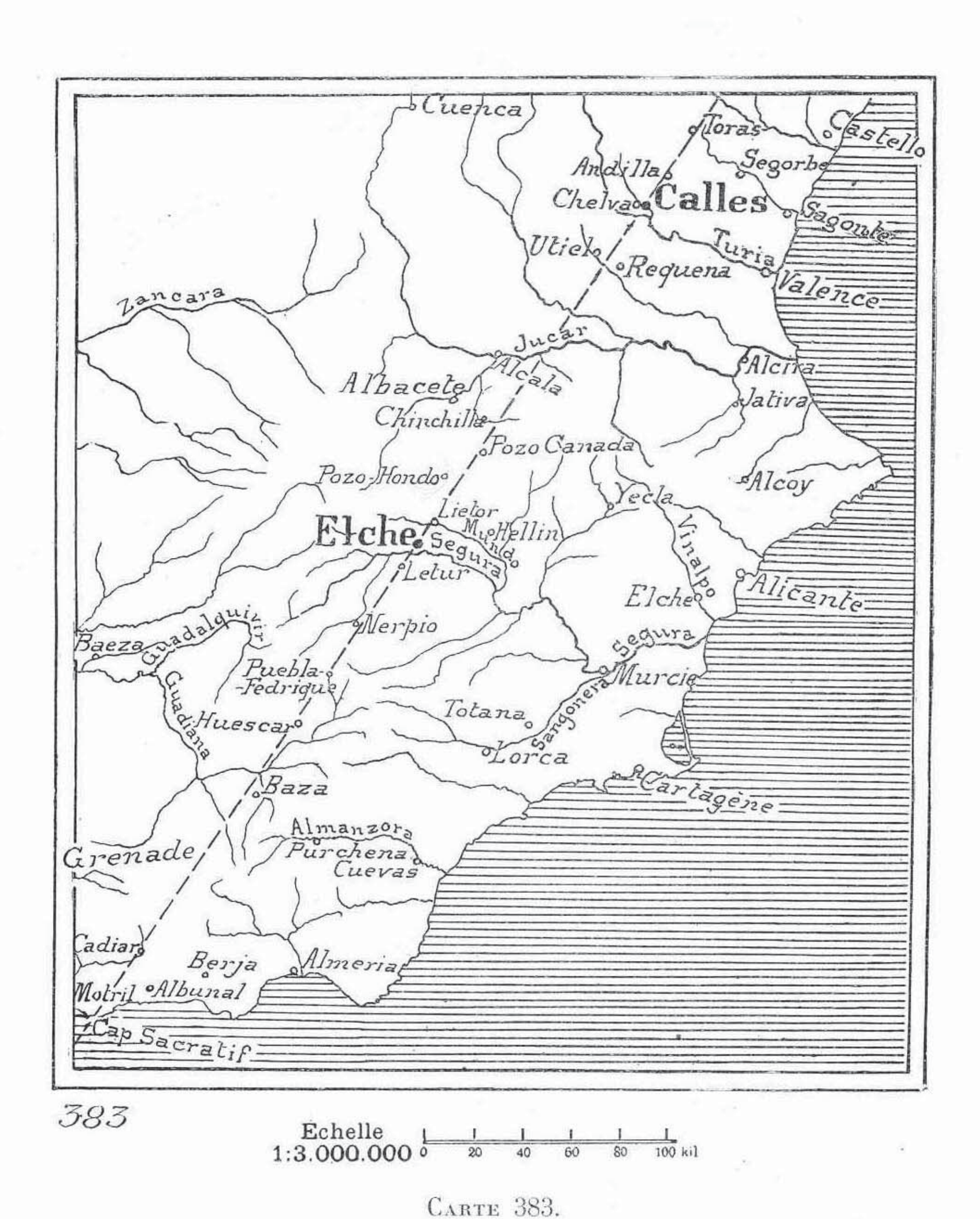
La 19e ligne de Direction est jalonnée en Alsace, entre l'Ill et le Rhin, par *Elsenheim*.

# LA VINGTIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 382.

Parcours général de la 20e ligne de Direction.

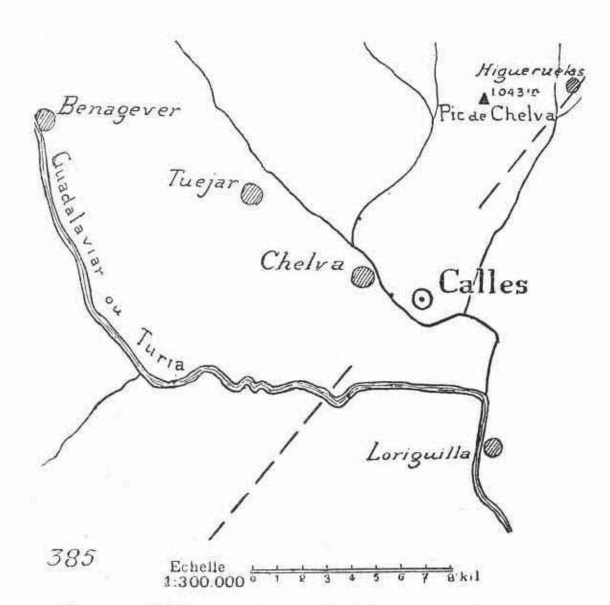



Carte 383.

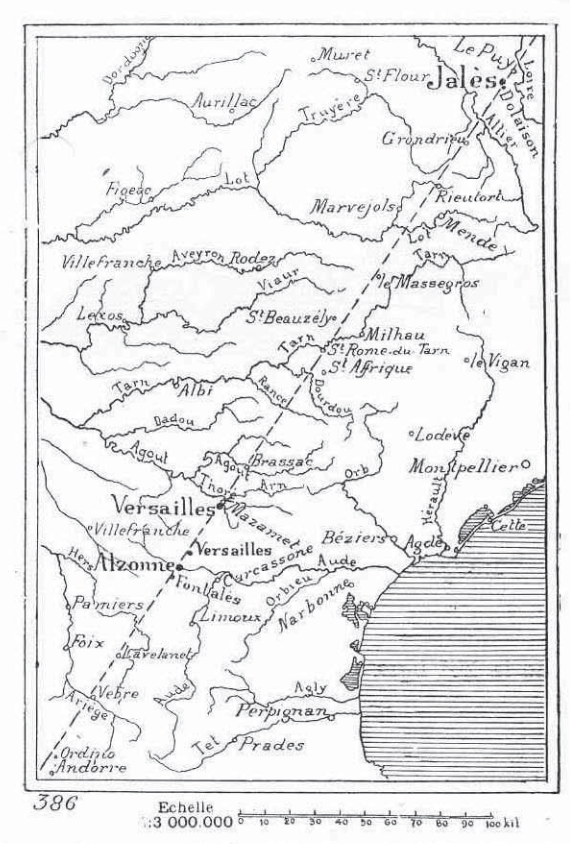
Parcours de la 20e ligne de Direction dans le sud de l'Espagne.



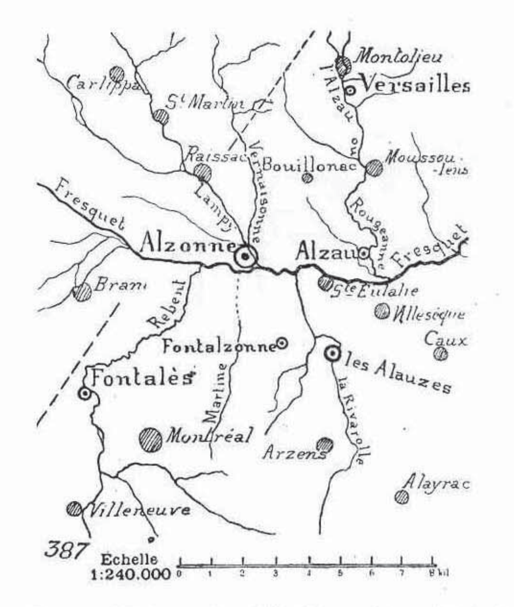

CARTE 384. — La 20e ligne de Direction à *Elche* sur la Ségura (Espagne).



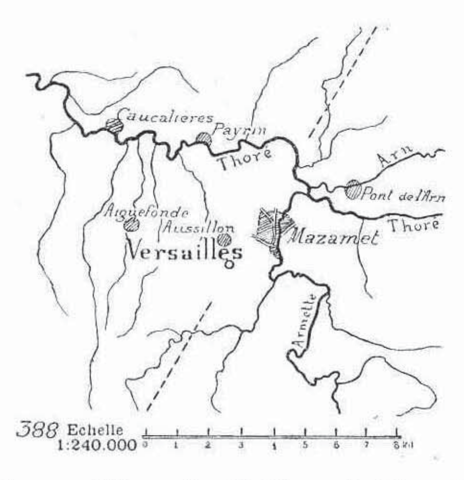

CARTE 385. — La 20e ligne de Direction est jalonnée par *Calles* (province de Valence).



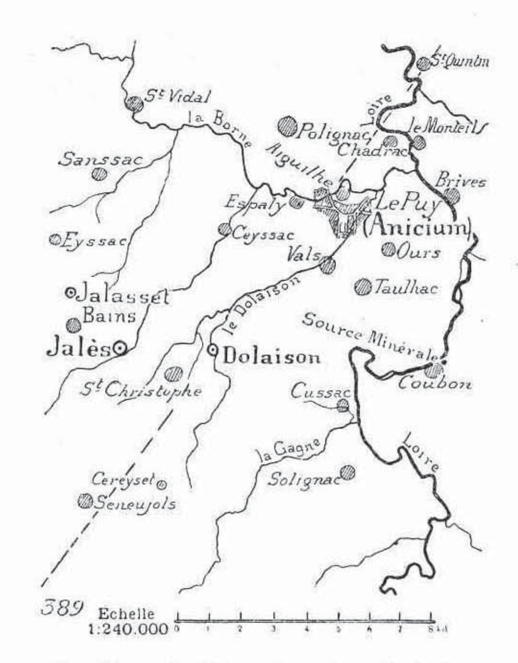

CARTE 386. — Parcours de la 20e ligne de Direction des Pyrénées à la Loire.




Carte 387. — La 20e ligne dans l'alésia d'*Alzonne* et *Font-Alès* (Aude).




Carte 388. — La 20e ligne de Direction est, près de Mazamet (Tarn), jalonnée par *Versailles*.




Carte 389. — La 20e ligne de Direction dans l'alésia de *Jalès* et *Dolaison* près du Puy (anct *Anicium*), sur la rive gauche de la Loire.

Dolaison est jalon de distance, à 277 kil. ou quinze stades d'Alaise-Myon.



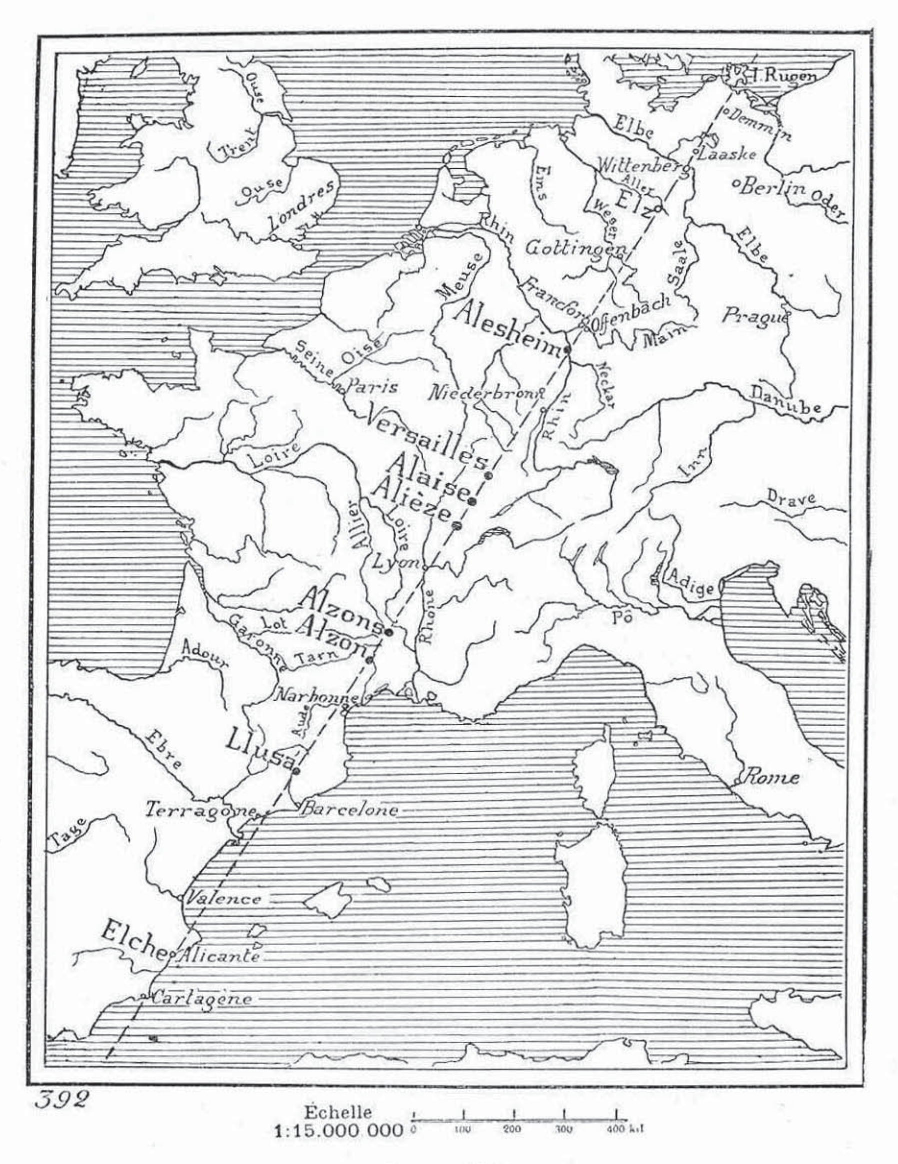

CARTE 390.

Parcours de la 20e ligne entre le Doubs et le Main.

CARTE 391.

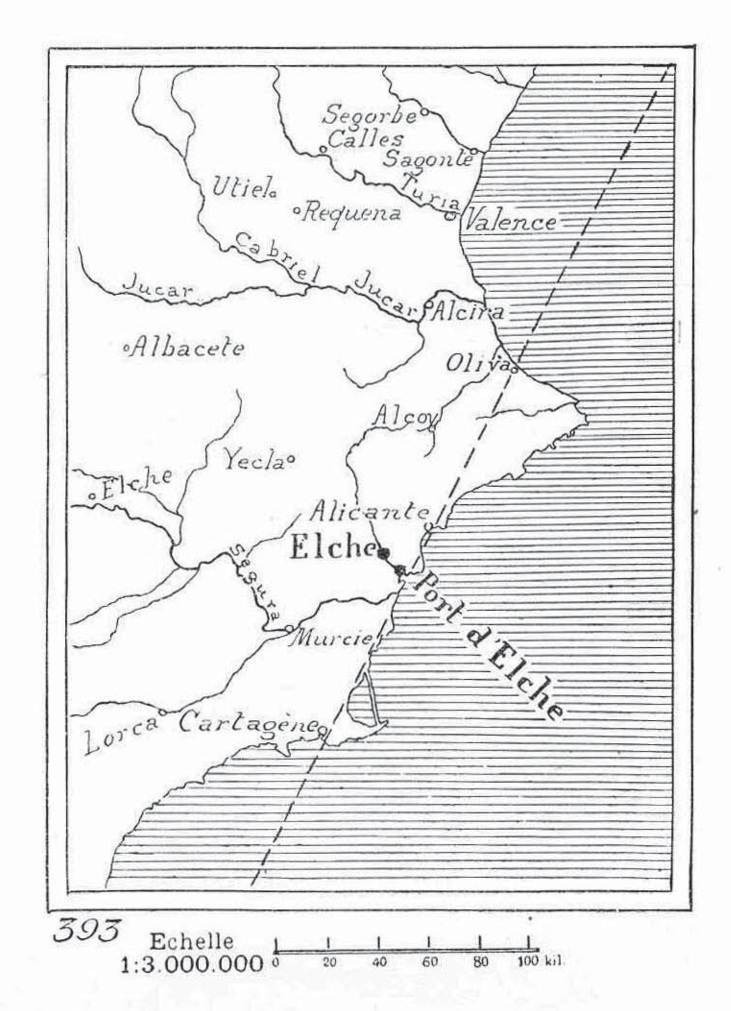
La 20e ligne de Direction à *Elsenfeld* au confluent de l'Elsawa et du Main déjà décrite (carte 44).

# LA VINGT ET UNIÈME LIGNE DE DIRECTION




Carte 392.

Parcours général de la 21e ligne de Direction.







CARTE 93.3

Parcours de la 21e ligne dans le sud-est de l'Espagne.

CARTE 394.

La 21e ligne de Direction à *Elche* (province d'Alicante).

Elche est l'ancienne Elixé des Grecs, l'ancienne Illicis des Ibères et des Latins.

Une autre Elche a déjà été trouvée sur la 20e ligne (carte 384) dont le caractère alésien est affirmé par la proximité du village de *los Alles*.

395



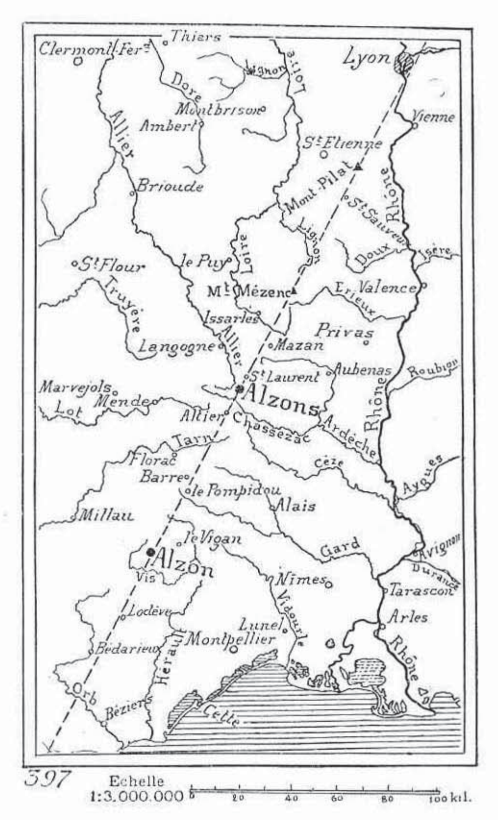

396

Carte 395.

La 21e ligne de Direction dans le Nord-Est de l'Espagne.

Carte 396.

La 21e ligne de Direction est jalonnée par *Llusa* (province de Gérone, Espagne) qui a donné son nom au pays de *Llusanès*, déclinaison génitive exactement semblable à celle qui en France avait donné au pays d'Eauze *(Elusa)* le nom de *pagus Elisanu.*



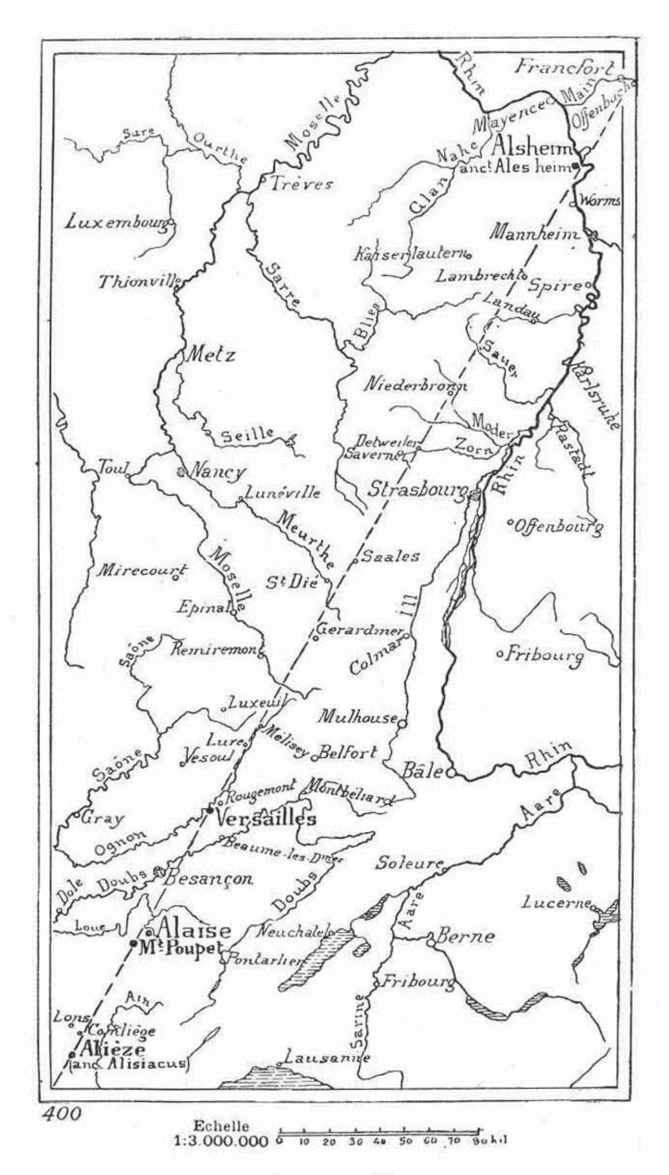

Carte 397. — Parcours de la 21e ligne de Direction des Pyrénées à Lyon.




Carte 398. — La 21e ligne est jalonnée par *Alzon* (Gard).




Carte 399. — La 21e ligne est jalonnée par *Alzons* (Lozère).




Carte 400.

Parcours de la 21e ligne de Direction du Jura au confluent du Main et du Rhin.







Carte 401.

La 21e ligne est jalonnée près de Lons-le-Saulnier (Jura), par Alièze (anciennement *Alesiacus*) déjà décrite, page 44, carte 8.

Carte 402.

La 21e ligne est sur la rive gauche de l'Ognon jalonnée par *Versailles*, non loin de Rougemont (Doubs), où un village lacustre a été découvert sur l'emplacement d'un étang desséché.

Carte 403.

La 21e ligne est, sur la rive gauche du Rhin jalonnée par *Alsheim* qui se nommait *Ales-Heim* au xve siècle.

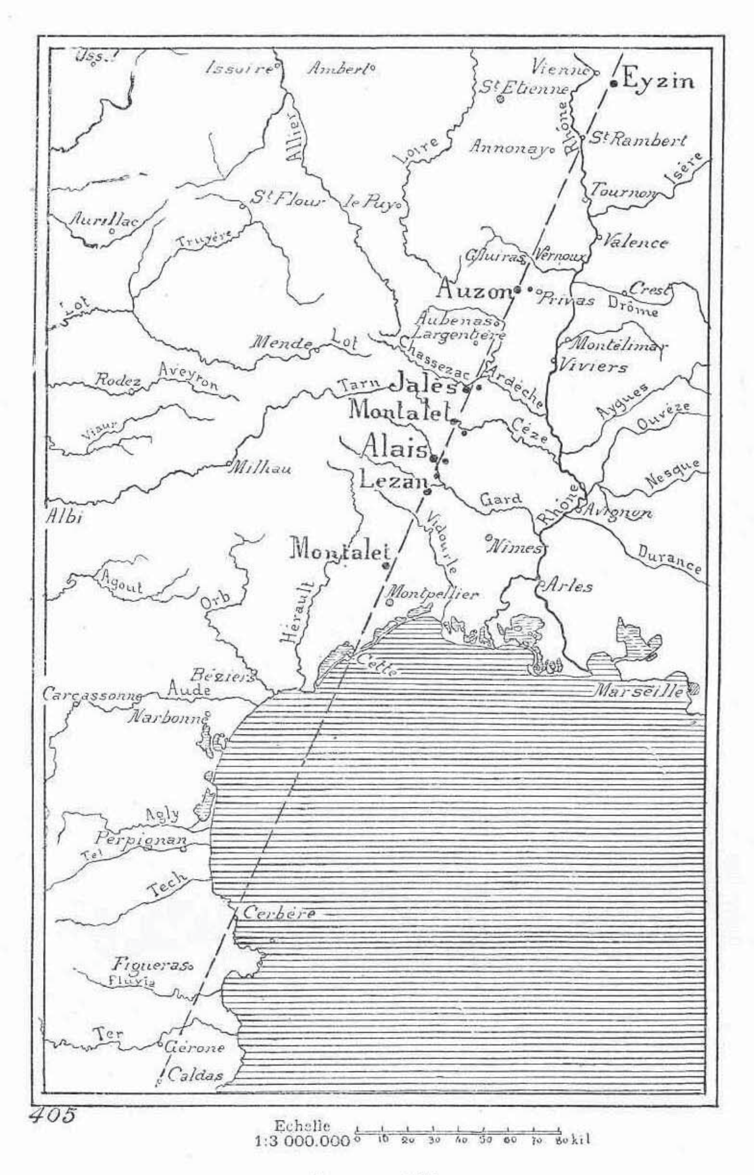


# LA VINGT-DEUXIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 404.

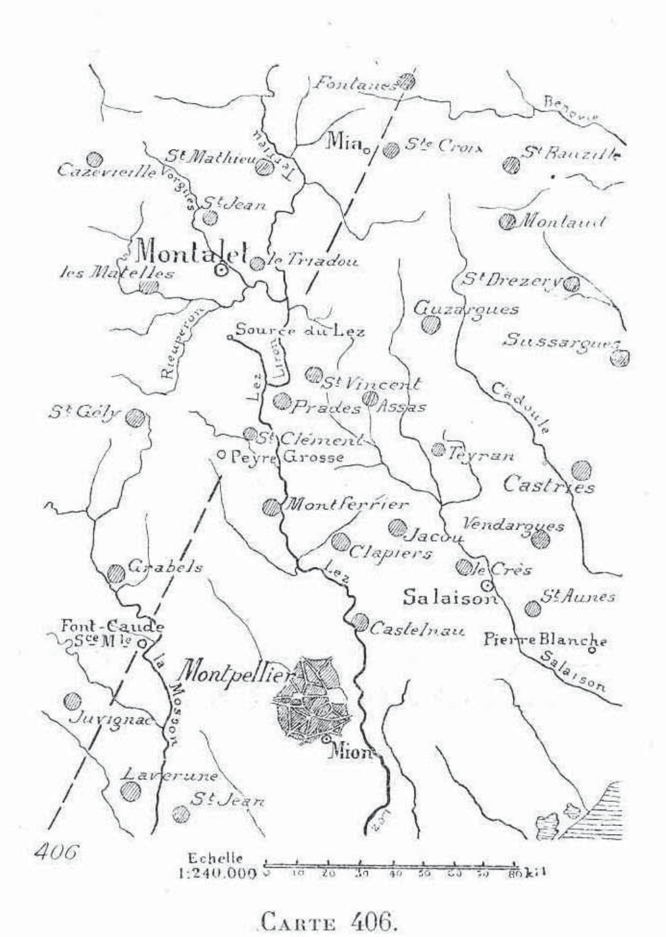
Parcours général de la 22e ligne de Direction.




CARTE 405.

Parcours de la 22e ligne de Direction des Pyrénées au Rhône.

De même que pour le trajet de la 19e ligne (voir carte 368), on remarque que, dans les Cévennes, la 22e ligne rencontre plus d'alésias qu'il en subsiste dans les autres régions ; il y en a six de Montpellier à Privas, c'est-à-dire sur un parcours de 120 kilomètres.




Carte 406.

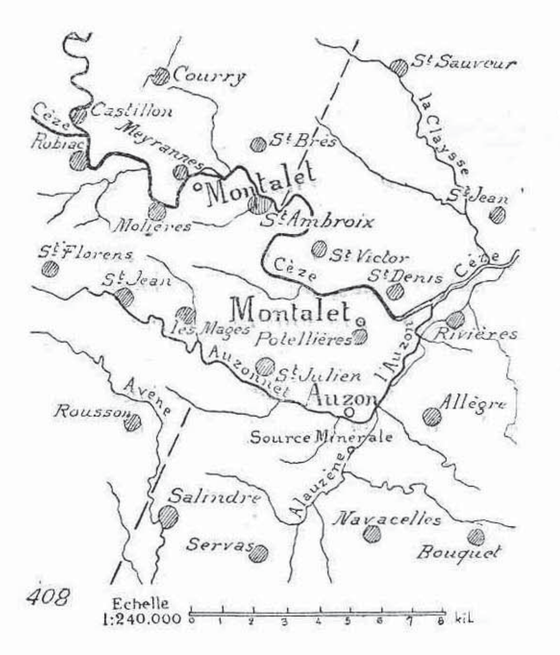
La 22e ligne de Direction passe, au nord de Montpellier, non loin de *Montalet* commune de Triadou.

Le nom de *Mion*, faubourg de Montpellier pourrait déceler l'existence d'une autre alésia qui, distincte de celle de Montalet, aurait, avec peut-être *Salaison*, jalonné la 2e longitude alésienne qui passe dans ce site et sur laquelle se trouve *Pierre-Blanche*.

*Peyre-Grosse*, qui doit sans doute son nom à un menhir, jalonne la 22e ligne de Direction avant qu'elle franchisse le *Lez* dont la source toute proche, rappelle celle du Lison et aussi la Vaucluse.



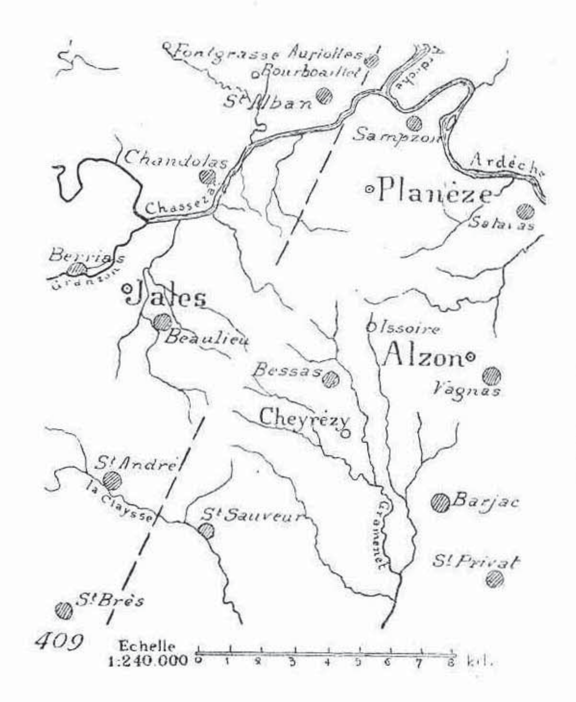

Carte 407. — La 22e ligne de Direction dans l'alésia d'Alais, aujourd'hui *Alès* (Gard). Alès est situé à 351 kilomètres ou dix-neuf stades d'Alaise-Myon.




Carte 408.

La 22e ligne de Direction passe entre les deux hameaux qui ont tous deux gardé le nom de *Montalet* ; un tel fait a déjà été constaté (carte 256) pour deux Montalet qui subsistent dans le même site, sur la rive droite de la Seine.

*Montalet*, près de Saint-Ambroix, est un repère de distance à 333 kil. ou dix-huit stades soit trois degrés de Alaise-Myon.




Carte 409.

La 22e ligne de Direction passe entre *Jalès* et *Planèze* dans l'alésia de Alzon-Jalès (Ardèche).

Planèze est un relais de distance à 315 kilomètres ou dix-sept stades d'Alise-Myon.

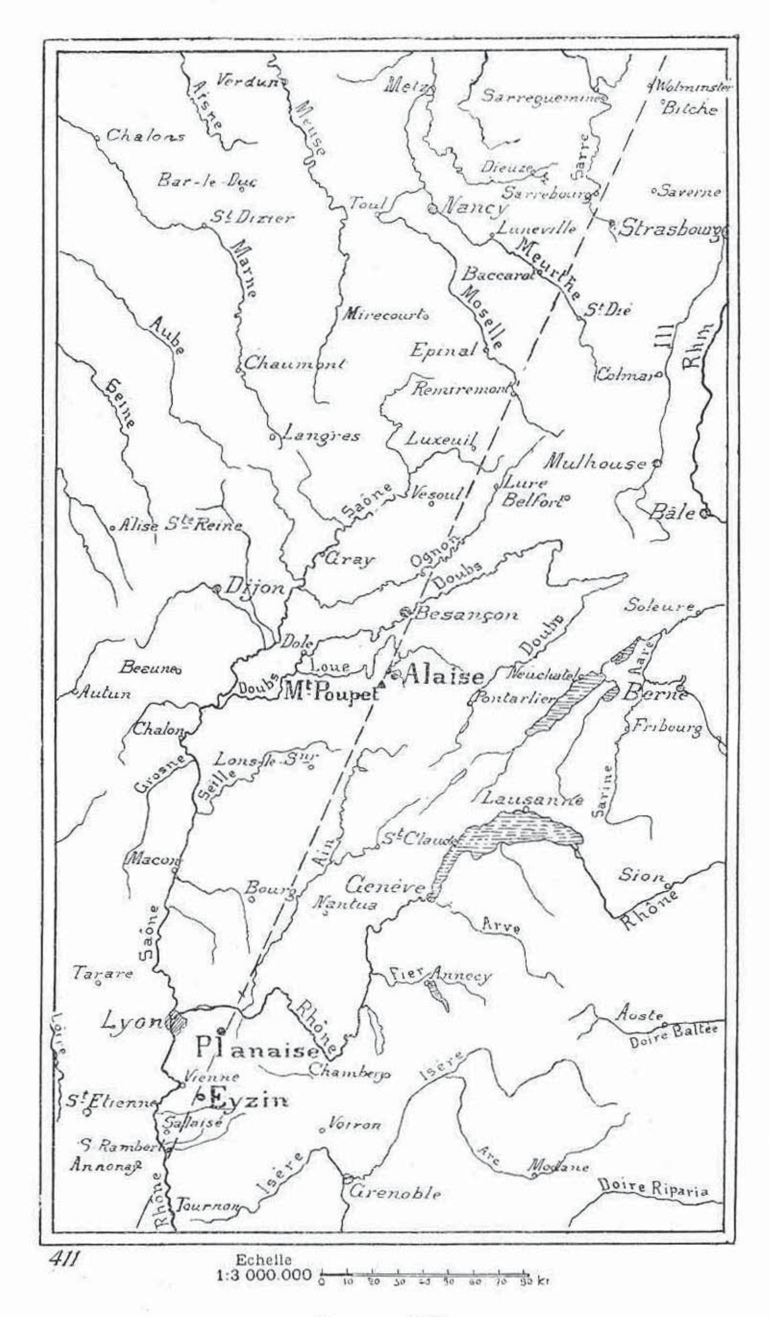



Carte 410.

La 22e ligne de Direction est jalonnée non loin de Privas par *Auzon.*

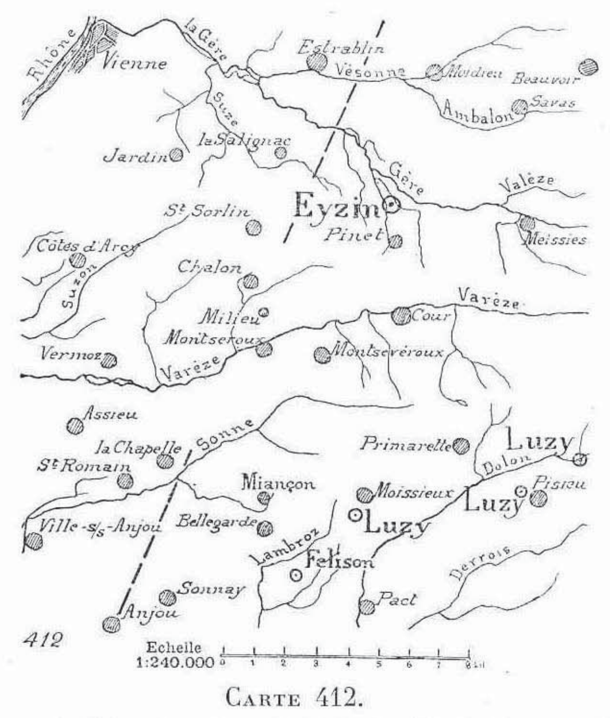
Non loin au sud, une rivière porte aussi ce nom de Auzon.

Dans l'alésia que traverse la ligne, le lieu dit *Planèze* est un relai de distance à 278 kil. ou quinze stades de Alaise-Myon.



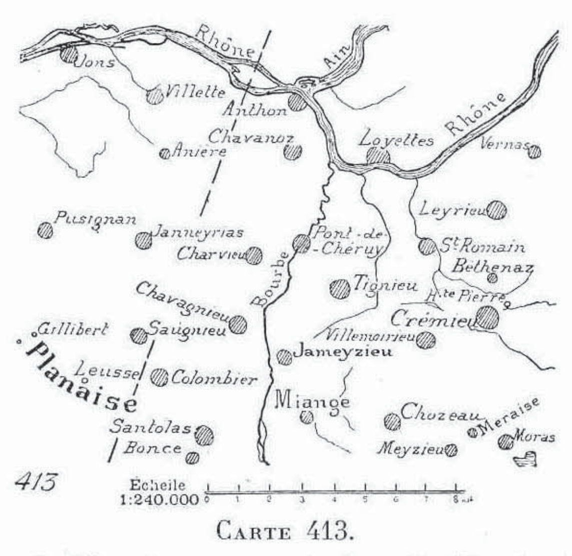

CARTE 411.

Parcours de la 22e ligne de Direction du Rhône à la Sarre.



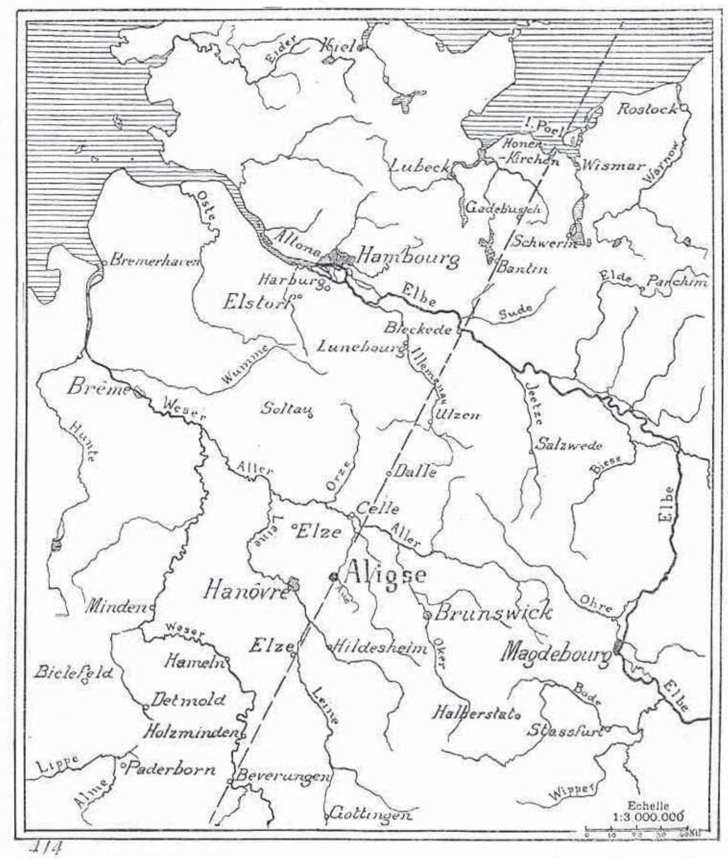

Carte 412.

La 22e ligne de Direction dans l'alésia du *Eyzin-Luzy*, près de Vienne *(Isère)*, traverse le site d'Eyzin qui est à 185 kil., ou dix stades, d'Alaise-Myon.




Carte 413.

La 22e ligne de Direction traverse le lieu dit *Planaise*, à l'Est et près de Lyon, sur la rive gauche du Rhône.




Carte 414. — Parcours de la 22e ligne de Direction dans l'Allemagne du Nord.




Carte 415.

La 22e ligne de Direction est, près de Hanovre, jalonnée par *Aligse* dont le nom intraduisible en allemand, peut dériver de Alésia.

On sait que Diodore et Plutarque ont écrit ce nom *Alixia*.

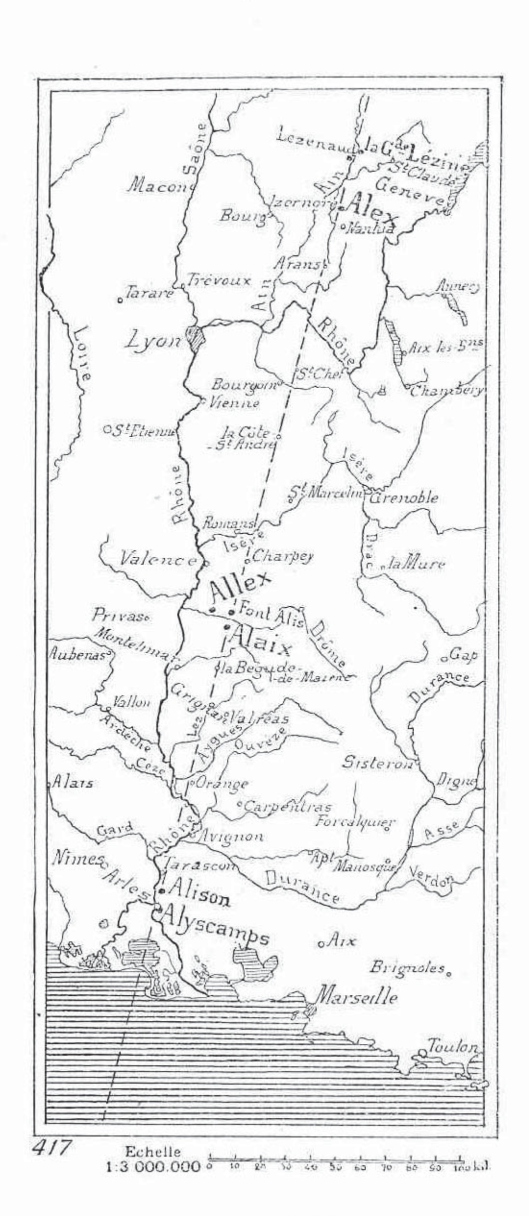
Aligse n'a été signalée qu'en raison de cette euphonie et afin de provoquer des vérifications dans la documentation locale.

# LA VINGT-TROISIÈME LIGNE DE DIRECTION



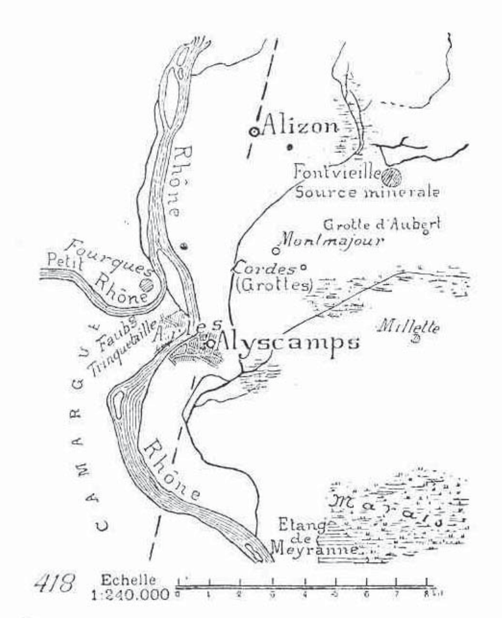

CARTE 416.

Parcours général de la 23e ligne de Direction.

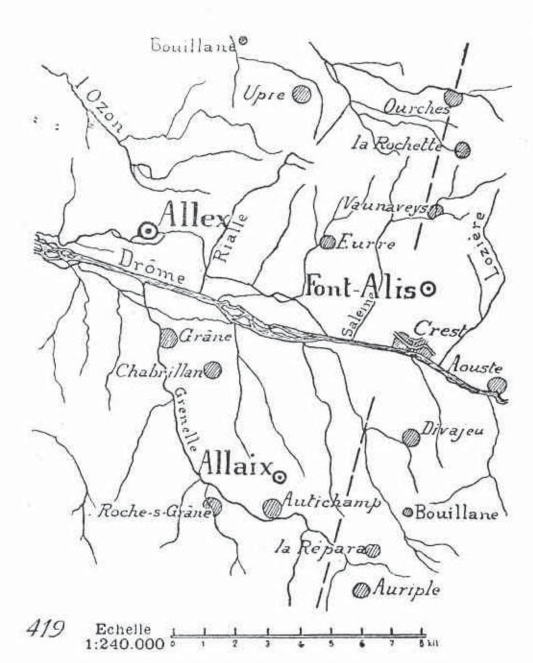



Carte 417.

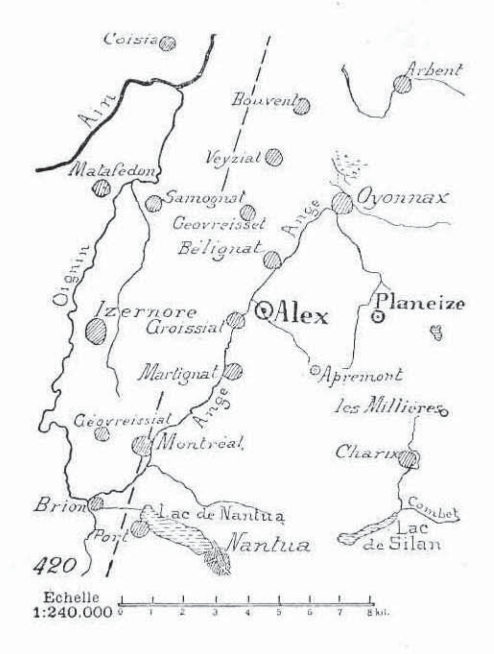
Parcours de la 23e ligne de Direction de la Méditerranée au Jura.




Carte 418. — La 23e ligne est jalonnée par les *Alyscamps* et *Alizon*, près d'Arles.




Carte 419. — La 23e ligne est jalonnée par *Font-Alis* dans l'alésia d'*Allex* (Drôme).




Carte 420.

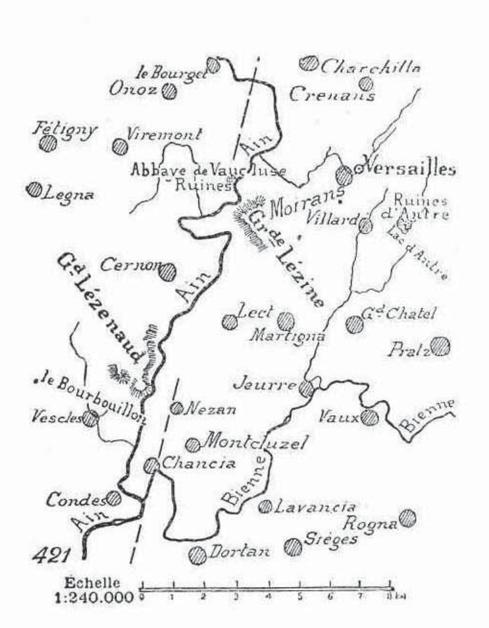
La 23e ligne de Direction passe près de *Alex* (Ain).

On a parfois vu dans Alex et le bourg voisin d'Izernore (anct *Izernodurum*), l'alésia de Vercingétorix.

De nombreuses ruines celtiques et romaines y ont été découvertes.

Les *Millières*, au sud d'Alex et de Planeize, constituent un relais de distance. Elles sont situées à 92 kil. 500, ou cinq stades de Alaise-Myon.

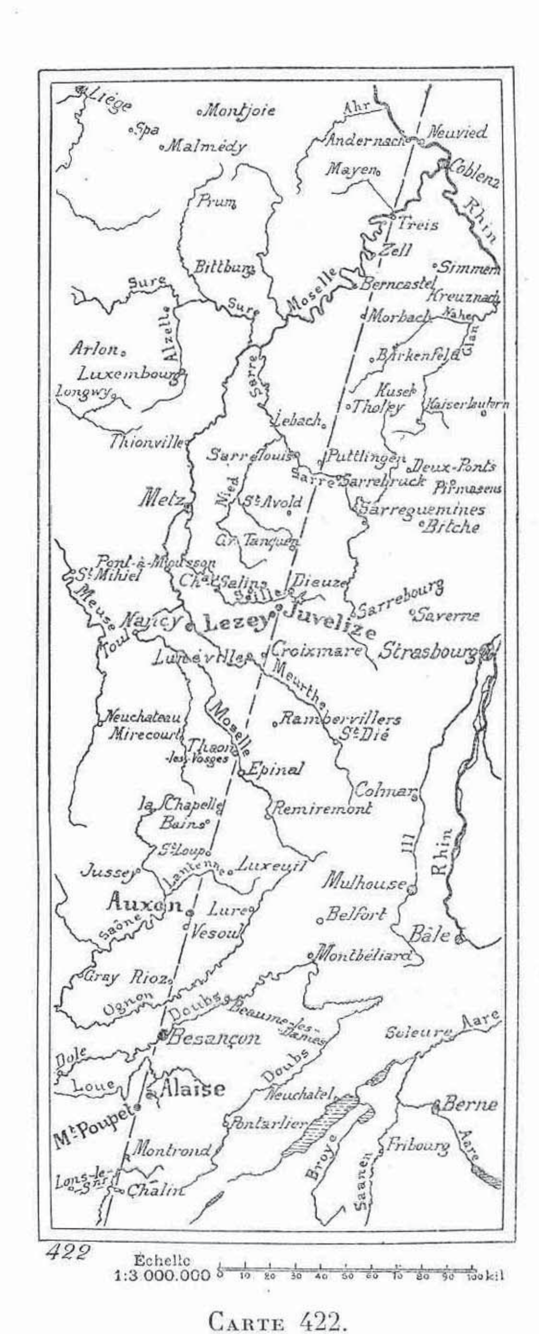
Le nom de l'Ognin (et non Oignin) que porte un affluent de l'Ain dérive d'un primitif *onium* ou *agnum*. Il désigne sous la forme Ognon quatre rivières en France.



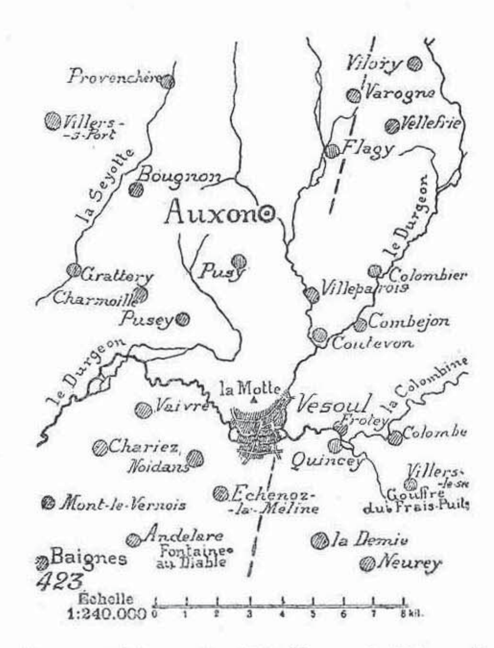

Carte 421.

La 23e ligne de Direction traverse un site dont les deux noms *Lézenaud* et la *Grande Lézine* et plus encore celui de *Versailles* semblent déceler l'origine alésienne.

Les ruines d'Antre toutes proches sont celtiques et gallo-romaines.



CARTE 422.
23e ligne de Direction du Jura au Rhin.

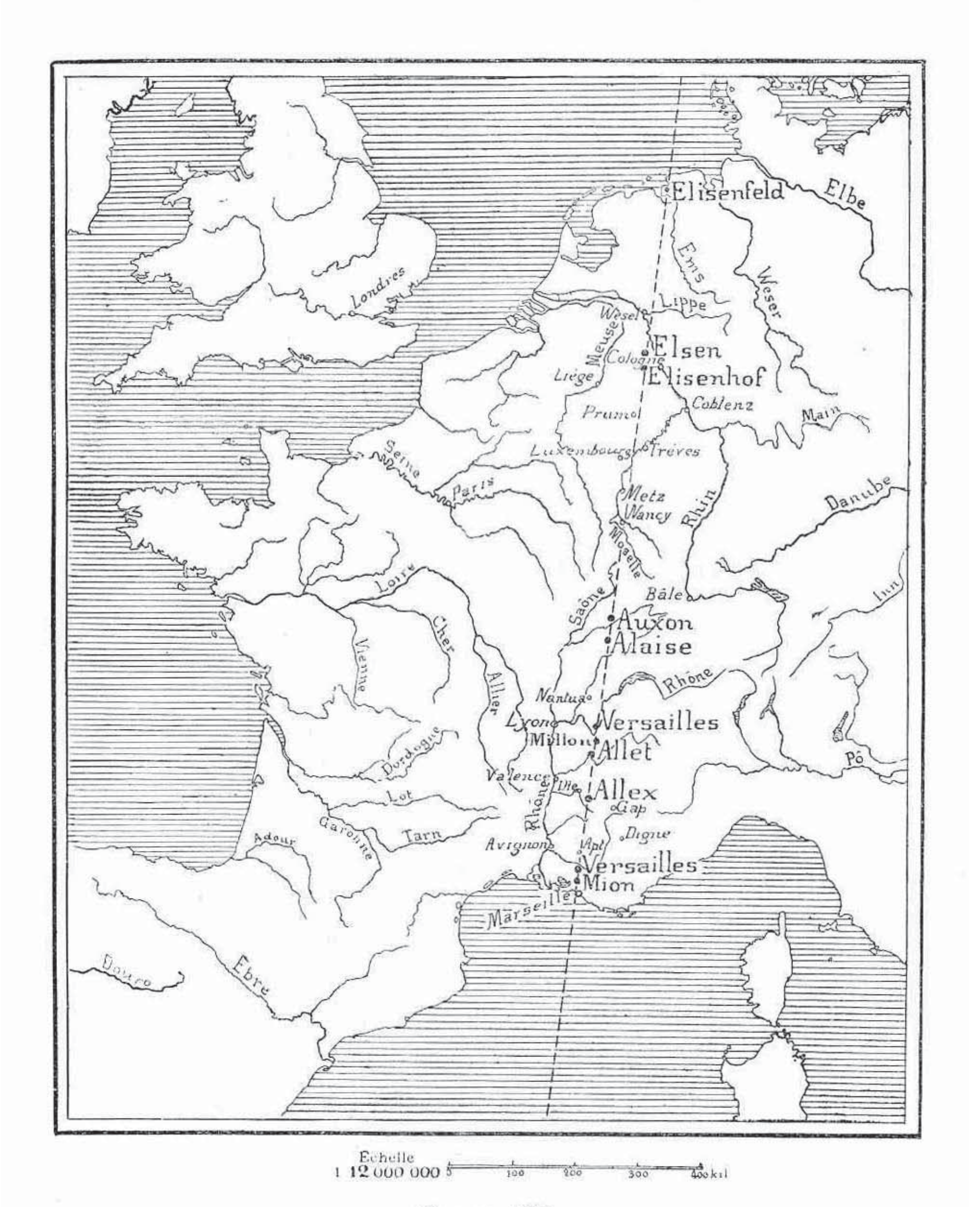


CARTE 423. — La 23e ligne de Direction passe près de Vesoul dans le site d'*Auxon*.



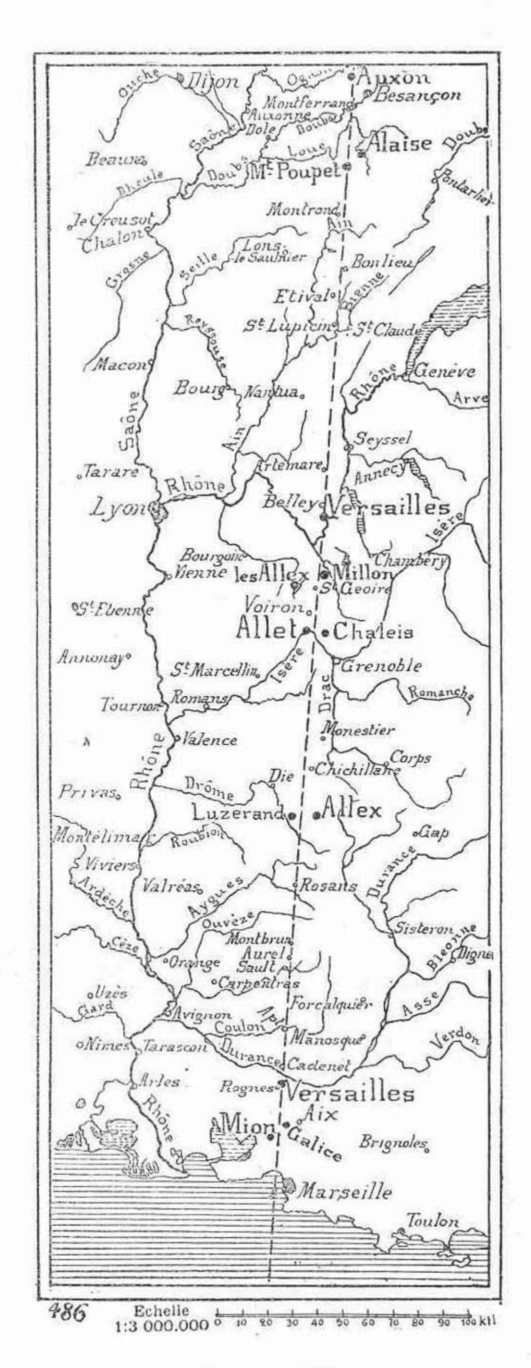
CARTE 424. — La 23e ligne traverse près de Dieuze (Moselle) les lieux dits *Lezey* et *Juvelize*.

# LA VINGT-QUATRIÈME LIGNE DE DIRECTION




CARTE 425.

Parcours général de la 24e ligne de Direction.

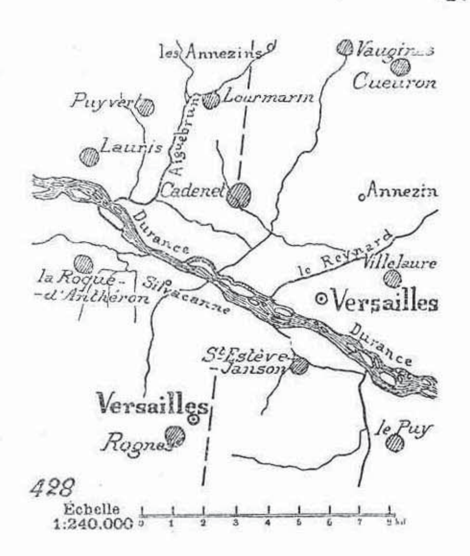



Carte 426.

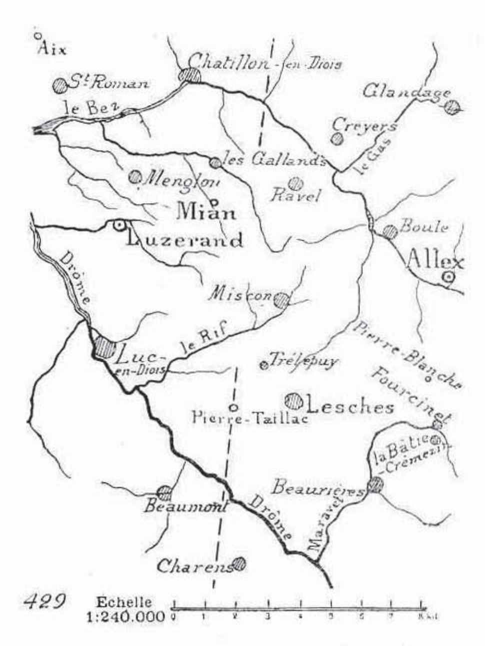
Parcours de la 24e ligne de Direction de la Méditerranée au Jura.



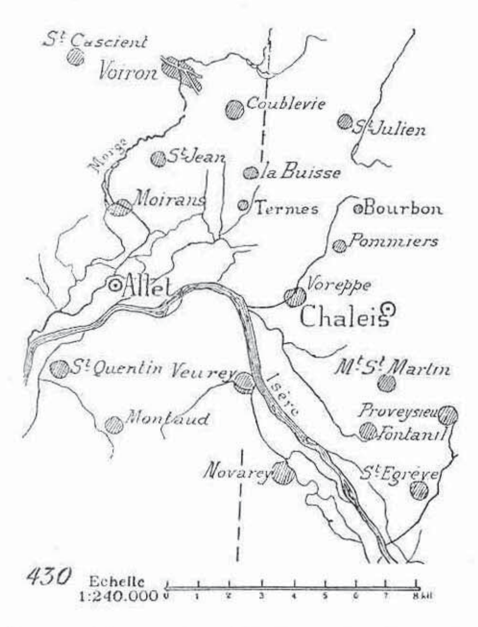

Carte 427. — La 24e ligne passe entre *Galice* et *Mion* près d'Aix (Bouches-du-Rhône).



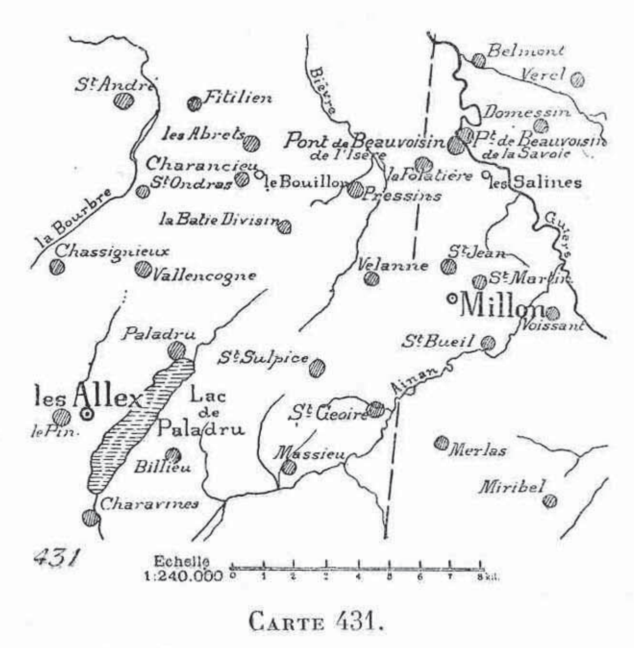

Carte 428. — *Versailles* près de Rognes est un jalon de la 24e ligne de Direction. *Versailles* près de Villelaure est un relais de distance à 370 kilomètres ou vingt stades de Myon.




Carte 429. — La 24e ligne passe entre *Mian* et *Allex* (Drôme).

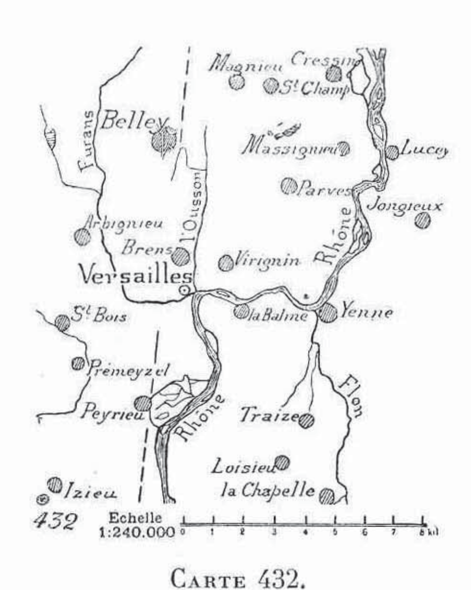



Carte 430. — La 24e ligne de Direction passe entre *Allet* et *Chaleis*, près de Voiron (Isère).



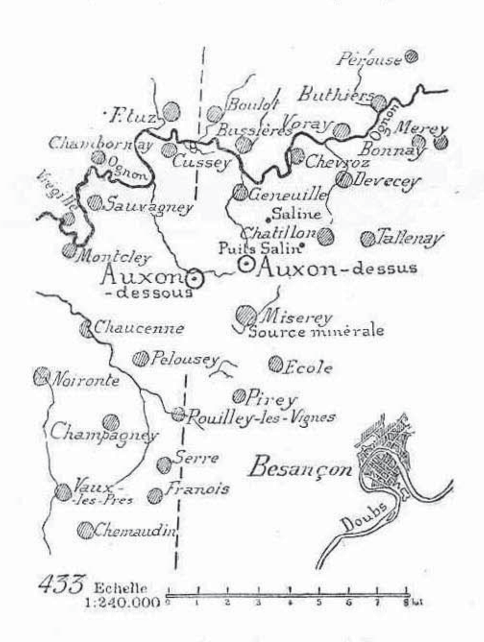

Carte 431.

La 24e ligne de Direction est jalonnée par le site de *Millon* dans l'alésia des *Allex*, près de Pont de Beauvoisin (Isère).

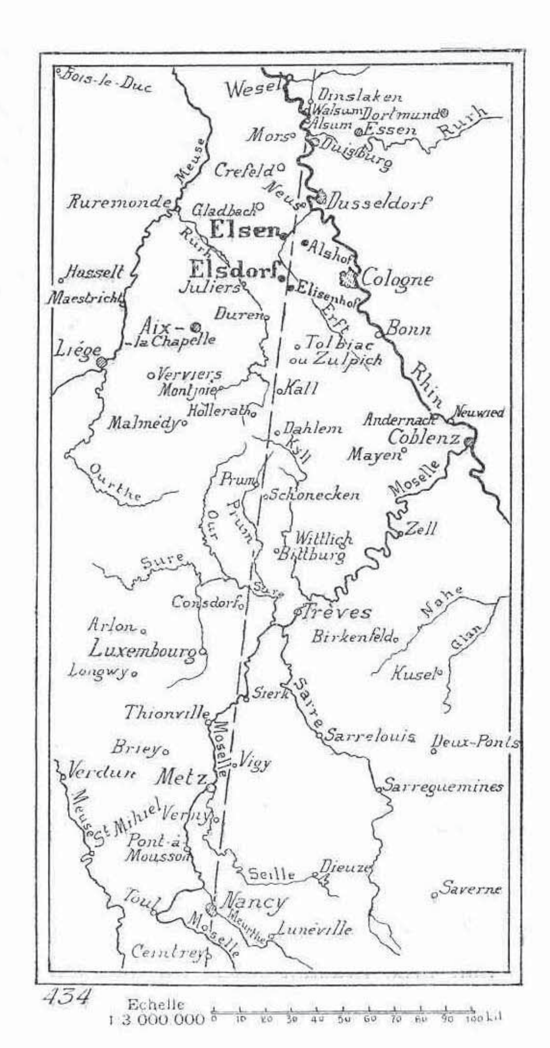



Carte 432.

La 24e ligne est jalonnée par ***Versailles***, sur l'*Ousson*, près de Belley (Ain).




Carte 433. — La 24e ligne de Direction est jalonnée par *Auxon*, au Nord de Besançon.



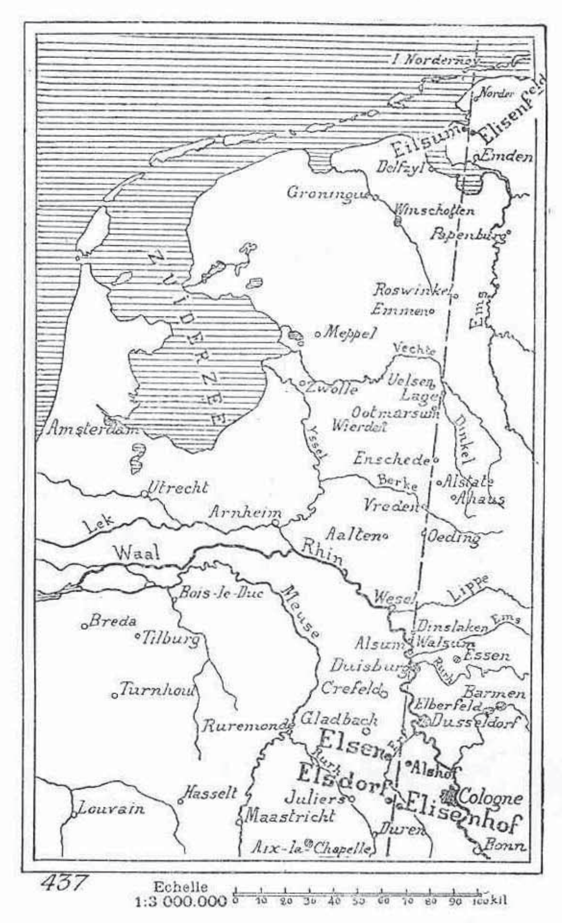

Carte 434. — Parcours de la 24e ligne de Direction de la Moselle au Rhin.




Carte 435. — La 24e ligne passe entre *Elsdorf* et *Elisenhof*, Au nord *Millendorf* est un relais de distance à 444 kil. ou 24 stades de Myon.




Carte 436. — La 24e ligne passe entre *Elsen* et *Alshof*.



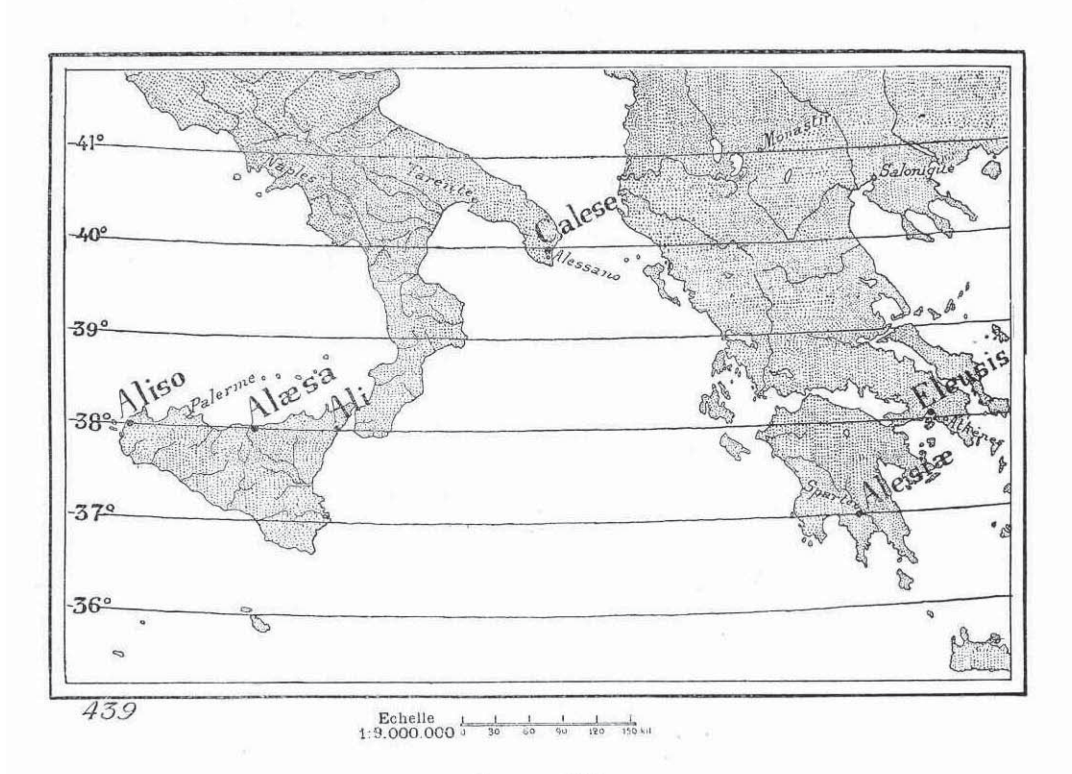

Carte 437. — Parcours de la 24e ligne de Direction du Rhin à la mer du Nord.




Carte 438. — La 24e ligne de Direction à *Elisenfeld* non loin de Emden.

Elisenfeld est la traduction littérale en allemand du mot latin *Elysii-Campi*, du mot grec *Elusion-pedio*, du mot gallo-romain *Alysii-campi* devenu en français *Allichamps* et *Alyscamps*.

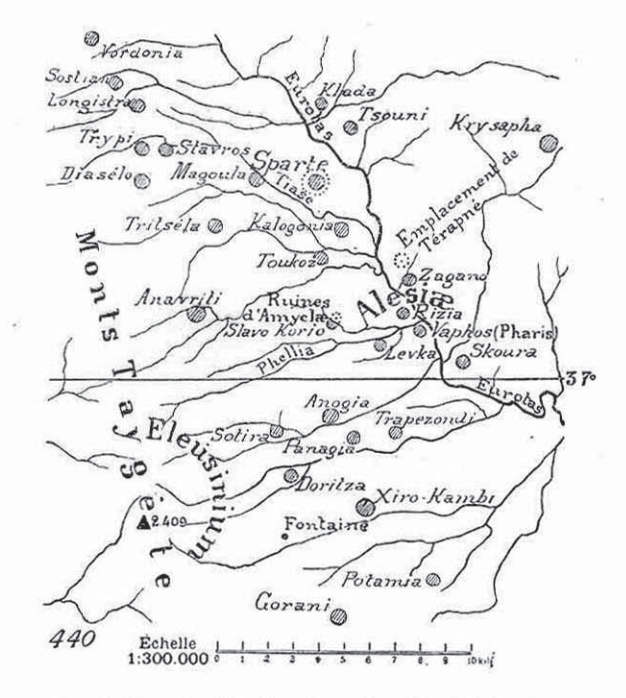
# LES LIGNES DE LATITUDES ALÉSIENNES



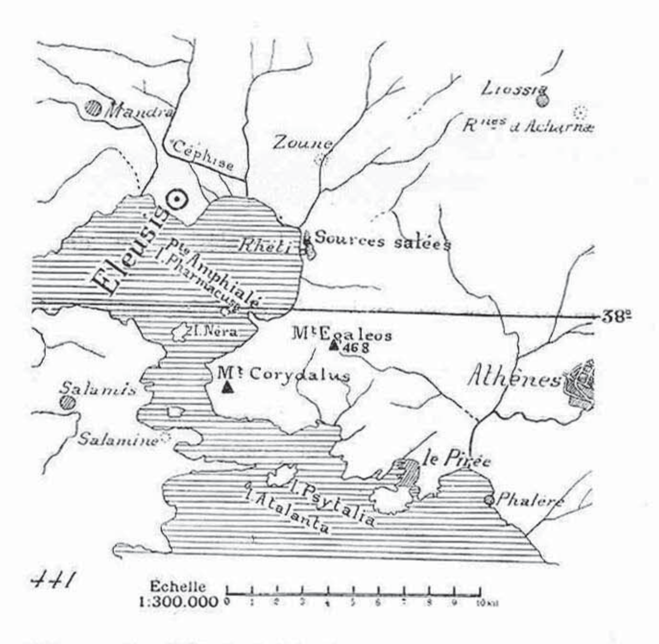

CARTE 439.

Carte du Sud-Est européen indiquant les alésias qui, dans ces régions, jalonnent les latitudes.

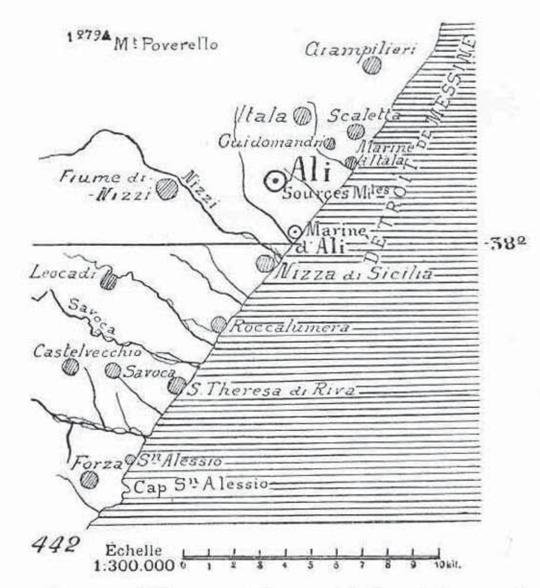
La création des latitudes est, on le sait, d'origine préhistorique ; la division du ciel en 360 degrés et l'utilisation de ces degrés pour la géographie ayant été conservées jusqu'à nos jours par les Européens, les lignes de latitude que jalonnaient les alésias aux temps antérieurs à l'Histoire sont donc celles-là même qui sont encore employées par les géographes modernes.



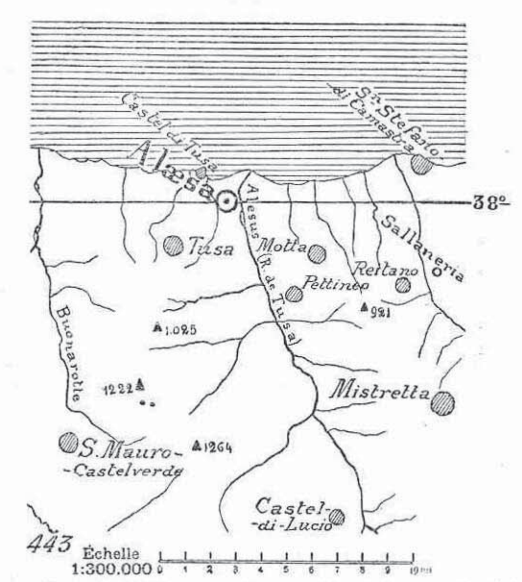

Carte 440. — Le 37° de latitude dans le site d'*Alesiæ*, près de Sparte.



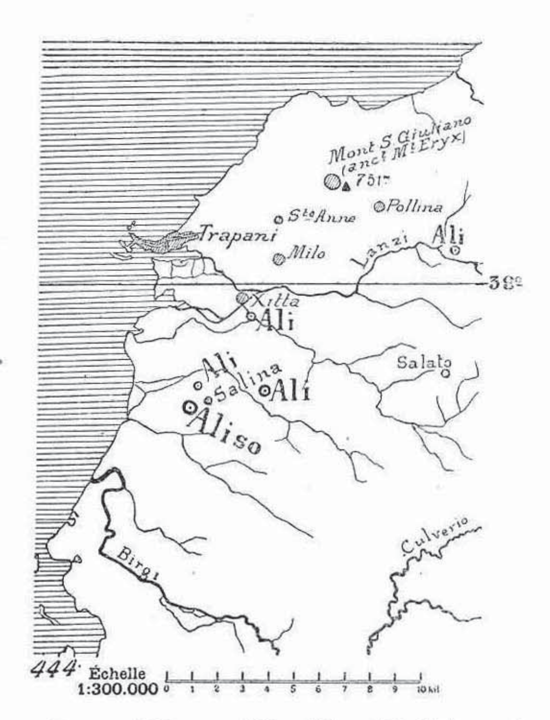

Carte 441. — Le 38° de latitude passe, en mer, devant *Eleusis*.



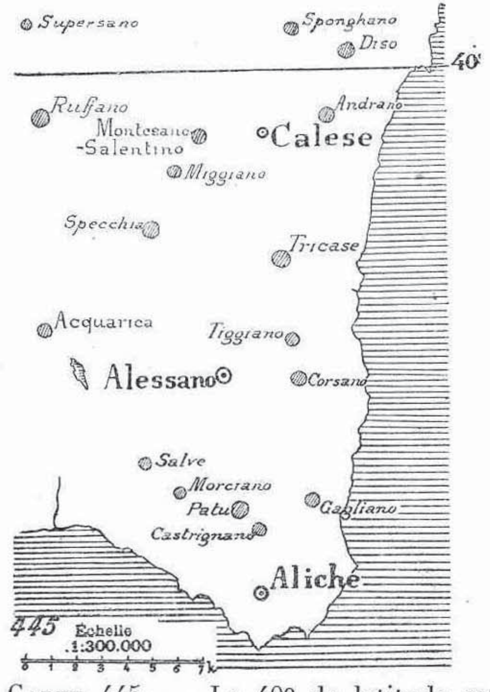

CARTE 442. — *Ali*, en Sicile, jalonne le 38° de latitude.



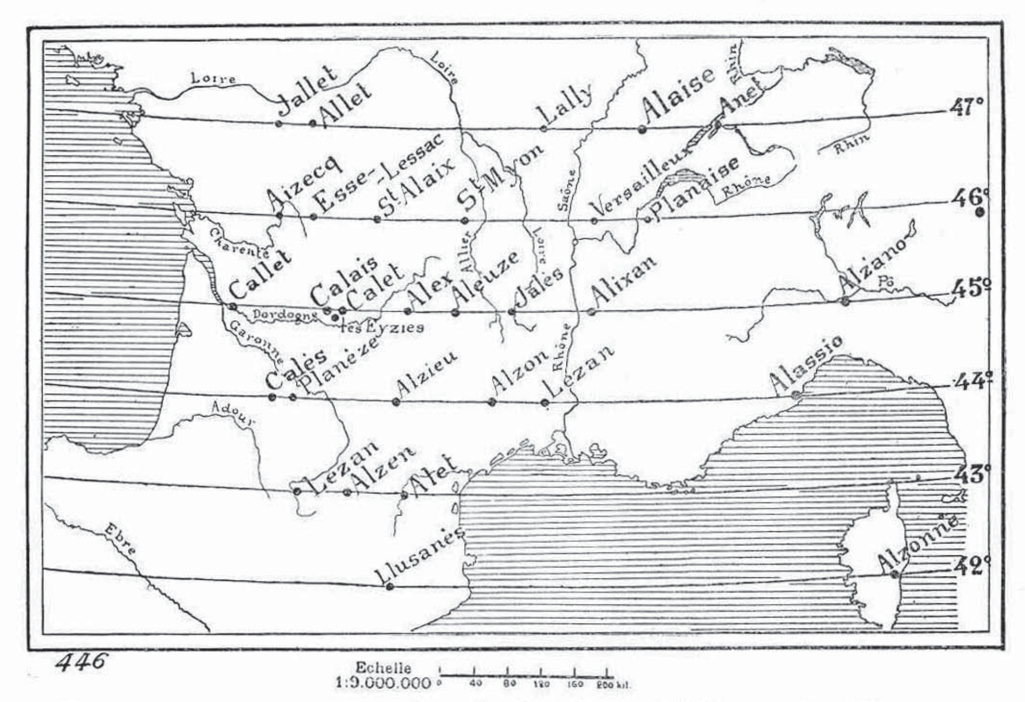

CARTE 443. — *Alæsa* (Sicile) sur le 38° de latitude.




CARTE 444. — *Ali*, *Aliso*, (Sicile) sur le 38° de latitude.




CARTE 445. — Le 40° de latitude est jalonné par le site de *Calese*, au nord de l'alésia d'*Alessano* (Calabre).



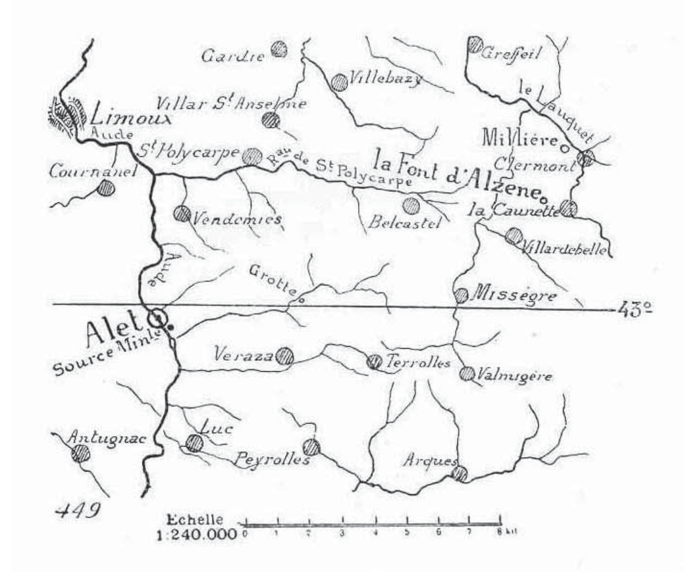

Carte 446. — Carte des régions du Sud-Ouest de l'Europe du 42e au 47e degré de latitude.




Carte 447. — Le 42° de latitude dans l'alésia de *Alzonne-Alzolo* en Corse.



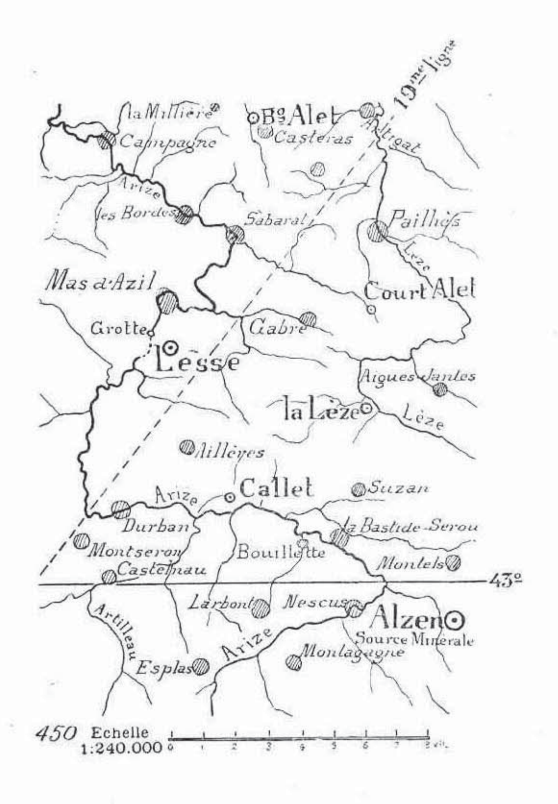

Carte 448. — Le 42° de latitude dans l'alésia de *Llusa* (province de Gérone, Espagne) qui jalonne aussi la 21e ligne de Direction.




Carte 449.

Le 43° de latitude dans l'alésia de *Alet* ou Aleth, près de Limoux (Aude).

Le lieu dit *Millère* près de *Font-Alzène* est un relais de distance, à 508 kilomètres ou vingt-huit stades de Alaise-Myon.




Carte 450.

Le 43° de latitude passe entre *Callet* et *Alzen* dans l'alésia du Mas d'Azil qui jalonne aussi la 19e ligne de Direction.

Dans ce site les lieux alésiens sont si nombreux et couvrent une surface si considérable qu'il semble que deux alésias y furent successivement fondées, l'une sur la 19e ligne de Direction et l'autre sur le 43° de latitude.

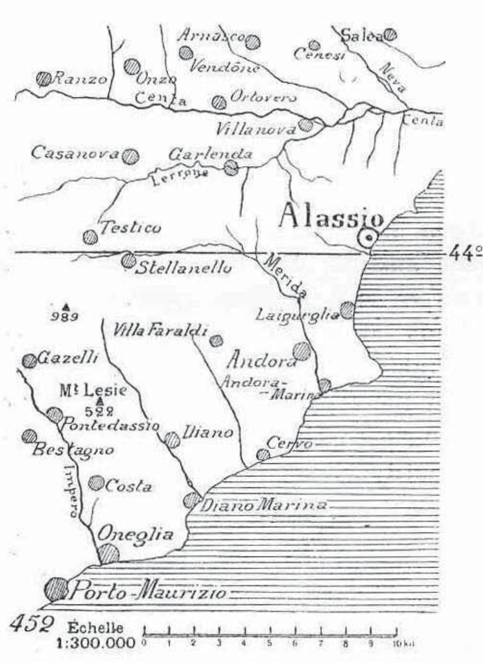



Carte 451.

Le 43° de latitude passe près de *Lézan* (Haute-Garonne).

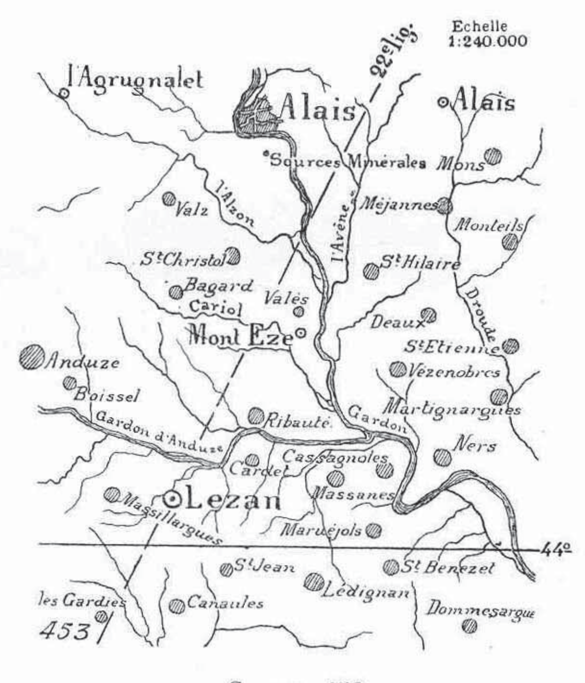
Il semble qu'ici, comme au *Mas d'Azil* (carte 450) la proximité de la 18e ligne de direction et du 48° de latitude ait provoqué la fondation de deux alésias, relativement distinctes.

A Gourdan, sur la rive droite de la Garonne, existe une grotte explorée par Piette en 1871 qui y découvrit l'un des plus riches gîtes de l'époque magdalénienne.




Carte 452.

Le 44° de latitude à *Alassio* (Italie).

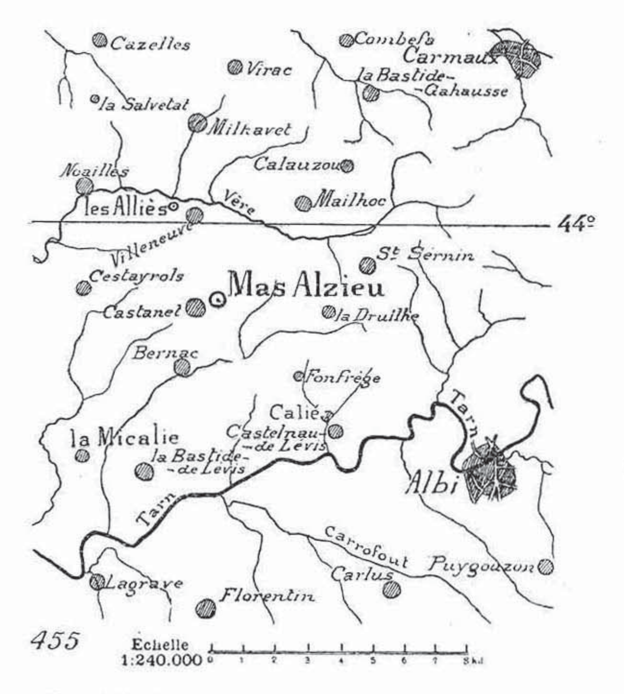



Carte 453.

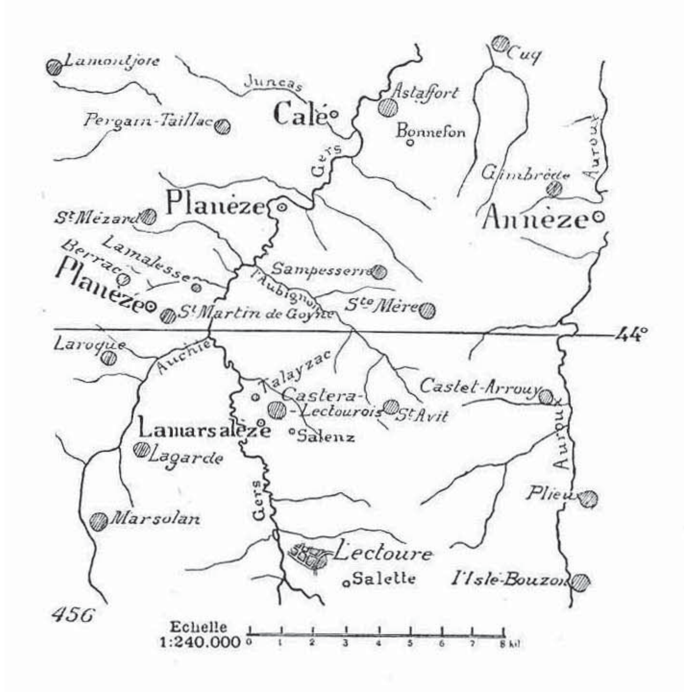
Le 44° de latitude à *Lezan*, près d'*Alais* (Alès), où passe aussi la 22e ligne de direction.




Carte 454. — Le 44° de latitude dans l'alésia de *Elzière* et *Alzon* qui jalonne aussi la 21e ligne de direction.



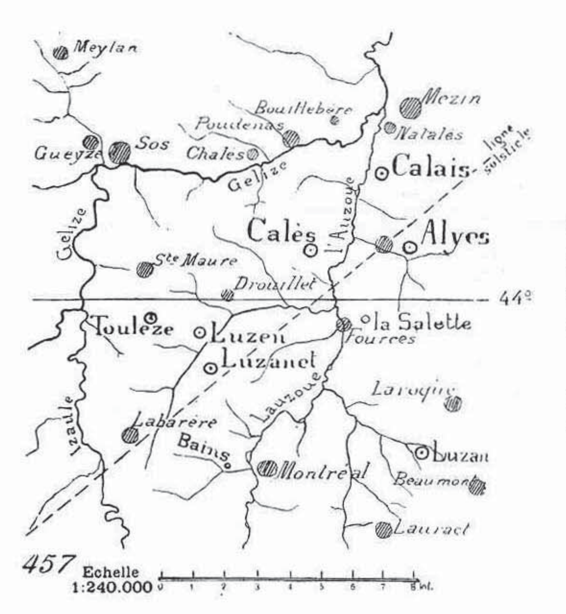

Carte 455. — Le 44° de latitude passe entre *les Alliès*, forme locale de les Alièzes, et *Mas Alzieu*, près d'Albi.




Carte 456.

Le 44° de latitude est jalonné près de Lectoure (Gers) par l'alésia de *Annèze*, *Planèze* et *Calé*.

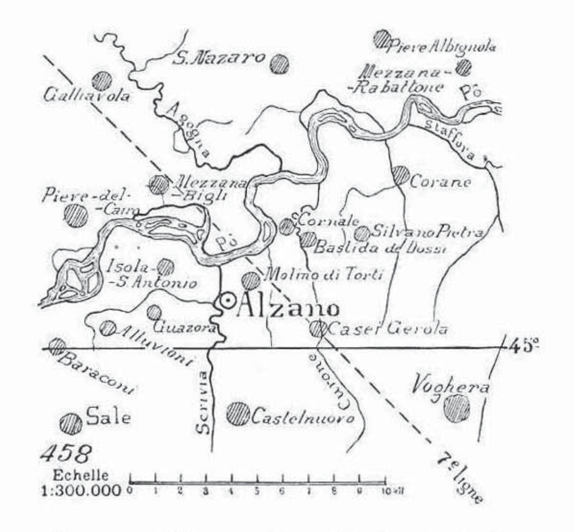
A ces trois noms nettement alésiens, il semble qu'on doive ajouter *Lamarsalèze* dont le préfixe « Lamars », qui appartient au dialecte local, n'a pu être traduit.




Carte 457.

Le 44° de latitude dans l'alésia de *Alyes* (Gers), que constituent aussi (voir carte 56) les lieux dits *Calès* et *Calais* dont le site jalonne la ligne solsticiale « Levant d'Eté — Couchant d'Hiver ».

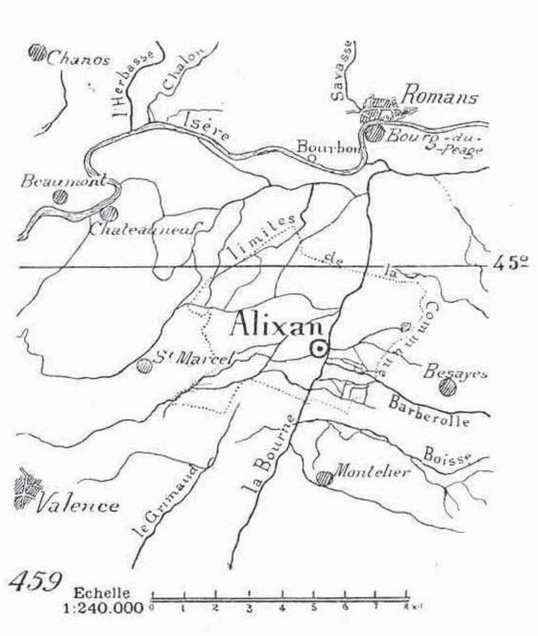
Calès est un relais de distance, à 505 kilomètres ou trente stades, soit cinq degrés terrestres d'Alaise-Myon.



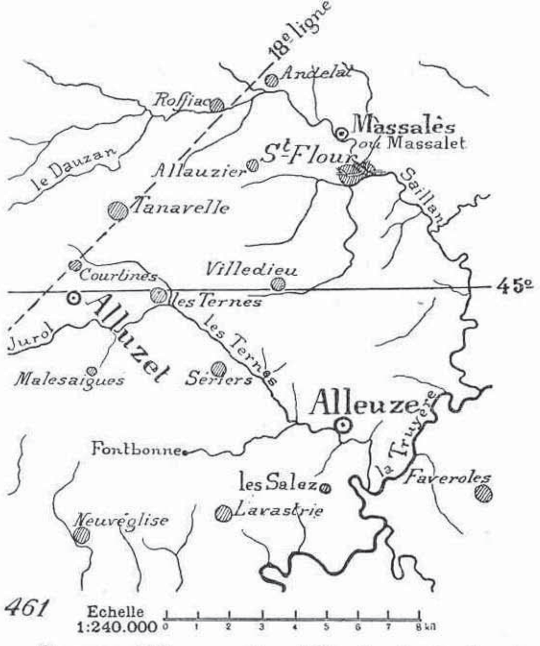

Carte 458. — Le 45° de latitude à *Alzano*, près de Voghera sur le Pô, qui jalonne aussi la 7e ligne de Direction.



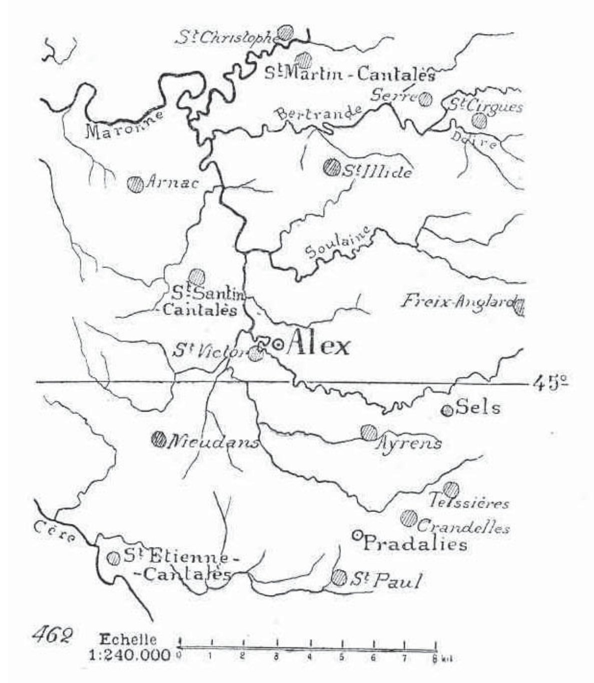

Carte 460. — Le 45° de latitude à *Jalès-Dolaison* qui jalonne aussi la 20e ligne de direction.



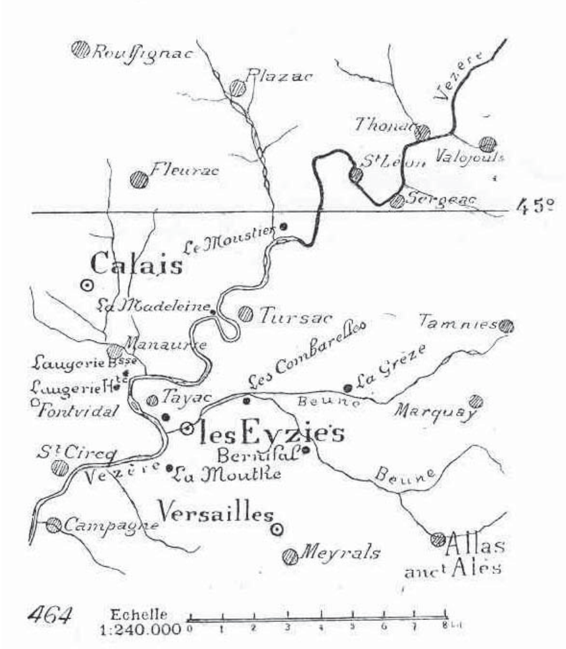

Carte 459. — Le 45° de latitude traverse le site d'*Alixan* (Isère).



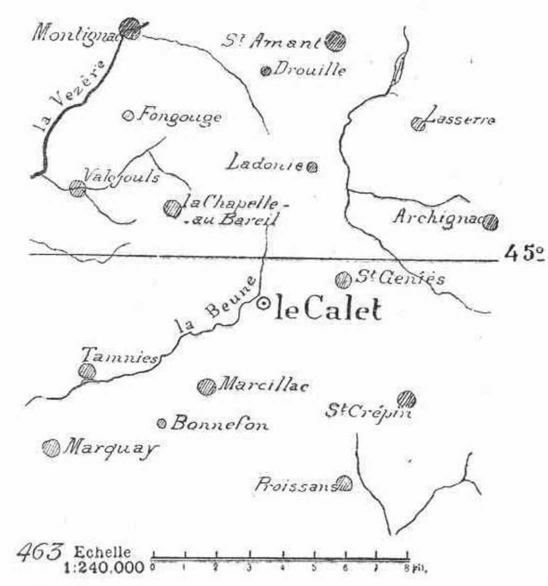

Carte 461. — Le 45° de latitude à *Alluzet*, près de Saint-Flour (Cantal) qui jalonne aussi la 18e ligne de direction.



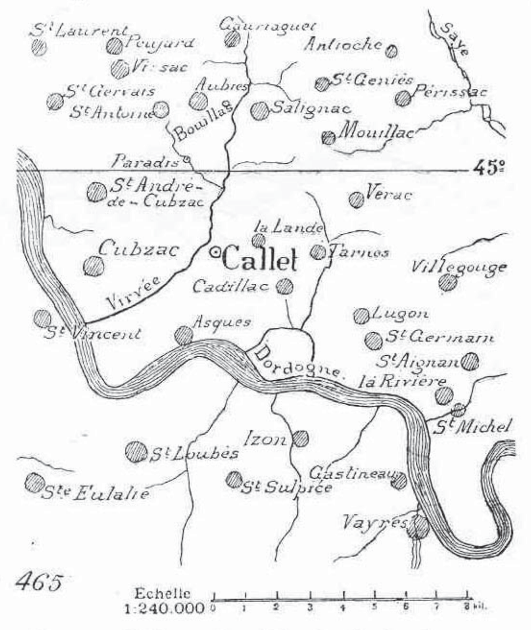

Carte 462. — Le 45° de latitude à *Alex* (Cantal).




Carte 464. — Le 45° de latitude près de Calais (au N.-O. des Eyzies).




Carte 463. — Le 45° de latitude est jalonné par le *Calet*, au N.-E. des Eyzies, relais de distance à 425 kil. ou 23 stades de Myon.




Carte 465. — Le 45° de latitude passe près d'un autre *Callet* à 537 kil. ou 29 stades d'Alaise-Myon.



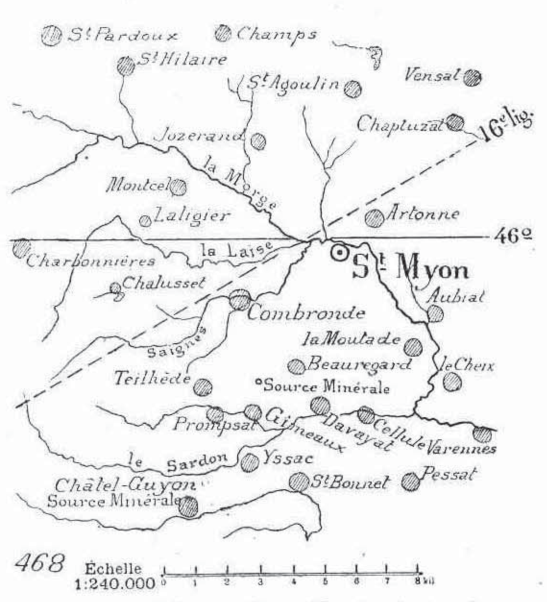

Carte 466.

Le 46° de latitude dans l'alésia de *Planaise* et *Ballaison* (Hte-Savoie) où passe aussi la 1re ligne de direction et où *Mionnaz* jalonne la méridienne.

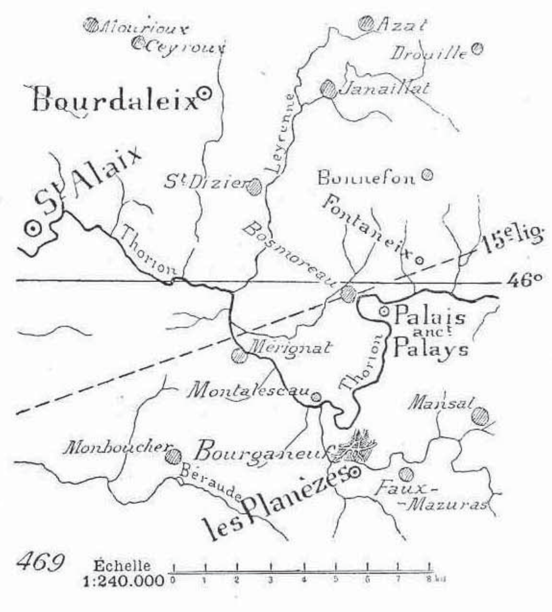
Cette alésia est arrosée par les rivières nommées les *Usses* et les *Petites-Usses*, dérivation probable des *Ouse*, et des *Ouysse*, trouvées dans d'autres sites alésiens.



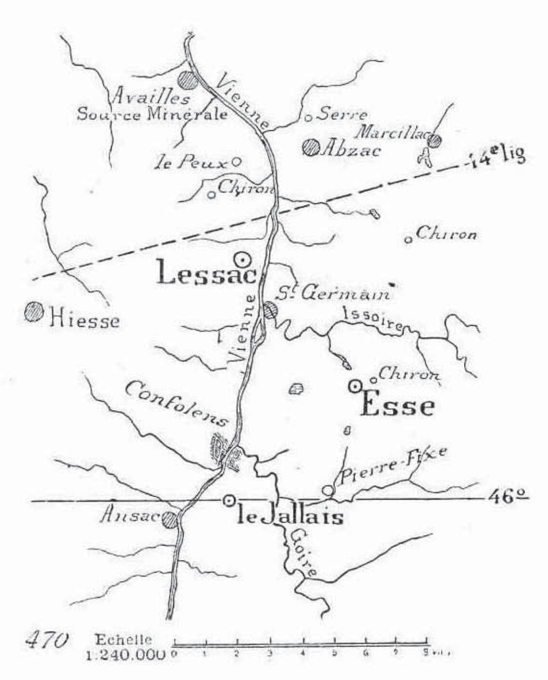

Carte 467. — Le 46° de latitude traverse le site de *Versailleux*, près de Chalamont (Ain).



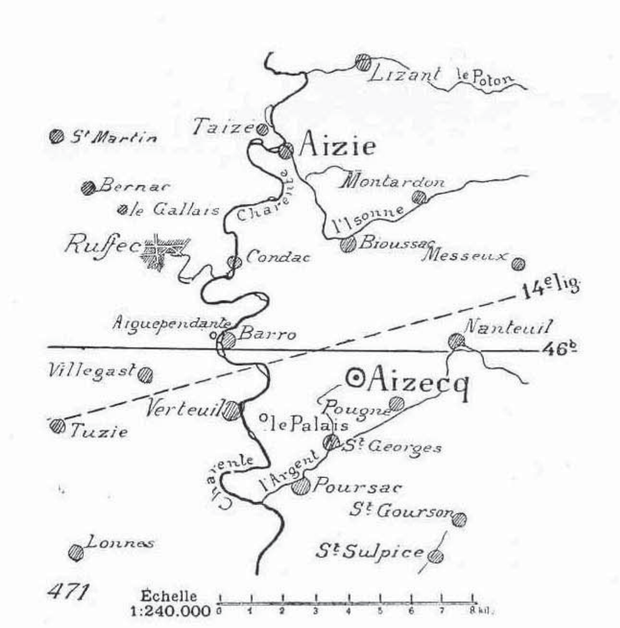

Carte 468. — Le 46° de latitude est jalonné par *St-Myon* (Puy-de-Dôme) où passe aussi la 16e ligne de direction.




Carte 469. — Le 46° de latitude est jalonné près de Bourganeuf (Creuse), par *St-Alaix* et *Palays* dans l'alésia de *Bourdaleix* les *Planèzes*. La 15e ligne de direction passe aussi à Palays.



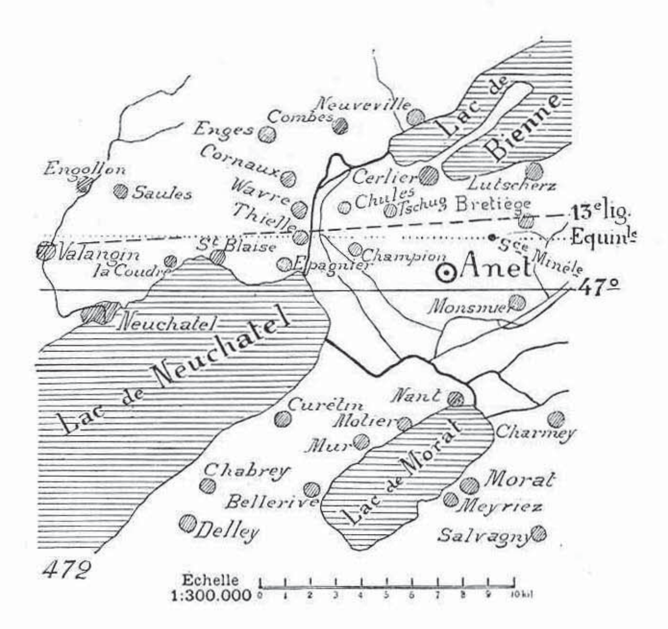

Carte 470. — Le 46° de latitude est jalonné par *le Jallais*, près de Confolens (Charente).




Carte 471.

Le 46° de latitude traverse, près de Ruffec (Charente) l'alésia de *Aizie* et *Aizecq* qui jalonne aussi la 14e ligne de direction.

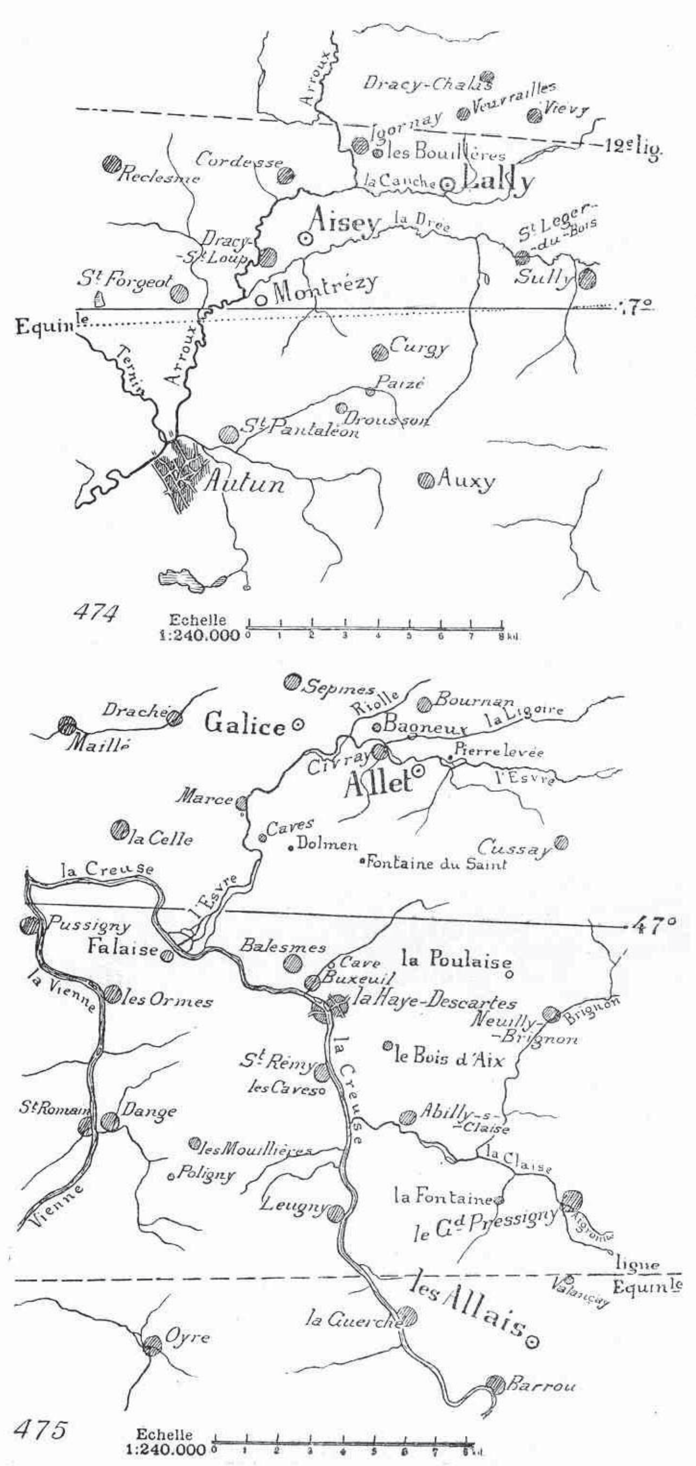
*Aizie* est un relais de distance à 444 kil. ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés terrestres de Myon.




CARTE 472. — Le 47° de latitude est jalonné par *Anet* (canton de Berne, (Suisse).




CARTE 473. — Le 47° de latitude dans l'alésia d'*Alaise*.




Carte 474.

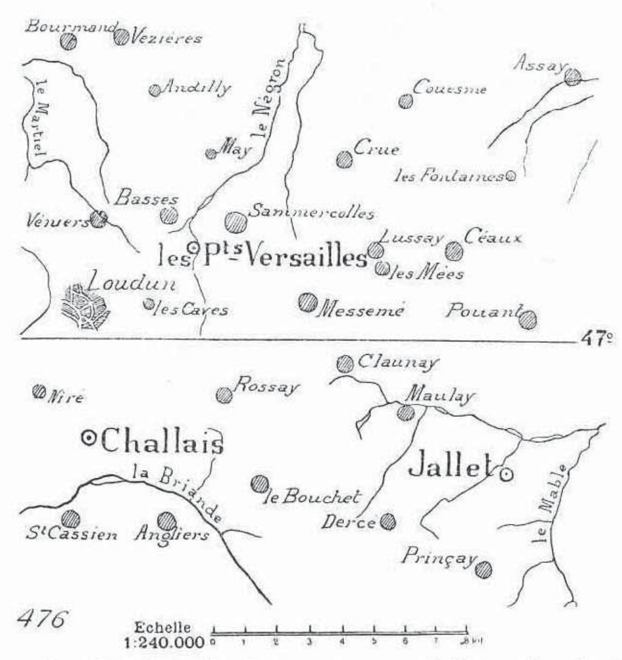
Le 47° de latitude dans l'alésia de *Aisey* et *Lally* au nord d'Autun (Saône-et-Loire) qu'arrose l'*Arroux* dont le nom dérive de *Ar-Ouse*.

Carte 475.

Le 47° de latitude passe dans l'alésia de *Galice*, *Allet*, près du confluent de la Creuse et de la Vienne.

A quelques kilomètres au Sud l'alésia des Allais, près du Grand-Pressigny, jalonne la ligne équinoxiale.

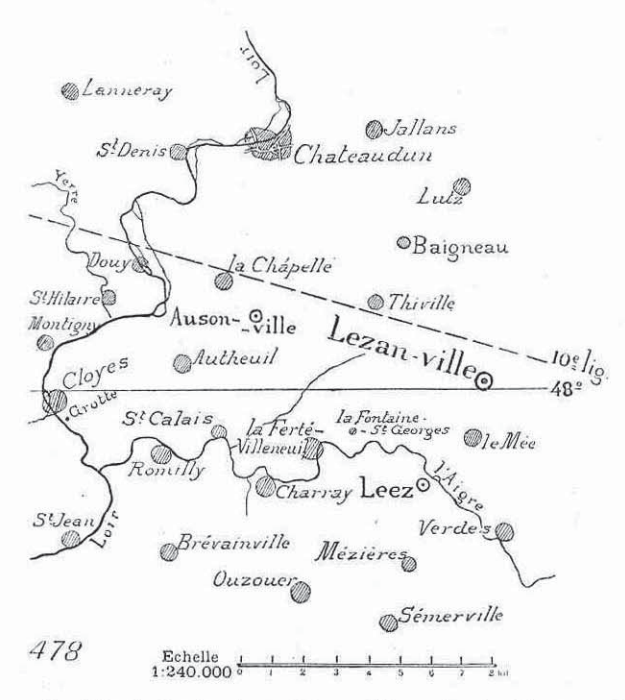
Ces deux alésias, bien que distinctes, furent certainement unies dans les rites alésiens, car entre les lieux dits *Allet* et les *Allais*, dont le site est bien déterminé, la distance est exactement d'un stade alésien, soit 18 kil. 500.




CARTE 476. — Le 47° de latitude passe entre *Jallet* et les *Petits-Versailles*, près de Loudun.



CARTE 477. — Carte du Nord-Est de l'Europe indiquant les jalons des 48, 49, 50, 51 et 52e degrés de latitude.

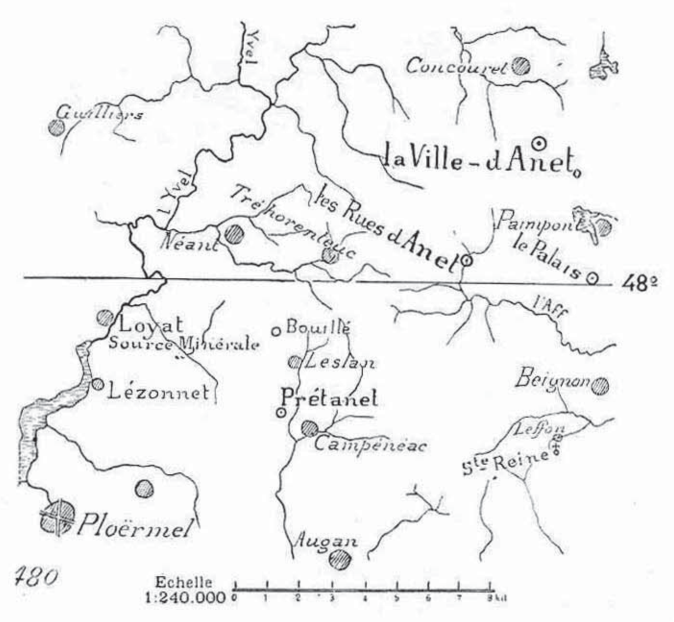



Carte 478. — Le 48° de latitude à *Lézanville*, près de Chateaudun (Eure-et-Loir).

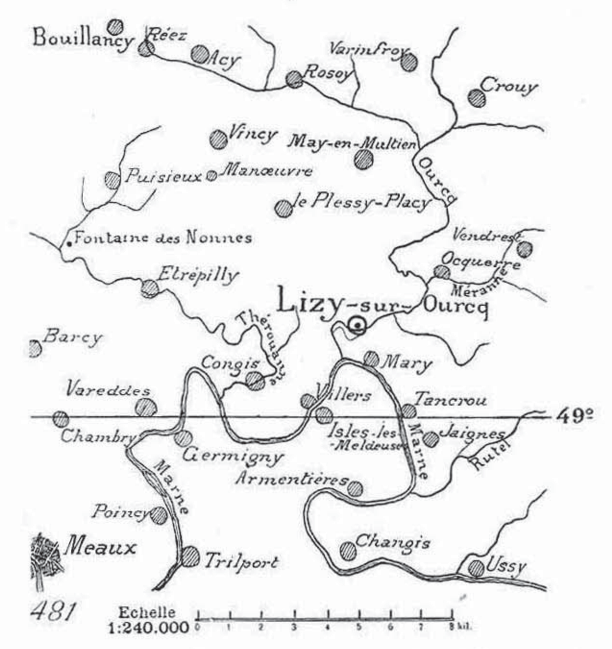
Carte 479.

Le 48° de latitude qui traverse la ville du Mans (Sarthe) passe près des *Allais*, seul souvenir toponymique qui ait subsisté de l'alésia qui fut absorbée par la capitale de la tribu gauloise des Cénomans.

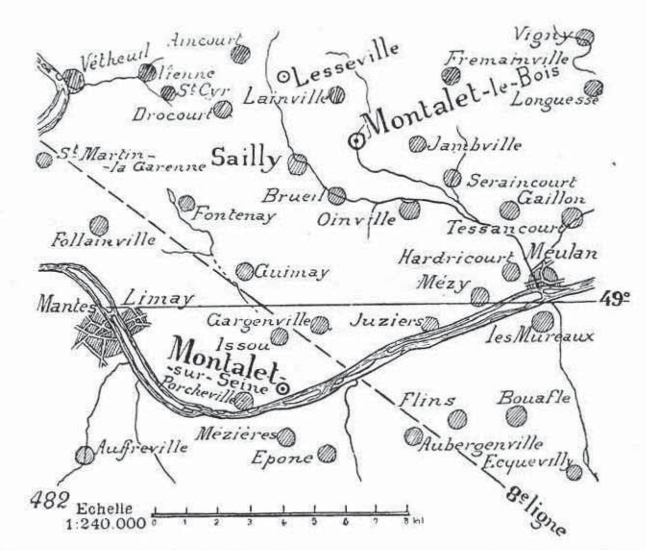
*Les Allais* constituent un relais de distance à 444 kil. ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés terrestres d'Alaise-Myon.



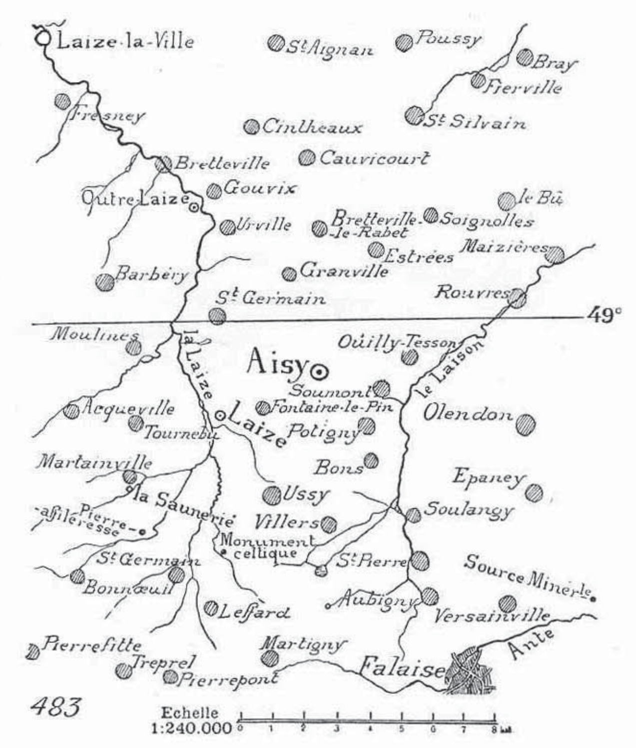

CARTE 480. — Le 48° de latitude est jalonné par l'alésia d'*Anet* et le lieu dit le *Palais* (Ille-et-Vilaine). La source et la chapelle de Sainte-Reine sont, aujourd'hui encore, l'objet d'un culte spécial.



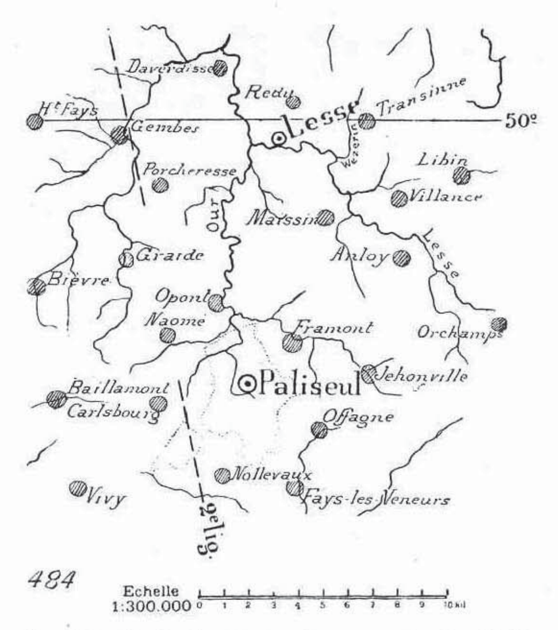

CARTE 481. — Le 49° de latitude passe près de *Lizy-sur-Ourcq* (Seine-et-Marne).



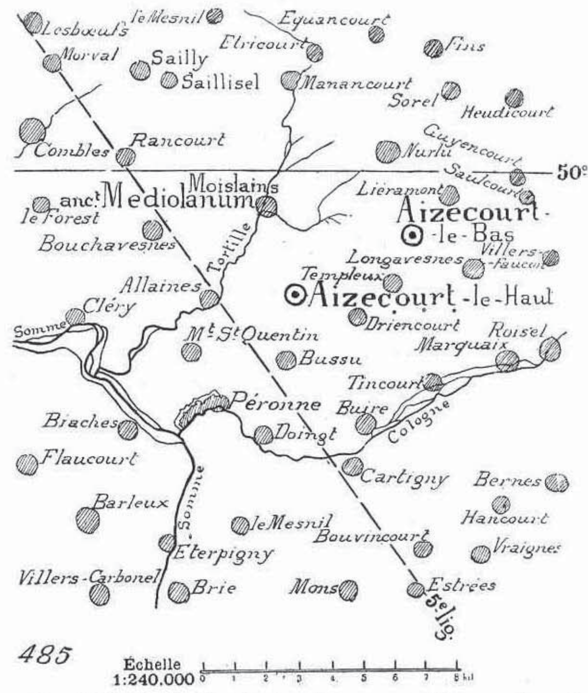

Carte 482. — Le 49° de latitude traverse près de Mantes (Seine-et-Oise) le site des deux *Montalet* qui jalonne aussi la 8e ligne de direction.




Carte 483. — Le 49° de latitude est au Nord de Falaise (Calvados) jalonné par *Aisy*.



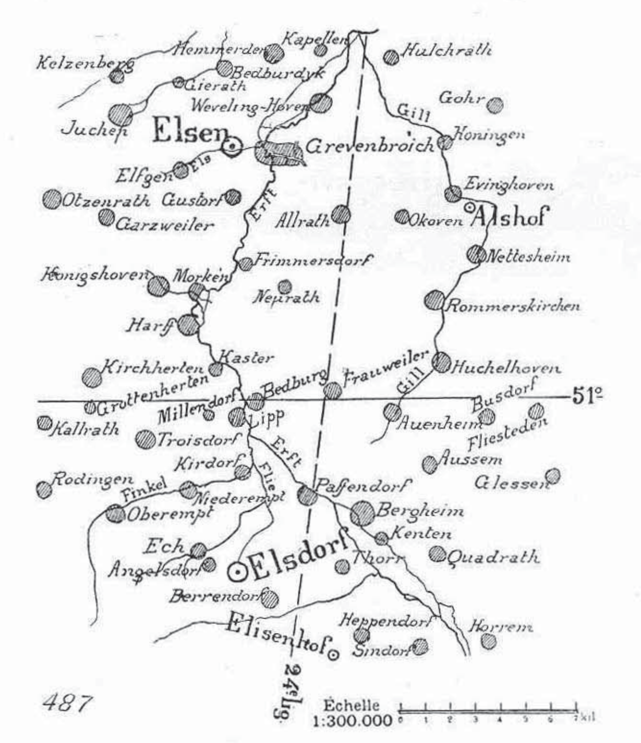

Carte 484. — Le 50° de latitude à *Lesse*, près de *Paliseul* (Belgique).




Carte 485. — Le 50° de latitude à *Aizecourt* (Somme) qui jalonne aussi la 5e ligne de direction.



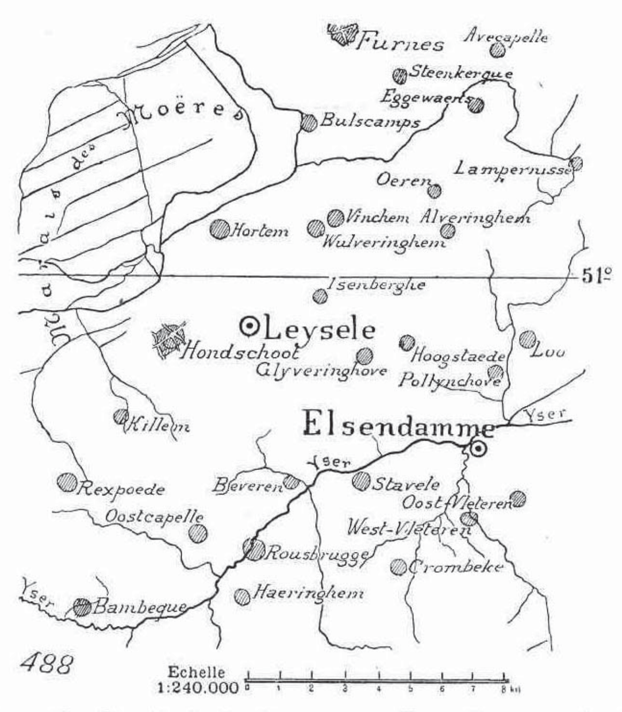

CARTE 486. — Le 51° de latitude à *Elsoff* (Westphalie) qui jalonne aussi la 22e ligne de direction.



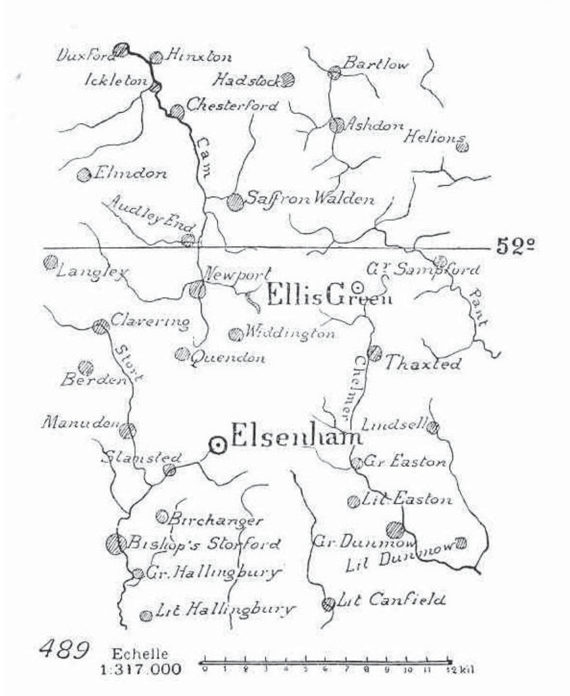

CARTE 847.

Le 51° de latitude passe entre *Elsen* et *Elsdorf* dont les sites jalonnent aussi la 24e ligne de direction.

Millendorf, située exactement sur le 51°, est un relais de distance à 444 kil. ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés terrestres de Myon.



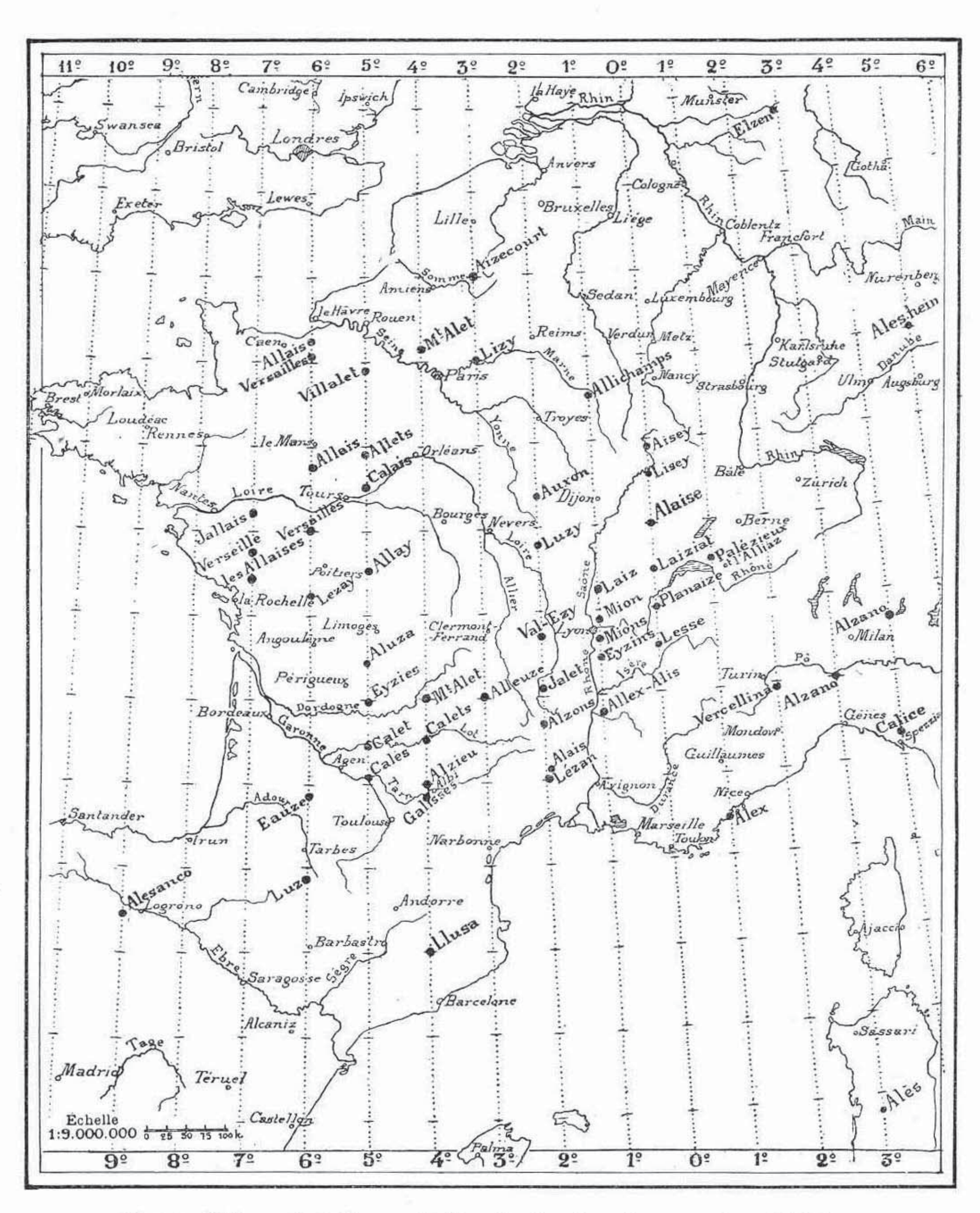

Carte 488. — Le 51° de latitude passe à Leysele, près de *Elsendamme*, sur l'Yser (Belgique), alésia probable.



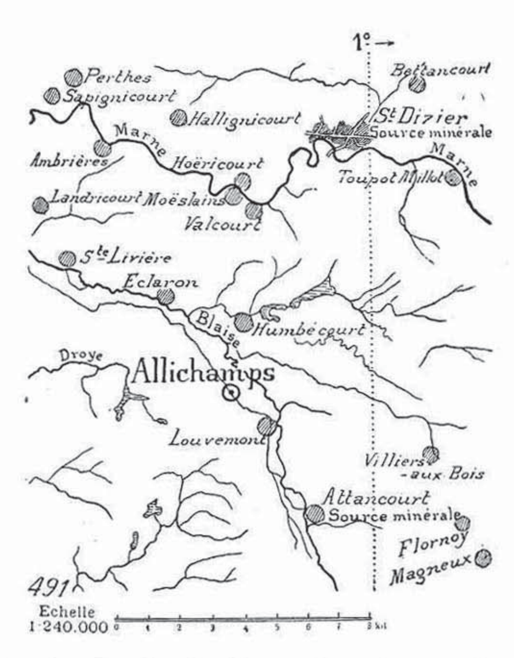

Carte 489.

Le 52° de latitude est jalonné par *Ellis-Green* près de *Elsenham* dans le comté d'Essex (Angleterre) qui semblent bien constituer une alésia.

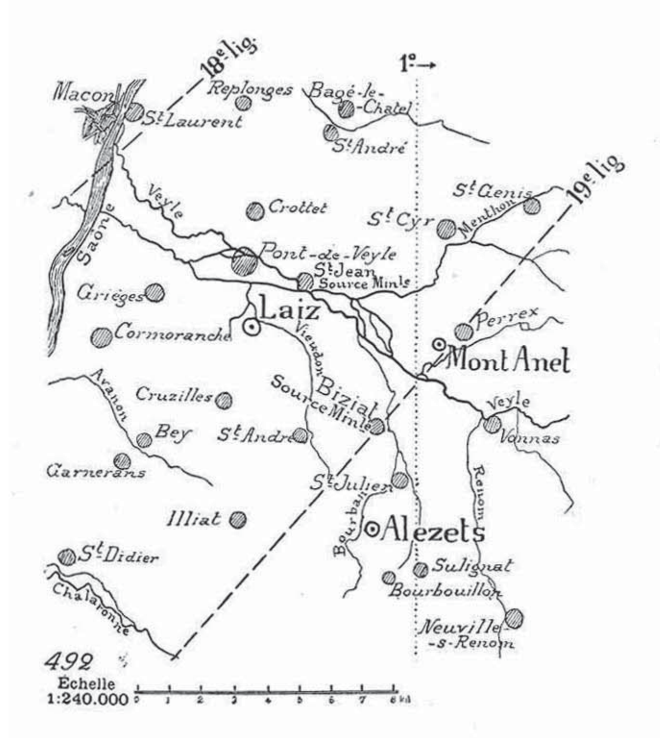
# LIGNES DE LONGITUDES




Carte 490. — Les lignes de longitudes les plus proches d'Alaise.



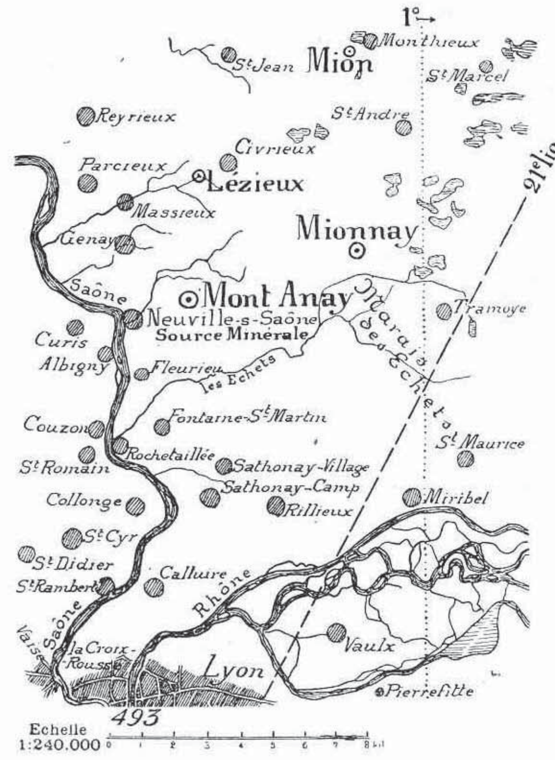

Carte 491. — La 1re longitude Ouest dans l'alésia de *Allichamps*, près de Saint-Dizier (Haute-Marne).




Carte 492.

La 1re longitude Ouest est jalonnée par *Mont Anet* et *Alezets*, près de Pont-deVeyle (Ain).

Montanet jalonne aussi la 19e ligne de direction.




CARTE 493.

La 1re longitude Ouest passe près de *Mion* et de *Mionnay* dans l'alésia de *Mont Anay-Lézieux*, au nord de Lyon, où passe aussi la 21e ligne de direction.

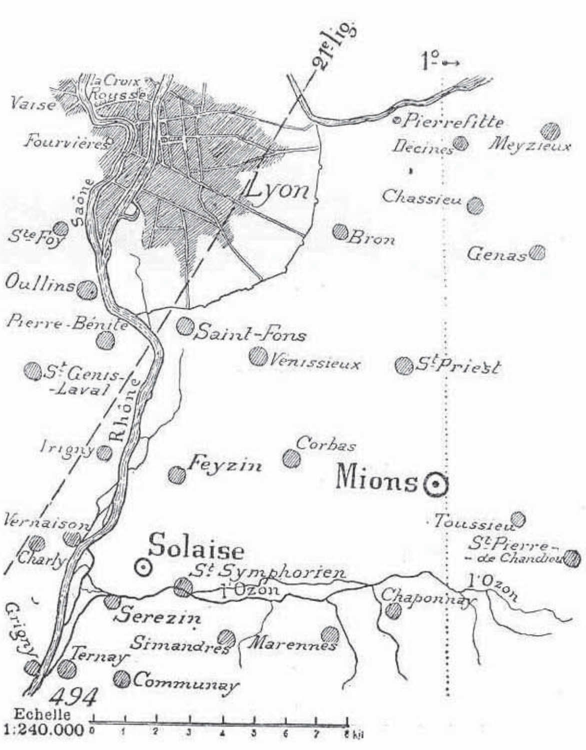
Mionnay est jalon de distance, à 148 kil. ou huit stades de Alaise-Myon.

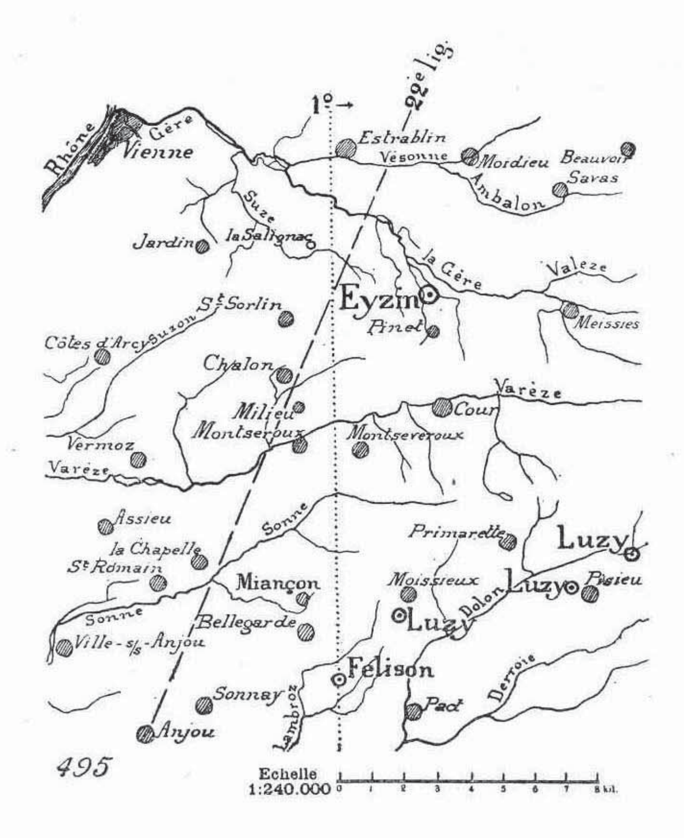
CARTE 494.

La 1re longitude Ouest est jalonnée par *Mions*, au sud de Lyon.

Ce Mions est jalon de distance, à 166 kil. ou neuf stades de Alaise-Myon

Mions et Mionnay de la carte 493, sont ainsi, exactement à 18 k. 500, soit un stade alésien, l'un de l'autre.






Carte 495.

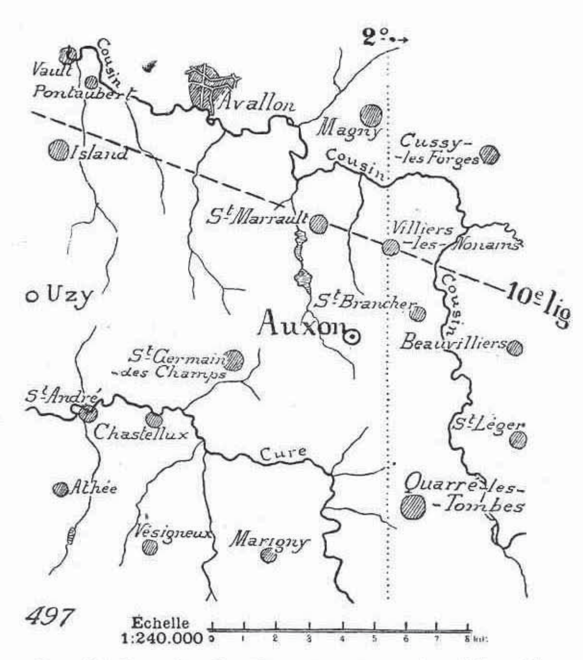
La 1re longitude Ouest est jalonnée par *Eyzin* et aussi par *Felison*, dans l'alésia de *Luzy-Eyzin*, près de Vienne (Isère) où passe la 22e ligne de direction.

Eyzin est relais de distance à 185 kil. ou dix stades de Alaise-Myon.

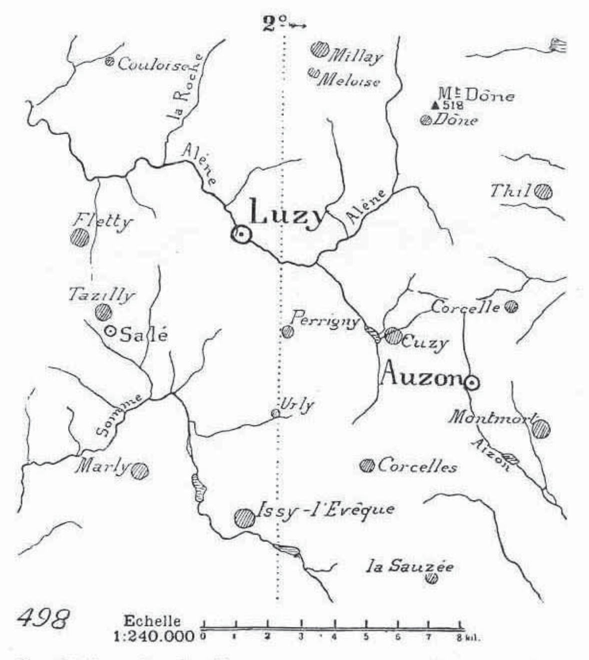
Carte 496.

La 1re longitude Ouest dans l'alésia de *Allex* et *Alaix* (Drôme) où passe aussi la 23e ligne de direction.

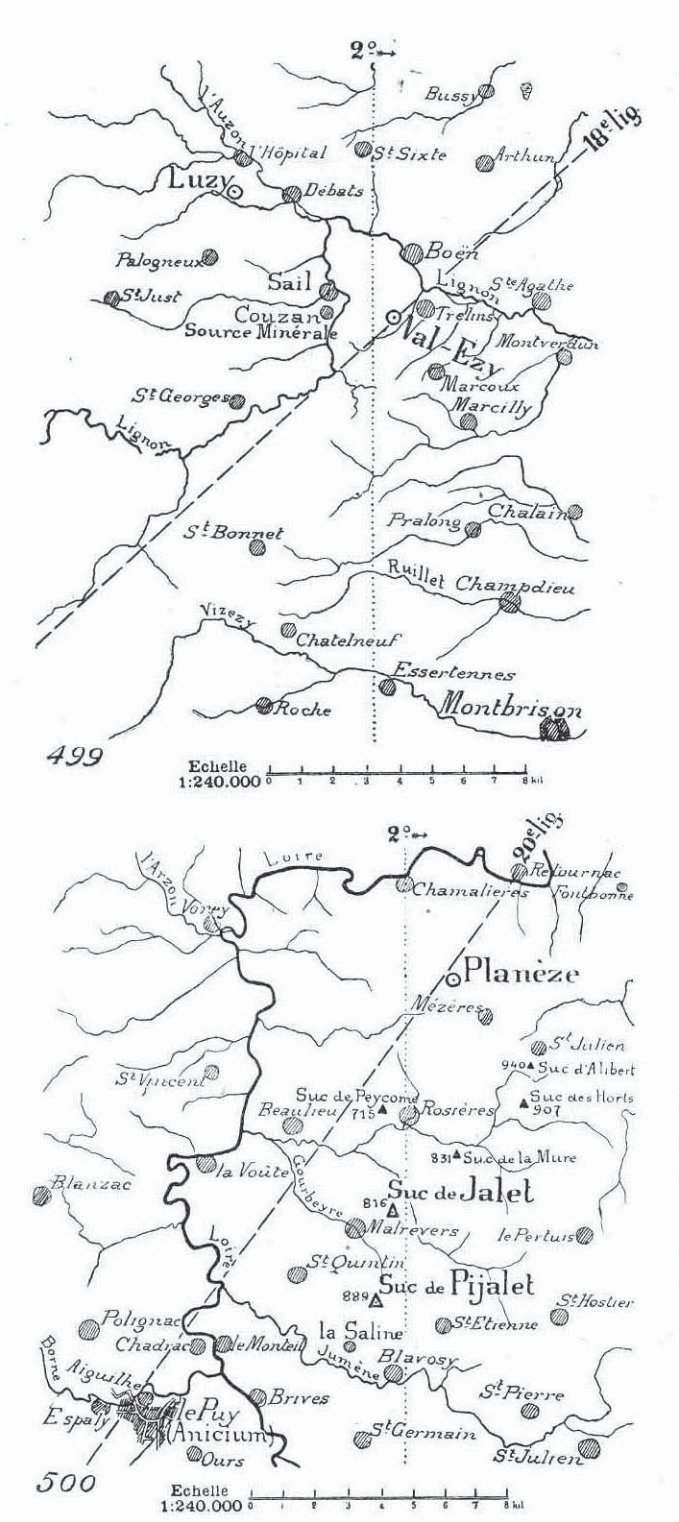





Carte 497. — La 2e longitude Ouest est, près d'Avallon, jalonnée par *Auxon* (Yonne).




Carte 498. — La 2e longitude Ouest passe entre *Luzy* et *Auxon*, sur l'*Aizon* (Nièvre). Le Mont-Dône, Luzy et Millay possèdent des gisements de l'Age de la Pierre Polie et de l'Age du Bronze.




Carte 499.

La 2e longitude Ouest, dans l'alésia de *Val-Ezy* et *Luzy* (Loire) où passe aussi la 18e ligne de direction.

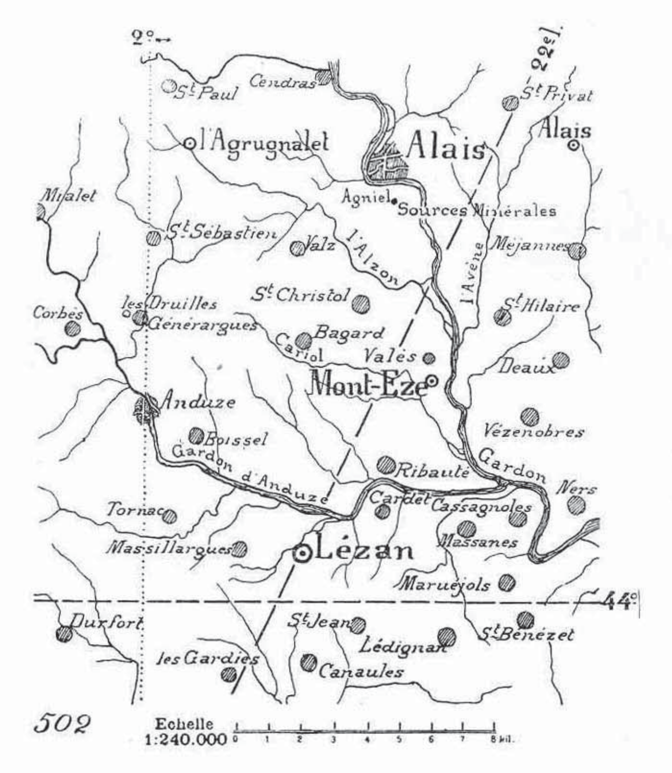
Carte 500.

La 2e longitude Ouest est jalonnée par le *Suc de Jalet*, dans l'alésia de *Jalet* et *Planèze* où passe aussi la 20e ligne de direction.

Le *Suc de Jalet* est jalon de distance à 259 kil. ou quatorze stades d'Alaise-Myon.



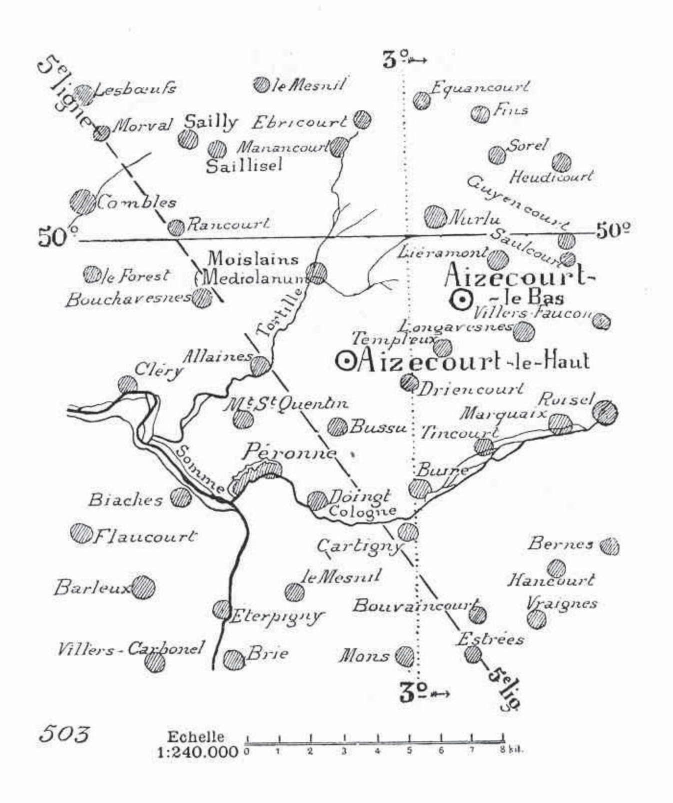

CARTE 501. La 2e longitude Ouest dans l'alésia d'Alzons (Lozère).



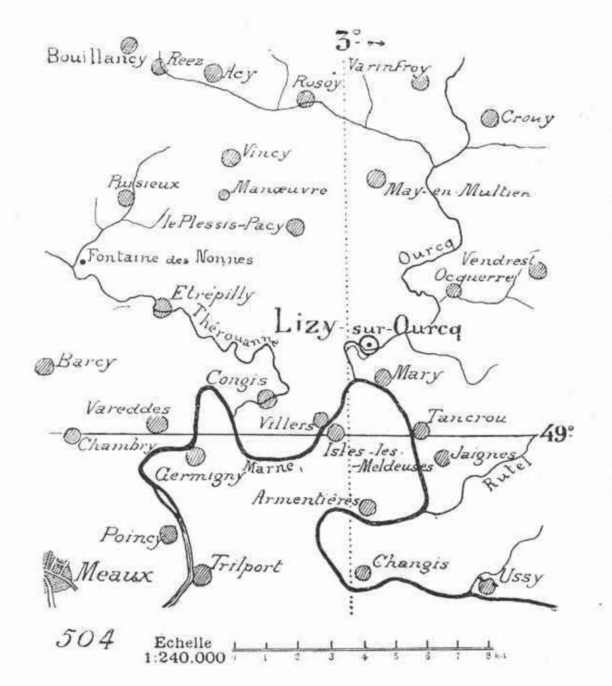

CARTE 502.

La 2e longitude Ouest passe non loin de l'alésia d'*Alais* (ou *Alès*) et *Lézan* (Gard) qui jalonne le 44° de latitude et la 22e ligne de direction.

Dans cette alésia le site de l'*Agrunalet* semble être un jalon alésien de la 2e longitude.




503




504

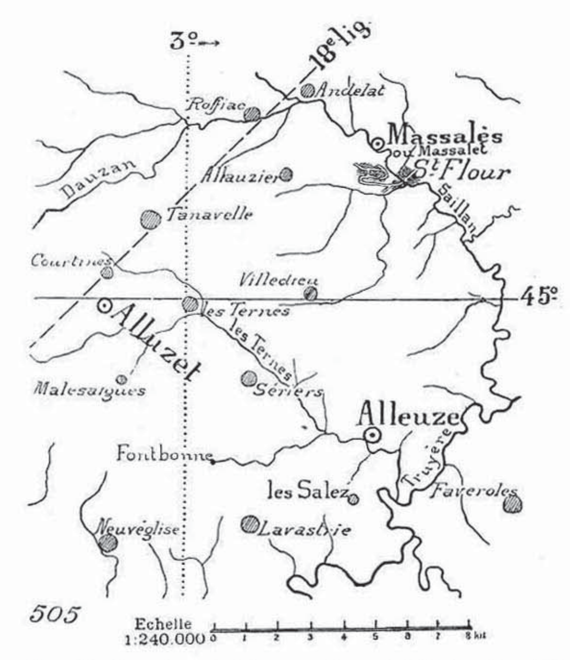
Carte 503.

La 3e longitude Ouest est jalonnée par *Aizecourt* (Somme).

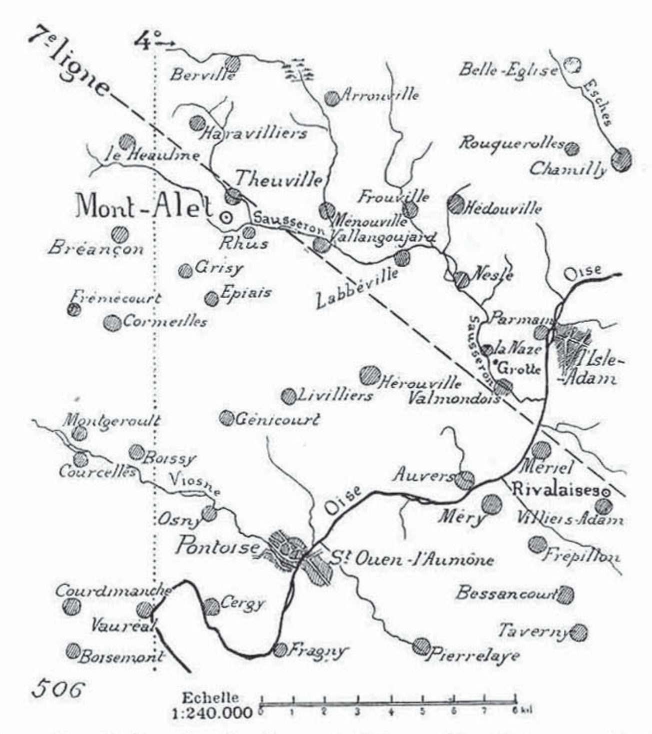
Dans cette alésia passent aussi le 50° de latitude et la 5e ligne de direction.

Carte 504.

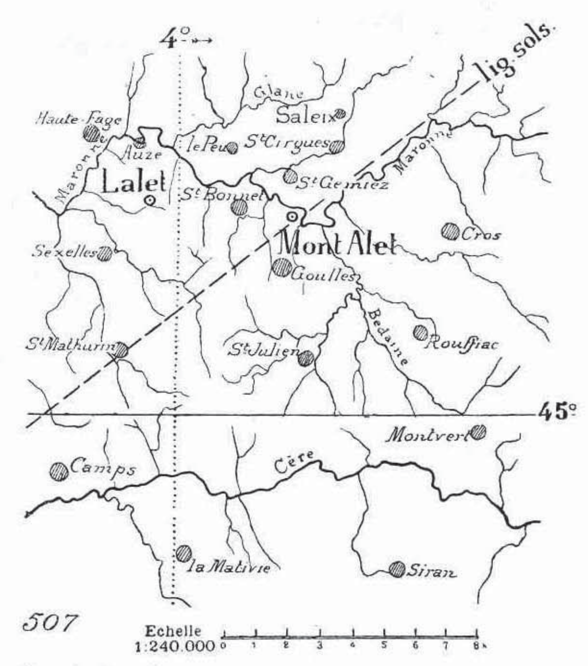
La 3e longitude Ouest est jalonnée par *Lizy-sur-Ourcq* ; près de là passe aussi le 49° de latitude.



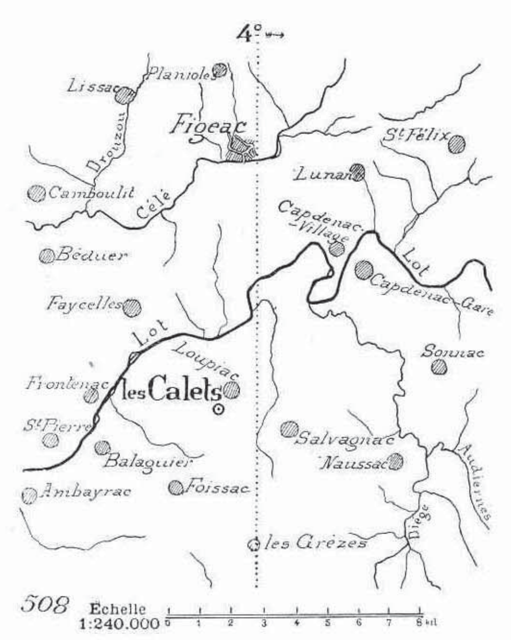

Carte 505. — La 3e longitude Ouest dans l'alésia de *Alleuze* et *Alluzet* (Cantal) qui jalonne aussi le 45° de latitude et la 18e ligne de direction.



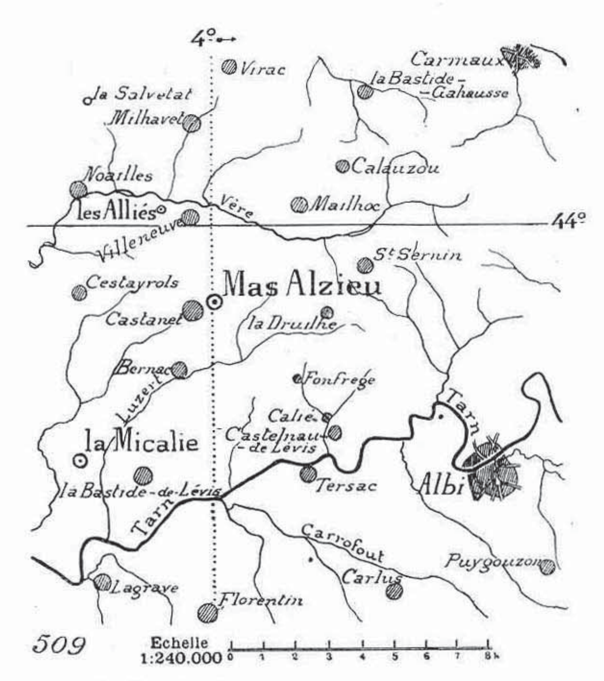

Carte 506. — La 4e longitude Ouest à *Mont-Alet* (Seine-et-Oise) où passe aussi la 7e ligne de direction.



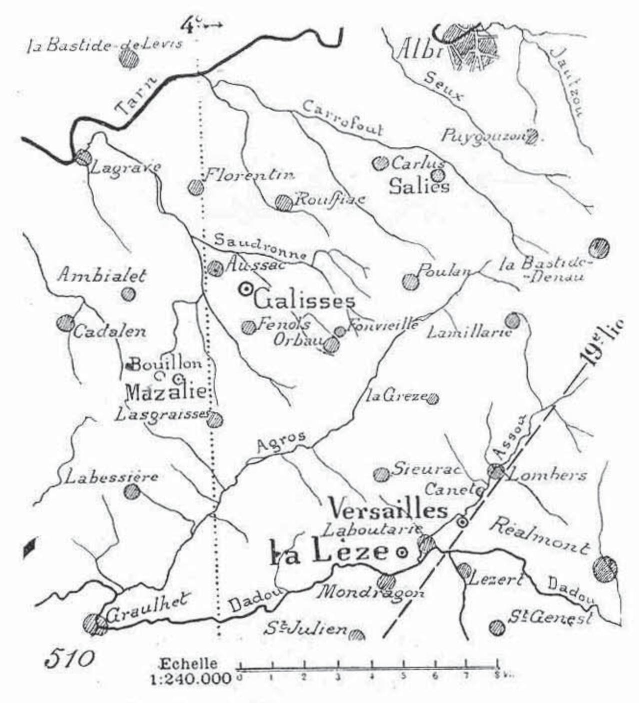

Carte 507. — La 4e longitude Ouest passe entre *l'Alet* et Mont-Alet, près de St-Bonnet (Corrèze) qui jalonne aussi une ligne solsticiale.



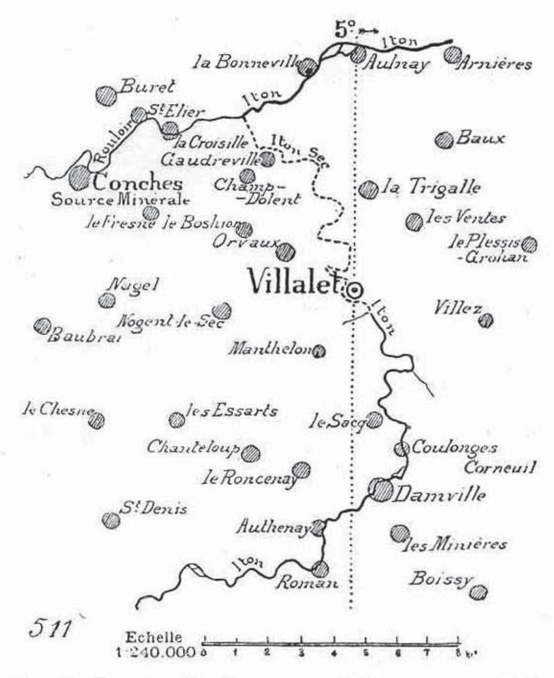

Carte 508. — La 4e longitude Ouest est jalonnée par les *Calets*, près de Figeac (Lot).




Carte 509. — La 4e longitude Ouest est jalonnée par *Mas Alzieu*, près d'Albi (Tarn).



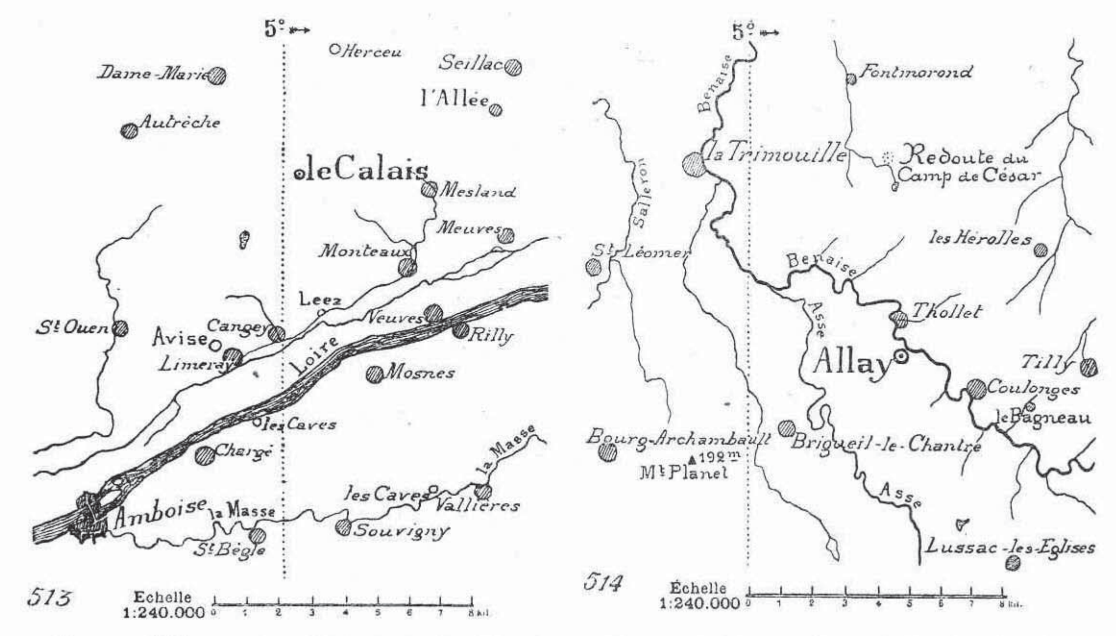

Carte 510. — La 4e longitude Ouest passe entre *Galisses* et *Mazalie* (Mas-Alie) dans l'alésia de la *Lèze*, *Galisses* et *Versailles* (Tarn).




Carte 511. — La 5e longitude Ouest est jalonnée par *Villalet* (Ville-Alet), près de Conches (Eure).

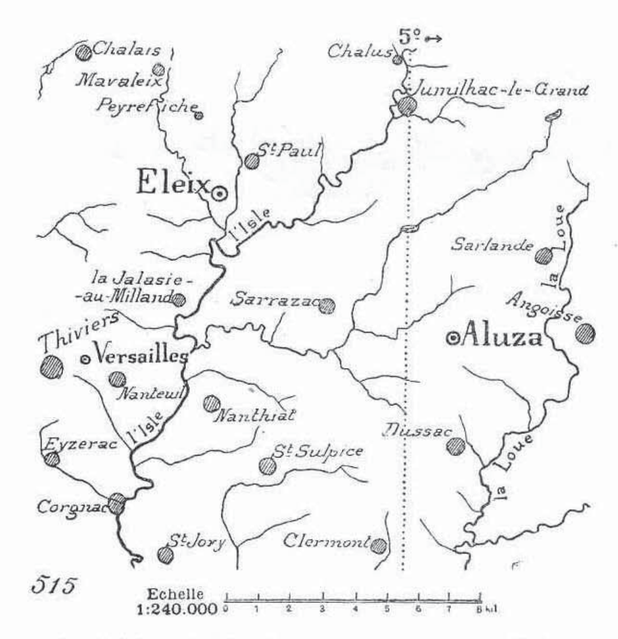



Carte 512. — La 5e longitude Ouest est jalonnée par les *Allets* près de Vendôme (Loir-et-Cher). Elle l'est aussi par *Pierre-Frite* qui désigne un mégalithe.

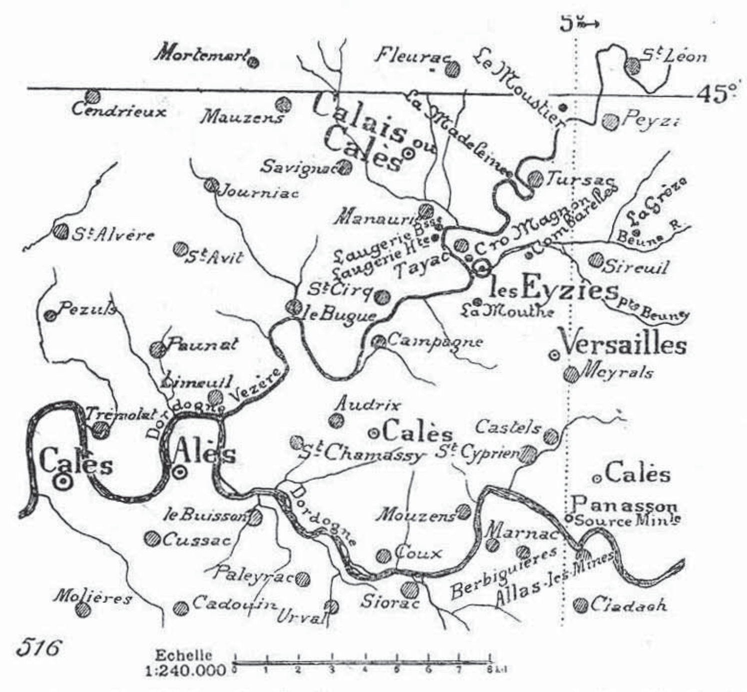



Carte 513. — La 5e longitude Ouest est jalonnée par le *Calais*, près d'Amboise (Indre-et-Loire) jalon de distance à 370 kil. ou 20 stades de Myon.

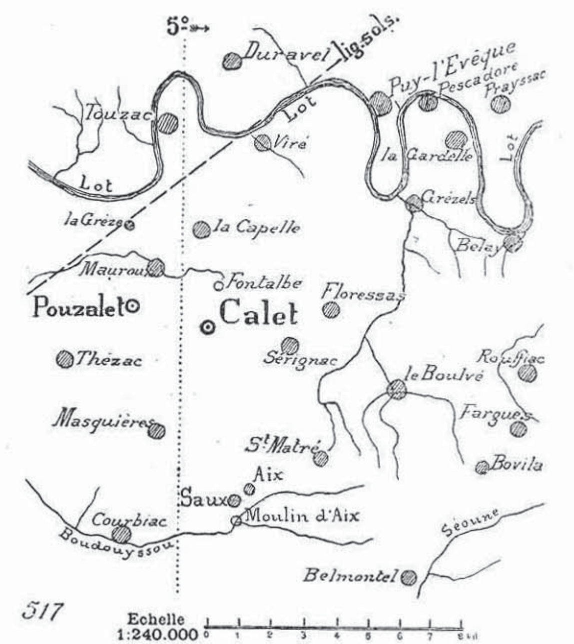
Carte 514 — La 5e longitude Ouest dans l'alésia de *Allay* (Vienne). Allay est à 370 kil. ou 20 stades de Myon.




Carte 515. — La 5e longitude Ouest passe entre *Eleix* et *Aluza*, sur la *Loue* (Dordogne).

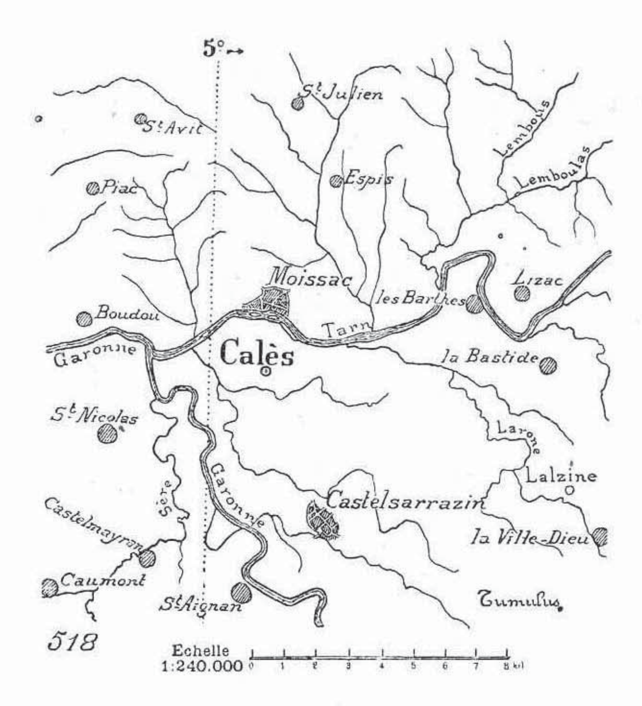


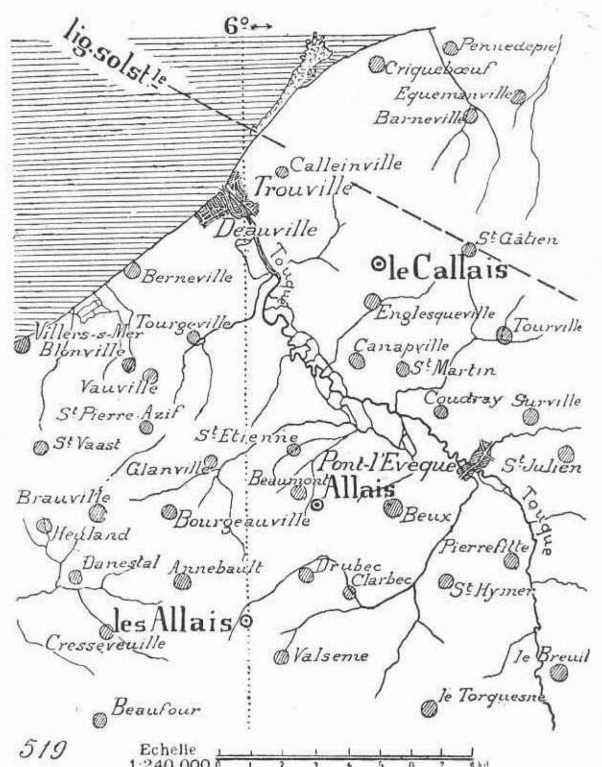

Carte 516. — La 5e longitude Ouest est dans l'alésia des Eyzies jalonnée par *Versailles* (Dordogne). *Calès* au sud de Versailles est un jalon de distance, à 444 kil. ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés de Alaise-Myon.




Carte 517.

La 5e longitude Ouest est sur la rive gauche du Lot, jalonnée par le lieu dit *Calet*, commune de Sérignac (Lot).



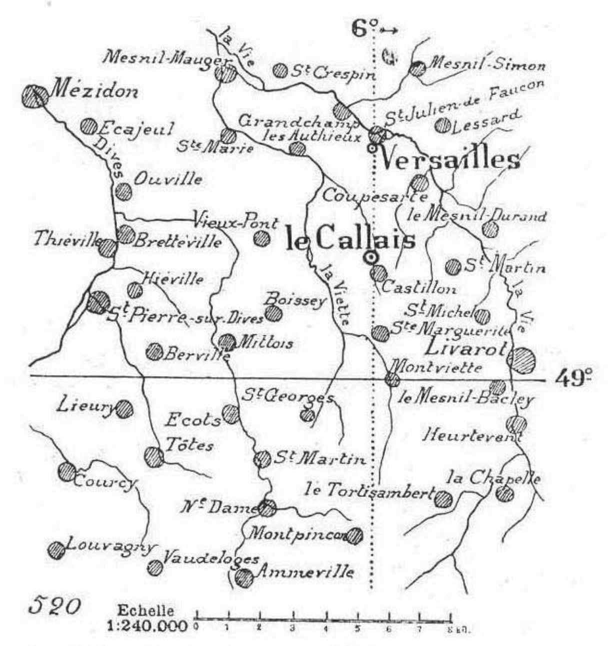




Carte 518.

La 5e longitude Ouest dans le site de *Calès*, près de Moissac (Lot-et-Garonne).

Carte 519.

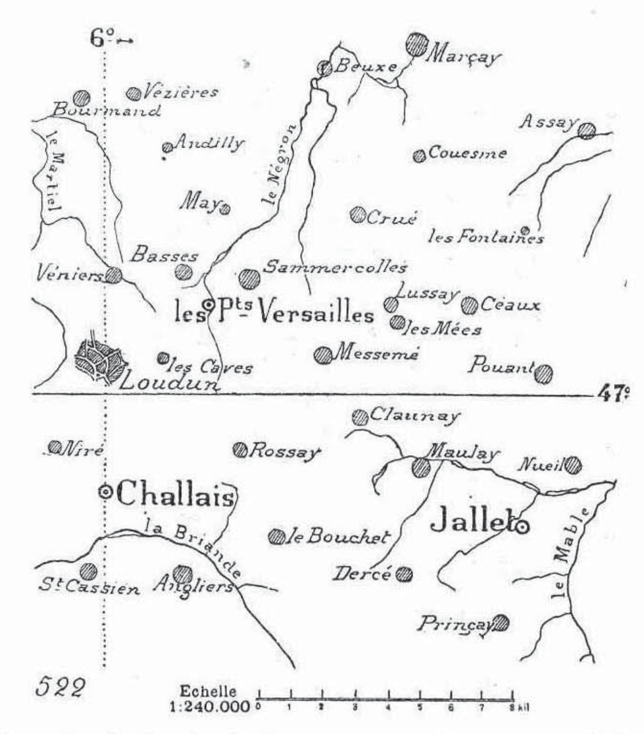
La 6e longitude Ouest est jalonnée par *les Allais* dans l'alésia de *Allais* et les *Allais* (Calvados), non loin de le *Callais* où passe une ligne solsticiale (voir carte 83).



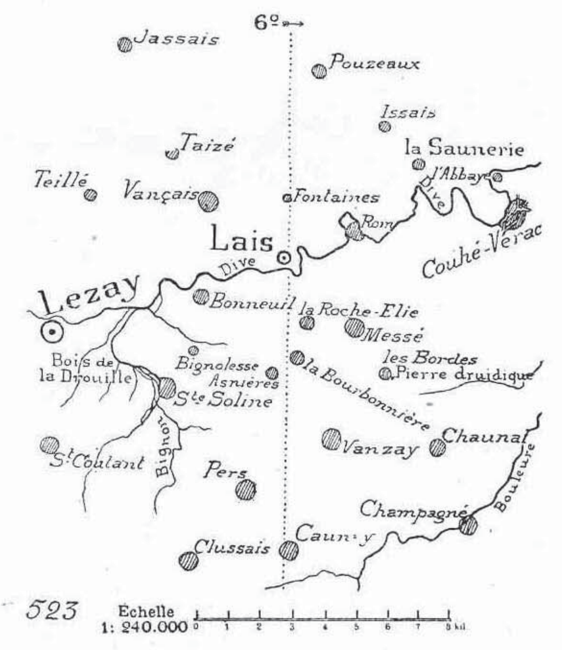

CARTE 520. — La 6e longitude Ouest est jalonnée par *Versailles* et le *Callais*, près de Livarot (Calvados).



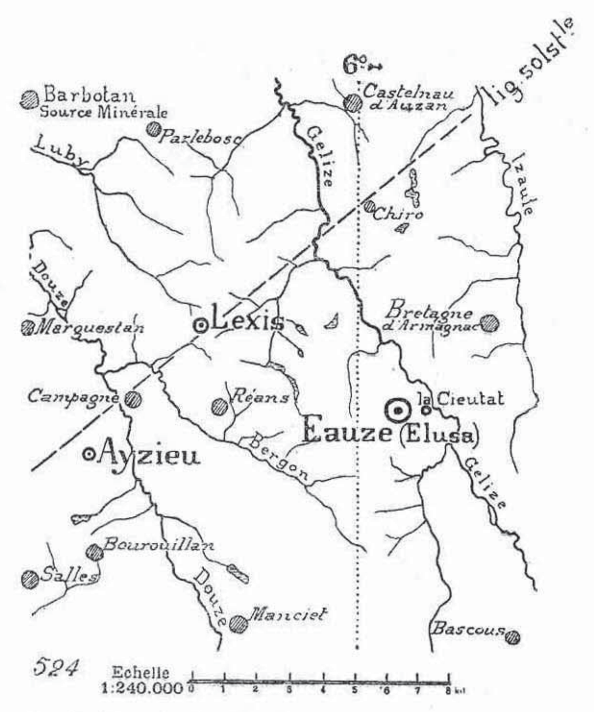

CARTE 521. — La 6e longitude Ouest passe non loin de *Allais* (Sarthe). Allais est à 444 kil. ou vingt-quatre stades, soit quatre degrés de Alaise-Myon. Un dolmen près de Parigné le Polin est érigé sur cette longitude.



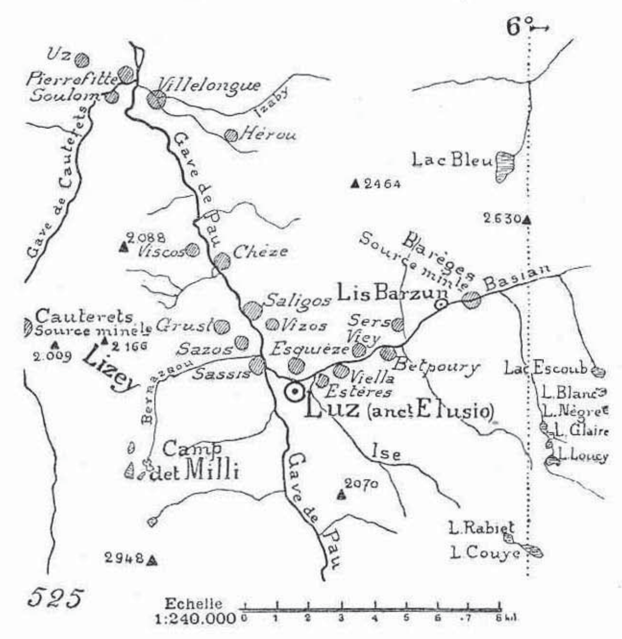

CARTE 522. — La 6e longitude Ouest passe à *Chalais* dans l'alésia de *Jallet* et *Versailles* que traverse aussi le 47° de latitude.



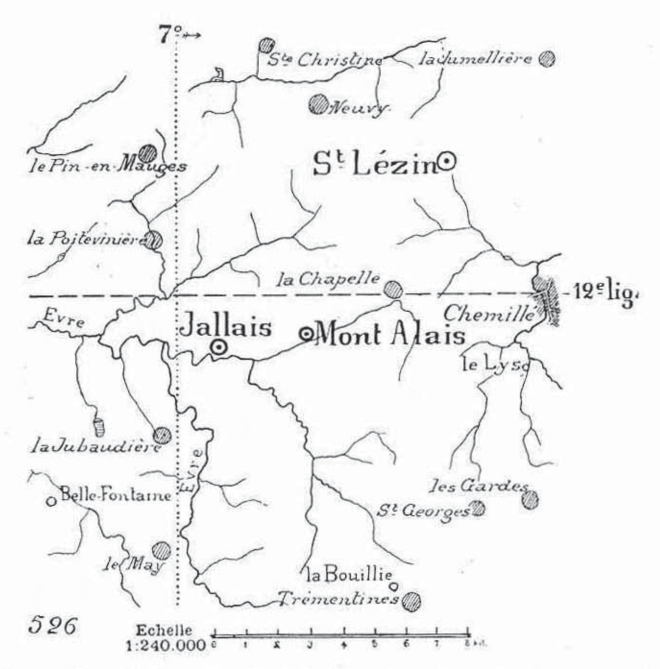

CARTE 523. — La 6e longitude Ouest est jalonnée par *Lais* (Deux-Sèvres) qui semble bien, avec *Lezay*, constituer une alésia.




CARTE 524. — La 6e longitude Ouest est jalonnée par Eauze (anct *Elusa*). Cette alésia jalonnait aussi une ligne solsticiale.




CARTE 525. — La 6e longitude Ouest passe non loin de Luz (anct *Elusio*) dans les Basses-Pyrénées.




CARTE 526. — La 7e longitude Ouest est jalonnée par *Jallais* et *Mont-Alais* (Maine-et-Loire) où passe la 12e ligne de direction.

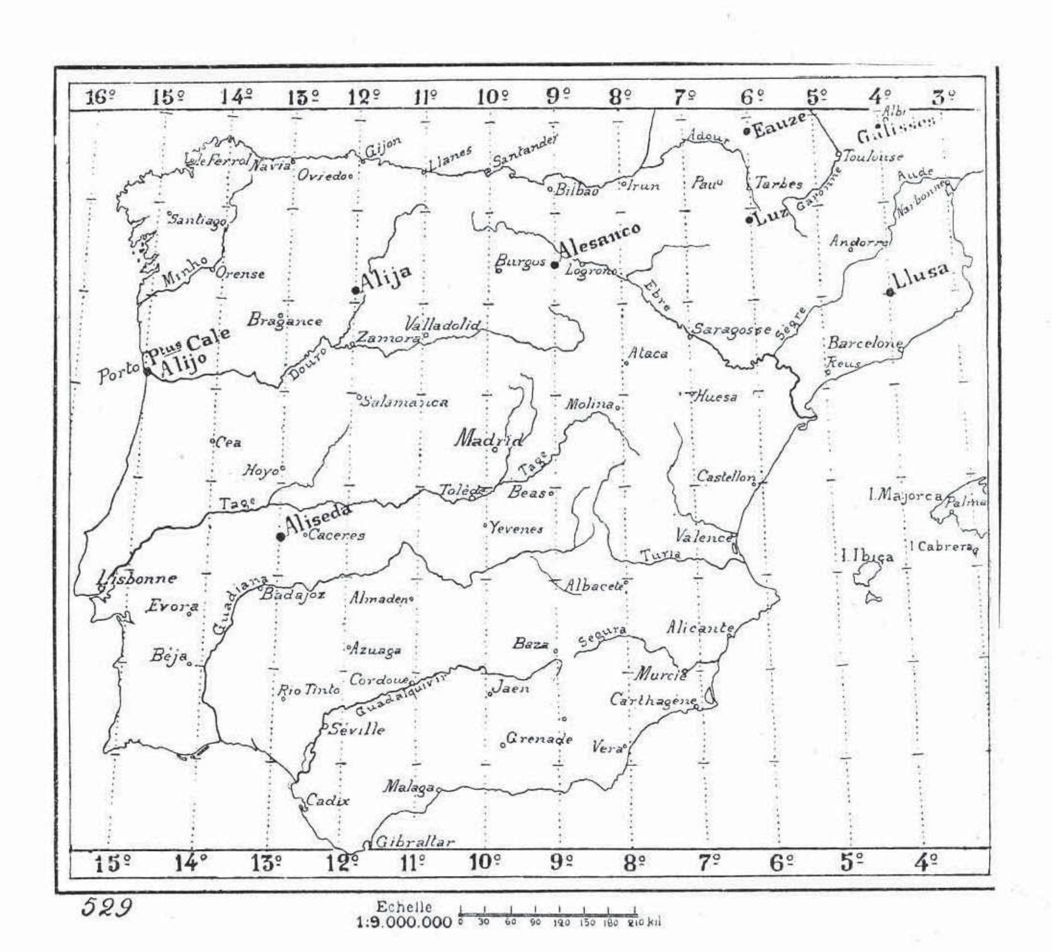


CARTE 527. — La 7e longitude Ouest à *Verseille* (Vendée).



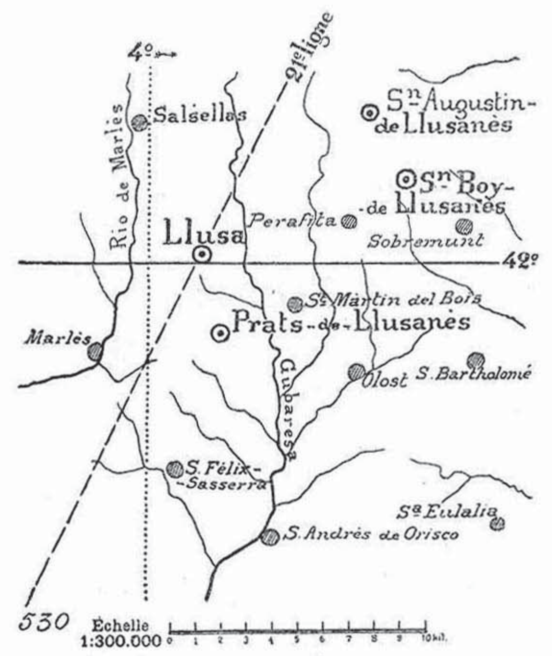
CARTE 528. — La 7e longitude Ouest dans l'alésia de *Auzay* et les *Allaises* (Vendée).

# LES LONGITUDES




Carte 529.

Les longitudes alésiennes en Espagne et au Portugal.



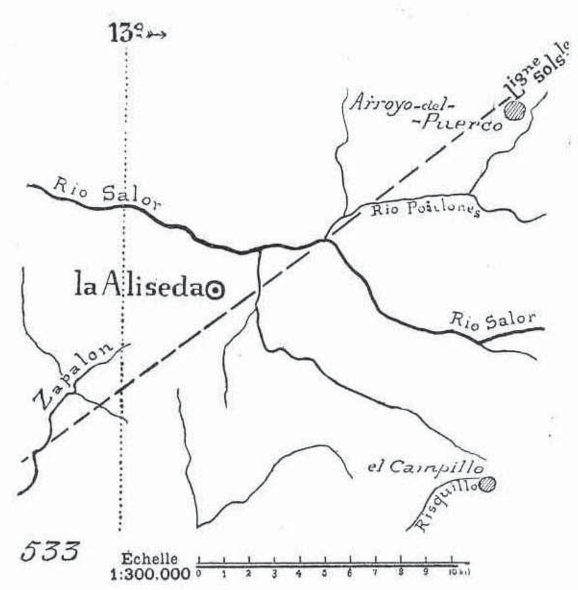

Carte 530. — La 4e longitude Ouest à *Llusa* qui jalonne aussi la 21e ligne de direction et le 47° de latitude.




Carte 531. — La 9e longitude Ouest à *Alesanco*, dans l'alésia où *Aleson* jalonne aussi la 17e ligne de direction.




Carte 532. — La 12e longitude Ouest à *Alija* où passe la 16e ligne de direction et qui est un relais de distance, à 1.074 kil. ou 58 stades de Alaise-Myon.




Carte 533. — La 13e longitude Ouest à la *Aliseda* qui jalonne une ligne solsticiale.

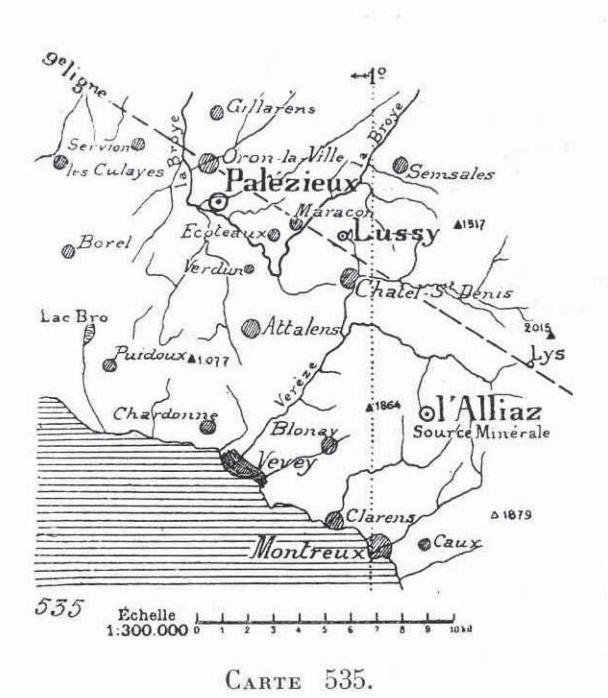



CARTE 534.

La 15e longitude Ouest dans l'alésia de *Portus Cale* (Portugal).

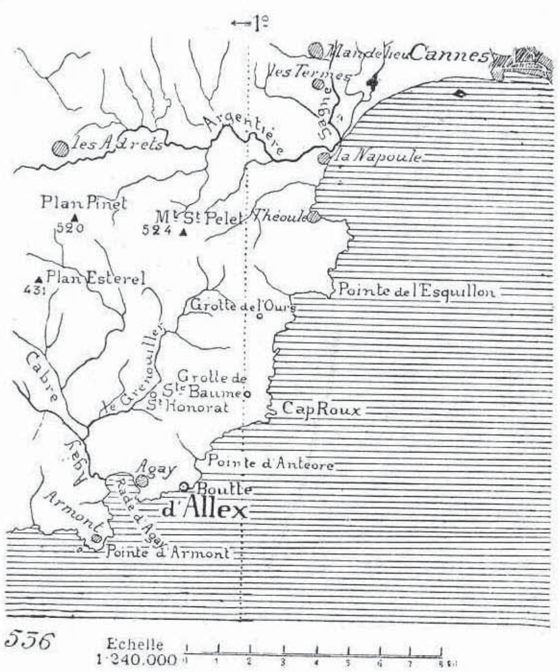
*Milheiros*, près de Aguas Santas est un relais de distance à 1.333 kil. ou 72 stades, soit douze degrés terrestres de Alaise-Myon.

# LONGITUDES A L'EST D'ALAISE



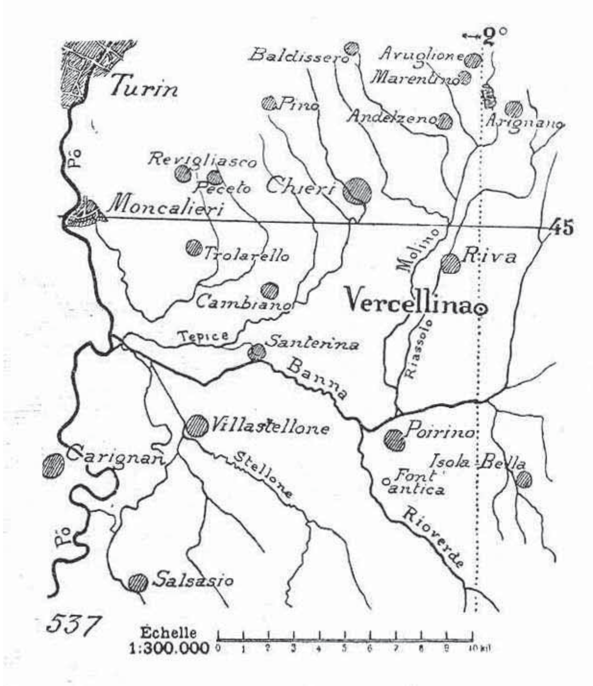

CARTE 535.

La 1re longitude Est passe dans l'alésia de *Palézieux* et *Lussy* (canton de Vaud, Suisse) qui jalonne aussi la 9e ligne de direction.



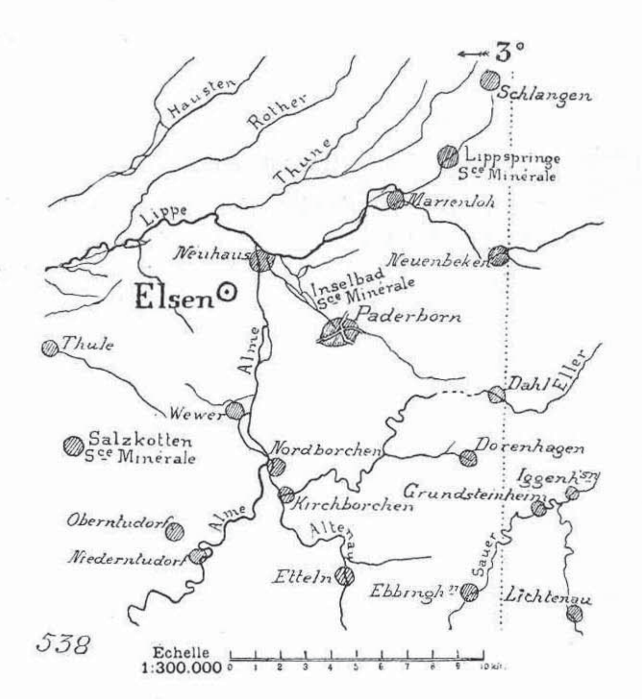

CARTE 536.

La 1re longitude Est passe près de *Boutte d'Allex* qui est aussi un relais de distance, à 407 kil. ou 22 stades de Alaise-Myon.




Carte 537.

La 2e longitude Est est jalonnée par *Vercellina* à proximité de laquelle passe aussi le 48° de latitude.

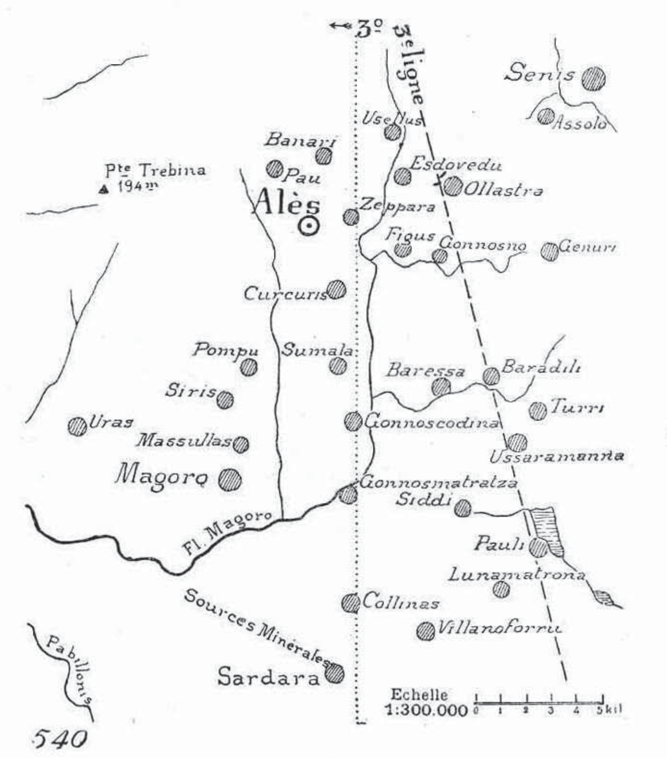



Carte 538.

La 3e longitude Est passe dans le site où se trouvait *Aliso*.

Cette alésia a été le plus souvent identifiée avec *Elsen*, mais on a pensé aussi qu'elle était située vers Lippspringe, où précisément passe la 3e longitude. Ni la documentation historique ni la toponymie moderne ne permettent de conclure.




CARTE 539.

La 3e longitude Est à *Alzano* près de Voghera, sur le Pô, où passent aussi le 45o de latitude et la 7e ligne de direction.

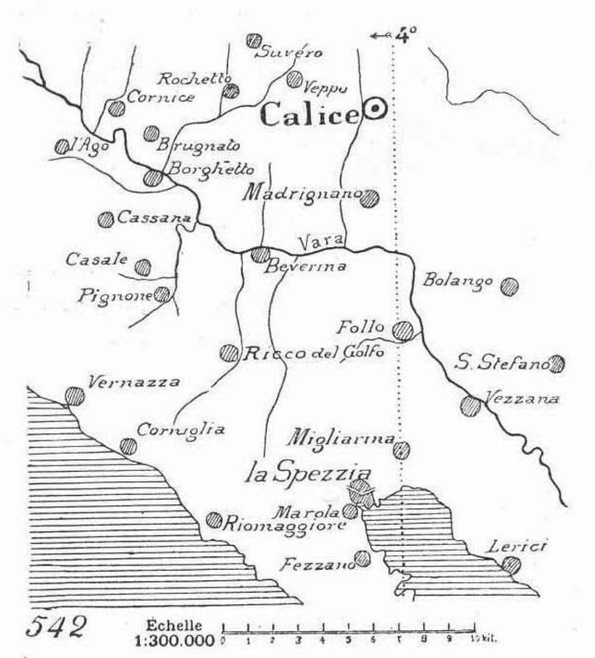
CARTE 540

La 3e longitude Est à *Alès* (Sardaigne), qui aurait pu jalonner aussi la 3e ligne de direction.




Carte 541.

La 4e longitude Est dans l'aélsia d'*Alzano* et *Lesse*, près de Bergame (Italie).

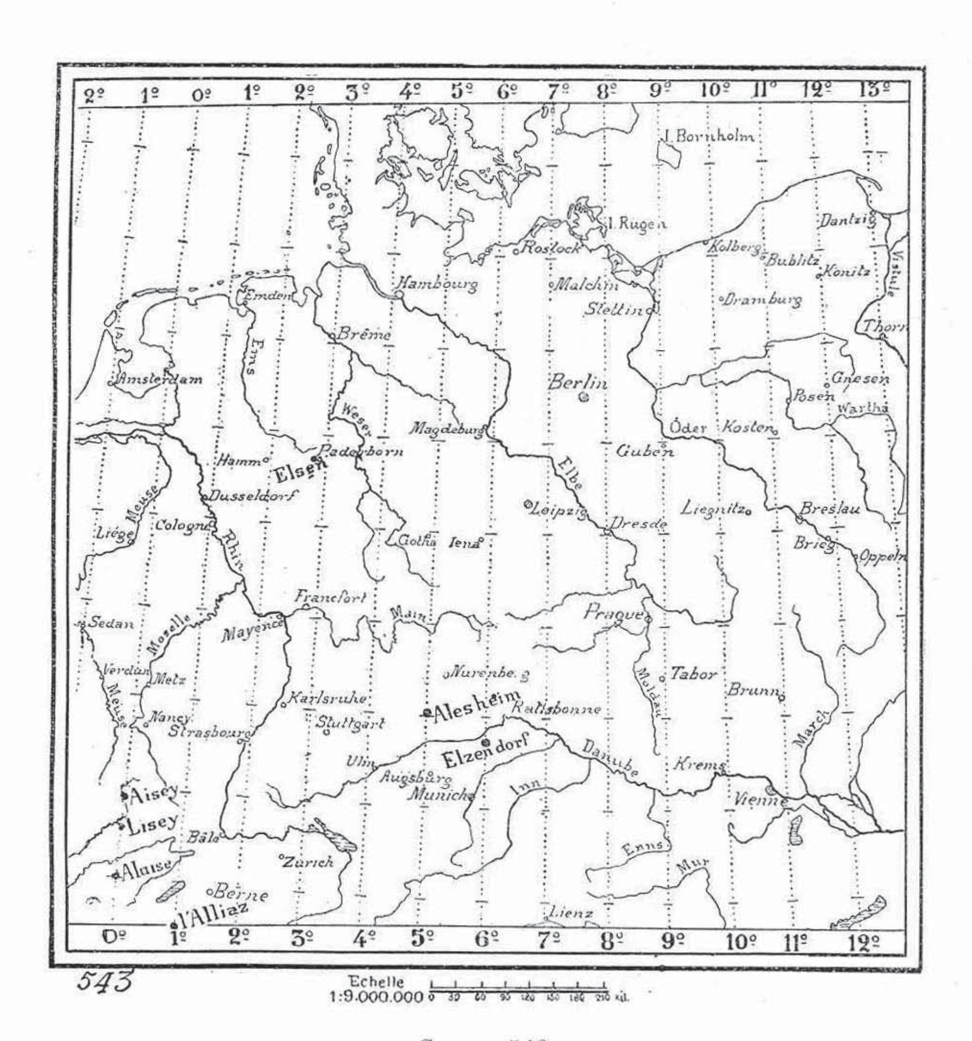



Carte 542.

La 4e longitude Est est jalonnée par *Calice* au nord de la Spezzia (Italie)

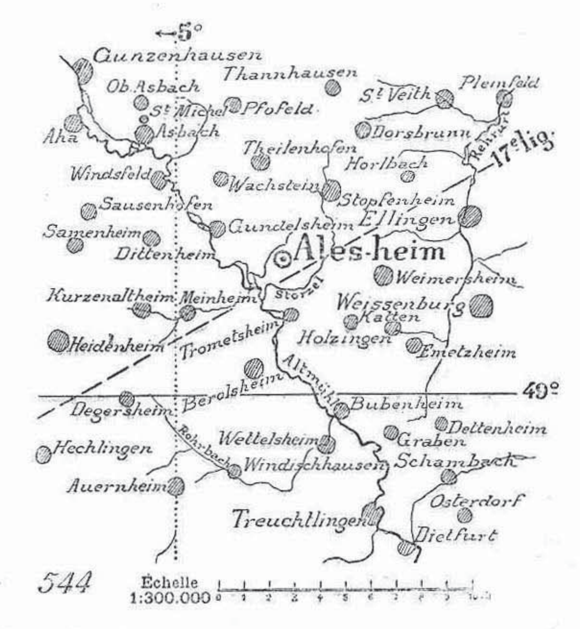
Près de la Spezzia le ieu dit Migliarina est situé à 444 kil. ou 24 stades, soit quatre degrés terrestres de Alaise-Myon.

# LES LONGITUDES A L'EST D'ALAISE

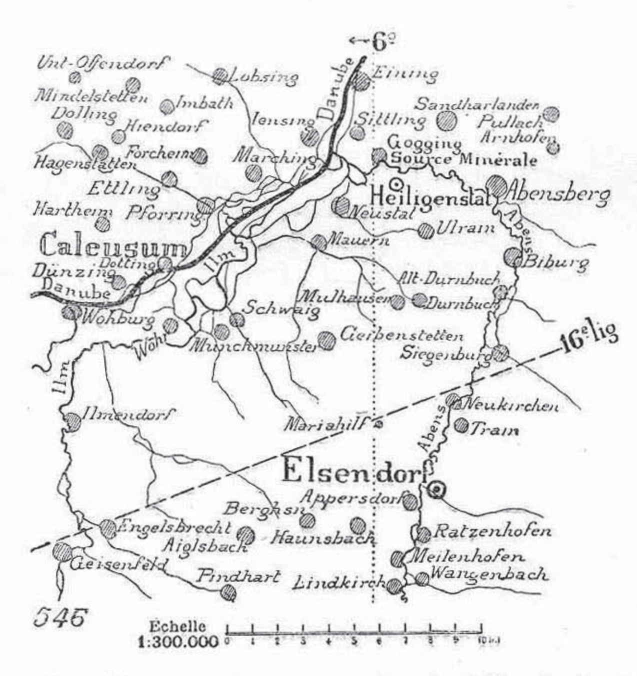



CARTE 543.

Les longitudes alésiennes en Germanie.

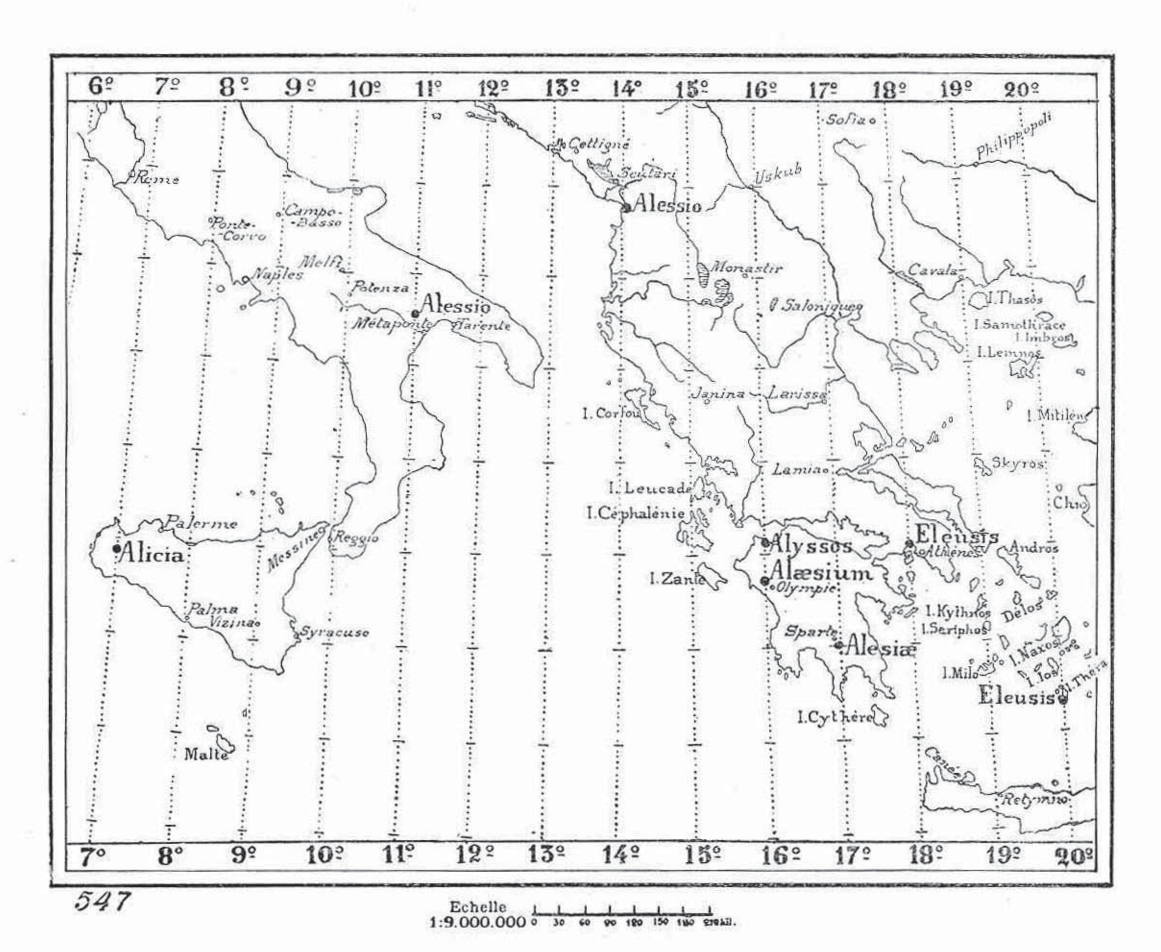



Carte 544. — La 5e longitude Est à *Alesheim* (Bavière) où passent aussi le 49o de latitude et la 17e ligne de direction.



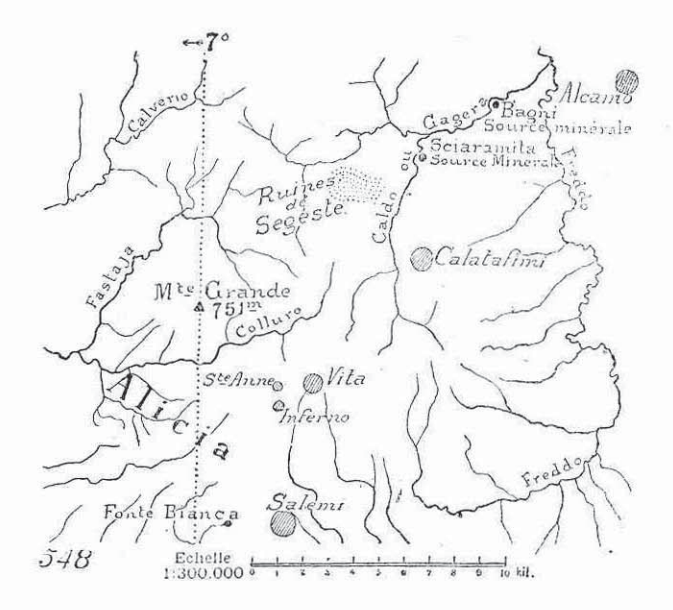

Carte 546. — La 6e longitude Est à *Elsendorf* (Bavière) où passe aussi la 16e ligne de direction et dans le voisinage de laquelle était *Caleusum*.

# LES LONGITUDES A L'EST D'ALAISE




CARTE 547.

Carte générale des longitudes alésiennes en Grèce et dans l'Italie méridionale.

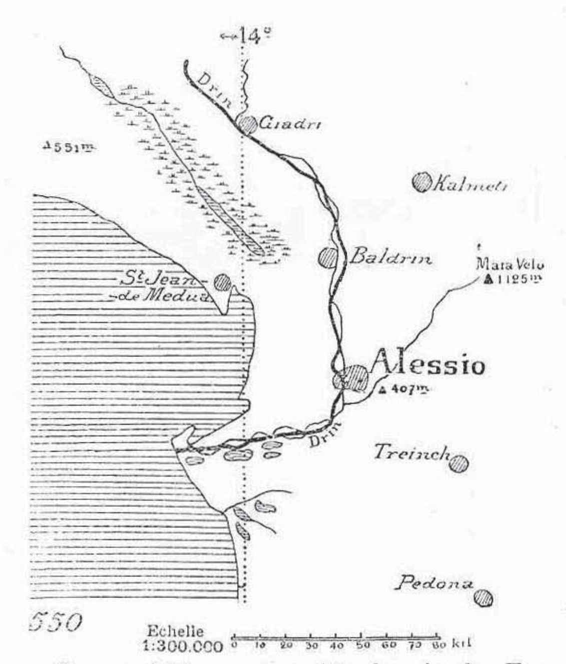



Carte 548.

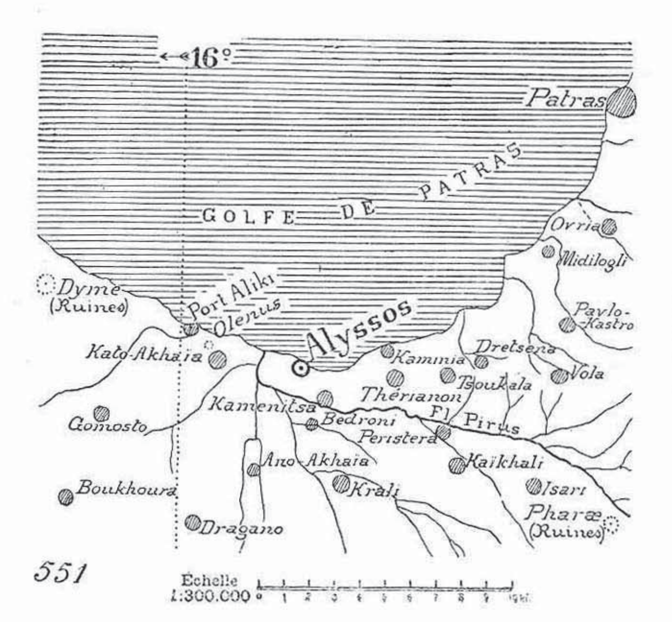
La 7e longitude Est traverse, en Sicile, le site où se trouvait *Alicia* près des ruines de Ségeste où e temple consacré à Cérès fut, pendant toute l'antiquité historique, un lieu cultuel spécialement vénéré.




Carte 549. — La 11e longitude Est est jalonnée par *Alessio* et *Montes Caglioso*, au nord de l'anc'enne Métaponte (Bas licate, Italie).

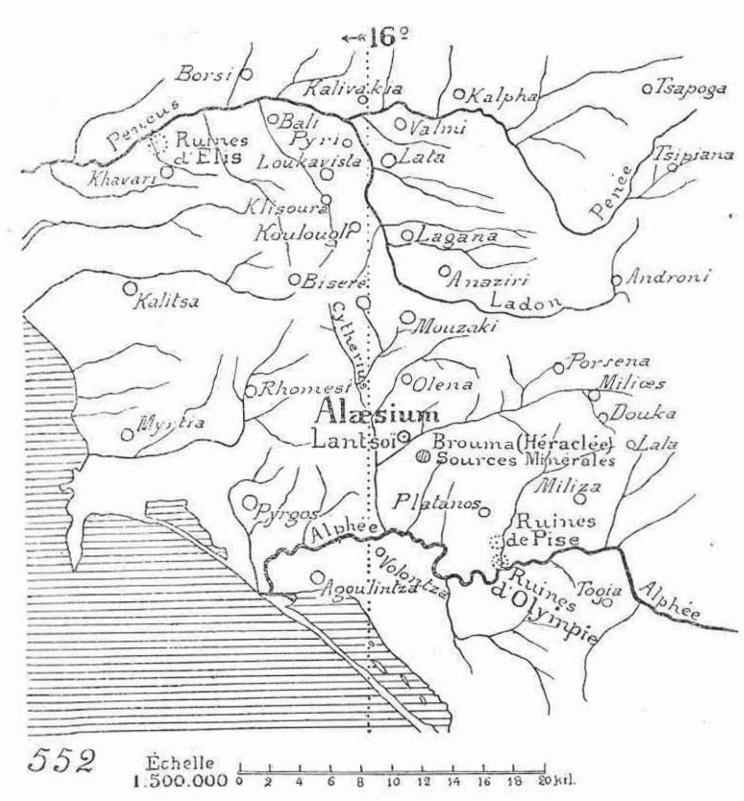



Carte 550. — La 14e longitude Est passe en Albanie dans le site de la ville aujourd'hui nommée *Alessio*, et aussi *Lissa*.

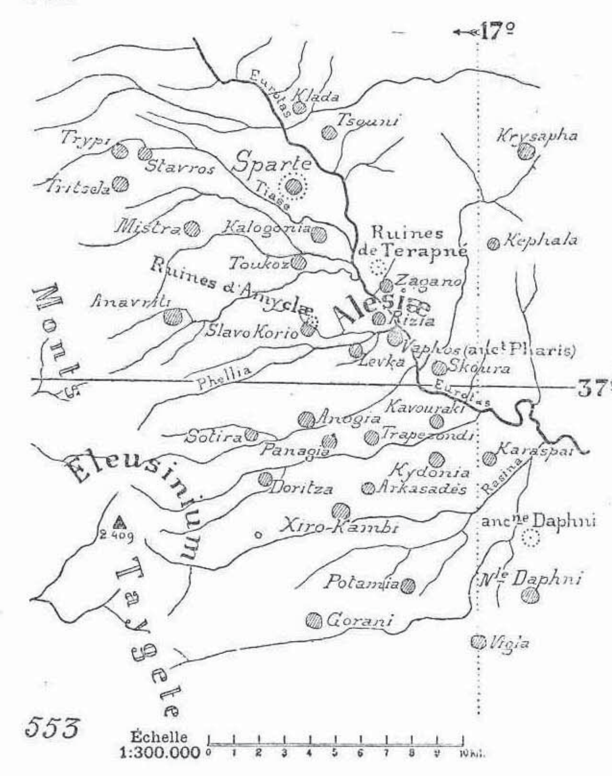



Carte 551.

La 16e longitude Est à *Alyssos*, l'Aleisiou Kolone d'Homère, dans le golfe de Patras, en Grèce (qui fait l'objet d'une notice, page 78, carte 47).




Carte 552. — La 16e longitude Est est jalonnée en Grèce par *Alæsium*, près d'Olympie (page 78, carte 49).

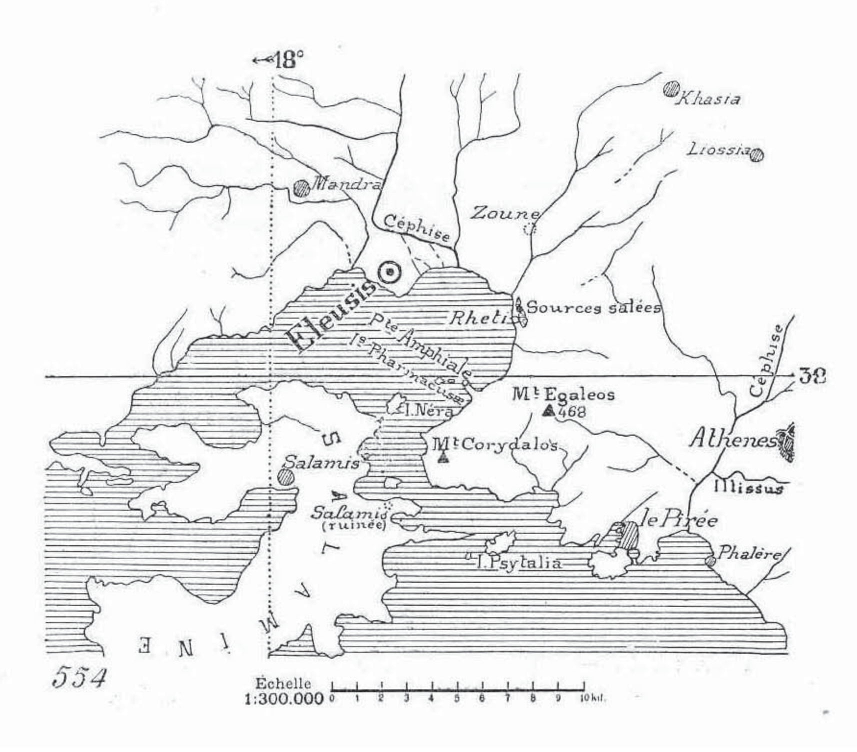


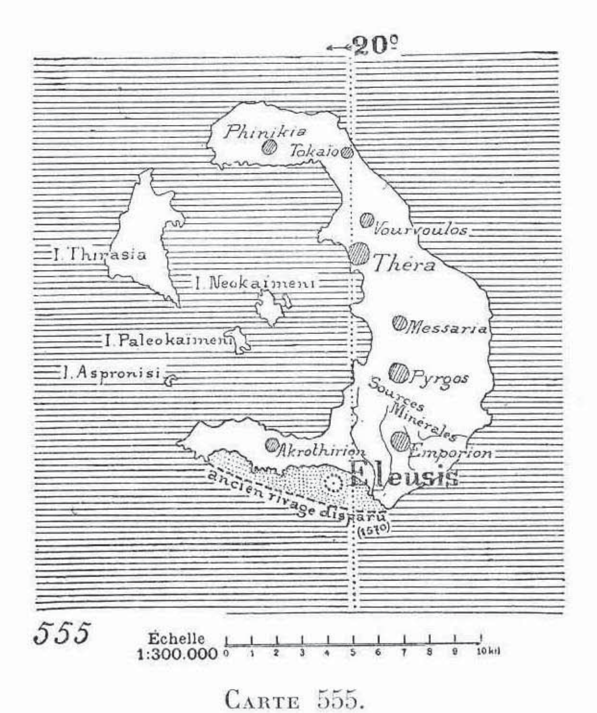

### Carte 553.

La 17e longitude Est dans l'alésia de *Alésiæ*, près de Sparte, où passe aussi le 37° de latitude (voir notice page 81, carte 51).

### Carte 554.

La 18e longitude Est passe près d'*Eleusis* dans le site qui jalonne aussi le 38° de latitude (voir notice page 82, carte 52).






CARTE 555.

La 20e longitude Est est jalonnée par *Eleusis* dans l'île de Thira (voir notice page 84, carte 53).

---

# ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

---

Les références relatives aux faits qui furent enregistrés par les historiens et les géographes antiques ayant été indiquées dans le texte même de cet ouvrage il est inutile de les renouveler ici.

Mais les bibliographies ne sont pas seulement des répertoires de témoignages ; elles constituent aussi un acte de la gratitude vouée par l'auteur à ceux de ses prédécesseurs dont les travaux guidèrent ses recherches ; celles dont les résultats viennent d'être exposés ont été alimentées par maintes sources dont l'influence fut parfois capitale, bien qu'elle soit devenue impondérable dans une œuvre finalement réduite au simple exposé des découvertes réalisées.

Aux noms des géographes, des historiens, des poètes, des savants et des philosophes qui, d'Hésiode à Ptolémée, de Florus à Plutarque, d'Homère à Virgile, d'Aristote à Lucrèce, de Pythagore et de Platon à Hiéroclès et à Plotin, nous ont transmis des vues fragmentaires de l'Europe antique, il faut donc joindre les noms des savants modernes dont les travaux, fondés sur une minutieuse documentation, ont ouvert à l'Histoire des voies naguère ignorées ou méconnues.

Il faut, notamment, rendre hommage aux œuvres que Momsen, Frazer, d'Arbois de Jubainville, Alexandre Bertrand, J. Loth, L. Siret, E. Philippon ont consacrées aux habitants de l'Europe proto-historique ; à celles de Camille Jullian, Esperandieu, Albert Grenier, Charles Renel, Dottin, Toutain, H. Hubert, sur les Gaulois et les Gallo-Romains ; à celles de l'abbé Barthélemy, P. Foucault, Lenormand, Henri Gaillot sur la mythologie gréco-latine et le culte voué aux Bonnes Déesses ; à celles de Fabre d'Olivet, Chaignet, Jérôme Carcopino sur les Pythagoriciens ; à celles enfin de Gosselin, de Walkenaër, de Longnon et de H. Kiépert sur la géographie de l'Europe antique.

* * *

A cette liste, manifestement incomplète, l'auteur de ce livre a le devoir d'ajouter le nom de Georges Colomb, dont le patient et savant labeur, résumé dans l'*Enigme d'Alésia*, a fait renaître à Alaise l'*Alésia Mandubiorum* ; l'intérêt que, vers 1910, ce labeur d'érudit suscita en lui, anima les premières recherches dont est né *Eleusis-Alésia.*

*
* *

Mais *Eleusis-Alésia* constitue une enquête sur les origines de la civilisation européenne ; elle est donc liée à la Préhistoire autant qu'elle l'est à l'Histoire et les travaux des préhistoriens l'ont alimentée autant que ceux des historiens.

Bien que la Préhistoire soit une science nouvelle, son origine est relativement lointaine puisque dès le dix-septième siècle les haches de pierre taillée, considérées comme les reliques de la plus ancienne industrie humaine, avaient, en Angleterre et en France, retenu l'attention de certains savants. Ces savants, d'ailleurs, attribuaient aux Celtes la fabrication et l'usage des engins de pierre, lès Celtes ou Gaulois étant alors considérés comme les autochtones de l'Europe Occidentale.

Vers la fin du dix-huitième siècle les recherches s'orientèrent avec plus de précision. En 1792 un gentilhomme breton, La Tour d'Auvergne, à qui le Consul Bonaparte devait, plus tard, décerner le titre de « Premier Grenadier de la République », publia ses *Recherches sur la langue, l'origine et l'antiquité des Bretons ;* dans cette œuvre il donna aux megalithes, qu'il considérait comme des monuments celtiques, les noms tirés de la langue bretonne de *dolmens*, de *menhirs*, de *cromlechs* qu'ils ont, depuis lors, gardés.

De 1810 à 1840, certaines sociétés savantes publièrent maints mémoires relatifs aux armes et aux instruments de pierre taillée que les auteurs de ces mémoires avaient trouvés soit dans les grottes, soit dans le sous-sol des gisements que, déjà ils savaient identifier mais qui, toujours, étaient considérés comme « celtiques ».

Parmi ces compagnies d'érudits, la Société d'Émulation d'Abbeville jouissait d'un particulier prestige, car elle s'était, depuis le début du siècle, associé des lettrés comme Millevoye, Charles Nodier et Sylvestre de Sacy, des savants comme Xavier Bichat, Corvisart, de Candolle, Cuvier et Arthur Young, dont les noms suffisent à attester combien étaient vifs le désir de culture intellectuelle et la passion des investigations scientifiques de ceux de ses membres qui résidaient à Abbeville.

Plusieurs de ceux-ci, notamment Casimir Picard, Traullé et Boucher de Perthes, alors receveur des douanes, recherchaient depuis de longues années les engins celtiques que recélait le sol de la Picardie lorsque Boucher de Perthes, ayant classé les collections, déjà fort riches, constituées par ses collègues et par lui et ébauché une théorie générale sur l'origine des gisements, entreprit de publier les résultats alors acquis. Cette publication, commencée en 1847, ne fut achevée qu'en 1863.

Boucher de Perthes eut le mérite, en donnant à son œuvre le titre de : *Antiquités Celtiques et Antédiluviennes*, d'être le premier à accepter l'hypothèse d'une évolution de l'Humanité inconnue de l'Histoire.

Mais sa doctrine, qui bouleversait les conceptions anciennes, ne fut que difficilement adoptée ; longtemps en France, où elle avait vu le jour, elle fut dédaignée par les érudits dont la curiosité scientifique était habituellement limitée aux répertoires des choses

enseignées. Elle ne triompha qu'après vingt ans d'efforts, grâce surtout à l'appui que lui prêtèrent trois géologues anglais, Charles Lyell, Prestwich et John Evans.

*
* *

C'est à l'œuvre de Boucher de Perthes qu'est due le prodigieux élan de recherches qui a fait de la Préhistoire la plus importante des acquisitions réalisées au dix-neuvième siècle dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire dans le domaine des *Humanités.*

Les péripéties de cet émouvant élan, si elles pouvaient être contées, seraient tout à l'éloge de notre époque qui semble parfois exclusivement vouée à la recherche des progrès d'ordre matériel ; mais l'histoire n'en peut être que difficilement écrite, car c'est celle d'une foule en marche, d'une foule de chercheurs désintéressés qu'animait seule la passion scientifique.

Tous, qu'ils fussent favorisés par la fortune ou astreints à la recherche du pain quotidien, maîtres d'école ou professeurs d'Université, prêtres, officiers, magistrats et fonctionnaires de tous ordres, médecins, avocats ou notaires, ingénieurs, architectes et chimistes, industriels, agriculteurs et commerçants, tous se sont efforcés de tracer leur sillon dans le champ ainsi ouvert à leur activité intellectuelle.

La plupart publièrent le résultat de leurs recherches ; cependant il en fut qui n'écrivirent que fort peu, bien que parfois ils soumissent à l'examen de leurs maîtres en préhistoire des séries démonstratives de reliques précieuses trouvées par eux dans les gisements qu'ils exploraient méthodiquement. Ceux-là aussi, frères lais de la Science, l'ont religieusement servie, car le butin d'engins de silex ou de bronze, de figurines d'os ou d'ivoire et de débris de céramiques par eux mis au jour, contribua à enrichir le trésor de documents grâce auquel la Préhistoire constitue un ensemble systématisé de connaissances, c'est-à-dire une *science.*

D'autre part, maints savants d'abord voués exclusivement, soit à la Géologie et à la Paléontologie, soit à l'Anthropologie et à l'Ethnographie, furent dirigés, par leurs études mêmes, vers la Préhistoire, à qui d'ailleurs leur concours demeure indispensable.

Cette association de diverses sciences fut si étroite que, de nos jours encore, la Préhistoire, c'est-à-dire l'étude de la primitive évolution de l'homme vers la civilisation, est parfois confondue, jusqu'à être absorbée par elle, avec la Paléontologie qui a pour seul objet l'étude de l'anatomie et des indices physiques qui caractérisaient les anciennes races d'hommes et d'animaux.

*
* *

De 1867 à 1875, les œuvres de Sir Charles Lyell, de Sir John Lubbock, de John Evans, de Quatrefages et de Hamy, s'ajoutèrent à celles de Boucher de Perthes. Puis furent successivement publiés :

En 1875, *l'Age du Bronze* et en 1880 *l'Age du Fer* de Ed. Chantre ;

En 1879, *l'Archéologie Préhistorique* du baron J. de Baye ;

En 1880, *le Musée Préhistorique*, en 1881, *la Préhistoire*, de Gabriel et Adrien de Mortillet ;

En 1889, *la France Préhistorique*, de A. Cartailhac ;

En 1891, *la Gaule avant les Gaulois*, de Alexandre Bertrand ;

Enfin, de 1878 à 1892, le Suédois Montélius consacra à l'étude de la Préhistoire plus de vingt volumes dont beaucoup furent traduits dans toutes les langues de l'Europe, notamment *les Temps Préhistoriques en Suède, l'Age du Bronze en Egypte, la Civilisation Primitive en Italie.*

Ces œuvres constituèrent la première bibliothèque des préhistoriens.

Le nombre des publications relatives à la Préhistoire, volumineux manuels ou minces opuscules, s'est depuis continuellement accru. Il s'élève aujourd'hui, en France seulement, à plus de cinq mille. Le nom de certains de leurs auteurs survivra dans la mémoire de tous les préhistoriens, tels, pour ne citer que quelques-uns des précurseurs aujourd'hui disparus, ceux de Piette, F. Raymond et Félix Regnault, l'abbé Bourgeois et l'abbé Parat, Nadaillac, Joly, Lartet et Christy, tels encore ceux de Rivière, Maret, Le Bel, Pagès Allary et Henri Martin.

Tous furent, comme le sont de nos jours leurs successeurs, des fidèles bénévoles et désintéressés de la science et leurs travaux constituent des sources surabondantes de renseignements pour les œuvres de synthèse générale qui sont aujourd'hui les guides indispensables des préhistoriens.

Il n'est point possible de donner à chacun des auteurs de ces œuvres la place à laquelle il aurait droit dans une biographie complète. Mais l'on doit au moins citer :

*Le Manuel d'Archéologie Préhistorique et Gallo-Romaine* de Déchelette.

Déchelette, qui a fondé à Roanne, où il dirigeait une importante industrie, un musée de Préhistoire, avait, de 1908 à 1912, publié quatre volumes de ce Manuel où tous les éléments de la Préhistoire sont exposés avec la plus savante méthode, mais, chef de bataillon de réserve, il mourut pour la France en 1914. Son œuvre, continuée par le professeur Albert Grenier, de l'Université de Strasbourg, qui avait été son élève, comporte actuellement sept volumes :

*Les Hommes Fossiles* de Boule, professeur au Muséum dont la troisième édition a paru en 1928 ;

*Les Premières Civilisations*, de A. de Morgan, qui sont plus spécialement consacrées à la Proto-Histoire de l'Égypte et de l'Asie (1909) ;

*Les Civilisations Préhelléniques*, de René Dussaud, membre de l'Institut (1910) ;

*Le Manuel d'Archéologie Américaine*, de H. Beuchat (1912) ;

*Les Eléments de Préhistoire*, de D. Peyrony (1921) ;

*La Préhistoire*, de L. Capitan (1922) ;

*L'Origine et l'Evolution de l'Homme* (1927) et *l'Homme des Cités Lacustres* (1928), de Georges Goury ;

L'*Art Préhistorique*, de René de Saint-Périer (1932) ;

Le *Cours de Préhistoire*, de H. Begouen, de l'Université de Toulouse.

Il faut citer enfin, sans même tenter d'énoncer les titres de chacune d'elles, l'ensemble des œuvres de l'abbé Breuil, Professeur au Collège de France, qui depuis 1899, a étudié et décrit à peu près toutes les stations caractéristiques, non seulement d'Europe, mais aussi de l'Afrique du Sud, d'Australie et de Chine.

*
* *

Si, sous l'amas de détails qu'enregistrèrent les hommes depuis qu'ils écrivent, l'Histoire apparaît parfois comme une science conjecturale autant que l'est la Biologie, elle est cependant exacte autant que l'est la Géologie lorsqu'elle établit, en stades parfaitement déterminés, la synthèse générale des civilisations.

Or la Préhistoire, que n'illustrent point mais que n'embarrassent point non plus des chroniques spécieuses, ayant pour objet l'étude des plus anciens stades de l'évolution humaine dont procède notre civilisation, est-ce par elle, acceptée comme une préface nécessaire, que, de nos jours, dans toutes les écoles d'Europe, débutent les manuels d'Histoire.

D'ailleurs les préhistoriens, en poursuivant leurs recherches jusqu'aux âges du Bronze et du Fer, s'y sont rencontrés avec les historiens car, depuis un demi-siècle, beaucoup de ceux-ci s'efforcent de retrouver les indices de l'évolution proto-historique, soit à l'aide de légendes antiques jusqu'ici très négligées parce qu'elles n'ont point de place dans les chronologies établies, soit en pratiquant, eux aussi, des fouilles dans les lieux qui semblent avoir été le théâtre de ces légendes.

Sous l'influence des préjugés scéulaires, les investigations de ces historiens furent entreprises tout d'abord en Asie Mineure, en Perse, dans l'Inde et en Egypte, puis en Grèce. Elles le furent enfin chez les Étrusques dont l'origine fut longtemps tenue pour mystérieuse mais qu'aujourd'hui maints érudits italiens croient celto-ligures.

Celles des préhistoriens furent plus particulièrement consacrées à l'Occident, c'est-à-dire à la France, à l'Espagne, à la Haute-Italie, à l'Europe Centrale, à l'Allemagne, à la Scandinavie et aux Iles Britanniques.

L'ensemble des résultats d'ordre préhistorique acquis par ces recherches aboutit à une constatation générale : l'identité des reliques néolithiques, celle aussi des engins de l'Age du Bronze, celle enfin de certains tumuli et objets cultuels trouvés d'une part sur les rives de la Méditerranée Orientale, notamment à Troie, à Mycènes, à Cnosse ou à Thira, et, d'autre part, en Occident, démontre l'homogénéité et l'origine autochtone de l'évolution européenne aux âges de la Pierre Polie et du Bronze.

Parmi les Préhistoriens dont l'œuvre a ainsi contribué à lier la Préhistoire à l'Histoire, on doit citer :

En Suisse, P. Vouga, Heierli et Viollier ;

En Italie, Pigorinni, Zannoni, Gozzadini, U. Mazzini, Ghirardini et Bianchetti ;

En Allemagne, J. Reinecke, J. Naue Sophus Muller, Gotze, Schumacker, Tischler, etc... ;

En Autriche, Hœrnes-Menghin et Wozinski ;

En Tchéco-Slovaquie, Pic, Absolon, Stocky, Skutil ;

En Espagne, Bosch-Gimpera, Louis Siret et de Ceralbo ;

En Portugal, Leite de Vasconcellos et Carlo Ribeira ;

En Norvège, Haakon Shetelig et Jan Petersen ;

En Suède, O. Almgren, Hans Hildebrand, Undset, etc...

En Grande-Bretagne, John et Arthur Evans, G. Coffey, Wilde, etc..., etc...

En France, aux œuvres de E. Chantre, de l'abbé Breuil, de Déchelette, d'Albert Grenier, il faudrait ajouter les travaux de maints autres préhistoriens tels ceux de Bulliot au Mont Beuvray, de Piroutet dans le Jura, de du Chatellier, de le Rouzic et de G. Guénin, en Bretagne, de Forrer en Alsace, d'Armand Viré dans les vallées de la Dordogne et de la Garonne, de H. Muller et du colonel Vésignié dans les Alpes.

Entre tous enfin, il faut rappeler le nom de Montélius, l'illustre Suédois qui, le premier, par les études qu'il poursuivit en Scandinavie, en Italie et en Grèce, révéla le puissant intérêt que présente pour l'Histoire la période dite proto-historique dont notre propre civilisation est l'héritière directe.

---

# INDEX

# DES NOMS DE LIEU

B



C

D



E

F



G



H



I



J



K



L

M

N



O



P



R



S

*
* *

Erratum : page 24 : au lieu de *Agendicum*, lire : *Avaricum*, aujourd'hui Bourges.

# INDEX
# DE CERTAINS NOMS DE RIVIÈRES
## REMARQUÉS DANS LES SITES ALÉSIENS

---

# TABLE DES MATIÈRES

*
* *

## *APPENDICE*



## *ATLAS*



*
* *



---

IMPRIMERIE
F. PAILLART
ABBEVILLE